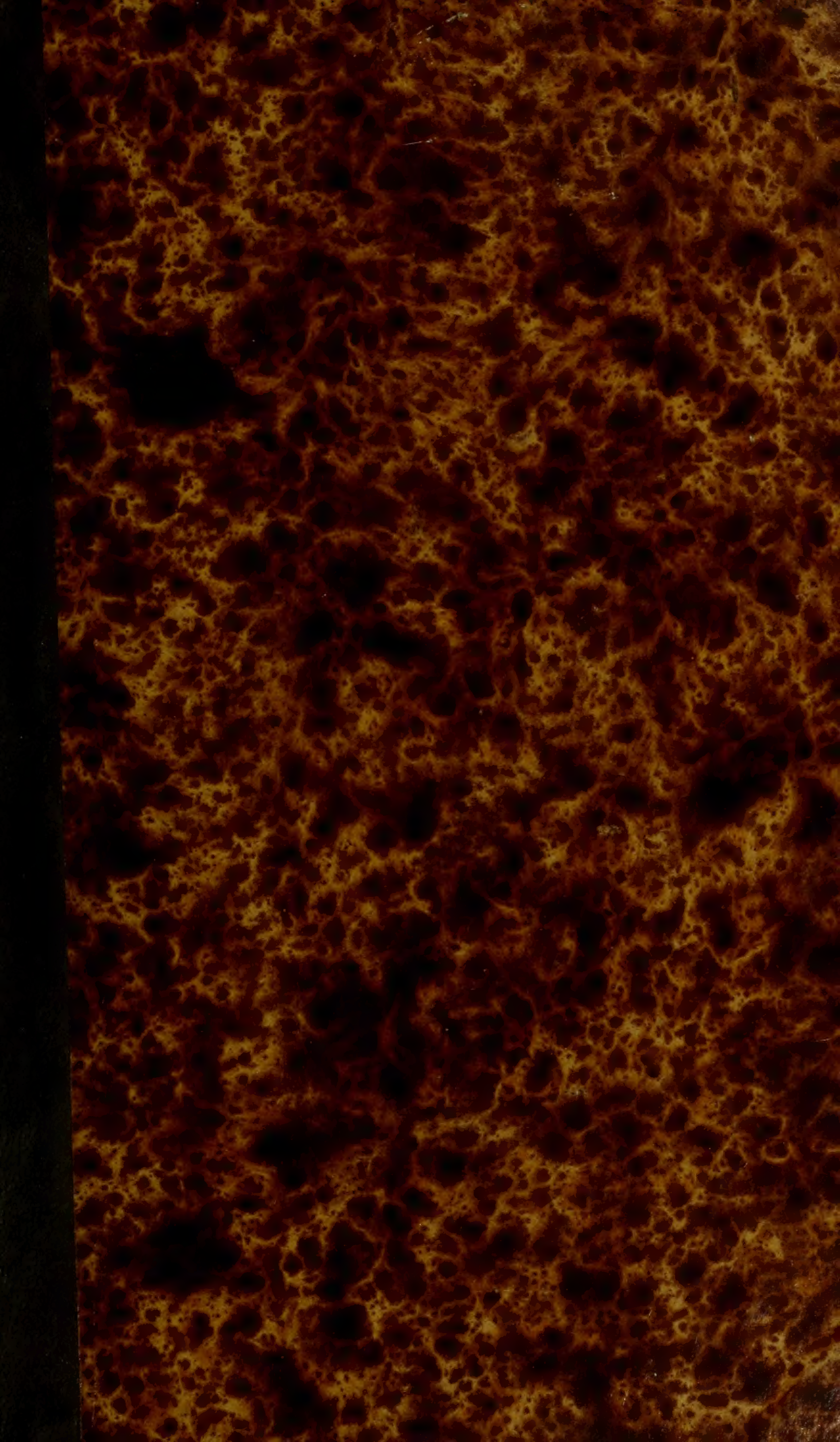
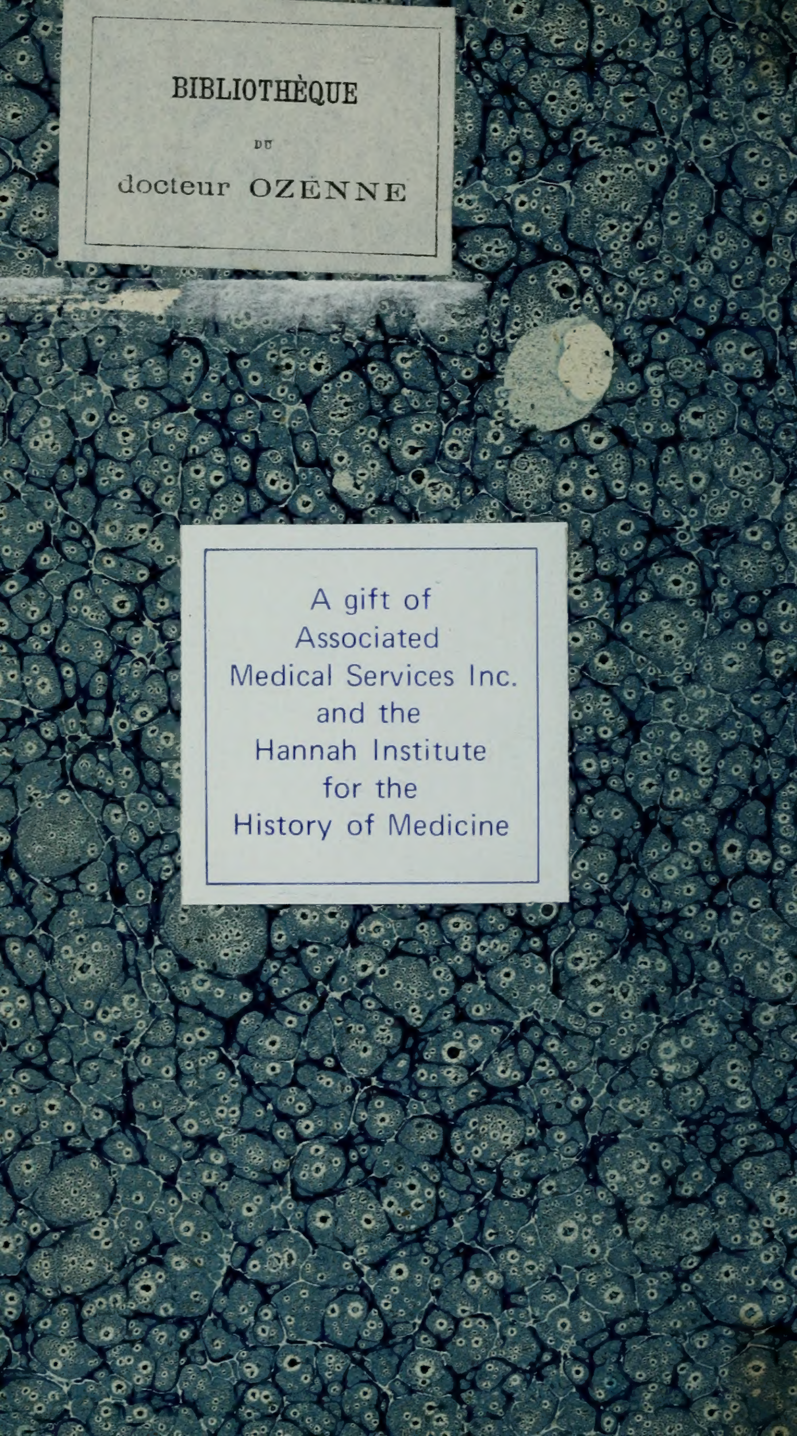
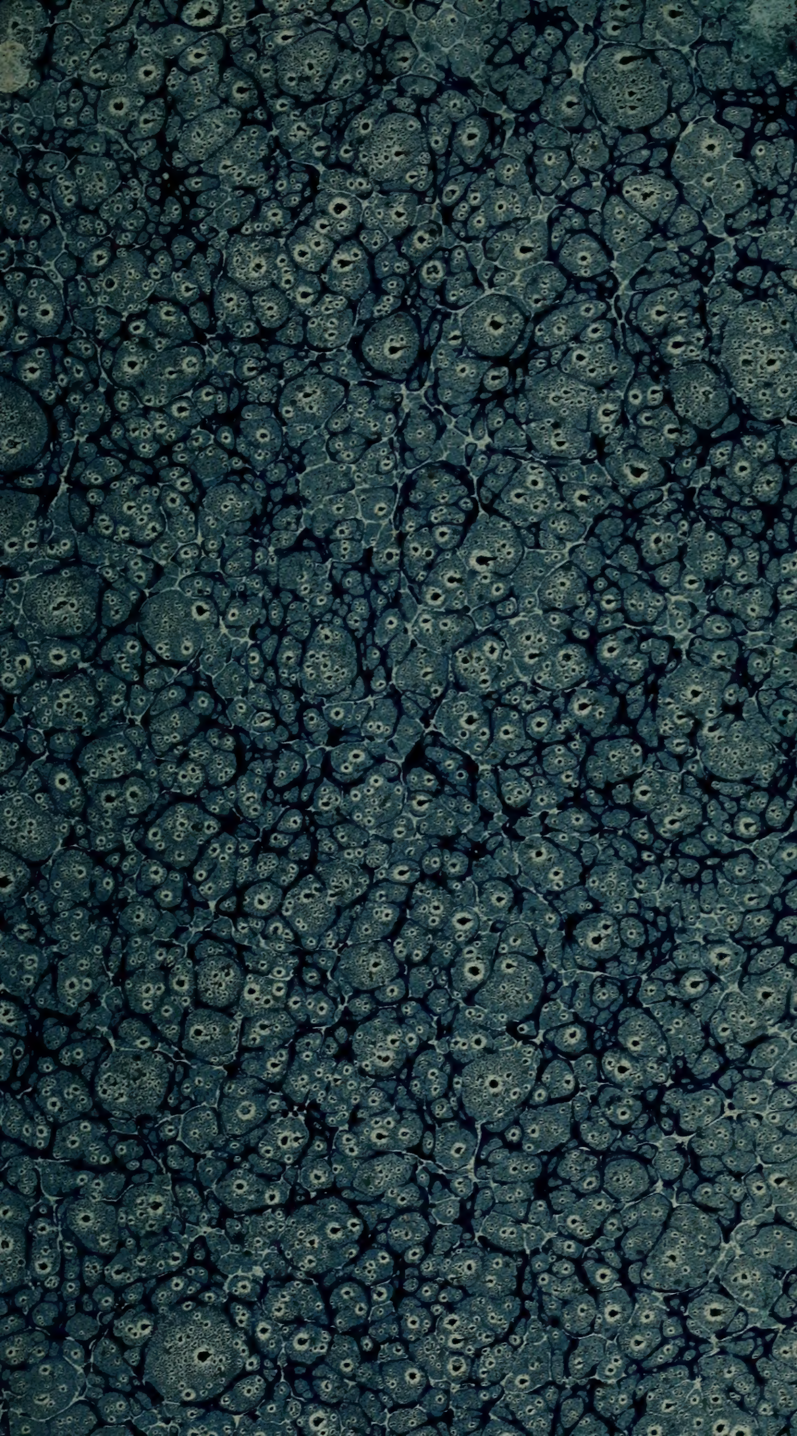



BIBLIOTHÈQUE
DU
docteur OZENNE
A gift of
Associated
Medical Services Inc.
and the
Hannah Institute
for the
History of Medicine



GUIDE PRATIQUE

DES GOUTTEUX

ET DES RHUMATISANTS

GUIDE PRATIQUE

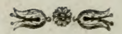
DES GOUTTEUX

ET DES RHUMATISANS.

hommage de l'auteur
à Mr de Saloty.

« Tenter de ramener les hommes au vrai, quand il s'agit de maladies, est-ce donc tenter l'impossible ? »

(THIERRY, *Médecine expérimentale*. Paris, 1755.)



PARIS. — IMPRIMERIE DE G.-A. DENTU,
rue d'Erfurth, 1 *bis*.

GUIDE PRATIQUE

DES

GOUTTEUX

et des rhumatisans,

OU

RECHERCHES

SUR LES MEILLEURES MÉTHODES
DE TRAITEMENT, CURATIVES ET PRÉSERVATIVES
DES MALADIES DONT ILS SONT ATTEINTS.

PAR J.-H. REVEILLÉ-PARISE,
Docteur en médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur,
membre de l'Académie royale de Médecine, etc.



Paris,

CHEZ G.-A. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue d'Erfurth, n° 1 *bis* ;
ET PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, N° 13.
1837.

ERRATA.

Pag. 184, *lig.* 11, *follicule de séné*, lisez *follicules de séné.*
206, 7, C'est le caractère, *lisez* C'est ce caractère.

Lettre

AU DOCTEUR *****.

Recevez, mon ami, l'hommage d'un livre entrepris à différentes époques, écrit, médité à longs intervalles, et que je n'ai voulu achever qu'après en avoir soumis les principes à l'application réitérée, en un mot à l'expérience. Mais cette expérience, dont on parle si souvent, ne s'acquiert pas aussi facilement qu'on le croit, même dans le

cercle limité d'une maladie, surtout quand on veut qu'elle soit nette, précise et pure de toute idée systématique; il y faut du temps et du travail. La vérité médicale, trésor si précieux, ne se découvre qu'à l'aide d'une masse de faits, puis de la réflexion, de la patience, de l'étude des tempéramens, de la recherche assidue des causes, de leurs effets, et de l'art de comparer l'action des médicamens. Ce dernier point surtout offre un problême d'une solution très-difficile, parce que, d'une part, il faut se méfier sans cesse des séductions du *post hoc;* de l'autre, distinguer l'effort de la nature de la puissance de l'art, apprécier l'influence d'une foule de circonstances dont chacune d'elles a son importance dans la marche et l'issue d'une maladie. Ces difficultés, réunies à d'autres motifs, m'ont engagé, comme vous le savez, à attendre et à continuer mes recherches, et même à publier quelques fragmens de ce travail dans un journal de médecine estimé. Ce mode de publication anticipée m'a semblé offrir quelques avantages : on expose ses idées, ses opinions aux yeux de ses confrères; on les soumet au tribunal de l'opinion publique, dont nous sommes tous et en tout temps justiciables : or, je le dis avec reconnaissance, il y a toujours profit quand la critique est bienveillante et éclairée. J'ajoute que ces mêmes idées, mises au grand jour de l'impression, sont pour ainsi dire

plus saillantes; il est par conséquent plus aisé d'en estimer la valeur, d'ajouter, de retrancher, enfin d'embrasser d'une étreinte plus vigoureuse le sujet d'un ouvrage, d'en mieux saisir l'ensemble et les détails.

Si maintenant vous me demandez, mon ami, les motifs qui m'ont fait entreprendre ce travail, lui donner le cadre et la forme que vous voyez, je vous dirai d'abord, que dans l'état actuel de la science, j'ai désiré connaître nos acquis réels sur la goutte et le rhumatisme; si nous possédons à cet égard des principes inattaquables, des règles constantes, de ces vérités sur lesquelles on est à peu près d'accord, que l'expérience confirme chaque jour, et qui par conséquent servent de guide au praticien dans les cas analogues. D'un autre côté, j'ai voulu apporter aussi ma subvention à la masse; et quelque minime qu'elle soit, je n'ai rien négligé pour que les idées qui me sont propres aient passé à la longue et rude épreuve de l'observation. J'ose croire même qu'en les rejetant, et pour me *déloger* de mon erreur, il faudra une série d'observations et d'inductions au moins égale en nombre et en valeur à celles qui m'ont servi de bases.

Vous n'ignorez pas non plus, mon ami, que la goutte et le rhumatisme, à cause de leur fréquence, sont peut-être les affections morbides dont les

médecins se sont le plus occupés; malheureusement ces travaux sont loin de présenter le même degré d'intérêt. Des faits mal exposés, des expériences imparfaites et peu concluantes, des inductions fausses ou forcées, des explications logomachiques, des hypothèses sans bases, voilà ce qu'on trouve souvent dans cette longue succession d'ouvrages publiés sur ces deux maladies, depuis l'origine de la science. Beaucoup de ces livres ont été écrits d'ailleurs sous l'influence d'un principe dominant dans la science, principe renversé depuis, ce qui ôte à ces mêmes ouvrages, l'importance qu'ils pouvaient avoir à l'époque où ils parurent. Toutefois, comme un livre qui renferme des faits contient aussi des choses, qu'une idée d'abord informe a pu devenir importante ensuite, qu'il n'y a pas de doctrine qui n'ait du vrai et du faux, de l'or et des scories, mon but a été précisément d'écarter celles-ci pour connaître et recueillir le premier, au moins en ce qui concerne les méthodes curatives. Ainsi, à l'aide du temps, de la patience, de l'observation, de l'application réitérée, j'ai fait de constans efforts pour passer au crible de l'expérience une foule de méthodes de traitement, de procédés curatifs, pour examiner sans prévention un grand nombre de médicamens, de formules, de remèdes; tenir la balance entre les assertions hautaines, affirmatives des systématiques, et

les courtes et stériles vues des empiriques ; reconnaître et signaler ce qui est bon, ce qui est peu fondé, ce qui est hors de toute probabilité médicale ; arriver en un mot au vrai, aux réalités pratiques, au *produit net*. Ne vous étonnez donc plus que mon travail soit si peu étendu et mon livre si court. Et pourtant ce travail, comme vous devez le croire, n'a pas été facile ; il a fallu mesurer avec soin l'espace à parcourir, avancer lentement et péniblement ; mais le désir d'être utile a vaincu l'ennui du labeur. Il faut l'avouer, c'est un rare talent en médecine que celui de démêler le vrai du vraisemblable, de distinguer le positif de ce qui est hasardé, imaginaire, le réel du paradoxe, la déduction précise et logique des faits, d'une sophistique argumentation. Mais les difficultés s'accroissent bien davantage quand il s'agit de l'observation clinique ou de l'emploi immédiat des moyens de guérison et de leur appréciation, notre seul *criterium* en médecine. Quoi qu'on fasse, il sera toujours mal aisé de connaître, parmi tant de moyens curatifs, ceux qui jouissent d'une efficacité incontestable, de ceux d'une activité douteuse, ceux qui sont l'objet d'un engouement ridicule ou d'un injuste oubli ; discerner les méthodes des bons praticiens de celles des systématiques ou des drogueurs empiriques. J'ai fait tout mon possible pour rendre cet important service aux médecins et au public.

Un résumé ou guide pratique exact, précis, condensé, renfermant le positif, le réel, le démontré-vrai autant que possible, pour la goutte et le rhumatisme, tel a été le but de mes efforts. Si je n'ai pu l'atteindre, c'est ma faute, car la matière est riche, les faits abondent; il ne s'agit que de les bien interpréter.

Au reste, ce n'est pas à vous qu'il est besoin de rappeler que nos moyens de guérison sont loin d'avoir ce degré de certitude que nous cherchons en médecine avec tant de peine et de travaux : on ne peut espérer que des degrés très-variés de probabilité. Toutefois, comme la nature, la science est sans limites, et les âges suivans ajouteront sur ce point au trésor de nos connaissances. Tous les jours on essaie de nouveaux médicamens, d'autres méthodes que les anciennes; et on a raison dans ce sens, que le temps, le hasard, l'observation attentive des phénomènes, peuvent faire découvrir quelque moyen curatif beaucoup plus efficace que ceux que nous possédons maintenant. Le malheur est qu'on se hâte trop de vanter comme assurés les résultats incertains de quelques observations incomplètes, de faits peu nombreux ou d'heureuses éventualités. Tel remède guérit la goutte! il n'y a pas aujourd'hui d'assertion plus fausse, plus téméraire, plus indigne d'un esprit sain et éclairé que celle-là; elle ne peut être énoncée que par

des ignorans ou par des hommes qui veulent aller à la fortune par un chemin où les honnêtes gens n'ont pas l'habitude de passer. Cette assertion est d'autant plus dangereuse que le malade, fortement convaincu de ce qu'on lui dit, se laissant aller à la piperie de l'espérance, néglige ordinairement les véritables, les plus sûrs moyens d'adoucir et de conjurer ses maux. Telle méthode curative appliquée d'après les formes et le degré de la maladie, d'après l'âge, la force et la constitution du malade, voilà la seule assertion raisonnable et admissible, dans l'état actuel de nos connaissances. Je sais que les goutteux, la plupart opulens, ne comprennent guère qu'à la longue, et après une cruelle expérience, la vérité de ce principe. Ils voudraient un seul et unique remède, qui convînt à tous et toujours, qui détruisît de prime-abord et complètement la racine du mal; qui l'attaquât avec succès, quelle que soit sa violence, sa durée, sa forme, ses variétés, ses symptômes, l'organe lésé; quels que soient encore l'âge du sujet, son tempérament, et, pour plus de commodité encore, son régime et ses habitudes. J'avoue que rien ne serait plus heureux qu'une semblable panacée, mais il faut y renoncer; deux grandes autorités, l'expérience et le bon sens, ont démontré que c'était une chimère. La mode même, ce tyran des opinions et des usages, qui ne trouve pas les plis d'un

ruban, les nœuds d'une cravate, des sujets trop futiles, ni l'établissement d'une religion un objet trop vaste pour attirer son attention; la mode a beau prendre, de temps à autre, sous sa protection un remède antigoutteux, le succès de celui-ci est toujours précaire, parce qu'il n'est pas d'une efficacité réelle. Pourquoi cela? c'est que la goutte étant toujours le produit d'un état constitutionnel de l'économie, on ne peut la vaincre qu'en modifiant autant que possible, et dans un sens inverse, cette même disposition de l'organisme. C'est là ce qu'il convient d'apprendre, de répéter, de persuader aux gens du monde, eux qui, en général, hasardent leur santé et leur vie avec tant de légèreté.

Mais à ce mot de *gens du monde,* je prévois, mon ami, la grande et banale objection : Faut-il donc faire des livres de médecine pour les personnes étrangères à cette science? Pourquoi non, quand ces personnes sont fréquemment attaquées de maladies qu'elles pourraient éviter par une hygiène bien entendue; lorsqu'il s'agit de répandre des idées nettes, des notions justes et saines, de détruire des préjugés absurdes, des opinions fausses, des pratiques dangereuses; en un mot, d'éclairer ceux qui demandent seulement à la science ce qu'elle a de plus immédiatement applicable? N'est-ce donc pas là une œuvre d'utilité et j'ose dire de

dévouement? J'admire ces graves médecins qui, renfermés dans le sanctuaire, couvrant d'un voile épais l'arche de la doctrine, cherchent à la soustraire aux regards des profanes. Or, savez-vous ce qui arrive? c'est que les bons ouvrages devenant rares dans le public, on voit surgir une foule de misérables productions, portant l'estampille du charlatanisme et la flétrissure de son contact. C'est une remarque facile à faire pour un grand nombre de maladies, notamment pour la goutte et le rhumatisme. Vous abandonnez la place, d'autres s'en emparent. Vous faites de la médecine une sorte de science occulte, eh bien! elle tombe malgré vous dans le domaine de l'empirique, du guérisseur saltimbanque, du médecin-coulissier. Vous vous écartez du public, le public s'éloigne de vous; il court à celui qui, jetant avec adresse le filet sur sa confiance, lui parle, l'entraîne, le séduit, le trompe et l'empoisonne. A qui la faute? à vous, qui ne voulez pas descendre des hauteurs de votre mérite; à vous, qui ne comprenez point que la science doit *s'humaniser,* se mettre en rapport, sur plusieurs points, avec l'intelligence des masses. Il est vrai que la partie sage et réfléchissante du public ne se laisse pas prendre facilement aux piéges qu'on lui tend continuellement; mais qui ne sait combien est petite et faible cette partie de la société! Le nombre, la foule, parmi lesquels on compte

beaucoup de gens d'esprit, se laissent toujours séduire par l'imposture hardie, le mensonge grossier, l'affirmation éhontée d'une annonce pompeuse, répandue par les mille voix de la presse tarifée. Comment en serait-il autrement? Les malades n'ignorent-ils pas les vrais principes, les premières, les plus simples données de la science? Et puis, l'homme qui dit à l'être souffrant : Venez à moi, je vous guérirai; mon remède est certain, éprouvé, trouvera toujours des croyans, parce qu'au fond de ce pauvre cœur humain l'espérance semble crier : Cela pourrait bien être, essayons! L'élixir du général Lamothe, qui dans le siècle dernier se vendait un louis *la goutte,* eut quelque temps la vogue et un débit considérable, à cause de l'imperturbable assurance des prôneurs intéressés, signe particulier de tout charlatanisme étalé, impudent. Vulgariser la science et les bons préceptes, c'est donc diminuer le domaine du charlatanisme, et peut-être la seule manière d'extirper une pareille gangrène sociale. Cette opinion fut celle de plusieurs médecins, parmi lesquels il faut comtper le judicieux Fothergill, qui publia des *Conseils* aux femmes de quarante ans; d'Alphonse Leroi, professeur de la Faculté de médecine de Paris, dont le petit ouvrage sur la goutte, publié il y a plus de trente ans, obtint un succès non contesté.

Vous pensez bien, mon ami, qu'en voulant éclairer le public, l'instruire des règles de conduite les mieux fondées sur l'expérience, il ne s'agit nullement de l'initier aux doctrines médicales ; il y a ici des choses et une langue qu'il ne comprendrait pas. A nous les recherches pénibles, les tentatives, les essais, les expériences, les discussions; au public les résultats. C'est à nous de creuser le sillon, d'ensemencer ; c'est à l'humanité à recueillir les fruits et la moisson. L'essentiel est de bien distinguer le poison de l'aliment, le bon grain de l'ivraie; mais ceci demande plus de travail et de réflexion qu'on ne le croit ordinairement. Si, dans des vues bassement cupides, il ne s'agit que d'écrire pour vanter un arcane, une méchante composition qu'on a trouvée dans de vieux livres délaissés, de débiter un fond banal d'idées dans un style plus banal encore, rien de plus aisé, et malheureusement rien n'est plus commun : mais quand on veut s'adresser à des esprits droits, éclairés, judicieux, captiver leur attention, leur inculquer des préceptes utiles, les diriger dans la bonne voie, il y a ici de grandes difficultés. Une des principales est de se rendre parfaitement maître de son sujet, de le bien connaître dans toute son étendue, dans tous ses détails; de savoir, en un mot, tout ce qu'a obtenu la science sur ce même sujet, la limite où elle s'est arrêtée, et, comme dit Pascal, *douter*

où il faut, assurer où il faut. En second lieu, il faut avoir un esprit éminemment lucide et analytique, sous peine de devenir superficiel ou inintelligible, de tomber dans la banalité ou la roideur pédantesque. Être tout à-la-fois profond et clair, simple et précis, voilà l'exemple que nous ont donné d'illustres médecins, les *maîtres de la science,* quand ils ont voulu instruire cette partie du public qui ne demande qu'à être éclairée, mais qui veut l'être par des moyens simples et des méthodes nettement exposées ; par des vérités qui se laissent approcher et toucher, faciles à concevoir, et surtout pratiques. J'ai fait de mon mieux pour suivre les traces de ces médecins : puissent les efforts du zèle, excuser le but de l'entreprise et la faiblesse de l'exécution.

1re PARTIE.

LA GOUTTE.

Ire PARTIE.

La Goutte.

CHAPITRE Ier.

Considérations générales sur la nature de la goutte et sur les causes qui la produisent.

Il n'est peut-être pas, en apparence, de sujet plus commun, plus rebattu que la goutte, tandis qu'en réalité, il n'en est pas sur lequel

la médecine soit moins avancée. Nature, cause prochaine, formes, diagnostic, pronostic, traitement, etc., tout est encore sous beaucoup de rapports, problématique, incertain, sans bases fixes, sans principes arrêtés sur cette bizarre affection : aussi les nosologistes ne savent-ils où la placer. Celui-ci classe la goutte parmi les névroses, cet autre dans les inflammations; un troisième veut que ce soit une maladie purement externe et locale, un quatrième décide que c'est une affection du système lymphatique, etc.: toujours de l'incertitude, toujours des principes vagues, qui ne reposent que sur des théories exclusives. Ce n'est pas cependant que la goutte n'ait occupé de tout temps les médecins; loin de là, depuis les Grecs jusqu'à nous, depuis la *Tragopodagra*, cette curieuse et spirituelle satire de Lucien, jusqu'à l'époque actuelle, qui pourrait connaître les ouvrages écrits sur la goutte? En voyant cette prodigieuse fécondité sur une seule maladie, on peut aisément

présumer que les médicamens proposés pour la guérir ont été dans la même proportion. En effet, jamais les trois règnes de la nature ne furent mis plus largement à contribution, pour combattre une affection pathologique, et le volume des pharmacopées arthritiques en est la preuve la plus formelle. D'ailleurs, la foule des remèdes antigoutteux est d'autant plus grande que les arcanes, les recettes particulières n'ont pas manqué. On le sait, et je le répéterai, la goutte semble le domaine spécial du charlatanisme, car, en général, elle n'attaque que les gens riches, de là l'épithète ancienne de *morbus dominorum*. Aussi voit-on les médecins à secrets, les empiriques, être constamment l'oreille aux aguets, *arrectis auribus ægros*, comme dit Maurice Hoffmann, pour faire la chasse aux goutteux opulens : honnête industrie, aujourd'hui plus vivace et plus impudente que jamais.

Cependant, après tant d'essais, de travaux, de recherches, d'expériences, d'écrits et de

temps, *qu'est-ce que la goutte?* A moins d'une rare outrecuidance, personne que je sache ne saurait répondre à cette question d'une manière franche et nette. Cette maladie reconnaît-elle une cause unique, spéciale, immuable, source et principe de la série des effets singulièrement mobiles et variés de cette affection, et quelle est cette cause? Voilà le problème dont on s'occupe depuis des siècles, et que nous transmettrons très-probablement aux siècles suivans. Pour le résoudre, il est impossible de se figurer les efforts de l'esprit médical, à toutes les époques de la science. C'est un spectacle, à la fois curieux et affligeant, de suivre à travers les âges, et les révolutions de notre art, tout ce qu'on a fait pour dégager cette inconnue. Recherche méthodique des faits, observation attentive des résultats, opinions singulières, hypothèses folles, ingénieuses, ou bizarres, le génie dans toute sa force, l'absurde à son plus haut dénominateur, des

doctrines sans portée, le plus lourd appareil scolastique, une spirituelle audace de paradoxe, tout a été essayé, prôné, proclamé avec une effrayante assurance. Notez bien que les médecins ont toujours fondé leurs règles de pratique sur la goutte d'après l'existence d'une *cause prochaine* quelconque, établie d'après les systèmes en faveur : jugez quel chaos ! Depuis celui qui faisait consister cette cause dans une *dégénération alcaline du sperme*, jusqu'au médecin qui la considère comme le résultat d'une génération de petits *insectes*, on a parcouru une longue série d'hypothèses, et rien n'a été oublié pour donner à chacune d'elles un air de vérité qui la fît adopter. Toutefois on peut assurer que ce semblant ne dure que peu de temps, puis la science retombe dans l'incertitude. C'est ainsi que l'école physiologique n'a vu dans la goutte qu'une gastrite chronique ; mais on n'a pas tardé à se convaincre que les goutteux, en général, loin

d'avoir une pareille maladie, avaient au contraire un appareil digestif très-énergique, très-apte à digérer les alimens soumis à son action.

Une chose certaine pourtant, c'est que la goutte, comme d'autres maladies, ne se manifeste à nous que sous la forme phlegmasique. Mais cet état inflammatoire dépend évidemment lui-même d'une cause primitive, d'un principe virtuel qui imprime à ce mode d'inflammation un caractère et des formes pour ainsi dire spécifiques.

La plupart des médecins, rebutés des hypothèses faites sur la goutte, de leur insuffisance, de leur danger, s'en tiennent maintenant à la médecine des symptômes, médecine de surface, pour ainsi dire, qui court au plus pressé, mais ne guérit jamais. La dernière opinion proclamée sur la cause prochaine de la goutte, est celle qui attribue cette cause à une nourriture trop succulente qui a pour effet de gorger en quelque sorte

tous les tissus de matériaux nutritifs, et de leur en fournir plus que le travail de décomposition ne peut en enlever. Cette opinion n'est pas nouvelle à beaucoup près, et il y a contre elle d'irréfutables objections. Attribuer en effet la goutte à un sang trop riche en matériaux nutritifs, est une théorie des plus anciennes. Un proverbe connu dit même que cette maladie est le résultat d'un *excédant de recettes sur la dépense.* Loubet (*Lettres sur la maladie de la goutte*, 1760) n'en reconnaît pas d'autre. Selon lui, le chien n'est attaqué de la goutte, que parce qu'il se nourrit uniquement de chair et qu'il ne transpire pas; enfin ce médecin ajoute, sous forme de sentence, en parlant de la goutte, que le règne animal en est la source, et le règne végétal le réparateur.

Si on admet cette cause comme secondaire, je pense qu'on est dans le vrai, et les goutteux ont à ce sujet les rudes enseignemens de l'expérience. Mais si on pense que le

régime animal très-succulent, même porté à l'excès, peut *seul* déterminer *l'état goutteux spécifique ;* que c'est là son principe, sa cause prochaine, rien de plus évident qu'on est dans l'erreur : c'est bâtir une théorie complète sur la pointe d'un aperçu. Les considérations suivantes en seront la preuve.

1° Un des fondemens de dogmatisme expérimental le plus positif, est qu'une même cause étant donnée, des effets identiques seront toujours produits : or, c'est ce qui n'a pas lieu ici. On voit tous les jours des personnes qui font usage d'alimens hypernutritifs, dont l'embonpoint, le coloris vif de la peau, la force musculaire, annoncent un sang riche, éminemment plastique, une chilification active, substantielle, et qui pourtant sont exemptes de la goutte. Par contre, il se trouve des gens maigres, d'une chétive apparence, atteints de la maladie dont il s'agit, bien que ce soit beaucoup plus rare, ce qui doit être en effet.

2° Si un goutteux se maintient dans les bornes d'une stricte sobriété, mais se livre à d'autres excès, la goutte ne tarde pas à reparaître avec plus ou moins d'intensité. Van Swieten cite un mathématicien, goutteux par hérédité, vivant avec modération, et cependant qui accélérait ses accès comme à volonté; il lui suffisait de s'appliquer fortement à la solution d'un problème difficile. J'ai connu un homme de lettres dans le même cas, bien plus encore, s'il y joignait des excès vénériens. Beaucoup d'auteurs ont rapporté l'exemple du pape Grégoire-le-Grand, qui, bien constitué en apparence, d'une grande sobriété, mais livré à de laborieuses occupations mentales, eut la goutte pendant trente ans, et ne put écrire la plus grande partie de ses œuvres qu'avec deux doigts, les seuls que la *chiragre* eût laissés libres.

3° Si vous diminuez l'excès de nourriture chez un goutteux plein de forces, il est à peu

près certain que les attaques seront moins vives et moins fréquentes; mais la prédisposition constante, le fond de la maladie, pour ainsi dire, n'en existe pas moins.

4° Cette cause par excès de nutrition n'explique nullement pourquoi la goutte attaque de préférence les articulations, notamment les petites; pourquoi sa première apparition a lieu dans le système fibreux, bien que les autres tissus n'en soient pas exempts. Sur cent cas de goutte, Scudamore l'a observée soixante-dix fois au gros orteil d'un seul pied, et huit fois aux orteils des deux pieds.

5° Enfin, l'hérédité de la goutte ne peut trouver sa raison dans cette hypothèse, il faut nécessairement qu'il y ait un principe transmis; et ce principe, quand il existe, se manifeste toujours à une certaine époque de la vie, quelle que soit la sobriété du malade.

On voit clairement par cet exposé que l'hypernutrition n'est nullement la cause

prochaine de l'affection goutteuse, bien qu'elle en soit une des principales causes secondaires. Il faut donc, pour produire cette maladie, une réunion de causes, un concours de circonstances, propres à donner à l'économie l'état spécifique, la condition morbide de la goutte, condition que nous ignorons. Mon intention n'est pas de bâtir une nouvelle théorie, d'apporter une hypothèse de plus sur un point de la science déjà si fécond en opinions diverses; bien moins encore ai-je la prétention de déterminer rigoureusement le principe essentiel de la goutte. Je ne crois pas qu'il soit donné à aucun pathologiste d'atteindre cette limite, pas plus sur cette maladie que sur d'autres d'une origine non moins obscure et problématique. En effet, qu'on nous dise la cause prochaine des fièvres intermittentes, de la fièvre jaune, du choléra-morbus, de l'hydrophobie, etc., etc.? Toutefois, on peut, sur la goutte, comme dans une foule d'autres affections, approcher plus ou

moins du but, autrement dit, réunir une telle masse de preuves sur une opinion donnée, qu'il en résulte ce *haut degré de probabilité* qui tient lieu de certitude en médecine, et capable de diriger le praticien dans la guérison des maladies.

Le premier fait à observer, et ce fait est fondamental, c'est que pour déterminer la disposition goutteuse dans l'économie, il est indispensable que les tissus soient *très-animalisés*, il faut qu'ils aient acquis un excès d'action, un summum de vitalité tout-à-fait particulier; or, ce summum de vie est toujours relatif aux conditions suivantes : une certaine constitution, l'âge, le sexe, le régime, une activité morale plus ou moins développée, certains climats, etc. Pesons bien, quoique rapidement, ces différentes circonstances, et nous découvrirons d'importantes vérités, sans nous perdre dans le vague des théories, nouvelle preuve que la médecine n'est que le bon sens éclairé par l'expérience.

1° Une chose bien démontrée, c'est que la goutte épargne certaines constitutions, tandis qu'elle est inexorable pour d'autres. Une forte charpente, de gros os, une grosse tête, une large poitrine, une taille carrée, vigoureuse, le système sanguin-bilieux développé, un appareil digestif très-actif, une santé en général ferme et constante, prédisposent beaucoup à cette maladie. Mais si à cette constitution se joignent, comme presque toujours, des penchans lascifs, une certaine odeur *hircine* dont parle Bordeu, il est bien rare qu'on échappe à cette maladie dans la force ou au déclin de l'âge et des passions. Tous les goutteux n'ont pas la constitution dont j'ai donné le type, mais ils en approchent plus ou moins.

2° Est-il une substance qui donne à l'économie plus de vigueur, plus d'énergie, plus d'action, plus de vie que le sperme? en est-il qui débilite davantage que cette liqueur imprudemment et forcément excrétée? Non,

sans doute : aussi tous les observateurs, et à toutes les époques, ont-ils remarqué que ce n'est que quand le corps a acquis son complet développement, que le sperme anime et aiguillonne l'économie, que la goutte se manifeste. Hippocrate a dit que les enfans étaient exempts de cette maladie, et l'expérience journalière confirme cette vérité dont on voit la racine. Bien plus, quand l'économie est affaiblie par l'âge, qu'il y a altération et privation de sperme, la goutte n'a plus lieu. Aussi on a remarqué qu'après soixante ans, il est très-rare qu'on soit atteint d'une première attaque de goutte : c'est au moins là un privilége de la vieillesse. Scudamore, qui a très-bien étudié cette maladie, dit qu'il n'a vu qu'un seul exemple d'un premier accès de goutte avant vingt ans, et aucun après soixante-cinq ans. Ce médecin donne ensuite la table suivante, où l'on voit l'époque de la premiere attaque chez cent goutteux.

Ainsi : à 18 ans, 1;
de 20 à 25 ans, 11;
de 25 à 30 ans, 23;
de 30 à 35 ans, 19;
de 35 à 40 ans, 22;
de 40 à 45 ans, 4;
de 45 à 50 ans, 11;
de 50 à 55 ans, 4;
de 55 à 60 ans, 3;
de 60 à 65 ans, 2.

On voit par cette table que le chiffre le plus élevé se trouve précisément à l'époque où l'économie a acquis son plus haut degré d'action.

3° Quel est le sexe le plus fréquemment affecté de la goutte? C'est assurément le nôtre : et ce que nous avons dit explique suffisamment cette triste préférence. Selon Hippocrate, *mulier non podagrâ laborat, nisi menses ipsi defecerint* (1). (Aph., sect. VI,

(1) « La femme n'est point affectée de la goutte, à moins que la menstruation ne soit terminée. »

29.) Il y a pourtant beaucoup d'exceptions; mais une chose certaine, c'est que les femmes atteintes de la goutte acquise, ont ordinairement quelque chose de viril dans la constitution. Plus d'une virago, à trogne masculine, est affectée de ce mal de notre sexe. Cela doit être, car les femmes ainsi constituées ont souvent des penchans et des habitudes très-propres à développer et aggraver cette maladie. A ce sujet, Sénèque (epist. 95) s'élève contre les dames romaines, qui ont, dit-il, fait mentir Hippocrate par leur intempérance et leur déréglement. Quant aux eunuques, on sait que l'oracle de Cos les range, sous ce rapport, dans la catégorie des femmes et des enfans.

4° Le régime sur-excitant et très-nutritif. J'ai déjà dit que cette cause ne suffisait pas seule pour produire la goutte; mais elle contribue beaucoup à la production de cette maladie, quand elle se réunit à d'autres causes.

5° *Un système nerveux éminemment actif*

et développé. Je n'hésite pas à donner à cette condition organique, une incontestable prééminence sur les précédentes. Je pense même que, sans cette dernière, les autres seraient absolument sans action. Ne voit-on pas, en effet, le peuple se livrer à des excès de bonne chère et de boisson, ainsi qu'à des excès vénériens; s'exposer à toutes les intempéries des saisons, et pourtant la goutte est très-rare dans les classes inférieures. C'est que la condition principale de cette maladie consiste dans un système nerveux d'une grande énergie, dans une intelligence active et exercée. Cette cause suffit seule dans certains cas, car si elle manque, la maladie dont il s'agit ne se manifeste pas. La croupissante oisiveté de certains riches ne les condamne pas toujours à la goutte, comme on le croit ordinairement; ils en sont garantis par l'inertie et l'obésité morale. Il est d'ailleurs bien connu que la constitution des goutteux, quoique en général bilioso-sanguine, s'accompagne sou-

vent de prédominance nerveuse. Ordinairement très-irritables, très-impressionnables, ils ont presque toujours un caractère vif, inégal, ce qui tient à leur constitution originelle. Leurs passions acquièrent promptement dans la force de l'âge un haut degré de violence et d'impétuosité. Ils sont surtout impatiens, emportés, enclins à la colère, et cette disposition est ensuite tellement augmentée par leurs souffrances, que selon Sydenham, très-goutteux lui-même, chaque paroxisme pourrait être aussi justement nommé un accès de colère qu'un accès de goutte. Voilà pourquoi les affections vives de l'âme, les contrariétés de la vie, les travaux de l'esprit, l'étude opiniâtre, les méditations prolongées, l'application aux grandes affaires politiques et administratives, prédisposent à cette maladie et lui donnent beaucoup d'intensité. Le même Sydenham (ép. dédic. au doct. Short) rapporte que son travail immodéré à la composition de l'ouvrage qu'il écri-

vit sur cette même maladie, lui occasionna l'accès de goutte le plus violent qu'il ait jamais eu.

6° La transpiration exerçant une très-grande influence sur la production de la goutte, il n'est pas étonnant que cette maladie soit rare dans les climats chauds, et au contraire fort commune dans le nord, les pays froids et humides. Ajoutons que le froid extérieur, frappant la surface du corps, semble par-là concentrer la force vitale sur les organes intérieurs et en aviver l'action; que le sang chez les habitans des pays froids est plus rouge, plus plastique, moins carbonisé que dans les régions du midi; enfin que dans le nord, le régime animal y est d'un usage très-fréquent, très-soutenu, parce qu'il y est très-nécessaire, ainsi que celui des boissons spiritueuses. La vaporisation perspiratoire n'apporte pas toujours de grandes modifications à la goutte; dans certains cas même on voit cette maladie ne se déclarer que pen-

dant l'été, c'est l'*arthritis æstiva* si bien décrite par Sauvage.

En réunissant les diverses circonstances que je viens d'énumérer, en combinant leur action de manière à en observer les effets les plus constans, on arrive nécessairement à cette conclusion : que chacune d'elles, et à plus forte raison leur action simultanée, tend à donner à l'économie le plus haut degré possible d'animalisation, et que cette condition, devenue morbide *par son excès*, prédispose éminemment à la production de la goutte; puis, que de toutes ces causes, la plus nécessaire, la plus active, la plus incessante, est celle d'un système nerveux perfectionné, d'une sensibilité extrême, d'une intelligence très-développée, réunie à une constitution forte et sanguine. Il y a parmi les goutteux de vigoureuses natures, des tempéramens énergiques, mais qui finissent par s'altérer, précisément en raison de leur puissance d'action. Il me semble prouvé que c'est dans le

système nerveux que réside principalement la modification pathologique qui constitue la goutte, tout en rejetant la folle hypothèse de ceux qui la placent dans les nerfs, mais seulement dans le névrilème ou leur enveloppe, comme étant de nature fibreuse. Le système nerveux joue donc un rôle des plus importans dans la cause prochaine de la goutte, dans sa marche, ses phénomènes, sa mobilité, ses phases, ses récidives, et même dans son traitement, comme nous le dirons dans la suite. Ainsi, quoiqu'on ne puisse pas dire que par cette opinion, l'inscrutable principe de la goutte soit connu *à priori* dans sa nature et son essence, ce qui n'est pas plus possible pour la goutte que pour toute autre maladie, il n'en est pas moins vrai que voilà des bases solides qui doivent nous empêcher de rouler dans un cercle éternel d'hypothèses et de déceptions, comme on le fait depuis si long-temps. En effet, la connaisssance exacte autant que possible de

la *condition morbide constitutionnelle*, qui détermine la goutte, donne la solution d'une infinité de questions touchant cette maladie. Désormais on peut expliquer comment, la diathèse ou disposition goutteuse une fois établie, la maladie reparaît avec une grande facilité sous l'influence des causes secondaires, même les plus légères ; comment le meilleur traitement est celui qui modifie le plus et le mieux le tempérament dans un sens opposé à celui qui produit la maladie ; comment la goutte, quoique attaquant d'abord au moins dans le plus grand nombre de cas, les articulations, se propage dans tous les organes, dans tous les tissus, partout où il y a un nerf, un rameau de nerf, une fibrille nerveuse, pour y imprimer son caractère ; comment ses métastases ou ses déplacemens sont si rapides, si funestes, ses symptômes parfois si bizarres, sa marche si inconstante, car dès l'antiquité la qualification de *monstre Protée* lui fut donnée à bon escient ; comment elle

se présente sous la forme inflammatoire, démontrant par-là les efforts éliminateurs de la nature; comment enfin, si cette maladie n'est pas détruite, ou du moins contenue, elle finit par attaquer la structure des tissus, altérer le feutrage organique, produire de graves et irrémédiables accidens. En s'aidant du principe que nous avons posé, on voit encore pourquoi la goutte se manifeste à certains âges et point à d'autres; pourquoi les hommes y sont plus exposés que les femmes et surtout les enfans; pourquoi les goutteux sont en général gros mangeurs et gens d'esprit, nourrissant bien le corps sans négliger l'esprit, enclins au plaisir matériel, quoique livrés aux occupations mentales; pourquoi leurs passions ordinairement vives, influent quelquefois en bien, plus souvent en mal, sur l'affection qui les travaille; pourquoi la goutte semble être l'apanage des hautes classes, des hommes marquans par leurs travaux, par leur génie et de hautes facul-

tés morales ; pourquoi elle est le signe et le fruit amer d'une civilisation très-avancée; pourquoi l'Angleterre est pour ainsi dire la terre classique de cette maladie, surtout parmi les gens riches; le climat, la bonne chère et un moral actif y concourant également; pourquoi enfin tant de variétés de médicamens qui réussissent chez l'un, échouent chez un autre, sans qu'on puisse trouver un remède unique, propre à tous les cas, à toutes les formes de la maladie et à tous les individus. Cette dernière circonstance se remarque dans la plupart des affections du cadre nosologique, mais principalement pour les maladies des nerfs, ce qui rapproche la goutte de cette dernière classe d'affections.

En résumé, quoiqu'on ne puisse déterminer la nature intime de la goutte, sa spécialité *causale*, l'opinion que cette cause se produit dans une constitution éminemment *animalisée*, qu'elle exige surtout une grande capacité de sensibilité physique et morale,

est la mieux fondée, car elle s'étaie sur les faits les plus constans. Ce principe donné et admis, on trouve, par l'évidence inductive la plus manifeste, la raison d'une foule de phénomènes caractéristiques de cette maladie, déduction que l'on chercherait en vain dans une autre théorie....... *Sapientes judicent.* Appliquons maintenant ces principes à la guérison de la goutte.



CHAPITRE II.

De la goutte ayant le caractère aigu.

Quelle que soit la théorie que l'on adopte sur la cause prochaine de la nature de la goutte, on est au moins d'accord sur un point fondamental, c'est que cette cause se manifeste, dans la grande majorité des cas, sous la forme inflammatoire. Toutefois cette manifestation peut avoir lieu à des degrés infiniment variés. Depuis l'accès le plus violent, le plus aigu, jusqu'à ce qu'on appelle, dans l'idiome des goutteux, la *goutte froide*

et insensible, il y a une infinité de nuances et de variétés qu'il ne faut pas négliger; car toutes servent de règle, d'indication et de point d'appui dans la pratique. La forme inflammatoire, quoique subordonnée à un principe particulier, est donc jusqu'à présent, dans l'état actuel de la science, la seule qu'on puisse combattre avec espoir de succès; et cependant il est encore sur ce point essentiel de nombreuses et graves dissidences, où se fait sentir l'influence des diverses époques de la science. Quant à moi, j'exposerai ce que j'ai vu et observé, les résultats obtenus, sans la moindre pensée exclusive ou d'absolutisme médical.

Je n'entrerai dans aucun détail descriptif sur un accès de goutte; il n'y a qu'à ouvrir un livre de médecine pour en connaître le tableau : quant à ceux qui l'ont éprouvé, ils sont plus aptes que personne à en saisir le caractère. Je remarquerai seulement qu'il est très-important de diviser le paroxisme arthri-

tique en trois périodes, bien que dans certains cas les trois temps se succèdent d'une manière très-rapide. Le premier de ces temps comprend les prodromes ou avant-coureurs, le second marque l'accès dans son *summum* d'acuité, enfin le troisième indique la fin de cet accès. Ainsi reconnaître, comme faisaient les anciens, dans un paroxisme de goutte, *l'imminence*, puis *l'increment* et *le déclin*, n'est nullement une distinction frivole et scolastique. En effet, ces trois périodes exigent beaucoup d'attention de la part du malade et du médecin, non seulement parce que le mode de traitement doit se modifier selon ces trois phases de la maladie, mais parce que la conduite plus ou moins rationnelle dans ce cas, influera beaucoup sur le caractère à venir de la goutte et des accidens qui peuvent avoir lieu dans la suite.

Il est une observation pratique, faite depuis long-temps, c'est qu'à la veille d'un accès de goutte, à l'instant où la foudre arthri-

tique va éclater, jamais la santé n'a été en apparence plus brillante et plus ferme ; jamais l'équilibre des fonctions n'a paru plus assuré. Cependant, dans le plus grand nombre de cas, il y a des signes particuliers qui annoncent la maladie, signes que ne méconnaissent point beaucoup de goutteux habitués à s'observer. Ces signes consistent dans une constipation plus prononcée qu'elle n'était, dans des flatuosités, un sentiment de pesanteur à la région épigastrique ; il y a une sorte de malaise, quelque chose d'insolite dans l'économie : le système nerveux est dans un état d'excitation plus élevé qu'à l'ordinaire ; une espèce de frémissement a quelquefois lieu dans les nerfs des parties où la goutte a déjà eu lieu, symptôme connu sous le nom d'*aura arthritica*, nouvelle preuve que les nerfs jouent dans cette maladie un rôle important. Souvent encore l'intelligence semble acquérir un degré d'excitation particulier, et jamais le grand Condé

n'avait tant d'esprit que quand la goutte le menaçait. L'essentiel, quand ces prodromes ont lieu, est de tâcher de faire avorter l'accès, ou du moins d'en diminuer l'intensité. J'y suis quelquefois parvenu en faisant coucher le malade et lui prescrivant d'observer le repos le plus complet, en le faisant suer, en le soumettant à un régime léger, surtout en administrant un ou deux purgatifs légers. Une fois, il m'est arrivé de prévenir l'accès par une compression assez forte du membre menacé; mais n'ayant observé que ce seul fait, je ne puis en rien conclure.

Supposons maintenant que le paroxisme a lieu, et qu'il est dans son plein développement. Que faut-il faire? Si cet accès est léger, par conséquent peu douloureux et tolérable, le praticien doit se contenter des moyens les plus simples. Admirateur presque passif de la force médicatrice de la nature, il verra les accidens se terminer heureusement et promptement sans aucun remède.

Le repos du corps, une chaleur modérée, un régime ténu, quelques remèdes doux appliqués sur la partie souffrante, l'éloignement de tout travail mental suffisent ordinairement. Mais il n'en est pas de même quand l'accès est aigu, très-intense et avec réaction fébrile, bien plus encore s'il y a des spasmes, des crampes et une douleur extrême, accompagnés d'un indéfinissable malaise général. L'indication se présente d'elle-même, indication formelle et positive : combattre l'inflammation, et calmer la douleur le plus tôt possible. Tout le monde est d'accord sur le but; mais quant aux moyens, les opinions sont divergentes. Notons que ces opinions diffèrent sur les trois points de médication les plus importans : la saignée, les purgatifs et l'emploi de l'opium. Jetons un coup-d'œil sur ces moyens fondamentaux du traitement.

La saignée, je puis l'affirmer, est dans la thérapeutique antigoutteuse une question de pratique des plus délicates. Certains méde-

cins n'hésitent pas le moins du monde : il y a une forme inflammatoire, donc il faut saigner, et saigner largement ; mais l'expérience ayant surabondamment appris que cette forme n'était que secondaire, il arrive de graves accidens si on saigne irrationnellement pendant un accès de goutte ; non seulement on diminue ainsi, et trop brusquement, la force de réaction, ce qui peut entraver le travail éliminatoire, prolonger la convalescence, prédisposer à la goutte chronique, mais occasionner parfois de funestes métastases, augmenter, en affaiblissant l'économie, la mobilité, l'excitabilité du système nerveux. En France, les fastes de la médecine et même les traditions du monde, ont conservé le souvenir de deux cas remarquables sur cet important sujet. Le célèbre Turgot était depuis long-temps tourmenté par la goutte. Dans un accès des plus violens, il consulta Bouvart, qui prescrivit une forte saignée, et le malade guérit. Dans la suite,

on inspira des préventions à Turgot contre la saignée dans la goutte, et contre le médecin qui l'avait prescrite. Il refusa donc formellement de se laisser saigner dans un autre accès, et il succomba. Le bailli de Suffren, une des gloires de notre marine, était fortement goutteux. Se trouvant à Versailles, il eut un paroxisme des plus aigus. On le saigna, et presque immédiatement après la saignée, le malade éprouva des accidens auxquels il ne put résister. Cette mort fit grand bruit à cette époque, et l'anathème fut universel contre la saignée dans la goutte. En Angleterre, Sydenham avait fini par renoncer aux évacuations de sang dans cette maladie. Scudamore dit positivement que la saignée ne doit pas être aussi illimitée que dans les autres phlegmasies; car, chez les goutteux, l'excitation morbide affecte bien davantage le *système nerveux* que le cœur et les artères. Il ajoute que la pléthore sanguine qui existe alors, est plus favorable-

ment et plus efficacement combattue par les purgatifs et les diurétiques, que par la soustraction directe du sang. Selon moi, le vrai point de vue pratique, ici comme ailleurs, est de se diriger selon le cas présent et instant : *in medium tutissimus ibis.* Si l'individu est jeune, s'il est robuste, si la réaction fébrile est très-prononcée, si la goutte n'est pas ordinairement mobile chez le sujet, la saignée doit être employée, il convient même d'y revenir. Le malade est-il robuste, mais déjà d'un *certain âge*, on peut recourir à la saignée, quand la fièvre est forte, mais ne pas insister sur ce moyen. Au contraire, si l'individu est faible, nerveux, éminemment irritable, la saignée est tout-à-fait contre-indiquée. Je ne me suis jamais repenti dans ma pratique d'être resté fidèle à ces principes. D'ailleurs, il est une chose qui séduit toujours dans l'emploi de la saignée, c'est qu'il y a un soulagement presque immédiat, et cela doit être puisqu'on diminue l'excita-

tion vitale; mais on apprend dans la suite combien ce moyen offre de danger chez certains goutteux. L'application réitérée des sangsues sur la partie douloureuse, méthode vantée autrefois par Paulmier, Barthez, et renouvelée de nos jours, n'offre pas des avantages très-marqués; aussi y a-t-on renoncé.

On a conseillé et l'on conseille encore les *purgatifs* dans la goutte, et c'est avec raison; presque toujours ils abrègent les accès. Mais à quels purgatifs faut-il recourir? On ne peut nier que les plus actifs aient quelquefois eu des succès, surtout dans le nord de l'Europe. Cette méthode hardie n'est pas sans inconvéniens, bien qu'aujourd'hui on regarde comme exagérées les craintes qu'on avait, il y a quelque temps, sur cette puissante médication; le fantôme de la gastrite n'effraie plus les vrais praticiens. Ce qu'il y a de certain, c'est que les laxatifs plus ou moins répétés produisent les meilleurs effets dans un accès de goutte. L'huile de croton tiglium,

à la dose d'une goutte ou deux dans un véhicule convenable, l'huile de ricin, sous forme d'émulsion, la limonade tartarisée, le bouillon de veau avec la manne, l'eau de Sedlitz sont les plus convenables. Le calomel, ce purgatif *aussi certain que délicat*, selon l'expression d'un médecin anglais, ne m'a pas paru avoir des effets plus marqués que les autres purgatifs. Quant aux purgatifs violens, ils irritent la muqueuse intestinale; la constipation est bien plus difficile à vaincre après qu'avant leur emploi. On ne peut disconvenir qu'ils aient eu dans certains cas, des avantages marqués; mais il faut les manier avec un art, une expérience, une habileté peu communes. Je range parmi ces médicamens l'eau d'Husson, la poudre de Postdam, et même les préparations de colchique, sur lesquelles je reviendrai plus tard.

Quoi qu'on ait dit de l'opium, surtout Stahl, dans sa célèbre thèse *de imposturâ*

opii, ce n'est pas moins un des plus puissans moyens connus contre la goutte, soit comme calmant, soit comme sudorifique. j'en ai vu d'excellens effets, surtout chez certains goutteux très-susceptibles, très-irritables. Nos devanciers, qui ont tant écrit sur l'arthrite goutteuse, ne connaissant pas nos préparations actuelles de l'opium, ont observé sur son emploi des inconvéniens qu'on ne remarque aujourd'hui que très-rarement. L'extrait muqueux d'opium, le laudanum de Rousseau, l'acétate ou l'hydrochlorate de morphine, sont les préparations qui me semblent préférables à toutes les autres. Dans des cas de paroxisme violent, j'ai souvent donné avec succès ces deux derniers médicamens en pilules, à la dose d'un *douzième* de grain par heure. La seule contre-indication positive de l'emploi de l'opium, est que le malade étant pléthorique, on a négligé de le saigner; bien plus encore, s'il y a menace de congestion à la tête. Il est aussi des idio-

syncrasies, ou constitutions particulières qui ne peuvent pas supporter les plus petites doses d'opium, sous quelque forme que ce soit. Dans ce cas, les extraits bien préparés de jusquiame, de ciguë, ainsi que la thridace, si employée autrefois sous le nom de *lactucarium* ou *extrait de laitue*, produisent toujours de bons effets.

Quoiqu'on ait beaucoup trop vanté les moyens intérieurs diluans, pendant le paroxisme aigu de l'arthrite goutteuse, on aurait tort néanmoins de les négliger entièrement. Ainsi, des boissons légèrement sudorifiques, avec les fleurs de sureau ou de tilleul, contribuent certainement à détendre l'irritation et le spasme. Je recommande encore la poudre de Dower, trop négligée en France. J'ai quelquefois singulièrement augmenté son action sudorifique par l'addition d'un peu de carbonate d'ammoniaque. Des boissons douces et calmantes sont également utiles. Boerhaave, dans ses accès de goutte,

se *gorgeait* de petit lait pendant plusieurs jours, et avec raison : je connais peu de boisson aussi convenable que celle-ci, et je la recommande particulièrement. En Angleterre, on coupe le petit lait au tiers ou à moitié avec du vin de Champagne, et l'expérience m'a appris que cette médication était très-salutaire. Il y a ici un double effet purgatif et diurétique qui influe d'une manière avantageuse sur l'accès.

Quant aux topiques, ou moyens extérieurs, que n'a-t-on pas vanté pour arrêter et guérir le plus promptement possible les paroxismes de cette maladie ? Il y a ici un tel *farrago* de médicamens, que le praticien le plus prudent, le plus exercé, reste perplexe et indécis sur leur emploi. Avant d'exposer ceux qu'une longue expérience a sanctionnés, il est bon de poser les règles suivantes.

La première, est que tous ces moyens doivent tendre à calmer, à diminuer la douleur, le spasme et l'irritation locale ; car de

pareils accidens ont un cruel retentissement dans le reste de l'économie. Retrancher la douleur de la goutte, c'est retrancher de l'idée du cercle l'idée de la rondeur, l'une ne va pas sans l'autre; mais c'est cette redoutable ennemie qu'il faut s'attacher à combattre immédiatement et sans relâche.

La seconde, que tout en s'attachant à ce symptôme, il ne faut pas perdre de vue que c'est un mauvais signe quand la douleur disparaît trop brusquement. Sydenham a dit : *Dolor in hoc morbo est amarissimum naturæ pharmacum; qui, quò vehementior est eò citiùs præterlabitur paroxismus* (1). Quoique cet axiome souffre beaucoup d'exceptions, il n'en est pas moins vrai que la douleur, cet *amarissimum pharmacum*, doit avoir son temps, sa mesure et ses périodes.

(1) « Dans cette maladie, la douleur est un amer remède donné par la nature, et plus ce remède est violent, plus l'accès se termine promptement. »

La troisième, que pendant l'emploi de ces médicamens, il faut surveiller l'état des organes intérieurs, en constater soigneusement l'état normal ou morbide pendant la fluxion goutteuse articulaire.

La quatrième, que dans un accès de goutte, il faut bien s'assurer s'il n'y a pas complication d'autres affections qui nécessiterait une méthode mixte de traitement, comme le rhumatisme, la syphilis, etc.

La cinquième enfin, qu'il y a souvent nécessité de varier les médicamens externes, en raison des dispositions individuelles, nécessité qui peut expliquer jusqu'à un certain point cette nombreuse série de médicamens proposés contre l'arthrite goutteuse à toutes les époques de l'art.

Ces règles posées, voici maintenant les applications externes qui, d'après un examen comparatif, m'ont paru avoir une efficacité réelle; ce sont les plus simples, comme il est facile de le croire.

Les onctions grasses. On couvre, deux ou trois fois le jour, la partie malade d'une couche de suif chaud; puis on l'enveloppe d'amadou, qu'on recouvre ensuite de taffetas ciré. J'ai souvent préféré ce moyen aisé, commode, qui se trouve partout, à beaucoup d'autres plus compliqués et surtout plus préconisés.

Les cataplasmes. Un topique toujours employé avec la bonne foi routinière des praticiens vulgaires, est le cataplasme émollient. Je puis l'assurer, il y en a peu de moins convenables, car rien ne dispose plus au relâchement de l'articulation, à l'œdème et à la faiblesse du membre. Si l'on veut employer cette médication, il faut rendre le cataplasme légèrement tonique ou alcoolisé. Un cataplasme de feuilles de jusquiame cuites dans du lait, avec addition d'un peu de laudanum, peut aussi être employé avec avantage.

Parmi cette classe de médicamens, il ne

faut pas ranger le *cataplasme* dit *de Pradier*, du nom de l'inventeur. Ce médicament, comme il arrive ordinairement, fut préconisé outre mesure, tant qu'il resta secret; mais aussitôt que le gouvernement l'eut acheté et publié, il sembla tombé dans un discrédit complet. Ce sont là deux excès qu'il convient d'éviter. Ce genre de cataplasme n'opère pas les miracles qu'on lui attribuait, mais il n'est pas non plus sans une activité très-réelle, et je l'ai vu dans beaucoup de cas, surtout quand la goutte tend à se déplacer, amener un soulagement marqué.

Voici sa composition :

Pr. : Baume de la Mecque. . . . . . six gros.
Quinquina rouge. . . . . une once.
Safran. . . . . demi-once.
Salsepareille. . . . . une once.
Sauge. . . . . une once.
Alcool rectifié. . . . . trois livres.

Faites dissoudre à part le baume de la Mec-

que dans le tiers de l'alcool, faites macérer dans le reste de l'alcool les autres substances pendant quarante-huit heures; filtrez et mêlez les deux liqueurs. Pour l'usage, on mêle la teinture obtenue avec deux à trois fois autant d'eau de chaux; on agite la bouteille au moment de s'en servir, afin de mêler le précipité qui s'est fait.

On prépare ensuite un cataplasme de farine de graine de lin, qu'on étend bien chaud et épais d'environ un doigt sur une serviette pour en envelopper exactement la partie. Quand le cataplasme est dressé, et aussi chaud que le malade peut l'endurer, on verse à sa surface deux onces environ de la liqueur préparée; on l'étend sur tout le cataplasme, de manière à ce qu'elle y soit également répartie, sans en être imbibé; on passe le cataplasme sous le membre souffrant et on l'en recouvre complètement. On enveloppe le tout avec de la flanelle, du taffetas gommé, pour conserver la chaleur de l'appa-

reil, qu'on assujétit ensuite avec des bandes. On ne change ordinairement le cataplasme qu'au bout de vingt-quatre heures, quelquefois de douze si le malade s'en trouve incommodé. Les extrémités où il a été appliqué, transsudent ordinairement une grande quantité d'humeur séreuse; elles maigrissent considérablement; mais après la guérison, elles reprennent assez vite leur état normal.

Dans les conclusions du rapport qui fut fait par Hallé, ce savant professeur établit que l'avantage de ce remède est d'accélérer les périodes et les accès de goutte aiguë; d'en calmer quelquefois très-promptement les douleurs; de favoriser le développement de la maladie, spécialement sur les articulations des membres supérieurs et inférieurs, et en même temps de faire cesser, souvent très-rapidement, les accidens qui résultent des atteintes portées par la goutte vague sur les différens viscères; de produire ces effets par une irritation déterminée particulièrement

sur la plante des pieds ou la paume des mains ; même sur les articulations voisines, sans altérer le tissu de la peau, etc., etc. Enfin que sur soixante-quatre observations faites authentiquement sur des individus attaqués diversement de la goutte, il y a *quarante-un* exemples de succès remarquables, *onze* de succès équivoques, et *douze* de non succès.

Dans une nouvelle édition de son rapport, Hallé publia deux observations dans lesquelles le remède de Pradier mal employé, a été suivi d'accidens. Il fait sentir ensuite dans de sages réflexions, combien il est essentiel que ce médicament soit administré avec la méthode et le discernement qui n'appartiennent qu'aux hommes instruits habitués à observer ; combien son usage est loin de dispenser des soins préservatifs et d'un régime bien entendu.

Les linimens. Il y a sous ce nom une grande variété de médicamens employés contre la goutte ; mais cette variété doit se clas-

ser selon les indications. Si la douleur est vive, continue, et le sujet très-irritable, les linimens opiacés, l'huile avec l'acétate de morphine doivent être employés. Si on a quelque raison de redouter l'opium, il faut recourir à d'autres linimens. J'ai vu de très-bons effets de la préparation suivante:

Pr. : Eau distillée de laurier-cerise. . 4 onces.
Ether sulfurique. . . . . demi-once.
Extrait de Belladone, }
— de stramonium, } de chaque, deux scrup.
F. s. l. un liniment.

Si l'irritation et l'extrême douleur tendent à se calmer, les linimens doivent être toniques. Le savon dissous dans l'eau-de-vie, avec addition de baume tranquille, le liniment ammoniacal ordinaire, ont alors des avantages marqués.

Les frictions mercurielles. Cette médication n'est pas nouvelle; plusieurs auteurs l'ont recommandée anciennement contre la goutte et surtout le rhumatisme. Sans partager leur

enthousiasme, j'ai souvent vu une subite amélioration produite par ces frictions. La dose est d'une demi-once à une once par jour d'onguent napolitain; et comme l'effet produit par ce moyen est assez prompt, car il doit avoir lieu au bout de deux ou trois jours, ou bien qu'il est tout-à-fait nul, on a peu à craindre la salivation.

Le cyanure de potassium. Dans un cas de spasme et de douleur extrême, j'ai appliqué sur la partie malade, et avec un plein succès, une solution de cyanure de potassium, à la dose de trois grains par once d'eau distillée; mais ce fait étant le seul que je possède, on ne peut rien conclure. J'engage donc les praticiens à employer de nouveau ce médicament dans les cas dont il s'agit, et à constater avec soin ses effets.

Les fumigations de tabac. Ce moyen, tout récemment proposé (1), consiste à exposer la

(1) M. l'abbé Girod, chanoine de Nozeroy, département du Jura, est le premier qui ait employé

partie malade, pendant un quart d'heure environ, à des fumigations de tabac en poudre ou en feuilles concassées, jeté peu à peu sur des charbons ardens : fumigations qu'on répète deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures, et plusieurs jours de suite. Les observations recueillies jusqu'à présent sont en faveur de ce moyen aussi simple que peu dispendieux. L'inventeur conseille en outre, pour empêcher le retour de la goutte, de faire bouillir, une fois par mois, une once de tabac dans de l'eau, dont on se servira ensuite comme bain de pied.

Les affusions d'eau froide sur les parties douloureuses ont aussi été employées, ainsi que le *stillicidium frigidum*, ou l'eau froide

sur lui-même et sur d'autres ces espèces de fumigations. Par esprit de charité, il a publié dans la *Sentinelle du Jura* (5 mars 1836), les résultats qu'il avait obtenus. Me trouvant à Lons-le-Saulnier, au mois d'avril suivant, j'ai pu me convaincre que ces résultats n'étaient point exagérés.

tombant goutte à goutte sur le point gonflé et irrité. Je sais qu'on a vanté les succès obtenus au moyen d'un pareil traitement; quant à moi, je partage l'opinion de celui qui a dit que, par cette méthode, le soulagement n'est jamais aussi certain que le danger. On assure pourtant que le célèbre Harvey, pour guérir son accès de goutte, plaçait ses jambes au grand air, même par la gelée, sur les plombs de Cockainhouse, où il habita; ou bien il les plongeait dans un seau d'eau froide, puis il regagnait son poêle pour les réchauffer immédiatement.

Au reste, quelle que soit la médication qu'on emploie pendant un paroxisme de goutte, la position inclinée du membre, le talon étant plus élevé que le genou, son immobilité, le repos du corps et de l'esprit, la diète, etc., contribuent également à diminuer et la longueur et l'intensité du paroxisme.

Aussitôt que celui-ci est à son déclin,

il y a des praticiens qui tombent dans une erreur qu'il convient de signaler : c'est d'abandonner le malade à lui-même, en lui recommandant seulement de continuer quelque temps encore les moyens qui ont eu le plus de succès. Eh bien, cette marche est plus préjudiciable qu'on ne croit aux malades toujours enclins à deux excès opposés, ou de se servir trop tôt du membre endolori, ou d'employer outre mesure les adoucissans, les calmans, le repos, après l'accès d'une goutte articulaire. En effet, quand ce dernier est calmé, et tout-à-fait à son déclin, que remarque-t-on dans la partie qui en est le siége? Une sorte d'engourdissement, un reste de sensibilité plus ou moins vive, le sentiment d'une faiblesse prononcée du membre : il n'y a pas un goutteux qui n'accuse la vérité de cette assertion. La conduite à tenir est ici toute tracée : essayez de mouvoir le membre graduellement, mais ne le forcez pas, la sensibilité excitée de nouveau, re-

produirait une partie de la douleur et de l'accès. D'un autre côté, et ce qui arrive le plus ordinairement, si le malade, redoutant un peu de douleur et de gêne, s'obstine à garder le repos, à continuer les remèdes émolliens, à entretenir sur la partie douloureuse une chaleur artificielle, qui finit toujours par devenir morbide, il est certain que la débilité consécutive, l'œdème ou gonflement, le malaise de la partie, peuvent se manifester et persister. Il faut donc recourir d'assez bonne heure aux légers fortifians, pour rendre de la tonicité à la peau, au tissu cellulaire, à l'appareil fibreux articulaire et aux *pénicilles* des vaisseaux capillaires injectés plus ou moins long-temps. Les lotions un peu résolutives, comme l'eau savonneuse aiguisée d'un peu d'eau-de-vie, mieux encore des frictions sèches sur la partie, avec la main, la flanelle ou une brosse douce, jusqu'à produire un peu de chaleur, conviennent parfaitement. Mais le meilleur moyen, peut-

être, est la compression de la partie au moyen d'une bande de toile, de calicot ou de flanelle, selon la saison, compression qu'il faut continuer pendant un certain temps. Il est également important que le malade s'essaie à marcher, chaque jour, selon ses forces, et sans s'arrêter, surtout dans le commencement, à une sorte de douleur ou plutôt de gêne qui existe nécessairement dans l'articulation. Un médecin de mes amis, goutteux lui-même, sortait aussitôt après la presque cessation de l'action inflammatoire. Selon lui, sur dix goutteux, neuf restaient perclus, plutôt par indolence et crainte de la douleur que par les véritables effets de la goutte. Sans tomber dans l'excès opposé, il est très-vrai que dans la goutte articulaire, il faut savoir mépriser un peu de douleur, lorsqu'on craint de perdre l'usage du membre exposé aux attaques réitérées de cette maladie. Enfin, si, malgré tous ces moyens, la faiblesse et l'œdème de l'articulation persistent,

les *douches d'eaux sulfureuses*, d'abord légères, puis plus actives, ont des résultats presque toujours avantageux. On pourra donc les essayer, toutefois avec les précautions recommandées dans ce cas, lorsqu'il y a un état pléthorique prononcé, ou une tendance manifeste aux congestions cérébrales.

Nous supposons maintenant que le paroxisme a complètement disparu; le malade ne ressent plus de douleur, il marche et se livre à l'espoir d'une complète guérison. Il n'en est rien pourtant, et le but n'est qu'imparfaitement atteint. En effet, dans cette bizarre maladie, quand on a émoussé l'épine inflammatoire, dompté la douleur, tout n'est pas fait : vous avez calmé, mais vous n'avez pas guéri ; la racine du mal est profondément cachée dans l'organisme. Cela est si vrai, que la goutte, comme toutes les maladies qui ont d'intimes rapports avec la grande fonction de l'innervation, reparaît avec une extrême facilité, sous l'influence

des causes secondaires. Par cela même qu'on a éprouvé un seul accès, on reste exposé à une infinité d'autres, plus ou moins violens, plus ou moins rapprochés. Tous pourtant se lient entre eux par la cause qui les reproduit; c'est là, selon l'expression de Sydenham, la véritable *chaîne* des accès de la goutte. Or, quand cette maladie est parvenue à ce point, c'est-à-dire que les paroxismes se sont multipliés sous des formes variées, elle prend le nom de goutte *chronique* ou *constitutionnelle*. C'est le plus ordinairement dans cet état de constitution ou de diathèse goutteuse qu'on a fait les plus grands efforts pour obtenir la cure radicale. Médecins éclairés, bons observateurs, praticiens exercés, charlatans éhontés, empiriques à vue courte, systématiques hardis, ces semeurs de bon grain et d'ivraie, tous, à diverses époques, ont sur ce sujet important étalé leur savoir, prôné leurs méthodes et vanté leurs remèdes. Voyons donc les résultats obtenus, les ac-

quis positifs : il est toujours profitable d'examiner ce large fond d'expérience, d'essais et d'observations, sur lequel en définitive repose la vérité médicale.



CHAPITRE III.

De la goutte ayant le caractère chronique.

La cure *radicale* de la goutte, ainsi que je l'ai dit, est un problème dont la solution a occupé de tout temps les médecins et ceux qui usurpent leurs nobles fonctions. Cette thérapeutique peut même être considérée comme une sorte de pierre philosophale qu'on se propose toujours de trouver, même à notre époque de doute, d'incertitude ou de quiétisme scientifique sur ce point de médecine. Quant à moi, loin de blâmer de pareil-

les recherches, je pense qu'il faut les encourager, surtout quand elles sont faites avec soin et méthode, avec science et conscience. Il arrive ici ce qu'on a vu dans l'alchimie : tout en poursuivant un but chimérique, on trouve çà et là de bonnes vérités dont l'art fait son profit. Il faut le dire, un obstacle invincible, insurmontable jusqu'à présent, s'oppose à la solution complète du problème, c'est que la nature même de la goutte, le το θεῖον de cette maladie est pour nous entièrement ignoré. A qui donc alors vous adresserez-vous dans cette circonstance? Irez-vous, les yeux bandés, attaquer un fantôme qui fuit sans cesse et que vous ne pourrez jamais saisir? Je sais très-bien qu'on répond à cela que tous les jours on guérit radicalement des maladies dont la spécialité causale nous est également inconnue. Il est vrai, le hasard, une expérience longuement soutenue, nous ont quelquefois mis sur la voie de guérison complète pour certaines affections;

mais jusqu'à présent, quant à la goutte, le hasard nous a refusé son secours, et l'expérience a constamment prouvé l'inutilité et même le danger d'une foule de remèdes prônés par la cupidité, par l'ignorance, et accueillis par la crédulité. Or, si l'axiome *naturam morborum ostendit curatio* (1) est fondé, avouons que cette nature nous est tout-à-fait inconnue. Et puis comment espérer de guérir radicalement une maladie qui, dans beaucoup de cas, ayant duré de longues années, est devenue constitutionnelle, coexistante avec la vie, pour ainsi dire; qui a saisi toute l'économie, envahi successivement tous les tissus, altéré une foule d'organes, gêné plusieurs fonctions; qui enfin, paraît tellement inhérente à l'organisme, qu'elle se transmet par le sperme à la génération suivante? Aussi le remède universel de la goutte, ce *panpharmacon*,

(1) « La guérison d'une maladie en prouve la nature. »

toujours promis, toujours *annoncé*, ne se réalise-t-il jamais. Cependant il ne faut rien exagérer; de ce qu'on ne guérit pas toujours et radicalement de vieilles gouttes, on ne doit pas conclure que la médecine reste impuissante contre cette maladie, ce serait un autre excès. Non seulement il y a des médicamens et surtout des méthodes de traitement très-efficaces contre l'affection morbide dont il s'agit, mais à l'aide de moyens hygiéniques bien combinés, et employés avec persévérance, on peut, avec une espèce de *certitude*, oui, de certitude, la détruire, ou du moins la réduire à son minimum d'action. A la vérité, on n'attaque directement que les causes secondaires; mais ces causes sont assez puissantes pour donner au principe arthritique sa virulence et son activité. L'essentiel sur ce point est d'être secondé par les malades eux-mêmes, ce qui n'arrive pas toujours : il y a même une remarque importante à faire à cet égard.

Il est des goutteux qui veulent guérir à tout prix et par toutes voies, quel que soit le degré de leur maladie : ceux-là sont toujours prêts à consulter, non seulement leur médecin, mais malheureusement aussi à tomber dans le servile engouement des drogueurs empiriques. Trop souvent ils accordent la plus intrépide confiance à quiconque prétend avoir d'infaillibles moyens pour guérir cette maladie, sauf ensuite à apprendre à leurs dépens ce que vaut une pareille assertion. On trouve au contraire des martyrs de la goutte qui, bien persuadés que cette maladie est une crise salutaire, un travail épuratoire, et par conséquent un brevet de santé, comme ils disent, ne font rien ou presque rien pour la combattre. Ils imiteraient volontiers cet auteur qui a écrit la dissertation intitulée *De deâ podagrâ* (Feltman, Brême, 1693); satisfaits de leur état et de leurs souffrances articulaires, ils les regardent comme un exutoire spontané, un bienfait de la nature.

Varron comptait, dit-on, trois cents espèces de bonheur, mais je ne pense pas qu'il ait jamais rangé parmi ces espèces la béatitude goutteuse. L'erreur vient de ce que les goutteux ont rarement d'autres maladies que la leur, ce qui lui fit donner jadis le nom de *dominus morborum*. Mais outre que le contraire est souvent démontré, on doit savoir que la goutte ne préserve d'autres maladies que par la sobriété et le régime auxquels elle contraint. Quoi qu'il en soit, le plus grand nombre de ces malades, regardant la goutte comme une affection grave de sa nature, intolérable dans ses effets, ses récidives, sa persistance, dangereuse dans ses résultats, consent à suivre un traitement et un régime rationels, quand ce ne serait que pour maintenir la maladie dans un cercle le plus limité possible. C'est pour cette classe de malades que les vrais médecins ont fait tant de recherches sur cette maladie et proposé tant de remèdes. Je me garderai bien

garderai bien d'exposer un pareil *farrago* médicamenteux, mon intention n'étant que d'indiquer ceux dont une expérience éclairée a pu démontrer l'efficacité. Pour les bien connaître, quoique rapidement, il est indispensable d'établir l'ordre suivant : les sudorifiques, les narcotiques, les purgatifs, les diurétiques, les antipériodiques, les remèdes empiriques, les applications externes, les moyens hygiéniques.

1° Dès la plus haute antiquité, on a essayé les *sudorifiques* contre la goutte, mais avec des résultats très-variables. A bien comparer ces résultats, les *bains de vapeur* plus ou moins actifs, plus ou moins répétés, sont ceux qui paraissent avoir une action salutaire incontestable. Je les avais recommandés à un vieux général ayant la diathèse goutteuse la plus prononcée ; il fut trois ans sans ressentir aucune attaque sérieuse de sa maladie. Le seul inconvénient de ces bains est de rendre la peau extrêmement impressionna-

ble aux intempéries atmosphériques; il faut donc, pendant leur emploi, se préserver avec un soin tout particulier du froid, de l'humidité et du brouillard. Il est encore deux autres précautions qu'on ne doit pas négliger pendant l'administration de ces bains : la première, de s'en abstenir tout-à-fait pendant un état de température extrême, froide ou chaude, et on en sent la raison; la seconde, de veiller à ce qu'il n'y ait point imminence de congestion sanguine cérébrale ou pectorale, surtout quand le malade est pléthorique, ce qui est le plus ordinaire. Quelques sangsues préalablement appliquées à l'anus pourront produire alors de bons effets. Quelquefois aussi on se fait suer en se mettant nu dans une baignoire recouverte d'une forte couverture de laine. Une lampe à l'esprit de vin placée dans cette baignoire détermine bientôt une forte transpiration : c'est ce qu'on nomme un *bain de calorique*.

Quelques personnes préconisent mainte-

nant les *bains russes* contre les affections goutteuses et rhumatismales. Quant à moi, je crains que la mode ne fasse sentir ici sa toute puissante influence. Je ne sais si dans nos climats incertains, si avec nos tempéramens usés, fatigués par les labeurs énervans de la civilisation, on peut s'exposer au contraste subit de deux températures extrêmes : il s'en faut que jusqu'à présent les résultats aient répondu aux espérances.

Je place aussi parmi les sudorifiques antigoutteux sur lesquels on peut compter, quand la goutte ne présente pas un caractère d'acuité trop prononcé, la *solution de résine de gaïac par l'alcool*, donnée à des doses variées dans une décoction de chiendent légèrement nitrée et édulcorée. J'ai vu amender la goutte au moyen de la formule suivante anciennement connue :

Pr. : Résine de gaïac. . . . . . . un scrupule.
Sel volatil de corne de cerf, quatorze grains.

Dissolvez dans un jaune d'œuf et ajoutez :

Eau commune. . . . . trois onces.
Sirop de guimave. . . . . . une once.

F. s. l.

A prendre en deux ou trois doses, le soir avant de se coucher. Potion qu'on réitère plusieurs jours de suite, à moins de contre-indication.

2° On a toujours beaucoup vanté ou blâmé les *narcotiques* pour la guérison radicale de la goutte. Ce que j'en ai dit précédemment est la preuve qu'on n'est nullement d'accord sur ce point. Toutefois, quand le sujet est très-irritable, qu'il y a dans son économie tolérance pour ce médicament, on en obtient des effets qui sont toujours salutaires. Il ne faut pas même craindre, dans certaines circonstances, d'en élever assez haut les doses, quoique toujours graduellement. Le point essentiel est de veiller à ce qu'il n'y ait point de narcotisme, et que la constipation ne soit point trop opiniâtre.

De l'aveu d'un grand nombre de médecins, l'extrait de ciguë n'a pas eu beaucoup de succès, au moins en France. Il en est de même de l'extrait d'aconit napel, vanté par d'autres. Voici pourtant ce que dit Barthez: « Un long usage de pilules de ciguë et d'aconit a guéri parfaitement M. l'abbé Manu d'une goutte invétérée et cruelle. » (*Traité des maladies goutteuses*, I, 151.) Je pense que ces différences tiennent aux modes divers de préparation de ces médicamens, préparations faites avec plus ou moins de soin, mais toujours fort importantes pour les résultats.

3° Les *purgatifs* ont été employés contre la goutte à toutes les époques, mais surtout en Angleterre. Qui est-ce qui n'a pas entendu parler de l'eau médicinale d'Husson et de ses miraculeux effets? Le jalap, la gomme gutte, l'extrait d'élaterium, l'aloës, le calomel, ont aussi été donnés à des doses et sous des formes très-variées. Mais ici se présente une question fort importante: parmi

les substances purgatives, en existe-t-il qui aient de véritables *propriétés spéciales anti-goutteuses ?* ou bien toutes n'agissent-elles que comme de simples révulsifs? Question fort importante et qui n'est nullement résolue. Toujours est-il que l'expérience a prononcé : les purgatifs ont une action plus ou moins directe sur le principe arthritique. Ceux qui sont très-actifs, employés de préférence dans le nord, ont eu des succès incontestables; mais souvent aussi leur emploi répété peut amener de graves accidens. J'ai vu le médicament de Leroi, cette panacée universelle pour quelques personnes, il y a peu d'années, produire d'étonnantes améliorations, et, dans d'autres cas, déterminer de funestes résultats. Le purgatif le plus employé maintenant est sans contredit le colchique. Il est certain que dans beaucoup de cas, ce médicament a produit un soulagement marqué quelquefois assez prompt, et qui s'est soutenu plus ou moins long-temps. C'est au malade à

savoir si son estomac peut en supporter l'action, car ce remède occasionne parfois de vives coliques et un incroyable malaise. La superpurgation doit être évitée, mais il faut que *l'effet purgatif ait lieu*, sans quoi il n'y a pas d'action sur la goutte. De toutes les préparations de colchique, celle qui m'a paru la plus efficace est la suivante :

Faites macérer pendant quatre jours *une partie* de graines choisies de colchique dans *dix parties* de vin de Malaga. On filtre ensuite la liqueur. Ce médicament ainsi préparé est administré à la dose d'une once, trois fois par jour.

Malgré les bons effets du colchique, on serait dans l'erreur, si l'on croyait à l'infaillibilité de son action contre la goutte, et surtout à ce qu'il détruit complètement le principe de cette affection. J'ai vu beaucoup de goutteux soulagés par l'emploi méthodique de ce médicament, je n'en ai jamais vu *un seul* radicalement guéri.

4° Parmi les *diurétiques* antigoutteux, on pourrait aussi compter le colchique, car il agit souvent d'une manière active sur les voies urinaires, particulièrement l'*oximel colchique*. Les autres diurétiques vantés contre l'arthrite goutteuse sont à peu près nuls. J'en excepte le petit-lait coupé avec le vin de Champagne, dont j'ai parlé à l'occasion du paroxisme aigu de cette maladie. Il en est encore un autre bien simple, des plus faciles à préparer et nullement dispendieux : le croirait-on? c'est la décoction peu chargée de graine de lin, édulcorée et légèrement nitrée, prise à jeun le matin, à la dose de deux ou trois tasses. On pourra sourire du remède, qui en effet tient une place bien modeste dans la pharmacopée antigoutteuse; mais j'affirme en avoir vu de bons et constans effets. Il est évident que ce moyen n'agit que comme délayant, comme facilitant le cours des urines, éliminant sans doute par-là certains principes producteurs de la goutte.

5° Les *anti-périodiques* devaient avoir, et ont en effet, une action positive sur la goutte. Le physiologisme, qui a tant retardé les progrès de la thérapeutique, avait adopté la bizarre idée que la goutte n'était qu'une gastrite chronique, tandis que rien n'est plus démontré que la puissance de faculté digestive des goutteux en général. Qu'est-il arrivé? C'est qu'on a complètement négligé de s'assurer si le quinquina guérissait la goutte, comme l'ont prétendu Held, Haygarth, Small, et surtout Tavarès, médecin portugais. On sait que ce dernier ayant un goutteux à traiter, celui-ci consulta en secret une espèce de chirurgicastre qui le guérit radicalement. Tavarès, curieux de connaître le moyen si heureusement employé, prit des informations exactes, et il sut que ce remède si efficace n'était autre que le quinquina; il l'administra lui-même dans la suite avec de bons résultats. Gianini, Alph. Leroy, prétendent aussi avoir employé ce mé-

dicament avec d'incontestables succès. Quand l'expérience vient appliquer sa pierre de touche, un remède est bientôt déclaré nul, dangereux ou efficace; mais le mode d'expérimenter est fort important, de là viennent les résultats les plus positifs; or, jusqu'à présent, ce mode varié, méthodique, n'ayant pas encore eu lieu pour l'emploi du quinquina dans la goutte, les praticiens restent dans l'incertitude. D'ailleurs, comme la périodicité de la goutte n'a pas lieu d'une manière exacte et précise, il est difficile de croire que l'action du quinquina suffise pour arrêter complètement les paroxismes de la maladie dont il s'agit. J'ai pourtant donné le sulfate de quinine à quatre malades atteints de la goutte; depuis cette époque, c'est-à-dire depuis deux ans environ, ces malades n'ont eu que de légers retours de leur maladie; mais les conclusions hâtives sont si fallacieuses quand il s'agit de guérisons, il est souvent si incertain de dire qu'une

maladie a été guérie *après* et *d'après* tel ou tel remède, qu'il convient de multiplier les faits sur l'important objet qui nous occupe. Il nous suffit de savoir que l'emploi de la quinine contre la goutte est rationnel, et ne peut avoir de suites fâcheuses.

6° Les remèdes *empiriques*. Je comprends dans cette classe ceux dont l'action ne peut se rapporter à une indication positive à remplir. Ces remèdes sont très-nombreux, indépendamment de ceux que les médicastres et même quelques médecins commères vantent sans cesse aux malades opulens. Je me garderai bien de tirer de leur obscurité beaucoup de ces médicamens dont la plupart ont eu dans leur temps une certaine vogue, ainsi que ceux qui les ont vantés. En effet, combien de charlatans, tombés depuis dans la boue du mépris public, n'ont pas laissé que de jouir d'une certaine réputation de guérisseurs de la goutte! D'un autre côté, pourquoi rejeter tout sans examen? Le hasard,

les inspirations instinctives, ne peuvent-ils pas mettre sur la voie de choses importantes? Jenner n'a point méprisé ce que le peuple du comté de Glocester répétait, et nous avons eu la vaccine. Un aveugle empirisme et un dogmatisme hautain sont également dangereux en médecine : ainsi, j'ai vu un homme n'ayant pas les plus légères notions de notre art, non pas guérir complètement, mais soulager beaucoup de goutteux, par l'usage interne et externe d'une substance fétide que je reconnus ensuite pour l'huile animale de Dippel, médicament peut-être trop négligé de nos jours. Il est aussi des remèdes empiriques préconisés par des hommes instruits; il faut ranger parmi ces remèdes l'effrayante multiplication de verres d'eau chaude de feu Cadet Gassicourt, la poudre de James, les eaux gazeuses, et surtout l'eau de Vichy, d'après des observations récentes. Le docteur Wytt, cité par Scudamore, rapporte un exemple des effets remarquables de l'eau de chaux

pour procurer *l'entière exemption* des retours fréquens de la goutte. Je sais bien que parmi ces remèdes empiriques, il en est dont l'emploi a quelque chose d'étrange, de gâte-nature en quelque sorte, qui fait qu'un médecin sensé répugne à y recourir. Cependant il faut remarquer que la goutte devenue chronique, ayant intimement pénétré l'économie, est un principe éminemment destructeur de nos organes, qu'on doit chercher à le détruire ou le contenir par tous les moyens possibles. Il arrive encore qu'un médicament, qui ne réussit pas chez tel goutteux, obtient un succès marqué chez un autre : ce qui ferait presque pardonner, comme je l'ai dit, la ridicule polypharmacie dirigée contre cette affection.

7° Les remèdes *externes*. En parlant du paroxisme aigu de la goutte, j'ai fait mention des topiques dont l'application paraît le plus efficace; j'ajouterai seulement ici, où il s'agit de la goutte chronique, qu'il faut

insister pour que les applications externes soient toniques, dans un degré proportionné à l'état de faiblesse de l'articulation. Parmi ces médicamens, je range le cataplasme de Pradier, dont j'ai donné la formule et le mode d'application (1); le liniment de Quarin, avec le savon cuit et le camphre ; les bains de pied d'eau ferrée; ces mêmes bains dans une décoction de tabac, dans le marc de raisin chaud et arrosé d'eau-de-vie; les douches d'eaux sulfureuses. N'oublions pas non plus les pommades faites avec l'iode, recommandées par le docteur Gendrin, et dont j'ai vu quelques bons effets.

Dans la goutte chronique, les articulations se remplissent quelquefois de concrétions tophacées, formées d'une partie d'urate, de phosphate de chaux et d'une matière animale. Je dis quelquefois, car dans certains cas de goutte il ne s'en forme pas, tandis

(1) *Voyez* page 45.

que cette matière abonde chez d'autres malades. On a vu ces concrétions se multiplier tellement dans certains cas, que l'économie en paraissait saturée. Quelqu'un a remarqué à ce sujet que de vieux goutteux étaient comme ensevelis vivans dans la *craie*, et qu'on aurait pu élever un tombeau avec le *plâtre* fourni par leurs articulations. Quoi qu'il en soit, ces observations sont très-rares. Le plus ordinairement, ces concrétions sont en petit nombre dans les articulations souffrantes. Les applications externes ont fort peu d'efficacité pour les dissoudre; elles se détruisent à la longue, quand la maladie s'éteint et se dissipe peu à peu. Si elles sont nombreuses et d'un volume remarquable, il est presque impossible de les détruire, non seulement à cause de leur siége, de leurs adhérences, mais parce qu'elles sont la preuve que la maladie est ancienne, tenace, qu'il y a une véritable cachexie goutteuse.

8° Les *moyens hygiéniques* ont une telle

importance dans cette maladie, que sans eux aucun traitement ne peut réussir, et que seuls ils apportent une amélioration assez marquée pour rendre la maladie très-tolérable. Cela est incontestable, et si les observateurs diffèrent sur beaucoup de points de cette maladie, ils sont unanimes sur celui-ci. Le principe fondamental est de faire en sorte que l'économie soit excitée le moins possible sous le rapport physique et moral. On doit voir ici l'importance et la vérité des considérations générales que nous avons exposées sur cette maladie. Au reste, cet article est si important, il exige de tels développemens, que j'ai cru devoir le traiter à part. (*Voyez* plus bas, page 103.)

CHAPITRE IV.

De la goutte vague, irrégulière ou viscérale.

Jusqu'à présent il a été question de la goutte régulière et de ses formes diverses; mais cette maladie, véritable Protée, comme on l'a dit tant de fois, peut établir son siége dans les organes intérieurs de l'économie, en troubler les fonctions, en altérer profondément les tissus. Ce qu'on nomme la *goutte anomale* ou *viscérale*, est souvent une des

plus cruelles, une des plus dangereuses affections qui puissent affliger l'humanité. Musgrave, qui a écrit un bon traité sur cette espèce de goutte, il y a précisément un siècle, pose en principe « que la goutte régulière est celle dont on est malade, et la goutte anomale, celle dont on meurt. » Principe qu'il faut reconnaître et admettre, car l'expérience journalière en démontre la vérité.

Mon intention n'étant que de m'occuper de thérapeutique, je renvoie aux ouvrages spéciaux qui traitent de la goutte pour l'histoire de cette maladie dans son caractère anomal, étude importante s'il en fût jamais. Je me contenterai ici de deux remarques que je crois utiles : la première, c'est que la goutte irrégulière ou viscérale, prouve que cette affection n'attaque pas spécialement le système fibreux, comme on l'a dit et répété; loin de là, il n'y a pas un système, pas un organe, pas une fibre de l'économie qui ne puisse en

être atteint. C'est pour cette raison que j'ai toujours préféré, dans cet ouvrage, au mot *arthrite*, celui de *goutte*, mot bizarre, si l'on veut, mais que tout le monde comprend. L'expression d'arthrite est, en effet, insignifiante dans les cas très-fréquens de goutte anomale. Qu'est-ce qu'une arthrite à la tête, une arthrite au péricarde, à l'estomac, aux intestins? etc.

La seconde remarque est que la goutte anomale se classe en deux divisions très-importantes à connaître. Dans la première, cette affection a souvent son point de départ dans une articulation, d'où elle s'élance ensuite sur les organes intérieurs. Voilà, à proprement parler, la goutte *articulaire*, devenue goutte *viscérale* ou goutte *remontée*. Dans la seconde, la maladie est tout-à-fait irrégulière, mobile, fugace, aussi insaisissable dans son caractère que difficile à fixer et à guérir, c'est ce qu'on nomme goutte cachée ou *larvée*. Il ne faut pas croire que ces divisions

soient de simples entités scolastiques, elles servent au contraire de guide au praticien.

La goutte viscérale rétrocédée, présente au moins cet avantage, c'est que la nature du mal est en général facile à reconnaître, on sait à quoi s'en tenir. Mais ceci accordé, la maladie n'en est pas moins suivie des plus graves accidens, quelquefois même d'une mort instantanée.

Quoique tous les organes internes puissent être atteints par la goutte, le plus exposé pourtant à cette maladie est sans contredit l'estomac. Ce viscère est, pour ainsi dire, le milieu où elle naît, et le centre où elle aboutit sans cesse. Sur vingt cas de goutte remontée, j'en ai compté seize qui avaient lieu sur l'estomac, les autres sur la tête, les poumons, le cœur, etc. Qu'on se garde de penser, néanmoins, que la goutte établisse toujours et régulièrement son siége sur une articulation, puis qu'elle se propage de là sur un viscère quelconque. Quelquefois les choses

se passent de cette manière, mais aussi très-souvent la goutte glisse, pour ainsi dire, sur une articulation, et finit par concentrer sa funeste activité sur un organe intérieur. C'est au point qu'on a souvent besoin de se rappeler que le malade était goutteux, que récemment il a senti les atteintes de cette maladie, pour saisir l'origine des accidens qui se développent. Ces accidens, je l'ai déjà dit, sont ordinairement rapides et graves, parce que l'organe lésé est toujours essentiel à la vie. On voit également la goutte rétrocédée se maintenir à la tête, dans les parties extérieures, avec une inconcevable ténacité et les plus vives douleurs. Il y a aussi des apoplexies par métastase goutteuse, qui, si elles ne tuent pas promptement le malade, impriment une profonde hébétation au système sensitif, pour peu qu'elles se prolongent. Quand la métastase est forte et rapide sur le cœur, le péricarde ou les poumons, le malade ne tarde pas à succomber; mais si la

maladie prend un caractère chronique, presque toujours il se fait un épanchement séreux ordinairement mortel. C'est à la suite d'une hydropisie de poitrine produite par la goutte que périt le grand Frédéric, au rapport de Selle et de Zimmermann, ses médecins. Mais, ainsi qu'il a été précédemment remarqué, c'est sur l'estomac, les intestins, la vessie, que la goutte se porte de préférence. Toutefois, lorsque dans ce cas la métastase est funeste, que la goutte a *étouffé* le malade, comme on dit vulgairement, je suis convaincu, par mes recherches, que le diaphragme était le point convergent de la fluxion goutteuse. En effet, l'extrême difficulté de respirer, l'asphyxie et la mort, ces trois périodes dont la succession est aussi rapide que funeste, indiquent clairement le siége précis de la maladie.

Quoi qu'il en soit, le diagnostic est encore facile; mais il n'en est pas de même de la goutte anomale *larvée*. C'est ici où il faut

une rare perspicacité, une grande expérience et la connaissance parfaite de la constitution du malade, et des commémoratifs, pour bien saisir le principe déterminant des accidens. Mais l'obscurité redouble encore, s'il n'y a eu aucun précédent qui puisse mettre sur la voie, comme il y en a des exemples. A ce sujet on a souvent cité, et avec raison, l'observation que Morgagni fit sur lui-même. Atteint d'une ophthalmie assez opiniâtre, il n'en guérit que par une PREMIÈRE attaque de goutte. *Oculorum inflammationem statim minuit, ac diebus insequentibus, sustulit.* (De sed. et caus. morb., *epist.* 57, *art.* 10.) « L'inflammation des yeux diminua aussitôt, et elle disparut les jours suivans. » J'ai vu, à peu de choses près, le même cas pour une amaurose. Le malade finit pourtant par se rappeler qu'il avait eu jadis quelques douleurs vagues dans les articulations du pied droit, mais cette fois la goutte s'y prononça fortement, et la maladie des yeux disparut

en peu de temps. Baillie cite l'histoire d'un gentilhomme anglais qui, depuis six mois, était en proie à de violentes palpitations de cœur, qu'aucun moyen n'avait pu soulager; elles disparurent entièrement par la manifestation subite d'un accès de goutte. Le prince Berthier, dans la désastreuse campagne de Russie, éprouva tout à coup de très-vives douleurs à l'épigastre, accompagnées d'ictère, de fièvre et d'une insupportable angoisse que rien ne pouvait calmer. Enfin, d'après quelques antécédens, on appliqua des révulsifs aux extrémités, une attaque de goutte eut lieu, et les accidens se dissipèrent.

M. le docteur Arloing, habile praticien de Nevers, a rapporté dans un journal de médecine, une observation très-curieuse de goutte larvée. Il s'agit, dans ce cas, de différens accidens inflammatoires et névralgiques très-graves qui se manifestèrent pendant assez long-temps dans la poitrine et l'estomac, et dont la disparution n'eut lieu qu'après une

attaque de goutte très-prononcée à l'une des extrémités inférieures. « Cette observation, dit l'auteur avec raison, m'a bien servi depuis, toutes les fois que j'ai eu affaire à des goutteux. Elle m'a constamment rappelé le précepte si sage de penser toujours à la goutte dans toutes les maladies qui leur surviennent. » Au reste, ces exemples seraient infinis. Toujours est-il que la goutte anomale, rétrocédée ou larvée, est une maladie des plus singulières, des plus difficiles à saisir, et partant des plus dangereuses. Dans son extrême mobilité, elle parcourt pour ainsi dire toute l'économie; tantôt elle se porte sur un organe, tantôt sur un autre; aujourd'hui, c'est une pesanteur, un malaise insolite, l'existence est pénible; le lendemain, une douleur aiguë se fait sentir sur un point quelconque du corps, de la tête, ou des extrémités; tout à l'heure, le malade était vif, allègre, content, plein d'espérance; dans un instant, il est menacé de perdre la vie, et

son état exige les plus prompts secours. La scène varie sans cesse, parce que le siége du mal varie lui-même, sans que la cause ait changé de nature. Il arrive encore que cette cause, après avoir erré plus ou moins long-temps, se fixe opiniâtrément sur un organe qu'elle altère et détruit avec plus ou moins de rapidité, d'après l'intensité de son action, d'après l'âge, les forces du malade et le régime qu'il a observé (1).

(1) *Nam pedem, genu, acetabulum, talos, coxendices, femora, manus, scapulas, brachia, rostra, carpos, adedit, depascitur, urit, tenet, inflammat, coquit.* (Lucian., *Tragopodagra.*) « Car c'est le pied, le genou, l'articulation, les hanches, les talons, les cuisses, les mains, les épaules, les bras, les poignets, les parties de la face, qu'elle attaque, qu'elle ronge, qu'elle brûle, qu'elle envahit, qu'elle enflamme, qu'elle macère. » Si d'aussi cruels effets ont lieu sur les parties extérieures, qu'on juge de ces effets quand la goutte attaque un organe intérieur, éminemment sensible, irritable, et dont les fonctions tiennent aux racines mêmes de la vie?

Mais supposons que, soit par un refroidissement subit, soit par une émotion vive, enfin soit par une cause inconnue, la métastase goutteuse ait lieu; supposons encore qu'on ait reconnu sa nature et par conséquent l'origine des accidens qui se manifestent, on demande ce qu'il faut faire. Avouons-le franchement, la thérapeutique est assez bornée. La goutte ne se manifeste à nous que sous la forme inflammatoire plus ou moins intense et développée; qu'en résulte-t-il? Que le contingent, le phénoménal nous est connu, mais non l'absolu, pour me servir du langage philosophique, qui rend parfaitement ma pensée. Aussi sommes-nous obligés, dans la grande majorité des cas, de combattre la goutte anomale ou viscérale, quels qu'en soient la forme et le siége, comme une simple inflammation: nous attaquons les effets. Ce traitement a plus ou moins de succès dans certains cas; mais quand le sujet est faible, épuisé par l'âge, la souffrance, l'opiniâtreté de la maladie de-

venne atonique, lorsque la nature, selon la judicieuse remarque de Sydenham, manque de *puissance réactive* pour porter aux extrémités le principe goutteux, est-il quelque moyen de guérison assez énergique, assez puissant pour attaquer directement le mal? je ne le pense pas. Nos devanciers, qui avaient d'autres idées que les nôtres, n'hésitaient pas à employer une foule de remèdes contre la goutte anomale, et leurs livres sont remplis de magnifiques formules à ce sujet. Malheureusement l'impuissance de ces médicamens n'est que trop démontrée par le profond oubli où ils sont maintenant : l'expérience et le temps ont fait leur œuvre. Aujourd'hui, on ne peut s'attacher qu'aux trois indications suivantes : combattre l'inflammation, selon son degré, détruire les spasmes, et rappeler le plus promptement possible la goutte aux extrémités.

Si le malade est jeune et fort, si le pouls bat avec violence, si tout indique qu'il y a

excès et précipitation vicieuse de l'action vitale, on doit recourir à la méthode antiphlogistique; mais que ce soit avec cette prudente hardiesse, ce tact exquis du praticien qui sait agir et s'arrêter selon l'état présent et à venir de la maladie. Il faut se rappeler que de la saignée faite ou refusée à propos, dépendent le salut du malade et la réputation de son médecin. Il y a, à cet égard, un préjugé tellement enraciné dans le public, qu'il n'est pas donné à tout médecin de le braver impunément. D'ailleurs, le siége du mal et la violence des symptômes serviront de guide.

Lorsque le malade est plus nerveux que sanguin, on doit recourir aux antispasmodiques, parmi lesquels je mets au premier rang le *musc* et l'*assa-fœtida*, dont on augmente rapidement les doses. J'ai vu plusieurs fois obtenir un plein succès avec l'*ammoniaque liquide* ou l'*acétate d'ammoniaque* donnés à la dose de dix à vingt gouttes dans une infusion chaude de tilleul, pourvu qu'il n'y ait

ni fièvre ni irritation vive. Dans le cas de métastase goutteuse sur l'estomac, les médecins anglais prescrivent jusqu'à cinquante, quatre-vingts ou cent gouttes de laudanum. J'avoue n'avoir jamais osé donner l'opium à d'aussi fortes doses : peut-être à tort, car il y a des exemples bien constatés que cette médication a réussi, surtout quand le malade tombe à ce point de prostration physique et morale qui impose le devoir de tout essayer pour le sauver.

Les révulsifs aux extrémités et sur différens points de la surface du corps, sont des moyens très-recommandés et ordinairement les plus employés. Un des principaux est le bain de pieds si connu de Gondran. On sait que ce médicastre fit une fortune considérable avec ce moyen assez ordinaire, mais qui acquit une immense vogue, pour avoir soulagé d'une goutte anomale le duc d'Orléans, père de celui qui prit tant de part au grand mouvement politique de 89. Ce bain ne man-

que pas d'une certaine activité; en voici la composition :

Pr. : Acide hydrochlorique. . . . . quatre onces.
Huile de petrole blanche. . . un gros.

Mêlez en agitant la bouteille, et jetez dans l'eau préparée pour le bain de pieds.

On peut aussi employer les pédiluves muriatico-nitriques suivans, recommandés par le docteur Ith :

Pr. : Eau chaude. . . . q. s. pour un bain de pieds.
Acide hydrochlorique, } de chaque, une cuil-
—— nitrique, } lerée à bouche.

Mêlez. Pour un bain de pieds administré dans un vase de bois.

Barthez recommande ces pédiluves avec un *demi - gros de sublimé corrosif*, dissous dans une quantité d'eau chaude ordinaire. Ce moyen est très-actif, mais il peut produire quelques accidens chez certaines personnes irritables. Les bains de pieds et ceux des mains, ainsi que les cataplasmes

synapisés appliqués aux extrémités, opèrent aussi une révulsion fort active. Il convient pourtant de remarquer que ce moyen, par trop banal, demande dans son emploi plus d'attention qu'on n'en apporte ordinairement. Si la dose du stimulant est trop faible, trop ménagée, il n'y a point d'effet produit; au contraire, cette dose est-elle trop forte et surtout disproportionnée à l'état d'irritabilité du malade, il se produit une excitation générale du système nerveux directement contraire au résultat qu'on veut obtenir : en tout, il faut du tact et de la mesure.

J'ai vu plusieurs fois le cataplasme de Pradier (*Voy.* p. 45.) employé comme *tonique attractif*, déplacer lentement la goutte, qui s'était portée à la tête et à l'estomac avec une grande violence. Les vésicatoires, promenés sur les membres inférieurs, quelquefois appliqués sur la poitrine ou l'épigastre, ont des résultats heureux, pourvu qu'ils soient larges et que la réaction générale ne soit pas trop forte. Les

ventouses sèches et scarifiées, aux extrémités, autour des articulations, notamment dans les endroits où la goutte s'est manifestée, produisent de bons effets. La vaste ventouse employée d'après le procédé de M. Junod, pourra être ici d'un grand secours, quand elle sera mieux connue et d'une application plus facile. Le *moxa*, tant recommandé avec raison par quelques auteurs, est assurément un puissant révulsif, mais il inspire tant de frayeur à certains malades, la douleur qu'il occasionne est parfois si vive, si aiguë, le retentissement qu'elle a souvent dans l'économie en général est si prononcé, si fâcheux, qu'il faut apporter dans l'emploi de ce moyen une excessive réserve. Pourtant, j'y ai eu recours plusieurs fois dans ces cas extrêmes où il faut agir promptement, fortement, et le succès ne s'est pas fait attendre.

Au reste, il arrive quelquefois que des moyens assez doux, réussissent complètement, pourvu que leur usage soit méthodi-

que. Ainsi des frictions répétées avec le liniment ammoniacal ordinaire, sur les extrémités, produisent de bons effets, et y rappellent la goutte d'une manière assez prompte. J'ai vu également plusieurs patiens s'applaudir de l'emploi du liniment suivant, dont l'activité est assez remarquable :

Pr. : Huile de camomille. . . . . . . deux onces.
Alcool ammoniacal. . . . . . . une once.
Laudanum de Sydenham. . . . demi-once.
Huile volatile de menthe poivrée, un gros.

Mêlez avec soin.

On peut encore envelopper les articulations précédemment affectées par la goutte, d'un emplâtre de poix de Bourgogne stibié; frotter ces mêmes articulations avec l'huile de *croton tiglium*, et recouvrir ensuite la partie d'un large morceau de sparadrap, qu'on laisse appliqué pendant plusieurs jours. Quelquefois on dirige avec succès, sur ces mêmes articulations, de fortes *douches de vapeur* assez chaude pour activer et rubéfier

la peau. Ce dernier moyen est assez énergique; on doit le préférer de beaucoup au bain chaud, dans lequel le malade est toujours mal à l'aise, et qu'on ne peut même employer dans certains cas.

Ce n'est pas sans dessein que je multiplie ici les moyens de révulsion capables de faire cesser la métastase goutteuse. Ces moyens, en effet, doivent être variés, et la pratique démontre que si l'un ne remplit pas l'indication qui se présente, on y arrive par un autre d'une efficacité plus décidée. A ce précepte de varier les moyens révulsifs dans la goutte viscérale, j'ajouterai celui de persister dans leur emploi. Quelquefois, au moment qu'on s'y attend le moins, une douleur sourde, puis aiguë, se fait sentir dans une articulation, et les accidens se dissipent assez rapidement. Il faut, surtout dans certaines gouttes essentiellement mobiles et erratiques, revenir et insister sur les révulsifs qui ont eu le plus de succès, même quand il n'y a pas de mé-

tastase dangereuse imminente. *Encourager la goutte aux pieds*, est un dicton admis chez les goutteux, et qui n'est point à mépriser. C'est donc à l'art à seconder sur ce point les tutélaires efforts de la nature, car celle-ci tend constamment à repousser au-dehors le principe de la maladie; mais ces efforts ne sont que trop souvent impuissans, irréguliers et dangereux.

Quant aux remèdes intérieurs à administrer dans la goutte anomale rétrocédée, ils ne peuvent être que généraux et administrés selon les symptômes les plus menaçans; le médecin est ici livré à sa propre sagacité. Les médicamens antigoutteux proprement dits, sont aujourd'hui à peu près abandonnés; un *criticisme* médical, élevé, conséquent et consciencieux, a démontré, en effet, que ces moyens n'ont aucune efficacité. Aux empiriques seuls appartient le droit de moissonner dans ce champ de mensonges et de déceptions. Il est seulement un point impor-

tant à ne pas perdre de vue dans le traitement de la goutte anomale, c'est que les accidens variant d'après l'organe atteint, il faut agir en conséquence. Ainsi, dans la goutte rétrocédée qui se porte à la tête, s'il y a menace d'apoplexie, on doit se hâter de saigner le malade et opérer une forte révulsion aux extrémités. Si la métastase goutteuse a lieu sur les poumons, il est également urgent de saigner le malade dans l'exacte proportion de ses forces, d'appliquer ensuite de larges vésicatoires, des ventouses scarifiées, multipliées à la base de la poitrine, en même temps qu'on relâche le ventre et qu'on agit sur les extrémités. S'il y a des coliques violentes, des vomissemens, il faut recourir aux émolliens, aux adoucissans, puis aux légers narcotiques, tant intérieurement qu'extérieurement. L'essentiel est de persévérer dans l'emploi des moyens qui semblent les plus efficaces, et de les seconder par un régime convenable et méthodique. Sans attacher trop

d'importance aux remèdes contre la maladie dont il s'agit, quels que soient sa forme et son degré, il ne faut pas non plus trop les négliger. Ce serait négliger les indications, et manquer aux règles enseignées par une expérience constante.

MOYENS HYGIÉNIQUES.

—

Ces moyens sont d'autant plus importans à connaître, qu'on peut les considérer tout à-la-fois comme curatifs et comme préservatifs. Employés seuls, ils peuvent suffire à diminuer beaucoup le mal, sinon à le guérir

entièrement, tandis que sans eux, *aucun remède* ne peut avoir une efficacité constante et réelle. L'histoire de la goutte étudiée avec soin, prouve en effet combien est grande l'influence de ce qu'on nomme les causes occasionnelles ou déterminantes. Leur action est telle que, dans un tempérament donné, elles produiront le principe même de la goutte, dont la nature, selon un médecin de l'antiquité, *n'est connue que des dieux*. Mais ce principe une fois formé, inhérent à l'économie, qu'on juge quelle sera ensuite l'activité de ces mêmes causes, lorsque la maladie a une tendance à être vive et à revenir fréquemment! Quand le sol est ensemencé, autrement dit, quand il y a dans l'organisme une prédétermination goutteuse, l'influence des choses extérieures ne tarde guère à se manifester. Il faut donc que tout individu atteint de la goutte, d'une manière acquise ou héréditaire, s'étudie lui-même avec soin, avec attention et persévérance;

qu'il connaisse la mesure physiologique de son tempérament et de ses forces; qu'il sache apprécier le régime le plus convenable à son état, ce qui lui est bon ou nuisible, le climat où il vit, c'est-à-dire l'influence *des eaux, des airs* et *des lieux,* les habitudes qu'il a contractées, les maladies qui ont pu l'affaiblir, etc. Bien plus, il est nécessaire que cette connaissance s'étende jusqu'à son rang dans la société, ses occupations, sa position, sa fortune, afin qu'il sache ce qu'il peut faire et ce qu'il doit se refuser. Tous ces objets ont une influence très-marquée sur la goutte, sur son intensité, ses accidens, ses retours, sa fréquence et sa terminaison, parce qu'ils servent à tracer une direction, à établir un mode d'existence qui ne varie ensuite que d'après des circonstances éventuelles. Ceci prouve au reste que l'ancien adage, « la goutte est la maladie de ceux qui veulent l'avoir, » a quelque chose de vrai, bien que cette assertion ne soit rien moins qu'absolue.

Nous devons en convenir, il est des goutteux qui, comprenant parfaitement et le mal qui les afflige et la haute influence du régime le plus propre à le combattre, arrangent leur vie en conséquence. Ils se soumettent à l'inflexible nécessité qui les condamne à certaines privations, pour prévenir de plus grands maux, ils transigent en quelque sorte avec la maladie, acceptent une part de douleurs pour obtenir un peu de repos et de bien-être. S'ils ne peuvent atteindre à cette indifférence normale des organes qui constitue la pleine et parfaite santé, au moins ne s'exposent-ils ni à de fortes douleurs ni à de graves accidens. Mais combien d'autres négligent une foule de choses importantes sur leur maladie, n'adoptent rien ou n'ont qu'un plan vague, soit pour le régime, soit pour éviter les causes extérieures de la goutte ! Ils s'observent sur un point ou deux, puis ils font des excès sur une infinité d'autres points. Ils veulent bien s'astreindre à telle ou telle

chose, mais non pas à telle autre, ne se doutant pas qu'il faut ici un ensemble de soins et de précautions hygiéniques, un esprit de suite dans leur application, seuls capables de modifier la constitution, et d'obtenir par-là des résultats favorables et soutenus. Je n'ignore pas qu'il y a souvent des habitudes à dompter, et que rien n'est plus difficile; mais je sais aussi, d'une part, que la goutte est un ennemi terrible, acharné, qui prend toutes les formes pour détruire l'économie; de l'autre, que qui veut la fin veut les moyens. Il est difficile d'échapper à ce raisonnement, parce qu'il est fondé sur une expérience qui ne s'est jamais démentie. Enfin il se trouve des goutteux qui, complètement insoucians, ne veulent rien prévoir, et se contentent, quand le mal est absent ou leur laisse un peu de répit, de l'ancien précepte, *la flanelle et la patience;* voilà leur règle immuable. Mais outre que ce précepte trop exclusif, indique moins de jugement que de

prudence, il est des malades auxquels la patience coûte plus que l'application du fer et du feu : faut-il donc les abandonner? Et puis, quand la maladie redouble ses attaques, qu'elle épuise les forces, qu'elle menace la vie, que fera-t-on? Se couvrir de flanelle, attendre et se résigner; on peut bien, à la rigueur, ne pas succomber avec une telle méthode de traitement, mais quelle déplorable existence! N'est-ce pas commuer la peine de mort en celle d'une souffrance à perpétuité? Mieux vaut cent fois essayer de guérir la goutte par des moyens rationels et expérimentés, ou bien la rendre supportable, par un régime, par des soins bien combinés et employés avec persévérance. Mais pour obtenir tous les résultats qu'on a droit d'espérer en suivant cette ligne de conduite, il est beaucoup de choses essentielles à connaître, et la plupart ignorées des malades. C'est là l'objet du petit code hygiénique suivant, que l'on pourra modifier d'après les

circonstances particnlières, les périodes de la maladie et les constitutions individuelles.

ART. 1er.

Air, climat, saisons, etc.

Une vérité bien reconnue, c'est que la goutte affecte rarement les habitans des pays chauds, et qu'elle sévit particulièrement dans certains climats et dans certaines saisons. Les influences sidératives sur cette maladie, sont d'ailleurs bien connues de tous les goutteux qui s'observent avec soin. Les pays froids, humides, où la température varie facilement, semblent la produire presque spécialement. Le froid est une de ses causes déterminantes la plus active, la plus fréquente, la mieux connue; c'est presque toujours sous son influence, plus ou moins immédiate, que les accès reparaissent. On raconte qu'un goutteux eut un paroxisme violent de cette maladie au poignet, pour

avoir écrit pendant quelques heures sur une table de marbre. Il ne faut pas s'en étonner, car rien de plus commun que le retour des accès, quand les pieds étant peu garnis, on repose quelque temps sur de la pierre, du marbre, bien plus encore sur un sol froid et humide. J'ai pourtant vu plusieurs malades chez lesquels les paroxismes ne se renouvelaient avec intensité que pendant l'été et les fortes chaleurs. A quoi tient cette singularité? Elle est d'autant plus difficile à expliquer, que les variations thermo-électriques de l'économie n'ont pas encore été appréciées. Quoi qu'il en soit, chaleur et sécheresse de la peau, voilà un soin qu'aucun goutteux ne doit jamais perdre de vue. Il faut pourtant garder à cet égard une certaine mesure; car maintenir l'économie dans un degré de chaleur assez élevé, provoquer sans cesse la transpiration, c'est s'exposer à plusieurs inconvéniens. Un des plus importans serait de rendre la peau tellement susceptible, que les moin-

dres impressions de froid auraient ensuite une action toujours vive, parce qu'elles sont proportionnées à la sensibilité cutanée. Quelque précaution que l'on prenne, on est toujours atteint par le froid dans quelque circonstance imprévue.

Quand cela est possible, il convient d'habiter un climat chaud et doux pendant la mauvaise saison; beaucoup de riches goutteux se préservent ainsi des plus graves accidens de cette affection. Mais ce moyen n'étant pas à la disposition de tous les malades, il faut y suppléer par d'autres ressources, afin de maintenir l'économie dans sa capacité normale de calorique. Il y a des goutteux qui font chauffer toutes les pièces de leur appartement à un degré convenable, égal, modéré, puis n'en sortent que quand la température est tout à fait adoucie; d'autres, toujours les yeux fixés sur le thermomètre, se tiennent clos et couverts tant que le mercure n'a pas atteint tel degré : enfin

on en voit qui ne se hasardent à respirer l'air extérieur qu'en voitures bien fermées. Au reste, il n'y a point ici de règle absolue : l'état présent de l'atmosphère, sa température, son état serein ou brumeux, et surtout la saison, doivent servir de guide. Cette dernière surtout exige des considérations particulières. Musgrave voulant donner une idée relative du danger des paroxismes selon les saisons, établit l'axiome suivant :

Paroxismus autumnalis, immanior;
— *vernalis, optabilior;*
— *hyemalis, periculosior;*
— *æstivus, lenior* (1).

Ce principe me paraît beaucoup trop général, et il doit être modifié en raison des circonstances, du tempérament du malade et de son régime. Toujours est-il que dans le

(1) « Le paroxisme d'automne est le plus cruel, celui du printemps le plus à désirer, celui d'hiver le plus dangereux, et celui d'été le plus léger. »

printemps les accès sont ordinairement plus fréquens, plus intenses que dans les autres saisons, et cela s'explique par les variations continuelles et brusques de la température. Le soleil s'élevant alors plus long-temps sur l'horizon que dans l'hiver, accélère la circulation, excite la peau, provoque la transpiration; puis des bouffées de vent piquant et glacial, une ondée de pluie froide survenant tout à coup, il y a soustraction subite du calorique de la peau et de l'économie : or, rien de plus favorable pour la manifestation de la maladie dont il s'agit. En général, le vent d'est, sec et froid, un brouillard humide accompagné d'un vent pénétrant de nord ou de nord-est, sont les circonstances les plus propres à développer et à rappeler la goutte. C'est donc aux malades prudens et avisés à ne pas s'exposer à la pernicieuse influence de ces agens. Le point essentiel, le *summum* de la précaution à prendre, je le répète, est de maintenir autant que possible

le corps dans une chaleur modérée ; à favoriser la transpiration, mais sans provoquer la sueur. Heureux ceux qui pourront atteindre ce but! Non seulement les attaques de la maladie seront moins vives, mais elles diminueront peu à peu de fréquence, et pourront même s'éteindre à la longue.

ART. II.

Régime alimentaire.

S'il y a une chose prouvée en médecine, c'est l'extrême influence de l'alimentation sur la goutte; médecins et malades sont à peu près d'accord sur ce point, et il ne reste plus qu'à faire des applications méthodiques de ce précepte. L'usage presque exclusif des substances animales a même été regardé, ainsi que nous l'avons dit, par certains médecins, comme la cause unique et fondamentale de la goutte. Bien que cette assertion ne soit pas fondée, il n'en est pas moins

vrai que le régime hypernutritif, que la bonne chère, les excès de table, contribuent singulièrement à développer, à maintenir cette maladie, et à lui donner un caractère grave et fâcheux. Il faut donc de toute nécessité adopter un régime végétal, le suivre avec persévérance, et ne pas même l'abandonner dans le cas d'une amélioration évidente. C'est aux goutteux à voir ce qu'ils préfèrent, ou d'une maladie longue, douloureuse, implacable, ou de s'imposer quelques privations. J'ai connu un empirique qui s'était acquis une grande réputation pour la guérison de la goutte. Rien de plus insignifiant que son remède; mais il exigeait, pendant son emploi, que les malades se soumissent à une diète rigoureuse; il ne permettait pas même le sel dans les alimens, de crainte, disait-il, de *décomposer* son remède et lui ôter toute sa vertu. Le fait est qu'il soulageait beaucoup de malades, mais évidemment par le régime, qui était très-

sévère (1). Je ne saurais dire combien j'ai vu de goutteux qui, renonçant aux fatales jouissances d'une cuisine recherchée, et changeant leur gastronomie en *gastrosophie*, ont vu décroître la fréquence des paroxismes de la maladie, et finir souvent par la ramener à un état très-tolérable. Toutefois, comme les goutteux sont en général robustes, bien portans d'ailleurs, que leur estomac digère parfaitement dans l'intervalle des attaques, le régime purement végétal est pénible pour eux, surtout dans le commencement. On sait qu'un médecin ayant été voir un de ses malades, le trouva mangeant une

(1) Ceci rappelle le conseil donné jadis par un médecin à un célèbre goutteux. Ce conseil n'était autre que le remède pythagorien suivant, divisé en quatre articles : 1° *Pisa et olera ; 2° olera et pisa ;* 3° *olera cum pisis ;* 4° *pisa cum oleribus.* « Des pois et des légumes, des légumes et des pois, des légumes avec des pois et des pois avec des légumes. » Pour un gourmand, le cercle de Popilius n'était pas plus redoutable.

large tranche de jambon, qu'il arrosait du meilleur vin. « Y pensez-vous? lui dit le docteur; rien n'est plus mauvais pour la goutte. — Cela peut être, répliqua le malade, mais c'est bon pour le goutteux. » Ainsi, quoi qu'on fasse, l'habitude reparaît sans cesse, quelquefois aussi le besoin d'être fortement nourri, de se sentir plus de vie et de force par une alimentation énergique; mais c'est là précisément l'écueil à éviter. Cette surabondance de nutrition produite par des alimens succulens, obésigènes, stimulans, cette pléthore, cette exubérance d'un sang riche, plastique, à demi-converti en chair et en graisse, est la source de la funeste maladie qui nous occupe. Ainsi, l'estomac est le protecteur ou le destructeur de la santé, parce que son action est constante et générale sur l'organisme; de là ce mot profond de Bordeu: *Toute l'économie digère par l'estomac.* Chaque goutteux doit se pénétrer, se saturer, pour ainsi dire, de cette vérité, s'il veut

lutter avec avantage contre sa maladie. Le célèbre Linné en était tellement convaincu, qu'étant goutteux lui-même, il se mit à un régime austère, et s'en trouva bien. Il attribuait surtout le soulagement qu'il éprouva, à l'usage abondant, excessif, qu'il faisait des fraises dans la saison. Darwin, médecin anglais, avait éprouvé, depuis près de quarante-cinq ans, de nombreux accès de goutte; il prit son parti, s'abstint tout à fait de vin et de toute liqueur fermentée; mais il fit usage en assez grande quantité de café et de thé, ne but habituellement que de l'eau, vivant d'ailleurs très-sobrement. Depuis cette réforme, jusqu'à quatre-vingts ans que mourut Darwin, il n'éprouva jamais d'accès de goutte, et il jouit d'une santé plus ferme que dans la première moitié de sa vie.

Cependant, malgré leur bonne volonté, il est des goutteux qui ne peuvent supporter le régime entièrement végétal; ou il les affaiblit trop, produit de continuelles flatulences, ou

ils ressentent dans l'estomac des douleurs, des tiraillemens qui deviennent insupportables. Il est certain que souvent le système digestif, accoutumé à une forte excitation, et l'économie à une abondante nutrition, semblent d'abord se refuser à une diminution marquée de l'une et de l'autre; mais avec de la persévérance, on est tout étonné de voir combien le corps s'accoutume à ce nouveau mode d'alimentation. Bien plus, la cessation graduée des douleurs vives, l'intervalle augmenté des paroxismes, le calme des fonctions, la satisfaction morale redonnent en peu de temps à l'organisme, une vigueur qu'on n'attendait plus, surtout quand les forces ne sont pas radicalement épuisées. Le point essentiel est de bien distinguer si le régime animal est vraiment indispensable, comme il arrive quelquefois chez certains sujets délicats, ou bien si la difficulté ne dépend que des habitudes contractées. C'est à un examen attentif de l'état du tempérament et des for-

ces, à décider la question. S'il y a de la maigreur, de la faiblesse, peu de sang, peu d'énergie vitale, on pourra maintenir le régime animal, quoiqu'à un degré modéré. Mais lorsque le malade est vigoureux, fortement constitué, surtout quand il y a pléthore, turgescence sanguine, il faut de toute nécessité se soumettre au régime végétal, si l'on veut éviter de fréquens et violens paroxismes: *Quæcunque parit repletio, inanitio curat;* « ce que l'excès de nourriture produit, la diète le guérit; » précepte juste et vrai, fondé sur une constante expérience. Ce moyen même est bien préférable à des saignées répétées; car outre qu'il n'affaiblit pas aussi brusquement, il est prouvé que, dans un état pléthorique, les émissions de sang ne soulagent que momentanément. Au reste, si l'alimentation toute végétale ne peut d'abord être tolérée par l'estomac, il sera bon d'adopter un régime mixte, et faire peu à peu dominer les végétaux; ou bien encore, com-

mencer par se priver de viandes noires, azotées à un haut degré, comme le gibier, puis de viandes fortes de boucherie ; se contenter ensuite de viandes blanches ; puis enfin retrancher ces dernières.

Maintenant, on demande quels sont les végétaux les plus convenables. La réponse est simple, ceux que le malade digère le mieux. Cette règle est fondamentale : toutefois on peut poser en principe que moins ils seront excitans, plus ils seront salutaires. Certes il y a une différence bien marquée entre les épinards et la truffe, quoique fournis l'un et l'autre par le règne végétal. Cette dernière substance convient peu en général aux goutteux ; elle est chaude, active, stimulante, lourde, indigeste, et ce n'est jamais impunément qu'ils en font excès ; l'usage même n'est pas sans danger pour eux ; il vaut mieux s'en abstenir tout à fait. Un médecin (Hector Chaussier) qui a écrit un Traité de la goutte, prétend même que le

principe de cette maladie réside essentiellement dans la truffe. Si ce n'est là qu'une hypothèse, on conviendra du moins qu'on peut l'appuyer par de très-bonnes raisons. Les légumes herbacés, les fruits bien mûrs, les farineux de bonne qualité, au nombre desquels je mets la pomme de terre, doivent être la base de la nourriture. Il est aussi très-important que ces alimens soient bien cuits, préparés avec soin, jamais avec des condimens d'un goût trop relevé. Cependant, les goutteux étant sujets aux flatulences, et le régime végétal augmentant cette disposition, surtout dans le commencement, il sera bon de prendre quelquefois après le repas quelque substance qui donne de l'énergie à la contractilité de l'estomac, telle qu'un peu d'angélique ou d'écorce d'orange confite, quelques grains d'anis sucrés, etc. On pourra même en continuer l'usage, pourvu qu'il n'y ait pas de constipation trop forte.

Quant aux boissons, l'eau doit être pré-

férée ; c'est incomparablement la plus convenable, la plus saine, la plus efficace pour toute personne travaillée de la goutte. Néanmoins, si l'estomac ne pouvait la supporter, on pourrait y ajouter un peu de vin généreux mais léger, rouge ou blanc ; mais les vins acides sont de tous les plus dangereux. Il est inutile de remarquer combien les liqueurs spiritueuses sont nuisibles dans ce cas, même leur usage le plus modéré. C'est infuser la goutte dans l'économie, que d'en continuer le pernicieux abus.

Beaucoup de goutteux m'ont souvent demandé s'ils pouvaient continuer à faire usage du café ; voici ma réponse : Oui, si vous êtes gras et replet, s'il n'y a pas trop d'irritabilité nerveuse, si le corps n'est pas trop échauffé et constipé, enfin s'il y a une habitude depuis long-temps contractée. Sans ce concours de circonstances, je pense que le café peut être nuisible.

Parmi les substances qui conviennent aux

personnes affectées de la maladie dont il s'agit, il ne faut pas oublier le lait. Participant en quelque sorte du règne animal et végétal, rien de plus salutaire aux goutteux que cet aliment-boisson. J'en ai vu qui se nourrissaient exclusivement de lait, et n'avaient qu'à se louer de cette méthode. Qui n'a pas vu il y a quelques années à Paris, le vieux général H** faisant porter, dans toutes les maisons où on l'invitait à dîner, sa grande bouteille de lait dans lequel on avait fait bouillir de l'ail. Il attribuait à cette dernière substance, une vertu antigoutteuse toute particulière, se donnant lui-même pour exemple de l'efficacité de ce remède. Il fut bien étonné quand je l'assurai que de pareils éloges n'étaient véritablement dus qu'au lait, et que bien des goutteux éprouvaient la même amélioration que lui, par l'emploi soutenu de la diète lactée. Au reste, quelque convenable que soit le lait, il faut remarquer que tous les estomacs ne peuvent le supporter. Bien plus, dans le cas

de tolérance gastrique pour cet aliment, il est convenable de s'y accoutumer graduellement. S'il y a des aigreurs dans l'estomac, il sera bon de prendre de temps en temps quelques doses de magnésie, soit en poudre, soit en pastilles; quelquefois d'ajouter au lait, dans la même intention, un peu d'eau de chaux seconde. Quant aux espèces de lait, celui de vache pur et frais doit être préféré. Cependant dans le cas d'épuisement total, autrement dit de *cachexie goutteuse*, le lait d'ânesse, pris à haute dose et pour toute nourriture, serait le plus convenable.

Tel est en général, le mode d'alimentation le plus approprié à l'état des goutteux. On pourra le varier, le modifier selon les circonstances, mais le fond doit rester invariable. Il arrive souvent qu'un malade se trouvant bien de ce régime pendant un certain temps, croit pouvoir revenir à d'anciennes habitudes; mais l'expérience est là avec ses rudes enseignemens, qui ne tarde pas à lui

démontrer que ce n'est pas impunément. Le mieux est donc de persister dans le régime dont on s'est bien trouvé, notamment dans le régime végétal, le plus efficace de tous. Je pourrais citer une infinité d'exemples à l'appui de ces principes; je me contenterai de rapporter le fait suivant, emprunté à Lobb, médecin anglais. Un capitaine des gardes du roi d'Angleterre, était un des martyrs de la goutte. Il se sentit d'abord attaqué au pouce du pied droit; quelques années après, elle se fit sentir à l'estomac, où elle détermina des douleurs aiguës pendant environ quatre ans. Le malade était dévoré d'une faim insatiable, qu'il apaisait en mangeant souvent, surtout beaucoup de viande de toute espèce, ce qui ne l'empêchait pas de rester faible, pâle et maigre. Un médecin célèbre lui donnait des conseils, il le traita par les saignées, par les vomitifs, les purgations, les remèdes aromatiques, qui ne firent que l'échauffer; il eut encore recours, mais inuti-

lement, à plusieurs eaux thermales, soit en boisson, soit en bains. D'après différens avis, il fit un voyage en Italie, dont on lui avait vanté la température. Il n'en obtint que cet avantage, celui de découvrir que les alimens *maigres*, qu'il y avait mangé plus fréquemment que d'autres, à cause des jours de jeûne et d'abstinence, lui étaient plus salutaires que les alimens gras. Il revint à Londres, et essaya enfin de faire des végétaux sa nourriture ordinaire. Il refusa même en leur faveur de faire un voyage aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Il ne fit pourtant ce changement d'alimens que peu à peu, c'est-à-dire en diminuant de jour à autre la quantité de nourriture animale. A déjeûner, il mangeait du beurre avec du pain rassis ou qu'on faisait rôtir; d'autres fois, il mangeait du gâteau assaisonné de graine de fenouil, du café au lait, du thé au lait, des œufs, du chocolat, quelque farine cuite avec du lait, du riz au lait, de la soupe au lait, du gruau, ou du biscuit de mer trempé avec

de l'eau et du sucre, ou du lait simplement avec du sucre. A dîner, il mangeait de différens alimens, mais toujours doux; des poissons de toute espèce, des choux rouges et ordinaires, des raves, des carottes, des panais, des épinards, des asperges, des pois, des fèves ou des haricots, assaisonnés avec le beurre et le sel; des salades d'herbes crues, de la laitue dans toutes ses variétés, toute sorte de fruits, selon la saison, beaucoup de pommes entre autres, des melons et des concombres, quand ils étaient bien mûrs, peu de poires, parce qu'il avait éprouvé qu'elles se digéraient assez mal. Tel fut le régime de ce malade pendant plus de quinze ans, au bout desquels Lobb nous apprend que la guérison de ce malade fut si complète, si bien rétablie, que ne ressentant aucune atteinte de la goutte, il faisait les plus longues promenades et se livrait aux exercices les plus actifs.

Cette observation prouve, ainsi que beau-

coup d'autres, toute l'efficacité d'un bon régime, surtout végétal, adopté franchement, et suivi avec persévérance. Si, de temps à autre, on est conduit à s'écarter un peu de la ligne tracée, que ce soit rarement, et en ne perdant jamais de vue les conseils de la prudence. La médecine, ou du moins la bonne médecine, n'est ni trop austère, ni pédante, ni tyrannique; elle avertit, elle permet ou défend, selon des lois conformes à la santé et au bien-être de l'économie. C'est ainsi qu'à l'époque de la vieillesse, les goutteux étant affaiblis, ils peuvent et doivent même suivre un régime un peu fortifiant. C'est alors qu'il est bon d'arranger sa vie en conséquence, et, comme dit Montaigne, « d'appâter commodément ses vieux ans et les endormir, » toutefois, se rappelant toujours que la goutte devenue chronique, constitutionnelle, peut bien s'adoucir, se calmer, mais que souvent aussi elle manifeste tout à coup sa présence par des accidens graves et mortels.

ART. III.

Exercice.

Quand les articulations, surtout celles des pieds, sont endolories, brisées ou affaiblies, recommander l'exercice et la promenade, paraît en quelque sorte un non-sens. Cependant l'expérience a démontré que ce précepte n'était pas sans fondement. La Fontaine a raison :

.........Goutte bien tracassée,
Est, dit-on, à demi pansée.

J'ai déjà fait sentir l'importance de l'exercice, immédiatement après un paroxisme aigu de goutte. A plus forte raison faut-il s'y livrer dans l'intervalle des accès, et lorsque la maladie semble par-là y inviter elle-même le malade.

L'exercice présente aux goutteux deux avantages éminens. Le premier, d'empêcher

les articulations affectées, de se roidir, de s'engorger, et même de s'ankiloser. Le second, d'activer la circulation, de maintenir le sang et la chaleur à la surface du corps, d'entretenir de cette manière la transpiration et l'énergie vitale de la peau, point capital qu'on ne doit jamais perdre de vue. Il ne faut donc pas s'étonner de voir beaucoup de personnes améliorer leur position, même guérir plus ou moins complètement, sous l'influence bienfaisante d'un exercice convenable, régulier, soutenu; et le goutteux qui s'astreignit, dit-on, pendant plusieurs années, à partir tous les jours de Passy, pour aller régler sa montre au cadran des Tuileries, avait très-bien calculé cette influence.

Au reste, s'il est impossible de marcher, il faut, en attendant, aller en voiture; cet exercice passif vaut cent fois mieux que l'état sédentaire. Enfin, ce dernier moyen n'est-il pas possible par une circonstance quelconque, il faut se promener dans sa

chambre, faire une lieue par jour sur son parquet. Une dame de distinction, dit Loubet, était obligée par état de tenir maison, d'avoir toujours table ouverte, grand jeu, et cette obligation avait fait mettre de côté tous ses amusemens, et notamment toutes sortes d'exercices. Sa santé fut bientôt altérée, les mouvemens du corps et des membres devinrent impuissans, le sommeil l'abandonna, les souffrances l'assiégèrent de toutes parts; chaque jour, en un mot, hâtait le chemin qu'elle faisait vers le tombeau. Elle fit ses réflexions, prit un parti ferme et bien résolu. Sa situation était d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne pouvait point aller en voiture, ni monter à cheval, encore moins aller à pied. L'expédient qu'elle imagina, fut de faire construire à son usage, un métier à bas. Elle le fit placer chez elle, prit un maître pour lui apprendre ce travail, qui, à la vérité, fut pénible dans le commencement. Mais elle brava courageusement cet

obstacle, et malgré ses tourmens, elle continua l'exercice qu'elle s'était imposé. Peu à peu ses jambes, ses pieds, ses bras et ses mains reprirent de la liberté d'action, les forces revinrent et la santé se rétablit. Mais cette dame n'oublia point qu'elle la devait à l'exercice continu; elle va exactement tous les jours à la promenade, et elle vit sobrement. (*Lettres sur la maladie de la goutte.*)

Il y a pourtant quelques remarques à faire sur l'exercice, ce puissant agent hygiénique. La première, est qu'il ne soit point violent, excessif, encore moins si on le fait suivre d'un long intervalle de repos; on ne doit jamais dépasser une certaine mesure de fatigue propre à chaque individu. Ainsi le précepte de Cadogan, pour la goutte, *remedium in motu, quœre sudando,* « le remède est dans le mouvement, cherchez-le en suant, » a donc aussi ses restrictions. La seconde remarque, est qu'il faut que l'exercice coïncide avec un régime sévère, ce qui n'est pas tou-

jours d'une facile exécution. Certains individus chargés de graisse, accablés d'embonpoint, consentent bien à prendre un peu d'exercice, mais qu'en résulte-t-il? un redoublement d'appétit, une alimentation plus succulente, une digestion plus rapide, une augmentation anormale de sang, un surcroît de sucs nourriciers, une replétion générale; or, voilà ce que les goutteux doivent surtout éviter. Le travail et l'exercice ne combattent réellement, efficacement cette mauvaise disposition de l'organisme, qu'en les secondant par une vie très-frugale. Les commencemens peuvent être pénibles, mais avec la patience et l'habitude, on se fait à la longue une sorte de tempérament philosophique qui rend aisée l'application des règles et des préceptes.

ART. IV.

Habillemens, tissus appliqués sur la peau.

Voulez-vous que la goutte vous épargne

le plus possible? voulez-vous éviter dans nos climats humides, froids, brumeux, à température continuellement variable, qu'elle revienne le moins souvent? eh bien! faites en sorte de défendre la peau des impressions pernicieuses de l'atmosphère, selon le temps et la saison, du froid et de l'humidité; voilà ce qu'il faut sans cesse combattre et neutraliser. Cela est fondé sur ce que la température extérieure tend sans cesse à pénétrer le corps, malgré son principe de vie; c'est sans doute pour cette raison que, dans les pays du nord, la nature fournit aux animaux d'épaisses fourrures ou de larges couches de graisse pour maintenir le calorique vital. Il faut donc encore sur ce point imiter la nature et suivre ses indications. Des vêtemens chauds et légers tout à la fois, tel est le problème à résoudre dans sa plus simple expression. Trois tissus principaux sont ordinairement employés pour atteindre ce but : la *ouate*, la *fourrure* et la *flanelle*.

La première est commode, chaude, se sent à peine et provoque la sueur dans des proportions assez égales; ses inconvéniens sont d'augmenter parfois trop fortement la chaleur périphérique, de s'imprégner avec facilité d'effluves animaux, et notamment de la sueur qu'elle n'absorbe que très-imparfaitement. L'emploi le plus rationnel de la ouate est donc de ne pas l'appliquer immédiatement sur la peau, mais sur un vêtement intermédiaire.

La *fourrure* est un excellent défensif du système cutané. Mauvais conducteur du calorique, ce tissu est très-convenable pour se garantir du froid et combattre certaines maladies. Sans nier les avantages de la fourrure, on peut appliquer à ce tissu les remarques faites sur la ouate. Ce moyen est très-convenable pour guérir la goutte ou un rhumatisme, surtout quand celui-ci est douloureux, que la peau est très-sensible au froid, présente des inconvéniens si on l'applique constamment sur la peau; il vaut mieux l'employer extérieurement. Il

est pourtant vrai de dire qu'on obtient parfois de bons effets de l'application immédiate sur la peau de cette fourrure fine et douce connue sous le nom de *peau de cygne*.

Mais le tissu par excellence, pour combattre et surtout pour prévenir la goutte, est certainement la flanelle. Ce n'est pas sans raison que Shakespeare dit qu'il y a dans ce vêtement des *qualités divines*, expression poétique nullement exagérée pour le médecin qui a étudié certaines classes de maladies. Les avantages de la flanelle, comme tissu de laine, se réduisent à trois principaux, mais bien remarquables :

Elle maintient la chaleur du corps;

Elle excite la peau par des frictions douces et prolongées;

Elle absorbe promptement la sueur.

Voilà assurément plusieurs qualités précieuses réunies pour prévenir une maladie comme la goutte, et qu'aucun autre tissu connu ne possède.

La *flanelle* conserve admirablement le ca-

lorique de l'économie, et précisément parce que ce tissu est peu épais, il ne fatigue nullement par son poids. La couche atmosphérique immédiatement en contact avec le corps ne se dissipant alors que très-difficilement, la peau se trouve ainsi défendue des influences extérieures. On sait qu'en examinant à la loupe un faisceau de brins de laine, on aperçoit qu'il se compose de ramifications assez multipliées; de là l'effet de cette substance sur la peau, de l'exciter par des frottemens multipliés et presque insensibles pendant les mouvemens du corps. Enfin la flanelle absorbe promptement la sueur, et c'est là une de ses qualités les plus précieuses. Il est des personnes qui ne quittent jamais leur flanelle quand elles sont dans un état complet de sueur, et qui s'en trouvent bien; d'autres, au contraire, la changent toujours dans une pareille circonstance. Cette diversité tient uniquement, comme je l'ai observé, aux habitudes individuelles. Je puis assurer qu'il

n'y a pas grand inconvénient à conserver un gilet de laine, même trempé de sueur, pourvu qu'on ne quitte pas trop tôt les autres pièces de l'habillement.

Malgré ces avantages éminens, incontestables de la flanelle, on lui a trouvé de graves inconvéniens. Voici les principaux :

Elle échauffe et irrite la peau ;

Elle s'imprégne de matières animales, ce qui nuit à la propreté et à la santé;

Enfin elle rend la peau trop susceptible, trop impressionnable.

Il est certain, comme il a été dit précédemment, que la flanelle excite et échauffe la peau par des frictions réitérées. Hé bien, cet effet est insupportable à quelques personnes dont le système cutané est tellement délicat et irritable, qu'elles ne peuvent rien supporter qui ne soit d'un contact excessivement doux. La célèbre Anne d'Autriche était dans ce cas; aussi le cardinal de Richelieu disait-il que le supplice de cette reine,

en enfer, serait de coucher *dans des draps de toile de Hollande*. Mais l'inconvénient dont il s'agit se dissipe en peu de temps par l'habitude. Rien n'est plus commun que de trouver des personnes, notamment des femmes, qui assurent ne pouvoir supporter l'emploi de la flanelle, et qui n'y pensent plus au bout de huit jours qu'elles l'ont adoptée; d'ailleurs on peut proportionner la finesse de ce tissu à la délicatesse de la peau. Les différentes sortes de cachemire, qui sont aussi de la laine, conviennent particulièrement dans cette circonstance, sauf ensuite à revenir progressivement à la flanelle elle-même. Il est également aisé de combattre l'inconvénient reproché à ce tissu de s'imprégner de matières animales, en changeant plus ou moins souvent de flanelle, bien qu'il y ait à cet égard de grandes variétés parmi les malades. On peut dire, terme moyen, qu'il suffit de changer de flanelle tous les quinze jours. On voit des personnes qui ne font ce chan-

gement qu'une fois par mois et qui n'ont pas lieu de s'en repentir. Leur motif est qu'il ne faut exposer la peau que le moins possible à l'influence de l'air extérieur.

Mais l'inconvénient le plus vrai, le plus grave, le mieux fondé, reproché à la flanelle, est d'augmenter la susceptibilité de la peau, de la rendre tellement impressionnable par un long usage de ce tissu, qu'il est ensuite dangereux de s'en passer; c'est une *peau artificielle* qui ne doit pas plus quitter l'individu que celle dont la nature l'a pourvu dès sa naissance. On ajoute encore que dans un temps donné, les avantages de ce moyen sont à peu près nuls, puisque, la sensibilité de la peau étant augmentée relativement et dans les mêmes proportions, la goutte et le rhumatisme peuvent avoir lieu par les plus petites causes déterminantes; le malade se trouve alors dans l'obligation, ou de rester exposé à l'action de ces causes, ou d'augmenter indéfiniment l'épaisseur du tissu dont

il s'agit. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose de réel dans ces objections, mais il ne faut pas non plus leur donner une puérile exagération. Il en est de l'emploi de la flanelle, comme de tout autre moyen curatif et préservatif; entre l'usage et l'abus, se trouve une ligne de prudence dont on ne doit pas s'écarter. Faut-il renoncer, dans certains cas, à l'usage des purgatifs et de l'opium, parce que leur action se réduit à zéro si on en abuse en continuant les mêmes doses? ce serait un complet paralogisme. D'ailleurs l'expérience est là pour nous guider; or, rien n'est plus commun que de voir des personnes qui, étant affectées de goutte, de rhumatismes plus ou moins violens, n'ont plus rien ressenti après avoir adopté l'usage de la flanelle, ou, ce qui arrive le plus souvent, n'ont éprouvé que faiblement la maladie et à des intervalles éloignés.

Tirons pourtant de ce que nous venons de dire, un précepte d'une grande importance pour les goutteux et les rhumatisans; c'est

de ne pas se décider trop légèrement, surtout si on est jeune encore, à se revêtir de flanelle, car on risque de graves accidens à la quitter; en second lieu, qu'à moins d'urgence bien démontrée, on ne doit jamais, ou du moins très-rarement, augmenter l'épaisseur du tissu de laine qui recouvre la peau, car l'avantage n'en serait qu'instantané. On dit que le célèbre Cuvier était réduit à porter trois gilets de flanelle en hiver, encore ne lui suffisaient-ils pas. Mais on doit observer que Cuvier ne prenait que très-peu d'exercice à pied; de là cette fatale concentration de mouvemens à l'intérieur, qui abaisse constamment la température de la peau, diminue son énergie, indépendamment d'une foule d'autres accidens.

Est-il prudent de quitter sa flanelle pendant l'été? Voilà une question très-souvent faite aux médecins. On peut répondre que les circonstances de la saison, et plus encore les habitudes individuelles, la décident plei-

nement. Il est des personnes dont la peau se couvre en été d'une éruption fort incommode, en prolongeant dans cette saison l'usage de la flanelle; il convient alors de s'en abstenir, mais il faut y substituer un tissu plus doux. Des personnes sagement avisées, réservent pour la saison chaude, leurs gilets de flanelle le plus complètement usés; de cette manière, on remplit la double indication d'éviter l'incommodité d'une trop grande chaleur et de ne pas trop s'exposer aux influences atmosphériques, quelquefois très-variables en été. Que le lecteur ne trouve point ces détails trop futiles, car leur utilité est journalière et incontestable. La médecine renferme dans sa magnifique universalité, les connaissances philosophiques les plus élevées, et l'application des choses en apparence les plus vulgaires. On en sent la raison : c'est que notre art comprend l'immensité des choses qui influent sur notre économie, par conséquent sur la santé et le bien-être de l'humanité.

ART. V.

Frictions sèches.

S'il est des moyens curatifs dont la réputation est usurpée, il en est d'autres qui tombent dans l'oubli, on ne sait pourquoi. Parmi ces derniers, je mets au premier rang les frictions sèches exercées sur toute la surface du corps. Je n'en connais pas de plus propre à rendre à la peau son énergie, sa souplesse, sa chaleur, sa propriété perspiratoire, sa sensibilité propre à attirer au-dehors une grande quantité de fluide électrique; enfin, à ranimer constamment la circulation capillaire, à entretenir, à la périphérie, ces mouvemens excentriques si favorables à la santé, à l'équilibre des fonctions.

Bien que les frictions sèches aient été conseillées dans beaucoup de maladies, je recommande spécialement aux goutteux et aux rhumatisans, ce puissant révulsif cutané. Fai-

tes avec suite et méthode, ils en tireront d'inappréciables avantages. Je vais plus loin, et je dis que ces frictions, pratiquées convenablement, peuvent remplacer les avantages de la flanelle sans en avoir les inconvéniens. John Sinclair, qui nous a laissé un bon code d'hygiène dont Odier a publié de nombreux extraits, remarque combien ces frictions lui ont été avantageuses. « J'étais autrefois, dit-il, tourmenté de catarrhes et de maux de gorge, pour lesquels j'avais l'habitude de porter constamment de la flanelle sur la peau et autour de mon cou; or, il y a plusieurs années qu'en lisant Celse, j'eus heureusement l'idée d'essayer le régime des frictions; c'était au milieu de l'hiver, ce qui ne m'empêcha pas de faire cet essai. Je m'en trouvai si bien, que dès lors j'ai toujours pu me passer de flanelle et n'ai pas eu le moindre retour de mes maux, excepté une seule fois, pour avoir négligé l'usage de ma brosse; aussi ai-je eu bien soin depuis de m'en servir

tous les jours, le matin, le soir, et quelquefois même dans le milieu du jour, surtout lorsque je suis obligé de sortir par un temps froid et humide. Je me frotte alors, soit en partant, soit à mon retour, et j'en éprouve toujours les plus heureux effets. » Ce que dit ici Sinclair du catarrhe et des maux de gorge, peut s'appliquer à plus forte raison à la goutte et au rhumatisme, dont les atteintes et les récidives sont si en rapport avec les variations de température atmosphérique.

Le mode de ces frictions est bien simple : on peut les faire avec la main, avec la flanelle, mais beaucoup mieux encore avec une large brosse dont on proportionne la douceur et la dureté aux effets qu'on veut produire et à la délicatesse de la peau. Ces frictions doivent être faites tous les matins en se levant, ou le soir avant de s'endormir. On peut commencer indifféremment par les épaules, le haut du corps, les reins, ou bien par les extrémités inférieures. Le point es-

sentiel, est de les faire plus ou moins rapidement, avec ou sans intervalles, et toujours dans la direction des poils; de les continuer assez pour faire rougir légèrement la surface cutanée, mais de s'arrêter quand la sensibilité excitée de la peau devient douloureuse. Il est des personnes qui ne supportent ces frictions que très-peu de temps, tandis qu'il en est d'autres dont la peau a besoin d'être fortement excitée. Au reste, je ferai ici la même remarque que pour l'emploi de la flanelle; c'est que telle personne qui dans le commencement ne pouvait supporter les frictions sèches, finit par s'y accoutumer, par y trouver même une sorte de volupté. J'ai pourtant vu quelques individus qui n'ont jamais pu les tolérer.

On peut faire soi-même ces frictions; mais comme c'est un exercice assez fatigant, il est mieux de se confier à une personne étrangère, adroite et exercée, qui, dans un lieu d'une chaleur tempérée, sache frictionner avec un cer-

tain art, qui n'est pas sans résultat favorable. A ce sujet, je dirai encore avec Sinclair : « Combien n'y a-t-il pas de riches propriétaires qui entretiennent à grands frais plusieurs valets pour frotter et étriller tous les jours leurs chevaux, et qui gagneraient peut-être bien des années de vie et de santé à en consacrer un à leur rendre deux fois par jour à eux-mêmes cet important service. »

Les anciens, qui ne négligeaient pas plus la santé du corps que l'éducation morale, avaient singulièrement perfectionné l'art de frictionner le corps, soit avant, soit après le bain. Tantôt les frictions étaient sèches, tantôt on enduisait la peau de préparations médicamenteuses. On se servait de plusieurs instrumens pour les faire, dont les principaux étaient le *xistre*, espèce de brosse forte, et le *strigil*, d'un usage beaucoup plus commun. Un grand nombre d'individus étaient chargés de ces fonctions, auxquelles on attachait beaucoup d'importance. On connaissait d'a-

bord les médecins *iatraliptes*, qui ordonnaient les frictions, puis les *unctores*, qui oignaient le corps; les *unguentarii*, qui vendaient les essences parfumées; les *olearii*, esclaves qui portaient ou vendaient les huiles; les *fricatores*, qui frottaient ou râclaient la peau avec le strigil; les *tractatores* ou masseurs, qui maniaient doucement les membres, les jointures, etc. Il y avait aussi, même pour les hommes, des femmes *tractatrices*, chargées des mêmes fonctions; aussi Martial s'élève-t-il contre un riche voluptueux qui se servait de ces dernières :

Percurrit agile corpus arte tractatrix,
Manumque doctam spargit omnibus membris (1).
(Lib 3, ep. 81.)

Par cette heureuse expression de *manumque doctam*, le poète exprime parfaitement le soin, les précautions, l'habileté qu'il fal-

(1) « Elle parcourt le corps avec une extrême agilité, et sa main savante se répand sur tous les membres. »

lait avoir dans ces circonstances. Je ne fais ces courtes observations sur la coutume des anciens relativement aux bains et aux frictions, que pour faire remarquer, d'une part, que cette hygiène était portée chez eux à un très-haut degré de perfection, et qu'ils savaient combien elle importe à la santé; en second lieu, que malgré les progrès modernes dans ce genre, nous sommes loin d'approcher en ceci, comme en tant d'autres choses, du luxe de Rome et de l'Orient. Parcourez les établissemens de la capitale les mieux conçus dans ce genre, vous ne trouverez dans aucun, le moyen d'avoir des frictions sèches, au moins d'une manière méthodique et rationnelle. L'eau s'y présente sous toutes les formes et à toutes les températures, simple ou médicamenteuse, les bains sont modifiés de mille manières; mais demandez de simples frictions sèches, ou à vapeurs aromatiques sèches et balsamiques, on ne vous comprend plus. Après un bain ordi-

naire, un bain de vapeur aqueuse, on frictionne, il est vrai, dans quelques établissemens, mais ce n'est pas la même chose. Tel individu se trouve bien des frictions sèches, auquel le bain ne convient nullement; j'en ai dit la raison précédemment. Je voudrais donc qu'il y eût dans le balnéaire de chaque ville, un endroit et des hommes consacrés à l'emploi des frictions sèches. Ce moyen thérapeutico-hygiénique, est d'autant plus important qu'on peut l'appliquer à beaucoup de cas. Le célèbre Mead y avait une telle confiance que, selon lui (*Monita et præcepta medica*), l'usage soutenu de la brosse peut tenir lieu d'exercice aux vieillards. Toujours est-il que ceux qui s'en servent sont rarement malades, si du reste leur régime est convenable.

Il est encore quelques principes généraux relatifs à ce moyen, et que nous ne devons pas oublier. Il faut se rappeler qu'en général, les frictions sèches conviennent mieux aux

personnes faibles, d'une organisation molle; les femmes, les enfans, les vieillards débiles, sont ceux qui en retirent le plus d'avantages; elles sont moins convenables aux jeunes gens bien constitués, aux tempéramens pléthoriques; leur utilité devient plus marquée, plus indispensable encore quand la vie est sédentaire, et par cela même lorsque la peau est pâle ou se réchauffe difficilement. L'hiver surtout, s'il est humide, le commencement du printemps, l'automne, une atmosphère brumeuse, les rendent plus nécessaires que pendant l'été, les saisons chaudes et sèches. Elles sont utiles surtout dans les climats froids et humides, dans les lieux marécageux, dont elles peuvent, jusqu'à un certain point, neutraliser l'insalubrité.

Le *massage*, qui commence à s'introduire parmi nous, peut aussi produire de bons effets, soit pour guérir la goutte et le rhumatisme, soit pour les prévenir. Toutefois je ne pense pas que l'art de masser les membres

ait acquis en France un grand perfectionnement, cet art étant confié à des individus qui n'en ont aucune idée. Aussi ai-je souvent vu à la suite de ces massages irrationnels, des douleurs musculaires et articulaires, des courbatures, des malaises, capables de faire renoncer à un pareil moyen.

ART. VI.

Bains.

En général, les bains conviennent peu aux goutteux; ils ont le grave inconvénient de soustraire une grande partie du calorique de la peau et de la rendre par-là très-impressionnable aux influences atmosphériques. Si pour cause de propreté, on se décide à en prendre, qu'on ait soin que l'immersion du corps soit peu prolongée; on se couvrira ensuite ce jour-là avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Cependant, si la température est peu convenable, l'atmosphère agitée, saturée

d'humidité, on fera bien de s'en abstenir tout à fait. Quelques personnes, et même des médecins, ont conseillé les bains froids pour prévenir le retour de la goutte ; je n'ose être du même avis, quoique je n'ignore pas qu'il existe des faits à l'appui de ce moyen. Si pourtant on se décide à y recourir, il faut se souvenir 1° que le sujet soit encore jeune et robuste, constitué de manière à ce qu'il y ait après le bain une réaction cutanée, un sentiment de chaleur et de bien-être; 2° que ce n'est jamais pendant un paroxisme qu'on doit les employer, il y aurait trop de chances en faveur d'une rétrocession ; 3° que les résultats soient prompts et positifs; 4° enfin que la saison soit convenable. Quant aux bains de vapeur et à ceux d'eaux thermales, étant considérés comme moyens curatifs, nous en avons parlé précédemment.

ART. VII.

Sécrétions et excrétions.

Chez un homme de moyenne taille, la surface du corps est évaluée à quinze pieds carrés environ; c'est déjà beaucoup pour la transpiration qui s'en exhale sans cesse le jour et la nuit : mais si à la surface extérieure on ajoute la surface pulmonaire, peut-être triple en étendue, il est aisé de concevoir toute l'importance de l'humeur perspiratoire dans l'économie, ses rapports avec les autres fonctions, notamment avec la sécrétion de l'urine. On sait d'ailleurs que plus la transpiration est forte, égale et soutenue, comme dans les pays chauds, moins la goutte est fréquente et intense. C'est donc un précepte d'une rigoureuse application pour les goutteux, notamment ceux dont l'organe cutané est très-impressionnable, de favoriser cette fonction, de faire en sorte qu'elle ne

soit ni troublée ni altérée, au moins d'une manière subite. Ce point d'hygiène est d'une si haute importance, que les irrégularités de la transpiration ont été regardées, par de savans médecins, comme le principe, l'unique source de la maladie qui nous occupe. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que les altérations de cette fonction exercent sur la goutte, une influence des plus marquées. De ce que nous disons, il ne faut pourtant pas conclure qu'il soit nécessaire de maintenir la peau dans un état continuel de transpiration et même de sueur, comme le font certaines personnes qui se couvrent excessivement, et même de tissus imperméables : ce moyen n'est nullement convenable dans nos climats incertains, où les variations de température se font toujours sentir, malgré des précautions extrêmes et quelquefois même à cause de ces précautions. Il suffit d'un instant de négligence, d'oubli, pour produire des accidens

d'autant plus faciles à se manifester, que la peau aura été plus long-temps soustraite au contact de l'air extérieur.

ART. VIII.

Veille et sommeil.

Il n'est nullement indispensable d'être médecin, pour comprendre que les veilles excessives, prolongées, sont très-nuisibles aux goutteux; pas un d'eux, s'il est de bonne foi, s'il sait apprécier ce que vaut le bien-être, ne disconviendra de ce principe. En effet, rien ne donne au sang plus de chaleur, plus d'activité dangereuse, au système nerveux, plus d'irritabilité morbide, à l'économie entière, plus de maigreur, d'excitation, de fébricule pour ainsi dire, toutes choses qui ne tardent pas à devenir fatales. La transpiration, et surtout les urines, participent nécessairement à une pareille disposition. Ces dernières sont chaudes, rouges, en petite quantité,

contenant des élémens très-propres à rappeler les paroxismes de l'affection arthritique. Néglige-t-on ces premiers avertissemens de la nature, en persévérant dans l'excès dont nous parlons, la maladie prend bientôt un caractère de violence, d'intensité, de fréquence dans ses retours, qu'elle n'avait pas d'abord. Dans cette lutte homicide de la folie contre la santé, celle-ci se trouve parfois si complètement altérée, que la plus sage combinaison hygiénique, le meilleur régime, ne peuvent ensuite y remédier.

Le sommeil trop prolongé, n'offre peut-être pas autant de danger pour les goutteux, que les veilles excessives, mais il amène aussi de graves inconvéniens. Le premier de tous, est de donner au sang, surtout si le régime est succulent, trop de force, de richesse, de plasticité, d'empêcher que l'élimination de certains principes producteurs de la goutte n'ait lieu; or, on sait combien cet état pléthorique prédispose à la maladie dont il s'a-

git, qu'il en est même une des causes secondaires les plus actives. J'ai vu nombre de goutteux, gras, replets, obèses à un haut degré, combattre avec succès la tendance qui les porte sans cesse au sommeil, surtout à un certain âge; tous en ont tiré des avantages marqués. Avouons pourtant, qu'il faut dans ce cas prendre sur soi un empire très-prononcé; mais avec du courage, un peu de persévérance, on en vient aisément à bout. Que ne fait-on pas en *allant toujours*, a dit une femme d'esprit? L'expérience le prouve tous les jours en médecine, car il faut bien se convaincre qu'avec une forte volonté, le fait est à moitié accompli.

N'oublions pas de remarquer que pendant le sommeil, la circulation se ralentissant, de la circonférence au centre, la peau se refroidit avec une grande facilité. De là, la nécessité de se couvrir un peu plus la nuit que le jour, surtout quand le corps a été vivement excité dans la journée, soit par

un exercice actif, soit par une température élevée. Au reste, je reviendrai sur cette observation en parlant du rhumatisme.

ART. IX.

Affections morales, passions, travaux et contention d'esprit.

Quiconque étudiera l'histoire de la goutte avec soin et méthode, sans préjugés comme sans idée systématique, quiconque étant goutteux depuis quelques années, se sera observé avec attention, restera convaincu que les affections morales ont sur cette maladie, une irrécusable influence. Ce que j'ai dit précédemment en parlant des causes, suffit d'ailleurs pour démontrer combien le système nerveux participe à la production de la goutte, au retour ou à la cessation de ses paroxismes, à leur fréquence et à leur degré d'intensité. Des faits nombreux et bien observés, militent d'autant plus en

faveur de cette opinion, que l'arthrite goutteuse est véritablement la maladie qui caractérise une civilisation très-avancée. On ne l'observe point chez les peuples barbares, même livrés à toutes sortes d'excès. C'est peut-être à cause de ce motif, c'est en considérant l'esprit, les mœurs élégantes, le savoir, et aussi la richesse de la plupart des goutteux de nos grandes villes d'Europe, surtout dans le nord, qu'on a dit : *N'a pas la goutte qui veut.* Toujours est-il que plus le système nerveux d'un goutteux est actif, mobile, irritable et irrité, plus la maladie est intense et mobile elle-même. Rien de plus commun que de voir des paroxismes de cette affection, reparaître ou cesser brusquement sous l'influence d'une émotion vive et profonde. On a cité l'histoire d'un goutteux au plus haut degré, qui, obligé de se faire porter à l'église, s'élança tout-à-coup de sa chaise, et grimpant lestement sur l'autel, vint se blottir dans une niche de saint qui était vide, sur le

bruit qu'un lion qu'on faisait voir dans le voisinage s'était échappé de sa loge. L'histoire nous apprend que le grand Condé se trouvait guéri presque subitement de la goutte, lorsqu'il était sur le point de livrer bataille. J'ai connu en Espagne, en 1810, un officier supérieur de notre armée, absolument dans le même cas; il lui fallait l'activité extrême, l'ardeur et les fortes émotions du combat, pour ne rien ressentir pendant quelque temps d'une goutte anomale qui le tourmentait sans cesse. Aussi disait-il que, semblable à l'ennemi, elle ne pouvait être débusquée qu'à *coups de canon*. Le célèbre Linné, atteint d'une violente attaque de goutte, en fut tout-à-coup délivré à l'aspect des trésors de botanique que son disciple Kalm apportait du Canada. On a vu des goutteux guérir, quand la foudre éclatait près d'eux, soit à cause de la perturbation, suite de la frayeur subite qui a lieu dans ce cas, soit par l'effet de la commotion électrique,

agitant violemment le système nerveux. La musique produit aussi des effets singuliers sur cette maladie; elle en assoupit quelquefois les douleurs d'une manière étonnante, surtout chez certains sujets très-sensibles aux effets de l'harmonie musicale. Un malade atteint d'une affection hypocondriaque compliquée de goutte, et dont j'étais le médecin et l'ami, ne calmait ses attaqués qu'au moyen de la musique italienne, dont il était un amateur distingué.

Malheureusement les affections morales, loin de produire les avantages dont je viens de parler, déterminent au contraire de fréquentes rechutes de goutte, et même de très-graves accidens, surtout quand elle est irrégulière. On sait que le célèbre Fréron mourut d'une goutte remontée, en apprenant qu'on lui avait retiré le privilége de ses feuilles; et je pourrais citer une foule d'exemples analogues. Combien de fois en effet, la goutte se jette sur les entrailles, et devient

mortelle, sous l'impression d'une affection morale extrême et profonde. Au reste, tout est relatif à la constitution du sujet, plutôt encore qu'aux circonstances extérieures. C'est, en effet, quand les passions sont vives, fougueuses, agaçant continuellement les nerfs de leurs cruels aiguillons, que la maladie acquiert, conserve ou reprend un caractère plus ou moins marqué de gravité. Les affections morales tristes, prolongées, impriment surtout à l'économie un état de langueur et d'énervation très-propre à maintenir cette maladie, à la rendre chronique; j'en ai vu de fréquens exemples dans les secousses politiques qui ont eu lieu en France à différentes époques.

Mais si les divers états, les fortes agitations du système nerveux influent beaucoup sur le caractère et la marche de la goutte, elle-même, à son tour, réagit d'une manière énergique sur le moral du malade; en sorte qu'on peut encore conclure ici de l'associa-

tion des phénomènes physiologiques, aux phénomènes psychologiques; qui sent le plus, vit le plus, mais souffre en proportion, ce principe a bien peu d'exceptions. Aussi, comme on l'a déjà remarqué, le caractère des goutteux, est en général inquiet, irritable, inégal, abhorrant toute espèce de contrariété; et si le malade ne veille attentivement sur lui-même, il arrive bientôt à ce point de *susceptibilité* morbide physique et morale que tout l'ennuie, le blesse et le fatigue. C'est le cas de certains vieux podagres quinteux, irritables, colères, moroses, toujours mécontens, toujours chagrins, et qui ordinairement chargent la médecine de reproches et la nature d'imprécations. Comme la plupart sont opulens et pourtant soumis à un régime sévère, condamnés à user, sans plaisirs, une existence sans repos, qu'on juge de l'impressionnabilité de leur caractère, dans une telle réunion de circonstances. Pour tout médecin, véritable observateur des phéno-

mènes de l'organisme, il y a ici une chaine pathogénésique de la cause aux effets, et de ceux-ci, devenus causes, qu'il ne doit point perdre de vue. Il peut également faire une belle étude philosophique sur l'influence positive des maladies sur le moral, et réciproquement. Car le goutteux qui, tourmenté par le mal, ne s'abandonne point aux caprices de sa volonté, le combat, le supporte, en s'aidant d'une raison forte, ou de cette philosophie patiente, égale, résignée, qui sait jouir de tout, se passer de tout, s'accommoder à tout, verra souvent sa maladie guérir, certainement diminuer et devenir très-tolérable. On ne parvient pas tout-à-coup, il est vrai, à ce degré si désirable de constance morale, mais peu à peu, et en ne rétrogradant jamais. « Comparant mon âme, dit Plutarque, avec celle de ces anciens sages, et jugeant que je ne leur cédais pas en amour pour Dieu, je me suis d'abord prescrit de passer quelques jours sans me mettre en co-

lère; j'ai ensuite étendu cette abstinence à un mois ou deux; et après m'être ainsi éprouvé peu à peu moi-même, j'ai reconnu que j'avais fait de grands progrès dans la patience. J'ai appris à me contenir, à ne parler qu'avec douceur, à veiller sur moi-même avec tant de soin qu'il ne m'échappât aucune parole d'humeur, aucune action injuste, et je suis enfin parvenu à réprimer une passion qui vous fait acheter un plaisir ingrat et léger, par des troubles violens et un honteux repentir (1). »

Il est surtout un point sur lequel il convient d'appeler fortement l'attention des goutteux, ce sont les plaisirs et les excès vénériens. Vanhelmont, célèbre médecin du seizième siècle, place le siége de la goutte dans la matière séminale; selon lui, le germe arthritique y dort jusqu'à son réveil, *comme l'hi-*

(1) *Œuvres morales de Plutarque*, t. 4, traduction de l'abbé Ricard, chap. de la *Colère*.

rondelle dans son nid. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle prouve qu'à toutes les époques on a remarqué l'influence de la fonction génératrice sur l'affection morbide dont il s'agit. Une chose fatale, c'est que la constitution forte et pléthorique de la plupart des goutteux, leur extrême sensibilité, quelquefois aussi leur régime très-peu sobre, les pousse à franchir la ligne fort étroite de l'usage à l'abus. Encore une fois, c'est à eux à voir ce qu'ils préfèrent, de la santé, du bien-être, ou d'une maladie toujours dangereuse quand elle existe, et toujours menaçante quand elle laisse du répit. Malheur à ceux qui ne se tiennent pas dans la règle d'une continence exacte et sévère, qui prenant pour des besoins réels, une ardeur factice et d'irritabilité, font une fausse évaluation de leurs forces, oublient que la nature en manque souvent pour éliminer les principes du mal et maintenir l'équilibre des fonctions. C'est bien pis encore si, aux excès vénériens,

on joint ceux de la bonne chère et l'usage des liqueurs spiritueuses. Il n'y a pas de constitution, quelque vigoureuse qu'on la suppose, capable de résister à de pareilles attaques. Un ancien l'a dit avec raison :

Membrifragus Bacchus, cum membrifragâ Cythereâ,
Prognerant gnatam membrifragam podagram (1).

Les causes si fréquentes de la goutte, le peu de prudence des malades, en général, leur insouciance sous beaucoup de points, cette immolation de soi-même, quand il faudrait sans cesse veiller à son bien-être, ne fût-ce que pour l'accomplissement de ses devoirs, font voir comment certaines maladies et notamment la goutte, tiennent une si large place dans le registre des misères humaines. Mais la passion, l'habitude, parlent toujours très-haut ; dès-lors la médecine, aidée de la raison, ne fait entendre que dif-

(1) « C'est Bacchus et Vénus, tous les deux brise-membres, qui ont produit la cruelle goutte, elle-même brise-membres. »

ficilement sa voix et ses conseils, surtout dans l'intervalle des attaques. L'expérience, même la plus dure, ne se fait pas toujours écouter. J'ai vu un goutteux épuisé par le mal, brisé, accablé par de longs accès, se livrer, dans toute occasion, à des excès qui mirent bientôt fin à son existence. Il ne niait pas le danger de ces excès, mais il avouait ne pouvoir y résister, tant la pente est forte quand le caractère est faible, et l'esprit subjugué par de funestes habitudes, tant le désir *présent* l'emporte ordinairement sur le danger futur.

Mais si les plaisirs vénériens sont toujours nuisibles aux goutteux, le péril est incomparablement plus grand encore, lorsque l'âge fait déjà fléchir les ressorts de l'organisme. C'est alors qu'il faut se tenir en garde contre leur dangereuse amorce, car on peut éviter des maux infinis par une conduite ferme et prudente. *De mon temps,* cette cruelle expression du vieillard, doit donc toujours être présente à l'esprit de l'homme goutteux d'un

certain âge, surtout quand il s'agit de l'acte de la génération, qui ne doit avoir lieu que quand il y a exubérance de vie et de forces. Cependant, séduit par un regain de jeunesse, par une certaine verdeur d'existence, on voit plus d'un Lovelace sexagénaire, consulter moins souvent ses forces que son imagination; mais ce n'est pas impunément, car de cruelles douleurs, des infirmités toujours croissantes, l'avertissent bientôt que l'heure de la retraite a depuis long-temps sonné pour lui. Ainsi, sur ce point, les goutteux, et notamment ceux d'un âge mûr, doivent s'observer avec un soin extrême et d'excessifs ménagemens. « Ils doivent choisir, dit un médecin, entre laisser leurs femmes tranquilles et guérir de la goutte, ou bien continuer de les caresser et rendre leur mal tout-à-fait incurable. Chaque fois qu'un goutteux voit une femme, il ajoute, s'il est jeune, une nouvelle racine à sa maladie, et s'il est vieux, il creuse un pied carré de sa tombe. »

(Coste, *Traité pratique de la goutte*, 1768.)

Cependant les excitations vicieuses du système nerveux, ne sont pas toujours le résultat de passions vives et emportées, d'excès de table ou d'incontinence. Le désir, le besoin de se faire un nom, une destinée plus ou moins brillante, d'acquérir de la célébrité, impriment souvent de violentes secousses nerveuses toujours préjudiciables à la santé. La contention d'esprit et la vie sédentaire, sont deux causes très-puissantes de la reproduction de la goutte. Il y a, en effet, dans les travaux soutenus de l'intelligence, une telle exagération de sensations et d'impressions morales, une concentration si marquée des mouvemens vitaux, un tel rayonnement des forces sur les centres nerveux, que l'équilibre des fonctions peut très-difficilement se soutenir. Or, pour peu qu'il y ait préexistence d'une maladie quelconque, celle-ci manque rarement de prendre un haut degré d'accroissement, ou du moins d'o-

piniâtreté. C'est ce qu'on voit chez les hommes de cabinet, chez certains artistes sujets à la goutte. Beaucoup sont sobres, vivent avec régularité, savent éviter d'autres causes de cette maladie; mais ils ne voient pas ou ne veulent pas voir que leurs travaux contribuent inévitablement à aggraver leur état, d'autant plus qu'ils portent dans ces travaux, cette *nature passionnée* qui leur est particulière; que les inquiétudes, les anxiétés, les tourmens d'un amour-propre continuellement caressé, exalté, froissé, humilié, souffrant, ne sont pas faits pour donner à l'économie, cette tranquille pondération des forces si nécessaire à la santé. Qu'en résulte-t-il? qu'à la longue celle-ci s'altère radicalement, que ces tempéramens épuisés, tombent dans une sorte de langueur fébrile et de faiblesse irritative, dans cette susceptibilité morbide nerveuse qui donne aux maladies un caractère irrégulier toujours fâcheux, vérités fondées sur une constante expérience, et dont j'ai

donné ailleurs les preuves et le développement (1). On a beau faire, il faut se conformer aux lois de notre organisation, et ne pas se flatter de séparer la partie matérielle de notre être de la pure intelligence.

Ce que je dis des hommes de lettres, peut s'appliquer sous plus d'un rapport aux hommes politiques livrés aux travaux assidus de l'administration. La première condition d'un homme d'Etat goutteux, est de renoncer aux affaires; mais rien de plus difficile et de plus rare; c'est la voix qui crie dans le désert. Cependant vivre au milieu des soucis, des embarras, des contrariétés, des angoisses, des veilles, et vouloir guérir, c'est un problème dont on n'a pas encore trouvé la so-

(1) *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, ou Recherches sur le physique et le moral, les habitudes, les maladies et le régime des gens de lettres, artistes, savans, hommes d'Etat, jurisconsultes, administrateurs, etc.; 2e édit. Paris, G.-A. Dentu; 2 vol. in-8°.

lution; il va de pair avec celui de la quadrature du cercle (1).

On a pourtant vu des goutteux continuer leurs travaux même pendant les paroxismes de cette maladie, pensant que le travail d'esprit était pour eux une puissante distraction à leur douleur. Cardan combattait, dit-il, ses plus vives attaques par des contemplations presque cataleptiques. D'autres même prétendent que l'excitation morbide produite par la goutte, semble aviver d'autant plus les facultés de l'intelligence. Ce moyen d'avoir du génie, me semble fort douteux, car la liberté de cette intelligence n'est-elle pas la pre-

(1) Dans la plupart des cas, la soif du pouvoir, de briller aux premiers rangs, l'emporte de beaucoup sur l'espérance de la guérison, et même sur le désir d'acquérir des richesses. Bussy Rabutin a raison quand il écrit à un de ses amis : « Ma philosophie, qui me sert fort bien sur l'état de ma fortune, n'est qu'une bête quand il est question de me consoler de n'avoir pas passé le Rhin à la vue du roi. » (*Lettres,* 1672.)

mière condition de son activité; or, quand les aiguillons du mal irritent sans cesse les fibres et les nerfs, comment croire que l'esprit jouisse alors de toute sa puissance? Il n'y a que l'orgueil stoïque qui ait pu faire dire le contraire à Possidonius. Quelquefois, il est vrai, le feu qui dévore les entrailles peut enflammer les ressorts de l'imagination; mais outre que cela est rare, les forces ne tardent pas à être radicalement épuisées par de tels efforts. Daubenton, cet illustre collaborateur de Buffon, eut une goutte fixe, noueuse, au point que, selon l'expression de Perse, elle ressemblait aux *branches d'un vieil hêtre*. Ce savant naturaliste en profita; il fit d'ingénieux rapprochemens entre les altérations de la peau de l'homme et celle que nous offre quelquefois l'écorce des vieux arbres. Mais il faut observer que la goutte de Daubenton était chronique, froide, et ne lui occasionna jamais que très-peu de douleurs. En tout état de cause, il vaut mieux se maintenir dans

la règle d'une méthode hygiénique convenable, appropriée à la maladie et à la constitution individuelle. Les mouvemens doux, tempérés, réguliers, de l'esprit et du corps, sont en définitive, les meilleurs et les plus sûrs.

ART. X.

Médicamens préservatifs.

S'il y a une foule de remèdes vantés, au grand scandale de la vérité, pour guérir radicalement la goutte, il en est aussi qu'on a préconisés comme préservatifs assurés de cette maladie. Malheureusement l'expérience la plus formelle, la plus répétée, a démontré la vanité d'un pareil espoir. Il est possible que dans la suite des âges et par les progrès continuels de la science, on découvre le principe immédiat de la goutte, et par conséquent le moyen de neutraliser ses effets. Mais, je le répète, l'art ne possède jusqu'à présent aucun médica-

ment, aucune préparation, aucun arcane, aucune substance, qui ait de telles propriétés au moins bien constatées. Tous les moyens dont on a parlé jusqu'à ce jour, comme doués de cette infaillible vertu préservative, ont été vantés par des ignorans, ou par des hommes intéressés à tromper le public, ou des médecins assez simples pour adopter et propager des opinions très-peu fondées. La jactance étourdie de quelques auteurs a en effet contribué à entretenir la réputation de plusieurs médicamens dont l'efficacité est très-problématique. Une sage combinaison des moyens hygiéniques, l'art de les modifier, de les varier, selon les circonstances de l'âge, de la saison, du climat, des habitudes, etc.; une certaine persévérance dans leur emploi, est encore la méthode préservative qui mérite le plus de confiance, car cette confiance repose sur la double autorité du bon sens et de l'expérience.

Il est pourtant une distinction à faire ici,

c'est qu'il existe plusieurs procédés médicaux qu'on peut regarder comme préservatifs de la goutte, avec plus ou moins de fondement. C'est ainsi que Scudamore recommande, de temps à autre, les affusions et les lotions d'eau froide sur le corps, qu'on recouvre ensuite d'une flanelle chaude. J'ignore si cette pratique a été couronnée de succès entre les mains de ce médecin, mais plusieurs personnes qui ont voulu la tenter à Paris, ont eu lieu de s'en repentir. Toutefois, cette méthode mérite de n'être pas entièrement oubliée.

Si l'on en croit quelques goutteux, un cautère appliqué au bras ou à la cuisse, a produit chez eux d'excellens effets. Mais comme la plupart joignent à ce moyen, un régime convenable, il est difficile d'évaluer avec précision l'efficacité de ce préservatif. Toujours est-il que quand le cautère existe depuis long-temps, sa suppression, au moins subite, pourrait amener de graves accidens.

Plusieurs malades prétendent encore se préserver de la goutte, en se faisant saigner de temps en temps. Cela est possible, et on le conçoit, en réfléchissant à ce que nous avons dit sur les causes et la marche de cette affection. Mais il faut faire à cet égard deux remarques importantes. La première, que ces saignées doivent être spécialement relatives à l'âge du sujet, à ses forces et à sa constitution, circonstances très-essentielles à ne pas négliger. La seconde, c'est que l'économie s'accoutume promptement à ces évacuations, en sorte que si on les néglige, ou si on les fait mal à propos, il peut en résulter de graves accidens. Ajoutons encore que dans les premiers temps, cette pratique a quelquefois du succès, mais dans la suite, elle peut être inefficace; la goutte reparaît plus ou moins souvent, elle passe à l'état chronique, alors que fera-t-on? faudra-t-il ou non recourir à la saignée, la répéter selon les cas? On voit clairement à

combien de dangers, d'embarras, d'incertitudes on s'expose par une pareille pratique.

La méthode des légers purgatifs employés de temps en temps avec prudence et modération, me paraît très-préférable à celle des saignées. Sans irriter le système digestif, sans provoquer une trop grande sécrétion de flux intestinal, enfin sans s'exposer à déranger les digestions, on entretient, on excite légèrement la liberté du ventre, disposition très-favorable à prévenir de nouvelles attaques de goutte, surtout si on les seconde par les autres précautions dont j'ai parlé. Quant aux laxatifs à employer, car le mot *purgatif* conviendrait peu dans cette circonstance, ils doivent s'administrer d'après la tolérance de l'estomac pour telle ou telle substance, ou bien encore d'après les habitudes. Voici ce que j'ai observé à cet égard. Quelques goutteux se sont bien trouvés de prendre une ou deux fois par semaine, le matin à jeun, une cuillerée de *magnésie* pure dans un verre

d'eau sucrée. D'autres emploient une once ou une once et demie d'huile de ricin dans une tasse de bouillon aux herbes ou d'infusion de chicorée. Mais comme il n'est pas toujours facile de se procurer de l'huile de ricin fraîche, que d'ailleurs cette substance purge assez fortement, j'ai souvent conseillé la mixture suivante, qu'il est facile de se procurer partout où l'on se trouve:

Pr. : Huile d'olive fraîche et douce, Mélasse, } de chaque, trois cuillerées.
Suc de citron. . . . . une cuillerée.

Mêlez et battez avec soin ; une ou deux cuillerées le matin à jeun. On peut encore employer la préparation suivante :

Rhubarbe en poudre. . . . . demi-gros.
Magnésie pure. . . . . seize grains.

Mêlez et divisez en huit paquets à prendre un ou deux par jour le matin à jeun, ou dans une cuillerée de potage. Après un intervalle

plus ou moins prolongé, selon l'état des voies digestives, on recommence le médicament, ayant toujours soin de se diriger d'après les effets produits.

Si on a trop de répugnance pour toute espèce de médicament, on peut prendre, pendant quelques jours, un grain ou deux de calomel mêlé avec un peu de confiture, ou mieux encore la préparation suivante : On fait légèrement bouillir de trois à six gros de *follicule de séné* dans cinq onces d'eau ; après avoir passé, on la jette toute bouillante encore sur du café en poudre ; on y ajoute ensuite du lait et du sucre dans les proportions ordinaires pour le café au lait habituel, et l'on prend cette préparation une fois par semaine ou tous les quinze jours, selon les effets produits, ayant soin que la purgation soit toujours modérée. Ce qu'il y a de certain, c'est que le café préparé de cette manière, ne diffère pas beaucoup du café ordinaire, l'odeur et la saveur de ce dernier,

ainsi que le sucre, masquant très-bien celle du séné. Au reste, on pourra employer d'autres laxatifs que ceux dont je viens de parler, pourvu qu'ils remplissent les conditions dont il a été question. Encore une fois, il s'agit moins ici de purger que de remédier à une constipation habituelle, fatigante, qu'il n'est pas aussi facile de combattre qu'on le croirait d'abord.

ART. XI.

Habitudes particulières.

L'homme est, en définitive, le résultat de ses habitudes, surtout quand il a vécu; vérité qui s'applique particulièrement à l'étude de nos maux et aux moyens de les guérir. Voilà pourquoi on peut poser en principe que, dans la plupart des cas, toute maladie est l'héritage certain de la conduite passée. Toutefois ces habitudes peuvent être ou salutaires ou dangereuses, distinction fort im-

portante que le malade, aidé de son médecin, doit s'appliquer à faire avec soin. Rien de plus évident que les premières doivent être respectées, tandis qu'il faut combattre les autres avec d'autant plus de méthode et de persévérance, qu'il y a ici une force d'inertie très-difficile à déplacer et à vaincre. Toutefois les souffrances forcent les réflexions et les réflexions déterminent les résolutions; mais celles-ci une fois prises, il faut se maintenir dans la voie qu'on s'est tracée, et les résultats qu'on obtient encouragent ensuite à continuer. Le point le plus essentiel pour arriver à la distinction dont j'ai parlé, consiste à ce que le malade s'observe lui-même attentivement, et qu'il sache se diriger en conséquence. Ainsi, quoique les causes extérieures de la goutte soient bien connues dans leurs effets, il est pourtant vrai de dire qu'à raison de certaines dispositions du tempérament, l'un est plus affecté par les écarts de régime, l'autre par le froid et l'humidité,

celui-là par l'agitation morale, cet autre par les travaux de l'esprit ou bien par un exercice excessif, par une vie trop sédentaire, etc. Il faut donc que l'expérience apprenne au malade le point d'attaque le plus faible, ainsi que l'influence de la cause secondaire la plus défavorable pour lui. En un mot, il doit se défendre de l'ennemi qu'il a le plus à craindre, se faire, par l'habitude, une sorte de tempérament spécial le plus propre à résister, à neutraliser les diverses causes de sa maladie. Quiconque agit autrement, se met en dehors du sens commun médical, de l'expérience la plus positive, fondée sur ce principe : Adopter ce qui est bon, éviter ce qui nuit. Il est des goutteux, je l'ai déjà dit, d'un jugement sain, qui ayant fait une étude exacte de leur constitution, de leurs forces, de leur être physique et moral, et même de leur position sociale, savent former, diriger leurs habitudes sur ce qui leur est le plus convenable; aussi combattent-ils avec succès

leur maladie, soit pour la dompter tout à fait, soit pour l'adoucir et la rendre tolérable. On voit au contraire des goutteux à qui cette science d'eux-mêmes est tout à fait inconnue; ils attendent un certain degré de la goutte pour abandonner décidément de fatales habitudes. Mais où est l'indicateur fidèle et sûr, où est l'*arthritomètre,* si l'on peut dire ainsi, qui posera les bornes où ils doivent s'arrêter? Quand le mal les saisit vivement, ils plient et se résignent, le médecin les trouve d'une admirable docilité, rien ne leur coûte pour guérir : l'orage est-il passé? on dirait que c'est d'un autre dont il était question, tant ils sont oublieux du mal, des remèdes, du régime et du médecin. Ils continuent ainsi jusqu'à ce que les paroxismes reparaissant souvent et avec plus ou moins de violence, ils apprennent enfin que la goutte est toujours prête à attaquer l'économie, à compromettre leur santé, quelquefois même leur existence. Il est aussi des

goutteux qui contractent des habitudes d'autant plus pernicieuses qu'elles sont systématiques et raisonnées; ce sont ceux qui, ayant des connaissances médicales superficielles, veulent absolument trouver un remède à la goutte qui les travaille. Tantôt ils écoutent avec complaisance les oracles menteurs du charlatanisme; tantôt ils ont recours à une foule de drogues, de médicamens, de prétendus secrets qu'ils recueillent dans le public ou qu'ils trouvent dans de vieux formulaires. Quelquefois même, ils bâtissent une hypothèse ou insignifiante ou dangereuse, parce qu'elle ne repose sur aucun principe vrai, sur aucune donnée réellement scientifique. En définitive, ils ne recueillent que de tristes moissons de leurs prétendues recherches. Je pourrais citer des exemples curieux des assertions que je viens d'émettre.

Rappelons aussi à l'attention de certains goutteux quelques coutumes qui peuvent leur être très-préjudiciables. Par exemple,

de supprimer et même de modérer la sueur des pieds, sous prétexte qu'elle incommode par son odeur; de quitter de bonne heure les habillemens d'hiver et de les prendre trop tard; de se couvrir trop peu la nuit, surtout quand il y a de l'humidité et que le corps a été dans un état manifeste d'*æstuation* pendant la journée précédente; de supprimer subitement un flux hémorroïdal, soit par des lavemens froids, soit de toute autre manière; de s'exposer à des constipations opiniâtres toujours dangereuses, par le motif mal fondé qu'il ne faut pas s'accoutumer aux purgatifs et aux lavemens; de prendre trop souvent des bains, ou trop froids ou trop chauds, pour faciliter, disent-ils, la transpiration, ou, par un excès contraire, de n'oser se laver le corps, par crainte de supprimer cette excrétion; de recourir à l'emploi inconsidéré de médicamens répercussifs sur des éruptions cutanées plus ou moins anciennes et actives, etc., etc. Tout démontre donc

qu'il faut en revenir à ce grand principe, d'établir son *régime*, expression prise dans sa plus large acception, sur l'étude attentive et suivie qu'on a faite de soi-même; moyen certain de se tromper le moins possible et d'obtenir des résultats constamment favorables. Le fait suivant en est une preuve irrécusable. « Un père goutteux engendra deux fils jumeaux qui eurent sa constitution, et devinrent comme lui grands et bien faits. Ces deux frères se ressemblaient donc parfaitement au physique, mais non d'inclination, et ils menèrent une vie fort différente. L'un vécut avec son père; il contracta ses goûts, et il fut bientôt attaqué de la goutte: l'autre, craignant cette maladie, obligé d'ailleurs de vivre sobrement et de faire de l'exercice, en fut préservé toute sa vie. » (Loubet, *ouvrage cité*.)

On voit dans cette circonstance, la suprême influence préservative d'une bonne hygiène sur la goutte *même héréditaire*, bien autre-

ment opiniâtre que la goutte acquise. Au reste, il ne faut pas croire que la prescription d'un régime convenable aux goutteux, impose toujours la cruelle nécessité de ne jamais s'en écarter en la moindre chose que ce soit. Cette méticuleuse défiance de tout plaisir a ses avantages, mais elle a bien aussi ses inconvéniens. On peut donc dans l'occasion s'écarter d'une ligne par trop austère, la raison, la santé, une philosophie bien entendue le veulent ainsi ; et, comme on l'a remarqué, Lœlius et Scipion n'étaient pas assez fous pour être toujours sages. Mais le point essentiel pour les goutteux, dans cette circonstance, est de saisir le moment, l'à-propos de ce laisser-aller, et surtout le degré de ce qu'ils peuvent se permettre ; c'est à ceux qui se connaissent bien à apprécier avec justesse leurs forces, leur état présent, celui de la maladie, et l'influence qu'ont sur eux telles ou telles causes secondaires. Ajoutons que la prudence doit toujours servir ici de

guide ; il faut ensuite rentrer dans la règle ordinaire, s'y confiner, s'y réfugier, car la goutte est un ennemi opiniâtre qui ne lâche prise que très-difficilement.

Ce conseil s'adresse surtout aux personnes délicates ou affaiblies par la maladie, bien plus encore à celles qui sont âgées ; car il faut remarquer que quand l'homme est dans toute sa force, la goutte semble aller du centre à la circonférence, aux extrémités, son principe étant vigoureusement éliminé par l'énergie vitale : au contraire, chez les vieillards, la goutte semble toujours aller des extrémités au centre. C'est là ce qui explique les accidens si souvent mortels qu'elle détermine à cette époque de la vie.

Au reste, quel que soit le mode hygiénique qu'on adopte, en le supposant pourtant conforme à l'économie du malade, il faut savoir en attendre les résultats, composer avec le temps, cet élément indispensable de tout ordre, de toute guérison. C'est là ce que

beaucoup de goutteux, toujours impatiens, irascibles, ne comprennent que difficilement. Après avoir fait quelques remèdes, après avoir suivi un régime quelconque, ils se découragent au plus petit paroxisme de leur maladie qui reparaît après un certain intervalle. Ignorent-ils donc d'abord que la goutte est une maladie presque toujours constitutionnelle, et par cela même très-difficile à guérir, surtout quand elle date de plusieurs années; en second lieu, qu'on fait beaucoup si, ne pouvant la guérir radicalement, on diminue sa violence et la fréquence des attaques; si d'une maladie grave, cruelle, implacable, on a fait une maladie simple et peu dangereuse; si enfin, tout en lui faisant sa part, elle ne devient pas un principe destructeur de la vie, ou du moins qui la rend pénible et odieuse? Qu'on sache donc se résigner dans certains cas, car c'est surtout quand il s'agit de la santé que le bien est toujours le mieux, et qu'il faut savoir s'en

contenter : exiger trop, c'est souvent s'exposer à perdre ce qu'on avait gagné. Toujours est-il que cet allégement soutenu, ce bien-être continué, si désirable, ne s'obtient que par le bon usage des choses extérieures, par la juste appréciation de leur influence nuisible ou salutaire sur l'économie. Athénée nous apprend qu'on avait placé sur le fronton d'un bâtiment destiné à des bains publics, l'inscription suivante :

BALNEA, VINA, VENUS, CORRUMPUNT CORPORA SANA;
CORPORA SANA DABUNT, BALNEA, VINA, VENUS (1).

Pensée juste et profonde, que tout homme ami de sa santé, de son bonheur, doit d'autant plus méditer qu'elle s'applique à tous les agens modificateurs de notre économie.

(1) « Les bains, le vin et Vénus détruisent les corps les plus sains; les bains, le vin et Vénus donnent la santé aux corps. »



2e PARTIE.

LE RHUMATISME.

IIe PARTIE.

—

Le Rhumatisme.

CHAPITRE Ier.

Du rhumatisme en général, de sa nature et de son siége.

S'il est une maladie dont les médecins se soient occupés avec le plus de soin et de per-

sévérance à toutes les époques de la science, c'est assurément le rhumatisme. Il ne faut pas s'en étonner, car il est peu de maladie aussi fréquente, aussi commune que celle-ci dans toutes les classes de la société. C'est même là, entre autres différences, ce qui distingue le rhumatisme de la goutte, avec laquelle autrefois, et quelques médecins de nos jours, ont voulu le confondre. Il y a certainement quelques analogies entre ces deux affections, mais elles sont si peu marquées, si peu suivies, tandis que les différences sont profondément caractérisées, qu'il n'y a pas moyen d'établir une identité réelle.

Mais quelle peut être la nature intime d'une affection qui se présente si souvent à l'observation du médecin? On l'ignore, et les recherches les plus assidues, les plus exactes, n'ont pas encore éclairci ce point obscur de pathologie. Bien plus, la nature sensible et appréciable du rhumatisme, celle qui est accessible à nos moyens d'investigation, est

encore un sujet de controverse parmi ceux qui se sont exclusivement occupés de cette partie de la science.

Il ne faut pas croire néanmoins que tous les travaux entrepris et publiés par un grand nombre d'auteurs sur le rhumatisme, aient été entièrement inutiles; loin de là, une foule de vues ingénieuses plus ou moins justes, d'excellentes règles de pratique, peuvent être recueillies dans les ouvrages publiés sur ce sujet; mais il y a sur bien des points, un tel pêle-mêle de doctrines, une si grande confusion de préceptes, que le praticien, se livrant volontiers à l'enquête rude et laborieuse du vrai et du bon, recherchant le positif, le fait en lui-même, finit par rester dans un doute affligeant, et dans l'empirisme le plus complet.

Toutefois, on peut dire que dans l'état actuel de la science, deux opinions prédominent sur cet important objet. Dans l'une, on considère le rhumatisme comme

une pure et simple inflammation dont le siége occupe, soit les tissus musculaires, soit les tissus fibreux; dans l'autre, cette affection est regardée comme une névrose plus ou moins intense. La première de ces opinions a complètement été adoptée, comme on le pense bien, par les médecins de l'école dite *physiologique;* la seconde, au contraire, d'abord oubliée, car elle remonte à une époque très-éloignée de la science, reprend de jour en jour plus de faveur. Il est aujourd'hui beaucoup de médecins en France, en Angleterre et en Amérique, qui pensent que toutes les douleurs rhumatismales musculaires, quel qu'en soit le siége, proviennent originairement d'une affection de la moëlle épinière, que décèle toujours la sensibilité de quelqu'un des points de la région spinale; affection, du reste, combattue avec succès par l'application directe sur ce point, de moyens de guérison plus ou moins actifs. Quant à moi, sans adopter ni rejeter cette opinion, qui me

semble devoir être fortifiée encore par de nouveaux faits, je pense que le rhumatisme musculaire n'est point une inflammation, que c'est une irritation plus ou moins vive, plus ou moins étendue, soit des gros troncs nerveux, soit de leurs ramifications, soit enfin de leurs expansions intercellulaires ou interfibrillaires des masses musculaires; en un mot, que c'est une *névralgie* qui ne diffère que par le siége et son intensité relative, des autres affections de cette nature. Atteint moi-même assez fréquemment de rhumatismes plus ou moins violens, ayant eu de fréquentes occasions de traiter un grand nombre de rhumatisans, j'ai examiné cette affection dans tous ses rapports, dans tous ses degrés, sous toutes ses formes; et chaque jour je suis de plus en plus convaincu de la vérité de l'assertion énoncée ci-dessus. Les considérations suivantes, qu'il m'est impossible de développer ici, donneront, je l'espère, à mon opinion, cette *force* de probabilité qui tient

souvent lieu d'évidence dans la pratique de notre art.

1° Dans toute partie affectée de rhumatisme musculaire, la pression n'est nullement douloureuse, ce qui est bien différent lorsqu'un organe est enflammé. Dans la plupart des rhumatismes, même aigus, non seulement la pression n'est pas douloureuse, mais le malade en éprouve quelquefois du soulagement. C'est une chose étonnante de voir, dans certains cas, comment le plus léger mouvement du membre rhumatisé peut exciter de vives douleurs, tandis que sa compression, même assez forte, n'en détermine aucune.

2° Le rhumatisme, même aigu, ne laisse jamais de lésion organique, au moins appréciable à l'observation. Loin qu'il y ait une véritable suppuration, il est douteux que certains épanchemens séreux, gélatineux que l'on trouve sous les aponévroses ou dans les gaînes des tendons, soient le résultat de l'af-

fection rhumatismale qui a précédé. Ajoutons que les tissus musculaires ou nerveux ne paraissent nullement altérés, lorsque le rhumatisme s'est prolongé dans le même organe pendant des mois et des années; car les faits contraires ne sont ni fréquens ni authentiques. Or, conçoit-on une inflammation aiguë ou chronique, persistant un aussi long espace de temps, sans altérer profondément les organes, sans laisser d'évidentes et formidables traces de son existence? Ceci serait contraire à tous les phénomènes pathologiques observés jusqu'à ce jour.

3° Une chose bien connue des praticiens et des malades, est l'extrême mobilité de l'affection rhumatismale, caractère qui lui est commun avec toutes les maladies nerveuses. Occupant une extrémité, elle se porte tout-à-coup, et souvent sans cause connue, sur les viscères abdominaux ou pectoraux, sur la tête et réciproquement. Quelquefois le rhumatisme passe brusquement d'un membre à l'autre,

d'une partie de ce membre dans une autre partie. Il arrive encore que la maladie reste fixe assez long-temps, pour prendre ensuite tout-à-coup une forme *erratique* qui lui fait occuper successivement, avec plus ou moins de rapidité, presque toutes les parties du corps. C'est le caractère particulier de mobilité qui rend quelquefois cette affection si redoutable. On peut même appliquer au rhumatisme, ce que Musgrave disait de l'arthrite, axiome déjà cité : « Que la goutte fixe articulaire, est celle dont on est malade, et que la goutte anomale, irrégulière, est celle dont on meurt. »

4° Ce qui est assez remarquable, quoiqu'on ne l'ait peut-être pas assez remarqué, c'est que le rhumatisme, en changeant de siége, change aussi de dénomination, bien qu'assurément il ne puisse changer de nature. A la tête, il prend le nom de *gravedo*, sans qu'on puisse affirmer s'il existe dans le cuir chevelu, dans les muscles ou le péri-

crâne; dans les muscles du cou, on le nomme *torticolis;* il devient *pleurodynie,* s'il a lieu dans les muscles pectoraux; mais si de ces derniers, il passe dans les muscles dorsaux, il reprend son nom de rhumatisme; lorsqu'il affecte la région lombaire, on l'appelle *lumbago;* enfin, celui-ci prend le nom de *sciatique,* lorsque la maladie occupe le nerf de ce nom. Car il est inutile de faire remarquer ici les vains efforts de quelques auteurs pour distinguer la sciatique purement nerveuse de la sciatique rhumatismale. Toutefois il est évident que dans toutes ces transformations, la maladie ne change nullement de nature, bien que les accidens et la douleur diffèrent en raison de son siége. Dans l'été de 1834, je fus atteint d'un rhumatisme qui se maintint assez long-temps dans les muscles de l'épaule gauche. La douleur était persistante et néanmoins supportable; mais dans le mois de décembre suivant, l'affection rhumatismale, quittant brusquement les muscles

qu'elle occupait, se porta sur les nerfs de l'épaule, du bras et de l'avant-bras, jusqu'au bout des deux doigts index et medium. La douleur devint alors des plus aiguës, des plus insupportables, et, quoiqu'elle ait diminué depuis, elle se fait encore sentir dans certains mouvemens, après trois ans d'invasion. N'est-il pas clair que dans ce cas, le rhumatisme qui occupait d'abord les expansions nerveuses des muscles de l'épaule, s'est ensuite emparé des branches mêmes des nerfs de toute l'extrémité ? Rigoureusement parlant, je puis dire avoir éprouvé dans l'extrémité supérieure gauche, ce qu'on appelle une sciatique aiguë, aux membres inférieurs; point de départ de la douleur à l'origine des nerfs, extrême difficulté de mouvoir le membre, irradiations douloureuses dans toutes les branches nerveuses, et s'étendant jusqu'aux plus petites ramifications dans les moindres mouvemens, tout a été identique avec la maladie dont j'ai parlé, l'une et l'autre n'étant

en effet qu'une névralgie rhumatismale.

5° Les douleurs de rhumatisme se font particulièrement sentir la nuit; il n'y a pas un rhumatisant qui ne témoigne de cette vérité. Or, ce caractère, qui se représente dans presque toutes les formes de cette affection, se retrouve également dans beaucoup de névroses. On l'a également observé dans les douleurs ostéocopes par principe vénérien. Quelle est la cause de cette exacerbation nocturne? on l'ignore. C'est en vain qu'on l'attribuerait à la chaleur produite par le lit; un pareil degré de chaleur, et même au-delà pendant le jour, n'est pas suivi des mêmes effets. Il y a donc ici une cause cachée de ce phénomène, cause qui échappe, comme tant d'autres, à nos recherches. Toujours est-il que le rhumatisme, ainsi qu'une foule d'affections nerveuses, semble augmenter la nuit de douleur et d'intensité.

6° La sensibilité des parties long-temps rhumatisées a de constans rapports avec les

variations de l'atmosphère et de l'électricité: c'est une chose connue et même devenue vulgaire. Les mouvemens de l'aiguille aimantée, les oscillations du mercure dans les instrumens météorologiques, n'ont certainement ni la même rapidité ni la même précision qu'un organe rhumatisé pour annoncer les perturbations atmosphériques. On pourrait, à ce sujet, citer des faits aussi curieux que remarquables sur ces *baromètres vivans*, comme on dit, dont sont malheureusement pourvus une foule d'individus. Peut-être objectera-t-on que cette corrélation pathologique de l'économie avec l'atmosphère n'est pas particulière au rhumatisme, qu'on l'observe également dans les cicatrices des anciennes blessures graves; sans doute, mais que prouve cette remarque? Que dans l'une et l'autre disposition organique, la vitalité des nerfs a subi une modification, que la sensibilité a acquis un degré de susceptibilité tout-à-fait anormal et constamment en rap-

port avec les perturbations atmosphériques et électriques. Mais qu'on n'exige pas de nous de déterminer rigoureusement en quoi consistent ces modifications et ces rapports, dans quelles conditions précises elles peuvent avoir lieu, ni quels seraient les moyens de les éviter; car l'ignorance des physiologistes est encore sur ce point aussi profonde que radicale.

7° S'il est un caractère particulier aux affections nerveuses, c'est assurément l'inégalité de leur marche, leur tendance à la périodicité, la facilité de leur disparition et de leur retour. Or, il n'est guère possible de contester un pareil caractère au rhumatisme. Je le demande, est-il dans l'immense cadre des maladies humaines, une affection plus irrégulière, plus fugace, plus inégale que le rhumatisme? Tantôt il affecte une marche périodique, tantôt il augmente, il diminue, il paraît et se dissipe sans une cause bien connue. « Devinez, écrit Mme de Sévigné à sa fille, ce que c'est que la chose du monde

qui s'en va le plus vite et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner?... Eh bien! *c'est un rhumatisme.* »

8° A cette admirable et pittoresque description, on peut ajouter que comme toute les affections nerveuses, le rhumatisme reparaît avec une singulière facilité, même après une complète guérison. Je vais plus loin, et je dis qu'une fois qu'on en a été atteint à un certain âge, il est impossible de s'en préserver ensuite *complètement et pour toujours*, tant est grande la susceptibilité nerveuse dans ce cas, lorsqu'elle a été provoquée par des rhumatismes précédens. Il n'est pas rare de voir dans la pratique, des enfans ou des jeunes gens, atteints de rhumatisme aigu, en

guérir complètement; mais il l'est infiniment de trouver des adultes, et bien moins encore des vieillards, totalement affranchis de douleurs rhumatismales quand ils en ont été affectés. Cela est si vrai, que cette disposition est connue sous le nom de *diathèse rhumatismale*, quand elle est permanente. J'ai souvent vu, après un traitement plus ou moins long et méthodique, la maladie céder six mois, un an, deux ans et plus, puis elle reparaissait tout-à-coup, dans le moment même où le malade s'en croyait à jamais délivré. Cette facilité de rechute, je le répète, est commune à toutes les affections purement nerveuses en général. On sait que plus elles se sont répétées, plus elles tendent à reparaître; la nature contracte ici une sorte d'habitude qu'on retrouve dans toutes les maladies de nerfs, et même, par ce motif, dans certaines fièvres intermittentes. Que si l'on me demande pourquoi la guérison radicale a lieu plus souvent chez les enfans et

les jeunes gens que chez les adultes et les vieillards, je répondrai qu'il y a dans l'organisation des premiers, deux puissantes causes propres à repousser et à détruire le rhumatisme; d'abord un système cutané très-perspirable, puis beaucoup de chaleur dans ce système, produite par l'activité de la circulation capillaire. Or, comme ces deux avantages diminuent à mesure qu'on avance en âge, que d'ailleurs le rhumatisme est toujours le résultat de la décalorisation de la peau, cette affection est et doit être en effet plus fréquente, plus opiniâtre, plus sujette à revenir dans la force et au déclin de l'âge qu'à toute autre époque de la vie. Cela explique aussi pourquoi le rhumatisme atteint certaines personnes préférablement à d'autres, pourquoi il est plus fréquent dans certains climats et dans certaines saisons que dans d'autres, pourquoi on le combat avec des tissus de laine, des rubéfians, bains toniques, etc. Il y a ici une foule d'inductions pathologiques

et hygiéniques importantes, mais que nous sommes forcés de négliger.

9° On guérit un grand nombre de rhumatismes chroniques par les antipériodiques et notamment par le quinquina. Plusieurs médecins en ont rapporté une foule d'exemples, mais nous reviendrons plus tard sur cet objet.

10° Enfin, rien de plus commun que d'observer des membres long-temps exposés à l'action du principe rhumatismal, tomber dans l'amaigrissement ou l'atrophie la plus complète, sans autre altération de la partie. Qui ne voit dans ce phénomène, qu'il y a eu défaut dès le commencement dans la fonction de l'innervation; que le mode vital morbide est essentiellement névralgique, et que si l'on parvient à le changer, à rétablir le mode vital normal, le membre ne tarde pas à reprendre sa forme, son volume et son énergie antérieurs.

Il me semble donc avoir prouvé par les con-

sidérations précédentes, que le rhumatisme musculaire a son véritable siége dans les nerfs, autrement dit, que c'est une névralgie, soit qu'elle occupe les troncs et les rameaux des nerfs, ou bien les ramuscules et les expansions nerveuses des masses musculaires. Conçoit-on en effet, je le répète, en ne considérant le rhumatisme que comme une phlegmasie, que cette affection puisse exister des mois et des années dans les tissus, sans produire ni pus, ni épanchement, ni altération de structure, comme on en voit journellement des exemples? et si ce n'est pas une inflammation, alors que ce sera-ce donc?

CHAPITRE II.

Des moyens de guérison employés contre le rhumatisme musculaire, dans son état aigu et chronique.

Nous avons dit, au commencement de ces considérations, qu'on ferait une bibliothèque des ouvrages écrits sur cette maladie ; on peut dire également qu'on pourrait faire une pharmacopée tout entière des médicamens employés et proposés pour le rhumatisme. C'est ici que le médecin polypharmaque ou drogueur, peut étaler à loisir son savoir et son savoir-faire. Malheureusement le traitement de cette affection confirme une ancienne vérité,

que c'est un mauvais signe quand on préconise une foule de remèdes pour une maladie. En effet, celui qui est constamment efficace, celui dont on peut dire hardiment : *Post hoc, ergo propter hoc,* est encore à trouver pour le rhumatisme. Cependant, comme il est de ces moyens curatifs dont l'efficacité est plus ou moins directe ou positive, nous nous contenterons, dans cette revue pratique, de parler de ces derniers, laissant de côté ceux dont l'expérience a démontré la nullité ou n'a pas suffisamment encore prouvé les bons effets.

Remarquons d'abord qu'il est important de conserver pour la thérapeutique du rhumatisme, l'ancienne et rationnelle distinction du *rhumatisme aigu* et du *rhumatisme chronique :* or, comme le premier n'attaque guère avec une certaine violence que les jeunes gens, il est évident qu'on doit le combattre par la méthode antiphlogistique. Toutefois il ne faut pas donner à ce précepte une

trop grande extension, c'est-à-dire qu'à moins d'une constitution éminemment pléthorique, on ne doit pas trop multiplier les saignées, car rien ne dispose davantage au rhumatisme chronique et aux fréquentes rechutes de la maladie. C'est malheureusement ce qu'on observe tous les jours, au grand détriment de beaucoup de malades. Cette remarque n'est pas nouvelle, car Baillou se plaignait déjà amèrement de son temps, qu'on saignait beaucoup trop et trop fréquemment dans les cas de rhumatisme aigu. *Carnificis est*, dit-il, *non autem medici,ità liberaliter et parvâ de causâ sanguinem mittere, cum sanguis naturæ thesaurus sit et amicus* (1). Sydenham, après avoir largement usé de la saignée dans ce cas, y renonça presque complètement, ainsi qu'il le dit dans sa lettre à

(1) « Il n'appartient qu'à un bourreau et non à un médecin de verser le sang avec une telle profusion et pour de légers motifs, car le sang est le trésor et l'ami de la nature. »

Robert Brady. Il vaut donc mieux saigner modérément d'abord, puis tâcher d'obtenir des sueurs abondantes et soutenues, qui terminent toujours heureusement la maladie. Ces moyens, aidés de cataplasmes émolliens, de linimens adoucissans ou légèrement narcotiques, ont presque toujours du succès. Je recommande surtout, 1° de n'employer les substances opiacées à l'intérieur, qu'après l'emploi des saignées, des antiphlogistiques, et quand il y a un commencement de détente générale; 2° de varier les moyens extérieurs, si les premiers n'apportent pas un soulagement assez prompt, assez immédiat. Parmi les linimens à employer, celui de Boyer est un des plus convenables :

Pr. : Baume tranquille. . . . . deux onces.
Huile de jusquiame. . . . . une once.
Onguent populéum, } de chaque, demi-
Laudanum de Rousseau, } once.

On fait chauffer ce liniment au bain-marie, et on l'étend avec la barbe d'une plume sur

la partie douloureuse. J'ai aussi eu recours avec succès, à un liniment composé de trois à quatre grains d'*acétate de morphine* par once d'huile d'olive, dont on frictionne tout le membre endolori, en observant qu'il n'y ait ni plaie ni écorchure, afin d'éviter l'absorption. Quelquefois, au contraire, pour calmer promptement les douleurs, on a recours à la méthode *endermique*, c'est-à-dire qu'au moyen d'un vésicatoire temporaire et de peu d'étendue, on fait absorber une dose d'acétate ou d'hydrochlorate de morphine, en commençant par un quart ou un demi-grain, et en s'élevant graduellement jusqu'à la dose d'un à trois grains, comme j'en ai vu des exemples.

Cependant, dans le plus grand nombre de cas, le rhumatisme musculaire prend un caractère chronique; sa guérison devient alors très-difficile et quelquefois même impossible. Si on se rappelle ce que j'ai dit sur sa nature, sur le siége qu'il occupe, sur sa mobilité, la

facilité des rechutes, la susceptibilité des sujets qui l'ont eu, d'en être attaqués de nouveau, on ne sera pas étonné de voir le rhumatisme chronique résister à cette foule de médicamens préconisés en tout temps pour sa guérison. Quelque nombreux qu'ils soient, on peut cependant réduire à quatre divisions principales les moyens thérapeutiques employés contre le rhumatisme chronique, bien qu'il y ait quelques médicamens mixtes qui opèrent cette guérison par des qualités différentes. Ces quatre divisions comprennent les sudorifiques, les excitans de la peau ou révulsifs, les antispasmodiques et les antipériodiques.

1° *Les sudorifiques*. Il est vulgaire, il est banal de faire suer dans toute affection rhumatismale, cette dernière étant attribuée, non sans raison, à une suppression de transpiration. Suez long-temps et beaucoup, voilà le conseil qu'on entend répéter chaque jour dans ce cas. Il y a ici, comme dans toute

proposition très-générale, du vrai et du faux. Il est certain que les sudorifiques, administrés méthodiquement, peuvent, dans beaucoup de cas, amener une terminaison heureuse; mais combien de fois aussi n'a-t-on pas vu des sueurs abondantes ne point terminer la maladie aussi facilement que dans son état aigu?

Les sudorifiques proposés pour la guérison du rhumatisme présentent un cadre immense, que nous nous garderons de parcourir. Voici ceux dont l'efficacité m'a paru incontestable:

La *poudre de Dower*. Ce médicament, trop négligé en France, produit souvent d'étonnans effets, surtout en l'administrant à doses graduées et élevées. Nous le recommandons de nouveau.

Il en est de même du *rob de sureau*, tant vanté par Quarin. Ce médicament joint une qualité purgative précieuse à sa propriété sudorifique. L'action de ces médicamens doit

être soutenue par des boissons chaudes et légères; mais celles-ci, administrées seules, ne suffisent jamais dans les cas de rhumatisme chronique.

La *décoction concentrée de gaïac*, très-préconisée il y a quelque temps, puis presque tombée dans l'oubli, produit aussi de bons effets, surtout quand on y ajoute, comme je le fais, un peu d'ammoniaque liquide ou du carbonate d'ammoniaque. Malheureusement beaucoup d'estomacs ne peuvent supporter ces boissons, surtout à des doses suffisantes et quand il convient d'en prolonger l'usage.

Enfin, les *bains chauds* et les *bains de vapeur*. Ce dernier moyen, assez généralement employé aujourd'hui, amène souvent des guérisons inespérées, pourvu qu'il soit administré convenablement. A cet égard, la capitale jouit de l'avantage de posséder plusieurs établissemens importans et parfaitement administrés. Et qu'on ne s'y trompe pas, il y a dans la prescription de ce moyen

thérapeutique, une certaine graduation de température, de force de projection dans la douche, de qualités intrinsèques de la vapeur, dont les résultats sont très-importans. Viennent ensuite les frictions artistement exercées sur tout le système cutané, le massage progressif et combiné d'après les forces individuelles; enfin mille petits soins de détail qu'un pauvre malade, dont les membres sont endoloris, sait si bien apprécier, se trouvent dans plusieurs établissemens balnéaires. Il faut encore observer que certains malades pléthoriques, ne peuvent supporter ni les bains chauds ni les bains de vapeur, pour peu que la température en soit élevée. Ces bains déterminent alors des *raptus* de sang à la tête, dont il faut toujours se méfier. On a aussi vanté, pour la guérison du rhumatisme, comme pour la goutte, des *bains de calorique*, qui produisent une sueur abondante. Nous attendrons, pour les juger, que leurs bons effets soient plus généralement connus.

2° *Les excitans de la peau ou révulsifs.* C'est dans cette classe que se trouve plus particulièrement le grand nombre de médicamens vantés contre le rhumatisme chronique. Il y a ici, sous le nom de linimens, d'emplâtres, de lotions, etc., des formules de toutes les espèces, de toutes les dimensions; malheureusement les effets répondent bien rarement d'une manière complète à l'attente du praticien. Forcé d'en écarter une immense quantité, je n'exposerai ici que les plus efficaces, d'après des essais comparatifs multipliés. Au premier rang, il convient de placer les *vésicatoires volans* ou *stationnaires.* Il faut seulement remarquer que ces vésicatoires doivent occuper une large surface; d'après de nombreuses observations, il est démontré que leur action est alors plus vive, les résultats plus certains. L'*urtication* plus ou moins répétée, la *moxibustion* ou l'action du moxa, l'*ustion* par la poudre à canon, les *frictions* avec une solution de tartre stibié, l'em-

plâtre de poix de Bourgogne, simple ou saupoudré d'émétique, les frictions avec divers éthers, purs ou combinés avec le savon, comme, par exemple, le baume opodeldoch, etc., présentent des avantages marqués. On peut aussi employer une foule de linimens variés de toutes les manières, selon le degré de stimulation qu'on veut produire sur la peau. Je dois dire néanmoins qu'après en avoir essayé un très-grand nombre, celui qui m'a paru avoir les succès les plus constans est encore le *liniment ammoniacal*, dont la formule se trouve partout; tant il est vrai que les choses les mieux conçues, présentent souvent le plus d'avantages. Si pourtant on veut produire une action assez vive sur la peau, voici une modification de ce même liniment, qui peut atteindre parfaitement le but :

Pr. : Huile de camomille. . . . . . . deux onces.
Alcool ammoniacal. . . . . . . une once.
Laudanum de Sydenham. . . . demi-once.
Huile volatile de menthe poivrée, un gros.

Mêlez avec soin.

On a également vanté, dans ces derniers temps, les frictions faites sur la partie rhumatisée avec de l'huile de croton tiglium. Il est certain que ces frictions répétées, déterminent une éruption pustuleuse, qui souvent amène du soulagement et quelquefois la guérison. Je pourrais en citer trois exemples remarquables, si je ne craignais de donner trop d'extension à ces réflexions. Voici la formule dont je me suis servi :

Pr. : Huile de croton tiglium. . . . une partie.
Liniment de savon. . . . . . . trois parties.

Mêlez ; faites des frictions autant que possible, pour produire l'éruption. Il faut néanmoins remarquer que chez certains individus, le système cutané est tellement sensible que l'irritation qui a lieu dans ce cas peut déterminer de la fièvre. Chez d'autres, il y a des purgations, comme on voit des

vomissemens produits quelquefois pendant l'emploi de la pommade émétisée.

J'ai vu réussir aussi avec un plein succès la méthode suivante, proposée par Hufeland.

Cette méthode consiste à faire sur la partie rhumatisée, et trois fois par jour, des frictions avec une solution d'*un scrupule de tartre stibié* dans une once et demie d'esprit de lavande; puis on recouvre la partie frictionnée d'une flanelle imbibée de la même solution. Au reste, il convient de se diriger en conséquence de l'irritabilité plus ou moins prononcée de la peau.

3° *Les antispasmodiques.* On peut diviser ces médicamens en ceux qui sont administrés à l'intérieur et ceux qu'on applique sur les parties douloureuses. Parmi les premiers, il faut d'abord compter l'opium administré à hautes doses et graduellement. Ce moyen a été singulièrement vanté par plusieurs praticiens, et il faut avouer que ce n'est pas sans fondement. Cependant la né-

cessité de donner ce médicament à hautes doses, force souvent d'en abandonner l'emploi, surtout chez certains individus, où il occasionne rapidement un narcotisme plus ou moins intense, quelquefois une irritation très-vive du système nerveux. J'ajouterai à cette considération, que quand l'opium a du succès dans le rhumatisme, c'est presque toujours en déterminant d'abondantes sueurs; en sorte qu'il est douteux s'il ne conviendrait pas de considérer plutôt ce médicament comme sudorifique que comme antispasmodique.

L'*extrait d'aconit napel*, si vanté autrefois par Stoërk, a de nouveau été préconisé de nos jours pour la guérison du rhumatisme; on a cité des exemples remarquables de succès obtenus avec ce médicament, surtout dans certaines névralgies et quelques rhumatismes des grandes articulations. C'est ce que je suis loin de vouloir nier; toutefois beaucoup de praticiens ayant eu recours à

l'extrait d'aconit napel, n'en ont obtenu que des résultats nuls ou insignifians, et je suis de ce nombre. Je dois remarquer néanmoins que, l'ayant employé contre la névralgie rhumatismale dont je fus atteint, ainsi que je l'ai dit, j'ai cru obtenir par ce moyen quelque soulagement. L'espèce de doute où je suis encore, tient à ce que la susceptibilité de mon estomac ne m'a pas permis d'élever la dose d'extrait d'aconit au-dessus d'un grain par jour, dose assurément très-faible.

Voici une formule à laquelle on peut recourir, si l'on veut employer ce médicament:

Pr. : Extrait d'aconit napel. . . . . deux grains.
Poudre de réglisse. . . . . . . douze grains.
Sirop, q. s.

Faites douze pilules dont on prendra une toutes les trois heures. Si le malade supporte bien cette dose, on pourra l'augmenter graduellement jusqu'à six, huit, dix et même douze pilules dans les vingt-quatre heures.

Ce qui vient d'être dit de l'aconit peut s'appliquer au stramonium, à la ciguë. On a cité d'incontestables guérisons de rhumatismes produites par ces médicamens; mais l'expérience en a fait voir toute l'insuffisance dans une foule de cas.

Parmi les antispasmodiques employés extérieurement, n'oublions pas le *cyanure de potassium*. Il est certain que, dans beaucoup de névralgies, cette substance exerce une action médicatrice remarquable. Il en est de même pour le rhumatisme musculaire, pourvu que la partie affectée soit placée le plus près possible de la peau; car j'ai observé que dans ce cas l'action du médicament est bien plus active. Les onctions faites sur la partie douloureuse avec le laudanum de Rousseau ou de Sydenham, pur ou mêlé avec l'onguent populéum, pour lui donner plus de consistance. Les frictions avec le liniment suivant produisent aussi de bons effets :

Pr. : Eau de laurier-cerise. . . . . quatre onces.

Ether sulfurique. . . . . une once.
Laudanum de Rousseau. . . . un gros.
Extrait de belladone. . . . . . deux gros.

Mêlez.

Mais, de tous les moyens antispasmodiques employés extérieurement, la *méthode endermique* ou par absorption, est assurément celle qui compte le plus de succès, bien que, comme dans toutes les autres, ces succès ne soient pas toujours constans. On se sert dans ce cas, des extraits de stramonium, de belladone, de l'acétate ou de l'hydroclorate de morphine : je puis pourtant affirmer que les deux derniers médicamens sont infiniment préférables aux autres. Il faut encore remarquer qu'il y a des tempéramens sur lesquels l'opium et ses préparations agissent d'une manière singulière, c'est-à-dire que loin d'occasionner la sédation du système nerveux, ils en déterminent au contraire la stimulation et l'incitation. Ce cas, quoique assez rare, se rencontre assez dans

la pratique pour étonner et tromper le médecin qui n'est point averti; je pourrais en citer des exemples remarquables, dont l'un fut observé chez un pharmacien des plus instruits, si l'espace me le permettait.

4° *Les antipériodiques*. J'ai déjà dit que plusieurs praticiens avaient employé le quinquina contre le rhumatisme, en Angleterre surtout; mais de même que ce médicament n'a de succès réel et bien constaté dans les névralgies que lorsqu'elles ont un caractère intermittent, de même aussi son emploi n'est efficace contre la névralgie rhumatismale que que quand elle est périodique. J'ai pourtant vu dans deux cas où le rhumatisme, sans cesser entièrement, présentait des exacerbations bien marquées, le sulfate de quinine diminuer rapidement ces dernières. Au reste, c'est à l'observation ultérieure qu'il appartient d'éclairer ce point important de pratique.

On a aussi employé contre le rhumatisme

chronique, une foule de médicamens qu'on peut appeler *mixtes*, parce qu'il n'est possible ni de les classer, ni de déterminer leur action d'une manière positive. C'est l'expérience, ou, disons mieux, une sorte d'empirisme plus ou moins raisonné, qui règle leur emploi. Parmi ces médicamens on remarque :

Le colchique et ses diverses préparations.

Quel est le praticien qui n'a pas entendu parler de l'emploi de ce médicament contre la goutte et le rhumatisme ? Comme il arrive souvent, les uns l'ont beaucoup vanté, d'autres l'ont constamment déprécié. Le fait est qu'en passant au crible d'une expérience positive et rigoureuse, les nombreuses observations rapportées sur ce sujet, il est évident que, dans certains cas, les préparations de colchique ont obtenu des succès incontestables; mais, outre que l'emploi de cette substance manque en général de précision, le plus difficile, le plus intolérable pour cer-

tains malades, c'est que le colchique détermine chez eux une irritation intestinale suivie de coliques et de purgations répétées, irritation dont j'ai vu quelquefois des suites fâcheuses. Il faut encore remarquer que, lorsqu'au prix de douleurs abdominales plus ou moins vives, on est parvenu à diminuer les douleurs du rhumatisme, et même à les faire disparaître, ce n'est parfois que pour un temps même assez limité. Qu'on se garde donc bien de regarder le colchique comme un spécifique de la maladie dont il est question; il n'agit même guère, dans certains cas, qu'en déterminant ou des sueurs abondantes, ou des urines plus ou moins copieuses. Ce dernier résultat est quelquefois si prononcé, que quelques pathologistes ont pensé que le colchique guérissait le rhumatisme en enlevant l'excès d'acide urique contenu dans le sang. Cette opinion peut être reléguée dans le vaste champ de l'hypothèse, où il croît tant d'erreurs à côté de quelques vé-

rités. Quant aux formules, o
rir à celle que j'ai déjà in
goutte (page 71), ou bien à la fo

Pr. : Teinture de bulbes de colch
que. . . . .
Teinture de semences de colchique. . . . . deux gros.
Sirop de limon. . . . . quatre onces.

Mêlez et donnez par cuillerées à bouche, dans une tasse d'infusion de mélisse.

Ce mélange, administré dans les vingt-quatre heures, produit plusieurs évacuations.

On pourra y revenir si d'une part, la maladie résiste à l'emploi du remède, et de l'autre s'il y a tolérance de l'estomac.

Le soufre. Tout récemment, un médecin anglais a beaucoup vanté l'emploi de cette substance à l'intérieur et à l'extérieur contre le rhumatisme; mais les observations rapportées par ce médecin sont si peu nombreuses, si peu détaillées, par conséquent si peu au-

thentiques, qu'il est besoin de nouveaux faits pour arrêter ses idées sur cet objet.

Les fumigations de camphre. Le malade étant recouvert d'une forte couverture de laine, on fait brûler du camphre en poudre jeté sur un réchaud placé sous cette couverture. Je doute pourtant que ce moyen agisse autrement que comme un bain de calorique propre à déterminer de fortes sueurs.

Le sous-carbonate de fer est beaucoup moins employé en France qu'en Angleterre, et il serait difficile d'en assigner la raison. Le fait est qu'avec ce médicament on a obtenu contre diverses névralgies des succès qu'on ne pouvait espérer avec d'autres médicamens. Tout récemment, j'ai donné des soins à une dame affectée d'une névralgie rhumatismale à la tête; or, il n'est pas de praticien qui ignore combien cette affection est tenace et douloureuse. Eh bien! dans le cas dont il s'agit, une foule de moyens avait été tentée sans succès; avec le sous-carbonate de

fer seul, j'ai obtenu, sinon une entière guérison, au moins un allégement complet et prolongé. J'ai prescrit ce médicament depuis un gros par jour, divisé en trois doses, soit en poudre, soit incorporé avec du miel, jusqu'à trois et six gros dans la même journée.

On doit voir par cet exposé des principaux moyens employés contre le rhumatisme, d'abord, que ces médicamens sont très-variés, ce qui prouve qu'il n'y a point de spécifique; en second lieu, que ces médicamens sont indistinctement employés, soit qu'il s'agisse du rhumatisme proprement dit, soit qu'on veuille traiter ce qu'on appelle *une névralgie;* ce qui confirme l'identité de ces deux affections, identité que j'ai cherché à établir précédemment. Enfin, on a dû remarquer qu'il n'était nullement question dans cet exposé de l'émétique à haute dose, par la raison qu'on n'y a jamais recours dans les rhumatismes musculaires, mais seulement contre ce qu'on nomme *rhumatisme articulaire.* Si

le puissant révulsif dont je viens de parler est de quelque efficacité dans cette dernière affection, il est absolument nul contre le rhumatisme ordinaire; aussi ne s'en sert-on jamais dans ce dernier cas, preuve de la différence de ces deux maladies.

CHAPITRE III.

De la sciatique.

J'AURAIS pu ne pas traiter spécialement de cette maladie, car il n'en est point qui rentre plus évidemment dans le cadre des névralgies rhumatismales; elle en est pour ainsi dire le type et le modèle. Toutefois, comme son siége, son caractère, sa marche et surtout son traitement, nécessitent quelques développemens particuliers, j'ai cru convenable d'en parler séparément.

Personne n'ignore que la sciatique est une névralgie qui occupe le nerf de ce nom, le plus volumineux du corps humain. On sait encore que les douleurs qui la caractérisent s'étendent par irradiations *fulgurantes*, comme dit Cotugno, de l'origine extérieure du nerf aux extrémités de ce nerf et du membre où il se distribue ; que ces douleurs sont vives, poignantes, aiguës et d'une nature toute nerveuse ; que dans le plus grand nombre de cas elles augmentent, la nuit surtout, quand la maladie est récente et à l'état aigu ; que quand le membre est immobile, elles se font peu ou point sentir, tandis qu'elles se réveillent avec une extrême intensité aussitôt que le malade veut marcher ; que la pression, même assez forte, de la partie malade n'augmente point ces douleurs, et quelquefois même les soulage ; enfin, qu'aucun symptôme extérieur n'annonce leur présence, puisqu'il n'y a ni gonflement, ni rougeur dans aucune partie du membre affecté.

Lorsque la maladie se prolonge, ces douleurs diminuent d'acuité, de violence, mais elles ne cessent presque jamais spontanément; quelquefois un état d'engourdissement du membre leur succède, état accompagné d'un sentiment de fourmillement ou d'une sensation de froid, d'un liquide à basse température qui se répand sur toute la partie douloureuse. Les malades marchent toujours très-difficilement; souvent même la progression est impossible, au moins pendant plusieurs mois, si de bonne heure on n'a attaqué méthodiquement la maladie. Cependant on voit quelques malades, atteints depuis long-temps de cette névralgie rhumatismale, marcher avec une certaine facilité, surtout quand ils ont un peu prolongé l'exercice : les premiers pas sont douloureux, pénibles, puis peu à peu la douleur se dissipe; mais elle reparaît constamment aussitôt que le malade s'étant arrêté, veut recommencer à marcher, bien plus encore après le repos de la nuit. J'ai

vu un de ces malades qui, ayant besoin de béquilles tous les matins, avait une forte envie de les jeter au feu le soir, car alors il se croyait guéri. Au reste, l'accident le plus fatal produit par des sciatiques chroniques, est l'amaigrissement progressif du membre. Cet amaigrissement est quelquefois tel qu'il y a atrophie et une incurable claudication; et lors même que, par une longue suite de moyens curatifs, on est parvenu à guérir cette maladie, il est rare que le membre reprenne son volume naturel, à moins que le malade ne soit encore jeune, d'un bon tempérament, qu'il se nourrisse bien, qu'il prenne un exercice convenable, et surtout qu'il n'y ait pas de récidive.

Toutes les causes qui produisent le rhumatisme, déterminent également la sciatique; cela doit être puisque ce sont deux maladies identiques, le siége seul étant différent. Ainsi le froid, et surtout le froid humide, la suppression de la transpiration, le refroidis-

sement prolongé des pieds, notamment sur un sol humide, sont les causes occasionnelles très-communes de cette maladie. Je remarquerai néanmoins qu'elle se manifeste le plus souvent quand le refroidissement a lieu après une marche fatigante, ou bien encore lorsqu'ayant pris un bain chaud, on s'expose ensuite à l'action du froid. En 1822, M. C*** donna rendez-vous aux Tuileries à un de ses amis : il jugea convenable, avant de s'y rendre, d'aller à l'établissement du Pont-Royal, où il resta dans un bain chaud près d'une heure et demie. A peine sorti de cette température élevée, il vint s'asseoir sur un banc de pierre très-froid aux Tuileries, pour y attendre son ami. Dès le soir même, il fut atteint d'une violente sciatique à la cuisse gauche, qui dura plus de quatre mois, et dont il ressent encore quelques atteintes, soit dans les variations brusques de l'atmosphère, soit quand il se fatigue à marcher.

Quelquefois la sciatique ne se déclare pas

aussi brusquement; la maladie se fait sentir dans les muscles du dos, dans les lombes, sous la forme de *lumbago;* puis elle se fixe avec violence et tenacité sur le nerf sciatique : nouvelle preuve que le rhumatisme musculaire et la névralgie dont il s'agit ne sont qu'une même maladie, puisqu'on les voit souvent changer de siége, mais non de nature. Que penser maintenant de l'absurde et puérile distinction établie par certains auteurs entre la sciatique nerveuse et la sciatique rhumatismale? Il n'est pas plus possible de les reconnaître par des caractères particuliers, que de les traiter séparément : cette distinction est donc purement scolastique, et ne repose point sur l'expérience.

Ne m'occupant principalement que des moyens curatifs, je néglige à dessein de parler des différens siéges que peuvent occuper à la cuisse les névralgies rhumatismales : il me suffira de rappeler que le plus ordinairement la douleur, partant ou des lombes ou

du pli de la cuisse, s'étend inférieurement à la partie latérale ou postérieure de cette partie jusqu'au jarret, et quelquefois jusqu'à la jambe et aux orteils. D'autres fois la douleur s'élance des testicules sur la partie antérieure de la cuisse. Au contraire, chez quelques malades, cette douleur se propage des orteils aux parties supérieures. Tantôt elle est presque générale dans le membre, tantôt elle se borne à la partie supérieure du nerf sciatique ou dans le nerf tibial. Quoi qu'il en soit, la nature du mal étant la même, le traitement ne varie pas, et celui-ci est fondé sur les indications qui se présentent.

Ces indications sont relatives au degré même de la maladie et au temps de sa durée, indépendamment des autres circonstances; il est donc important de conserver ici l'ancienne et bonne distinction de la sciatique *aiguë* et de la sciatique *chronique*, bien qu'il ne soit pas toujours possible de préciser la limite qui sépare ces deux nuances de la

même maladie. Dans la première, l'indication la plus formelle, la plus instante, est certainement de calmer la douleur, douleur quelquefois telle, qu'elle ne laisse de repos au malade ni jour ni nuit, et qu'elle s'exaspère par le plus léger mouvement du membre. C'est alors qu'il faut recourir aux moyens suivans :

La saignée. Quand par l'effet des douleurs, il y a une très-vive réaction générale, que la circulation est accélérée, le pouls fort et vibrant, la figure animée, il faut pratiquer une saignée au bras. La quantité de sang sera proportionnée au degré même de cette réaction, surtout à l'âge du malade, à l'état de ses forces. Mais à moins de cette réunion de circonstances dont je viens de parler, la saignée générale a peu de succès dans la sciatique; elle apaise l'irritation de l'économie, fait cesser le spasme, mais elle n'a qu'une action très-bornée sur la maladie; insister sur ce moyen, ce serait épuiser inu-

tilement le malade; la névralgie n'en deviendra même que plus tenace, l'aiguillon de la douleur fût-il émoussé. Il vaut donc mieux recourir aux saignées locales qu'on pratique par les sangsues ou par les ventouses.

Quoique j'aie vu appliquer nombre de fois des sangsues dans la maladie dont il s'agit, le succès ne répond pas toujours aux intentions du praticien. C'est ici où l'on voit combien un précepte banal est souvent hors du cercle de l'expérience. De deux choses l'une, ou vous n'appliquerez qu'un petit nombre de sangsues, et dans ce cas il n'y a que peu ou point d'effet produit, ou bien on couvrira de sangsues le membre douloureux. Mais alors outre que la perte du sang peut être considérable, comme cela a lieu chez les sujets lymphatiques, à sang peu consistant, les nombreuses piqûres de sangsues déterminent quelquefois un surcroît d'irritation, de douleurs qui agitent singulièrement; car pour peu que le malade soit irritable, ces dou-

leurs ne manquent pas d'avoir du retentissement dans l'économie, et par conséquent d'ajouter à l'angoisse et au malaise qui existent déjà. On ne peut nier que dans certains cas de sciatique aiguë, on n'ait obtenu du soulagement à la suite d'une application de sangsues plus ou moins forte, mais ces cas sont rares, et l'on peut affirmer que la névralgie se serait parfaitement calmée par l'emploi des autres moyens.

Les *ventouses* sont de tout point préférables aux sangsues; leur effet est tout à la fois plus prompt, plus doux et plus sûr. L'essentiel est que leur application soit méthodique, c'est-à-dire qu'il convient de les poser sur le trajet même du nerf malade, puis qu'elles soient en nombre suffisant, enfin qu'on tire une quantité de sang convenable, quoique toujours relative à l'état des forces. Si le malade est faible, délicat, et surtout pusillanime, comme il n'arrive que trop souvent, on se contentera de ventouses sèches prome-

nées tout le long du membre malade. J'ai vu huit de ces ventouses appliquées à une dame atteinte d'une sciatique très-aiguë, enlever en vingt-quatre heures la presque totalité des douleurs. Il faut avouer néanmoins que les ventouses scarifiées ou sanglantes, ont une action bien plus forte que les précédentes. L'important, je le répète, est de les multiplier et de les appliquer dès le commencement de la maladie, car plus tard, il s'en faut qu'elles aient la même efficacité. Je recommande encore, avant de les appliquer, de déterminer un certain afflux de sang dans la peau de la partie malade, les résultats de cette petite opération n'en seront que plus assurés. Voici au reste la manière de procéder des meilleurs praticiens. On applique sur le membre souffrant, pendant une heure environ, des cataplasmes chauds et émolliens qu'on enveloppe de flanelle et de taffetas ciré; ou bien si le poids de ces cataplasmes ne peut être supporté, on

fait des fomentations chaudes au moyen de compresses imbibées d'un liquide émollient qu'on laisse sur la partie. Lorsque la peau est chaude et rouge, on applique le plus promptement possible, cinq, six, huit ou dix ventouses qu'on scarifie légèrement, et qu'on laisse saigner plus ou moins longtemps; aussitôt que le sang est arrêté, on recouvre chaque aire de ventouse d'un emplâtre de cérat légèrement opiacé; puis on place le membre dans une position convenable, en recommandant au malade de garder le repos le plus possible. Il est bien rare que par ce procédé, les douleurs ne se calment pas au bout de peu de temps, et qu'elles ne deviennent tolérables. Ce moyen qui vient d'être exposé est d'autant plus convenable qu'on peut y recourir partout, en bien peu de temps et à peu de frais. En effet, si l'on manque de ventouse à pompe, des verres à boire dans lesquels on fait le vide, au moyen d'un morceau d'étoupe trempé dans un peu

d'eau-de-vie ou d'esprit-de-vin, peuvent très-bien la remplacer ; c'est un moyen vulgairement connu et qu'on ne doit pas négliger. Au reste, quel que soit le mode de saignée qu'on emploie dans la sciatique aiguë, il faut seconder son action par les moyens suivans :

Les *purgatifs :* il ne s'agit point ici de purgatifs actifs, mais de simples laxatifs, comme la manne, la casse et autres substances qui relâchent le ventre sans irritation ni coliques. Les lavemens émolliens doivent être administrés tous les jours, car l'expérience a démontré que sur dix personnes atteintes de sciatique aiguë, neuf sont tourmentées depuis plus ou moins long-temps par la constipation. J'ai connu un administrateur des plus distingués, qui guérissait constamment les sciatiques dont il était fréquemment atteint, avec des lavemens d'eau salée ordinaire. Cependant comme il finit par en éprouver des inconvéniens, il ne prit que de simples lavemens émolliens mais répétés,

et il obtint des résultats tout aussi favorables.

L'huile essentielle de térébenthine ; on sait que l'emploi de ce médicament est dû à Cheyne, qui le donnait le matin à jeun, à la dose de quatre gros, mêlés au miel, puis il faisait boire ensuite deux ou trois tasses de petit lait. Ce médicament employé de nouveau à notre époque, notamment par MM. Récamier et Martinet, compte plusieurs succès bien constatés, mais il échoue toutes les fois que le malade ne peut le supporter à des doses convenables. Il est, je crois, fort inutile de dire que cette substance n'agit point par une qualité spécifique, mais bien en opérant une forte révulsion intestinale.

Cependant, malgré ces moyens intérieurs, on ne doit pas perdre de vue les applications externes. Parmi elles il faut mettre au premier rang, un ou deux *vésicatoires* appliqués sur le trajet du nerf douloureux, et qu'on panse deux fois par jour avec l'acétate de morphine, en commençant toujours par

une très-faible dose, un quart de grain, et en s'élevant graduellement jusqu'à deux grains et plus, comme je l'ai vu chez certains sujets. Ce moyen triomphe presque toujours et en très-peu de temps de l'extrême acuité des douleurs, et on le continue en variant le siége des vésicatoires pour ne point diminuer leur efficacité. Il faut aussi recourir aux embrocations, et aux linimens calmans, aux frictions mercurielles dont nous avons parlé précédemment (page 49). On peut encore seconder l'action des médicamens par des tisanes légèrement sudorifiques, par l'usage abondant du petit lait, par des bouillons rafraîchissans, l'eau d'orge miellée, etc. Lorsque le malade, comme il arrive quelquefois, éprouve des angoisses, des spasmes produits par l'excessive douleur, on pourra prescrire une potion calmante, ou bien encore, s'il y a de la répugnance pour les liquides, les pilules suivantes, dont j'ai vu de bons effets:

Pr. : Thridace. . . . . . } de chaque, douze grains.
Extrait de jusquiame blanche. . . . . . }
Acétate de morphine. . . . . . deux grains.

Faites douze pilules, dont le malade prendra une ou deux par jour.

Tel est le traitement de la sciatique aiguë qui, conduit avec prudence et méthode, continué pendant quelque temps, peut amener une guérison complète; mais il n'en va pas toujours ainsi. Soit par la violence même du mal, soit par des imprudences que commet le malade, ou la cessation trop prompte du traitement, il arrive souvent que les douleurs diminuent d'intensité, mais ne s'éteignent pas entièrement, et se prolongent même un temps indéfini, c'est ce qu'on appelle la *sciatique chronique*, maladie longue, opiniâtre, et qui résiste très-souvent aux moyens curatifs le plus méthodiquement employés.

Toutefois, le degré de curabilité de cette maladie est relatif à certaines circonstances

que les rhumatisans et les praticiens ne doivent pas perdre de vue. Par exemple, si les douleurs existent depuis long-temps, quoique avec des variations d'abaissement ou d'intensité, si le membre s'est amaigri et qu'il soit presque atrophié, s'il y a des contractures dans ce membre, si d'autres douleurs se font sentir dans différentes parties du corps, si le malade épuisé par la persistance du mal est tombé dans une sorte d'émaciation ou de marasme, la guérison est impossible à obtenir, la poursuivre sans relâche, par des moyens actifs, serait accélerer la perte du malade; il faut se contenter d'essayer de le soulager. Mais lorsqu'une telle réunion de circonstances défavorables n'existe pas, on peut espérer une guérison radicale; je dis espérer, car une expérience journalière prouve que rien n'est plus difficile que d'y parvenir, surtout quand la maladie est prolongée pendant six mois, un an et plus. Aussi, que n'a-t-on pas tenté pour atteindre le but? Les

fastes de l'art attestent quels efforts ont été faits à toutes les époques de la science pour guérir cette cruelle maladie; or, les nombreux moyens employés pour la combattre, ne prouvent que trop l'inefficacité du plus grand nombre. Voici ceux qui, jusqu'à ce jour, ont une activité la plus incontestable.

Le vésicatoire appliqué à la partie inférieure et externe de la cuisse, à l'endroit même où le nerf est le plus près de la peau. Personne n'ignore que cette méthode, due à Cotugno, dont on a rejeté la théorie, a quelquefois beaucoup de succès; mais pour le rendre probable, il faut d'abord que ce vésicatoire soit assez large; en second lieu, il doit être entretenu très-long-temps. Quelques praticiens y ajoutent de l'opium ou un peu d'acétate de morphine, mais les résultats sont assez incertains. Je me suis bien trouvé de recourir par la même méthode à l'extrait de *stramonium*, que plusieurs médecins re-

gardent comme spécifique dans les névralgies rhumatismales. Mais en même temps que je l'appliquais extérieurement, j'en administrais quelques doses à l'intérieur avec les précautions requises dans l'emploi d'un pareil médicament. Ainsi, on peut donner un demi-grain d'extrait de stramonium, une heure après, un second demi-grain, puis une troisième dose deux heures après cette dernière, et le lendemain une quatrième dose; mais il faut s'arrêter aussitôt que des phénomènes narcotiques ont lieu, comme des vertiges, l'affaiblissement de la vue, la sècheresse à la gorge, etc. Lorsque le malade avale difficilement, on peut employer la formule suivante :

Pr. : Extrait de datura stramonium, deux grains.
Eau distillée. . . . . huit onces.
Sirop simple. . . . . une once.

Dissolvez : une cuillerée à bouche d'heure en heure, en observant avec soin les effets

produits. Après quelques jours d'intervalle, on recommence l'emploi de ces préparations, qu'on seconde par un liniment analogue, c'est-à-dire qu'on fait dissoudre un demi-gros du même extrait dans quatre onces d'huile d'olive, dont on fait des frictions plusieurs fois le jour sur le membre douloureux.

Les bains et les douches d'eaux sulfureuses. Quoique ce moyen n'ait pas toujours le succès qu'on en attend, il arrive qu'il diminue quelquefois le mal, arrête l'amaigrissement, calme les douleurs, et c'est beaucoup, surtout quand l'affection dure depuis long-temps. Il faut donc y recourir, soit dans les établissemens thermaux des villes, soit aux sources mêmes, quand il y a possibilité d'y aller. Il peut souvent se faire qu'une *saison des eaux* n'amène que peu de soulagement, mais une seconde, une troisième peuvent déterminer une amélioration progressive et plus décidée.

Les bains de *marc de raisin*, et celui *d'o-*

lives, arrosés ou non d'eau-de-vie, maintenus à une certaine température, ont aussi produit de bon effets, surtout quand on les seconde par des frictions sèches répétées sur le membre malade. Ces bains trop vantés par quelques personnes, trop négligés par d'autres, comptent pourtant en leur faveur plusieurs faits de guérison.

La *cautérisation*. Ce moyen s'emploie dans des cas extrêmes, et quand le malade a la forte volonté de guérir. Tantôt on applique un ou deux boutons de feu sur un des points du trajet du nerf sciatique, tantôt on préfère recourir à plusieurs moxas, qu'on fait suppurer plus ou moins long-temps après la chute des escarres. On a vu aussi de vieux soldats atteints de cette maladie, se soulager, et quelquefois se guérir, en établissant le long de la cuisse et sur les endroits douloureux, une traînée de poudre à canon, à laquelle on mettait le feu. Ce moyen était répété plusieurs fois, selon les résultats obtenus.

L'urtication. On a aussi obtenu quelques guérisons en frappant d'orties la partie malade. Mais, outre que ce moyen n'est pas applicable en toute saison, les frictions d'huile de *croton tiglium*, celles de pommade émétisée, sont tout aussi efficaces. On pourra néanmoins l'essayer, quand ce ne serait que pour varier les excitans de la sensibilité.

Quelquefois j'ai vu réussir une méthode combinée; elle consiste :

1° A frictionner assez durement la partie malade avec une brosse ou une flanelle chaude;

2° A faire immédiatement des onctions avec la pommade suivante :

Pr. : Extrait de Belladonne, } de chaque, un à deux
— de stramonium, } gros.
Axonge. . . . . d'une à deux onces.

Mêlez avec soin.

3° A appliquer après la pommade, sur la

partie douloureuse, une légère flanelle ou un peu de papier gris sur lequel on passe à plusieurs reprises, un fer à repasser modérément chaud.

On répète trois fois par jour la même opération, le malade ayant soin de garder le lit.

Enfin, on a proposé le moyen suivant, déjà employé contre d'autres névralgies, moyen qui compte plusieurs succès:

On sature d'axonge la litharge et l'oxide blanc de plomb, on en compose en quantité suffisante, une pommade qu'on étend sous forme de couche épaisse sur le membre douloureux, qu'on a soin de recouvrir en entier de toile enduite d'onguent styrax ou de diapalme. Cette couche, qu'on laisse jusqu'à siccité, n'est remplacée par une autre que quand la douleur persiste. Quoique ce moyen, comme on l'a observé, ne soit pas plus certain que les autres, les effets calmans et sédatifs de préparations de plomb sur le système nerveux, ont été constatés depuis trop long-

temps pour qu'on se refuse à croire aux bons effets de celle dont il s'agit. Au reste, l'expérience a déjà prononcé en sa faveur.

CHAPITRE IV.

Du rhumatisme articulaire.

On sait que les médecins désignent sous ce nom le gonflement spontané, douloureux, d'une ou de plusieurs articulations, quelquefois avec un appareil de symptômes inflammatoires évidens, réaction fébrile, etc., d'autres fois, sans que ces symptômes aient lieu, au moins d'une manière prononcée. Cette maladie se présente en effet, sous des formes assez variées, quoique son type soit toujours le même; aussi un malade qui l'a

déjà éprouvée, comme un médecin qui l'a bien observée, la reconnaissent-ils ensuite avec une grande facilité. Tantôt elle est partielle, bornée à une articulation où elle se fixe et se cantonne avec opiniâtreté; tantôt elle envahit plusieurs articulations, quelquefois même toutes celles des membres supérieurs et inférieurs, soit successivement, soit simultanément, comme il y en a des exemples. Dans le plus grand nombre de cas, elle se maintient à l'extérieur, mais souvent aussi elle envahit certains organes de l'intérieur. Un de ses caractères principaux, est en effet la *mobilité*, c'est là ce qui rapproche cette affection du rhumatisme musculaire, dont elle diffère sous tant d'autres rapports.

Le but principal de cet ouvrage étant d'exposer les meilleures méthodes de traitement dirigées contre la goutte et le rhumatisme, je n'entrerai donc dans aucune description particulière de ces gonflemens douloureux connus sous le nom de *rhumatisme*

articulaire. Je me contenterai de remarquer, qu'en médecine, comme en beaucoup d'autres sciences, on est souvent la dupe des mots. En effet, on appelle *rhumatisme*, musculaire ou articulaire, deux affections dont les analogies sont certainement très-faibles et peu saisissables, tandis que les différences tirées, de leurs causes, de leur marche, de leurs symptômes, de leur traitement, sont innombrables. On les distingue simplement et uniquement par l'adjectif tiré de leur siége, mais on ne voit pas que leurs conditions pathologiques ne sont pas les mêmes, ou du moins que le fil de l'analogie de ces deux affections, se rompt si souvent, que l'usage ou le préjugé seuls, autorisent d'employer la même expression pour les désigner.

Les considérations suivantes pourront aider à faire connaître les différences fondamentales de ces deux maladies, à démêler la vérité de la vraisemblance, chose parfois malaisée dans la pratique de la médecine.

1° Quelles sont les personnes les plus exposées à ce qu'on appelle le *rhumatisme articulaire?* Celles qui se trouvent dans la force de l'âge. C'est depuis quinze ans environ, jusqu'à quarante, lors de cette période de l'existence où la vie est dans le plein exercice de sa force, que cette affection se fait le plus souvent remarquer. On l'a quelquefois vue dans un âge plus jeune ou à cinquante et soixante ans, mais ce sont des exceptions. Au contraire, le *rhumatisme musculaire* attaque très-rarement les jeunes gens, tandis que rien de plus fréquent chez les personnes d'un âge mûr. J'en ai dit précédemment la raison; c'est que chez les premiers, la circulation capillaire de la peau étant très-active, y maintient toujours la chaleur, indépendamment de la transpiration très-facile, tandis que ces causes physiologiques existant à peine chez les seconds, la peau se décalorise très-aisément.

2° Dans l'immense majorité des cas, on

peut assurer que le rhumatisme musculaire, est l'effet plus ou moins immédiat du refroidissement de la peau ; rien de plus connu, rien de mieux démontré par l'expérience. Mais cette cause ne paraît nullement avoir la même activité, l'on peut dire la même *nécessité*, pour le rhumatisme articulaire. L'analyse d'une multitude de faits, d'observations relatives à cette maladie, prouve que sa cause est souvent occulte, qu'elle échappe à l'attention, au souvenir du malade et à l'investigation du médecin. La maladie paraît diminuer, puis reparaît après un intervalle plus ou moins long, sans qu'on puisse remonter avec certitude à la cause déterminante de ces invasions multipliées.

3° Mais voulez-vous une différence plus tranchée encore ? vous la trouverez dans le caractère même de ces deux affections. Le rhumatisme musculaire ne présente rien d'inflammatoire ; examinez le membre endolori, pressez-le dans toutes ses parties,

aucun signe pathologique ne démontrera qu'il y ait inflammation : c'est une vérité maintenant avouée de tous les vrais praticiens. Loin de là, la forme phlegmasique est essentielle et comme inhérente au rhumatisme articulaire ; il y a gonflement, chaleur, rougeur, élancemens, et surtout une grande douleur à la pression de la partie affectée. Que le siége de la maladie soit dans la partie fibreuse de l'articulation, ou simplement dans la capsule synoviale, que nous importe ; il nous suffit de constater le caractère décidément inflammatoire de cette affection. Mais adoptant une théorie toute imprégnée de physiologisme, faut-il croire que l'inflammation est la nature même du rhumatisme articulaire ! De ce qu'une maladie peut revêtir la forme inflammatoire, s'ensuit-il que l'inflammation soit la maladie elle-même? Non, sans doute, ce serait prendre l'effet pour la cause, le symptôme, la manifestation pour le principe morbifique.

Toujours est-il que les développemens phlegmasiques constituent à divers degrés le rhumatisme articulaire, tandis que rien de semblable ne s'observe pour la névralgie rhumatismale. C'est une vérité qui semble désormais acquise à la science.

4° Il faut regarder comme une conséquence nécessaire de cette condition pathologique, la réaction générale, la fièvre, bien autrement vive et fréquente dans le rhumatisme articulaire que dans le rhumatisme musculaire, fièvre connue sous le nom de fièvre *rhumatismale* ou *arthritique*. Pour peu que la maladie soit active dans le premier, les mouvemens fébriles sont très-prononcés; il faut au contraire que la maladie soit extrême dans le second, l'individu jeune, d'un tempérament sanguin, pour qu'il y ait de la fièvre, encore se dissipe-t-elle facilement dès les premiers jours, surtout quand les sueurs se manifestent. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ce soit l'ex-

trême intensité des douleurs qui produise l'excitation du système circulatoire; elle tient à la nature même de la maladie. C'est ainsi qu'on voit des douleurs vives, intolérables, produites par des névralgies rhumatismales, ne déterminer aucun changement dans le pouls, tandis que le rhumatisme articulaire aigu, même modéré, est souvent accompagné de fièvre.

5° Une autre conséquence de la forme inflammatoire du rhumatisme articulaire, se trouve dans les altérations locales qu'on observe souvent à la suite de cette maladie. Ces altérations consistent dans des épanchemens séreux et purulens, des engorgemens, des épaississemens des membranes et des capsules articulaires, quelquefois même des érosions des cartilages articulaires, des soudures des os, etc. Mais trouve-t-on rien de semblable, rien d'analogue dans les organes long-temps fatigués par un rhumatisme musculaire? Nullement. Tout au plus le membre rhuma-

tisé peut-il s'amaigrir à la longue par faute de l'influx nerveux régulier. Encore cet effet ne s'observe-t-il que chez certains sujets délicats, où il y a peu de sang, peu de substance charnue. J'ai déjà fait ces remarques; mais comme l'a dit un homme célèbre, quand il s'agit d'établir une vérité, la *répétition* est la plus puissante de toutes les figures de rhétorique.

6° Le rhumatisme articulaire est le seul qui détermine par sympathie, ou autrement, les affections du cœur connues sous le nom de *pericardite, d'endocardite,* et même de *meningite,* ou bien des épanchemens dans la cavité de certaines membranes séreuses, suite d'une inflammation sourde de ces membranes. Or, je ne pense pas que les médecins qui se sont occupés spécialement de ces recherches, aient observé ces maladies, à la suite du rhumatisme musculaire. C'est ce qui établit même une grande différence dans le pronostic de ces deux affections; en effet,

le rhumatisme articulaire pris à un certain degré, est toujours une maladie grave, souvent dangereuse, qu'il faut constamment surveiller, tandis qu'il est bien rare que le rhumatisme musculaire, ou plutôt la névralgie, désignée par ce nom, compromette les jours du malade, quelle que soit d'ailleurs la vivacité des douleurs et même leur persistance.

7° Il y a des observations qui prouvent que le rhumatisme articulaire, précède, accompagne ou suit immédiatement certaines inflammations, comme la scarlatine, la rougeole, l'érésypèle, qu'il alterne même avec elles, phénomènes morbides qu'on n'a pas remarqué dans les rhumatismes musculaires.

8° Quoique la mobilité du rhumatisme musculaire, soit un de ses caractères principaux, celle du rhumatisme articulaire, est encore bien plus remarquable, surtout chez certains sujets. Sans qu'on puisse en assigner la cause, ce rhumatisme passe quelquefois

rapidement d'une articulation à l'autre ; souvent il parcourt presque toutes celles des membres, et finit par se concentrer sur une seule ; d'autres fois, il se manifeste dès le commencement avec une certaine intensité, puis les symptômes disparaissent facilement, pour reparaître ensuite avec plus ou moins de violence ; ou bien encore, l'articulation semble peu affectée, dans le commencement, peu gonflée, peu douloureuse, puis les accidens augmentent graduellement et finissent par devenir très-opiniâtres. La singulière mobilité de cette affection, fait aussi qu'on est long-temps incertain s'il y a guérison complète, ce qui doit engager les rhumatisans à une surveillance continuelle, car les rechutes sont extrêmement faciles. Au reste, cette mobilité est, selon moi, la seule analogie qu'il y ait entre le rhumatisme articulaire et le rhumatisme musculaire, encore voit-on qu'il y a à cet égard de notables différences.

9° Si ces deux maladies étaient de même nature, elles se transformeraient, ou plutôt se remplaceraient l'une par l'autre; or, c'est ce qu'on ne voit jamais, en observant les faits avec scrupule et impartialité. Assurément, il n'est pas rare de voir ces maladies affecter simultanément le même sujet; mais qui ne voit qu'il y a ici un fait de *coïncidence* et non un fait *d'identité?* et la preuve, c'est que ces maladies ne se terminent ni de la même manière, ni à la même époque. Il y a plus, c'est que si l'une succède à l'autre, on peut regarder ce phénomène morbide, comme le résultat du degré plus intense d'irritation produit par l'une ou par l'autre de ces affections; c'est ainsi qu'on voit une maladie plus grave, faire cesser, ou absorber une maladie légère, en raison de cette grande loi de physiologie qui remonte à Hippocrate, qu'une très-vive douleur en fait disparaître une moindre.

10° Le rhumatisme musculaire est quel-

quefois d'une guérison difficile, on ne saurait en disconvenir, surtout quand le malade est âgé; mais les difficultés sont bien plus grandes quand il s'agit du rhumatisme articulaire, qui résiste souvent aux méthodes de traitement les plus actives, les mieux combinées, ou qui du moins, après avoir cédé en apparence, reparaît ensuite avec une extrême facilité. Ajoutons, qu'en raison de sa nature, de sa forme, de ses caractères, et à cause de son excessive mobilité, le rhumatisme articulaire, est, toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup plus dangereux que le rhumatisme musculaire. A dire vrai, on pourrait appliquer à ce genre d'affection la réflexion de *Musgrave*, déjà citée, c'est-à-dire que le rhumatisme articulaire des membres est celui dont on est malade, mais que le rhumatisme viscéral est celui dont on meurt.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, que deux affections morbides qui présentent chacune un ordre de phénomènes différent, que deux

maladies qui n'ont aucun rapport ni dans leur forme, ni dans leur marche, ni dans leur terminaison, ni dans leur traitement, ne peuvent être identiques et par conséquent placées dans le même cadre. L'inexorable insistance des faits et de la logique, un criticisme juste et fondé, établissent nécessairement que la divergence des symptômes et du caractère entraînent la différence de nature. Or, si l'évidence est *la vie* de la vérité, comme le veut Descartes, surtout dans les sciences d'observation, cette évidence démontre qu'il ne s'agit point ici de paradoxe, mais bien d'un fait pratique dont la base se trouve dans l'histoire même des deux maladies dont il s'agit. Leurs noms seuls trompent par de fausses analogies. Que si le lecteur médecin n'est pas convaincu, il doit pourtant peser à la balance de la raison et de l'expérience ce qui milite en faveur de mon opinion, et du moins s'arrêter au doute, ce point culminant de toute sagesse. Au reste,

il ne faut pas croire qu'il s'agisse ici d'une simple dispute de mots; le traitement d'une maladie est absolument fondé sur sa nature présumée, et surtout sur les symptômes qui la caractérisent. Il est clair que la méthode curative et préservative des deux maladies dont il s'agit doit différer en beaucoup de points importans; c'est ce que les médecins et les rhumatisans ne doivent pas perdre de vue. Voyons donc en quoi consistent les meilleurs moyens de traitement du rhumatisme articulaire.

§ I.

Cette maladie a deux périodes très-distinctes, comme celles dont j'ai déjà parlé; elle est *aiguë* ou *chronique;* et comme ces deux formes amènent des indications diverses et d'importantes modifications dans le traitement, il est utile de conserver cette division. Les secours les plus actifs de l'art contre le rhumatisme articulaire aigu, sont:

La saignée; tous les médecins semblent d'accord sur ce point. Un individu atteint d'un rhumatisme articulaire aigu, avec douleurs vives, fièvre, etc., doit être saigné, et largement saigné. Cependant faut-il suivre l'ancienne méthode de Botal, puis d'Uffroy, qui dans cette maladie conseillaient la soustraction de dix-huit livres de sang dans l'espace de trois jours; méthode renouvelée de nos jours par des médecins d'ailleurs fort éclairés, ou bien limiter les émissions de sang, de manière à s'arrêter quand les symptômes de réaction générale sont calmés? La solution du problême est encore en instance. Il est certain, d'une part, que cette maladie doit être vivement attaquée, surtout quand elle est intense et qu'affectant dès le début un caractère particulier de mobilité, on a quelque raison de redouter qu'elle n'envahisse les organes intérieurs, et notamment le cœur ou son enveloppe. D'un autre côté, il faut craindre d'épuiser trop rapidement et

radicalement les forces du malade par d'énormes déperditions de sang. La *jugulation abortive* de la maladie n'a pas toujours lieu par des émissions de sang réitérées, comme s'en flattent quelques praticiens; mais il y a constamment un état d'énervation qui rend la convalescence longue, qui facilite le retour de la maladie en augmentant la susceptibilité du malade, et fait passer le rhumatisme aigu à l'état chronique. On répète que le plus puissant moyen d'arriver au vrai, en médecine comme ailleurs, est de compter; sans doute : mais comme il faut se méfier des calculs rigoureux appliqués aux vraisemblances médicales; qu'en médecine, surtout, le chiffre est la *lettre morte;* comme on peut d'ailleurs opposer raisonnement à raisonnement, chiffre à chiffre; qu'il y a des sophistes armés de statistiques ainsi que d'argumens, le meilleur est de s'en rapporter à l'intensité de la maladie, à la violence de ses symptômes, à la force, à la constitution, à l'âge du

malade, et de proportionner les émissions de sang à ces observations et aux résultats obtenus. C'est là une vieille règle de pratique éternellement répétée, parce qu'elle est et qu'elle sera éternellement fondée sur l'expérience. Entre l'instinct routinier et la chimère hypothétique, il est un point que le bon sens exquis du praticien exercé sait reconnaître et ne jamais dépasser.

Aux saignées générales plus ou moins multipliées, il faut joindre les sangsues; mais leur application n'est surtout indispensable que quand la maladie s'est concentrée sur une articulation; encore faut-il s'assurer si la peau n'est pas assez irritable pour que les nombreuses piqûres de ces animaux ne déterminent une douleur capable de reproduire la fièvre, ainsi que je l'ai observé chez certains sujets délicats et irritables.

Les ventouses sèches et scarifiées sont contre-indiquées; car outre la difficulté de leur application, elles occasionnent trop de

douleur locale, douleur qui a toujours un retentissement général dans l'organisme.

Les linimens adoucissans, les embrocations de même nature, les cataplasmes émolliens, arrosés de liniment calmant, doivent seconder les saignées, toujours le principal remède dans les maladies dont il s'agit. Quant aux linimens, *voyez* pages 220 et 221.

Les frictions mercurielles, faites sur l'articulation malade, ont quelquefois réussi à calmer promptement les accidens; mais il y a ici plusieurs précautions importantes à ne pas perdre de vue. Il faut que ces frictions soient faites avec ménagemens sur la partie, pour ne pas augmenter les douleurs articulaires; que la pommade dont on se sert soit toujours l'onguent napolitain ou mercuriel double; que ces frictions soient réitérées à la dose de deux à quatre gros, toutes les deux heures environ; enfin de ne pas les prolonger plus d'un jour ou deux, car si

l'effet abortif ne se produit pas, si les accidens ne se calment point, c'est que le remède n'a aucune efficacité contre la maladie, ou que déjà des épanchemens, des engorgemens ont lieu dans l'articulation ou ses enveloppes, indépendamment de la salivation, qu'on évite presque à coup sûr en ne prolongeant pas l'emploi de la pommade mercurielle au-delà du terme dont nous avons parlé.

L'émétique à hautes doses a été depuis long-temps préconisé contre le rhumatisme articulaire aigu. Il y a certainement des faits qui prouvent en faveur de cette méthode; mais dans le plus grand nombre, l'efficacité du médicament n'a pas répondu aux espérances des praticiens. Quant à moi, j'avoue que les résultats ne m'ont pas paru aussi prompts, aussi décisifs qu'on l'a dit. Loin de là, j'ai vu de graves accidens produits par l'emploi de l'émétique à hautes doses, notamment des superpurgations, des inflammations

d'estomac, et même dans deux cas des spasmes et des convulsions.

Les sudorifiques, parmi lesquels je mets au premier rang la poudre de Dower, administrée à la dose de dix à vingt grains, deux ou trois fois par jour, et le rob de sureau, dont on aide les effets par des boissons chaudes et abondantes, comme l'infusion édulcorée de tilleul, de violette, de feuilles d'oranger, le petit lait, une légère décoction de chiendent avec addition d'un peu de sel de nitre, etc. Ces boissons m'ont paru toujours préférables aux décoctions de bois sudorifique, comme la salsepareille, le gaïac, le sassafras. Ces dernières, loin d'exciter la sueur, irritent l'estomac, échauffent le malade et provoquent une constipation souvent fort opiniâtre. On dit que les premières n'agissent que par l'eau chaude, qui en fait la base, cela est possible; mais si l'on parvient au but, si l'efficacité de ces boissons est réelle et démontrée, qu'importe leur qualité in-

trinsèque. On peut affirmer cependant qu'elles sont supérieures à la simple eau chaude, en ce qu'elles n'inspirent point au malade ces soulèvemens d'estomac, ces fatigantes nausées produites par cette dernière boisson. Il est tel malade qui supportera facilement d'énormes quantités des infusions dont j'ai déjà parlé, et qui ne pourra aller jusqu'au douzième verre d'eau chaude, sur les quarante-huit proposés autrefois par Cadet-de-Vaux pour la guérison de la goutte.

Les opiacés ont été employés contre le rhumatisme articulaire, ainsi que dans le rhumatisme musculaire; on y a recours comme calmant et comme sudorifique. Sans rejeter tout-à-fait cette puissante médication, je ferai observer que les doses d'opium étant ordinairement assez élevées dans cette circonstance, il y a des sujets chez lesquels le narcotisme ou l'empoisonnement par cette substance a lieu très-promptement: en second lieu, qu'il y a des constitutions qui ne peuvent sup-

porter l'opium, à quelque minime quantité qu'on l'emploie. Le mieux est de recourir aux opiacés comme calmans, soit à l'extérieur par la méthode endermique, soit à l'intérieur, ainsi que je l'ai exposé précédemment pour le rhumatisme musculaire (pag. 221).

Les légers purgatifs, les lavemens plus ou moins réitérés ne doivent point être négligés. Toutefois il faut bien se rappeler que les plus petits mouvemens déterminent, dans cette maladie, des douleurs aiguës; que ces douleurs augmentent et entretiennent la fièvre; que l'insomnie en est aussi le résultat. Il convient donc que le malade garde le repos le plus exactement possible, et ce repos du corps et du membre doit être prolongé jusqu'à ce que la guérison soit à peu près complète. C'est une précaution que les rhumatisans ne doivent jamais perdre de vue, ainsi que celle de se préserver du froid et de l'humidité; car au moment que se croyant guéris, ils veulent se livrer à leurs occupa-

tions, à de vieilles habitudes, qu'ils négligent de se couvrir, la maladie reparaît subitement, quelquefois même avec plus de violence que dans les premiers paroxismes. Quant au régime, il faut qu'il soit proportionné à l'intensité de la maladie. S'il y a de la fièvre, la diète est indispensable; mais aussitôt que ce symptôme est calmé, il faut donner des alimens légers, et les rendre graduellement plus substantiels et nourrissans, surtout quand la maladie se prolonge.

§ II.

Le rhumatisme articulaire *chronique*, comme celui qui a un caractère aigu, présente une infinité de nuances, depuis la simple douleur avec un léger gonflement de l'articulation, jusqu'à l'engorgement extrême de celle-ci, l'épanchement séreux et synovial, l'altération des tissus, etc. C'est donc d'après ces différences qu'il faut graduer, pro-

portionner, varier et modifier le traitement. Au reste, il faut le dire, rien de plus difficile à obtenir que la guérison complète et radicale du rhumatisme chronique porté à un haut degré, soit à cause de l'habitude fluxionnaire de la nature sur l'articulation affectée, soit par les désordres de cette même articulation : trop souvent les ressources de l'art sont insuffisantes. C'est beaucoup quand on peut obtenir de limiter le mal, d'arrêter ses progrès, et de prévenir de graves accidens ultérieurs.

Cependant, si les remèdes sont souvent sans efficacité contre l'affection dont il s'agit, ce n'est pas par la quantité qu'ils pèchent. Ouvrez les livres de médecine, les pharmacopées, les formulaires, les traités spéciaux, de toutes parts se présentent à vos yeux des médicamens, des recettes de toute espèce pour obtenir la guérison du rhumatisme chronique articulaire ou non ; malheureusement l'expérience dément chaque jour de si belles

promesses, et l'on peut appliquer à cette multitude de moyens prétendus curatifs, la réflexion de Fontenelle à l'aspect d'une riche pharmacie, qu'il en est de cette foule de remèdes « comme de la société, où l'on reçoit quantité d'offres de service, mais peu de services en effet. » Ce qui augmente les difficultés, c'est que ce rhumatisme chronique, qu'on veut absolument guérir par des toniques, redevient aigu à un degré plus ou moins prononcé, à chaque récidive de la maladie, ce qui, répété plusieurs fois dans un espace de temps donné, fatigue à la longue l'articulation, en épuise la force, l'énergie, la vitalité, sans pour cela en diminuer la sensibilité, l'extrême irritabilité. Que de faits et d'exemples ne pourrais-je pas citer à l'appui de l'assertion que je viens d'émettre, et de ce point de vue pratique trop souvent négligé! Il faut donc avoir égard dans ce traitement, non seulement au temps qu'a duré la maladie, mais à son état présent, la suivre pas à

pas, s'attacher à détruire tout principe d'irritation et de douleur, et surtout combattre les causes externes, comme le froid humide, les variations de température, les écarts de régime, l'exercice forcé, etc. D'ailleurs, c'est souvent en combinant la plupart des moyens curatifs, en les associant avec des précautions hygiéniques, qu'on obtient des résultats favorables et une guérison qui ne se dément pas. Il faut compter parmi les moyens les plus efficaces:

Les linimens balsamiques fortifians et narcotiques, comme le liniment ammoniacal et laudanisé, que je recommande toujours comme un des plus simples et des plus énergiques; le baume opodeldoch, très-facile à remplacer par une solution de savon blanc à laquelle on ajoute une eau spiritueuse quelconque. La teinture de cantharides, mélangée avec l'huile d'amandes douces, dans la proportion d'une partie de la première, sur quatre de la seconde, a été préconisée par

quelques praticiens; mais il faut dans ce cas surveiller l'état de la vessie. Le liniment suivant, antispasmodique et stimulant tout à-la-fois, a produit aussi de bons effets, surtout quand il n'y a que peu ou point de douleur dans l'articulation.

Pr. : Esprit de corne de cerf. . . . . une once
Huile d'olive . . . . deux onces.
Teinture d'opium, } de chaque, une once.
Huile d'origan, }

Mêlez.

On fait chauffer une forte cuillerée de cette préparation; on l'applique chaude en onctions sur la partie malade, qu'on recouvre ensuite d'une flanelle et de taffetas ciré. Si la peau est délicate et facilement irritable, on ne mettra qu'une demi-once d'huile d'origan. Au reste, il faut observer que chez certaines personnes, l'application prolongée des corps gras sur la peau, détermine des inflammations de cette partie qui obligent

d'en suspendre l'emploi. Les cataplasmes de farine de graine de lin produisent même quelquefois de pareils effets, notamment chez les femmes; je leur préfère les cataplasmes de riz ou de grosse semoule.

Les bains et douches d'eaux sulfureuses : rien de plus connu, rien de plus vulgaire. Sans nier l'efficacité de ces moyens, je ferai la remarque qu'on suit dans leur emploi beaucoup plus la routine que les véritables indications. Le point essentiel est de proportionner avec soin, avec une attention minutieuse la multiplicité des douches, leur volume, leur poids, le degré de percussion, leur température, les substances dissoutes dans le liquide, la hauteur de leur chute, leur forme en colonne ou en arrosoir, d'après l'état de sensibilité de l'articulation. Si les douches, mal administrées, exaspèrent cette sensibilité, la maladie revient à l'état aigu, modéré, il est vrai, mais qui n'en recule pas moins indéfiniment la guérison : c'est ce que

j'ai vu nombre de fois. Le mieux, je le répète, est donc de diriger ce moyen curatif avec mesure et précaution, en commençant par les douches de vapeur d'eau ordinaire, puis passer successivement aux bains sulfureux, aux douches de même nature, qu'on rend graduellement plus nombreuses et plus fortes; s'arrêter si l'articulation est fatiguée, revenir à ce moyen quand le malade se sent bien, mais y renoncer tout-à-fait si la douleur et le malaise persistent; bien plus encore, si la chaleur du bain et de la vapeur déterminent le sang à la tête. Beaucoup de cas d'apoplexie, de péripneumonie, ont été le résultat de l'obstination de certains malades.

Les bains de marc de raisin, à l'époque des vendanges; ceux de *marc d'olive*, lors de la récolte de ce fruit, peuvent être employés avec plus ou moins de succès. Je dis avec plus ou moins de succès, car certaines personnes ont vanté ces moyens outre mesure.

Les vésicatoires volans, multipliés sur l'articulation elle-même, ont été employés avec des résultats avantageux. On pourra donc tenter ce moyen lorsque le malade a une ferme volonté de guérir, que les autres moyens ont été sans efficacité, et surtout que l'articulation n'est pas trop douloureuse.

Quant au *cautère*, au *moxa*, à l'application d'un *bouton de feu*, il existe, dit-on, des faits qui prouvent qu'ils ont été utiles dans le rhumatisme articulaire chronique. Toutefois si l'on réfléchit que des moyens aussi actifs peuvent exciter la sensibilité morbide à peine éteinte de l'articulation, rappeler la douleur, et avec elle les symptômes qui constituent le type aigu de la maladie, on sera conduit à ne les employer qu'avec une extrême prudence.

Ces réflexions peuvent s'appliquer au *massage*, que plusieurs personnes et quelques praticiens recommandent. Quant à moi, je n'ai vu aucun résultat favorable de ce moyen

pour le rhumatisme articulaire chronique. Conçoit-on, en effet, qu'on puisse impunément tirailler, pétrir, tourmenter une articulation naguère le siége d'une inflammation? Pense-t-on donner de la force, de la souplesse, de l'énergie à un organe faible, sensible, en l'irritant par des mouvemens violens, répétés, surtout après des bains et des douches déjà très-actives par elles-mêmes? Ce serait une complète erreur. Au reste, l'expérience a prononcé à cet égard, et le massage n'a réellement d'efficacité que contre le rhumatisme musculaire, encore faut-il l'employer avec ménagement.

Plût à Dieu que l'*électricité*, le *galvanisme*, l'*acupuncture*, eussent la puissance médicatrice que leur attribuent certaines personnes! Mais en réduisant les faits à ce qu'ils ont de vrai et de sincère, en estimant ce que valent les assertions de ceux qui font de la médecine et des observations à la façon dont Vertot faisait de l'histoire, en préférant l'exa-

men à la routine, la raison au témoignage, on trouve 1° que dans plusieurs cas de névralgie rhumatismale aiguë, ces moyens et surtout l'acupuncture, ont calmé presque subitement les douleurs; 2° que dans la grande majorité des cas, le mieux obtenu ne s'est pas soutenu, et qu'il a fallu recourir à d'autres moyens; 3° qu'on n'a point déterminé les conditions morbides qui peuvent déterminer à employer ou à rejeter ces moyens; 4° enfin, qu'ils sont absolument inutiles contre le rhumatisme articulaire chronique. Il y a donc sur ce point une sorte de vague que des expériences futures, faites avec soin et précision, et surtout avec impartialité, peuvent seules dissiper.

La compression de l'articulation malade est un moyen que je recommande particulièrement aux rhumatisans, car dans une foule de cas, il offre une incontestable efficacité. Je connais même plusieurs malades qui, désespérant de guérir complètement, se con-

tentent de comprimer avec une certaine force l'articulation : non seulement ils obtiennent par-là un soulagement des plus marqués, mais ils se servent de leur membre, et finissent même par rendre à l'articulation son état naturel. Cette compression se fait dans le commencement avec des bandelettes de diachylon gommé, longues d'un pied et demi environ, et dont on entoure toute l'articulation, et même un peu au-delà, en ayant soin de recouvrir le jet appliqué par le jet suivant de près des deux tiers. Cependant, comme l'application continuelle d'un corps gras sur la peau finit presque toujours par l'irriter, surtout chez certaines personnes dont la peau est blanche, fine, sensible, on remplace les bandelettes de diachylon par une bande de flanelle un peu large, avec laquelle on enveloppe chaque matin l'articulation, en la comprimant à un degré modéré. A peine le bandage est-il appliqué, que le malade éprouve une fermeté dans l'articulation, une

facilité de marcher, si c'est au genou, qu'il n'avait pas auparavant. L'essentiel est d'appliquer avec soin le bandage, de manière qu'il embrasse exactement la partie malade, qu'il la comprime sur tous les points, qu'il se dérange le moins possible dans la journée, enfin d'augmenter graduellement la compression. L'habitude et l'exercice font beaucoup dans ce cas, et je connais des rhumatisans qui appliquent ce bandage avec autant d'habileté que le chirurgien le plus exercé.

Lorsque par l'effet prolongé de ce moyen, ou des autres précédemment employés, l'articulation semble avoir repris sa force, il est important de continuer une partie des précautions recommandées pendant le cours de la maladie. Il est peu d'affections pathologiques dont la récidive soit plus fréquente et plus facile que le rhumatisme articulaire: or, comme le *mieux* est, en général, l'écueil ou échouent la plupart des malades, je le répète, il ne faut se relâcher qu'en très-peu

de chose et graduellement des moyens capables de rendre à l'articulation sa primitive énergie ; et on n'y parvient quelquefois qu'après un temps assez long, ordinairement de trois à six mois ou un an, en supposant toutefois que la maladie n'a pas pris un caractère par trop grave. Le froid, l'humidité, l'exercice violent de l'articulation malade sont surtout à redouter ; et par exercice violent, je n'entends pas celui qu'on ferait dans l'état ordinaire du membre souffrant, mais toutes les fois que cet exercice dépasse la force présente de l'articulation malade, ce qui la fatigue, ce qui l'excite ; ainsi ce qui serait modération dans l'état ordinaire, devient excès dans l'état presque morbide. Au reste, je reviendrai sur ces moyens hygiéniques.

Jusqu'à présent, il n'a été question que des médicamens externes pour le traitement du rhumatisme articulaire chronique ; mais il en est d'autres qui, administrés intérieurement, ont été vantés, soit par de vrais mé-

decins, soit par des médecins *in partibus*, classe très-nombreuse ordinairement. Mais comme la plupart de ces remèdes ont disparu sous la condamnation éternelle de l'expérience, je ne chercherai point à les exhumer. Je ferai seulement mention des bons effets obtenus par le *gaïac*, soit employé dans une forte décoction, soit par la *résine* de ce bois dissoute dans l'alcool, et qu'on administre dans un véhicule adoucissant, à la dose de quinze à vingt gouttes jusqu'à un gros, trois fois par jour. Un médecin anglais a beaucoup vanté aussi l'*hydriodate de potasse*, dont on fait prendre de trois jusqu'à six, sept et même dix grains, trois fois par jour. Sans rejeter tout-à-fait ce médicament, il faut attendre que des observations multipliées en aient constaté l'efficacité.

Enfin, il convient non seulement pour guérir, mais pour empêcher le retour du rhumatisme articulaire, de rechercher soigneusement et de combattre sa cause. Elle

est souvent cachée cette cause, je l'ai déjà dit; mais si on habite un endroit humide; si, par état, par circonstance, on a bravé les intempéries d'une saison rigoureuse, etc., il est évident, quand la maladie se déclare plus ou moins immédiatement, qu'elle est l'effet de ces agens, qui modifient avec tant de puissance l'économie animale. La suppression des règles, celle du flux hémorroïdal, même des saignemens de nez habituels, comme je l'ai vu deux fois chez une jeune demoiselle, peuvent aussi déterminer l'affection dont il s'agit. Quand on étudie avec attention la constitution d'un rhumatisant, ses habitudes, sa manière d'être, les maladies qu'il a éprouvées, les influences hygiéniques plus ou moins actives et pernicieuses auxquelles il est exposé, il est rare qu'on n'arrive pas à quelque circonstance importante pour le traitement de cette douloureuse et insupportable maladie.

CHAPITRE V.

Du traitement palliatif et préservatif du rhumatisme.

Dans les chapitres précédens sur les causes et la nature du rhumatisme, j'ai établi, et je crois avoir suffisamment prouvé, que le rhumatisme *musculaire* ne devait être considéré que comme une névralgie, qui variait seulement par le siége et l'intensité. J'ai fait remarquer que les jeunes gens, et surtout les enfans, étaient rarement atteints de cette maladie, et j'ai cru en trouver la raison dans la constitution physiologique du système cu-

tané de ces derniers. En effet, chez les enfans la peau est douée d'une grande somme de vitalité, énergie constamment entretenue par l'activité de la circulation capillaire, ce qui rend la transpiration aussi abondante que facile; de là aussi la fréquence des maladies éruptives particulières dans le jeune âge. Ainsi la peau des enfans se maintenant dans un certain degré d'excitation vitale, ne se refroidit que difficilement; c'est pourquoi on les voit souvent s'exposer impunément, presque nus, à l'action d'un degré de froid que des adultes ne supportent qu'à grand'peine.

Comme en toutes choses, l'art doit étudier et imiter la nature, tirons donc de l'observation faite sur les enfans, la conséquence que la cure palliative, et plus encore, les moyens de se préserver, autant que faire se peut, du rhumatisme, affection si mobile, si fugace, si prompte à reparaître, consistent à rapprocher autant que possible le système cutané, des conditions physiologiques de ce-

lui des enfans, c'est-à-dire d'y maintenir l'activité et l'énergie vitale, d'exciter doucement la circulation dans les vaisseaux capillaires, de favoriser les mouvemens du centre à la circonférence par une chaleur périphérique tempérée, enfin de prévenir le refroidissement subit de la peau par une trop prompte évaporation de la sueur et de la transpiration. Voilà, si je ne me trompe, le *principe fondamental* de cette cure préservative; principe qu'il importe d'autant plus de méditer que les attaques de rhumatisme deviennent plus fréquentes, par cela même qu'elles ont eu lieu plus souvent, en raison de la susceptibilité nerveuse, qui en est la conséquence; que ces attaques, à mesure qu'on avance en âge, sont plus graves, plus opiniâtres, et les récidives plus faciles; enfin que le rhumatisme ne laissant que très-peu d'intervalles, ou atteignant les viscères les plus importans, finit par tuer lentement et douloureusement les personnes qui y sont les

plus exposées. Le principe une fois posé et admis, on demande quels sont les moyens d'application qui sont en notre pouvoir. On ne trouve sur ce sujet rien de précis, rien de positif, ni dans les auteurs, ni parmi les praticiens, bien moins encore dans cette médecine populaire qui tient à des coutumes fondées souvent sur la routine, et quelquefois sur une incontestable expérience. Quant à moi, je réduis ce traitement préservatif aux moyens suivans:

Eviter les occasions de refroidissement de la peau.

Le secours des bains toniques et des eaux thermales.

L'emploi permanent sur la peau de certains tissus.

L'emploi plus ou moins répété de certains excitans extérieurs.

Les frictions sèches générales et partielles.

L'arénation.

Reprenons ces divers moyens.

1° Eviter les occasions de refroidissement subit de la peau.

Tant que le mal n'existe pas, on songe peu, en général, aux moyens de s'en préserver; les hommes sont faits ainsi pour la plupart des maladies. Il en est de même pour le rhumatisme, qu'on affecte, quand on ne l'a pas éprouvé d'une manière un peu grave, de traiter avec légèreté, au risque très-souvent de s'en repentir plus tard. Toutes les fois donc que la peau est dans un état de chaleur ou d'*œstuation* manifeste, mais surtout quand il y a une sueur abondante, non seulement il ne faut pas s'exposer à un froid subit, mais il convient que le refroidissement par l'évaporation de la sueur soit gradué et modéré, jusqu'à ce qu'enfin la surface cutanée ait repris sa température moyenne. Mettez la main sur la peau d'une personne qui sue dans les plus grandes chaleurs de l'été, vous trou-

verez fraîche la partie exposée à l'air extérieur, quel que soit le degré du thermomètre. Ce phénomène physico-vital tient, comme on sait, à la soustraction du calorique, qui se fait toujours par la vaporisation plus ou moins prompte d'un liquide quelconque. C'est par ce moyen que la température du corps humain se maintient à peu près la même dans les climats les plus opposés, dans les étés les plus ardens; ce qui donne à l'homme le privilége éminent de vivre sous toutes les latitudes. Les deux observations suivantes ajoutent de nouvelles preuves à l'assertion qui précède : la première, c'est que les personnes qui suent difficilement supportent avec plus de peine et de gêne une température élevée que celles dont la transpiration est facile et abondante; la seconde, que quand l'atmosphère est toute à la fois chaude et humide, on éprouve beaucoup plus de malaise que lorsque cette atmosphère est sereine, parce que dans ce dernier cas,

la transpiration se fait plus facilement et plus promptement.

Ainsi, tout démontre la nécessité d'éviter la subite décalorisation de la peau; car si elle a lieu, presque inévitablement, pour peu qu'on y soit prédisposé, et dans un assez court espace de temps, on sera atteint d'un rhumatisme plus ou moins aigu. Se découvrir le corps ou la tête trop promptement; rester stationnaire sous un courant d'air vif, bien plus encore, si ce courant est concentré par une porte, une fenêtre entr'ouvertes; conserver des vêtemens mouillés; se mettre à l'ombre dans un endroit frais, ventilé, humide; coucher dans des draps qui sont à peine secs; habiter surtout une maison humide, nouvellement construite, etc.; telles sont les causes générales qui, sous mille formes différentes et dans une incroyable multitude de circonstances, peuvent déterminer le rhumatisme à des degrés entièrement relatifs à la constitution individuelle. Mais, dira-

t-on, faut-il donc vivre ainsi dans une crainte perpétuelle, et le fil qui tient cette épée sur la tête ne peut-il se rompre à chaque instant, malgré des précautions multipliées? A cela je réponds que la maladie peut bien arriver, quoi qu'on fasse, mais qu'il vaut mieux mettre les chances de son côté; en second lieu, qu'entre l'*imprudence* et l'excessive *méticulosité*, il est un milieu que l'homme sage et avisé sait très-bien discerner. Sydenham, je crois, parle d'un homme qui, pour s'être mis à l'ombre d'une haie pendant qu'il était en sueur, conserva plus de quatorze ans un rhumatisme lombaire. Certes un peu de prudence dans ce cas n'eût pas été mal à propos.

Il est encore des circonstances importantes à remarquer ici, sous le double rapport de l'atmosphère ambiante et des individus. Si l'air est froid, et plus incomparablement encore, s'il est humide, le rhumatisme est à craindre; cet air semble plus dangereux encore près de la terre que dans une région élevée. Lors-

qu'il y a du vent, il faut redoubler de précautions, l'évaporation de la sueur étant encore plus prompte et la réfrigération plus forte; enfin le soir et la nuit sont beaucoup plus à redouter que le jour.

Du côté des individus, l'état actuel de l'économie mérite aussi de l'attention. Il est certain que pendant une convalescence, ou bien quand on a subi l'influence de causes énervantes, comme des excès vénériens ou de table, un travail prolongé du cabinet, etc.; il est certain, dis-je, qu'on se trouve dans les conditions les plus propres à être atteint de rhumatisme, si l'on s'expose aux causes extérieures; d'une part, le système nerveux étant affaibli, la réaction du centre à la circonférence est moins active; de l'autre, la circulation capillaire, et par conséquent la chaleur, sont également diminuées; il y a donc par conséquent peu de *capacité de calorique* dans le système cutané. Il faut bien admettre aussi, comme je l'ai déjà dit, que l'électricité

joue dans ces phénomènes vitaux et morbides un rôle important ; mais on ne peut le déterminer, les rapports précis de l'électricité atmosphérique avec ceux de l'économie étant inappréciables, car l'armature de la fibre vivante nous est tout-à-fait inconnue.

Mais de tous les états de l'économie, le plus à craindre, celui qui, selon moi, exige une surveillance très-active, est assurément le sommeil. On peut voir ici toute la différence qui existe entre l'enfant et l'adulte : à peine le premier est-il endormi, que sa peau s'échauffe, et une transpiration plus ou moins abondante se manifeste en peu de temps ; au contraire, chez l'adulte, et plus encore chez le vieillard, le ralentissement des mouvemens du cœur et de la circulation ayant lieu, la température du corps et de la peau s'abaisse sensiblement ; de là le besoin de se couvrir la nuit en dormant, plus que dans le jour, surtout si précédemment la peau a été vivement excitée par la chaleur et

la sueur. Quant à moi, j'adopte pleinement l'axiome suivant de Sanctorius, « que la transpiration est plus dérangée par le vent du midi pendant le sommeil que par un grand froid pendant la veille. » Combien n'ai-je pas vu de militaires, de chasseurs, d'agriculteurs, d'hommes du monde, être atteints de rhumatisme, pour avoir négligé sur ce point les précautions les plus communes. Remarquons encore que les accidens sont beaucoup plus fréquens le printemps et l'été que dans les autres saisons.

2° *L'usage des bains toniques et des eaux thermales.*

Malgré la routine, malgré le préjugé, qui pourtant commence à s'affaiblir, il est maintenant bien démontré que les bains ordinaires ne conviennent, ni pour la guérison du rhumatisme, ni pour se préserver de cette maladie, surtout si on prolonge l'immersion. Pourquoi cela? C'est que ces bains diminuent

singulièrement l'énergie de la peau; c'est qu'ils la rendent très-*impressionnable* aux influences de l'atmosphère, précisément en raison de la soustration du calorique plus ou moins grande qui se fait alors. Cela est si vrai, que des douleurs rhumatismales légères augmentent presque inévitablement après un bain tiède prolongé, surtout si l'atmosphère est froide et si on néglige de se vêtir chaudement. La même chose a lieu dans les affections catarrhales; le vulgaire même n'ignore pas qu'il faut se garder de prendre un bain quand on est enrhumé; pour cette fois du moins, la raison et l'expérience sont d'accord avec le vulgaire.

Je conseille donc aux rhumatisans, et j'insiste sur ce point, d'abord de ne prendre des bains tièdes, même dans une simple vue de propreté, que pendant la fin du printemps, ou dans l'été; puis de ne jamais les prolonger (un quart d'heure vingt minutes au plus); enfin de se vêtir assez chaudement en sor-

tant du bain, pour opérer sur-le-champ un mouvement de réaction sur la peau, capable de rappeler, de maintenir extérieurement la chaleur et la transpiration.

Mais les inconvéniens que je viens de remarquer pour les bains domestiques, n'ont point lieu pour les bains toniques, et il est facile d'en sentir les raisons. Ainsi les bains aromatisés, les bains ordinaires aiguisés d'alcool, les eaux thermales sulfureuses, et autres semblables, pris avec mesure, avec précaution, maintiennent évidemment la peau dans un état de vitalité très-propre à combattre les causes extérieures du rhumatisme.

Peut-on ranger les bains de vapeur dans la classe de ces derniers? S'il s'agit de moyens curatifs, il est démontré, comme je l'ai dit, que dans certains cas, ces bains ont une action puissante sur la névralgie rhumatismale; mais il n'en est pas de même quand on les considère comme préservatifs. Beaucoup de personnes que j'ai vu y recourir dans cette

intention, ont été trompées dans leur attente. Ces bains débilitent la peau par la sueur abondante qui en est le résultat, et la rendent par cela même très-impressionnable aux influences atmosphériques, précisément ce qu'il faut éviter. Les bains de vapeurs sèches m'ont paru préférables, encore ne doit-on pas trop les multiplier, surtout si la saison est peu favorable. Quant aux bains russes, ils peuvent être utiles pour *tremper* la peau, comme on dit. Je ne doute pas de leur utilité, mais il faut remarquer que le corps n'y est pas toujours disposé; c'est bien alors qu'on peut jouer à *quitte* ou *double*.

3° *Emploi permanent sur la peau de certains tissus.*

(*Voir* ce que nous en avons dit aux pages 134 et suivantes.)

4° *L'emploi plus ou moins répété sur la peau de divers excitans.*

Il est des malades qui, dirigés par une

expérience bien entendue ou par un médecin instruit, conçoivent l'utilité de maintenir la peau dans un état de chaleur et d'excitation douces pour se préserver du rhumatisme. Les uns ont recours à des linimens, des onctions plus ou moins stimulantes, quelquefois même à de simples liqueurs alcooliques, dont ils frottent l'organe faible et sensible; les autres recouvrent les parties qui ont souffert, où il reste encore de la sensibilité, d'emplâtres qui y séjournent plus ou moins long-temps. Un des modes les plus usités dans ce cas est, après avoir excité la peau, de la recouvrir immédiatement, ou sur la flanelle, de taffetas ciré ou de tout autre tissu analogue, comme on en fabrique actuellement. Il en résulte une transpiration prolongée, une sorte de bain de vapeur tempérée, qui à la longue, calme, éteint la douleur, rétablit l'équilibre normal du calorique dans la partie rhumatisée. Il faut pourtant remarquer que cet *halitus* transpiratoire,

si doux, si relâchant, débilite aussi la peau, si on ne finit par interrompre son action, et qu'il la rend trop sensible aux influences et aux intempéries extérieures. Il y a ici, comme en tout ce qui concerne l'administration des médicamens, un point de juste application où il faut savoir dire c'est assez, et s'arrêter.

Un des excitans les plus remarquables de la peau est l'insolation. Je connais plusieurs rhumatisans qui dans l'été ont recours à ce moyen avec un avantage marqué. Les anciens y avaient beaucoup de confiance. Pline le jeune, qui a si bien exposé l'hygiène adoptée par son oncle, cet homme doublement illustre par ses ouvrages et par sa mort, dit de lui : *Æstate si quid otii, jacebat* (1), ou bien : *In sole si caret vento, ambulat nudus* (epist., lib. III, V). Mais, comme l'insolation n'est pas toujours praticable, quel-

(1) « Il se couchait dans l'été, quand il avait du loisir..... S'il n'y a pas de vent, il se promène nu, exposé au soleil. »

ques personnes exposent la partie souvent atteinte du rhumatisme à l'action d'un feu plus ou moins vif. Cette excitation de la peau peut être avantageuse, et j'en ai vu de bons effets. Toutefois je préfère le moyen suivant : c'est de se servir d'un fer à repasser, d'une chaleur modérée, qu'on applique, qu'on promène sur la partie sensible, préalablement recouverte d'un tissu de laine, flanelle ou molleton. Non seulement on prévient ainsi le rhumatisme, mais on guérit beaucoup d'affections rhumatismales, quand elles n'ont pas un caractère d'irritation trop prononcé. Dernièrement on a parlé de ce moyen comme nouveau; avec un peu d'érudition, on aurait su qu'il était anciennement connu; en voici une preuve. « Je fus dernièrement attaqué (de rhumatisme) à Versailles; je criais l'épaule; on mit aussitôt les fers au feu, et les femmes de chambre de Mme de Saint-Géran me *repassèrent* que rien n'y manqua. Oncques depuis je n'ai crié l'épaule;

et voilà comme j'en userai à l'avenir pour tout ce qui s'appelle rhumatisme. » (Lettre de Coulange à Mme de Sévigné, année 1694.)

5° *Les frictions sèches.*

(*Voir* ce que nous en avons dit aux pages 145 et suivantes.)

6° *L'arénation, ou les bains de sable fin et chaud.*

Ce genre de bain offre de grands avantages pour guérir et pour prévenir les rhumatismes. On conçoit, en effet, la puissante influence d'un tel moyen sur la peau; il l'excite assez vivement, il rappelle le sang à l'extérieur, et favorise surtout l'action perspiratoire cutanée. Son action est énergique parce qu'elle a lieu sur toute la surface du corps comme un autre bain, et sans avoir les inconvéniens des bains ordinaires de rendre la peau trop impressionnable aux influences

atmosphériques. Il est des pays où l'arénation étant en usage, notamment sur les bords de la mer, on ajoute au sable une certaine quantité de sel marin, addition qui me paraît très-convenable.

Les anciens connaissaient aussi l'emploi du sable chaud. D'après Suétone, Auguste qui souffrait d'une sciatique, fut guéri : *remedio arenarum atque arundinum confirmabatur* (1). On a beaucoup varié sur l'explication de ce passage; la meilleure est celle de Pouteau, qui pense qu'on frappait légèrement la partie douloureuse avec de petits roseaux, après quoi on faisait appliquer un sac plein de sable chaud. Ce moyen a été depuis recommandé par un médecin célèbre, sous le nom de *battitures*. Les Arabes n'ont pas non plus négligé les bains de sable. Parmi les médecins modernes, Solano de Lucques, médecin espagnol, et Fouquet de Montpel-

(1) « Il fut radicalement guéri par l'emploi du sable et des roseaux. »

lier, ont vanté l'arénation contre beaucoup de maladies. Il est certain que ce moyen est d'une utilité incontestable ; mais il est aujourd'hui tellement négligé, que je ne crois pas qu'on puisse trouver actuellement un bain de sable chaud dans les établissemens thermaux les plus célèbres de la capitale. J'appelle encore sur ce point, comme sur celui des frictions sèches, l'attention des praticiens.

Quelques médecins ont encore préconisé comme moyen préservatif du rhumatisme, les affusions d'eau froide, dans l'intention de diminuer la trop grande susceptibilité de la peau. Je ne nie point leurs avantages; mais, si ce moyen ne réussit pas, il est presque certain que la maladie augmentera. Au reste, si l'on veut recourir à l'emploi de l'eau froide comme préservatif, je pense que les bains de mer sont à préférer à tout autre mode.

Tels sont les moyens principaux employés pour se mettre à l'abri, autant que possible,

du rhumatisme, maladie parfois si douloureuse et toujours si rebelle dans ses fréquens retours. Rien de plus évident ensuite que ces moyens doivent être combinés avec soin, avec méthode, variés, modifiés, selon les circonstances extérieures et individuelles. Par exemple, si la température est sèche et froide, bien plus encore, si elle est élevée, les précautions à prendre seront peu multipliées. Mais il n'en est pas de même lorsque cette température varie à chaque instant, comme à l'époque des équinoxes, si les saisons n'ont pas un cours régulier, si l'atmosphère est chargée de brouillards, si on est contraint de rester long-temps dehors; à plus forte raison quand on est obligé de passer la nuit en voyage ou autrement. Dans ces diverses circonstances, le maintien d'une transpiration douce et égale est assez difficile (1). Relati-

(1) C'est avec raison que dans les climats froids et humides, on a l'habitude des boissons chaudes, assez souvent alcoolisées. En effet, rien ne rétablit

vement aux individus, il faut examiner la constitution plus ou moins robuste, sanguine, lymphatique ou nerveuse qu'on a reçue de la nature; mais surtout si on a déjà été atteint de douleurs rhumatismales, et à quel degré cette affection a été portée. Ce dernier cas exige certainement un redoublement de précautions; car rien n'est plus démontré, je le répète, que la facilité des attaques de rhumatisme, en raison directe de celles qui ont déjà précédé, caractère essentiel, positif de toute affection nerveuse.

La persévérance est aussi une condition importante dans l'emploi des moyens précédens; quitter, reprendre, abandonner de nouveau ces moyens avec insouciance et légèreté, comme on le voit souvent, c'est s'écarter constamment du but. Mais qu'arrive-t-il? C'est que les causes agissant toujours, on se

mieux et plus promptement la circulation. C'est dans ce sens que Petrone a dit : *Calda potio vestiarius est;* une boisson chaude vaut un habit.

trouve atteint au moment où l'on s'y attendait le moins; alors on se dépite, ne voulant pas voir que les précautions adoptées n'ont été insuffisantes que par le peu de méthode et de suite qu'on y a mises. Quelquefois il arrive encore qu'on redouble d'attention dans certaines circonstances extrêmes, mais qu'on néglige tout-à-fait les petites causes; or, ces petites causes méritent fort souvent d'être prises en considération, surtout quand il y a dans l'individu une prédisposition rhumatismale prononcée. Ne voit-on pas tous les jours des personnes être atteintes de rhumatismes pour s'être exposées imprudemment à de simples courans d'air, auprès d'une porte, d'une croisée, d'une rue étroite, etc.; pour avoir négligé de se couvrir un peu plus qu'à l'ordinaire en sortant d'un endroit chaud; pour ne pas faire attention à une pluie qui a pénétré leurs habits et leur chaussure; pour s'être arrêté quelque temps sous l'action d'un vent froid, etc., etc. Vivre ainsi est sans

doute fâcheux; mais languir et souffrir continuellement, éprouver sans cesse les atteintes d'une maladie qui ne fait que s'aggraver par l'âge et le temps, est mille fois pis encore; le choix alors ne peut être douteux. Il faut encore avertir que ces précautions ne préviennent pas toujours avec certitude les attaques de rhumatisme, notamment quand on en a déjà été atteint plusieurs fois; mais à coup sûr elles diminuent leur violence, leur acuité, et surtout leur fréquence; or, n'eût-on obtenu que ces avantages, on doit encore s'en féliciter et rendre grâce à l'art.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

IIe PARTIE. — LE RHUMATISME.

FIN DE LA TABLE.

NOUVELLES OPINIONS

SUR

LES PHÉNOMÈNES, LA MARCHE, LA CAUSE ET LE SIÉGE

DE LA GOUTTE.

PARIS. — Imprimerie de P. Baudouin, rue des Boucheries-S.-G., 38.

NOUVELLES OPINIONS

SUR LES

PHÉNOMÈNES, LA MARCHE, LA CAUSE ET LE SIÉGE

DE

LA GOUTTE

ET

NOUVELLE MÉTHODE CURATIVE

POUR GUÉRIR RADICALEMENT CETTE MALADIE,

PAR A.-F. BIZET, DE BREST,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, ANCIEN CHIRURGIEN INTERNE DES HÔPITAUX, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Ce n'est que par l'observation la plus scrupuleuse, l'anatomie pathologique et la chimie, que l'art de guérir peut faire des progrès.



PARIS,

Librairie des Sciences Médicales

DE JUST ROUVIER,

Rue de l'École-de-Médecine, 8.

CHEZ, LAUTEUR, RUE CASTELLANE, 6.

1842

PRÉFACE.

Ce n'est que par l'observation pure et simple, dégagée de toute idée systématique et les recherches d'anatomie pathologique que la médecine deviendra un jour une science exacte. Dans l'intérêt de la science et de l'humanité, chaque médecin doit apporter le tribut de ses observations. Ayant été à même de pouvoir me livrer entièrement à l'étude de la goutte dont l'obscurité est si grande, je viens soumettre au jugement de mes savants collègues et au tribunal de l'opinion publique le résultat de mes travaux. En décrivant les nouveaux phénomènes de la goutte, je n'ai

voulu m'occuper tout simplement que de cette maladie et la décrire telle qu'elle se présente naturellement (1). Je l'ai dépouillée de tout ce qui pouvait l'obscurcir ; pour en rendre son étude plus facile, j'ai laissé en dehors tout ce qui m'a semblé inutile pour ne m'occuper que des faits approuvés par la raison et l'observation la plus scrupuleuse. J'ai écrit tout ce que j'ai vu avec simplicité et sans aucune espèce de prétention, et j'ai fait tout pour éviter les phrases si contraires aux sciences. Mes observations et mes raisonnements ont été appuyés par toutes les opinions importantes que j'ai trouvées dans tous les auteurs qui ont écrit sur cette intéressante maladie. En combattant les opinions qui sont en faveur aujourd'hui je me suis attaché particulièrement à le faire avec convenance et les plus grands

(1) Mon intention étant de publier dans le courant de l'année 1843 un volume dans lequel je traiterai séparément de toutes ces complications.

ménagements, et si par mégarde, j'avais blessé quelques susceptibilités, je déclare franchement que c'est sans aucune espèce d'intention et j'en exprime ici d'avance tous mes regrets. Mon seul but, en publiant cet ouvrage, a été d'être utile à mes semblables et de soulager leurs maux. Si par mon travail, qui m'a coûté tant de peines et de temps et qui n'est fondé que sur l'observation et l'anatomie pathologique, j'ai pu arriver à mon but, je m'estimerai heureux, et j'espère qu'en raison du motif, on excusera facilement la faiblesse de son exécution.

NOUVELLES OPINIONS

SUR

LA CAUSE, LE SIÉGE, LES PHÉNOMÈNES ET LA MARCHE

DE LA GOUTTE,

ET

NOUVELLE MÉTHODE CURATIVE

POUR GUÉRIR RADICALEMENT CETTE MALADIE.

OPINIONS DES AUTEURS SUR LA GOUTTE.

Si l'on en croit les anciens savants, c'est pour la première fois, dans un écrit d'un certain Radulfe, qui florissait en 1270, que le nom peu scientifique de goutte a été donné à cette maladie. On supposait que cette affection qui était regardée comme catarrhale, consistait dans l'afflux d'un liquide, lequel était distillé goutte à goutte sur le lieu malade; c'est de là que lui vient son nom : il méritait de naître dans un siècle de barbarie et

d'ignorance. Quoiqu'il en soit, cette dénomination a fait le tour de l'Europe, et, en 1842, on l'adopte encore généralement. Mon intention est de la conserver, afin de ne pas faire confusion avec le rhumatisme articulaire que nous appellerons arthrite ou arthritis.

Les anciens Grecs, qui ont étudié cette maladie en particulier sur les articulations, l'avaient désignée par le mot de mal articulaire : c'est un des noms que lui donne Hippocrate et Arretée. On lui a donné aussi le nom d'arthritis; d'autres ont voulu que le nom d'arthritis fut réservé seulement à l'inflammation de la séreuse articulaire, de manière qu'il en résulte une très grande confusion.

Les anciens avaient élevé un temple à la goutte. Cette maladie a été conjurée sous le nom solennel de Podraga Diana. Cette bizarre déesse a joui et jouit encore des honneurs d'une polyonimie fort étendue; voici les épithètes les plus remarquables qu'elle a reçues : le *morbus dominorum* et le *dominus morborum*, ischiatique ou simplement sciatique. Quelques auteurs lui ont donné, dans certaines circonstances, le nom d'arthritis bahamentis, ou américana, ou rachitica, ou syphilitica; on

lui a aussi donné le nom de chlorotique ou goutte des enfants. Beaucoup de médecins ont décrit la goutte régulière ou aiguë, la goutte chronique irrégulière, consécutive de celle-ci, et la goutte asthénique primitive, la goutte fixe primitive et celle qui est consécutive de la goutte anomale, interne, viscérale, ab articulaire, remontée, rétrocédée, larvée ou masquée.

Il y a des auteurs qui parlent encore de la goutte chaude et de la goutte froide; outre la goutte chaude il y a la goutte estivale qui se fait sentir sur les articulations, dans le cours de l'été et pendant la chaleur de cette saison. On a encore donné le nom de goutte chaude aux douleurs articulaires vives avec chaleur, tumeur et rougeur que l'on a quelquefois observées chez des hommes qui s'étaient livrés à des marches longues et pénibles, et en général à des exercices du corps qui mettent longtemps et violemment en jeu les parties articulaires. Telle devait être la goutte des athlètes, dont Gallien ne dit qu'un mot.

La goutte froide est la goutte chronique, privée de symptômes inflammatoires; on lui a aussi donné le nom d'œdémateuse, elle a été encore appelée, par

quelques auteurs, goutte blanche. Il y a encore une goutte froide fort remarquable parce qu'elle est toujours accompagnée d'un sentiment de froid extrême, aussi l'a-t-on appelée goutte algide.

On lui a donné aussi les noms de goutte vague et imparfaite, lorsqu'elle se montre avec des phénomènes fugaces, difficile à saisir : alors elle traverse les membres sous la forme de crampes, de tiraillements, ou d'un trait de feu ; elle se porte sur les viscères avec les mêmes sensations ; elle est d'une mobilité extraordinaire; elle se porte des articulations aux viscères et des viscères aux articulations. C'est ce qui lui a fait encore donner le nom de goutte nerveuse, vaporeuse, vagabonde, irrégulière; enfin elle a reçu encore différents noms suivant la maladie qui l'a compliquée, goutte empysémateuse, goutte herpétique, goutte érysipélateuse, apoplectique, épileptique, etc., etc., etc.

Les Grecs et les Latins lui ont aussi donné différents noms suivant le siége qu'elle occupe; aux pieds, podagre ; au genou, gonagre; à l'articulation coxo-fémorale, dischias ; à la colonne épinière, rakisagre ; à l'épaule, domagre; au coude, dépéchyagre, etc. Sur ce point le langage de la science n'a point été amélioré par les modernes.

Hippocrate avait regardé le transport de la pituite et de la bile sur les articulations, comme la cause essentielle de la goutte : Gallien adopta et commenta cette opinion du prince de la médecine, et en fit sortir une théorie brillante comme toutes celles dont il est l'auteur : l'humeur pituiteuse, essentiellement froide dans son système, est la cause des gouttes appelées blanches, œdémateuses, froides ; la bile, au contraire, dont la chaleur est l'attribut, est la source de la goutte aiguë, inflammatoire. Cette théorie a été longtemps en honneur, et dans les derniers siècles encore, quelques auteurs l'ont adopté ; plusieurs hommes de mérite, d'ailleurs, ont pensé que la bile et même l'atrabile devait être la cause intime de cette maladie.

Démétrius Papagoménus disait que la goutte était une maladie de tout l'organisme provenant de la faiblesse des organes digestifs, qui entraîne celle des articulations, sur lesquelles la nature paraît diriger le principe morbifique.

Cœlius Aurélianus dit que la goutte est une maladie douloureuse de plusieurs ou de toutes les articulations, et que toutes les affections sympathiques portent le mal à son comble.

Paul D'Egine faisait dépendre la goutte d'une faiblesse des articulations, résultant d'une indigestion, d'une plénitude de l'estomac, qui fait que les humeurs superflues se jettent sur les articulations, en distendent les ligaments et produisent ainsi la douleur.

Pernel et Baillou faisaient provenir cette maladie de la pituite ou de la sérosité.

Après avoir accusé la pituite et la bile de la production de la goutte, on accusa les autres humeurs de l'économie, existantes ou supposées : ainsi on a dit le fluide nerveux, mais vicié, devenu âcre visqueux. Telle était aussi l'opinion de Mauduit, qui a pensé que le sang vicié pouvait déterminer la goutte, et Piestch est venu assurer que la cause de cette maladie était l'inélaboration et la résorption de la liqueur séminale.

Stahl a nié qu'il existât une matière morbifique déterminante de la goutte; il a mieux aimé attribuer cette maladie à un certain ordre de mouvements vitaux.

Van-Helmont l'attribue aussi à une erreur de l'esprit vital.

Musgrave qui a écrit un savant traité sur la goutte, commence par dire que l'étude de cette maladie, de ses causes, de sa nature, de son siége et de son traitement est remplie de difficultés. Combien est longue et incohérente la liste des opinions qui existent sur cette maladie.

L'histoire de la goutte errante, à l'intérieur du corps, nous effraie par une obscurité plus grande encore.

Galion a considéré la goutte comme une fluxion irrégulière, tantôt de la pituite, tantôt des fluides bilieux. Plus tard, on a émis que le liquide qui formait cette goutte, susceptible de se porter d'un lieu à un autre, pourrait bien être d'une nature spécifique. On a aussi attribué la goutte à un fluide gazeux, à une espèce de miasme, charrié avec les humeurs dans tous les tissus organiques. Imbus de cette théorie, les médecins du Japon parviennent, disent-ils, par une piqûre profonde, à donner issue à ce vent étranger.

En examinant l'opinion des médecins d'un temps plus rapproché de nous, nous trouvons encore, à peu de choses près, les mêmes doctrines humorales. Ainsi Hoffman, Haller, Cullen, Sydenham semblent penser que la cause essentielle de la goutte est

formée dans les voies digestives, mais ne peut se fixer que sur certains organes.

Loubet, dans ses lettres sur la goutte, ne lui reconnaît pas d'autre cause qu'un sang trop riche en matériaux nutritifs, par suite d'une alimentation abondante.

Scudamore suppose à la fois que la maladie arthritique est dépendante d'une surabondance du sang dans le système de la veine porte, et d'une lésion consécutive des fonctions du foie et des sécrétions provenant de l'appareil digestif. Il décide conséquemment que l'estomac est vraiment l'organe dans lequel la goutte est créée.

Barthez reconnaît un état goutteux spécifique des humeurs qu'on ne peut révoquer en doute. Voilà toute sa théorie sur cette maladie.

Sulton a écrit que la cause principale et excitante de la goutte réside dans le canal alimentaire, et il donne comme une des principales preuves en faveur de cette opinion, l'efficacité des purgatifs dans cette maladie.

Les travaux de Musgrave, de Sœmmering, de Allard fournissent un grand nombre de données

intéressantes sur cette maladie ; ils veulent lui donner un siége organique plus positif, sans cesser toutefois de la considérer comme une maladie générale, et ils en ont fait une altération du systéme lymphatique. Plusieurs auteurs prétendent que c'est la seule théorie qui puisse permettre d'expliquer les différents phénomènes de cette maladie sur toute l'économie ; c'est aussi l'opinion de Bœrrhave et de Cullen.

Barry a pensé que la goutte était causée par une faiblesse de la constitution jointe à l'altération du fluide nerveux produite par le vice de la dernière digestion. Plusieurs autres médecins pensent que la diathèse goutteuse est une affection du système nerveux.

Van-Swieten la fait provenir de la surabondance du phosphate de chaux, ou de la prédominance des alcalis ou de l'acide phosphorique dans l'économie.

Beaucoup de médecins instruits ont aussi pensé que la goutte consistait dans une affection des tissus fibreux. D'autres sont persuadés, au contraire, que cette maladie est essentiellement une affection de la membrane séreuse synoviale ou de la gaine

séreuse des tendons qui se trouvent autour des articulations.

Fourcroy, se fondant sur les analyses des concrétions arthritiques, conclut que la goutte dépend d'un excès d'acide urique.

Dessault, James, Warner et plusieurs autres ont avancé que l'interruption de la transpiration insensible, effet produit par le froid, est la cause principale de la goutte. Le défaut de la transpiration a été aussi donné par quelques médecins comme la cause la plus déterminante de cette maladie.

L'illustre médecin, le célèbre auteur de la *Nosographie*, dans sa première édition, avait rangé la goutte parmi les névralgies à cause de sa grande mobilité ; mais depuis lui ayant reconnu une marche plus régulière et tous les caractères d'une affection inflammatoire, dans l'édition qu'il publia en 1813, il la classa parmi les phlegmasies articulaires. Ce célèbre professeur comprend, parmi les nombreuses causes de la goutte, les excès dans les plaisirs de Vénus. On voit que nous commençons à arriver à des idées plus raisonnables. Exposons maintenant l'opinion des médecins contemporains qui ont écrit sur cette maladie.

Guilbert, dans son article du *Grand dictionnaire des sciences médicales*, qui a paru en 1817, reconnaît que la digestion et la perspiration ont été altérées chez le goutteux quelque temps avant l'invasion de la maladie : que les excrétions ont langui chez l'homme que la goutte va saisir, et un état de pléthore s'en est suivi ; les sécrétions ont été troublées en diverses manières, et que le système lymphatique est principalement affecté dans cette maladie.

En 1824, dans le *Dictionnaire de médecine*, en 25 volumes, M. le docteur Ferrus, qui a fait l'article *Goutte*, lui conserve ce nom quelque impropre qu'il soit, parce qu'il fait une différence entre l'arthrite idiopathique et celle produite par un coup, une chute, ou celle qui survient chez un sujet scrofuleux et vénérien.

Il considère les données étiologiques comme très incertaines et obscures ; cependant il les sépare en deux époques : les premières sont relatives à l'âge, au sexe et à la constitution innée ; les autres naissent du genre de vie, du régime, enfin des diverses influences morales et physiques auxquelles l'homme peut être soumis. Il range au nombre des causes qui peuvent produire la goutte, les abus des plaisirs de l'amour.

Il divise cette maladie en goutte aiguë, goutte inflammatoire, régulière ou fixe; en goutte chronique qu'il divise en deux sous-variétés : 1° La goutte chronique fixe; 2° la goutte chronique mobile. M. le docteur Ferrus pense qu'on a trop expressément défini la goutte une maladie héréditaire; et il cite, à l'appui de cette opinion, les observations de Scudamore.

En 1833, MM. Sanson et Roche (*Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*) considèrent la goutte comme une inflammation du système fibro-séreux des articulations, provenant d'une surabondance de matériaux nutritifs dans le sang et tous les tissus de l'économie; et la suranimalisation des tissus fibro-séreux des articulations. Ces auteurs disent qu'une seule cause produit la goutte, cette cause unique c'est la nourriture trop succulente; c'est pourquoi elle n'attaque que les gens riches, par la raison toute simple qu'eux seuls peuvent se nourrir de mets succulents qui fournissent plus de sucs nourriciers que les besoins de la nutrition et de ses actes n'en réclament. Les femmes sont très rarement affectées de la goutte, parce que, en général, elles sont sobres.

Le célèbre Broussais professait, dans ses leçons

de pathologie, en 1834, que les inflammations articulaires doivent se diviser en deux séries : les unes, qui sont les plus aiguës et qui peuvent aussi devenir chroniques, sont connues sous le nom d'arthritis ; les autres, moins aiguës, s'appellent goutte.

Les premières atteignent d'ordinaire les jeunes gens; elles se manifestent dans plusieurs articulations à la fois, et sont toujours accompagnées d'une fièvre plus ou moins considérable. Les autres, où la goutte se présente le plus communément chez les sujets avancés en âge, débutent par une seule articulation et une petite, et se trouvent souvent précédées d'une inflammation du canal digestif.

Lorsqu'une articulation a été atteinte par une inflammation, deux ou trois fois, c'est un rhumatisme; la quatrième ou la cinquième fois, c'est la goutte.

La prédisposition à cette maladie consiste dans une inflammation chronique de l'estomac et surtout du duodénum, réagissant sur le foie et troublant la sécrétion biliaire; ce n'est pas la cause unique parmi les causes de ces inflammations, il n'y en a qu'une de fondamentale, c'est le froid. Les alternatives de chaud et de froid sont dans la condition nécessaire au développement de l'arthritis et

à sa conversion en goutte. Broussais prétend aussi que la goutte peut arriver chez un jeune homme de 15 à 20 ans, par un froid aux pieds ; mais que le plus ordinairement elle arrive chez un individu avancé en âge et surtout chez ceux dont les parents étaient d'une constitution pléthorique, qui ont fait bonne chère et vécu dans l'abondance, et qui portaient, depuis un certain temps, une irritation gastro-duodénale avec plus ou moins de turgescence du foie.

En 1836 (*Cours de pathologie interne*) M. le professeur Andral dit : « Il est peu de maladie sur la nature et le siége de laquelle on ait plus longtemps disserté : il n'en est aucune sur laquelle tant de dissertations aient amené des résultats si contradictoires, et partant des données si peu certaines. Rappeler ici toutes les opinions émises sur la goutte serait rappeler toutes les erreurs, toutes les absurdités que peut créer l'esprit humain. »

Le savant professeur continue : « Nous adoptons les opinions de quelques médecins modernes, qui consistent à considérer la nature de la goutte comme double en quelque sorte et formée de deux éléments: l'un inflammatoire, ayant son siége dans le tissu fibreux; l'autre plus général, résidant dans le sang,

altéré par la présence de l'acide urique qui vient se déposer autour des articulations.

La même obscurité règne sur les causes de la goutte. Si vous consultez les auteurs, vous serez effrayés de la longue énumération des causes productives de cette maladie. Quand on réfléchit sur l'action de toutes ces causes si diverses entre elles, il est impossible de croire que produisant des effets tellement opposés, elles peuvent avoir assez d'influence sur les articulations pour les enflammer, et on arrive alors à douter de leur efficacité dans la productiou de la goutte.

L'extrême rareté de la goutte dans les hôpitaux, nous prouve que cette maladie n'est point le partage des pauvres, et se rendant raison de cette circonstance, on arrive à admettre que la véritable cause qui produit la goutte est une nourriture trop succulente, qui fournit plus de matériaux nutritifs que le travail de décomposition ne peut en enlever. Cet excès de matériaux nutritifs ne pouvant plus se perdre par la voie naturelle d'excrétion ; la sueur et les urines, devenues insuffisantes ; et transporté sur les tissus fibreux articulaires dont il accroît la nutrition et la sensibilité, et finit par s'y déposer à leur surface sous la forme de concrétions tophacées, composées d'acide urique et d'une matière animale. On conçoit par là comment la goutte n'at-

taque, en général, que les gens riches, qui sont habitués à une nourriture succulente.

Dubois (d'Amiens), dans son ouvrage de *Pathologie générale*, publié en 1837, prétend que cette maladie est due à l'altération du liquide, et qu'elle se porte particulièrement sur le système fibreux. Il y a eu de tous temps désaccord sur la nature de la goutte; il ne peut y en avoir sur l'affection des organes fibreux dans cette maladie. Il dit que l'on observe, en effet, des accidents inflammatoires dans le cours de cette maladie; mais ce sont de simples accidents, et qu'elle ne consiste pas dans un travail inflammatoïre. Il regarde comme principale cause de la goutte, toutes les circonstances propres à faire dépasser à l'animalisation ses limites naturelles.

M. le docteur Turck a publié en 1837, un *Traité de la goutte et des maladies goutteuses*; il commence par considérer la goutte aiguë comme une maladie qui présente au plus haut degré le caractère inflammatoire, intermittente, dont les accès, plus ou moins douloureux, plus ou moins éloignés l'un de l'autre, d'une durée plus ou moins longue, s'aggravant tous les ans, se rapprochant sans cesse à mesure qu'ils se répètent,

portent leurs ravages sur un plus grand nombre de parties et finissent par amener une autre forme de l'affection que l'on nomme la goutte chronique, qui se fait remarquer par diverses variétés. M. Turck prétend que la goutte peut commencer par les mains et même par les grandes articulations; mais c'est le plus rarement : il dit aussi qu'elle commence quelquefois ses ravages en se fixant sur les organes splanchniques, et il la considère comme une affection héréditaire.

Il divise les causes en prédisposantes et occasionnelles; les premières sont l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution, etc. Il regarde quelques unes de ces causes comme ayant assez de puissance pour déterminer la goutte. Les autres, qu'il appelle plutôt causes accidentelles, concourent puissamment aussi au développement de cette maladie : ces causes sont l'habitation des lieux froids et humides; l'influence des contrées et des saisons, des vêtements trop légers, la réfrigération du corps pendant la nuit et le sommeil, contribuent plus à développer la goutte, que le froid que l'on éprouve pendant le jour, à cause de la suppression de la transpiration qui doit être plus abondante; le défaut de propreté, qui laisse sur la peau le résidu de la transpiration, et d'autres impuretés pourront

gêner les fonctions excrétoires : l'application des substances acides et astringentes produisent les mêmes résultats, ainsi que la contention d'esprit, les passions, les veilles, l'abus des plaisirs de l'amour, l'abus des aliments, des liqueurs spiritueuses, etc. La réunion de plusieurs de ces causes produisent des dérangements dans l'économie animale qui concourent à la production de la goutte. Le docteur Turck les classe de cette manière : exaltation de la sensibilité, altération de l'action sécrétoire de la peau, des reins, perturbations des fonctions digestives, abus des forces de la génération ; et il cherche à prouver que les acides contenus dans le corps n'étant pas éliminés par les voies urinaires et la transpiration, il faut de toute nécessité qu'ils restent dans le sang et qu'ils en altèrent plus ou moins la composition. Il considère aussi les excès de table comme une des causes importantes de la goutte.

Après avoir examiné le rapport chimique de ces causes, il dit qu'elles produisent deux effets presque égaux. D'un côté, elles retiennent dans le sang des acides qui devraient être éliminés, et de l'autre elles privent cette liqueur animale d'une partie de la substance alcaline qui entre dans sa composition. Ce qui est la principale cause de son altération ce

n'est donc pas l'animalisation du sang, idée vague et tant rebattue, qui est la cause de la goutte : non plus que la présence de l'acide urique et des substances azotées. Enfin, le résultat de cette théorie est qu'il est indispensable, pour entretenir la vie et la santé, que les acides soient séparés du sang et transportés promptement hors de l'économie. D'après ces dispositions générales, si des circonstances particulières apportent quelque obstacle à cette élimination, il doit en résulter des maladies graves ; la goutte en est une. Cet auteur examine ensuite qu'elle est la cause qui détermine l'action des organes secréteurs. La question est des plus importantes, dit-il, car c'est là que nous trouverons l'origine de la goutte, l'origine des autres maladies, l'origine même de toutes les fonctions vitales : cette cause n'est autre chose que l'électricité (voir son ouvrage).

Leçons cliniquesmédicales, par M. le professeur Chomel, 1837. — L'usage a prévalu de donner le nom de goutte ou rhumatismes articulaires, quand ce sont les petites articulations qui sont prises. Certains auteurs même font de la goutte un genre distinct de maladie, en regard du rhumatisme articulaire ou goutteux, qui, pour eux, est une affec-

tion exclusivement dévolue aux grandes articulations. Quant à nous, nous ne voyons pas assez de différence entre la goutte et le rhumatisme goutteux de ces auteurs, pour distinguer génériquement celle-ci d'avec celle-là. Sans doute, à une époque où la dénomination de rhumatisme ne s'appliquait qu'aux muscles, on faisait bien d'opposer le rhumatisme à la goutte; mais dès que par une analogie d'ailleurs très bien fondée, on a étendu ce terme de rhumatisme à l'affection des grandes articulations, il y a mille raisons pour ne pas s'arrêter dans la route de l'analogie, et de ne pas continuer l'extension du terme jusqu'à l'affection des petites articulations. Il n'y a donc pas lieu de distinguer la goutte du rhumatisme.

Suivant M. le professeur Chomel, l'étiologie du rhumatisme articulaire est un point obscur; mais avant tout, on ne peut s'empêcher de reconnaître une prédisposition intime, occulte, mais réelle, pour la production de cette affection.

En 1839, dans un livre intitulé *Guide pratique des goutteux*, par M. le docteur Reveillé-Parisse, il déclare qu'il n'existe pas une maladie dont les progrès soient moins avancés : nature, cause prochaine, formes, diagnostic, pronostic,

traitement, tout est encore problématique, incertain, sans bases fixes, sans principes arrêtés. Cette maladie reconnaît-elle une cause unique, spéciale, immuable, source et principe de la série des effets singulièrement mobiles et variés de cette affection, et qu'elle est cette cause? Voilà le problème dont on s'occupe depuis des siècles, et que nous transmettrons très probablement aux siècles suivants.

M. le docteur Reveillé-Parisse examine la goutte ayant le caractère aigu, le caractère chronique, la goutte vague, irrégulière et viscérale. Il dit que le régime excitant ne suffirait pas seul pour produire la goutte; mais qu'il contribue beaucoup à la production de cette maladie, quand il se réunit à d'autres causes, que cette réunion de différentes causes tend à donner à l'économie le plus haut degré possible d'animalisation, et que cette condition devenue morbide par son excès, prédispose éminemment à la production de la goutte. Il regarde un système nerveux éminemment actif et développé comme la condition organique la plus importante pour le développement de cette maladie; il pense même que sans cette dernière, les autres seraient absolument sans action. Il dit cependant une chose certaine, c'est que la goutte ne se manifeste à nous que sous la forme phlegmasique; mais que cet état in-

flammatoire dépend évidemment même d'une cause primitive, d'un principe virtuel qui imprime à ce mode d'inflammation un caractère et des formes spécifiques.

M. le docteur Robert a publié, en 1840, un *Traité théorique et pratique du rhumatisme et de la goutte*. Voici comme il divise cette maladie : 1° un état général de l'économie ; 2° un état local articulaire sous la dépendance de l'état général ; 3° enfin, dans un grand nombre de cas, diverses affections dépendant encore de ce même état général; mais nous nous servirons, dit-il, pour le premier, du nom générique goutte, ou de ceux d'état général goutteux, de constitution goutteuse et de diathèse goutteuse, indifféremment, que cet état général soit lié ou non à l'affection locale articulaire, ou aux autres affections qu'il peut tenir sous sa dépendance. Pour la goutte des articulations, nous la désignerons sous le nom d'attaque de goutte, de goutte articulaire, ou seulement de goutte aiguë, de goutte chronique ; et enfin, nous désignerons le dernier état par les dénominations de goutte ab-articulaire, ou de maladies goutteuses.

M. le docteur Robert considère, en général, l'altération du fluide sanguin par la présence de

l'acide urique, comme cause occasionnelle de l'état goutteux, et il reconnaît deux principales causes à cette altération : l'action du froid et une alimentation trop succulente.

M. le docteur Teste a publié, en 1840, une brochure sur la goutte, dans laquelle il établit une différence entre le rhumatisme articulaire et la véritable goutte, telle que l'ont décrite Baillou, Musgrave, Hoffmann, Scudamore, Sydenham, etc. Il fait ressortir cette différence, en considérant le tophus comme la cause de cette maladie, et non comme l'effet ; ce qui l'amène à considérer l'arthritis comme étant presque toujours une maladie générale, c'est-à-dire dont les éléments peuvent être fort longtemps disséminés dans l'économie, avant d'y produire des désordres appréciables, et avant qu'aucun symptôme local n'en révèle indispensablement la présence. C'est enfin, suivant l'ingénieuse métaphore d'un écrivain moderne, une mine cachée à laquelle il ne faut que mettre le feu pour en déterminer l'explosion.

M. Teste est dans la persuasion : qu'il est fort peu de maladies dont l'étiologie soit plus connue et mieux établie que celle de la goutte. Il les divise en occasionnelles ; tels sont : le froid, l'humidité,

les courants d'air, etc.; et en prédisposantes qui sont relatives à l'âge, au sexe, à la constitution, au régime, aux diverses influences physiques et morales, etc.; toutes ces dernières peuvent produire la goutte : mais il range au premier rang l'usage habituel de la bonne chère et les excès de table.

J'ai fait des recherches dans toutes les thèses qui ont été soutenues à la Faculté de Médecine de Paris, depuis 1837 jusqu'à notre époque, et je n'ai trouvé, que ce qui a été déjà dit par tous les auteurs, sur la nature, le siége et les causes de cette maladie; mais en général, l'opinion qui domine le plus dans ces écrits, c'est que la lésion arthritique n'est considérée que comme un symptôme local; chacun la fait dépendre, soit d'une irritation des voies digestives, d'une altération du sang ou d'un état anormal de l'énervation.

J'ai voulu d'abord commencer par réunir toutes les opinions, toutes les théories qui ont été publiées sur cette singulière et intéressante maladie, par les médecins de la plus haute renommée, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, pour que le lecteur soit à même de voir d'un coup-d'œil rapide de tout ce qui a été fait, de la divergence des opinions, la manière dont on a étudié cette affection, et quels ont été ses progrès jusqu'à notre

époque. Avouons-le, quel cahos inexplicable! comment reconnaître, trouver la vérité au milieu de tant d'opinions diverses, soutenues, vantées, professées par les hommes les plus célèbres. N'est-il pas pénible d'avouer qu'après avoir suivi tous les travaux de tous les âges et les révolutions de notre art, nous restons encore dans l'inconnu et le problème ; quelle est cette maladie, quelle est sa cause, n'est point encore résolu. Parmi ces opinions, il y en a de bien bizarres; mais il y en a aussi qui sont le résultat des travaux d'hommes consciencieux et d'habiles observateurs, qui ne seront point perdues pour la science : car elles auront contribué à faire arriver à la découverte de la vérité. Ce n'est que par l'observation, débarassée de prévention de tout esprit de système, que l'on peut prétendre à l'exactitude en médecine. Ayant eu occasion de donner des soins à un très grand nombre de goutteux, nous allons décrire, avec la plus scrupuleuse exactitude, tous les phénomènes de cette maladie, dans toutes ses périodes, tels que nous les avons observés.

PHÉNOMÈNES

ET MARCHE ORDINAIRE DE LA GOUTTE.

La goutte se montre le plus ordinairement chez les hommes de trente-cinq à quarante-cinq ans ; quelquefois un peu plus tôt, quelquefois aussi un peu plus tard : mais c'est plus rare. Elle commence toujours par une douleur sourde dans les reins, qui reste indolente pendant longtemps, sans tourmenter beaucoup le malade, sans l'empêcher de vaquer à ses occupations. Ce n'est guère que la nuit qu'il s'aperçoit qu'il éprouve de la fatigue et de la douleur dans cette partie, parce qu'elle est plus forte dans ce moment, et surtout lorsqu'il veut faire un mouvement pour se retourner. Cet état pourrait disparaître très facilement si le malade voulait se soigner convenablement. Mais comme cela ne le gêne que peu, il ne réclame pas les secours de la médecine. Cet état, ordinairement, reste stationnaire; cependant, quelquefois, cette douleur devient plus aiguë et s'accompagne de fièvre; c'est

alors qu'il est forcé de demander les soins de son médecin, et que l'on est obligé d'employer un traitement anti-phlogistique assez actif. Dès qu'il se trouve un peu mieux il reprend ses habitudes ordinaires sans rien changer à sa manière de vivre ; il n'a jamais assez de patience pour se guérir et se débarrasser tout-à-fait de cette douleur à laquelle il n'attache aucune importance et qu'il considère comme un rhumatisme, un lumbago occasionné par du froid qu'il a attrapé. Plus elle devient ancienne, plus il est exposé à éprouver du malaise, alors il s'aperçoit tous les jours de nouveaux dérangements dans sa santé : il devient d'une exagération excessive ; il y a chez lui une exaltation de la sensibilité, une excitation insolite du système nerveux, des céphalalgies, des migraines, une énervation générale, des troubles dans le système circulatoire, dans les fonctions digestives, dans les sécrétions, des douleurs vagues, des crampes; enfin, voilà l'état général où se trouve le malade qui va être atteint de ce que les auteurs ont appelé le début de la goutte. C'est ordinairement deux ou trois ans après que cette douleur s'est fixée dans la région lombaire, au moment où le malade s'y attend le moins, et particulièrement la nuit qu'il se sent pris tout à coup d'une douleur dans le gros orteil. Cette

douleur est plus ou moins vive, elle simule d'abord celle d'une crampe et revêt ensuite, en s'exaspérant, des formes différentes, suivant chaque individu; elle est quelquefois si vive que le malade ne peut s'empêcher de crier, et il ne peut supporter le seul poids des couvertures; et, suivant l'expression de quelques-uns, elle serait comparée à celle qui accompagnerait la dislocation des os. Cette douleur se fait ressentir à l'un et l'autre pied, elle n'est point fixe; elle n'est point de longue durée; souvent même elle ne fait que paraître et disparaître comme un coup de pointe: on la voit même se manifester plusieurs fois dans la journée, sans gêner aucunement le malade. C'est après avoir éprouvé pendant quelque temps une douleur de cette nature que le malade commence à devenir inquiet, et qu'il a la crainte d'être atteint par la goutte. Quand la maladie marche, cette douleur se fait ressentir dans les os du métatarse, dans les pieds, dans les jambes, les mains et dans divers points de l'économie; mais sans se fixer et sans être accompagnée de fièvre ni de gonflement. Plus tard encore, cette douleur finit par se fixer à l'articulation du gros orteil avec l'os du métatarse, correspondant alors, elle devient fixe, étendue et change de nature, c'est celle qui accompagne les inflammations des séreuses

articulaires ; il survient aussi des symptômes d'un autre genre : la partie se gonfle, la chaleur se développe, la peau se colore, les pulsations artérielles sont plus développées, le malade éprouve des frissons, de l'anxiété, du malaise, de l'insomnie, des palpitations, de la fièvre ; maintenant on ne peut plus douter que tous ces symptômes soient le résultat de l'inflammation de la synoviale et des parties environnantes. Le malade ne peut plus se servir de cette articulation, il ne peut plus y exercer le moindre mouvement ; s'il cherche à en faire, il éprouve une douleur vive qui l'arrête sur-le-champ ; il ne peut plus poser le pied sur le sol. Souvent cette inflammation articulaire est fort peu de choses ; mais il arrive aussi quelquefois qu'elle devient plus violente ; alors elle est d'une plus longue durée, le gonflement devient plus considérable dans les parties molles ; tous les tissus affectés éprouvent une sorte de développement morbide, le système veineux superficiel prend une ampliation remarquable ; les veines sous-cutanées se dessinent en cordons plus ou moins saillants et laissent séjourner le sang que contient en grande abondance le réseau dermoïde ; la peau est beaucoup plus colorée. Le malade éprouve aussi dans tout le corps une pesanteur pénible, une espèce d'in-

quiétude générale; il n'a point d'appétit, il éprouve quelquefois des vomissements bilieux; ses urines sont rouges et sédimenteuses et la fièvre devient plus forte. Après sept ou huit heures de durée, on s'aperçoit d'un peu de diminution dans la douleur; mais elle persiste jusqu'au douzième ou quinzième jour, en recevant chaque soir une légère exacerbation; au bout de ce temps une transpiration abondante arrive, la douleur se calme peu à peu; la fièvre cesse, alors les autres phénomènes diminuent aussi; le sommeil revient, le malade éprouve un calme parfait, et l'accès est terminé. Tels sont les principaux caractères d'un premier accès de goutte; ces phénomènes se remarquent sur les deux pieds ensemble et avec une force égale: habituellement on les observe, d'abord pendant quelques jours sur un seul pied; ensuite, la maladie semble se transporter et se renouveler sur l'autre avec tous les caractères indiqués. Alors, le pied qui a souffert le premier, tantôt reste en partie affecté, tantôt se montre exempt de douleur et même de faiblesse, comme s'il n'avait point été attaqué par la goutte. Dans les premiers accès de cette maladie, les symptômes marchent avec d'autant plus de violence, que l'individu est d'une forte constitution, d'un tempérament sanguin; mais, s'il est lymphatique, les phé-

nomènes inflammatoires sont fort peu développés et les symptômes généraux très peu marqués ; il n'y a point ou presque pas de fièvre.

Quand la goutte a parcouru les petites articulations du pied, elle se porte ordinairement à celles des mains; quand elle a son siége sur ces parties, les accès sont ordinairement moins forts et durent moins longtemps qu'aux pieds; après avoir parcouru les petites articulations, elle passe aux grandes, alors les phénomènes inflammatoires sont plus marqués, le malade souffre davantage, il est beaucoup plus gêné, les symptômes généraux sont plus violents, la fièvre beaucoup plus forte et les accès sont de plus longue durée.

Les accès de goutte sont quelquefois périodiques et le malade peut, jusqu'à un certain point, en prévoir l'arrivée.

Les attaques de goutte aiguë sont quelquefois séparées par de longs intervalles ; mais si le malade ne se conduit pas régulièrement et s'il se livre à des excès, la maladie revient fréquemment, la durée des attaques devient plus longue et la marche des accès irrégulière. Ces attaques ne sont plus alors que rarement suivies du retour à une parfaite santé, et ils constituent ce qu'on appelle la goutte chronique, période de la maladie facile à distin-

guer de l'état aigu malgré l'opinion de quelques auteurs.

Nous avons vu quelquefois des douleurs ambulantes parcourir le système osseux, avant de voir la goutte se fixer sur les articulations à l'état d'inflammation; mais ce n'est, le plus ordinairement, qu'après plusieurs accès de goutte aiguë que cette douleur se fixe sur le tissu des os. Cette douleur commence par être sourde et devient quelquefois si vive que le malade a de la peine à la supporter; souvent elle existe avec la goutte articulaire, et elle est obscurcie par cette dernière. Elle marche avec lenteur, ce qui tient probablement au peu d'activité de ce système; elle se manifeste plus fréquemment dans les os superficiels que dans les os profonds; dans ceux qui sont spongieux, que dans ceux qui sont compactes, tels que les os du tarse, du carpe, dans les vertèbres, la rotule; elle se fixe aussi sur les os longs à la partie moyenne et le plus souvent à leur extrémité, au point qu'il nous est arrivé très souvent de constater bien positivement que la douleur aiguë, que les malades se plaignaient d'éprouver dans les articulations, avait son siége dans les extrémités des os et qu'elle n'était point le résultat de l'inflammation de la séreuse synoviale, ni des parties environnantes. Les os longs qui sont

le plus ordinairement le siége de cette douleur sont: les os du métatarse, du métacarpe, les phalanges, le péroné, le tibia, quelquefois le fémur, le radius, le cubitus et la clavicule, mais beaucoup plus rarement.

Nous avons placé ici le résultat de ces observations, parce que c'est la place que la nature leur assigne, c'est presque toujours après plusieurs accès de goutte aiguë que l'on peut les étudier parfaitement; nous considérons ces douleurs comme tout-à-fait indépendantes des inflammations articulaires, elles marchent séparément; nous les regardons comme le résultat d'une inflammation propre de ce système, comme nous le démontrerons plus tard par nos résultats d'anatomie pathologique.

Nous avons dit que la goutte chronique se distinguait facilement de la goutte aiguë. En effet, celle-ci ne présente que des symptômes inflammatoires fort peu développés; quelquefois même, la rougeur et la chaleur de l'articulation malade ne sont pas sensiblement augmentées, les douleurs sont aussi plus légères. Le gonflement, s'il en existe, est une sorte d'œdem ou d'infiltration qui ne se dissipe que longtemps après les attaques. Le retour de celles-ci est fréquent, ou, pour dire plus juste, une attaque se confond avec celle qui l'a précédée et

celle qui la suit : la goutte est alors presque continue ; mais avec des exacerbations irrégulières, qui reviennent après un temps plus ou moins long. C'est à cette époque de la maladie, après un assez grand nombre d'accès que les concrétions tophacées se montrent; mais il ne faut pas croire qu'on les aperçoit chez toutes les personnes atteintes de la goutte, on ne les rencontre guère que chez les individus d'une constitution lymphatique, scrophuleuse et rachitique. Les symptômes généraux de ces accès sont très peu marqués; il y a peu ou point de fièvre : les mouvements du cœur sont irréguliers; des spasmes dans les muscles ; les crampes plus ou moins prolongées qui, quelquefois, occasionnent une douleur si horrible que, pour peu qu'elle dure, elle surpasse toute patience humaine. Quelques malades éprouvent, dans les organes splanchniques, une sensation qui les jette dans un accablement profond. L'irritabilité nerveuse est excessive ; le trouble des fonctions digestives est constant; un appétit vorace et des nausées; si le malade mange beaucoup, les digestions sont pénibles et très laborieuses. La constipation opiniâtre. L'urine n'est point d'une couleur foncée, ni en petite quantité, ni sédimenteuse, au contraire elle est abondante, claire et assez limpide; il éprouve des douleurs constantes dans les

reins, il rend quelquefois des graviers en assez grande quantité qui sont d'une couleur jaune foncée et d'un rouge briqueté ; le malade éprouve encore d'autres symptômes pénibles, tels que des démangeaisons à la peau et des douleurs aux veines hémoroïdales, et mille autres souffrances variées à l'infini. Ces accès durent des mois et peuvent même durer toute l'année. Il n'éprouve quelquefois du calme que pendant les mois d'été ; pendant tout le reste du temps, la goutte se promène sur la plupart des articulations, c'est à cette période de la maladie que les métastases deviennent communes, et elles se transportent avec plus de facilité, et pour les causes les plus légères, des pieds aux mains ; des mains aux poignets, des pieds aux genoux; des genoux aux articulations fémoro-cotyloïdiennes ; des mains aux coudes, aux épaules ; des articulations sur les organes internes ; c'est alors que les auteurs lui donnent le nom de goutte ab-articulaire. Cette maladie finit à la longue par envahir presque toute la constitution et par devenir invétérée.

Quand cette maladie devient invétérée, elle perd de sa mobilité, elle devient plus fixe. Il semble qu'elle ne doit plus laisser un instant de repos au malade. Il passe une partie de sa vie au lit, sur un fauteuil ou sur un canapé ; il a de la peine à se tenir

debout ; sa marche est très lente, difficile, douloureuse, il éprouve de vives douleurs en appuyant les pieds sur le sol, il se trouve heureux quand le mal lui permet de se promener dans sa chambre ; car les pieds, les jambes, les genoux, les mains sont dans un état permanent d'engorgement œdémateux. Il lui faut une chaussure particulière.

Quand il est dans son lit, il ne peut se bouger, on est obligé de le retourner, et chaque mouvement est très douloureux et lui fait éprouver des palpitations violentes; une grande gène dans la respiration, et quand il cherche à faire une grande inspiration, il éprouve une douleur vive qui l'arrête et qui a son siége à la région lombaire et dorsale.

Il éprouve du chagrin, de la crainte, se livre pour la moindre des choses à des emportements, il jure sans cesse et maudit son existence : les infirmités lui arrivent de tous côtés, les altérations organiques se manifestent, il se forme des abcès autour des articulations, des nodosités ; les doigts des mains sont comme tordus, les pieds deviennent rétractés. Les articulations perdent leur mouvement, les ankiloses surviennent, les membres perdent leur sensibilité et leur mouvement, une maladie organique déjà

existante fait des progrès, une métastase sur un organe important à la vie, ou une complication inattendue vient terminer au milieu des souffrances inouïes l'existence du pauvre malade.

Voilà les phénomènes et la marche ordinaire de la goutte tels que nous les avons constamment observés. L'on peut assurer que c'est presque toujours ainsi que cette maladie se présente. Nous avons été assez heureux pour avoir occasion de l'observer plusieurs fois à son début. Nous devons la découverte de ces symptômes précurseurs, qui sont le véritable commencement de la maladie, à nos investigations continues, et nous ne doutons pas un seul instant que ce sont ces symptômes qui ont été considérés par quelques auteurs comme un état général, comme une disposition particulière de l'individu qui prédispose à la goutte, comme un état général indispensable pour contracter cette maladie, appelé, par quelques-uns, état goutteux ; enfin, par d'autres, diathèse goutteuse. Ce qui a fait dire à tous ces auteurs, que la goutte était bien différente du rhumatisme, et que cette affection n'était point une maladie locale, qu'elle était sous l'influence de cet état général particulier qu'ils n'ont jamais pu qu'indiquer sans définir, et que nous attribuons à une irri-

tation plus ou moins vive de la moëlle épinière et de ses membranes. Examinons maintenant les irrégularités de cette maladie et les variétés de ses principaux phénomènes.

DES IRRÉGULARITÉS DE LA GOUTTE

ET DES VARIÉTÉS DE SES PRINCIPAUX PHÉNOMÈNES.

Nous avons décrit les phénomènes constants de la goutte et sa marche ordinaire, mais on conçoit facilement qu'une maladie de cette nature doit offrir des modifications et bien des irrégularités, suivant une foule de circonstances. Par rapport à l'âge où elle commence à atteindre l'individu, par rapport au sexe et au tempérament. Suivant la constitution atmosphérique; si la maladie est à l'état aigu, chronique ou invétérée; si elle a son siége sur les petites ou grandes articulations, ou sur différents tissus. Elle offre aussi des variétés dans la durée de ses accès, dans leur terminaison et leur exacerbation; ses variétés sont encore bien plus grandes quand la maladie a son siége sur un organe interne et suivant les complications. Examinons seulement les différences qu'elle présente

dans ses principaux phénomènes, dans ses phénomènes constants.

La douleur qui accompagne un accès de goutte n'a point un caractère unique; elle est plutôt remarquable par une terrible variété, et cela tient à ce qu'elle finit par envahir tous les tissus de l'économie. La douleur de la région lombaire est d'abord sourde, obtuse, fugace, elle devient quelquefois très vive. Quand la douleur se manifeste aux gros orteils, c'est comme un coup de pointe; elle ne fait que paraître et disparaître comme une douleur névralgique; elle se fait ressentir de la même manière dans divers points de l'économie. Elle se présente aussi sous la forme d'une crampe; une autre fois, elle s'exerce sous la forme d'une tension déchirante, ou, au contraire, d'une constriction, d'une compression énorme : tantôt le malade ressent comme un coin qui serait enfoncé entre ses os, tantôt c'est une sensation analogue à celle que produirait l'action d'une vrille, d'un clou enfoncé dans nos tissus. D'autres fois c'est un sentiment de froid, ou du feu qui brûle la partie malade, ou comme un animal qui la broierait entre ses dents, ceux-là se plaignent d'une torsion, d'un déchirement, d'une morsure, d'un arrachement; enfin, cette douleur varie suivant le tissu qu'elle affecte.

Si la goutte se fixe sur un organe intérieur, il y a encore bien des espèces de douleurs suivant l'organe qui est atteint.

La tumeur qui est le résultat d'un accès de goutte offre aussi ses irrégularités; quelquefois elle est dure, molle, active, indolente, douloureuse, insensible; la peau est d'un rouge vif ou pâle. D'autres fois la tumeur est infiltrée, œdémateuse. Elle peut se terminer par résolution; mais si elle a déjà récidivé, on remarque communément une desquamation de l'épiderme et souvent une exsudation d'une espèce de mucus blanchâtre, collant et visqueux, d'une odeur forte; il reste aussi quelquefois un engorgement de l'articulation qui disparaît très difficilement et qui peut accompagner le malade jusqu'à la fin de son existence. Cette tumeur peut encore offrir différents modes de variétés et de terminaisons.

La fièvre présente beaucoup de variations; elle est soumise à tant de causes différentes. Dans la goutte aiguë, elle est quelquefois très forte et continue, surtout dans les premiers jours et les premiers accès; après, ses paroxismes sont très irréguliers, et sont toujours soumis à la marche de la maladie, à son accuité et à ses complications. A l'état chro-

nique, la fièvre est bien moins forte, plus irrégulière, et quelquefois il n'y en a pas.

Il n'est pas rare de voir la fièvre devenir intermittente vers la fin d'un accès. Elle devient très irrégulière et prend différents types, suivant une foule de circonstances ; elle prend assez facilement le caractère des fièvres régnantes. Lorsqu'un accès est sur le point de se terminer, il n'est pas rare de voir la fièvre reparaître quelquefois avec force ; alors elle est encore différente ; elle ne dépend plus d'une inflammation de l'articulation, elle est sous l'influence d'une faute, et plus particulièrement d'un écart de régime. Il ne faut pas aussi confondre avec elles certaines palpitations du cœur qui arrivent quelquefois dans le cours de la maladie et qui sont le résultat de quelques erreurs commises.

La fièvre intermittente peut alterner avec la goutte articulaire, la remplacer ou être remplacée par elle ; un fait assez remarquable que j'ai rencontré chez un de mes malades, c'est que pendant un accès de goutte assez violent, il a été pris d'une fièvre intermittente parfaitement caractérisée qui n'a cessé que longtemps après que l'accès a été entièrement terminé, et encore à l'administration réitérée du sulfate de quinine en lavement.

Senac met la rétrocession de la podagre au nombre des causes de la fièvre tierce. Dorestus, Small, Van Swieten, Storck, Musgrave, Tavares, Stoll, Sydenham, citent des observations très détaillées de fièvres tierces, billieuses qui ont précédé ou accompagné la goutte articulaire. Les irrégularités de la goutte sont encore d'autant plus grandes qu'elle peut se compliquer de toutes les maladies; mais malgré les nombreuses modifications qu'elle est susceptible d'éprouver, elle est toujours très facile à reconnaître et à distinguer des autres maladies.

EXAMEN

DES PRINCIPALES FONCTIONS DE LA VIE

CHEZ LES GOUTTEUX.

Nous avons vu très fréquemment des individus qui étaient sur le point d'être atteints de la goutte, éprouver un tremblement nerveux de tous les membres, accompagné de frissons dans les lombes et les extrémités inférieures, et des étourdissements au point de ne pouvoir plus marcher, être obligés de s'arrêter et s'appuyer contre un mur pour ne pas tomber. D'autres qui éprouvaient des éblouissements au point de ne plus voir à se conduire; j'ai constaté que dans plusieurs circonstances ces symptômes tenaient purement à un état nerveux, et que d'autres fois ils étaient sous l'influence de très fortes palpitations de cœur.

J'ai eu un de mes malades chez lequel pendant plusieurs années, ses attaques de goutte étaient toujours précédées d'une ophthalmie d'un ou des deux

yeux, et cette maladie avait aussi contracté l'habitude de se calmer avant que les accès ne fussent terminés. Voici un fait très remarquable arrivé à M. Bourdois: un goutteux, tout à coup privé de la vue, n'apercevait devant ses yeux que des flocons neigeux ; il prescrivit un pédiluve sinapisé, qui donna lieu à une douleur arthritique, et mit fin à cette anomalie singulière. J'ai connu plusieurs goutteux atteints d'affaiblissement de la vue.

J'ai vu aussi plusieurs malades se plaindre d'éprouver, avant une attaque de goutte, une dureté de l'ouïe, accompagnée d'un bourdonnement assez considérable et fort incommode.

Les troubles dans la circulation se rencontrent très souvent avant le début de la goutte, et pendant cette maladie les palpitations du cœur sont très communes ; aussi la dyspnée est une des incommodités qui paraît le plus souvent compliquer les affections goutteuses. M. le docteur Ferrus cite, sur ce sujet, une observation des plus intéressantes : il a vu un malade éprouver régulièrement, dix ou quinze heures avant chaque attaque de goutte articulaire, une oppression très pénible, avec des battements de cœur large et tumultueux. Le coucher sur le dos, et même quelquefois encore sur les

côtés, lui était impossible, et tous les moyens de soulagement restaient infructueux jusqu'au développement de la douleur arthrique.

M. le docteur Ferrus fait, relativement à ce cas, une observation des plus judicieuses en disant : Combien de fois aussi, chez les goutteux avancés en âge, n'a-t-on pas attribué à la goutte remontée, rétrocédée, ce qui n'était que l'effet d'une maladie du cœur ou des gros vaisseaux souvent fort ancienne. Nous aurons souvent occasion de citer un grand nombre de faits et quelques cas d'anatomie pathologique qui viendront à l'appui de cette observation et qui prouveront combien les maladies du cœur sont fréquentes chez les goutteux, observation qui a échappé à la sagacité des anciens médecins.

Dans bien des circonstances on voit une disposition particulière du moral annoncer l'arrivée d'un accès de goutte; bien des malades savent par expérience quand ils en seront atteints; ils deviennent tristes, moroses, inquiets ; leur caractère change tout à coup; ils s'aigrissent et deviennent quelquefois emportés et violents ; on a vu des personnes d'un caractère extrêmement égal, doux, lorsqu'elles devaient avoir un accès, devenir maus-

sades, difficiles à satisfaire et se mettant en colère à propos de rien. Ordinairement lorsqu'un accès est précédé de semblables phénomènes, on est bien certain qu'il est beaucoup plus fâcheux. Les malades avouent eux-mêmes qu'un accès de goutte qui succède à des emportements est beaucoup plus violent; et cela se conçoit très facilement; car, à cette irritation, ajoutez celle qu'occasionne naturellement l'accès; il doit nécessairement en résulter un plus grand mal. Chez d'autres malades, on observe un effet tout contraire; ils ressentent un sentiment insolite de bien-être et de satisfaction. Ce que j'ai vu assez fréquemment, ce sont des accés de mélancolie et d'hypocondrie précéder le début de la goutte et des accès de cette maladie. On cite aussi les contentions de l'esprit, les travaux de cabinet, les chagrins, comme les causes des attaques, et comme pouvant produire la goutte.

Les phénomènes gastriques se manifestent longtemps avant la goutte; ils précèdent souvent un accès et accompagnent presque toujours l'attaque. Ils peuvent dépendre d'un état saburral ou d'une véritable inflammation de la muqueuse de cet organe, mais le plus ordinairement c'est un état purement nerveux; le malade ressent une douleur

fixe à la région épigastrique, qui lui répond dans le dos ; cette douleur se fait sentir davantage quand l'estomac est vide ; pendant le travail de la digestion, il se plaint d'aigreurs, de rapports acides ; l'estomac est distendu, ballonné, il laisse échapper une grande quantité de gaz ; le ventre est aussi quelquefois très gonflé et ballonné. *Cullen, Sydenham, Hoffmann, Brown,* et tous les pathologistes modernes ont fait remarquer la fréquente co-existence de la goutte et d'une affection des voies alimentaires, et plus particulièrement de l'estomac.

Suivant plusieurs auteurs, le vomissement bilieux, la diarrhée billieuse, sont quelquefois des symptômes précurseurs prochains d'un paroxysme. J'ai vu, chez deux goutteux, le choléra-morbus se montrer avec une gravité extrême ; chez l'un, il fut occasionné par l'usage des boissons acides, et chez l'autre, on pensa qu'il était le résultat d'une trop grande quantité d'aliments. C'est cette affection qui a terminé la carrière de l'illustre Sydenham. Malgré que la diarrhée a été observée comme précédant la goutte, la constipation est un symptôme qui se rencontre plus souvent et pendant les accès ; c'est un phénomène morbide qui peut avoir les plus graves inconvénients.

Les organes urinaires sont quelquefois malades avant que la goutte ne se soit déclarée chez certains individus. Plusieurs auteurs ont prétendu qu'avant une attaque, la sécrétion de l'urine diminuait beaucoup et qu'elle perdait de son acidité ; mais que vers la fin de ce même accès, elle reprenait son cours ordinaire, ainsi que ses caractères primitifs. Suivant Bertholet, l'urine des goutteux contiendrait toujours une quantité moindre d'acide phosphorique que celle du commun des hommes ; mais cette quantité augmenterait à l'approche et pendant la durée du paroxysme ; on a remarqué aussi que les urines étaient plus ou moins pâles et décolorées avant l'attaque de goutte.

Les fonctions de la peau ne se font point parfaitement chez les personnes qui vont être atteintes de la goutte ; on a remarqué avec raison qu'il existait quelquefois une grande diminution, et même chez quelques unes une suppression complète de la transpiration ; ce défaut d'action de la peau semble entraîner, dans plusieurs circonstances, une modification organique de son tissu.

Quelques goutteux prévoient le retour de leurs accès par l'état aride de la peau, la sécheresse de tout le système dermoïde, et, dans quelques cas, de la seule portion qui revêt le siége accoutumé de

la douleur. Quelques auteurs ont remarqué que la sueur des goutteux a quelquefois, pendant leur attaque, une odeur aigre très prononcée.

L'homme qui va être atteint de la goutte a ordinairement les organes de la génération flétris, et il est très souvent peu propre à la fécondation. J'ai connu des individus atteints de la goutte depuis deux et trois ans et qui étaient déjà devenus impuissants.

J'aurai occasion de m'étendre plus longuement sur le dérangement des fonctions organiques chez les goutteux. J'ai voulu seulement, dans ce moment, prouver par l'observation et l'opinion des auteurs anciens et modernes, qu'avant le début de la goutte, toutes les fonctions de la vie avaient déjà éprouvé une plus ou moins grande atteinte.

DES CAUSES DE LA GOUTTE.

Tous les auteurs qui ont écrit sur la goutte ont cité un très grand nombre de causes pouvant occasionner cette maladie; elles sont excessivement variées. Le mystère qui règne sur ce qui peut produire une semblable maladie a dû nécessairement exercer la sagacité des médecins ; chacun a donné son avis , et chacun a cru trouver la vérité ; malgré tous ces travaux, nous sommes encore à nous demander quelle est sa cause ? Cependant, il y en a une. Quelle est-elle ? Suivant un médecin de l'antiquité, elle n'est connue que des dieux. En étudiant les phénomènes de cette maladie, nous avons étudié aussi, avec soin, les unes après les autres , toutes les causes que lui donnent tous les auteurs ; nous les avons comparées avec tous les phénomènes de cette maladie , et avec les désordres qu'elle laisse après elle , et nous avons acquis la certitude qu'aucune d'elles n'était capable de la produire ;

que quelques-unes, dans certaines circonstances, pouvaient déterminer un accès de goutte, mais jamais occasionner cette maladie.

C'est en causant avec un très grand nombre de goutteux, c'est en les interrogeant sur la manière dont ils ont toujours vécu, depuis leur enfance, que je suis arrivé à découvrir que tous ces malades avaient plus ou moins abusé des femmes; en effet, quelle est la cause capable de produire tous les désordres que cette maladie laisse après elle, si ce n'est l'abus du coït. Pour nous, nous ne reconnaissons que cette seule cause capable de l'occasionner, et nous espérons démontrer toute la vérité de cette opinion.

Dans le chapitre précédent, nous venons d'examiner très succinctement toutes les fonctions de la vie chez les goutteux, nous avons vu qu'elles en éprouvaient toutes un plus ou moins grand dérangement avant que cette maladie ne se manifeste pour la première fois; quelle peut donc être la cause d'un si grand trouble dans toute l'économie? Quelle peut donc être la cause assez puissante pour produire de semblables désordres? Examinons un peu : est-ce une nourriture succulente, est-ce du froid, une suppression de transpiration; est-ce une mauvaise digestion, un sang vicié? Non,

personne ne le pensera, et tout le monde dira : il est incontestable qu'il n'y a que l'abus du coït capable de produire l'innervation, d'augmenter la susceptibilité nerveuse, au point que la moindre impression, le moindre mouvement fait mal; de diminuer les facultés intellectuelles au point de rendre toutes contentions d'esprit nuisibles. Il n'y a que l'abus du coït qui soit capable d'affaiblir la constitution, de troubler à la fois la digestion, la circulation et toutes les sécrétions; de diminuer la sensibilité, et de gêner les mouvements. Nous en acquérons encore la preuve indubitablement certaine dans la flétrissure des organes génitaux que l'on rencontre chez tous les goutteux.

Les résultats de l'abus des plaisirs de l'amour sont si fréquents et si terribles qu'ils doivent fixer notre attention. Un sujet aussi important pour notre bien-être physique et moral, pour la conservation de l'espèce humaine, mérite, de notre part, l'examen le plus sévère et l'attention la plus sérieuse. Il n'y a pas, parmi les hommes, aucune espéce d'excès qui soit plus infailliblement puni que celui du commerce des sexes. Le coït pratiqué debout, est celui qui détermine le plus promptement la goutte. Le coït pratiqué après le repas est le plus nuisible aux fonctions digestives et aux or-

ganes de la circulation. Les maux qu'il fait naître sont l'affaiblissement des organes génitaux, qui finissent par tomber dans un état de flaccidité absolue; quelquefois l'émission involontaire de la semence, les affections cérébrales, de la moëlle épinière, des paralysies générales et partielles, telles que la paralysie de la vessie, du rectum, l'atrophie des testicules, etc. Chez la femme, les flueurs blanches, la chute de l'utérus et du vagin, l'aménorrhée, la dysménorrhée, etc.

A ces désordres funestes, qui empoisonnent l'existence, il faut ajouter le cortége bien plus nombreux des accidents généraux. L'individu qui se livre avec excès au coït, ne tarde pas à s'apercevoir que sa digestion est laborieuse, que les aliments pèsent sur l'estomac, et que, mal élaborés, ils sont rejetés par les selles presque dans leur état naturel. L'appétit est nul, l'absorption intestinale est nécessairement faible, puisque la chimification ne s'effectue qu'imparfaitement. L'absorption interstitielle est ordinairement active, et, comme la réparation est incomplète, une maigreur profonde ne tarde pas à se manifester. Il existe des palpitations fréquentes, il survient quelquefois des anévrysmes, le sang est séreux et peu abondant, d'où résulte la pâleur générale. La respiration est gê-

née ; l'individu qui commet des excès ressent des suffocations fréquentes, des douleurs dans la colonne vertébrale, aux reins, sous le sternum, dans le dos, entre les deux épaules ; la phthisie pulmonaire peut s'emparer de lui. La face est pâle, les lèvres sont décolorées ; les yeux caves et ternes ; ils laissent échapper des larmes involontaires ; les pommettes sont saillantes ; les tempes et les joues sont creuses ; les ailes du nez, les oreilles sèches et froides ; la peau du front tendue et ridée prématurément. La vue est affaiblie, des nuages semblent envelopper les yeux, devant lesquels voltigent mille corps imaginaires ; ces organes ne peuvent rien fixer, et la cécité survient assez souvent. L'ouïe est obtuse et tourmentée par des bourdonnements et des tintements importuns. L'odorat, le goût, le tact perdent leur finesse et se pervertissent. Ce n'est pas seulement sur les sensations et leurs instruments que les excès dont nous parlons exercent leurs ravages ; le centre des perceptions, le cerveau, partage cet état déplorable ; la mémoire se perd, l'attention, sans laquelle il ne peut y avoir d'instruction, s'affaiblit et se détruit ; le jugement se détériore : de là l'idiotisme acquis, la manie, la mélancolie, l'hypocondrie, l'hystérie et l'ensemble des affections nerveuses. La partie de l'encéphale qui

préside aux mouvements présente les plus graves désordres ; les tremblements nerveux, les spasmes, les convulsions, la catalepsie, l'épilepsie, se manifestent fréquemment, ainsi que la carie de la colonne vertébrale. Tels sont, en un mot, les fruits amers des excès vénériens.

D'après ce triste tableau ne doit-on pas déjà commencer à penser comme nous, que la goutte est un cachet certain que l'on a abusé des plaisirs de l'amour. Quelques anciens et judicieux observateurs et historiens avaient fait la remarque, que la goutte était rare sous l'austère république romaine et qu'elle se répandit davantage avec les mœurs corrompus des derniers siècles. Que l'on examine l'homme qui n'a point abusé des plaisirs de l'amour, il est rempli de vigueur, d'énergie, de fraîcheur, il n'en est pas de même de celui qui passe sa vie avec les femmes ; celui-là est pâle, débile et perclu de douleurs. N'est-ce pas aussi parce que les enfants, les vieillards, les eunuques ne font point de pertes spermatiques qu'ils ne sont jamais atteints de cette maladie?

La goutte n'attaque pas l'enfance ni la jeunesse. Plusieurs auteurs citent quelques exemples d'individus atteints de la goutte dans l'enfance ; mais ces cas sont si peu nombreux, qu'il est presque probable que ce sont des rhumatismes qui ont été

pris pour cette maladie. Les jeunes gens qui font leur croissance sont quelquefois atteints de gonflements articulaires. Ceux qui se livrent avec excès à la masturbation et qui font des pertes excessives de liqueur spermatique, sont atteints de douleurs vives dans différentes parties du corps ; ils éprouvent aussi des douleurs vagues dans les extrémités et dans les articulations, qui se gonflent quelquefois ; ces cas peuvent très bien avoir été pris pour la goutte. J'en dirai autant pour les rachitiques qui sont si sujets aux arthrites. Hippocrate a dit que les enfants étaient exempts de cette maladie, et l'expérience journalière confirme cette vérité. Scudamor, qui a très bien étudié cette affection, dit qu'il n'a vu qu'un seul exemple d'un premier accès de goutte avant 20 ans, et aucun après 65 ans. Sydenham n'a jamais vu d'enfants, ni de personnes très jeunes atteints de la véritable goutte. Je n'ai jamais rencontré d'enfants atteints par cette maladie. A l'âge de 30 ans j'en ai vu un seul cas, et encore était-il le résultat d'abus vénériens prématurés.

C'est quand l'homme arrive à l'âge de 30 ans, qu'il a le plus de force ; il s'abandonne sans réserve aux plaisirs de l'amour, et quelques années après, il paye bien cher de s'être livré impunément à ses désirs. Il ressent les premiers symp-

tômes de cette cruelle maladie le plus ordinairement vers l'âge de 35 à 40 ans. Quand la goutte arrive à un âge plus avancé, interrogez bien le malade et il vous apprendra qu'il est devenu libertin beaucoup plus tard. J'ai vu un monsieur avoir son premier accès de goutte à 60 ans. Il me dit qu'il avait toujours été sage jusqu'à l'âge de 57 ans; à cette époque il fit la connaissance d'une femme avec laquelle il se livra à des plaisirs qui n'étaient plus de son âge. Aussi il ne tarda pas à se sentir extrêmement fatigué; éprouvant de grandes lassitudes dans les jambes; de fortes douleurs dans les reins; les urines charoyant des graviers en assez grande quantité; enfin, à 60 ans, il eut son premier accès. D'après les conseils que je lui donnai, il renonça à ses mauvaises habitudes, il se traita convenablement et il retrouva sa santé, car cette maladie ne revint plus.

Les hommes sont beaucoup plus sujets à la goutte que les femmes, et les auteurs prétendent que c'est parce qu'ils font plus fréquemment des excès de table et qu'ils abusent davantage des boissons alcooliques. Les hommes ont plus fréquemment la goutte à cause de leur plus grand libertinage; l'homme dans l'action du coït fatigue bien davantage que la femme, et la perte de la liqueur

spermatique qu'il fait l'épuise bien plus vite et lui occasionne toute espèce de douleurs. Un homme ne pourrait pas se prêter aux plaisirs de l'amour comme le font les prostituées sans en éprouver les plus grands dérangements dans sa santé, et promptement la mort.

Personne n'a jamais pu supposer que les filles publiques prissent la moindre part aux plaisirs qu'elles procurent pour de l'argent; leur rôle, dans cette circonstance, ne peut être comparé en aucune manière à celui de l'homme. L'avantage que les femmes ont dans l'acte de la génération tient à la passivité naturelle de leur rôle. Elles procèdent moins à cet acte qu'elles ne s'y prêtent : aussi n'ont-elles besoin de désirs que juste ce qu'il en faut pour ne pas s'y refuser. Les désirs de la femme sont moins violents que chez l'homme. Voyez comme la masturbation est très rare chez elle et comme elle est commune chez les jeunes gens. Il est de fait qu'il y a beaucoup de femmes qui reçoivent les caresses de leur époux sans plaisir, et d'autres qui éprouvent de la répugnance pour l'acte. C'est donc un fait incontestable que la femme est moins sensuelle que l'homme et qu'elle fatigue bien moins dans l'action du coït. Toutes ces circonstances font qu'elle est moins victime que lui des excès véné-

riens, qui sont d'autant plus nuisibles que les sensations qui les accompagnent sont vives.

M. le professeur Lallemand (de Montpellier), démontre très bien pourquoi le sexe féminin présente beaucoup moins les conséquences fâcheuses des excès vénériens. Le sens génital étant moins susceptible d'exaltations, l'acte vénérien leur cause moins de fatigue; et il dit que cette tièdeur relative de la femme tient à ce que ses organes ne sont pas excités, comme ceux de l'homme, par la présence éminemment stimulante du sperme, et cet acte lui cause moins de fatigue, précisément parce qu'elle n'est pas exposée à cette évacuation, qui est la principale cause de l'affaiblissement qu'éprouve l'homme.

Hippocrate pensait que l'écoulement menstruel préservait les femmes de la goutte. *Mulier non podraga laborat, nisi menses ipsi defecerint.* Beaucoup de médecins ont aussi émis cette opinion, qui n'est point fondée. Sur un très grand nombre de goutteux, nous n'avons vu que trois femmes atteintes de cette maladie; et quoique arrivées à un âge assez avancé, la menstruation se faisait chez elle très régulièrement; tout ce que l'on pourrait dire de raisonnable à ce sujet, c'est que la présence de cette maladie pourrait rendre précoce la cessation des menstrues. Ces trois femmes avaient des

mœurs corrompues et beaucoup d'analogie avec la constitution de l'homme.

L'homme qui passe une partie de son existence dans les plaisirs de l'amour, ne tarde pas à éprouver du trouble dans les fonctions digestives, il s'épuise, il mange beaucoup plus qu'il ne peut digérer dans l'intention de soutenir ses forces; il boit de bons vins pour le même motif, mais il n'en abuse pas; et voudrait-il le faire, que l'état de ses organes ne le lui permettrait pas. Ce genre de vie lui devient d'autant plus pernicieux que cela le sur-excite et le prédispose encore au plaisir pour retomber dans une plus grande prostration. Les auteurs prétendent que la cause la plus ordinaire de la goutte est une nourriture trop abondante et trop succulente; aussi recommandent-ils de ne point choisir une nourriture trop animalisée, et défendent-ils expressément l'usage d'aliments gras, huileux, de ragoûts, de viandes rôties, fumées, salées, et en général d'une digestion difficile. Scaliger a été jusqu'à prétendre que l'usage du fromage pourrait donner la goutte. Un médecin (Hector Chaussier), qui a écrit un traité sur cette maladie, prétend même que le principe de la goutte réside essentiellement dans la truffe. Ils défendent aussi l'usage des liqueurs spiritueuses et fermentées, comme pou-

vant produire cette maladie. Nous ne pensons pas que le régime sur-excitant et très nutritif puisse occasionner cette affection. Dans un article consacré spécialement à l'examen des causes qui ont été considérées, par les auteurs, comme les plus importantes de cette maladie, nous exposerons longuement nos motifs basés sur le résultat de nos observations.

Nous avons remarqué que la goutte était plus fréquente, plus régulière et plus aiguë, chez les individus d'un tempérament sanguin; qu'elle était plus lente chez ceux qui sont d'un tempéramment lymphatique; que les constitutions nerveuses y étaient les plus disposées, et que chez ces individus elle marchait avec beaucoup plus d'irrégularités et de rapidité.

Nous ne connaissons pas de profession capable de produire la goutte. Quelques auteurs ont cependant dit que les hommes fort adonnés à la danse dans leur jeunesse étaient sujets à la goutte dans leur vieillesse. Nous avons toujours vu que les femmes aimaient et dansaient beaucoup plus que les hommes et qu'elles étaient très rarement atteintes de cette maladie.

Il arrive très fréquemment qu'une douleur au gros orteil se fasse sentir, après une promenade un

peu longue, faite avec une chaussure trop étroite. On a vu aussi quelquefois, une première attaque de goutte se développer après l'emploi de vêtements trop légers pour la saison ; mais ces circonstances ne peuvent être regardées comme des causes de la goutte.

C'est à l'influence du froid et de l'humidité que presque tous les auteurs ont attribué la goutte; les médecins modernes ont dit que c'était une des causes qui méritait le plus d'importance. Aussi à l'article consacré à l'examen des causes, nous l'examinerons avec une attention toute particulière. Comme j'ai étudié la goutte dans le pays le plus humide de France, mes observations pourront sur ce point fixer l'opinion de quelques collègues. L'on attribue aussi la goutte à une habitation insalubre par son exposition et par sa construction. Nous avons vu le plus souvent cette maladie se développer au commencemcnt des froids et de l'humidité, mais suivant nous, ce n'est pas une raison pour la considérer comme cause occasionnelle de la goutte; cela est tellement vrai, qu'elle paraît pour le première fois en automne, au printemps et en été dans la saison la plus chaude ; cela a été si bien observé par les anciens, qu'on lui a donné le nom d'œtas ; on ne peut donc pas dire, lorsqu'elle paraît dans cette

saison, que c'est le froid et l'humidité qui sont cause de cette maladie.

Le plus grand nombre des pathologistes ont présenté le défaut d'exercice corporel comme une des causes les plus actives de la goutte ; d'autres ont prétendu au contraire que les personnes fort adonnées à la danse dans leur jeunesse, étaient plus sujettes à la goutte dans leur vieillesse. Enfin, il y en a qui ont dit que l'exercice de la chasse prédisposait à cette maladie ; la vérité est que l'homme qui se livre avec excès aux plaisirs de l'amour ne tarde pas à devenir mou, indolent, il ne se trouve à l'aise que dans un fauteuil, sur un canapé ou dans son lit ; il est tellement fatigué, qu'il ne peut faire le plus petit exercice. Il sent toujours le besoin de se reposer, pour pouvoir reprendre des forces et satisfaire de nouveaux désirs. Voilà ce qui a fait dire aux pathologistes que le défaut d'exercice était une des causes principales de la goutte. Nous avons remarqué que les hommes naturellement mous, indolents, d'un tempérament lymphatique, étaient moins exposés à la goutte que les hommes actifs qui sont presque toujours d'une constitution sanguine ou nerveuse. Quand l'homme commence à être pris par la goutte, il devient plus lourd, bien moins agile, et évite les promenades un peu lon-

gues dans la crainte de faire revenir la douleur.

D'après les opinions des anciens, les affections morales jouent un très grand rôle dans les causes de la goutte. A mesure que l'homme épuise ses forces dans les plaisirs, son moral ne tarde pas aussi à s'en ressentir; de gai, qu'il était, il devient triste, taciturne, morose, ses facultés intellectuelles diminuent, il perd de sa vivacité, de son esprit; il devient nonchalant, paresseux, hébêté, il n'est plus propre à aucuns travaux, surtout à ceux qui demandent une certaine contention de l'esprit, il perd la mémoire, il devient indifférent pour tous les objets de la vie, il va quelquefois jusqu'à témoigner du dégoût pour l'existence; il n'aime plus que la table, quand il peut manger, et l'objet qui le séduit, quand il peut satisfaire ses désirs. On voit combien cette cause rend le système nerveux actif, mobile, irritable et irrité; alors, il n'est pas étonnant de voir sous l'influence d'une émotion vive, profonde, un accès paraître, se modifier et se supprimer. Les auteurs en citent des exemples, et moi aussi je pourrais en citer quelques-uns; mais est-ce une raison pour que cela soit la cause de cette maladie. Pour moi, je ne puis comprendre comment des affections morales pourraient l'occasioner. J'ai bien observé, bien étudié et rencon-

tré dans l'exercice de ma profession, beaucoup de personnes atteintes de grands chagrins et d'affections morales bien vives, et je n'ai jamais vu la goutte les atteindre. Les femmes qui, par leur grande sensibilité, leur constitution toute nerveuse, leur faiblesse, sont bien plus susceptibles aux émotions vives de l'âme, qui ne supportent pas avec courage, comme l'homme, les adversités et le malheur, sont moins fréquemment atteintes de cette maladie que lui. Disons-le donc bien positivement, que chez un individu irritable et irrité, comme celui qui est atteint de la goutte, que les émotions vives peuvent produire diverses modifications dans cette maladie, faire naître même un accès, mais que jamais elles ne peuvent être considérées comme causes occasionelles de cette affection.

La douleur qu'occasione la goutte, réveille l'homme de l'état d'inquiétude, d'engourdissement dans lequel il se trouve ; elle semble venir lui apprendre qu'il existe ; aussi, dans ce moment, son caractère change tout à coup, il devient plus vif, impatient, il s'emporte pour la moindre des choses; il se met en colère, il jure, et aussitôt que la douleur cesse, il éprouve un bien-être si grand qu'il devient plus aimable, plus gai, plus riant, presque joyeux, et c'est alors qu'il dit payer tous

ses vieux péchés, et dans ces moments de calme, il finit par avouer qu'il a été un grand pécheur ; on voit qu'il a du plaisir à raconter ses folies, et quelquefois même il finit par s'enorgueillir de ses conquêtes.

L'état de constipation existe généralement chez les personnes menacées des atteintes de la goutte. On sait combien chez elles les fonctions de la digestion se font mal ; ce qui a fait dire à certains médecins que le siége de cette maladie était dans le bas-ventre. Les anciens prétendaient que la constipation déterminait la putréfaction des excréments et que c'était la vraie cause de cette maladie. Bien des médecins modernes ont aussi considéré le trouble des fonctions digestives comme cause de la goutte.

L'altération du sang, soit qu'il contienne trop de matériaux nutritifs, soit qu'il contienne une grande partie d'acide urique, ou bien que les acides qui y sont contenus ne soient plus en rapport avec les alcalis, ou, pour mieux dire, sa désalcalisation, a été considérée par quelques auteurs modernes comme cause principale de la goutte.

L'on a remarqué aussi que les sécrétions des urines se faisaient moins bien, qu'elles étaient pâles, décolorées.

Toutes les causes capables de troubler les sécrétions de la peau ont joué un rôle bien important comme cause de la goutte ; aussi le défaut de transpiration, son ralentissement, son interruption, l'altération de la transpiration ; en un mot, les troubles produits dans toutes les sécrétions de l'économie, ont été considérés comme autant de causes occasionelles de cette maladie. Nous verrons plus tard quelle importance on doit y attacher et de quelle manière elles agissent sur cette affection.

Quelques auteurs ont aussi considéré comme causes de la goutte, la malpropreté de la peau, l'usage des acides et des astringents, la suppression des menstrues, des lochies, de la sécrétion laiteuse, des flueurs blanches, d'une hémorrhagie habituelle, d'une transpiration partielle, la suppression instantanée d'un exutoire, d'un ulcère, d'une dartre, etc., etc.

DE L'HÉRÉDITÉ DE LA GOUTTE.

La goutte n'est point une maladie contagieuse, malgré l'opinion de Van Helmont, Pietsch, Rudlin et Barthez; cette question, entièrement résolue par les auteurs modernes, fait que nous ne nous en occuperons pas plus longuement. Il n'en est pas de même de l'hérédité : les opinions sont fortement divisées. Pour expliquer la transmission héréditaire, les auteurs ont été obligés de reconnaître un état goutteux général, un état spécifique des humeurs, un germe, un sang vicié, une diathèse goutteuse. Morgagni, Lieutaud, Portal, ont été jusqu'à admettre une humeur goutteuse, arthritique ou rhumatismale, qui agit morbifiquement sur les os, au point d'en occasioner le ramollissement et la courbure. De nos jours, il est difficile d'admettre et de soutenir de semblables idées; quant à nous, il nous est impossible de croire à l'existence de ces

théories, qui ne sont que le résultat de l'imagination, comme nous allons tâcher de le démontrer.

Des médecins, pour prouver l'hérédité de cette maladie, citent quelques exemples, très rares, de parents qui, avant d'être affectés de la goutte, avaient mis au monde des enfants bien portants, et qui, après avoir été atteints de cette maladie, en avaient eu d'autres, qui, par la suite, devinrent goutteux. D'autres disent aussi avoir rencontré quelques cas de goutte chez les enfants de 10, 15 et 20 ans. Voici comment plusieurs auteurs expliquent la transmission de cette maladie. Les goutteux ont eu ordinairement dans leur jeunesse de violentes migraines ; ce mal se prolonge souvent, et revient encore dans un âge avancé. Ces malades sont fréquemment issus de parents qui eux-mêmes eurent la goutte ; très certainement, c'est là une maladie héréditaire, quoique plusieurs auteurs l'aient nié formellement : le fils d'un goutteux est disposé à le devenir lui-même ; il faut que les médecins le sachent, et qu'ils prennent déjà, dès l'enfance, les précautions nécessaires pour étouffer, dans son germe, une maladie qui fait le désespoir de la vieillesse. Leurs efforts doivent redoubler surtout quand, dans une famille de goutteux confiés à leurs soins, les enfants sont sujets à la migraine,

et paraissent devoir acquérir dans leur développement la constitution particulière aux goutteux. Voilà donc les raisons que l'on donne en faveur de l'hérédité; l'on doit bien penser que cela ne suffit pas pour consacrer une opinion si importante. Ces mêmes médecins qui cherchent à prouver l'hérédité de la goutte s'appuient encore fortement de l'opinion de Scudamore, parce qu'ils savent qu'il a parfaitement étudié cette maladie et qu'ils regardent ce qu'il a avancé comme une sentence infaillible. Scudamore, en traitant la question de l'hérédité, a offert un tableau dont le nombre des gouttes acquises est beaucoup plus considérable que celles qui venaient de parents goutteux. C'est ainsi que je l'ai observé, et, je dirai plus, dans des proportions beaucoup plus grandes que lui. Si la goutte était réellement une maladie héréditaire, les gouttes acquises ne seraient pas aussi considérables. Est-ce une raison plausible de dire que la goutte est héréditaire, parce que l'on provient d'un père ou d'une mère goutteux; les enfants ne peuvent-ils pas se soumettre aux mèmes causes que leurs parents ? L'on dit, et cela est très vrai, que l'on tient plus ou moins des auteurs de ses jours ; eh bien ! n'est-ce pas une raison de plus pour avoir les mêmes penchants qu'eux. Voyons, raisonnons un peu : comment concevoir

l'existence d'une cause matérielle particulière qui resterait enfermée, pendant des années, dans l'économie, sans manifester son action? Comment surtout concevoir la transmission de cette cause de génération en génération? La raison s'y refuse, ou il faudrait, pour être conséquent, rejeter les phénomènes primitifs et essentiels de l'économie vivante, nous voulons dire la nutrition et l'excrétion des matériaux qui ont servi pendant longtemps à constituer les organes. Comment! l'on pourrait porter impunément dans l'économie un sang vicié, jusqu'à l'âge de 35 à 40 ans que la goutte se déclare, sans que les organes si tendres de l'enfance en soient affectés? Si la goutte était réellement une maladie héréditaire, on la verrait se déclarer dans l'enfance; mais nous l'avons déjà répété, et appuyé de très grandes autorités anciennes et modernes, la goutte ne se rencontre jamais à cette époque de la vie ; Hippocrate, Scudamore et Sydenham l'affirment aussi. Il n'en est pas de même de la phthisie pulmonaire, du scrofule, des dartres, qui sont des maladies héréditaires. On voit tous les jours des parents phthisiques mettre au monde des enfants phthisiques, et cette maladie n'attend pas toujours l'âge ordinaire où elle se manifeste pour se déclarer : beaucoup d'enfants meurent très

jeunes de la phthisie héréditaire; le scrofule se déclare chez les enfants à la mamelle; il y en a qui viennent au monde couverts de dartres, d'éruptions siphilitiques. Ne voit-on pas aussi des parents goutteux mettre au monde des enfants bien portants? Ne voit-on pas, à chaque instant, des hommes arrivés à un âge très avancé, et dont les ascendants ont eu la goutte , sans jamais avoir ressenti la plus légère atteinte de cette maladie? Je ferai une objection qui me paraît encore très spécieuse et à laquelle il nous semble qu'il est impossible de répondre convenablement. Pourquoi les femmes qui naissent de parents goutteux, ne sont-elles pas affectées de cette maladie comme les hommes? Comment! des parents atteints de la goutte mettront au monde des enfants, les garçons seuls contracteront cette maladie et les filles en seront exemptes! Si la goutte était vraiment héréditaire, les proportions devraient être égales. Dans le tableau de Scudamore, sur 55 goutteux, provenant de parents qui avaient eu la goutte, il ne compte que quatre femmes; et cette maladie se déclare encore plus tard chez elles que chez l'homme. Toutes ces raisons nous paraissent plus que suffisantes pour ne point admettre l'hérédité de la goutte.

Cette maladie ne vient qu'à un certain âge ,

comme je l'ai déjà dit. Elle arrive quand l'homme a joui de la vie ; quand il commence à décliner, quand il est fatigué, alors il devient peu propre à la fécondation ; et quelquefois, quand il est atteint fortement de cette maladie, il se trouve dans l'impossibilité de remplir l'acte du coït : j'en ai connu un qui était devenu tout à fait impuissant. J'ai vu des goutteux avoir des enfants ; j'en ai vu plusieurs mourir en très bas âge. J'en ai vu quelques-uns venir au monde affligés d'une mauvaise constitution, d'autres qui étaient bien portants : c'est le plus petit nombre ; car, le plus ordinairement, les parents goutteux mettent au monde des enfants lymphatiques et rachitiques; voilà probablement ce qui a fait dire aux anciens qu'il existait un état spécifique de nos humeurs, une constitution goutteuse. Ils dépeignent même ces individus comme ayant la tête volumineuse et les extrémités des os longs d'une dimensions considérables; la peau blanche peu couverte de poil; la respiration et la circulation fréquentes, etc. Les personnes qui naissent avec une aussi malheureuse constitution sont sujettes à une foule de maladies, et plus particulièrement à chaque changement de température ; au moindre froid, elles sont atteintes, dans les articulations, de douleurs accompagnées de gonflement, qui ont été

prises par bien des médecins pour la goutte. Mais il y a une bien grande différence entre ces deux maladies. Celle-ci est tout simplement une affection rhumatismale qui arrive chez un individu d'une mauvaise constitution, comme j'ai eu occasion de l'observer très souvent : je vais en décrire les principaux phénomènes, et l'on sera à même d'établir la différence qui existe entre elles : c'est depuis l'âge de puberté jusqu'à l'âge de trente ans qu'elle se manifeste ordinairement ; le malade est pris de froid, il ressent un frisson et de la fièvre; il éprouve subitement des douleurs assez vives dans une ou plusieurs grandes articulations, accompagnées de chaleur à la peau, avec un gonflement plus ou moins grand; ces symptômes sont bien moins violents que dans le rhumatisme aigu : ils ressemblent davantage aux rhumatismes chroniques, avec une fièvre plus forte ; le malade est atteint d'une constipation; les urines limpides coulent en assez grande quantité, les sueurs sont générales, abondantes, et fatiguent considérablement le malade. La durée de cette maladie est ordinairement de 8 à dix jours au plus; la terminaison est aussi brusque que son invasion ; son traitement ne ressemble en rien non plus à celui de la goutte et du rhumatisme qui arrivent chez une personne d'une bonne constitution.

On voit de suite combien est grande la différence qui existe entre ces deux maladies : d'abord, la cause n'étant pas la même, cela n'a donc rien de bien étonnant, elle diffère de la goutte par l'époque où elle arrive, par ses phénomènes, par sa marche, par son début, par sa terminaison, etc. Après un accès de cette nature, ces malades sont extrêmement fatigués, épuisés; ils ont de la peine à revenir à leur état primitif; aussi, quand il leur arrive d'avoir eu plusieurs fois de ces attaques avant l'âge de 30 ans, ils portent, sur leur facies et dans tout leur ensemble, les signes d'une vieillesse précoce; on peut dire d'eux, avec juste raison, que ce sont de jeunes vieillards, qui, ordinairement, n'atteigent pas un âge avancé. On voit combien cette maladie en tout ressemble peu à la goutte; pour moi, il est impossible de la confondre, d'autant plus que j'ai observé des rachitiques et des enfans lymphatiques qui ne provenaient point de parents goutteux, éprouver la même affection. J'ai vu un jeune homme, provenant d'un père très goutteux qui était d'une constitution rachitique, être atteint, pour la première fois à l'âge de 26 ans, d'une violente douleur au genou droit, accompagnée de gonflements, qui persistèrent pendant 15 mois, et forcèrent le ma-

lade à rester au lit pendant tout ce temps, à la suite duquel cette articulation est restée entièrement ankilosée. J'espère que l'on ne dira pas que cette maladie était la goutte et qu'elle était héréditaire. La goutte n'étant pas une maladie héréditaire, néanmoins, c'est quelquefois une bien triste succession que de naître d'un père atteint de cette affection.

Les jeunes gens de 15 à 20 ans éprouvent souvent des douleurs dans les membres et dans les articulations quand ils font leur développement; mais, quand ces douleurs sont assez vives pour nécessiter des secours, on peut les calmer très facilement : elles ne durent jamais plus d'un à deux jours. Les jeunes gens qui se livrent à la masturbation sont aussi atteints de douleurs dans les lombes, les extrémités inférieures et dans les articulations. Il ne faut pas confondre ces douleurs avec celles de la goutte et des rhumatismes.

Nous ne considérons donc pas la goutte comme une maladie héréditaire ; nous disons seulement que les parents goutteux mettent au monde quelquefois des enfants qui sont d'une mauvaise constitution, et que, par cela même, ils sont plus prédisposés que qui que ce soit à contracter des douleurs articulaires que nous sommes loin de considérer comme la goutte.

COMPLICATIONS DE LA GOUTTE.

Malgré les vives souffrances que la goutte occasione, elle laisse vivre longtemps, elle ne mine que lentement; on a eu le temps de l'observer et de la voir se compliquer avec presque toutes les maladies. Cela dépend nécessairement de l'impossibilité où l'on se trouve de ne pouvoir la guérir, et de ce que sa cause et son siége ne sont pointconnus. Une grandequantité de médecins reconnaissent que l'état général de l'homme qui va être atteint de la goutte est mauvais depuis longtemps, qu'il est déjà malade, que certains organes remplissent mal leurs fonctions; il y en a qui attribuent cela à l'altération du sang, à une disposition générale ou particulière de l'individu. Nous avons déjà vu que l'homme, avant d'être atteint de la goutte, éprouve, sous l'influence de la cause que nous lui assignons, du trouble dans toutes les fonctions et particulièrement dans les digestions,

la circulation et les fonctions urinaires. Dès que cette maladie commence à se manifester, d'après le siége que nous lui reconnaissons, il n'est pas étonnant de voir ses fonctions se troubler encore davantage et se compliquer d'une foule de névroses; ce qui a fait dire, avec la plus grande raison, que les individus qui ont à craindre les atteintes de la goutte, c'est-à-dire l'inflammation des petites articulations, étaient déjà malades depuis longtemps; qu'il existait chez eux une disposition générale, particulière, occulte, que l'on ne connaissait pas, mais que l'on pourrait appeler diathèse goutteuse. On voit aisément combien cela a été cause d'une foule d'erreurs. D'abord, beaucoup de médecins ont considéré ces dérangements comme la cause de la goutte; d'autres ont prétendu que c'était la goutte elle-même qui parcourait les viscères, et toutes les parties du corps, avant de se fixer sur les articulations; enfin, il y en a qui ont placé son siége principal dans la gastrite, la gastro-entérite, duodénite, la gastro-hépatite, opinion qui avait été publiée avant le célèbre Broussais, par Hoffmann, Haller, Cullen et Sydenham. Tous ces célèbres médecins pensaient que la cause essentielle de la goutte se formait dans l'estomac et les voies digestives. Il est très vrai que

toutes les personnes qui vont être atteintes d'inflammations articulaires éprouvent des digestions lentes, laborieuses, et des selles très rares. La néphrite existe aussi quelquefois avant que la goutte ne se déclare sur les articulations ; mais c'est beaucoup plus rare que le trouble des fonctions digestives. J'ai vu aussi, avant cette époque, quelques malades rendre des graviers.

Un autre organe, qui a échappé à la sagacité des anciens médecins qui ont étudié la goutte, c'est le cœur, qui se trouve toujours plus ou moins malade avant l'apparition de cette maladie. J'ai observé un grand nombre de malades qui étaient dans un état d'énervation générale, éprouver des palpitations du cœur, de la douleur à la région précordiale et de la gène dans la respiration, au point que l'on aurait pu les croire atteints d'une affection organique. S'ils avaient observé ces phénomènes, ils n'eussent pas manqué d'y placer aussi le siége de la goutte. On trouve dans certains ouvrages anciens quelques observations éparpillées d'affections du cœur chez différents goutteux : dans la *Nosographie* de Pinel, et l'ouvrage de Corvisart. Portal cite aussi deux exemples de maladies du cœur développées chez des goutteux. Dans les ouvrages modernes, Broussais, Gilbert, Happ, Ferrus, An-

Andral, Duringe, ont démontré qu'il existait une certaine coïncidence entre les affections du cœur et les rhumatismes. MM. les professeurs Chomel et Bouillaud citent beaucoup d'observations de maladies organiques du cœur chez les individus affectés de rhumatismes. M. le professeur Bouillaud admet que la maladie du cœur débute en même temps que le rhumatisme ou peu après. C'est un fait aujourd'hui généralement admis que les affections du cœur sont très communes dans le rhumatisme; il en est de même de la goutte, comme je l'ai dit plus haut, et comme je l'ai observé plusieurs fois. Joignez à cela quelques névroses et du trouble dans les fonctions sécrétoires de la peau, vous aurez le commencement naturel des complications de la goutte. L'hypocondrie est encore une affection que j'ai assez souvent observée avant que la goutte ne se soit portée sur les articulations à l'état d'inflammation.

Quand la goutte se porte sur les articulations, alors il arrive toutes espèces d'altérations, qui varient suivant les tissus, et qui se trouveront décrites à l'article *Anatomie pathologique*.

Les maladies qui compliquent le plus communément la goutte sont : les irritations de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins, l'inflammation des reins, de la vessie, la gravelle, la pierre, les

hémorrhoïdes, la paralysie de la vessie, du rectum, les rhumatismes, la sciatique, les érysipèles. Après cela, ce sont les catarrhes pulmonaires, la pleurésie, la pleuro-pneumonie, l'asthme, les congestions cérébrales, l'apoplexie, l'œdème et l'hydropisie. Telles sont les maladies que nous avons observées le plus communément chez les goutteux : souvent ces complications arrivent sous l'influence de causes tout à fait étrangères à cette maladie ; mais souvent aussi elles tiennent à des métastases de cette affection, et alors elles prennent un caractère spécial qui mérite une attention toute particulière de la part de l'observateur et du médecin. Nous avons aussi vu très souvent la goutte se compliquer d'affections siphilitiques, scorbutiques, rachitiques et scrofuleuses. Les anciens auteurs l'ont vue accompagnée de presque toutes les maladies, et ils en ont fait autant de gouttes particulières : ainsi, ils ont décrit l'apoplexie goutteuse, les céphalalgies et migraines goutteuses, épilepsies et vertiges goutteux, la gastrite, la colique, le choléra-morbus goutteux, la néphrite, l'hépatite goutteuse, la pleurésie, la phthisie goutteuse, soit pituiteuse, soit tuberculeuse, l'érysipèle goutteux, l'œdème goutteux, la cataracte goutteuse, l'ophthalmie goutteuse. Je m'arrête, car il faudrait citer toutes les maladies contenues dans le cadre nosografique.

DU DIAGNOSTIC ET PRONOSTIC

DE LA GOUTTE.

Nous avons étudié la goutte avec soin ; nous avons décrit ses phénomènes comme ils se présentent naturellement, nous avons recueilli au lit du malade tous les symptômes qui peuvent la caractériser et la faire facilement distinguer des autres maladies de son genre ; aussi nous n'en dirons pas davantage sur son diagnostic, car il faudrait de nouveau se répéter. Plus loin, nous nous chargeons de faire ressortir toutes les différences qui existent entre cette maladie et le rhumatisme articulaire.

Le pronostic de la goutte est toujours fâcheux, puisqu'on ne guérit pas de cette maladie ; quand la cause sera bien reconnue, bien déterminée, elle sera moins grave, parce que les souffrances seront moins grandes, la maladie moins longue, et l'on aura

l'espoir de ne plus la voir revenir, surtout si le malade veut se bien conduire et se soumettre avec sagesse à tous les bons conseils qu'on lui donnera ; mais il lui faut pour cela une volonté bien ferme, une volonté irrésistible. Quand la première douleur se manifeste dans les lombes, et qu'elle se répand dans tous les points de l'économie, si le malade veut se soigner, il se guérit promptement; mais, si elle est abandonnée à elle-même, elle passe à l'état chronique, et sa position devient plus fâcheuse. Le malade peut encore se guérir ; mais cette douleur est d'autant plus difficile à déraciner qu'elle est ancienne. Si elle passe à l'état aigu, la position devient plus grave, car on a vu des malades y succomber. Quand la goutte se porte sur les articulations à l'état d'inflammation, une première attaque de goutte articulaire aiguë survient, la douleur est quelquefois bien vive; les accès durent ordinairement de deux à trois semaines ; mais la terminaison n'est point fâcheuse, la douleur cesse, le gonflement disparaît, les symptômes généraux aussi, et le retour d'un sommeil paisible arrive et présage la fin de l'accès; la santé n'est point encore gravement compromise, le pronostic n'est point encore alarmant. Le malade qui veut se confier entièrement à son médecin et qui consent à exécuter avec la plus scrupu-

leuse exactitude tous les moyens qui lui sont indiqués peut encore se guérir et éviter tous les maux qui vont venir promptement l'accabler ; dans un premier accès de goutte, on a arrêté les progrès du mal, mais on n'a pas guéri la maladie, car elle n'a pas été attaquée à sa source. Aussi quelquefois elle ne tarde pas à reparaître. Quand un malade a eu plusieurs attaques, quand la maladie s'empare tout à fait d'un individu, quand elle devient chronique, les accès ont une durée plus ou moins longue, ils se renouvellent plus fréquemment, la maladie présente des irrégularités, de nombreuses variétés ; elle se promène d'une articulation à une autre, elle envahit davantage la constitution, son pronostic commence à devenir plus inquiétant ; si elle vient à se fixer sur une ou plusieurs articulations, il est à craindre qu'il ne survienne des engorgements articulaires chroniques, des contractures, des ankiloses, des concrétions, des nodosités, et, dans ces cas, la résolution de ces tumeurs devient presque impossible ; alors le pronostic devient plus fâcheux ; mais il ne s'exerce que sur le mode de difformité. Si la goutte vient à se porter sur les organes internes essentiels à la vie, ou se compliquer d'une autre maladie, le pronostic est plus grave encore, parce que l'existence du malade est constamment en danger.

Quand la goutte devient invétérée, c'est tout ce qu'il y a de plus terrible, de plus effrayant, c'est là que l'on voit toutes les misères auxquelles nous sommes exposés. On voit ce mal attaquer toute notre économie; on le voit jeter le trouble dans nos fonctions et désorganiser tous nos tissus, sans pouvoir l'arèter, ni même calmer les nombreuses et différentes douleurs qu'il nous fait endurer; il détruit tout peu à peu, et finit par envahir tellement la constitution qu'il ne laisse plus un instant de repos; les malades souffrent constamment; leur existence est un supplice continu, on a de la peine à concevoir comment la vie peut se prolonger aussi longtemps accompagnée de tant de maux; enfin, quand cette cruelle maladie finit par remonter, comme le disent les anciens auteurs, et par se fixer sur un organe important à la vie, ou qu'il se manifeste une gastrite aiguë, une pleurésie, une pleuro-pneumonie, une fièvre cérébrale, une attaque d'apoplexie, de paralysie, le pronostic est presque toujours funeste.

ANATOMIE PATHOLOGIQUE.

Il ne suffit pas, pour connaître parfaitement une maladie, d'étudier avec soin tous ses symptômes. Le médecin ne peut pas se contenter de voir le mal superficiellement, il faut qu'il pénètre profondément dans l'intérieur, le scapel à la main, pour étudier le changement, le désordre jeté dans nos organes, et qu'il observe avec soin quels sont les tissus affectés pour pouvoir comparer toutes ces différentes altérations avec les phénomènes qui ont existé pendant la vie. C'est en suivant cette marche que l'on réussit à connaître exactement une maladie, que l'on parvient souvent à en découvrir les causes, et que l'on finit par arriver à la découverte de la vérité.

L'anatomie pathologique a été peu cultivée par les anciens, ce n'est guère que dans le siècle dernier que les médecins s'en sont occupés avec zèle; aujourd'hui tous les bons esprits voient que la médecine ne peut faire de progrès, je dirai même, ne peut exister réellement comme science,

que par l'anatomie pathologique ; c'est à elle que la médecine devra sa certitude, et qu'elle pourra désormais être placée parmi les sciences positives; c'est par elle que nous arriverons au perfectionnement du diagnostic, du pronostic et des indications curatives. La véritable médecine n'est en effet que de l'anatomie pathologique.

Ayant été chargé pendant plusieurs années du service d'anatomie pathologique du professeur Dupuytren avec les docteurs A. Sanson et Payen, c'est là que nous avons appris à connaître toute son importance; c'est là que nous avons été à même de voir tout l'amour du célèbre professeur pour cette science, tout l'intérêt qu'il lui portait, au point que tous ses élèves l'ont toujours considéré non comme l'inventeur, mais comme le véritable fondateur de l'anatomie pathologique. Si son génie ne l'avait pas rendu immortel, il le serait devenu par le legs qu'il a fait en mourant à cette célèbre Faculté dont il était un des plus beaux ornements, pour la fondation de ce Musée d'anatomie pathologique qui, un jour, deviendra la gloire de la première école du monde, sous les auspices du célèbre professeur qui en est chargé.

Nous attribuons le peu de progrès de la goutte au peu d'observations que nous possédons sur cette maladie ; et cela tient à ce que les malades ne se

rencontrent qu'en ville et chez les personnes aisées, et qu'il est rare que l'on fasse appeler le médecin au début de cette affection; et, comme il ne promet pas de guérir son malade, et que souvent il a de la peine à le soulager, on ne tarde pas à se débarrasser de lui et l'on va chercher des secours ailleurs, particulièrement dans les remèdes qui ont été si vantés par les charlatans et qui promettent toujours une guérison certaine. Ensuite la plupart des travaux qui existent sur cette maladie sont faits dans le cabinet et sont le résultat de l'imagination : ils ne sont point fondés sur l'observation ; il semble souvent qu'ils ont été créés pour spéculer sur la crédulité publique, et arrangés de manière à faire triompher telle ou telle opinion au détriment de la vérité. La médecine est encore moins riche en autopsie de goutteux, et cela se conçoit très bien, car cette maladie se trouvant si rarement dans les hôpitaux, on a rencontré peu d'occasions de suivre sur le cadavre les traces qu'elle y a laissées : les travaux d'anatomie pathologique des auteurs qui se sont le plus occupés de la goutte ne nous offrent que des données incertaines, insuffisantes et fort éloignées de ce qu'il faudrait pour arriver à ce degré de précision et d'exactitude ; tout prouve qu'ils se sont très peu occupés de cette partie de la science qui était la seule capable de faire

arriver à la découverte de la vérité. Cependant nous devons quelques travaux intéressants à Scudamore, Lieutaud, Fernel, Baillou, Musgrave, Morgagni, Portal, Pinel, Dupuytren, Ferrus, Rostan, Guilbert et d'autres médecins encore. Nous allons les réunir aux nôtres et décrire toutes les altérations que laisse après elle cette cruelle maladie dans chacun de nos tissus.

Il y avait déjà longtemps que je m'occupais de cette affection avant d'avoir pu me livrer à l'étude de son anatomie pathologique ; comme j'étais bien convaincu que l'extrémité inférieure de la colonne vertébrale et que les lombes étaient constamment le siége d'une douleur permanente et quelquefois très vive, bien longtemps avant que la douleur de la goutte ne se soit fait sentir ailleurs, et sur les articulations à l'état d'inflammation, et que cette douleur existait chez tous les individus atteints de cette maladie, je résolus, quand la première occasion se présenterait, d'examiner attentivement les organes contenus dans ces régions. C'est en 1828, que se présenta le premier malade duquel il me fut permis de faire l'autopsie.

PREMIÈRE OBSERVATION.

M. G...., âgé de 55 ans, d'une assez forte

constitution, avait la goutte depuis 15 ans; il avait mené une joyeuse vie; mais il paya cela bien chèrement, car après avoir été traité cruellement par cete maladie, il succomba à un catarrhe chronique de la vessie au milieu de violentes douleurs.

Ouverture du corps, vingt heures après la mort.

Appareil digestif. — La bouche, le pharynx et l'œsophage n'étaient pas altérés; la muqueuse de l'estomac et des intestins offrait quelques points flogosés; le foie était à son état normal.

Appareil respiratoire. — Les poumons étaient sains, le cœur très développé et mou; on le divisait facilement avec les doigts.

Appareil des voies urinaires. — Les organes génitaux étaient flétris; le canal de l'urètre offrait un rétrécissement avec des brides anciennes; la prostate était engorgée et présentait le double de son volume ordinaire. La vessie était contractée sur elle-même; sa muqueuse était d'un rouge violacé dans toute son étendue, ses veines étaient dilatées, gorgées de sang noir; du pus était répandu sur sa surface. Les urétères n'offraient rien de particulier. Les veines spermatiques étaient variqueuses. Les reins étaient gonflés, le gauche plus considérablement que celui du côté droit; ils étaient d'une dureté remarquable; en les divisant avec le

bistouri, on sentait une très grande résistance. Dans les bassinets du rein gauche il y avait du pus, le tissu cellulaire qui enveloppe ce rein était engorgé et très endurci.

Canal rachidien.—La colonne vertébrale n'offrait rien de remarquable, la moelle épinière, dans une étendue de trois pouces et demi environ, à l'endroit correspondant aux trois dernières vertèbres dorsales et à la première lombaire, offrait un ramollissement assez remarquable, de la substance grise ; ses membranes étaient légèrement rosées à l'endroit correspondant à l'altération de la moelle, la pie-mère se laissait déchirer très facilement. Les nerfs, naissant de cette partie de la moelle étaient d'une couleur jaune sale, et se prolongaient encore assez loin, pour reprendre ensuite leur couleur naturelle.

Le cerveau n'offrait rien de particulier, ses vaisseaux seulement étaient gorgés de sang.

Les membres abdominaux étaient œdémateux. Les grandes articulations avaient peu participé à la maladie ; les petites articulations et les parties environnantes étaient le siége d'engorgements chroniques ; les parties fibreuses étaient endurcies et les capsules articulaires ne contenaient pas de synovie.

Le résultat de cette autopsie m'encouragea beau-

coup à continuer mes recherches pour approfondir toutes les altérations que laisse après elle cette terrible maladie, et surtout pour voir si je rencontrerais de nouveau des altérations de la moelle épinière.

IIe OBSERVATION.

M. B***, d'un tempérament lymphatique, était atteint de la goutte depuis l'âge de 40 ans ; jusqu'à l'âge de 48, il n'eut pas trop à s'en plaindre ; mais alors il commença à éprouver de grandes infirmités ; ses douleurs étaient atroces, il ne pouvait plus mouvoir ses membres inférieurs, les mains étaient constamment prises. Une de ses grandes incommodités était d'être obligé de se livrer au besoin d'uriner qui se faisait presque constamment sentir ; il était toujours constipé. Cette cruelle existence se prolongea une vingtaine d'années, car il ne succomba qu'à l'âge de 68 ans. Sa table fut toujours modeste; il ne vivait qu'à l'appui de sa retraite, mais il avait été grand libertin pendant sa jeunesse, et ce qui surprendra le plus, c'est que, malgré ses horribles souffrances, son état d'infirmité, ne pouvant exercer aucun mouvement, il est resté le même jusqu'aux derniers moments de sa vie.

Autopsie cadavérique, 18 heures après la mort.

Extérieur du corps. — Sans aucune forme,

tuméfié depuis les pieds jusqu'à la tète. Les jambes, les pieds, les mains ressemblent à ceux d'un éléphant.

Abdomen.—Le tissu cellulaire est infiltré; dans la cavité péritonéale, il y a un peu d'épanchement de liquide jaunâtre; l'épiploon est injecté; les glandes du mésentère ne sont point engorgées ; la muqueuse de l'estomac est d'un rouge vif dans toute son étendue. Ce malade a fait usage de beaucoup de médicaments pernicieux. La muqueuse de l'intestin offre quelques ulcérations près du cœcum ; à l'extrémité inférieure du rectum on rencontre une assez grande quantité de veines hémorrhoïdales très dilatées : le foie est très volumineux et d'une couleur jaune-pâle. La vésicule du fiel contenait un peu de bile verte et trois volumineux calculs. Le canal thorachique était à son état normal, il contenait un peu de chyle; les reins étaient tuméfiés et le gauche présentait sur son enveloppe extérieure un commencement d'ossification; la vessie et les urétères étaient pâles et décolorés.

Appareil cérébro-spinal.—La dernière vertèbre dorsale et les deux premiers lombaires sont considérablement gonflés, particulièrement le corps et les parties latérales gauches; ces os sont aussi ramollis. La moelle épinière qui correspond à cet en-

droit est le siége d'une espèce de renflement ou de gonflement avec un léger ramollissement; ses vaisseaux sanguins sont injectés, ses membranes sont d'un rouge violacé et les vaisseaux très dilatés et gorgés de sang; entre la moelle et la pie-mère il y avait un peu de sérosité coagulée qui paraissait avoir contracté un peu d'adhérence; le cerveau était à son état normal.

Thorax. — Poumon droit hépatisé dans sa partie supérieure; le cœur très volumineux et très mou, ses parois amincies; le péricarde contient un peu de sérosité jaunâtre et liquide.

Appareil de la locomotion.—La peau a perdu sa couleur naturelle, elle est jaune, on y remarque, dans plusieurs endroits, des taches violacées; le tissu cellulaire est généralement infiltré. Les tendons et les muscles du pied n'offrent rien de particulier; il y a ankylose de toutes les articulations des orteils et des os du métatarse avec ces derniers. Les os du tarse sont ramollis, on les coupe avec facilité. L'articulation du pied contient peu de synovie; la capsule synoviale est blanche et dure, les cartilages sont d'une couleur grise. L'articulation du genou du côté gauche est gonflée; la séreuse synoviale est rosée et laisse apercevoir quelques vaisseaux injectés; elle

contient un peu de synovie; les cartilages sont d'une couleur brune foncée Les parties fibreuses qui entourent cette articulation paraissent dans un état d'épaississement et d'endurcissement. L'extrémité supérieure du tibia est gonflée et tellement ramollie, qu'avec une grosse aiguille on pénètre dans la substance spongieuse avec la plus grande facilité; l'extrémité inférieure de cet os est de même; en sciant cet os en deux, j'ai trouvé la moelle à l'état liquide comme de l'huile, la membrane qui tapisse le canal médullaire injectée, et dans la substance spongieuse de l'os qui était ramollie, une assez grande quantité de sang épanché. L'extrémité inférieure du fémur était un peu gonflée; les extrémités du péroné étaient aussi gonflées et ramollies. Je trouvai dans l'articulation du genou opposé et sur le tibia les mêmes altérations, mais moins avancées; les extrémités supérieures n'offraient rien de bien remarquable, si ce n'est l'ankylose des articulations des dernières phalanges; celles des poignets étaient mobiles; les séreuses articulaires étaient légèrement rosées et contenaient de la synovie.

IIIe OBSERVATION.

M. C***, atteint de la goutte, depuis l'âge de 42 ans, succomba à une péritonite à l'âge de 49 ans.

Pendant cette périoded'années, il éprouvait assez fréquemment des accès de cette maladie. Ce dont il se plaignait le plus, c'était un lumbago qui était continu et que rien ne pouvait calmer. C'est ainsi qu'il appelait une douleur constante, assez vive qu'il ressentait dans la région lombaire. Il éprouvait continuellement des vomissements bilieux, des indigestions, de la constipation et des transpirations nocturnes qui l'affaiblissaient considérablement. Il attribuait cette douleur ainsi que tous ses maux à un naufrage qu'il venait de faire, et qui le força de renoncer à la navigation. La vérité est que M. C*** fut un excellent vivant, qu'il avait abusé des femmes tout autant que cela lui avait été possible; après s'être bien épuisé, il lui prit encore la fantaisie de se remarier et c'est quelque temps après ce second mariage qu'il a commencé à éprouver des douleurs dans la région lombaire; plus tard il en ressentit dans les orteils, les pieds, les genoux, les mains et les poignets. Son dernier voyage et son naufrage contribuèrent effectivement à aggraver considérablement son état; mais ce ne fut point la cause de sa maladie. Pendant les quatre dernières années de son existence, il a vécu dans la position la plus déplorable; quelque temps avant sa mort il éprouvait une grande insensibilité dans les membres infé-

rieurs avec beaucoup de gène dans les mouvements.

Extérieur du corps. — Amaigrissement considérable du sujet, ce qui fait ressortir d'avantage le gonflement des articulations.

Abdomen. — Le ventre est un peu balonné; la cavité péritonéale contient la valeur d'un grand verre de pus très fétide; le péritoine est fortement injecté dans toute son étendue ; les glandes du mésentère ne sont point engorgées. Le canal thorachique n'offre rien de remarquable. La muqueuse de l'estomac est peu irritée, malgré les nombreux vomissements et les fortes douleurs que le malade éprouvait dans la région épigastrique. Les intestins sont distendus par des gazes et ne présentent aucune altération ; le foie est à l'état normal. Les reins sont gorgés de sang noirâtre et très volumineux ; la vessie et les urétères n'offrent rien de particulier.

Appareil cérébro-spinal. — Le côté gauche de la colonne vertébrale présente une tumeur assez volumineuse formée par le muscle grand-psoas, qui a contracté des adhérences avec les parties environnantes; à son bord interne on remarque une destruction qui a donné issu au pus contenu dans l'abdomen, et qui a déterminé la péritonite qui a

causé la mort; en l'incisant largement, on le trouve entièrement détruit dans son épaisseur et il laisse échapper une grande quantité de pus semblable à celui trouvé dans la cavité péritonéale; en enlevant entièrement tous les tissus désorganisés qui entourent la colonne vertébrale, on aperçoit la carie des deux dernières vertèbres dorsales et des deux premières lombaires. Dans le canal médullaire l'on trouve un peu de pus qui a décollé la dure-mère dans une assez grande étendue. Les autres membranes paraissent plutôt endurcies qu'enflammées, la moelle épinière est ramollie dans toute son épaisseur et dans la longueur de 5 pouces ; le tissu médullaire du renflement lombaire est ramolli; il est d'une consistance semi-fluide, jaunâtre, mêlé de stries de sang ; ce ramollissement correspond à la carie des vertèbres; les nerfs qui naissent de cette partie de la moelle sont aussi ramollis et pulpeux; dans le reste de son étendue la moëlle épinière est dure, et ses vaisseaux sanguins sont injectés. Le cerveau n'offre rien de remarquable, ses vaisseaux sont presque vides de sang.

Appareil de la locomotion. — Les extrémités des os sont en général assez volumineuses, sans ramollissement. L'intérieur des articulations est lubrifié par de la synovie ; les parties molles qui en-

vironnent les articulations sont engorgées, endurcies et n'offrent point d'autres particularités. Dans les extrémités des tibias, des péronnés et l'extrémité inférieure des fémurs qui sont évidemment gonflés, les cellules du tissu spongieux sont beaucoup plus grandes que dans l'état ordinaire; rien de particulier dans le canal médullaire de ces os.

IVe OBSERVATION.

M. T***, riche propriétaire, ne provenant point de parents goutteux, était d'une excellente constitution, d'un tempérament sanguin. Il mena une joyeuse vie ; il ne semblait exister que pour les femmes. A l'âge de 44 ans, au commencement du printemps, il fut atteint dans les lombes d'une douleur aiguë qui nécessita un traitement actif ; sangsues, bains, ventouses scarifiées, liniments, pédiluves sinapisés. Cet état fut promptement calmé, mais non guéri : la douleur existait toujours, aussi le malade se détermina-t-il à se laisser appliquer deux grands vésicatoires sur les lombes. Ce moyen fut tellement douloureux et se porta avec tant de violence sur les voies urinaires, que l'on fut obligé de le supprimer de suite, et l'on resta près de soixante-douze heures avant d'avoir pu calmer cet

état. La violence du remède n'augmenta pas son mal; il fit alors usage des bains généraux qui furent continués pendant quelque temps; et, sous l'influence de ce moyen, il éprouva du mieux; mais la douleur ne disparut point entièrement. Son état fut supportable pendant la belle saison, quoiqu'il éprouvait de temps en temps des douleurs à la région épigastrique, et il maigrissait un peu. Au commencement de l'hiver, la douleur lombaire se fit davantage sentir, et il commença à souffrir aux gros orteils, aux pieds, à la jambe, aux genoux, dans différentes parties du corps; alors il se vit atteint par la goutte. Dès ce moment, époque à laquelle il pouvait se guérir, il cessa de se soigner régulièrement, et ne pouvant plus satisfaire sa passion avec les femmes, il se livra aux plaisirs de la table, ce qui lui occasiona un très grand dérangement dans les fonctions digestives. Il chercha du soulagement à sa position dans un traitement empyrique; il essaya de tous les remèdes violents qui ont été vantés pour la goutte; le dernier, dont il fit un usage immodéré, fut la médecine curative dont il était fanatique; et, tout en se voyant dépérir tous les jours, il ne persistait pas moins à vouloir prouver à ses amis que ce moyen le soulageait, et qu'il était certain qu'il en obtiendrait sa guérison; enfin, sa santé

s'altéra au point qu'il ne lui était plus possible de manger, il vomissait tout ce qu'il prenait; alors, il rechercha de nouveau mes conseils; mais il n'était plus temps; quelques jours après, il succomba, à l'âge de 53 ans, à une affection organique de l'estomac. La goutte fut très irrégulière et ses accès fréquents : cela dépendit probablement de la manière ridicule dont il se gouverna. Pendant le cours de sa maladie, il rendit une très grande quantité de graviers.

Autopsie cadavérique, vingt-quatre heures après la mort.

Extérieur du corps.— Amaigrissement général, couleur ictérique, les organes de la génération flétris.

Abdomen.— La cavité péritonéale contient un demi-verre de liquide séreux. La muqueuse de l'estomac est entièrement désorganisée, réduite en bouillie, détruite dans une grande étendue; le pylore ulcéré. La muqueuse du duodénum est d'un rouge vif dans toute son étendue; ses vaisseaux sont gorgés de sang; le reste de la muqueuse des intestins grèles est ulcéré dans une grande étendue, et les ulcérations vont en augmentant en approchant du sécum : il y en a de la largeur d'une pièce d'un sol. Les gros intestins sont distendus par des

gazes, et leur muqueuse est légèrement injectée dans quelques points. Le foie est très volumineux, il est d'une couleur jaunâtre et mou; les canaux biliaires n'offrent rien de particulier; la vésicule du fiel contient un peu de bile d'une couleur jaune verdâtre. Les reins sont un peu tuméfiés; le tissu cellulaire qui les environne est infiltré. La vessie est à son état normal; elle contient un peu d'urine limpide et quelques graviers.

Thorax. — Les poumons ne présentent aucune altération appréciable. Le péricarde contient un peu de sérosité liquide jaunâtre. Le cœur est très volumineux et mou; ses parois sont épaissis et les cavités gauches un peu dilatées.

Appareil cérébro-spinal.—La moelle épinière lombaire paraît le siége d'une irritation chronique; ses vaisseaux sont gorgés de sang; elle est plus dure qu'à l'état normal; cette altération s'étend depuis sa terminaison jusqu'à la dixième vertèbre dorsale. Dans le reste de son étendue, elle n'offre rien de remarquable, sa consistance est ordinaire. La pie-mère est aussi injectée; elle est d'une couleur violacée; entre cette membrane et la moelle, il y a un peu de sérosité sanguinolente d'épanchée. L'encéphale n'offre rien de particulier.

Appareil de la commotion. —Les extrémités

inférieures sont œdémateuses, infiltrées. Les extrémités des os gonflées et ramollies. Les canaux médullaires des tibias laissent apercevoir la trace évidente d'une inflammation assez vive; la moelle est à l'état liquide, et mêlée d'un peu de sang; les vaisseaux sanguins de la membrane médullaire sont fortement injectés. Les articulations sont raides; les capsules synoviales sont blanches, décolorées, épaissies; elles contiennent peu de synovie; les parties fibreuses qui environnent les articulations ne laissent apercevoir aucun changement. Le tissu cellulaire est infiltré; les muscles sont grèles et pâles. Les articulations des orteils sont entièrement dépourvues de synovie. Les extrémités supérieures, ayant été peu affectées par la goutte, n'offrent rien de remarquable à noter.

Ve OBSERVATION.

M. C***, célibataire, fut atteint de la goutte à l'âge de 32 ans. Il était d'un tempérament lymphatique et nerveux; son existence fut toujours très modeste; il vivait à l'appui d'une petite rente. Sa conduite fut tellement irrégulière, après comme avant, qu'il ne tarda pas à être perclus de tous ses membres; il ne pouvait sortir qu'avec le secours de

deux béquilles ou de deux bras; sa marche était très pénible, et il n'aurait pas pu se tenir debout longtemps. Il contracta l'habitude de boire, et il ne sortait que pour aller passer ses soirées au café avec ses amis, et très souvent on le ramenait chez lui dans un état de sur-excitation qui approchait beaucoup de l'ivresse. Les boissons dont il faisait plus particulièrement usage, étaient le café, l'eau-de-vie et le punch. Quand il ne pouvait pas se rendre au café, il s'y faisait porter. Un jour il lui prit la fantaisie de voir s'il serait encore propre à l'acte de la génération; il fit venir chez lui une fille prostituée, et ne tarda pas à se convaincre qu'il n'était plus bon à rien. Il lui restait toujours une consolation dans l'usage des boissons alcoolisées, et il ne s'en faisait pas faute. Une seconde fois il tenta encore de satisfaire son caprice; mais il le paya bien chèrement, car dans la nuit qui suivit sa téméraire entreprise, il mourut subitement: le lendemain on le trouva mort dans son lit; il n'était âgé que de 48 ans. Je fus requis par le substitut du procureur du roi, pour constater son décès et savoir qu'elle avait été la cause de sa mort.

Autopsie cadavérique, vingt-quatre heures après la mort.

Extérieur du corps. — Le tronc, la tête, les

extrémités supérieures amaigris. Les extrémités inférieures tumifiées, particulièrement les articulations.

Thorax. — Le péricarde est distendu ; une fois incisé, on le trouve rempli de sang coagulé et liquide ; le cœur présente un volume très considérable, ses parois sont ramollis et très amincis ; le ventricule gauche n'a pas plus de deux lignes d'épaisseur à sa base, et pas plus d'une ligne vers sa pointe, qui était le siége d'une rupture dans laquelle on pouvait aisément passer le petit doigt; les bords de cette ouverture sont frangés; la face interne du ventricule n'offre aucune trace d'altération. Le cœur, dans son ensemble est ramolli ; les poumons qui sont sains contiennent encore assez de sang, le gauche est un peu épatisé à sa partie postérieure.

Abdomen.—L'estomac est rétréci et contracté, sa muqueuse est d'un rouge violacé et ramolli ; la muqueuse intestinale de l'intestin grèle offre aussi dans son étendue divers points de phlegmasie. Le foie est peu volumineux ; la vésicule biliaire et ses canaux n'offrent rien de particulier, ainsi que le canal thorachique. Les reins sont le siége d'un gonflement assez considérable du côté gauche ; la vessie offre des points d'irritation chronique, elle

est épaissie, rougeâtre, marbrée, ardoisée, contenant de l'urine fétide et épaisse. Les organes de la génération sont dans un état de flaccidité remarquable ; les deux testicules atrophiés; les veines du cordon des vaisseaux spermatiques du côté gauche sont variqueuses, et cette dilatation des veines se continue jusqu'aux reins du même côté.

Le crâne et le canal vertébral. — Le cerveau est peu volumineux, ses vaisseaux sont presque vides de sang; la substance cérébrale est molle, particulièrement la substance grise; le cervelet est mou aussi. Au niveau des deux dernières vertèbres dorsales et des deux premières lombaires, la moëlle épinière offre un ramollissement palpable mêlé de stries de sang; les membranes de la moelle qui la recouvre dans cet endroit sont d'une couleur rouge foncé, et les vaisseaux gorgés de sang. Au-dessus de la septième paire dorsale, la moelle épinière présente une fermeté qui contraste avec le ramollissement que nous avons rencontré plus bas, et qui s'arrête au renflement cervical. Il me fut impossible d'examiner les articulations qui devaient se trouver dans un bien mauvais état ; car sa vie fut très irrégulière, et il y avait longtemps qu'il était dans l'imposibilité de se servir de ses extrémités inférieures.

VI[e] OBSERVATION.

M. C***, homme fort, vigoureux, d'un tempérament sanguin, s'étant livré pendant sa jeunesse à la masturbation, et plus tard ayant commis des excès avec les femmes, fut pris à l'âge de 35 ans, de douleurs tout le long de la colonne vertébrale, avec un engourdissement dans les extrémités supérieures, des palpitations du cœur, une très grande gêne dans la respiration, accompagnée d'une toux nerveuse. Malgré tous les soins qui lui furent donnés pendant deux années tout entières, il n'éprouva que peu d'amélioration. Au bout de ce temps, il se développa en quelques jours, une tumeur assez volumineuse dans la région dorsale gauche, au point de soulever l'omoplate de ce côté. Dès ce moment, la toux et la difficulté de respirer augmentèrent, les digestions se troublèrent; il éprouva de la faiblesse dans les jambes, des douleurs dans toutes les parties du corps et particulièrement dans les os des pieds, de la jambe, aux genoux, dans les bras, les reins, les épaules. Il accusait les os d'être le siége de ses douleurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que le gonflement des articulations était peu important; rien ne pouvait le calmer, il lui était impossible de sortir de dessous

ses couvertures, car il était continuellement en transpiration et extrêmement susceptible au moindre froid ; dès qu'il tombait de l'eau où qu'il régnait une grande humidité dans l'atmosphère, on était bien sûr de voir ses douleurs s'exaspérer. Vers la fin de la 3e année il éprouva un très grand soulagement, ses douleurs se calmèrent au point de pouvoir lui permettre de se promener et de se livrer à quelques travaux pour se distraire. Un jour, il lui prit la fantaisie d'aller à la pêche, où il se fatigua et fut saisi par le froid : on le transporta chez lui immédiatement. Il ressentait, dans la tumeur du dos et au côté droit de la poitrine, de violentes douleurs accompagnées d'une très grande difficulté de respirer et de beaucoup de fièvre; les articulations qui se gonflèrent devinrent aussi très douloureuses. Malgré les soins les plus empressés et le traitement le plus actif, le malade expira 48 heures après dans les angoisses les plus pénibles.

Autopsie, vingt heures après la mort.

Thorax.— Les poumons sont emphysémateux, les cellules pulmonaires très dilatées. Le poumon droit est gorgé de sang à sa partie postérieure et latérale droite, malgré le développement des cellules pulmonaires. La plèvre du côté droit est d'un rouge vif; ses vaisseaux sont fortement injectés;

elle est légèrement adhérente au poumon dans une grande partie de son étendue; le péricarde contient trois grandes cuillerées d'un liquide séreux et le cœur est d'un volume prodigieux; ses parois sont fortement épaissies, sans dilatation des cavités.

Abdomen. — Les organes contenus dans la cavité abdominale n'offraient rien de remarquable.

Appareil cérébro-spinal. — La tumeur du dos est assez volumineuse, elle a une étendue assez considérable; elle est dure et laisse pressentir qu'il y a fort peu de liquide. En effet, en l'incisant dans toute son épaisseur on y trouva un peu de pus jaunâtre; les apophyses épineuses de la 3e et 4e vertèbre dorsale qui correspondent et communiquent avec cet abcès, sont légèrement gonflées. La substance grise de la moelle épinière dans toute la région dorsale et jusqu'au renflement lombaire est ramollie et mêlée de stries de sang. Les vaisseaux des méninges rachidiennes sont très injectés; la substance cérébrale est dure, ferme; ses vaisseaux sont gorgés de sang; les ventricules latéraux contiennent un peu de liquide. Les os des pieds, l'extrémité supérieure du tibia et du péroné, la rotule sont légèrement gonflés. La membrane médullaire du tibia du côté gauche laisse apercevoir toutes les traces bien évidentes d'une

violente inflammation ; l'injection de ses vaisseaux est on ne peut plus remarquable.

VIIe OBSERVATION.

N***, jeune homme de 30 ans, d'une constitution scrophuleuse, se livrait à la masturbation, et de temps en temps il voyait des filles prostituées. Il vint me consulter pour un gonflement considérable des deux pieds et des genoux et pour une douleur qu'il éprouvait depuis longtemps dans la région lombaire. Il était pâle, maigre; sa figure annonçait parfaitement les excès auxquels il se livrait ; il éprouvait une peine extrême à marcher, de la faiblesse dans les reins et dans les extrémités inférieures, des palpitations de cœur et une petite fièvre lente. Je lui donnai des soins pendant cinq années; dans cet espace de temps, il s'ouvrit à peu près une soixantaine d'abcès dans diverses parties du corps, principalement au bas ventre, aux aines, aux fesses, aux cuisses ; le pus fusa jusqu'aux jambes en traversant le tissu cellulaire de la partie postérieure de l'articulation du genou. Ce malheureux, dont toute la vie fut remplie de douleurs, éprouva, six semaines avant de mourir, une paralysie des extrémités inférieures avec une

contracture des cuisses et des jambes tellement considérable que rien ne put la faire revenir ; il ne pouvait plus exercer aucun mouvement dans son lit et il était obligé de rester dans la position dans laquelle on le mettait ; il fallait le changer à chaque instant, car quelque soit celle dans laquelle on le plaçait, il souffrait toujours de ses plaies. Malgré cette violente contracture et sa paralysie, les membres jouissaient encore d'une assez grande sensibilité. Une diarrhée abondante vint mettre fin à ce triste drame.

Ouverture cadavérique, vingt heures après la mort.

Extérieur du corps. — Amaigrissement général, impossibilité de faire cesser la contraction. Ce n'est qu'après avoir coupé les tendons des muscles que l'on a pu réussir à étendre les membres, et encore avec de la difficulté. Flétrissure des organes génitaux ; sur la surface du corps on aperçoit plusieurs ouvertures fistuleuses et des ulcérations.

Abdomen. — La muqueuse de l'estomac et des intestins grêles offre quelque points flogosés ; la muqueuse du rectum quelques tâches violacées ; le foie est petit, décoloré ; les reins sont petits, mous, décolorés; la vessie est contractée, sa muqueuse pâle, blanche ; le bassin contient plusieurs foyers puru-

lents qui suivent diverses directions ; les muscles psoas du côté gauche sont entièrement détruits ; une partie du tissu cellulaire qui enveloppe le rein du même côté est en suppuration. Les trois dernières vertèbres dorsales et la première lombaire sont cariées ; la moelle épinière, en cet endroit, est réduite en bouillie ; elle est d'une couleur rougeâtre ; il est impossible d'y reconnaître la trace de son organisation. Cette destruction a lieu particulièrement à l'endroit où elle donne naissance aux deux premières paires lombaires et deux dernières dorsales qui paraissent ramollies à leur origine. Ensuite la moelle épinière est injectée dans son cordon antérieur et postérieur jusqu'à la sixième vertèbre dorsale ; les membranes rachidiennes sont aussi injectées dans une assez grande étendue, et se laissent déchirer facilement surtout à l'endroit qui correspond au ramollissement de la moelle ; la dure-mère est décollée dans l'étendue d'environ 4 pouces, et entre elle et la colonne vertébrale il y a du pus. Le cerveau et le cervelet sont mous, leurs vaisseaux vides de sang, les méninges cérébrales sont saines.

Thorax. — Poumon droit hépatisé dans la partie supérieure ; les bronches contiennent des mucosités. Le cœur conserve son volume ordinaire, mais il est excessivement mou.

Le système osseux offre, en général, un très grand ramollissement; les os du tarse se laissent couper par le bistouri avec une très grande facilité.

VIIIe OBSERVATION.

M***, d'une constitution nerveuse, fort beau militaire, fit en grande partie les guerres de l'empire. Il éprouva dans beaucoup de circonstances de très grandes privations relativement à la vie animale; d'un autre côté, comme il fallait se battre tous les jours, et qu'il y avait de grandes probabilités pour penser que le lendemain on n'existerait plus, on ne négligeait aucune circonstance de s'amuser, et pendant longtemps il abusa des femmes. Après la paix, il rentra dans la vie privée et se maria à une très jolie demoiselle; cinq ou six ans après son mariage il ressentit, dans la région lombaire, des douleurs qui se continuaient le long du dos; plus tard, les pieds et les articulations devinrent le siége de douleurs accompagnées de gonflement et de fièvre; cet état durait depuis deux années, lorsqu'il fut aux eaux de Barrèges. Voyant qu'il n'avait obtenu aucun soulagement de ce moyen à son retour, il réclama mes soins; il était déjà gravement hypothéqué; les pieds, les genoux, quelques

petites articulations de la main étaient atteintes de gonflements chroniques ; il y avait un commencement d'amaigrissement, et ce que je regardai comme très grave, c'est que le malade éprouvait des douleurs le long de la colonne épinière, qui commençait à se courber; il y avait aussi de la faiblesse dans les extrémités inférieures et il se plaignait très souvent d'avoir les bras morts et froids. Je ne me dissimulais point la grande responsabilité que je prenais en me chargeant de ce malade; mais elle fut bientôt mise à l'abri, car j'eus affaire à l'homme le plus indocile qu'il fût possible de rencontrer. Non seulement il refusait l'emploi des moyens qui pouvaient le plus contribuer à sa guérison, mais dans le régime c'était des écarts continuels; le matin, sa première occupation était de recommander tous ses repas pour la journée et il n'en faisait pas moins de quatre; il continua ce genre de vie jusqu'à ses derniers moments. Il a aussi usé des plaisirs de l'amour tant que ses forces ont pu le lui permettre. Il était très accessible au froid et se couvrait de flanelle; une nuit il fut pris d'une toux assez forte, qui amena au bout de quelques jours des crachats purulents avec un redoublement de fièvre. Il survint des sueurs nocturnes et de la diarrhée qui le conduisirent très promptement au tombeau. Dans les six derniers mois de

son existence il se courba considérablement, il n'avait plus de force dans les bras ni dans les jambes; on était obligé de lui donner à manger, de le tenir à deux pour lui faire prendre un peu d'exercice dans sa chambre; il ne pouvait pas se tenir debout tout seul, ses extrémités supérieures et inférieures avaient beaucoup perdu de leur sensibilité, sa maigreur était extrême.

Autopsie cadavérique, vingt-quatre heures après la mort.

Extérieur du corps.- La maigreur est si grande qu'il ne reste plus que la peau et les os. Les organes de la génération sont dans un état de flaccidité remarquable.

Thorax.- Les poumons sont farcis de tubercules; il y en a une très grande quantité de ramollis; le poumon gauche présente à son sommet une caverne tuberculeuse assez étendue qui contient du pus; il y a un peu d'hépatisation dans la partie postérieure des deux poumons; la plèvre est adhérente à ces organes dans une très grande étendue; les bronches contiennent des mucosités épaisses et d'une odeur tuberculeuse; le cœur est à l'état normal.

Abdomen. — L'estomac est très dilaté, sa membrane muqueuse est pointillée en rouge tout le long de sa grande courbure. La muqueuse intestinale

présente quelques traces de phlegmasie. Le foie, les reins, la vessie n'offrent rien de remarquable.

Appareil cérébro-spinal. – La moelle épinière présente, depuis la sixième vertèbre cervicale jusqu'à sa terminaison, un ramollissement qui occupe les cordons antérieurs dont la couleur est d'un blanc grisâtre. Les cordons postérieurs paraissent moins ramollis. La pie-mère est d'un rouge manifeste, elle est couverte de nombreux vaisseaux remplis de sang; entre elle et la moelle épinière il y a un peu de liquide séreux et sanguinolent. Le cervelet et le cerveau sont dans leur état normal ; les ventricules latéraux contiennent une grande cuillerée à bouche de sérosité limpide et légèrement rosée.

Appareil de la locomotion. — Les extrémités des os longs sont généralement très gonflées, sans ramollissement. Les capsules synoviales sont blanches, sèches, épaissies, point lubrefiées par la synovie; les tissus extérieurs sont engorgés, endurcis; les parties fibreuses sont celles qui paraissent toujours les moins affectées.

IXe OBSERVATION.

M. L. P.*** d'un tempérament nerveux, s'abandonna sans réserve au commerce des femmes, en-

suite il se maria à l'âge de 32 ans ; peu de temps après, il ressentit une douleur assez vive le long de la colonne épinière avec de la gène dans les mouvements des bras , de l'engourdissement, et des palpitations du cœur. Malgré un traitement rationel et actif, cette maladie fit des progrès, et, en quelques jours , il finit par perdre tout à fait l'usage des extrémités supérieures ; la sensibilité de ses membres diminua beaucoup sans être entièrement perdue; ses mains devinrent raides , ses doigts crochus et tellement contractés, qu'il était impossible de les redresser pour les faire revenir à leur position naturelle. Après trois mois d'un traitement bien suivi , il était parfaitement rétabli ; tous ces phénomènes cessèrent et il retrouva l'usage de ses bras et de ses mains comme par le passé.

Quoique M. L. P. fût vigoureusement frappé pour une première fois , il n'en tint aucun compte et ne tarda pas à se livrer de nouveau à l'usage du coït. Aussitôt il en éprouva de la fatigue , de la faiblesse et un dérangement dans ses fonctions digestives, et pour remédier à tous les malaises qu'il éprouvait, il pensa qu'il n'y avait pas de meilleur moyen à employer que de se mettre à l'usage de bons vins vieux, du café et de la liqueur, ce qui lui avait été expressément défendu. Il se traîna

comme cela, très péniblement, jusqu'au commencement de la mauvaise saison, époque à laquelle il ressentit de nouveau des douleurs sourdes dans la région lombaire, dans le dos et dans différentes parties du corps, les bras redevinrent raides, les doigts contractés et les jambes paresseuses.

Ces douleurs n'étaient point vives; il ne s'en plaignit point, mais il ne tarda pas à en éprouver de plus fortes dans les orteils, les genoux, les hanches, les fesses, les poignets et les épaules, et voyant toutes ces parties se gonfler, il se décida à réclamer mes soins. Nous employâmes tout l'hiver et toute la belle saison suivante qu'il passa à la campagne pour le rétablir de cette affection si grave; mais, malgré l'amélioration qu'il éprouva dans sa santé, sa constitution en resta altérée, ses digestions se dérangeaient pour la moindre des choses; il éprouvait des palpitations de cœur pour la plus petite émotion ou le plus petit mouvement, et souvent un tremblement général.

Cet état ne dura point longtemps; à l'arrivée des pluies et du froid, suivant un régime peu convenable, il fut pris de douleurs dans les orteils, dans l'articulation tibio-tarsienne et fémoro-tibiale avec un gonflement assez considérable et de la fièvre. Une fois que le mal fut calmé sur ces articulations,

il se porta sur les mains, les poignets, les épaules; les doigts des mains devinrent crochus, les bras raides et presque sans mouvement, les extrémités inférieures très paresseuses et presque insensibles. Il éprouva encore un peu d'amélioration de cet état; mais son existence était tout à fait compromise. Ce malheureux resta une dizaine d'années dans cette cruelle position, éprouvant des alternatives fréquentes; quelquefois il était un peu mieux, d'autres fois il était très mal, mais jamais bien; car on peut dire que ses attaques étaient devenues presque continues. La dernière année de son existence fut des plus affreuses; il resta tout à fait alité, ses digestions se troublèrent totalement, il ne pouvait plus aller à la garde-robe que par des lavements, et encore il n'allait que tous les cinq ou six jours; les urines coulaient avec difficulté, il perdit l'usage de l'œil gauche à la suite de plusieurs ophthalmies. Il était d'une maigreur extrême, les muscles fessiers avaient entièrement disparu, ce qui rendit son séjour continu au lit très pénible et douloureux. Il devint sourd, paralytique des quatre membres. Un jour, étant étendu sur un canapé où l'on avait l'habitude de le mettre pour le faire reposer des fatigues du lit, il fut pris d'une convulsion qui dura une heure. Après cet accident, il ne put

recouvrer la parole ni sa connaissance ; il resta plongé dans un état de stupeur, d'imbécillité avec une contracture des jambes, des cuisses et des bras. Il resta dans cet état jusqu'au lendemain, où il lui survint une autre convulsion qui dura bien moins longtemps que la première, et il succomba.

Autopsie cadavérique, dix-huit heures après la mort.

Extérieur du corps. Les muscles de la face sont convulsivement contractés, le visage est pâle, jaune; les vaisseaux vides de sang, tous les membres sont contournés, contractés ; la maigreur est très grande et fait ressortir le gonflement des articulations ; les organes génitaux sont flétris et le testicule gauche athrophié.

Appareil cérébro-spinal. La dure-mère est adhérente à la boite osseuse du crâne ; les vaisseaux de l'arachnoïde et de la pie-mère sont remplis de sang; la substance cérébrale est très molle et ses vaisseaux sont gorgés de sang. Il y a un peu de liquide limpide dans les ventricules. Le cervelet est aussi très mou, ainsi que le bulbe céphalique et la protubérance annulaire. La partie antérieure de la moelle épinière est ramollie dans toute son étendue et convertie en une sorte de pulpe grisâtre. Ce ramollissement paraît plus considérable à la partie

supérieure de la région dorsale ; il s'étend un peu dans l'épaisseur des faisceaux fibreux qui la forment. En remontant vers l'encéphale, on peut suivre ce ramollissement à travers la commissure du cervelet, les pédoncules cérébraux, les couches optiques, les corps striés et les circonvolutions cérébrales. La partie postérieure de la moelle est moins ferme que dans son état normal. Les nerfs rachidiens n'ont pas aussi leur consistance naturelle, leur névrilème paraît bien ramolli. Les membranes de la moelle épinière sont fortement injectées; la pie-mère est très rouge; elle est un peu adhérente à la moelle, à la région lombaire et dorsale. Dans le canal vertébral, il y a un peu de sérosité sanguinolente.

Thorax. — Il y a quelques tubercules disséminés dans les poumons; ils sont gorgés de sang à leur partie postérieure. Le cœur est d'un volume ordinaire, mais il est peu consistant.

Abdomen. — On remarque quelques taches rougeâtres sur le péritoine; la membrane muqueuse de l'estomac est pointillée en rouge dans toute son étendue, quelques unes de ces petites taches sont violacées ; quelques injections se remarquent sur la muqueuse intestinale. Le foie, plus volumineux qu'à l'ordinaire, adhère fortement par sa face

convexe au diaphragme ; son tissu est injecté. La vésicule biliaire contient une bile épaisse et noirâtre. Les reins n'offrent rien de remarquable ; la vessie est pâle, décolorée et rétractée.

Appareil de la locomotion. — Toutes les articulations des orteils et des doigts de la main sont tuméfiées ; la peau qui les recouvre est de couleur bleuâtre, dans l'intérieur il n'y a pas de synovie ; malgré cet engorgement, les doigts sont fléchis et contractés, au point de ne pouvoir les ramener dans leur position naturelle. Les capsules synoviales des grandes articulations sont légèrement rosées et contiennent un peu de synovie ; les ligaments sont d'une dureté remarquable, ainsi que les autres tissus qui recouvrent les articulations. Les extrémités des os longs sont généralement plus volumineuses qu'à l'ordinaire. Les membres sont tellement contractés, qu'en coupant les tendons des muscles fléchisseurs, on a de la peine à les étendre. Nous ferons ici la même remarque que pour les doigts : c'est que l'engorgement des articulations n'a pas empêché la contraction de se faire ; il a fallu une puissance bien grande, qui aurait occasioné probablement de violentes douleurs, si le malade avait joui de toute sa sensibilité.

Xe OBSERVATION.

M. B***, d'une assez forte constitution, mais lymphatique, atteint de la goutte et de la gravelle depuis dix ans, se plaignait constamment de douleurs dans les reins, qui faisaient tout le tour du ventre. Il éprouvait fréquemment des coliques et des dérangements dans ses digestions. Les urines étaient claires, limpides, elles coulaient assez abondamment et charriaient des graviers rougeâtres, et parfois très volumineux. Il éprouvait de la paresse et de la difficulté à marcher, et cependant le gonflement des articulations n'était pas considérable. Il était extrêmement gourmand et gourmet ; il avait habituellement une bonne table et d'excellents vins, il faisait usage, après le dîner, du café et de son petit verre de liqueur. Il coïtait quelquefois, et c'était presque toujours après le repas que se manifestaient ses désirs. Un jour, en sortant de table, et voulant se livrer à cet acte, il tomba sur le parquet de son salon frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Il perdit subitement toute sa connaissance ; la respiration devint stertoreuse, les membres froids et ne donnant aucun signe de mouvement, mais ils jouissaient encore d'un peu de sensibilité, et dans la soirée, il expira à l'âge de 55 ans.

Autopsie cadavérique, vingt-deux heures après la mort.

Extérieur du corps. — Embonpoint, pâleur générale ; articulations peu gonflées.

Appareil cérébro-spinal. — En sciant les os du crâne, il s'échappe une grande quantité de sang noirâtre ; les sinus cérébraux sont gorgés de sang ; les membranes du cerveau sont fortement injectées. La substance cérébrale du lobe droit est ramollie ; son centre contient un foyer apoplectique ; le sang épanché est noir et peut être évalué à trois onces ; le lobe du côté gauche est plus ferme ; en le coupant par tranche, on remarque que la substance blanche est pointillée de rouge dans toute sa surface ; tous les vaisseaux du cerveau sont gorgés de sang : le cervelet est mou et injecté. Les vaisseaux du rachis sont aussi généralement remplis de sang. La substance médullaire à la région lombaire et à la partie inférieure de la région dorsale jusqu'à la dixième vertèbre, est le siége d'un ramollissement d'une couleur rougeâtre ; on dirait du sang épanché parmi les molécules nerveuses. Les nerfs qui naissent de la moelle à cet endroit ne sont point affectés. Au-dessus de la dixième vertèbre dorsale, la moelle épinière est plus ferme. La pie-mère rachidienne qui correspond à l'endroit où la moelle se trouve

ramollie, présente un réseau de vaisseaux gorgés de sang d'un rouge vermeil. Le canal rachidien contient un peu de sang épanché.

Thorax. — Les organes contenus dans la poitrine sont sains.

Abdomen. — L'estomac est dilaté considérablement : il est plein d'aliments ; sa muqueuse est d'un rouge violacé dans une grande partie de son étendue ; celle du duodénum est d'un rouge plus vermeil ; le reste du canal intestinal n'offre rien de particulier. Le foie est très volumineux ; la vésicule du foie est remplie de bile noirâtre. Le canal thorachique contient beaucoup de chyle. Les reins sont très gonflés, durs, difficiles à inciser ; il y a une très grande quantité de graviers adhérents aux parois des bassinets ; les urétères sont très dilatés ; celui de gauche présente sur sa surface intérieure des points violacés. La vessie est très dilatée, et sa muqueuse est très rouge et présente des veines gonflées et gorgées de sang noirâtre ; elle contient de l'urine trouble et quelques graviers dans son bas-fond ; le tissu cellulaire qui enveloppe les reins est dur, comme lardacé ; la rate est fort adhérente aux tissus qui l'environnent.

Appareil de la locomotion. — Les membres inférieurs sont légèrement tuméfiés et n'offrent rien

de particulier dans les muscles, les vaisseaux et les nerfs; les articulations des genoux, des pieds avec la jambe, sont le siége d'engorgements chroniques peu volumineux. Ces articulations contiennent de la synovie qui est trouble et qui laisse déposer une petite quantité de matière blanchâtre comme crayeuse. La capsule synoviale est blanche et dure; les parties qui environnent aussi ces articulations sont endurcies; les articulations des orteils sont aussi gonflées, les os ne présentent point de tuméfaction apparente.

XIe OBSERVATION.

M. L. B***, célibataire, d'un tempérament lymphatique, âgé de 47 ans, était goutteux depuis plusieurs années, et ne s'était jamais soigné, il vivait seul, sans domestique, il était atteint d'engorgements chroniques des articulations des pieds, des genoux, des mains et des poignets. Il éprouvait très souvent des attaques de goutte, et quand cela lui arrivait, il se bornait à se mettre tout simplement dans son lit en attendant que la nature vînt mettre fin à ses souffrances; aussi passait-il une grande partie de son existence dans sa chambre; il était devenu d'une si grande susceptibilité pour le froid, qu'il ne pouvait plus sortir sans être ma-

lade; il prétendait qu'il suffisait d'ouvrir sa croisée pour lui faire éprouver un frémissement et faire revenir ses douleurs. Il était extrêmement sobre, mais il usait beaucoup des femmes de bas étage et il avait l'habitude de les voir debout, quoiqu'il sût combien cela lui était pernicieux; à la suite d'une de ces orgies, il fut pris d'une violente douleur dans la région lombaire, accompagnée d'une chaleur brûlante le long de l'épine avec un tremblement général, des douleurs dans toutes les articulations et les membres; une fièvre très forte, un fourmillement dans les bras et les mains. Le malade fut mis dans son lit bien chauffé; la figure devint rouge, vultueuse, le pouls dur, vif; le cœur battait très fortement, la respiration était extrêmement gênée. Voilà l'état où je le trouvai quand je fus appelé près de lui. Une petite saignée du bras fut pratiquée de suite; on appliqua trente sangsues sur les lombes, le petit-lait émétisé lui fut donné pour boisson; et un lavement avec 32 grammes de sulfate de soude amena une selle très copieuse. Le soir, le petit-lait fut remplacé par une tisane légèrement diaphorétique et une potion anti-spasmodique avec l'acétate de morphine; la nuit fut très agitée, très fatigante; le lendemain au matin, il ne pouvait plus remuer ses

membres inférieurs, il y avait paralysie complète du mouvement; la respiration était stertoreuse, le pouls petit et faible, presque insensible; une sueur froide se répandait sur le corps, le bas-ventre était un peu balonné, il y avait suppression des urines et des matières fécales; la face était altérée, la peau devint froide et il succomba à trois heures de l'après-midi.

Autopsie cadavérique, trente-deux heures après la mort.

Habitude extérieure. — Taille élevée, embonpoint, peau pâle, chairs flasques, articulations tuméfiées, parties génitales flétries.

Appareil cérébro-spinal. — Le cerveau, volume et consistance ordinaires; ses vaisseaux sont peu gorgés de sang; dans les ventricules on remarque un peu de sérosité limpide, entre la pie-mère et le cerveau on trouve un liquide épaissi et coagulé de la consistance de la gelée. Les veines rachidiennes sont gorgées de sang noirâtre extrêmement épais; les membranes rachidiennes sont aussi très injectées; entre la pie-mère et la moelle épinière on trouve une assez grande quantité de sang noir épanché, depuis le bulbe lombaire jusqu'à la 8e vertèbre dorsale; la moelle est recouverte de plusieurs caillots de sang; dans presque toute cette étendue, sa consistance est

aussi diminuée, vers le renflement lombaire; ce ramollissement est plus considérable et il occupe toute l'épaisseur de la moelle, dans la longueur d'environ quatre pouces; en coupant la moelle par tranches au-dessus de ce ramollissement, ses vaisseaux laissent couler du sang fluide; sa substance blanche est pictée de points roses; à leur origine seulement les nerfs lombaires paraissent un peu ramollis et ils sont d'une couleur plus terne; la partie supérieure de la moelle, à commencer de la 8e vertèbre dorsale, n'offre rien de remarquable.

Thorax. — Les poumons sont gorgés de sang; celui du côté droit est hépatisé dans sa partie supérieure, la plèvre y est adhérente dans une assez grande étendue; le cœur est volumineux et mou, sans offrir d'autres particularités.

Abdomen. — L'estomac, les intestins et le foie sont sains, les reins sont très volumineux et adhérents au tissu cellulaire qui environne; la rate est adhérente à l'estomac et au diaphragme par une fausse membrane; la vessie est distendue par une grande quantité d'urine rouge foncé; sa muqueuse est rosée dans toute son étendue. Les testicules sont atrophiés; les vaisseaux du cordon spermatique du côté gauche sont variqueux.

Appareil de la locomotion. — Les petites ar-

ticulations et les grandes sont lubréfiées par de la synovie ; les parties molles qui les recouvrent sont décolorées et un peu infiltrées; les parties fibreuses ne présentent rien à noter. La capsule cotyloïdienne du côté droit, qui avait été le siége d'une douleur assez vive avant cet événement, était rouge; ses vaisseaux injectés, et son intérieur contenait un peu de liquide rougeâtre sanieux.

Voulant éviter bien des répétitions, je ne rapporterai point ici cinq observations d'individus qui étaient atteints de la goutte depuis plusieurs années, et qui ont succombé à diverses affections ; je me bornerai seulement à citer les faits les plus importants qui ont été remarqués. Ils avaient tous plus ou moins abusé du coït, et nous avons rencontré chez eux une altération, que nous appelons irritation chronique spinale, qui est caractérisée par les phénomènes suivants : les vaisseaux de la moelle épinière sont injectés, la substance grise est d'une couleur rosée, ou d'un rouge foncé ; la substance blanche est d'une rougeur comme sablée, pointillée, sans ramollissement. Les membranes rachidiennes, particulièrement la pie-mère, sont d'un rouge violacé, plus ou moins foncé ; elles laissent apercevoir un réseau vasculaire très développé et gorgé de sang. Les veines du rachis sont aussi

gorgées de sang noirâtre. On peut en dire autant de toutes les parties environnantes de la moelle épinière lombaire ; elles sont dans un état de turgescence et d'engorgement chronique. Les symptômes les plus remarquables qui ont été observés chez ces malades pendant leur vie, sont : une douleur dans la région lombaire et dorsale, accompagnée de chaleur dans ces parties, de l'engourdissement dans les membres, gêne dans les mouvements, diminution dans la sensibilité, douleurs dans les différentes parties du corps, gonflement des articulations, trouble des digestions, de la circulation, des sécrétions, etc. J'ai vu mourir bien des goutteux sans pouvoir en faire l'autopsie ; on concevra facilement tout ce qu'il peut y avoir d'incomplet dans mes observations qui ont été faites à la hâte dans des maisons particulières, au milieu de personnes dans le chagrin ; mais je pense qu'elles suffiront grandement pour mettre sur la voie et pour engager les observateurs et particulièrement ceux qui se sont occupés spécialement de l'étude de cette maladie, de continuer des recherches qui pourront par la suite ramener des opinions si divergentes, et, en les ralliant, faire cesser notre incertitude sur cette cruelle maladie et lui faire prendre enfin une place invariable dans le cadre nosographique.

Ces résultats pathologiques que nous venons de décrire, nous forcent à faire quelques observations importantes sur les altérations de la moelle épinière.

1° C'est que l'abus du coït doit être considéré comme une des principales causes de l'irritation de la moelle épinière lombaire et de ses membranes.

2° C'est que l'irritation, l'inflammation de la moelle épinière ou de ses membranes, arrivant à la suite de l'abus du coït, sans avoir été précédées d'un état aigu, détermine une douleur dont les malades se plaignent peu; elle est obscure dans son principe, et devient plus forte à la longue; elle n'est jamais accompagnée de fièvre, à moins de devenir aiguë, ce qui lui arrive quelquefois.

3° Cette douleur a été souvent prise pour une affection rhumatismale sans conséquence.

4° Cette douleur des lombes existe toujours chez les individus qui doivent être atteints de la goutte; elle est facile à suivre.

5° Les individus atteints d'une irritation de la moelle épinière, sont tellement sensibles au froid, qu'ils sont pris de douleurs articulaires au moindre changement de température.

6° Sous l'influence de cette irritation, les mala-

des éprouvent aussi des douleurs névralgiques dans toutes les parties du corps, mais particulièrement dans les extrémités inférieures.

7° Les membres deviennent tellement douloureux à la moindre pression, que cet état a été souvent pris pour une affection rhumatismale.

8° Des phénomènes remarquables accompagnent presque toujours cette affection, tels que le tremblement des extrémités inférieures, de la raideur dans les membres, de la faiblesse et de la diminution dans les mouvements et dans la sensibilité.

9° Le ramollissement de la moelle lombaire peut exister sans paralysie des extrémités inférieures.

10° Les goutteux deviennent paralytiques sans avoir éprouvé d'apoplexie.

11° La circulation, la respiration, les fonctions digestives et les sécrétions sont toujours plus ou moins troublées, sous l'influence d'une irritation de la moelle épinière et de ses membranes.

12° La peau, la vessie, le rectum cessent quelquefois entièrement leurs fonctions sous l'influence de cette maladie.

13° C'est presque toujours la portion lombaire de la moelle épinière qui est plus particulièrement malade chez les goutteux, ce qui prouve que ce sont les

abus vénériens qui en sont la véritable cause C'est pour cela aussi que, dans cette maladie, les extrémités inférieures sont toujours les premières malades et qu'elles le sont toujours beaucoup plus que les supérieures. C'est aussi dans les extrémités inférieures que l'on rencontre le plus de phénomènes nerveux dépendant de cette altération.

14° L'altération de la moelle épinière à la région lombaire est moins grave que lorsqu'elle a son siége à la région dorsale, et beaucoup plus grave à la région cervicale qu'à cette dernière.

15° La portion lombaire de la moelle épinière, peut être altérée assez fortement, sans que la vie d'un malade soit en danger, et quelquefois sans qu'il en résulte de graves inconvénients.

Maintenant nous allons décrire en particulier les différentes altérations que nous avons trouvées dans chaque tissu.

Moelle épinière. — J'ai rencontré plusieurs fois la moelle épinière d'une couleur rosée, ayant un réseau vasculaire développé et fortement injecté, surtout à l'endroit qui correspondait au siége de la douleur lombaire que j'ai signalé dans les phénomènes de la goutte. Je suis bien convaincu, d'après mes nombreuses observations, que cette douleur qui est constante à la région lombaire, se continue

quelquefois le long de la colonne dorsale et dans le sacrum jusqu'à la pointe du coxis, dans les portions charnues des fesses, des cuisses, est le résultat de cet état pathologique que je viens de décrire. J'ai trouvé la moelle épinière à la région lombaire et dorsale qui était ramollie dans sa couche superficielle et dans toute son épaisseur; je l'ai trouvée aussi transformée en une espèce de pulpe liquide dans laquelle on ne trouve plus aucune espèce de trace d'organisation, sans cependant qu'il y ait interruption dans sa continuité. Cet état pathologique est le résultat de l'irritation spinale qui a été méconnue dans le principe. On n'attache pas assez d'importance à cette douleur lombaire qui est toujours sourde à son début et qui plus tard se trouve obscurcie par celle de la goutte articulaire. Je n'ai jamais trouvé la moelle ramollie dans toute sa longueur; mais presque toujours dans une étendue de trois à six pouces, et le plus ordinairement dans la partie inférieure. J'ai vu aussi la moelle boursoufflée, gonflée, comme ecchymosée et endurcie.

J'ai trouvé les membranes enveloppant la moelle épinière d'une couleur rosée, d'un rouge vif et violacé; leurs vaisseaux gravement injectés : nous les avons vues aussi endurcies, ramollies. Entre ces membranes, nous avons rencontré du

sang épanché, de la sérosité limpide, coagulée, endurcie, du pus, des adhérences entre ces membranes et entre la pie-mère et la moelle. Toutes ces diverses altérations prouvent suffisamment qu'elles ont été le siége d'une inflammation chronique. Nous avons trouvé aussi du sang épanché dans le canal vertébral et de la sérosité sanguinolente.

J'ai observé plusieurs fois l'état de la membrane médullaire des os chez les goutteux, et je l'ai trouvée injectée; son réseau vasculaire très développé, gorgé de sang et d'une couleur vermeille ; je l'ai vu boursoufflé. J'ai trouvé la moelle à l'état liquide, ressemblant à de l'huile; j'ai remarqué du sang épanché dans le canal médullaire. Dans les petits os longs, j'ai rencontré le canal médullaire obstrué et ossifié. Les douleurs extrêmement aiguës que les goutteux accusent ressentir dans les os ont évidemment leur siége dans la membrane médullaire. Les différents phénomènes que je viens de décrire, et ceux que j'ai observés dans une autre circonstance, et que je vais citer, ne permettent pas de douter que cette membrane est susceptible de s'enflammer.

Dans les pièces d'anatomie pathologique que je préparai pour les leçons du professeur Dupuytren, pour démontrer la théorie du cal dans les fractures, j'ai vu la moelle des os offrir trois états bien dis-

tincts : celui qui correspondait à la fracture était dans un état d'induration ; plus haut une inflammation nouvelle, et le reste de la moelle dans l'état sain. A une époque plus éloignée, le canal médullaire est rempli par une cheville osseuse qui tient en rapport les extrémités des os fracturés. Après un temps plus ou moins long, cette cheville osseuse disparaît ; le canal se rétablit insensiblement. Il ne tarde pas à se former des cellules qui, dans le principe, sont très petites ; puis elles s'agrandissent, se réunissent ; leurs cloisons deviennent chaque jour plus minces, et se changent en un véritable filet réticulaire, qui lui-même disparaît à la longue. Enfin, lorsque le canal est rétabli, on observe une moelle de nouvelle formation qui le remplit et qui est reconnaissable par l'ensemble des caractères propres à ce genre de tissu.

Des nerfs. — Les phénomènes nerveux qui se sont présentés pendant la vie, chez les goutteux, sont très nombreux ; il y en a de très importants, et de fugaces ; mais, en général, ils laissent peu de lésions appréciables après la mort. Ce que j'ai rencontré le plus communément, c'est la couleur jaune des nerfs, que j'ai attribuée à une inflammation chronique de ce tissu ; c'est principalement aux nerfs lombaires naissant de la partie antérieure de la moelle,

à ceux qui environnent les grandes articulations, et qui étaient malades depuis longtemps, que j'ai remarqué plus particulièrement cette altération. Béclard et d'autres pathologistes ont dit que, lorsque l'irritation se prolongeait dans les nerfs, ceux-ci passaient de la couleur rouge à la couleur jaune.

Je n'ai jamais rencontré, chez les goutteux, l'injection sanguine et la couleur rouge des nerfs qui puissent caractériser un véritable état inflammatoire, cela tient probablement à ceque les autopsies que j'ai eu occasion de faire étaient pratiquées chez des individus malades depuis très longtemps. M. le professeur Andral a trouvé le nerf sciatique fortement injecté chez un individu atteint de sciatique, et M. Martinet cite plusieurs exemples de nerfs injectés de sang et d'une couleur rouge violacée, chez des individus atteints aussi de cette même maladie. M. Sanson rencontra une altération à peu près semblable dans le nerf crural; M. A. Goupil eut occasion de faire la même remarque; mais on voit que ce n'est que dans les principaux troncs nerveux que cet état pathologique a été observé; les altérations que l'on rencontre dans les branches nerveuses d'un ordre inférieur prouvent bien aussi qu'elles doivent s'enflammer comme les

principaux troncs. L'état de la science n'est point encore assez avancé pour permettre de démontrer que ces diverses altérations sont véritablement le résultat d'une inflammation du nerf ; mais l'on peut fortement le présumer, parce que la nature suit la même marche dans beaucoup de tissus de notre économie. J'ai rencontré chez quelques goutteux le ramollissement et l'induration des nerfs qui ne sont que le résultat de l'inflammation. Le premier de ces états, je l'ai rencontré à l'origine des nerfs lombaires, lorsque la moelle épinière était elle-même ramollie, et dans la carie de la colonne vertébrale. Je ne puis affirmer que ce ramollissement était dans certains cas, un état de suppuration. Cet état pathologique ne s'étendait jamais bien loin. Il m'est arrivé deux fois de ne pouvoir distinguer l'origine du nerf, tant le ramollissement était grand ; l'état d'induration, je l'ai trouvé fréquemment dans les filets nerveux qui entourent les articulations, qui avaient été souvent le siége d'inflammations, particulièrement à ceux des pieds et des mains. Chez les goutteux qui sont malades depuis longtemps, les nerfs des pieds ont subi une si grande désorganisation, qu'il est impossible d'en suivre la trace et de savoir ce qu'ils sont devenus. Les auteurs citent un assez grand nombre d'exemples de nerfs passés

à l'état d'induration et de ramollissement résultant des névralgies.

Quelques médecins citent des exemples d'atrophie des nerfs. MM. Gendrin et Martinet ont observé la suppuration des nerfs dans les gros troncs nerveux à la suite des névralgies. D'autres altérations ont été rencontrées dans le système nerveux ; mais comme elles se trouvent en dehors de la maladie qui m'occupe, je n'en ferai point mention.

Système osseux. — On serait tenté de croire que l'inflammation de la moelle épinière se communique quelquefois au système osseux, car nous avons trouvé plusieurs fois les vertèbres légèrement gonflées, cariées à l'endroit correspondant où la moelle était altérée. Nous ne pensons pas que cela arrive même dans ces exemples-ci. Notre opinion est que l'altération de la moelle précède la carie : elle est fondée sur ce que nous avons trouvé la moelle ramollie et les vertèbres peu altérées ; ensuite c'est que les symptômes précurseurs annoncent évidemment une altération de la moelle et que rien ne pouvait faire supposer celle des vertèbres. Pour les os longs, nous pensons tout le contraire ; il est très rare que l'inflammation de la membrane médullaire existe sans que cet état pathologique ne se communique à l'os.

Les douleurs que les malades atteints de la goutte se plaignent d'éprouver dans les os et les altérations que l'on rencontre après la mort dans ce tissu, prouvent bien évidemment que pendant la vie, il est le siége d'une inflammation, plus ou moins vive, suivant les individus. Nous avons dit en décrivant les phénomènes de la goutte, que ces douleurs affectaient principalement les extrémités des os longs et qu'elles étaient indépendantes du mal articulaire; nos résultats d'anatomie pathologique le confirment. Nous avons trouvé des altérations aux extrémités des os qui étaient fort peu en rapport avec l'état des articulations peu malades; et, dans d'autres circonstances, nous avons trouvé des articulations bien désorganisées, sans que les os fussent grandement affectés.

Nous avons été à même d'observer très souvent le gonflement et le ramollissement des os; quelquefois le gonflement est considérable; les os prennent un développement, une distention remarquable; on le rencontre aux os du tarse, du carpe à la rotule, aux extrémités de tous les os longs, mais c'est particulièrement aux malléoles, à l'extrémité supérieure du tibia, aux condyles du fémur qu'on l'aperçoit le plus souvent. Le ramollissement peut être considéré comme une termi-

naison de l'inflammation et du gonflement; il se rencontre aussi le plus fréquemment dans les os où il y a le plus de substance spongieuse. Cela s'explique d'autant plus facilement, que sa composition est plus délicate et que le développement de son système vasculaire sanguin est beaucoup plus grand. Nous avons vu des os ramollis et passés à l'état de cartilage d'une consistance molle; nous en avons remarqué qui ressemblaient beaucoup à une espèce d'état graisseux.

En sciant des os longs, nous avons trouvé, dans leur intérieur, des vaisseaux sanguins développés et gorgés de sang; nous avons remarqué sur un tibia du sang épanché dans la substance spongieuse, et nous avons fréquemment vu les cellules de cette substance très dilatées et quelquefois obstruées et passées à l'état compacte. Quelques auteurs disent avoir observé chez des goutteux, la friabilité des os. Nous ferons observer, que ce sont les os des extrémités inférieures qui sont presque toujours affectés.

Plater et Rœderer disent qu'ils ont trouvé des os comme rongés et vermoulus, chez des personnes qui avaient été longtemps tourmentées par la goutte. Cheselden, Ruysch, Albinus, Haller, Winzel et plusieurs autres médecins modernes ont recueilli diverses observations de lésions du tissu

osseux, coïncidant avec la goutte, dont elles étaient l'effet immédiat.

Cartilage. — Voilà un tissu dans lequel on découvre difficilement des traces d'organisation, et cependant la goutte ne manque pas d'y laisser des marques de son passage. Serait-ce à son affinité avec le système osseux qu'il devrait d'être aussi fréquent et profondément altéré? Nous le pensons.

Les phénomènes inflammatoires des cartilages sont peu connus, il est probable qu'ils ont une marche lente, obscure, toujours chronique, on ne les rencontre jamais rouges, injectés; l'irritation y reste obscure comme sa vitalité. Cependant, on les trouve gonflés, ramollis, altérés dans leur couleur, érodés, ulcérés; ils suppurent, se désorganisent et passent à l'état d'ossification.

Quand nous avons rencontré le ramollissement des vertèbres, nous avons trouvé les ligaments intervertébraux gonflés, ramollis; quand les vertèbres étaient cariées, ces mêmes ligaments étaient en suppuration et détruits. Nous avons vu chez un vieillard atteint de la goutte et qui a succombé à l'âge de 75 ans, les ligaments inter-vertébraux; des vertèbres lombaires, des dernières dorsales entièrement ossifiées; dans les petites articulations, on les trouve encore passées à l'état d'ossification, sur-

tout lorsque ces articulations sont ankilosées.

Dans les grandes articulations, ils offrent encore différentes altérations ; c'est là ordinairement que nous les avons trouvés gonflés, ramollis ; quelques-fois, ils avaient tout simplement perdu leur belle couleur nacrée ; ils étaient devenus jaunes, brunâtres. J'ai vu cette teinte affecter toute l'épaisseur du cartilage ; d'autres fois, ils se sont présentés érodés, ulcérés, suppurés. Plusieurs auteurs citent des exemples de cartilages articulaires entièrement détruits, et il s'élevait à la surface de l'os dénudé des bourgeons charnus très volumineux. Les articulations dans lesquelles nous avons le plus ordinairement trouvé les cartilages altérés, sont l'articulation fémoro-tibial, fémoro-cotyloïdienne et tibio-tarssienne. Ceux aussi qui servent à l'union des os du tarse entre eux, éprouvent beaucoup d'altérations.

Des capsules articulaires.—Quoique l'inflammation des membranes synoviales soit encore peu connue, beaucoup de médecins, tant anciens que modernes, pensent que le rhumatisme articulaire consiste dans cette phlegmasie; d'autres la regardent comme la source des phénomènes morbides auxquels on a donné le nom de goutte, et y ont placé le siége de cette maladie. Nous pensons aussi que lors-

que la goutte se porte sur les articulations à l'état d'inflammation, c'est cette membrane qui est primitivement affectée, et que les autres tissus qui l'enveloppent finissent aussi par participer à cette inflammation. Du reste, les résultats pathologiques ne permettent plus de douter un seul instant que cette membrane ne soit susceptible de s'enflammer, et très vivement.

Chez les goutteux, les capsules articulaires sont souvent le siège de violentes inflammations ; aussi, après la mort en trouve-t-on des traces bien manifestes. Nous avons vu plusieurs fois sur des articulations qui n'avaient point été fréquemment atteintes, la face interne de cette membrane légèrement rosée avec un réseau vasculaire assez bien dessiné sans être très développé, mais qui annonçait assez bien que cette membrane avait été enflammée et que l'on pouvait la considérer comme le siége de cette douleur qui avait existé pendant la vie. Une fois seulement j'y ai trouvé des vaisseaux plus développés et plus injectés ; mais cela est fort rare ; car la goutte est toujours une affection très ancienne ; on la trouve aussi pointillée de granulations rouges ou violacées. Quand ces membranes ont été souvent le siége d'inflammation, elles sont ordinairement d'une couleur blanchâtre terne ; l'on n'y re-

marque aucune trace de vaisseaux vasculaires; on dirait même qu'il n'en existe pas, elles sont épaisses, dures, quelquefois très difficiles à inciser. D'autres fois elles sont sèches, privées de leur transparence naturelle, ne sécrétant plus et ne pouvant plus absorber la synovie épanchée dans l'articulation. Plusieurs fois elles nous ont offert sur un point de sa surface du pus d'une belle couleur jaunâtre que nous avons enlevé sans rencontrer sur les parties qu'il recouvrait d'autres altérations qu'une tache violacée. Nous avons rencontré aussi du sang épanché dans les articulations, sans reconnaître d'où il venait : nous pensions que cela pouvait dépendre de la rupture d'une veine inter-articulaire. Dans la désorganisation des grandes articulations nous avons vu cette membrane détruite en partie, décollée d'avec les cartilages qu'elle recouvre etdans les petites articulations. Très souvent nous l'avons trouvée ossifiée, ne laissant apercevoir aucune trace de son existence. L'inflammation chronique des capsules articulaires et l'immobilité prolongée que les malades sont obligés de conserver dans certaines circonstances, sont les principales causes des ankiloses que l'on rencontre si fréquemment chez les goutteux. Elles sont très communes dans les petites articulations, surtout aux orteils et aux métatarses. Je

les ai rencontrées aussi dans les petites articulations des mains. Dans les grandes, elles sont plus rares : l'ankilose de l'articulation femoro-tibial est la plus commune. J'en ai observé d'incomplettes à l'articulation tibio-tarsienne, à celle de la main avec le bras et à l'articulation huméro-cubitale.

Lorsque l'ankilose arrive par l'inflammation de la membrane, elle laisse d'abord exsuder une lymphe plastique et coagulable, qui forme des brides, et réunit les surfaces contigües en différents points de leur étendue, comme on l'observe lors de la formation des adhérences dans les membranes séreuses enflammées; ensuite l'exhalation de la synovie diminue, ou bien quelquefois augmente; mais dans ce dernier cas, le liquide finit par être absorbé entièrement, et les adhérences d'abord molles et gélatineuses deviennent solides et se transforment en tissu cellulaire ; enfin l'ossification s'empare des fausses membranes comme des liens cellulaires.

Dans les articulations des orteils et des doigts où elles sont très fréquentes, elles reconnaissent plutôt pour cause l'immobilité. L'empâtement et le gonflement des téguments sont quelquefois très considérables et ne permettent plus à ces articulations d'exercer aucun mouvement. Alors la souplesse des liens fibreux qui les unissent, diminue ainsi que la sécrétion de

l'humeur synoviale qui lubrifie les surfaces correspondantes des os. Lorsqu'une articulation est retenue longtemps dans une parfaite immobilité, voici les phénomènes qui s'y passent. Pour que l'enkilose ait lieu, les ligaments se raccourcissent, ils reviennent sur eux mêmes ; ils ne sont plus alternativement tendus et relâchés, pliés et redressés par les mouvements ; ils deviennent de plus en plus raides, ils rapprochent et serrent fortement les unes contre les autres les surfaces articulaires. L'exhalation de la synovie est de moins en moins abondante ; cette liqueur devient très tenue ; la membrane synoviale semble revenir sur elle-même, et éprouver, ainsi que les autres parties de l'articulation, une véritable athrophie ; les surfaces articulaires se rétrécissent ; la synovie finit par se tarir entièrement; les feuillets contigus de la membrane qui la sécrétait, perdent leur poli, deviennent rugueux et ne tardent pas à contracter des adhérences entre eux ; il se fait une véritable transformation celluleuse de la membrane synoviale. On ne la retrouve plus dans beaucoup d'articulations ainsi ankilosées ; on observe seulement un tissu filamenteux, celluleux, blanchâtre qui réunit les surfaces articulaires. Les cartilages d'incrustation presque toujours aussi ont diminué d'épaisseur, et quelquefois même ont été absorbés et

ont entièrement disparu sur plusieurs articulations : on rencontre encore dans quelques endroits des portions de la membrane synoviale, qui n'ont point été oblitérées. Après un temps plus ou moins long le tissu cellulaire serré qui réunit les surfaces articulaires, est envahi par l'ossification. Le plus ordinairement, dans ces ankiloses l'on ne reconnaît plus que le tissu osseux; ces parties sont tellement soudées entre elles que le tout ne forme qu'une seule pièce. Nous l'avons rencontré très fréquemment et il paraît que ce travail se fait très promptement, car on le trouve souvent chez des individus qui n'étaient atteints de la goutte que depuis quelques années : cela s'explique facilement par l'immobilité complète que les malades sont obligés de conserver dans une foule de circonstances.

De la synovie. — La synovie contenue dans les articulations des goutteux, a été analysée par les auteurs qui ont pensé que l'altération de ce fluide pouvait être la cause de cette maladie. Le résultat de ces expériences a appris qu'elle contenait quelquefois un excès de bases alcalines, d'autres fois des éléments acides et le plus souvent des proportions communes des uns et des autres. Cajétan a trouvé que tantôt elle rougissait et tantôt verdissait le sirop de violette, d'où il a conclu que quelquefois la goutte

était alcaline ou acide ; mais les expériences de Cajétan paraissent aussi superficielles que ses conclusions sont hasardées. Pinelli a fait aussi des expériences qui ne sont pas plus satisfaisantes ; on voit combien ses travaux sont peu importants pour la science.

La synovie contenue dans les capsules articulaires est quelquefois très abondante, elle dépasse de beaucoup la quantité nécessaire pour lubréfier les surfaces articulaires et faciliter les mouvements; cette surabondance de synovie constitue la maladie connue sous le nom d'hydropisie articulaire, qui n'est pas rare chez les goutteux ; d'autres fois, on en trouve très peu, et souvent il n'y en a pas du tout. Les capsules articulaires sont quelquefois humectées par un fluide aqueux sans cohésion et bien différent de l'humeur onctueuse qui les lubrifie dans l'état de santé. Portal, dans son anatomie médicale, assure avoir vu chez des goutteux, le suc synovial épaissi en consistance de gelée. MM. Rostan et Ferrus ont trouvé des caillots de sang et du sang épanché dans l'articulation fémoro-tibial; dans cette même articulation j'ai rencontré une fois du pus, et dans une autre circonstance, c'était un liquide blanchâtre, trouble, res-

semblant à du plâtre ou de la craie délayés par de la synovie.

L'on trouve quelquefois dans les articulations des personnes qui ont longtemps souffert de la goutte, des concrétions tophacées, crayeuses, plâtreuses, gypseuses; elles se forment dans la cavité de la membrane synoviale, ou entre cette membrane et les cartilages qu'elles recouvrent; ou enfin encore plus en dehors de l'articulation, entre les parties fibreuses voisines et dans le tissu cellulaire; leur volume varie infiniment, depuis celui d'un grain de millet jusqu'à celui d'une forte noix. Colbatch raconte en avoir trouvé une qui pesait deux gros; Séverinus a décrit des calculs arthritiques qui avaient le volume d'un œuf. Gassendi dit que le célèbre Peiresc avait les pieds chargés de ces tufs, dont le poids était bien plus considérable que celui des pieds eux-mêmes. Leur surface est ordinairement rugueuse, si ce n'est aux points qui touchent d'autres concrétions. Il est en effet commun de voir un grand nombre de ces corps très rapprochés les uns des autres, et formant des lignes ou des sortes de chapelets en différentes directions. Ces tumeurs sont quelquefois apparentes sous la peau.

La présence de ces corps étrangers dans l'intérieur de l'articulation produit une douleur exces-

sivement vive, à-peu-près continue, et détermine un état goutteux habituel, auquel les auteurs ont bien voulu donner le nom de goutte fixe. Ces concrétions finissent par déterminer des ouvertures fistuleuses, et sont entraînées à la longue par une suppuration éliminatoire, sans que tout cela ait été précédé d'inflammation bien manifeste; aux pieds et aux mains, il se forme très lentement des ulcérations qui de temps en temps livrent passage à ces concrétions. J'ai vu un malade, qui était atteint de la goutte depuis quarante ans, en rendre considérablement. Elles sont ordinairement très molles, friables, faciles à écraser avec les doigts. Rivière cite cependant une observation : qu'un goutteux en avait rendu plus de deux cents de la grosseur d'un pois, et tellement dures qu'elles résistaient au marteau. Voici comment plusieurs pathologistes distingués expliquent les phénomènes qui se passent dans la formation des concrétions arthritiques; opinion que nous partageons, malgré que certains chimistes prétendent que, quand on connaît la nature de ces concrétions et le peu de solubilité de la plupart des sels qui les composent, ils ne peuvent avoir été en dissolution dans la quantité de liquide primitivement épanché. Il est très probable qu'à la suite de

plusieurs inflammations de la capsule synoviale, elle perd toutes ses facultés absorbantes : nous l'avons vue ayant perdu sa couleur naturelle; nous l'avons trouvée endurcie : alors le liquide contenu dans sa cavité ne pouvant plus être absorbé, s'altère et change de nature, devient une substance crayeuse, plâtreuse, qui finit à la longue par se dessécher et former ces concrétions thopacées ; on a vu cette matière encore à l'état liquide, se faire jour, à travers la capsule synoviale, se répandre dans les mailles du tissu cellulaire et venir jusqu'à la peau faire reconnaître sa présence par de petites tumeurs molles qui finissent par devenir dures lorsqu'elles se concrètent dans cet endroit. On a vu cette matière souvent percer la peau et sortir sous la forme d'un liquide aqueux chargé de petites granulations calculeuses. Les plaies des articulations qui sont si dangereuses, en général, quand elles ont été occasionées par des corps extérieurs, n'ont aucune suite fâcheuse, quand l'articulation est remplie de cette matière. Nous avons trouvé dans l'articulation fémoro-tibial de la synovie blanche trouble, laissant déposer une substance crayeuse. Il est bien évident que ce sont là les phénomènes qui se passent pour la formation de ces concrétions thopacées articulaires; personne ne

peut en douter ; dans ces observations, la nature est prise sur le fait. Tant qu'aux concrétions qui se forment ailleurs et qui ne viennent pas des produits de la sécrétion des serreuses synoviales, elles se développent d'une autre manière : il se forme un épanchement de liquide dans le tissu cellulaire ; cet épanchement produit une tumeur molle indolente, comme œdemateuse, conservant l'impression du doigt ; elle diminue peu à peu de volume en prenant de la consistance : au bout de quelque temps, il ne reste plus qu'un noyeau plus ou moins dur : en incisant les parties molles qui le recouvrent, l'on trouve une concrétion, un tophus. Dans ces différentes manières d'agir de la nature, on ne peut pas préciser la quantité de liquide qui a été épanché pour la formation de ces concrétions, il n'est donc pas juste de dire que cette quantité ne pourrait contenir en dissolution tous les sels qui contribuaient à leur composition.

Avant que la chimie fût élevée au degré où nous la voyons aujourd'hui, elle avait déjà tenté diverses expériences pour connaître la nature de la composition de ces concrétions. Kerkringins, Schenckin, Hales, Whytt, Waston, Pinelli, s'étaient livrés à des essais plus ou moins ingénieux sur ce point qu'ils considèraient comme devant être

très important; mais, on n'a commencé à avoir quelque chose d'exact, à cet égard, que par l'analyse que Tennan, chimiste anglais, a faite de certaines concrétions arthritiques; il les a trouvées composées d'urate de soude. Fourcroy a obtenu les mêmes résultats, et annonça qu'indépendamment de l'urate de soude, les tophus arthritiques contenaient une quantité de matière animale. Fourcroy, d'après cette analyse, crut pouvoir conclure que la goutte dépend d'un excès d'acide urique répandu dans la masse de nos humeurs. Vauquelin a reconnu qu'elles étaient composées: 1° de d'urate de soude qui en formait la plus grande partie; 2° d'une petite quantité d'urate de chaux; 3° de phosphate de chaux, et d'une petite partie de matière animale; il en trouva moins que Woallaston et Pearson, qui, en Angleterre, obtinrent des résultats analogues à ceux de Fourcroy. Vogel trouva de l'urate calcique; plusieurs autres chimistes firent des recherches plus minutieuses et y démontrèrent, quelque temps après, l'existence d'un peu d'urate de potasse et d'une notable quantité de chlorure de sodium.

Laugier a obtenu des résultats tout à fait opposés, puisqu'au lieu du sururate de soude trouvé par Vauquelin; il y a rencontré de l'acide urique,

saturé par un grand excès de bases. Voici le résultat de son analyse : eau enlevée par la dessication, 2 ; uratre de chaux, 1 ; hydrochlorate de soude, 2 ; pertes, 2. Wurzer, de son côté, a trouvé 20 d'acide urique, 20 de soude, 10 de chaux, 18 de chlorure de sodium ; 2,2 de chlorure de potassium ; 19,5 de matière animale ; 10,3 d'eau.

M. Baruel fils a fait l'analyse de concrétions trouvées par M. Cruveilhier sur un goutteux, et a reconnu qu'elles étaient formées par un mélange d'urate de soude et de phosphate de chaux. Ces analyses chimiques ont fourni à M. le professeur Cruveilhier quelques rapprochements. Dans son *Anatomie pathologique*, il dit : l'acide urique, le phosphate de chaux, se trouvent aussi dans l'urine. Cet auteur en conclut qu'il existe entre la goutte et les fonctions urinaires des points de connexion, prouvés déjà par la pathologie. Se fondant ensuite sur ce que l'on voit souvent une urine rouge, chargée d'une quantité énorme d'acide urique, ou bien de graviers, terminer un accès de goutte, il établit une grande affinité entre la gravelle, la pierre vésicale et cette maladie.

M. le professeur Andral rapporte que chez un sujet mort à la Charité, il a trouvé des dépôts d'acide urique dans les articulations, dans les tissus

fibreux qui les entourent, entre les faisceaux de plusieurs muscles, dans le tissu cellulaire sous-cutané et jusque dans les extrémités spongieuses des os.

Indépendamment des différences qui se remarquent entre les divers travaux que je viens de citer, ces mêmes chimistes ont encore analysé des concrétions goutteuses, et n'ont pas toujours obtenu les mêmes résultats. Ainsi, comme on le voit, ces recherches ne peuvent, selon nous, rien apprendre sur la cause de la goutte, comme nous le démontrerons à l'examen des causes de cette maladie.

Système fibreux. — Les parties essentiellement fibreuses, les plus extérieures dans la plupart des articulations, sont sans doute moins gravement atteintes par la goutte ; car ce sont celles qui après la mort, en conservent le moins de traces. Ce système est à peine pénétré par quelques vaisseaux sanguins excessivement déliés; aussi les causes d'irritation ne peuvent que difficilement y déterminer l'afflux sanguin nécessaire pour constituer un état inflammatoire. Dans nos recherches, nous n'avons jamais pu déterminer cet état pathologique.

Nous avons trouvé quelquefois les ligaments des articulations, d'un dureté extraordinaire, tendus ou contractés, ramollis. Ils passent assez facilement à l'état d'ossification ; c'est surtout dans les arti-

culations des phalanges et des os du métatarse, que ces changements se rencontrent le plus fréquemment. Parmi les tissus fibreux, le périoste est celui qui passe aussi le plus facilement à l'état d'ossification. J'ai rencontré plusieurs fois celui qui recouvre le tibia grandement ossifié et dans une très grande étendue. Les lames fibreuses que l'on remarque autour de quelques articulations sont, parmi les tissus analogues, les moins fréquemment altérées. Cependant elles présentent quelquefois un peu d'épaississement, de dureté, ou bien leurs fibres sont légèrement écartées par de petites masses de tissu cellulaire infiltrées de sérosité. On voit ordinairement les nodosités propres aux goutteux se former dans l'épaisseur des tendons ou à la surface de ces cordes fibreuses. Ces engorgements ont plus ou moins de consistance et deviennent quelquefois d'une sensibilité extrême; elles sont de nature fibreuse et renferment quelquefois au centre une petite quantité de liquide serreux. Quelques personnes ont pensé qu'elles étaient dues à un suintement de la synovie par la surface externe des capsules serreuses articulaires ou des capsules qui entourent quelques tendons très mobiles; mais l'observation cadavérique a démontré que ces kistes se formaient natu-

rellement dans le tissu cellulaire qui environne les articulations ainsi que les gaînes des tendons. Nous avons vu fréquemment ces gaînes dépourvues de synovie ; les tendons qui y étaient renfermés étaient grêles, durs et entièrement desséchés, et avaient perdu leur belle couleur de blanc argenté; nous avons remarqué aussi que ces parties fibreuses, au milieu du pus contenu daus les abcès qui se forment autour des articulations, n'avaient subi la plus petite altération et conservaient leur couleur naturelle. Nous n'avons jamais trouvé d'altération à la dure-mère que chez les goutteux qui ont succombé à une attaque d'apoplexie. Nous avons décrit les altérations du tissu fibreux qui recouvre les reins ; nous l'avons trouvé à l'état de fibro-cartilage et ossifié ; mais ces altérations sont tout à fait indépendantes de la goutte; elles sont le résultat des maladies des voies urinaires et de la viellesse. Plusieurs auteurs disent avoir rencontré chez des goutteux différentes altérations des corps caverneux.

Système musculaire. — Les muscles voisins des articulations goutteuses sont, en général, restés sains ; dans quelques cas cependant, si le membre a perdu ses mouvements, on les trouve atrophiés, moux, pâles, décolorés ; d'autres fois ils sont d'une couleur rouge foncé, et présentent une rigidité,

une contracture, rebelle aux efforts les plus considérables ; et les aponévroses qui les recouvrent, paraissent avoir perdu cette blancheur resplendissante qui les caractérise. On voit que les lésions du système musculaire, dans la goutte, sont encore plus rares que celles du système fibreux ; quelques auteurs prétendent avoir trouvé chez des personnes goutteuses des concrétions dans l'épaisseur des muscles.

Le système sanguin.— Le système sanguin, en général, ne nous a jamais offert de grandes particularités. J'ai trouvé souvent des veines très dilatées, très variqueuses, particulièrement à l'extrémité inférieure du rectum et aux reins, les veines rachidiennes lombaires gorgées de sang ; les veines des cuisses, des jambes, les veines spermatiques variqueuses et presque toujours du côté gauche. Je n'ai jamais rencontré cette surabondance de sang dans la veine-porte, qui avait fait dire à certains auteurs que la goutte dépendait de cette cause : je n'ai jamais remarqué de traces de phlébite. Les artères ne nous ont jamais rien offert de particulier ; nous les avons trouvées ossifiées chez des individus morts dans un âge très avancé ; mais nous n'avons jamais attribué cet état pathologique à la goutte. On voit que toutes ces altérations

sont peu importantes ; il n'en est pas de même du principal organe de la circulation. Nous l'avons trouvé presque toujours plus ou moins malade, et cela se conçoit très facilement, quand on pense à tout ce qu'une personne atteinte de la goutte a éprouvé avant de succomber. D'abord, avant d'avoir contracté cette maladie, la cause qui la détermine a déjà occasioné une énervation générale et quelque fois des palpitations de cœur si violentes, que l'on pourrait croire qu'elle est déjà atteinte d'une affection grave de cet organe. Ensuite, pendant toute cette longue carrière de douleur, le cœur éprouve tant de secousses si diverses, sans compter toutes les irrégularités dans le régime et toutes les erreurs commises : toutes ces causes puissantes expliquent suffisamment la fréquence des altérations de cet organe dans la goutte.

Souvent il est le siége d'une douleur aiguë, qui ne fait que paraître et disparaître : je l'ai vue tellement violente qu'elle arrêtait le cours de la circulation, et il serait impossible à n'importe quel malade de la supporter plus d'un quart-d'heure. Les caractères pathologiques de cet organe que nous avons remarqués le plus ordinairement chez les goutteux, c'est un développement plus considérable que dans l'état naturel, sans que sa

substance musculaire soit altérée ; elle conserve sa texture, sa coloration et sa consistance normale Quelquefois les parois ont acquis une épaisseur plus considérable que dans l'état naturel, sans augmentation des cavités qu'elles forment. Tantôt elles sont dilatées en même temps que leurs parois sont épaissies et endurcies, au point d'être très crépitantes sous l'instrument qui les divise. L'état pathologique que j'ai rencontré le plus souvent, et qui est on ne peut plus remarquable, c'est un développement assez considérable de cet organe avec épaississement de ses parois et un très grand ramollissement, au point qu'avec les doigts on pouvait le déchirer en petits morceaux et même le réduire en une espèce de pâte molle. Cet état se rencontrait particulièrement chez des individus qui avaient été d'une forte constitution, qui avaient très bien vécu, et qui ont fini par s'épuiser dans les plaisirs de l'amour. J'ai rencontré plusieurs fois les parois de cet organe amincies et ramollies, et un amincissement tellement considérable qu'une fois la rupture s'en est suivie. et qu'elle a occasioné une mort subite.

L'urine des goutteux a été analysée : *Bertholet* lui a trouvé un caractère particulier ; qu'elle perdait de son acidité quelques jours avant l'accès,

et que cette acidité reparaissait vers la fin du même accès ; pendant son cours, l'urine ne contenait point d'acide phosphorique. *Trampel* a fait les mêmes essais que Bertholet, et il assure avoir observé que l'urine ne teint point en rouge le papier bleu, dans la période où se prépare le travail de l'attaque de goutte, ni même durant cette attaque, avant qu'il ne se fasse des évacuations critiques et que l'urine dépose un sédiment. *Ideler* ayant observé aussi que l'acidité de l'urine reparaissait sur la fin de l'attaque, a prétendu en faire un moyen pour pronostiquer la fin prochaine de l'accès, moyen de pronostic qui a été reconnu peu fidèle, puisque le papier bleu a été rougi par l'urine du goutteux, longtemps avant qu'elle devînt sédimenteuse et que l'attaque se terminât. Bertholet a aussi fait des expériences sur la sueur des goutteux, et il a remarqué qu'un papier bleu appliqué à un membre, sous l'influence d'un paroxisme goutteux, devenait toujours rouge.

Les chimistes qui ont analysé le sperme, lui ont reconnu les propriétés suivantes : il est incolore et épais ; abandonné à lui-même, il devient liquide au bout de vingt à vingt-cinq minutes, et même plutôt, si on l'a soumis à une douce chaleur ; distillé, il fournit beaucoup de sous-carbonate d'am-

moniaque : il s'épaissit et se prend en écailles solides, fragiles, demi-transparentes, semblables à la corne, lorsqu'il est exposé à l'air sec et chaud, et fournit du phosphate de chaux cristallisé; si l'air est chaud et humide, au contraire, il s'altère, jaunit, exhale l'odeur du poisson pourri, devient acide, et se recouvre d'une grande quantité de bissus septica : l'eau ne le dissout qu'en partie ; il est très soluble dans les acides et moins soluble dans les alcalis.

Lors de l'éjaculation, il est mêlé à l'humeur liquide et laiteuse de la prostate et de la muqueuse urétrale. Ainsi mélangé, il est composé, d'après le célèbre Vauquelin, de 900 parties d'eau, de 60 parties de mucus animal d'une nature particulière, de 10 parties de soude, de 30 parties de phosphate de chaux, et de quelques traces d'hydrochlorate, et peut-être de nitrate de chaux. D'autres chimistes ont annoncé l'existence de deux ou de trois matières animales dans le sperme, sans les bien caractériser.

J'ai voulu compléter mon travail sur l'anatomie pathologique, en donnant les recherches qui ont été faites sur l'analyse de l'urine, de la sueur des goutteux et l'analyse de la liqueur séminale qui joue un nouveau rôle dans cette maladie ; l'on voit

très clairement que tous ces travaux ne peuvent servir en rien aux progrès de cette affection.

Nous avons dit au commencement de cet article que la médecine ne pouvait devenir une science exacte que par l'anatomie pathologique, et que c'était le meilleur moyen pour arriver à la découverte de la vérité; examinons un peu les différentes altérations que nous avons rencontrées, et voyons si nos travaux sont suffisants pour expliquer tous les phénomènes qui se passent dans cette maladie, qui offre tant de variétés, qui est si douloureuse, si longue et si cruelle, et qui, à cette époque, est encore inconnue. Ce n'est pas dans les altérations qui résultent des inflammations des articulations que nous devons trouver le véritable siége de la goutte, puisque l'arthrite ne doit être considéré que comme une affection symptômatique. Il faut aller ailleurs et profondément dans l'intérieur du corps, examiner quels sont les organes qui sont les plus lésés et qui peuvent être la cause de phénomènes si divers, de si grands désordres dans nos tissus, et de si grands troubles dans toutes les fonctions de l'économie. Voyons un peu les altérations de l'estomac et du ventre, elles ne sont pas assez considérables pour cela, et tous les jours on rencontre de nombreuses affections de de ces organes

et qui ne déterminent point la goutte; il en est de même des altérations du cœur, du foie, de la rate. Les organes que nous avons constamment trouvés altérés sont les parties génitales, l'atrophie des testicules, l'altération de la moelle épinière des reins, quelquefois de la vessie : la fréquence de l'altération des voies urinaires dans cette maladie, explique aussi la fréquence de la gravelle et de la pierre. On voit de suite la grande connexion, la grande simpathie qui existent entre tous ces organes les plus altérés et entre leurs fonctions. Il me semble que cela résout parfaitement le problème que l'on cherche depuis si longtemps, et que le moindre doute n'est plus possible : la flétrissure des organes génitaux prouve évidemment l'abus que l'on a fait des plaisirs de l'amour. Existe-t-il réellement parmi les mille causes que l'on a bien voulu donner à la goutte, une seule capable d'occasioner dans l'économie, tous les désordres que celle-ci produit journellement? je ne pense pas que personne puisse contester une semblable évidence. Une fois la cause reconnue, nous voyons que l'abus des excès vénériens a une influence tellement considérable sur la moelle épinière, qu'il doit être considéré comme la cause la plus puissante de son altération. Ainsi, maintenant que nous

connaissons la cause et le siége de la maladie, ses effets deviennent très faciles à expliquer par les grandes sympaties de la moelle avec toutes les parties de l'économie, et particulièrement avec les organes qui se trouvent aussi évidemment les plus altérés. Je compléterai ce travail en citant une foule d'expériences et d'observations qui prouveront jusqu'à l'évidence l'exactitude la plus complète de mes opinions.

EXAMEN

DES DIVERSES THÉORIES SUR LA GOUTTE.



Disons avec les médecins anciens et avec nos contemporains, qu'il n'est rien de plus vrai, que l'étude de la goutte est remplie des plus grandes difficultés du côté de son histoire; la goutte telle que les Grecs l'ont décrite, n'est plus la goutte de Baillon, de Rivière, de Chesneau. Ces médecins qui brillaient au dix-septième siècle, ôtèrent à cette maladie une partie de son antique domaine, pour l'attribuer aux rhumatismes, tandis que les médecins grecs paraissent avoir considéré indistinctement comme douleurs goutteuses toutes celles qui affectent les jointures et les articulations, même les parties musculaires; nous avons fait voir, dans notre Historique sur cette maladie, combien les opinions des anciens médecins étaient variées. Parmi les auteurs modernes, la même confusion, la même divergence existent encore : elle a été classée

et reclassée tant de fois, que l'on ne sait encore lui assigner une place dans le cadre nosographique. On la considère comme une inflammation des tissus fibreux; on place aussi son siége dans le système lymphatique : d'autres veulent que ce soit une inflammation des serreuses articulaires avec une prédisposition dans les organes de la digestion. Il y en a qui disent que ce n'est qu'un rhumatisme chronique, d'autres qui la font dépendre d'un état général, particulier, d'une diathèse générale, d'un sang vicié, etc. Nous allons seulement examiner les théories les plus importantes, celles qui ont régné longtemps dans le domaine de la science, qui jouissent encore d'une certaine célébrité et qui trouvent encore des partisans. Nous ne nous occuperons pas des autres, car il y aurait de quoi faire un très gros volume rempli d'inutilités.

Une des opinions qui a le plus régné chez les anciens, et qui, de tous les temps, a eu des partisants nombreux chez les modernes, c'est celle des humoristes, et c'est cependant celle qui mérite le moins d'attention. L'on conçoit combien des idées semblables peuvent avoir existé dans l'enfance de la médecine, et plus tard, lorsqu'il était encore impossible d'avoir des idées exactes sur la composition des

humeurs ; mais aujourd'hui, d'après nos connaissances, ces théories doivent être entièrement abandonnées. J'en dirai tout autant de la bile et de l'atrabile ; dans aucune circonstance, ces humeurs n'ont joué aucun rôle dans cette maladie; et pour en donner une preuve bien évidente, il suffit de donner seulement l'explication de leur théorie. Voici comment ils s'exprimaient : l'humeur peccante déposée sur les articulations y cause par son acrimonie, des picottements et des douleurs très graves. De là l'inflammation et la tumeur douloureuse produite par les humeurs les plus tenues, qui s'échappent des extrémités artérielles et nerveuses.

Quoique cette opinion ne soit pas soutenable, je ferai remarquer que, dans cette théorie des temps les plus reculés, les médecins disaient que l'humeur peccante déposée sur les articulations, commence d'abord par y déterminer des picotements et des douleurs très graves qui précèdent l'inflammation et la tumeur. Ils avaient parfaitement observé une douleur nerveuse existante avant l'état inflammatoire.

Combien les médecins de l'antiquité étaient de judicieux observateurs; il est rare de ne pas trouver, dans leurs écrits, des observations qui sont toujours là pour venir à l'appui des travaux des médecins modernes : par exemple, ceux qui ont dit

que la goutte était une maladie de tout l'organisme, provenant de la faiblesse des organes digestifs, qui entraîne celle des articulations, sur lesquelles la nature lui paraît diriger le principe morbifique. Que de vérités dans ce peu de mots : ils reconnaissent parfaitement un état général de tout l'organisme, qu'ils font dépendre de la faiblesse des organes digestifs, et pourquoi cela, parce que les malades ne se plaignent que quand ces fonctions commencent à se déranger; mais ils étaient plus ou moins incommodés auparavant. Le dérangement des fonctions digestives existe toujours quand un malade va être atteint de la goutte; mais il est toujours la conséquence de l'état général : quand à la faiblesse des articulations, elle existe aussi, plus, celle des extrémités inférieures. Mais elle ne dépend pas de la faiblesse des organes digestifs; nous avons démontré que l'homme qui abuse du coït et qui va être atteint de la goutte éprouve tous ces phénomènes.

En examinant les opinions des auteurs plus rapprochés de nous, on trouve encore des idées des doctrines humorales; mais parmi les médecins célèbres de cette époque, il y en a qui ont avancé de nouvelles idées, en disant que c'était dans les voies digestives que se formait, que se distillait la

goutte. Les uns ont prétendu que cette maladie était le résultat des acidités formées dans les premières voies, d'autres ont attribué le mal aux glaires ; il y en a qui ont cru voir de l'inflammation où les autres n'ont trouvé que de la débilité ; enfin, beaucoup de praticiens ont pensé que la maladie qui nous occupe dépend d'une trop grande activité des fonctions digestives. Comme quelques-unes de ces opinions ont été considérées par les médecins modernes comme pouvant occasioner la goutte, nous les examinerons à l'article consacré à l'examen des causes de cette maladie. L'exposition des théories que je viens de donner est une preuve de la légèreté avec laquelle on établit des doctrines médicales. Je pourrai en citer encore un très grand nombre qui, aujourd'hui ne sauraient supporter le plus petit examen.

Passons à des opinions plus sérieuses, parce que les auteurs ont voulu les appuyer sur des faits d'anatomie pathologique. Sœmering, Allard, Musgrave, Boerrhave, Cullen, et quelques médecins modernes prétendent qu'il est impossible que la goutte ne soit pas une altération du système lymphatique, que c'est la seule opinion raisonnable qui puisse être admise, et qui permet d'expliquer les différents phénomènes de cette maladie. Une

croyance aussi exclusive de la part d'hommes si célèbres mérite une attention toute particulière, d'autant plus que ces théories sont tellement bien présentées, tellement ingénieuses, qu'elles nous séduisent et nous font regretter d'être obligés d'aller chercher la vérité ailleurs. Dans toutes les autopsies que nous avons eu occasion de faire, nous nous sommes livrés avec un soin particulier et l'attention la plus scrupuleuse, à l'examen de tout ce qui pourrait avoir rapport au système lymphatique. Dans toutes les altérations que nous avons rencontrées, telles que celles de la moelle épinière, de la colonne vertébrale, des reins, de l'estomac, des intestins, du foie, même dans un cas de péritonite, nous n'avons jamais eu occasion de trouver un engorgement manifeste des glandes mésentériques. J'ai ouvert plusieurs fois le canal thoracique, sans y rien remarquer de particulier, et quand j'ai pu y ramasser du chyle, je lui ai trouvé tous ses caractères physiques; les digestions sont constamment troublées chez les goutteux, mais la cause en est plutôt due à un état nerveux, à un état sympatique qu'à une altération de la muqueuse de l'estomac, quand la goutte se manifeste avec des douleurs assez vives aux gros orteils, au pied, ou à la jambe. Nous ne

voyons pas l'inflammation des vaisseaux lymphatiques se manifester, comme on le remarque, dans la plus petite blessure faite aux pieds ou aux jambes ; il en est de même des glandes inguinales : elles ne s'engorgent pas, elles ne deviennent point douloureuses. Nous n'avons j'amais rencontré une inflammation particulière des glandes chez les goutteux.

La goutte, dans toutes ses variétés, ne paraît avoir aucune espèce de particularités avec les maladies réputées lymphatiques, telles que le carreau, le cancer, les affections scrophuleuses. On voit que l'anatomie pathologique n'a pu rien faire découvrir sur le système lymphatique des individus qui ont succombé à la goutte. J'ajouterai de plus que les vives douleurs occasionées par cette maladie, sont ordinairement éloignées des branches les plus considérables des vaisseaux de cet ordre, et quand ces douleurs se propagent, ce n'est jamais dans la direction des vaisseaux lymphatiques. Enfin, je terminerai en disant que les maladies lymphatiques les mieux caractérisées, les plus généralement avancées ne revètent en aucun temps, en aucune circonstance, une nuance de sensibilité analogue à celles que présentent les affections goutteuses. Toutes ces raisons ne suffisent-elles pas pour

démontrer bien positivement que la goutte n'est pas une altération particulière de ce système.

Dans nos recherches d'anatomie pathologique sur le système fibreux, nous n'avons jamais rencontré des altérations assez générales, assez évidentes, pour nous faire croire que ce système pouvait être le siége spécial de la goutte, comme l'ont prétendu beaucoup d'auteurs. Ceux qui ont avancé cette opinion n'ont pas pu créer une théorie aussi séduisante que celle des vaisseaux lymphatiques. Ce système, par ses fonctions, ne prête pas autant à l'imagination ; et ils se sont bornés à y placer le siége de la goutte, parce qu'ils ont trouvé des altérations assez rares dans les muscles obliques du ventre, dans l'enveloppe des reins, les uretères, les corps caverneux, le tendon d'Achile; ils citent encore pour appuyer cette opinion, les douleurs que les malades éprouvent dans le tibia, les malléoles, la clavicule, le sternum, l'inflammation du périoste, son ossification et les exostoses. On voit de suite que, dans beaucoup de ces altérations, les unes ne dépendent pas de la goutte, et que les autres sont le résultat de l'altération des organes qu'elles enveloppent, ou bien l'effet d'une complication de la maladie. Les parties essentiellement fibreuses, les plus extérieures, dans la plupart

des articulations, sont sans doute les moins gravement atteintes, comme nous l'avons démontré par nos recherches pathologiques ; et cela se conçoit facilement, quand on pense au peu de vitalité de ce tissu, à la lenteur et au peu d'irradiation de ces maladies, ainsi qu'au mode de douleur qu'elles occasionent ; c'est un des tissus de toute l'économie qui laisse le moins de traces après la mort.

Parmi les médecins qui ont considéré la goutte comme un rhumatisme chronique, il y en a beaucoup qui affirment que la prédisposition à cette maladie consiste dans une inflammation de l'estomac, surtout du duodénum, réagissant sur le foie et troublant les sécrétions biliaires. Un grand nombre de médecins anciens ont signalé l'inflammation de l'estomac avant le début de la goutte ; ils disaient même que cela arrivait très fréquemment, et ils prétendaient que le principe essentiel de cette maladie se formait dans cet organe. Hoffmann a publié un traité qu'il a intitulé : *De inflammatione ventriculi frequentissimæ*. Les anciens ont tellement bien observé cette particularité, qu'ils ont décrit une goutte muqueuse, une gastrite goutteuse, l'entérite, la dysenterie, le choléra-morbus goutteux, etc. Les médecins modernes qui ont voulu réduire la médecine en système, et faire dépendre

toutes les affections de l'inflammation de l'estomac ou du tube digestif, ont été complètement dans l'erreur pour ce qui a rapport à la goutte; car l'observation n'est point venue confirmer ces faits. J'avouerai moi-même que je l'ai cru pendant quelque temps, surtout quand j'ai commencé à m'occuper de l'étude de cette maladie; en effet, je n'ai jamais vu un malade sous l'influence de la cause de la goutte, sans qu'il n'éprouvât des dérangements considérables dans toutes les fonctions digestives, au point que j'en ai remarqué qui ne pouvaient prendre un peu d'aliments, sans en être gravement incommodés, et qui éprouvaient de fréquents vomissements. Un état semblable peut bien faire supposer une altération grave de l'estomac ou des intestins, et donner les plus vives inquiétudes; mais ce qui prouve que cela n'existe pas, c'est qu'il est étonnant de voir ces individus revenir promptement à la santé, quand ils sont traités convenablement et quand ils se défont de leurs mauvaises habitudes. Quand la goutte vient à se déclarer sur les articulations, on voit quelquefois ces phénomènes gastriques cesser entièrement, pour reprendre plus tard vers la fin de l'accès; car, en général, dans cette maladie si longue et si douloureuse, il est rare de trouver des malades dociles: ils se laissent

ordinairement entraîner à tous les écarts de leur imagination; c'est un déréglement continuel dans le régime et dans toute leur manière d'être, et il n'en est pas un seul qui ne cherche sa guérison ou du soulagement dans tout ces remèdes pernicieux qui ont été inventés par les charlatans pour spéculer sur la crédulité et la cruelle position de ces pauvres malheureux. Toutes ces causes encore sont bien propres à entretenir la mauvaise disposition des organes digestifs qui précède toujours la goutte, à l'augmenter dans beaucoup de circonstances et à la faire naîte si elle n'existait pas. Eh bien, malgré tous ces principes de destruction, sans tenir compte des complications de la goutte, on est étonné, à l'autopsie de ces personnes, de ne rencontrer dans ces organes que des altérations peu importantes, qui ne suffisent pas pour être considérées comme cause de la maladie, et encore bien moins comme cause de mort, et qui ne sont point en rapport du tout avec toute cette série de symptômes parfois assez effrayants que l'on rencontre pendant la vie. Je n'ai trouvé qu'une seule fois une désorganisation de l'estomac, accompagnée d'ulcérations nombreuses de l'intestin grèle qui a été la cause véritable de la mort, et qui ne doit être attribuée qu'à l'abus des purgatifs

dangereux, aux irrégularités et aux excès dans le régime et à des habitudes pernicieuses. Chez presque tous les malades atteints de la goutte, on trouve des irritations plus ou moins fortes de la muqueuse de l'estomac et des intestins, mais jamais assez considérables pour constituer un état grave. Nous ne pouvons pas croire que ces inflammations réagissent sur le foie, ni considérer cet organe comme chargé de distiller le principe de la goutte, d'abord parce qu'elles sont trop peu importantes, et ensuite parce que nous n'avons jamais trouvé, à cet organe, d'altérations qui puissent même permettre de le supposer. Il en est ainsi de la vésicule, du fiel et de ses canaux excréteurs. La plupart des symptômes que les malades éprouvent du côté de l'estomac et du ventre, dans une foule de circonstances, tiennent plutôt à un état sympatique et nerveux, à la gastralgie, à la gastrodynie, à l'épigastralgie, aux vomissements nerveux, qu'à un état inflammatoire de ces organes. Les auteurs qui ont voulu voir dans la gastro-duodénite, la gastro-entérite et la gastro-hépatite, la prédisposition ou le siége de la goutte, ont été jusqu'à dire que cette maladie arrivait le plus ordinairement chez les personnes âgées, dont les parents étaient d'une constitution phlétorique, et qui portaient depuis un certain

temps une irritation gastro-duodénale avec plus ou moins de turgescence du foie. On ne s'est pas contenté d'attribuer la goutte à une inflammation de l'estomac ; plusieurs ont fait résulter des mauvaises digestions l'altération de la bile, du chyle et du sang, et après les avoir fait se promener dans l'économie pendant un temps plus ou moins long, ils les font ensuite aller se reposer sur les petites articulations, pour les enflammer et envahir tous les tissus qui les environnent.

Plusieurs médecins célèbres de notre époque ne veulent pas faire deux maladies distinctes de la goutte et du rhumatisme ; ils prétendent que le rhumatisme articulaire aigu, quand il devient chronique, n'est autre chose que la goutte. Nous sommes bien loin de partager cette opinion, et nous établissons une très grande différence entre ces deux maladies, comme nous allons le démontrer.

L'invasion du rhumatisme est ordinairement subite, sans prodrome ; quelquefois il en existe, mais ils sont moins importants et ils ne datent que de trois ou quatre jours. C'est bien différent pour la goutte; ces prodromes existent depuis bien longtemps, quelquefois depuis deux ou trois ans, et ils se font violemment sentir avant qu'elle ne se déclare sur les articulations à l'état d'inflam-

mation. Cet état de malaise, ce trouble dans l'économie, cet état général ont été décrits par un très grand nombre d'auteurs comme précédant toujours cette maladie, et considérés par quelques-uns comme étant indispensables au développement de la goutte. Nous avons démontré que toutes les fonctions de la vie étaient déjà troublées avant le début de cette maladie, et certainement il n'y a rien de semblable à cela chez celui qui est atteint d'un rhumatisme. Les douleurs lombaires, l'énervation générale, le trouble dans la circulation, dans les fonctions digestives, les céphalalgies, les migraines, l'exaltation de la sensibilité, des douleurs vagues, des crampes, les altérations des sécrétions, etc., voilà des phénomènes qui existent toujours avant la goutte, et jamais avant le rhumatisme : il suffit, chez un personne en bonne santé, d'attraper du froid, pour qu'il se déclare subitement une arthritis aigu.

Le rhumatisme débute toujours à l'état aigu, et attaque de préférence une grande articulation. Celles qui sont ordinairement le siége des rhumatismes sont : l'articulation de l'épaule, du poignet, du genou, du coude, de la hanche. Voilà celles qui sont le plus fréquemment atteintes par cette maladie. La goutte au contraire, débute toujours par le gros orteil, sous

l'apparence d'une douleur névralgique qui n'a rien de commun avec les inflammations ; plus tard elle prend le caractère inflammatoire; mais c'est toujours par les petites articulations qu'elle commence , et par l'articulation du gros orteil avec l'os du métatars correspondant ; elle ne varie point dans son début, ou ce n'est pas la goutte. Le rhumatisme débute toujours avec des symptômes plus violents, plus forts ; le gonflement seulement est moins considérable, la douleur est tensive, pongitive , la fièvre est très forte. Dans la goutte, le gonflement est plus considérable , mais la chaleur, la rougeur, la fièvre sont bien moins violentes. La douleur est lancinante, vibrante ; le malade a souvent de la peine à la supporter.

Le rhumatisme est très souvent arrêté dans sa marche ; un rhumatisme aigu bien traité se guérit en très peu de temps, quelquefois en vingt-quatre et quarante-huit heures; d'autres fois, cela est plus long ; mais il est rare que sa durée soit de plus de huit à dix jours ; la fièvre est presque toujours continue. Un accès de goutte dure toujours de vingt à trente jours ; il est accompagné d'exacerbations bien marquées qui arrivent presque tous les soirs. Quelque soit le traitement que l'on adopte , on ne le guérit point comme un rhumatisme.

Dans cette maladie, les douleurs disparaissent graduellement; sa terminaison s'accompagne de phénomènes appelés critiques, c'est une véritable résolution. Dans la goutte, au contraire, les douleurs décroissent inégalement, et s'exaspèrent dans quelques cas, le lendemain de leur disparition. La terminaison de la goutte est une sorte de délitescence : le travail morbide est incomplet. Voilà une bien grande différence de terminaison entre ces deux maladies; il faut ajouter aussi que si un rhumatisme aigu est abandonné à lui-même, ou s'il est mal soigné, il pourra en résulter un engorgement chronique et avoir nécessairement une autre terminaison. Si c'est un rhumatisme général articulaire et chez un individu malsain, dans de mauvaises conditions, il peut se terminer de différentes manières, il peut même avoir une terminaison funeste; mais quelque soit sa terminaison, on ne confondra jamais ces résultats avec la goutte.

On a souvent qu'une fois un rhumatisme dans sa vie; la goutte revient toujours. Les retours du rhumatisme sont rares et non périodiques; ceux de la goutte ne se font jamais attendre bien longtemps et sont souvent régulièrement annuels, tant que cette maladie n'est pas devenue continue. Le rhumatisme est une affection idiopathi-

que, tandis que la goutte est une affection symptômatique.

Les rhumatismes articulaires ne provoquent pas un aussi grand nombre de complications que la goutte, et celles qu'ils déterminent, présentent un caractère inflammatoire plus prononcé que celui que l'on rencontre dans les maladies goutteuses. Le rhumatisme ne se complique pas des mêmes maladies que la goutte, telles que la gravelle, la pierre, les maladies des voies urinaires, de la faiblesse, la diminution de la sensibilité et des mouvements des extrémitées inférieures, de la paralysie de la vessie et du rectum, etc.

Non, la goutte n'est point un rhumatisme articulaire chronique; elle n'est point une affection propre à un genre de tissus ou d'organes. Nous l'avons observé sur tous les tissus et les organes de notre économie : si c'était un simple rhumatisme, elle n'offrirait pas autant d'irrégularités et de phénomènes si extraordinaires ; c'est une maladie *sui generis*.

Dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu, les évacuations sanguines abondantes enlèvent souvent le mal à l'instant, tandis que dans la goutte, elles entraînent souvent des accidents consécutifs qui deviennent quelquefois très graves.

M. le professeur Bouillaud dit que, depuis huit ans, tous les cas de rhumatismes admis dans son service ont été recueillis avec soin, et il n'a point eu l'occasion de faire une seule fois l'examen cadavérique d'une articulation affectée d'un rhumatisme articulaire chronique ; il attribue cela au traitement bien combiné qu'il emploie dans le rhumatisme articulaire aigu. Ainsi, d'après ces observations, si l'opinion des médecins qui ne considèrent la goutte que comme un rhumatisme articulaire chronique était fondée, l'on ne devrait plus rencontrer un seul goutteux.

Une preuve bien convaincante que la goutte n'est point un rhumatisme chronique, que cette opinion a été hasardée, et qu'elle n'est point le résultat de l'observation, c'est que, d'après l'opinion des médecins les plus distingués, le rhumatisme est très commun dans les hôpitaux et que la goutte ne s'y rencontre pas.

J'ai donné, pendant vingt ans, des soins à bien des individus atteints de rhumatismes aigus, et je déclare bien franchement que je n'en ai jamais vu un seul passer à l'état chronique, de manière à pouvoir être confondu avec la goutte.

Ce qui prouve encore la grande différence qui existe entre le rhumatisme et la goutte, c'est que

la première de ces maladies se guérit très facilement, comme nous l'avons déjà observé, ce qui fait que l'on n'a pas été obligé de chercher des moyens dans la pharmacologie, tandis que dans l'autre, l'impossibilité de la guérir fait qu'il n'y a pas de remèdes qui n'aient été essayés, même à son début, pour tâcher d'en venir à bout et d'en arrêter les progrès.

Les mauvais effets des narcotiques dans le rhumatisme articulaire ont été signalés par une quantité de médecins célèbres, *Sydenham, Cullen, Quarin, Van-Swieten* et mille autres observateurs modernes; et cependant ces médecins ordonnaient, dans une première attaque de goutte, l'opium, et ils en obtenaient un succès très marqué. De nos jours, c'est dans ce médicament que l'on trouve encore le plus de ressources pour soulager ces malades. Cette substance, employée par la méthode endermique, réussit à calmer des douleurs intolérables : la poudre de Douwer, qui n'est qu'un composé d'opium et d'ipéca, et qui a joui avec raison d'une si grande célébrité, est encore employée avec succès dans un premier accès de goutte.

Plus nous nous arrêtons sur cette question, plus nous avons de la peine à comprendre comment l'on a voulu ne point faire de distinction entre ces deux maladies ; il est pourtant bien évident que la

goutte n'atteint point l'enfance, ni la jeunesse, et il est excessivement rare, qu'elle débute à un âge avancé. Eh bien ! le rhumatisme est très fréquent à ces diverses périodes de la vie; il se manifeste indistinctement à tous les âges. La goutte, au contraire, n'arrive que de trente-cinq à quarante-cinq ans; enfin, si cette maladie était un rhumatisme chronique, elle serait plus commune, surtout chez les femmes, qui sont souvent atteintes de rhumatismes et à toutes les périodes de leur existence : on sait combien elles sont particulièrement sujettes à ces affections à la suite de couches, l'arthritis lactea des anciens; et a-t-on jamais vu aussi cette maladie dégénérer en goutte ?

Revenons un peu maintenant sur le début de ces deux maladies. On dit que ce n'est pas une différence, parce que le rhumatisme débute par une grande articulation, et la goutte par une petite. Est-on bien sûr que la douleur que tout goutteux éprouve au gros orteil ait son siége dans la séreuse articulaire de cet os avec celui du métatarse correspondant ? Cela n'est pas. Il a bien fallu le dire pour appuyer cette opinion; mais quand on observe sérieusement cette douleur, on voit qu'elle est toute névralgique; elle se présente sous la forme

d'une crampe, d'un coup de pointe; elle paraît et disparaît pendant bien longtemps avant de se fixer : si elle était due à l'inflammation de la capsule synoviale, comme on le dit, il y aurait du gonflement à l'articulation, de la chaleur et de la rougeur à la peau, la douleur serait continue; il y aurait de la fièvre, le malade ne pourrait pas fléchir les orteils, il aurait de la peine à mettre le pied à terre, tandis que l'autre douleur ne l'empêche pas de marcher et de vaquer à ses occupations. Cette douleur qui paraît aux gros orteils, se manifeste quelquefois pendant deux ou trois ans avant le début de la goutte. On la voit souvent parcourir diverses parties,telles que les os du pied,de la main, du tibia, des condyles, du fémur, de la rotule, de la clavicule, du sternum, des côtes, et plusieurs autres points de l'économie, avant de se fixer sur les articulations à l'état d'inflammation. Quand à nous, qui avons fait une étude spéciale de cette maladie, nous trouvons une très grande différence entre elle et le rhumatisme articulaire.

Hyppocrate, Arretée, Gallien, Paul d'Egine, Fernel, Baillou, Maudui, Musgrave, Hoffmann, Haller, Scudamore, Sæmmering, Allard, Boerrhaave, Wan-Swieten, Sydenham, Cullen, Pinel, Handré-Beauvais, Ferrus, Guilbert, et presque tous

les médecins qui ont écrit sur cette maladie l'ont considérée comme une affection bien distincte du rhumatisme. Beaucoup de ces célèbres médecins ont décrit la goutte hors des articulations et ils l'ont appelée anomale, irrégulière, viscérale, interne, abarticulaire. Musgrave a dit : la goutte articulaire est celle qui fait souffrir, et la goutte anomale est celle dont on meurt.

M. le docteur Robert, dans son *Traité sur la Goutte*, dit : Si, dans l'affection goutteuse, on ne considérait que l'état des articulations seul, on trouverait ordinairement les plus grands rapports dans la marche, la durée et les symptômes les plus saillants, et l'on serait bien tenté de la confondre avec le rhumatisme articulaire : erreur commise par plusieurs médecins; elle présente néanmoins, en général, dans sa nature, une différence notable, puisque la goutte dépend essentiellement d'un état spécial de toute l'économie, par suite de l'altération du fluide sanguin, tandis que l'autre est le plus communément une affection purement locale.

Les médecins qui attribuent la goutte à l'altération du sang, trouvent une grande différence entre le sang d'un goutteux et celui qui est atteint d'un rhumatisme articulaire. Tant qu'à nous, nous n'avons pas cherché à établir cette différence par des

expériences : nous avons toujours pensé qu'il devait en exister une assez notable, suivant une foule de circonstances, par exemple, si l'on soumet à l'expérience chimique le sang d'un individu dans la force de l'âge, d'un tempérammment sanguin, d'un homme qui se nourrit très bien, atteint d'un rhumatisme aigü. Que l'on soumette en suite celui d'un individu épuisé dans les plaisirs, dont la santé est altérée depuis longtemps, chez qui les sécrétions se font mal ainsi que les fonctions digestives, et qui est atteint de la goutte; certainement vous trouverez une différence bien notable dans les résultats de vos expériences; mais de semblables travaux l'on ne peut rien conclure, lors même que l'on opérerait sur deux individus que l'on supposerait parfaitement identiques, ce qui est impossible. Plusieurs auteurs prétendent que le mode d'inflammation des articulations dans la goutte à l'état aigu a un caractère tout spécial, qui ne ressemble en rien au rhumatisme aigu.

D'autres disent que les terminaisons du rhumatisme n'ont point d'analogie avec la goutte articulaire et qu'il ne se termine jamais par suppuration.

Certains auteurs s'expriment encore ainsi : comment! la goutte ne diffère point du rhumatisme qui arrive subitement chez un individu qui était

bien portant la veille, et qui a été surpris par le froid, de l'arthrite idiopathique, de celle produite par un coup, une chute, etc.? N'est-elle pas encore différente de celle qui survient chez un sujet lymphatique, rachitique, scrophuleux et vénérien, de l'arthritis-chlorotica, de l'arthritis qui survient à la suite de couche. Si un accès de goutte articulaire chronique peut avoir quelquefois de l'analogie avec un rhumatisme articulaire chronique, ce n'est pas une raison pour affirmer que la goutte n'est autre chose qu'un rhumatisme chronique.

Un grand nombre d'auteurs anciens et modernes, et particulièrement ceux qui n'ont vu dans la goutte qu'un rhumatisme articulaire chronique, ont nécessairement placé son siége dans la membrane serreuse des articulations, et ont considéré cette maladie comme une inflammation de cette membrane; il y en a d'autres qui la regardent comme la source de tous les phénomènes morbides auxquels on a donné le nom de goutte. Ces membranes sont composées d'un tissu cellulaire condensé, dense et serré; elles semblent n'être qu'un entrelacement d'exhalants et d'absorbants; elles sont destinées à sécréter la synovie qui sert a lubréfier l'intérieur des articulations. Quelques pathologistes ont pensé que, d'après leur organisation,

elles devaient très rarement s'enflammer, et prétendent qu'il est extrêmement difficile de reconnaître dans une tumeur articulaire, si l'inflammation existe plutôt dans la synoviale que dans les appareils fibreux, cartilagineux et osseux, ou dans toutes ces parties ensemble. Quoique nous ne placions pas le siége principal de la goutte dans ces tissus, nous ne craignons pas de nous prononcer d'une manière affirmative, et nous disons que, dans le rhumatisme articulaire, comme dans la goutte, lorsqu'elle a son siége sur une articulation, la membrane synoviale et les autres tissus qui environnent l'articulation sont enflammés plus ou moins, suivant l'intensité de la maladie, leur mode de sensibilité et leur organisation. Dans nos recherches pathologiques, nous avons trouvé dans les capsules synoviales des altérations plus nombreuses et plus graves que celles des tissus fibreux et lymphatiques. Ces membranes, malgré l'opinion de quelques auteurs, laissent des traces bien évidentes de leur inflammation; nous les avons trouvées injectées, rosées, pointillées, ramollies, endurcies, épaissies, distendues, du pus sur leur surface, des fausses membranes, des brides, des adhérences; on conçoit que, d'après de semblables altérations, on ait pu placer le siége de la goutte dans

ces membranes, et d'autant plus que cette maladie se fixe sur les articulations avec une ténacité tellement remarquable que rien ne peut l'en débarrasser. Malgré tout cela, nous ne pouvons considérer les synoviales comme le siége de la goutte, puisque nous avons démontré bien positivement que leur inflammation n'était qu'une affection symptomatique.

Quelques auteurs ont voulu aussi faire dépendre la goutte de l'altération de la synovie. Nous avons fait remarquer combien ces travaux étaient peu importants, qu'ils n'avaient amené aucun résultat favorable pour la science, et qu'il était impossible de partager cette opinion.

EXAMEN

DES PRINCIPALES CAUSES DE LA GOUTTE.

Quand on lit la description de la goutte par les anciens auteurs et par une grande partie des médecins modernes, on y retrouve toute la série obligée des causes qui peuvent produire toutes les maladies. Elles produisent très souvent des effets opposés, se contrariant entre elles ; néanmoins, elles peuvent toutes produire les mêmes symptômes et la même maladie. Parmi, il y en a quelques-unes de très insignifiantes auxquelles les anciens attachaient beaucoup d'importance. Quelques médecins modernes ont présenté des hypothèses tellement ingénieuses, qu'en les lisant, on croirait qu'ils sont arrivés à la découverte du grand mystère. L'obscurité qui a toujours régné dans cette maladie a dû nécessairement occuper un très grand nombre de médecins ; chacun a voulu chercher à découvrir qu'elle pouvait en être la cause ; car une fois con–

nue, les moyens curatifs deviennent faciles et la guérison plus certaine. Mon intention, en examinant les causes de la goutte, est de laisser de côté toutes celles qui sont sans importance et de ne m'occuper que des causes qui sont considérées, proclamées et adoptées aujourd'hui comme les seules véritables, les seules capables d'occasioner cette maladie, qui sont le froid, la suppression de la transpiration, son altération, l'abus des boissons spiritueuses, une nourriture trop succulente et trop abandante et l'altération du sang.

Du froid et de l'humidité. — C'est sous l'influence d'un ciel chargé d'eau, sous une température froide que l'on voit ordinairement la goutte se déclarer, c'est ce qui fait que beaucoup de médecins ont avancé que le froid et l'humidité étaient les principales causes de cette maladie. Un célèbre médecin a même été jusqu'à dire : « La goutte peut saisir l'enfant par un froid aux pieds. »

Ayant étudié la goutte sous le ciel le plus humide de France, j'ai examiné avec le plus grand soin, l'influence de l'humidité et du froid sur toutes les classes de la société et l'action qu'ils pouvaient avoir sur cette maladie et sur son développement. J'ai examiné, pendant bien des années, toutes les classes exposées journellement au froid, à

l'humidité, à toutes les intempéries de l'atmosphère, et j'ai toujours vu qu'elles n'étaient jamais atteintes le moindrement par cette affection ; j'ai vu le froid occasioner des rhumatismes, mais jamais la goutte.

Les soldats, les matelots ne sont point sujets à la goutte : les cultivateurs qui passent leur vie dans les champs, continuellement exposés à toutes les injures de l'atmosphère, ne connaissent point cette maladie. Une fois sorti des murs de la ville et des faubourgs, vous ne rencontrez plus cette affection. Dans nos ports maritimes, où l'on fait fréquemment usage des bains de mer qui sont excessivement froids et que l'on prend souvent étant en transpiration, je ne les ai jamais vu occasioner la goutte. Les mendiants que l'on voit dans les hivers les plus rigoureux parcourir les rues pendant toute la journée pour chercher leur subsistance, ayant les pieds nus, sans vêtements pour se couvrir, ne possédant pas de bois pour se chauffer, logeant dans des habitations malsaines, où la pluie et le vent entrent de tous les côtés ; couchant sur de la paille humide, et n'ayant absolument rien pour se couvrir : eh bien ! c'est gens-là ne sont jamais atteints par la goutte. Les blanchisseuses qui sont constamment dans l'eau ne sont point atteintes de

cette maladie. Nos pècheurs qui passent leur vie sur l'eau, quel temps qu'il fasse, et qui n'ont d'autres habitations que leur petit bateau ne sont à coup-sûr jamais atteints de la goutte. Il en est de même de cette nombreuse population qui habite sur nos côtes maritimes, dans de petites cahuttes battues de tous les vents, constamment exposées aux plus grands froids et à la plus grande humidité; toutes les personnes de ces classes sont fréquemment atteintes de rhumatismes aigus, mais jamais de la goutte.

Malgré toutes ces observations, nous ajouterons que si le froid et l'humidité étaient la cause réelle de cette maladie, on la verrait se déclarer indistinctement à tous les âges, dans l'enfance, l'âge adulte, et tout le monde sait qu'elle ne se déclare bien positivement que de 35 à 45 ans. Nous en dirons autant pour les femmes; si c'était la véritable cause de cette maladie, il n'y aurait pas de raison pour que la goutte ne fût aussi commune chez elles que chez l'homme, et l'on sait que cette maladie est rare chez les femmes et le rhumatisme assez commun. Une dernière raison encore très puissante, c'est qu'on ne peut pas dire que c'est le froid qui est cause de la goutte qui se manifeste dans la saison la plus chaude. Le froid et l'humidité sont les vérita-

bles causes du rhumatisme; aussi cette affection attaque-t-elle indistinctement les sexes et se manifeste-t-elle à tous les âges de la vie, il n'en est pas de même de la goutte : c'est d'après toutes ces observations faites avec la plus scrupuleuse exactitude qu'il nous est impossible de considérer le froid et l'humidité comme cause occasionelle de cette maladie.

L'on a avancé aussi qu'une habitation malsaine pouvait occasioner la goutte, et ces mêmes auteurs ont dit : « Cette maladie ne se rencontre pas chez les malheureux; elle n'atteint que les gens riches. » Il est évident pour tout le monde que ce n'est pas dans la classe aisée de la société que l'on rencontre les habitations malsaines ; de semblables contradictions prouvent le peu d'importance qu'on doit attacher à ces causes, et attestent aussi, de la manière la plus évidente, leur impossibilité à produire cette maladie.

De la suppression de la transpiration.— La suppression de la transpiration joue un rôle bien important dans toutes les maladies, et particulièrement dans la goutte. Divers médecins considèrent comme causes occasionelles de cette maladie : 1° la suppression de la transpiration insensible, occasionée par un froid très vif ; 2° la suppres-

sion de la transpiration générale ou partielle; 3° l'altération de la transpiration; 4° les troubles de la digestion qui ont une action spéciale sur la transpiration cutanée qui se ralentit sous leur empire et dont le ralentissement prolongé ou très fréquemment répété, n'est pas sans influence sur la goutte; 5° le défaut de transpiration.

Nous avons vu tout à l'heure que le froid n'était pas la cause de la goutte, il en est de même de la suppression de la transpiration insensible, sensible, générale ou partielle. L'hiver, les fonctions de la peau se font plus difficilement, la transpiration est bien moins abondante et quelquefois elle ne se fait pas du tout, c'est ainsi pour tout le monde, c'est général; c'est aussi dans l'hiver que cette maladie paraît le plus ordinairement, mais ce n'est pas une raison, parce que la goutte se manifeste le plus souvent dans cette saison, pour dire que c'est la suppression de la transpiration insensible ou non occasionée par le froid qui en est la cause principale; cette opinion est tout-à-fait illusoire, puisque nous avons demontré tout à l'heure que les personnes qui étaient constamment exposées au froid et à l'humidité n'étaient point atteintes par cette maladie. Nous avons vu, comme tout le monde, un accès de goutte se développer sous l'influence du

froid et de l'humidité et à la suite de la suppression de la transpiration; mais il y a une bien grande différence entre produire un accès d'une maladie et entre la possibilité de la faire naître, il faut très peu de chose pour faire venir un accès de goutte, et il en faut beaucoup pour occasioner cette maladie. Tant qu'à nous, pour que la suppression de la transpiration fasse naître un accès de goutte, il faut pour cela que le malade ait été déjà atteint de cette maladie, ou qu'il se trouve sous l'influence de la cause qui doit la produire, il faut qu'il existe ce que quelques auteurs appellent un état général, une prédisposition particulière, une diathèse goutteuse. Voyons, prenons quelques exemples : Un homme qui jouit d'une bonne santé, se jette à l'eau étant en sueur ou non, il est saisi par le froid; eh bien! il pourra contracter des rhumatismes ou d'autres maladies, mais non la goutte; à moins qu'il n'ait été déjà atteint par cette maladie, ou qu'il soit sous l'influence de ce que l'on appelle la diathèse goutteuse; car il serait bien extraordinaire, et la chose ne pourrait s'expliquer, qu'il fût atteint d'une inflammation de l'articulation du gros orteil, après s'être jeté entièrement à l'eau étant en sueur et après avoir éprouvé un saisissement général. Un individu qui transpire pendant la nuit et qui, en

dormant, se découvre le bras, l'épaule, eh bien ! cet individu sera pris d'un rhumatisme aigu à l'épaule ou au bras, mais il ne sera pas atteint de la goutte pour cela. Un homme qui appuiera son poignet ou son coude sur une table de marbre pourra contracter un rhumatisme de ces articulations, mais pas une inflammation de l'articulation du gros orteil. Un individu qui est couché bien chaudement dans son lit, dans l'hiver ou dans l'été, qui transpire et qui se réveille pour la première fois avec la goutte, peut-on dire que c'est la suppression de la transpiration qui est cause principale de ce phénomène, non sans doute; disons vrai, le froid, la suppression de la transpiration peuvent déterminer un accès de goutte, mais ils ne peuvent jamais être considérés comme causes occasionelles de cette maladie.

De l'altération de la transpiration. — L'altération de la transpiration a été aussi considérée comme cause de la goutte ; l'on a remarqué que, pendant une attaque, les sueurs avaient une odeur aigre très prononcée, qu'elles étaient acides. Bertholet, par ses expériences, a prouvé qu'elles contenaient de l'acide urique ; on a remarqué qu'un papier bleu, appliqué à un membre sous l'influence d'un paroxysme goutteux, devenait toujours rouge;

on a déduit de là que, lorsque la transpiration ne se faisait que très imparfaitement, ces matériaux malfaisants étant retenus dans le sang, contribuaient à le corrompre davantage, et, par conséquent, à produire cette maladie. La présence de l'acide urique, dans la sueur des goutteux, ne peut être considérée que comme un phénomène, et non comme une cause.

Puisque ces auteurs considèrent l'altération du sang par cet acide comme la cause principale de la goutte, le sang des goutteux étant chargé d'acide urique, on doit en rencontrer dans les sueurs et les urines; nous nous expliquerons plus longuement sur ce point en nous occupant de l'altération du sang, résultant d'une nourriture trop abondante et trop succulente; nous dirons de plus que ce qui doit empêcher de considérer l'altération de la sueur comme cause de cette maladie, c'est qu'elle n'existe pas toujours chez les goutteux et que ce phénomène se rencontre dans beaucoup d'autres maladies.

Influence de la moelle épinière sur diverses fonctions. — Quelques médecins ont prétendu que les troubles de la digestion, chez les goutteux, avaient une action spéciale sur la transpiration cutanée, qu'elle se ralentissait sous leur empire, et que

cela n'était pas sans influence sur la goutte. Le défaut de transpiration a été aussi donné comme la cause la plus puissante de cette maladie. Nous allons démontrer à quoi est dû le ralentissement et le défaut de la transpiration, chez un individu qui va être atteint de la goutte, et l'on verra que cela tient à une seule et unique cause.

Les belles expériences de Legallois ne permettent plus de douter de l'influence de la moelle épinière sur la respiration, résultats confirmés par les intéressantes expériences de MM. Flourens et Calmeil, qui démontrent clairement que la moelle épinière, dans ses portions cervicale et dorsale, constitue le centre nerveux où résident tous les agents qui produisent les phénomènes de la respiration.

L'influence de la moelle épinière sur les mouvements du cœur et sur la circulation est moins grande que sur la respiration; mais cela n'empêche que des expériences et des observations assez nombreuses viennent prouver d'une manière bien évidente ce que nous avons avancé; d'ailleurs, il existe tant de connexité entre ces deux fonctions qu'il est impossible que l'une soit influencée sans que l'autre ne s'en ressente un peu.

Dans toutes les observations que j'ai citées sur la goutte, l'on a vu que les fonctions digestives étaient toujours plus ou moins troublées, lorsque le malade se trouvait sous l'influence de la cause qui devait la déterminer. Les auteurs ont démontré d'une manière bien positive combien les fonctions digestives s'opèrent lentement et avec difficulté, chez les individus affectés d'une lésion à la moelle épinière : ces faits sont très nombreux, et s'expliquent facilement par les liaisons multipliées de la moelle épinière avec les nerfs de la vie végétative ; ces communications sont prouvées par tous les anatomistes et les physiologistes les plus distingués. Les communications de ce centre nerveux avec le nerf trisplanchnique sont telles que Legallois n'a pas hésité à avancer « que ce nerf a ses racines dans la moelle », c'est-à-dire, qu'il y puise en grande partie l'énergie qui lui est propre.

L'influence de la moelle épinière sur la chaleur animale est très grande : quelle que soit la source qu'on admette, qu'elle soit dans le système capillaire pulmonaire, ou dans le système capillaire général, c'est toujours avec la moelle épinière que communiquent les nerfs nombreux qui animent ces deux systèmes ; aussi le changement que les altérations de cet organe apportent à la tempéra-

ture des parties du corps qui correspondent à la partie altérée, annonce que ce centre nerveux exerce une influence réelle sur la production de ce phénomène. N'est-ce pas ce que nous avons toujours rencontré dans nos observations au début de la goutte, douleurs plus ou moins vives dans la région lombaire, accompagnées de sensations plus ou moins prononcées de froid, d'engourdissement, de formication, de tremblements continuels, de faiblesse, etc., particulièrement dans les membres inférieurs? J'en citerai un exemple des plus frappants dans la myelite chronique avec perte de sentiment et de mouvement; on sait combien, dans ces cas, le membre est froid, et combien il est difficile de rétablir la chaleur au point que le malade ne sent pas quelquefois la brûlure qu'on lui fait en voulant le réchauffer. On voit qu'il est constant que la chaleur animale est liée particulièrement à l'intégrité du système nerveux : les expériences de M. Magendie et des physiologistes les plus distingués viennent à l'appui des observations pathologiques qu'on peut invoquer pour démontrer cette vérité. Legallois, dans ses œuvres complètes, donne la véritable explication de l'abaissement de la température qu'on observe à la suite des altérations de la moelle épinière, et montre quelle est l'influence réelle de

ce centre nerveux sur la calorification. Cet illustre physiologiste a prouvé expérimentalement que tout ce qui gène ou dénature la respiration entraîne l'abaissement de la température du corps des animaux, ainsi l'acte respiratoire et circulatoire étaient intimement liés et sous la dépendance de la moelle épinière et de la moelle allongée. Alors on comprend parfaitement comment les maladies de ce centre nerveux peuvent influer sur la chaleur animale.

Nous avons vu l'influence de la moelle épinière sur la chaleur animale; examinons aussi son influence sur la transpiration cutanée. Les expériences faites sur les animaux vivants s'accordent à prouver que la destruction de la moelle épinière entraînait la suspension de la circulation dans les petits vaisseaux de la partie qui reçoit ses nerfs de la portion détruite. Les belles expériences de MM. Flourens et Legallois ont surtout démontré cette action de la moelle épinière sur le système capillaire. Ainsi, si l'on réfléchit à tous les phénomènes qui ont leur source dans cette partie si importante de l'appareil circulatoire, on concevra facilement que ces phénomènes puissent être modifiés, diminués, suspendus, ou qu'ils cessent d'exister, quand il y a une altération plus ou moins

grande du centre nerveux rachidien. Nous pourrions appuyer ces expériences des observations qui nous appartiennent, nous en choisirons un seul exemple dans les faits pathologiques. Telle est la cause de l'absence de toute transpiration cutanée dans la paraplégie; l'infiltration des membres paralysés en est aussi la conséquence.

Nous avons démontré par les expériences des physiologistes les plus distingués et par des faits pathologiques, l'influence de la moelle allongée et de la moelle épinière sur la respiration, la circulation, sur les digestions, sur la chaleur animale et la transpiration cutanée. Tout cela ne se trouve-t-il pas parfaitement en rapport avec tout ce que nous avons observé et décrit dans les phénomènes de la goutte? N'avons-nous pas vu l'homme qui a abusé du coït et qui va être atteint de cette maladie éprouver des douleurs plus ou moins vives à la région lombaire qui s'étendent quelquefois le long du dos, ainsi que de la gène dans la respiration, des palpitations du cœur, les fonctions digestives troublées, une foule de phénomènes nerveux, des sensations de froid ; sa chaleur a tellement diminué, qu'il est devenu sensible au plus petit changemen atmosphérique, il a de la peine à se réchauffer, on peut dire, avec raison, qu'il a consommé toute sa

chaleur animale dans les plaisirs de l'amour; les fonctions de la peau se font très difficilement et la transpiration se trouve ralentie ou ne se fait plus. Tous ces phénomènes ne sont-ils pas la preuve évidente que la moelle épinière est atteinte? N'est-ce pas avec raison que l'on doit considérer cette altération comme la cause de tous ces symptômes et de la goutte, plutôt que de les attribuer au froid, à la suppression de la transpiration insensible, ou de la transpiration sensible, générale ou partielle, aux mauvaises digestions et à l'altération de la transpiration? Il est bien certain que, ne connaissant pas le siége de la goutte et sa cause, les auteurs ont pris les effets pour des causes.

Si chacun de ces phénomènes pouvait produire la goutte, cette maladie serait encore bien plus commune, et on la guérirait plus facilement.

Le rhumatisme, qui reconnaît pour cause principale le froid, la suppression de la transpiration, se guérit très facilement par la chaleur, les bains d'enveloppes; quelquefois il ne faut pas plus de deux à trois jours pour le guérir, il n'en est pas de même de la goutte. Nous avons dit plus haut que cette maladie apparaissait quelquefois dans la saison la plus chaude, sans que le malade ait été atteint par

le froid, et sans qu'il ait éprouvé une suppression de la transpiration.

Si toutes ces raisons ne suffisaient pas pour prouver que le froid, la suppression de la transpiration et son altération ne sont pas les causes principales de la goutte, nous ferions encore observer que tous les auteurs qui ont décrit cette maladie disent qu'elle débute toujours par le gros orteil, et que c'est particulièrement la nuit, le malade étant couché. Eh bien ! peut-on dire véritablement que c'est lorsque l'on est dans son lit que l'on est saisi par le froid et que la transpiration se supprime? Vous dites encore que ce sont les gens aisés qui sont particulièrement atteints de cette maladie : mais ils ont tout ce qu'il faut pour se garantir du froid ; d'ailleurs, nous avons démontré d'une manière bien positive que toutes les classes de la société les plus exposées au froid et à l'humidité n'avaient jamais la goutte. En admettant qu'il y eût suppression de la transpiration dans une partie quelconque du corps, comment ce phénomène pourrait-il produire l'inflammation de l'articulation du gros orteil? cela ne peut s'expliquer d'aucune manière; il faut admettre absolument que ce soit seulement la suppression de la transpiration des pieds pour qu'elle puisse produire cette inflammation

articulaire. Mais voilà encore l'observation la plus scrupuleuse qui vient détruire cette opinion : c'est que la douleur que l'on éprouve au gros orteil, au début de la goutte, est toute névralgique, et elle se manifeste à plusieurs reprises, et quelquefois pendant une ou deux années avant qu'une véritable inflammation ne se déclare. On conçoit que cette douleur névralgique tient à une autre cause que celles énoncées ci-dessus, et sa récidive constante le prouve bien. La préférence qu'a la goutte de débuter toujours ainsi, et de se porter particulièrement sur les extrémités inférieures qui sont constamment le siége de tous les phénomènes nerveux que l'on rencontre chez tous les goutteux, explique suffisamment que le principal siége de cette maladie est dans une irritation plus ou moins vive de la moelle épinière lombaire et de ses membranes, et que le froid, la diminution de la transpiration, son défaut, son altération, la diminution de la chaleur, le trouble dans les digestions, etc., ne sont que les conséquences de cette altération, comme je l'ai démontré, et qu'elles ne peuvent point être considérées comme des causes occasionnelles de la goutte.

Abus des boissons spiritueuses. — L'abus des boissons spiritueuses a été de tous les temps consi-

déré par tous les auteurs comme la cause occasionelle de la goutte. Aussi avons-nous voulu étudier particulièrement toutes les classes de la société qui font abus des liqueurs fortes, et dans lesquelles on rencontre les ivrognes. Ces classes sont : les marins, les soldats, les gardes-chiourmes, les forçats, les ouvriers de toutes les professions, particulièrement les boulangers, les cordonniers, les musiciens, les forgerons, les jardininiers : parmi toutes ces conditions, ceux qui se livrent davantage aux boissons spiritueuses, et chez lesquels on rencontre le plus d'ivrognes, ce sont les portefaix, les charretiers, les cultivateurs, les habitants de la campagne, les ouvriers des ports. Nous avons observé toutes ces classes en général, et examiné en particulier un très grand nombre de ces individus que nous connaissions parfaitement pour faire un usage immodéré des boissons alcooliques, et nous n'en avons jamais rencontré un seul qui fût goutteux. Nous en avons connu un nombre très considérable qui étaient constamment ivres par l'eau-de-vie, qui avaient l'habitude de coucher dans les rues et de rester constamment exposés à toutes les intempéries, eh bien ! le froid, l'humidité, l'usage immodéré de l'alcool ne leur occasionaient point la goutte. J'ai connu des portefaix qui étaient tellement habitués à boire de l'eau-de-vie, qu'ils

avalaient cela comme de l'eau, et en aussi grande quantité; ils ne lui trouvaient plus aucun goût, et quand ils voulaient se régaler, ce qui leur arrivait assez souvent, ils buvaient plein un verre ordinaire d'alcool à 36 degrés sans faire la moindre grimace et sans éprouver la plus légère irritation. Ces individus, qui avaient contracté ces mauvaises habitudes depuis bien des années, et qui étaient déjà avancés en âge, n'ont jamais été atteints par la goutte. Je pourrai citer encore un très grand nombre de jeunes gens de bonnes familles faisant aussi abus des alcooliques, et qui n'ont jamais eu cette maladie.

Comment se fait-il que presque tous les auteurs qui ont écrit sur la goutte ont dit que cette affection ne se rencontrait point dans les basses classes de la société, et qu'ils aient admis l'abus des boissons spiritueuses comme cause principale de la goutte? C'est ce qui prouve bien que la plupart d'entre eux n'ont pas eu occasion de l'étudier sérieusement; car il est bien évident pour tout le monde que c'est là que l'on rencontre tous les ivrognes. Quelques médecins, qui ont soutenu que l'abus des alcooliques était la cause de la goutte, et qu'il pouvait contribuer à altérer le sang, pour faire prévaloir cette opinion, ont été jusqu'à dire que

c'était dans les personnes les plus aisées de la société qu'il s'en consommait le plus, et cela, parce que c'est dans cette classe que l'on rencontre ordinairement les goutteux. Une opinion soutenue et basée sur des faits si peu vrais ne peut pas avoir une grande consistance; il ne faut pas avoir observé le moindrement la société pour avancer une erreur aussi grande. Dans la classe riche, dans la classe la plus élevée de la société, ceux qui ont usé leur vie dans les plaisirs, cherchent à soutenir leurs forces par un régime succulent et de bons vins vieux; mais les organes digestifs, toujours plus ou moins malades, ne leur permettent point d'en boire autant qu'ils le désireraient, et très souvent ils ne peuvent boire que de l'eau rougie; mais pour user des alcooliques, ils n'en prennent pas et ne peuvent pas en prendre. Parmi ceux de la classe aisée qui se portent bien, on est sobre, on ne se grise point, on y fait peu d'usage des alcooliques; les liqueurs fines, les vins étrangers paraissent bien sur leur table, mais on en use très peu. Généralement, on boit beaucoup moins maintenant, et les vins étrangers sont bien moins variés. Les gens riches s'amusent autrement qu'à boire, voilà pourquoi ils ont la goutte. Les misérables qui ne trouvent de distraction qu'au cabaret ne l'ont pas.

Si l'abus des alcooliques était la véritable cause de la goutte parmi cette dernière classe, qui est la plus nombreuse, le nombre de ces malades devrait y être aussi beaucoup plus considérable, d'autant plus qu'ils ont encore contre eux toutes les misères de la vie dont le riche peut se garantir. Si, nécessairement, parmi les basses classes du peuple, il y en a qui abusent des femmes et des boissons, ceux-là ne pourront pas échapper à la maladie, mais ce sera plutôt l'un que l'autre qui l'aura occasionée; mais cela arrive très rarement dans cette classe, car les ivrognes pensent peu à l'amour.

Dans toute la Basse-Bretagne, les femmes du peuple et de la campagne font un abus considérable d'eau-de-vie, et elles ne sont jamais atteintes de la goutte. D'après tout ce que nous avons vu, il nous est impossible de considérer l'usage immodéré des boissons spiritueuses comme la cause occasionelle de cette maladie.

D'une nourriture trop succulente et trop abondante. — La cause sur laquelle beaucoup de médecins modernes ont généralement le plus insisté, et qu'ils regardent comme cause unique et occasionelle de la goutte, c'est une nourriture succulente, abondante. Gourmandise et bonne chère, voilà la vraie, la véritable cause de cette ma-

ladie, disent-ils ; aussi, ne rencontre-t-on pas cette affection dans les hôpitaux. C'est un mal qui n'appartient qu'aux gens riches, parce qu'ils ont constamment une table bien servie et des mets succulents en abondance. Les anciens prétendaient aussi qu'une vie animale produisait la goutte ; ils défendaient particulièrement l'usage des aliments gras, huileux , des ragoûts épicés , des viandes fumées, salées, etc.

Parmi le grand nombre de malades atteints de la goutte auquel j'ai été appelé à donner mes soins pendant vingt ans , les uns appartenaient à une classe de fonctionnaires publics peu rétribués, mais vivant honorablement, et c'était les plus nombreux ; d'autres étaient des officiers de mer et de terre retirés du service et obligés de vivre à l'appui d'une modique retraite ; les autres étaient des négociants fortunés et des rentiers : étant constamment au milieu de toutes ces personnes, vivant dans leur intimité, je puis assurer que la plus grande partie d'entre eux avaient une existence bien frugale, et qu'ils étaient pourtant perclus de goutte. Je puis assurer aussi qu'ils avaient mené joyeuse vie. Parmi ceux auxquels j'ai encore donné des soins, j'en ai rencontré de très riches, qui vivaient assez mesquinement, et d'autres qui étaient

dans l'opulence et qui se nourrissaient très bien. J'ai connu beaucoup de gens riches qui vivaient splendidement et qui n'étaient point atteints de la goutte. A chaque pas que l'on fait, l'on rencontre de nombreux vieillards qui ont toute leur vie vécu dans l'abondance et qui ne sont points atteints de cette maladie. J'ai rencontré aussi bien des personnes excessivement sobres qui mangeaient très peu et ne buvaient point, être grandement tourmentées par cette affection.

Examinons, les unes après les autres , les différentes classes de la société :

Les femmes qui ont eu , toute leur vie , une nourriture très succulente et qui ont de tout à profusion , pourquoi ne sont-elles pas atteintes par la goutte comme les hommes ? il est vrai de dire qu'elles mangent moins qu'eux ; mais est-ce une raison? elles ont aussi bien moins besoin de nourriture , ensuite il y en a de gourmandes dans le nombre. Les femmes qui sont dans les communautés, dans les maisons de retraite, celles qui vivent comme grandes pensionnaires dans ces maisons , elles mènent une vie bien douce, elles n'ont aucune fatigue, leur nourriture est excellente , abondante. Pourquoi donc ne sont-elles pas atteintes par cette maladie ?

Sur un très grand nombre de goutteux je n'ai

rencontré que trois femmes atteintes de cette maladie : elles vivaient très médiocrement, n'ayant pas de fortune, et tenant cependant un rang distingué dans la société; mais j'ai déjà dit qu'elles avaient des mœurs corrompues.

Examinons les hommes dans les couvents, qui passent leur vie à prier et à manger : ils vivent très bien, leur nourriture est succulente, abondante. Les prètres, au milieu desquels nous sommes constamment, nous savons que leur seule distraction c'est la table, la bonne chaire ; tous ces hommes vivent aussi dans l'incontinence, ils n'éprouvent aucune fatigue, ni aucune perte ; ils n'ont besoin de rien réparer, ils doivent être remplis de sucs tellement nourrissants, de sang tellement altéré, qu'ilne devrait pas y en avoir un seul d'épargné par cette maladie, si c'était sa véritable cause. Eh bien! c'est tout le contraire.

Tout le monde peut faire comme moi, examiner cette classe si honorable de la société. Je l'ai vue dans les campagnes, dans les bourgs, dans les grandes et petites villes se nourrissant toujours parfaitement, je n'y ai jamais rencontré de goutteux ; il faut dire aussi toute la vérité, c'est qu'elle donne constamment l'exemple de toutes les vertus.

Les auteurs qui prétendent que la nourriture

succulente est la principale cause de la goutte, disent : il existe une surabondance de matériaux nutritifs dans le sang et qui va augmenter la suranimalisation des tissus fibro-séreux des articulations; d'autres disent aussi : la nourriture succulente altère le sang et il contient une trop grande quantité d'acide urique. Si cela était l'exacte vérité, il nous semble que les organes chargés de sécréter cette surabondance de sucs nutritifs, devaient d'abord commencer par être atteints de cette maladie, ou bien d'une autre affection, à force de fournir à l'économie des matériaux si malfaisants. L'observation a démontré bien positivement que les organes de la digestion étaient plutôt malades par sympathie que par inflammation, et lorsqu'ils sont enflammés, ce n'est jamais au point de ne pouvoir remplir leurs fonctions. Pourquoi donc le canal thorachique, réservoir naturel de ces matériaux, qui se trouve en contact avec eux à l'état de pureté avant de se mêler au sang, ne se trouve-t-il pas principalement altéré? pourquoi, lorsqu'ils sont mêlés au sang, n'attaquent-ils pas de préférence tous les organes dans lesquels ils sont répandus à profusion, tel que le cœur, le péricarde, la plèvre et les poumons, le médiastin, le diaphragme, le cerveau, organes jouissant d'une si grande susceptibilité? pourquoi ne déterminent-ils

pas des phlébites, l'inflammation des capillaires, où la circulation se fait si lentement et qui sont si susceptibles de s'enflammer? comment ces matériaux ne déterminent-ils pas l'engorgement de toutes les glandes de l'économie; il est extrêmement difficile de comprendre pourquoi ils vont choisir de préférence des ligaments de tendons des membranes séro-fibreuses des tissus, chez lesquels on a la plus grande peine à découvrir la trace de vaisseaux sanguins, des organes qui ont très peu de principes vitaux, et qui sont entièrement éloignés du centre de la circulation. Toutes ces raisons doivent empêcher de croire à l'influence de cette cause pour déterminer la goutte.

Une des plus grandes contradictions que j'ai rencontrée chez plusieurs auteurs qui considèrent comme cause de la goutte une nourriture trop succulente, et qui certes n'est point en faveur de l'opinion qu'ils avancent, c'est que, quand un malade est convalescent d'un accès de cette maladie, ils recommandent de soutenir ses forces avec de bons aliments, des bouillons succulents, des viandes roties ou grillées, et donnent pour boissons des tisanes de chicorée, de gentiane, de quinquina, de fumeterre, etc., régime qui ne devrait pas tarder à ramener un autre accès d'après les idées qu'ils ont

émises. Quand un malade est convalescent d'un accès de goutte et que ses organes digestifs le permettent, nous le mettons de suite à un régime nourrissant et fortifiant, en ayant soin de lui en permettre peu en commençant et d'aller en augmentant insensiblement, et loin de produire de nouveaux accès, nous en avons toujours retiré de très grands avantages pour sa constitution affaiblie, et s'il ne commet pas de fautes, il s'en trouve parfaitement.

Les auteurs qui pensent qu'une nourriture succulente altère le sang, et que l'acide urique qui y est contenu est la cause principale de la goutte, ont cherché à faire prévaloir cette théorie en démontrant que les concrétions tophacées que l'on rencontrait chez les goutteux, étaient aussi composées d'acide urique. Nous commencerons par faire observer que ces concrétions ne se rencontrent pas chez tous les goutteux; on ne les trouve que dans la proportion de 1 à 6, et chez ceux qui sont atteints de cette maladie depuis très longtemps. Scudamore ne les a observées que 21 fois sur 206 cas. M. le professeur Chomel en a rencontré dans les affections rhumatismales; mais on sait que, pour ce célèbre médecin ces deux maladies sont identiques. N'est-il pas vrai de dire que si la présence de l'acide urique dans le sang était la cause

réelle de cette maladie, que les concrétions devraient se montrer plus fréquemment et je dirai même dans tous les cas ? Mais pourquoi donc l'acide-urique serait-il la seule ou même la principale cause de la goutte, lui qui est le moins énergique des acides qu'on rencontre dans l'urine et dans les concrétions goutteuses, et qui même, dans ces derniers corps, ne forme, la plupart du temps, que des sous-sels, tandis que d'autres acides y saturent complétement leur base.

Plusieurs auteurs disent en avoir trouvé dans d'autres maladies que la goutte et particulièrement dans les affections scrophuleuses, et elles étaient aussi composées d'acide urique, uni à la soude ou à la chaux ; elles peuvent aussi se développer dans d'autres parties que les articulations et les parties qui les environnent; on en a trouvé dans les fibres musculaires, dans l'épaisseur de la peau, des glandes et dans les poumons. M. le professeur Chomel dit que lorsque l'on rencontre ces concrétions dans des cas autres que la goutte, c'est qu'il y avait une idiosyncrasie particulière.

C'est principalement chez les constitutions lymphatiques, rachitiques et dans les maladies scrofuleuses que l'on rencontre davantage les concrétions thopacées. J'en ai trouvé, plusieurs fois, dans

les poumons, dans les glandes et particulièrement dans celles des mésentères, sous la peau dans différentes parties du corps et à la face chez de très jeunes enfants rachitiques.

Ces même auteurs auraient pu s'étayer aussi de ce que les sueurs et les urines des goutteux contiennent un principe dominant acide, phénomène qui se rencontre aussi dans d'autres maladies, et que dans la goutte j'attribue à l'altération de la moelle épinière comme le démontrent évidemment les intéressantes observations et les expériences de Krimer, de Bellingerie, de Stanley, de Dupuytren, de Brodie, de Ségalas, de Magendie, qui prouvent que dans l'altération de cet organe, l'urine, le sang, sont constamment chargés d'acide urique avec des sels différents.

Quelques médecins ont soumis à l'analyse différentes humeurs animales provenant d'individus chez lesquels on ne pouvait, en aucune manière, soupçonner une affection goutteuse, et qui offrirent aussi des quantités plus ou moins considérables d'acide urique. De nos jours on a même trouvé ce composé dans les fluides d'un grand nombre d'animaux exempts de toute lésion arthritique.

Examinons maintenant à l'article anatomie pathologique, les expériences des chimistes les plus

habiles sur les concrétions tophacées, et nous verrons si elles peuvent rien apprendre sur la cause de la goutte: les résultats obtenus sont trop différents les uns des autres, et il ne sont pas assez nombreux pour établir une bonne théorie. Toutes ces opinions basées sur des travaux chimiques imparfaits ne peuvent avoir qu'une existence de courte durée. En un mot, si la présence de l'acide urique dans le sang était la véritable cause de la goutte, le traitement de cette maladie deviendrait bien simple et elle cesserait d'ètre incurable; car alors on trouverait volontiers des malades qui consentiraient à suivre un régime régulier et convenable, dans l'espoir d'une guérison prochaine.

Ceux qui n'ont voulu voir la cause de la goutte que dans l'usage d'une nourriture trop succulente, ont été obligés de dire que la classe pauvre était plus adonnée au libertinage que la classe riche, et que ce n'était pas chez eux que l'on rencontrait cette maladie. Nous croyons fermement que c'est encore une bien grande erreur. La classe pauvre, la basse classe du peuple, quand elle peut se procurer un peu d'argent, c'est pour boire; elle se donne à l'ivrognerie, et elle ne trouve pas toujours à contenter ses désirs amoureux : elle est obligée de se donner plutôt à l'un qu'à l'autre.

lors même que ce ne serait pas son désir. Mais elle préfère bien certainement l'un à l'autre, et elle pense bien plus à boire qu'à faire l'amour. L'honnête artisan, quand il peut se marier, se contente de sa ménagère; il a ordinairement beaucoup d'enfants, ce qui prouve qu'il n'a pas abusé et qu'il n'abuse pas du coït. Ses moyens pécuniaires suffisent à peine pour nourrir sa famille; il ne peut pas entretenir des maîtresses et passer tout son temps dans la volupté : toute sa vie est employée à ses travaux, et quand sa journée est finie, il ne demande que du repos; voilà pourquoi ces gens-là n'ont pas la goutte.

Parmi cette classe du peuple, il y a certainement des exceptions : il y a des individus qui se livrent à la boisson, à la débauche; c'est la classe des bandits, des criminels. J'ai été médecin des prisons pendant plusieurs années, j'y ai rencontré quelques goutteux : on ne pourra pas dire que ceux-là avaient une nourriture succulente; mais on sait à quelles infamies, à quels excès ces misérables détenus se livrent. Il est bien certain que ce n'est pas dans la classe populaire qu'il se commet le plus d'abus dans les plaisirs de l'amour : le libertinage est beaucoup plus grand chez les gens instruits, à imagination vive,

chez ceux qui ont de la fortune, qui vivent dans l'opulence et qui peuvent contenter tous leurs désirs. Voilà pourquoi vous avez remarqué que ces classes avaient le privilége d'être atteintes par cette affreuse maladie. Les gens riches passent leur vie dans la mollesse et les plaisirs ; ils peuvent contenter tous leurs caprices, toutes leurs fantaisies; ils ont facilement des maîtresses, les plus jolies, les plus belles ; de là résultent les abus auxquels il est impossible d'échapper, et lorsqu'ils sont épuisés, qu'ils n'en peuvent plus, qu'ils sont même atteints de la goutte, ils en ont encore, non pour satisfaire des plaisirs qu'ils ne peuvent plus goûter sans en être gravement incommodés, mais pour contenter leur vanité, leur amour-propre et souvent s'en faire un titre de gloire.

Nous pensons qu'une nourriture succulente peut occasioner quelques maladies, mais jamais la goutte; nous dirons de plus, que nous croyons fermement que l'abus du coït a déterminé plus d'affections organiques du cœur et d'apoplexies qu'une nourriture trop succulente et trop abondante. Une observation que j'ai eu occasion de faire très souvent, c'est que j'ai vu bien des goutteux faire des écarts de régime, avoir même des indigestions sans aggraver leur état; mais je n'ai jamais vu

un goutteux se livrer une seule fois au coït sans en être gravement incommodé; observation qui prouve d'une manière bien évidente que l'un est plutôt que l'autre la cause de cette maladie. Wepfer, Hoffmann, Musgrave, Morgagni et plusieurs auteurs modernes citent des exemples d'apoplexies chez les goutteux, surtout chez ceux qui voulaient encore satisfaire certains désirs. Ces cas sont aussi assez fréquents chez les personnes qui ne sont point atteintes de cette maladie, et particulièrement chez celles qui pratiquent le coït immédiatement après le repas.

Celui qui fait abus des boissons spiriteuses sera plus sujet à une foule de maladies que celui qui se nourrira très bien et qui mangera beaucoup; l'un est infiniment plus nuisible à la santé que l'autre; nous voyons de très grands mangeurs se porter fort bien. Je citerai une histoire assez curieuse de trois individus qui vivaient habituellement ensemble, et qui faisaient continuellement assaut de gloutonnerie; ils étaient très gourmands et on ne peut plus gourmets. Celui qui mangeait le plus de ces trois Gargantua, est mort il y a 4 ou 5 ans. Il a succombé à une attaque d'apoplexie; on prétend qu'il mangeait 14 livres pesant dans les 24 heures. Parmi ces personnes, dont la plus jeune peut avoir maintenant de 58 à 60 ans, il n'y en avait pas une seule

atteinte de la goutte. M. le docteur Reveillé-Parise, dans son intéressant ouvrage, dit : « Si on pense que le régime animal, très succulent, même porté à l'excès, peut seul déterminer l'état goutteux spécifique, que c'est là son principe, la cause prochaine, rien de plus évident qu'on est dans l'erreur : c'est bâtir une théorie complète sur la pointe d'un aperçu. »

Une des plus grandes preuves qu'une nourriture succulente n'est pas la cause unique de la goutte, c'est que, parmi ceux qui ont étudié cette maladie, on trouve des observations de gens très sobres dans le boire et le manger, et qui n'en étaient point atteints : nous en avons cité bien des exemples. Nous prétendons que si c'était la cause de la goutte, ainsi que la présence de l'acide urique dans le sang, il serait assez facile de la guérir en soumettant le malade à un régime convenable ; et, malgré l'indocilité de beaucoup d'entre eux, on en trouverait encore une très grande quantité qui se soumettraient volontiers à un régime végétal peu nutritif pour se débarrasser de cette cruelle maladie. Comment se fait-il que le sang vicié choisisse toujours l'articulation du gros orteil pour commencer ses ravages de préférence à une grande articulation où le sang se trouve répandu en plus grande quantité ?

Pourquoi attaque-t-il de préférence les membres inférieurs? Pourquoi l'extrémité inférieure du côté gauche est-elle toujours plus malade que la droite? J'ai expliqué, dans divers endroits, pourquoi ces particularités existaient, et certes il serait bien impossible de les résoudre par l'altération du sang. Cette théorie, renouvelée des temps les plus reculés, a été travaillée dans le cabinet; on a fait tout pour la mettre en harmonie avec nos connaissances physiologiques et chimiques, mais elle n'est pas fondée sur l'observation : et je vais encore le démontrer en citant une des plus grandes contradictions qui puisse exister, et qui prouvera que les auteurs n'y ont pas la moindre confiance: ils disent qu'une alimentation succulente, abondante et fortement azotée animalise le sang lui-même, en faisant prédominer dans le fluide les éléments de la fibrine et de l'acide urique et diverses matières salines; et, s'il y a défaut d'exercice ou insuffisance de transpiration ou de quelques excrétions nécessaires pour donner issue à l'excès des matériaux nutritifs, ils s'accumuleront peu à peu, et il pourra en résulter une viciation du sang capable de produire la diathèse goutteuse. Il est donc bien évident pour tout le monde, qu'à l'égard de celui qui a suivi un régime semblable et qui se

trouve dans cette position fâcheuse, le meilleur moyen de changer ce sang vicié et de le rendre le moins nuisible, c'est de commencer par en retirer le plus possible de l'économie; et, dans le traitement de cette maladie, ils admettent bien les saignées générales, mais avec beaucoup de restriction; ils disent ensuite qu'il ne faut y recourir que quand le malade est jeune, fort et pléthorique. Dans les cas contraires, les émissions sanguines doivent être employées avec ménagement, et quelquefois proscrites entièrement; et ils ajoutent, pour tous ceux qui ont observé attentivement les effets de la saignée, qu'il est hors de doute que, dans la plupart des circonstances, elles ne font, en général, qu'affaiblir les malades et diminuer la vitalité des tissus sans procurer de grands avantages. Ils disent encore: combien de fois n'a-t-on pas vu des accidents fâcheux résulter par l'application inopportune de cette pratique? Ainsi, dans la plupart des cas, ils laissent les matériaux malfaisants s'accumuler dans la circulation sans en craindre les effets fâcheux. D'une autre part, ces mêmes médecins disent: la surabondance des matériaux nutritifs dans le sang va augmenter la suranimalisation de tissus fibreux des articulations; et, plus haut, ils ont fait remarquer que, dans la plupart des circonstances, les

saignées ne font, en général, qu'affaiblir la maladie et diminuer la vitalité des tissus. Cependant il faut bien amoindrir leur suranimalisation. Si vous voulez guérir votre malade, vous ne pouvez y parvenir qu'en l'affaiblissant, pour cela vous êtes bien obligé d'en venir à la saignée générale. Ils recommandent aussi de ne pas saigner les individus faibles, lymphatiques, scrofuleux ; ce traitement est bien contre-indiqué ; vous reconnaissez donc que le sang de ces individus n'est pas trop animalisé, qu'il n'est pas trop riche, puisque vous défendez les saignées et que vous ordonnez un régime fortifiant et des toniques. Dans ces cas, il nous semble bien évident que ce ne sont pas les matériaux trop nutritifs, trop succulents qui se trouvent en abondance dans le sang, qui doivent être considérés comme la cause de la goutte chez ces individus. Pour tout le monde, cette différence est frappante, et personne n'admettra que le sang très fibreux, vulgairement connu sous le nom de riche, est la cause unique de la goutte, puisque cette maladie attaque aussi les individus anémiques, faibles, les vieillards usés, les lymphatiques, les scrofuleux, les rachitiques, tous ceux dont le sang n'est que de la lymphe, chez tous ceux dont le sang est si pauvre. Ces contradictions tellement évidentes ne sont

point en faveur de cette théorie à laquelle nous n'avons jamais attaché d'importance, pas plus que nous n'avons considéré l'alimentation succulente comme cause unique de la goutte. Un des fondements de dogmatisme expérimental le plus positif est qu'une même cause étant donnée, des effets identiques doivent toujours être produits ; et nous avons cité assez d'exemples d'individus très sobres atteints de la goutte : nous avons vu bien des exemples de personnes faisant usage d'aliments hypernutritifs, ne pas l'avoir, et des individus faibles, maigres, chétifs, en être atteints. Je terminerai en disant encore une fois que l'observation la plus scrupuleuse prouve de la manière la plus évidente, la plus positive, que la douleur que l'on ressent au gros orteil, dans le principe, n'est point le résultat d'une inflammation articulaire, comme le prétendent les auteurs de ces opinions. Ce qui détruit entièrement l'hypothèse que le sang vicié est la cause de la goutte:

EXAMEN ET EXPLICATION

DES DIVERS PHÉNOMÈNES DE LA GOUTTE.

Peu de temps après mon début dans l'exercice de la médecine, je fus appelé à donner des soins à quelques goutteux. J'avouerai que je fus grandement embarrassé, quoique je connusse parfaitement tout ce qui avait été écrit sur cette maladie et sur son traitement. On conviendra qu'il était bien difficile de se former une idée raisonnable au milieu de tant de diversité d'opinions, et d'adopter une marche de traitement rationnel au milieu de tout ce cahos. J'étais donc réduit à faire de la médecine symptomatique qui ne me réussissait pas toujours : je cherchais à calmer la douleur partout où elle se présentait ; voyant que mes moyens étaient souvent superflus, et que j'étais la plupart du temps condamné à rester simple spectateur des souffrances de mes malades et qu'il m'était impossible d'arrêter les progrès du mal, je résolus d'étudier cette maladie par l'observation la plus scrupuleuse, de l'é-

tudier comme je le fis dans mes études médicales pour beaucoup d'autres affections, pensant que c'était le seul moyen d'arriver à quelque chose de positif pour pouvoir soulager de si grandes misères. Je commençais par interroger mes malades comme il est convenable de le faire quand on veut arriver à un bon résultat, à découvrir la vérité. Je prenais note de tout ce qu'ils me disaient; je les interrogeais sur leur jeunesse, sur toute leur existence, sur leurs parents. Je m'occupais beaucoup d'eux, ce qui leur donnait de la distraction et leur procurait un peu de soulagement. Je ne me contentais pas de cela : je m'entourais de tous les goutteux et malgré que je ne fusse pas leur médecin, je m'entretenais avec eux de tout ce qu'ils éprouvaient, et de la manière dont ils se droguaient, car la plupart d'entre eux ne faisaient jamais appeler de médecin pour cette maladie. Je ne fus pas longtemps à découvrir qu'ils éprouvaient tous une douleur dans la région lombaire moyenne, qui s'étendait quelquefois le long de la colonne épinière, et que cette douleur précédait toujours la goutte. Les malades ordinainairement attachent peu d'importance à cette douleur tant qu'elle n'est pas vive, car elle est peu gênante, ils la supportent facilement tant qu'elle n'est pas à l'état aigu; quelques-uns la considèrent

comme un lombago, comme un rhumatisme occasioné par du froid qu'ils ont attrappé; d'autres, comme une courbature, un tour de rein, de la fatigue; d'autres se plaignent d'avoir la colonne vertébrale cariée. Je voyais combien il était important de pouvoir bien déterminer le siége de cette douleur. En causant avec tous ces goutteux, je finis par découvrir aussi que tous avaient plus ou moins abusé des femmes, ce qui m'engagea à examiner s'il en était de même pour toutes les autres causes qui passaient pour produire la goutte, je reconnus de suite qu'il n'en était pas ainsi; que chacun d'eux avait une manière bien différente de vivre et que leur position sociale n'était pas la même. Alors je me mis à étudier séparément toutes les causes occasionelles de cette maladie, et je vis bientôt qu'il n'y en avait réellement qu'une seule capable de l'occasioner, et que c'était l'abus du coït. En tenant compte de tous les symptômes précurseurs que j'avais observés avant le début de la goutte des auteurs, je fus amené à penser que la douleur que les malades accusaient ressentir le long de la colonne vertébrale, mais particulièrement à la région lombaire, devait être occasionée par la fatigue que cette partie éprouve dans l'action du coït, et que son siége, par conséquent, devait avoir lieu dans les muscles psoas,

dans la colonne vertébrale, dans les articulations de ces os ou dans la moelle épinière et ses membranes, et qu'il ne fallait pas les considérer comme un lombago ou rhumatisme. Les anciens médecins ont aussi parfaitement observé cette douleur à la région lombaire, mais ils l'ont attribuée à un rhumatisme des muscles long-dorsal et sacro-lombaire. D'après le résultat de ces observations, j'avais le plus grand désir de pouvoir vérifier ce qu'il y avait de vrai dans toutes ces suppositions, et je me promis bien d'examiner attentivement toutes ces parties quand j'en trouverais l'occasion, pour savoir quel était le véritable siége de cette douleur. En attendant cette circonstance, je me mis à l'étudier avec soin : je la trouvai constante dans les lombes et sourde ; elle se sentait plus vivement quand j'engageais les malades à faire exécuter un mouvement qui se passait dans cette région. Ils se plaignent aussi de la sentir davantage la nuit que le jour, et surtout lorsqu'ils veulent se retourner pour changer de côté. Cette douleur devient quelquefois plus vive, même violente, s'accompagne de fièvre et nécessite un traitement actif. Ordinairement elle part de la région lombaire pour se continuer quelquefois le long de la région dorsale; mais elle va toujours en diminuant en montant. Il m'est arrivé assez sou

vent de pouvoir la suivre et de bien limiter son étendue, l'endroit où elle commençait et l'endroit où elle finissait ; il est impossible, en l'étudiant parfaitement, de ne pas déterminer son siége : le malade la dépeint comme étant assez profonde, et embrassant la partie moyenne et longitudinale; les apophyses épineuses sont quelquefois sensibles au toucher, et, quand la douleur est ancienne, en faisant respirer le malade, il est quelquefois arrêté dans ses mouvements par une douleur un peu plus vive qu'il ressent aussitôt à la partie moyenne de la région lombaire. Quelquefois elle s'étend aussi par en bas au sacrum et dans toutes les parties environnantes du bassin.

Un phénomène assez remarquable qu'il m'est arrivé quelquefois de faire éprouver à différents malades, c'était en leur appliquant sur un point de la cuisse, une clé ou un autre corps très froid, de faire reparaître une douleur assez forte dans la région lombaire. Tous ces symptômes réunis me donnèrent de fortes présomptions pour attribuer cette douleur à une irritation spinale, ce qui fut confirmé par mes résultats d'anatomie pathologique. La première fois que je pus faire l'autopsie d'un goutteux, c'était sur un individu qui était atteint de cette maladie depuis 15 ans ; il succomba à l'âge de 55 ans, à un catarrhe chronique de la vessie.

Dans la région lombaire, je trouvai des altérations aux reins et dans les parties environnantes, la colonne vertébrale n'offrit rien de particulier ; mais je rencontrais dans le canal rachidien une altération manifeste de la moelle épinière et de ses membranes. Cette altération était tellement en rapport avec tous les symptômes que j'avais notés, qu'un résultat aussi satisfaisant fit que je pris la résolution de continuer mes recherches et ne pas laisser échapper une seule occasion, et même d'aller au devant quand elle se présenterait autant que la chose pourrait se faire, pour tâcher de fixer la science sur un point si obscur. Cette seule observation certes n'était pas suffisante pour fixer mon opinion d'une manière absolue, mais on concevra facilement combien il m'était agréable de pouvoir penser que tous ces phénomènes, si bien observés par tous les anciens auteurs et que l'on ne savait à quoi attribuer, pouvaient dépendre d'une semblable altération. Je restais donc toujours dans le doute, mais avec l'extrême impatience de pouvoir continuer mes recherches, changer mes soupçons en réalité et arriver à la découverte de cette vérité que l'on cherche depuis si longtemps.

La seconde autopsie que je fis m'offrit diverses altérations remarquables; entre-autres, la colonne vertébrale était malade, ainsi que la moelle et ses

membranes. En continuant mes recherches avec le même soin, je finis toujours par trouver la moelle épinière et ses membranes plus ou moins affectées. Sur seize autopsies que j'ai eu occasion de faire dans l'espace de vingt ans, j'ai trouvé onze fois la moelle épinière et ses membranes altérées; et, dans cinq autres cas, je l'ai trouvée présentant tous les phénomènes d'une irritation spinale chronique. De semblables résultats ne nous permettent plus de douter un seul instant que la moelle épinière et ses membranes sont le véritable point de départ de la goutte, et nous pensons même qu'il n'est pas nécessaire que cette irritatation soit portée à un très haut degré de force pour déterminer cette maladie.

Quand on pense à tous les désordres capables d'être produits par l'abus du coït, à la secousse violente que la moelle épinière éprouve pendant cet acte, à la douleur de la région lombaire, on ne peut plus douter qu'elle ne soit dans un état constant d'irritation, et ce sont autant de causes plus que suffisantes pour expliquer l'état général dans lequel se trouve le malade qui va être atteint de la goutte; cela aussi explique parfaitement le trouble qui arrive dans toutes les fonctions, et encore mieux l'état nerveux et la susceptibilité dans laquelle il se trouve. Ce sont les véritables phénomènes, les symptômes

conséquents, naturels de cette lésion : tels que une exaltation de la sensibilité, une excitation insolite du système nerveux, des céphalalgies, des migraines, une énervation générale, des troubles dans le système circulatoire, dans les fonctions digestives, dans les sécrétions, des douleurs vagues, des crampes, etc. Voilà la diathèse goutteuse des auteurs qui n'est autre chose qu'une irritation plus ou moins vive de la moelle épinière et de ses membranes, qui, abandonnée à elle-même, finit par s'enraciner, devenir chronique et dégénérer plus ou moins promptement en un ramollissement plus ou moins considérable, suivant la manière dont les malades se sont observés.

Ce n'est qu'au bout de deux ou trois ans, quelquefois moins, après avoir éprouvé des douleurs dans la région lombaire et un dérangement notable dans la santé, que l'on ressent une douleur dans le gros orteil, et que les auteurs considèrent comme le début de la goutte. Cette douleur, que nous avons étudiée avec le plus grand soin dans son principe, ne se fixe pas au gros orteil; elle ne fait que paraître et disparaître comme un coup de pointe, et se manifeste très souvent; elle n'empèche pas le malade de marcher, les mouvements de l'articulation sont libres; on peut lui faire exercer toutes

sortes de mouvements sans douleur et sans augmenter celle qui existe ; elle n'est donc pas occasionée par une inflammation de la séreuse synoviale, comme le prétendent tous les auteurs, ni par les parties fibreuses qui entourent l'articulation. Ce qui le prouve encore, c'est qu'il n'y a pas de tuméfaction à l'articulation, ni rougeur, ni chaleur, ni fièvre. Cette douleur est toute névralgique, tout le prouve, ainsi que son immobilité et son genre de souffrance.

Plusieurs médecins ont commenté à leur manière, pourquoi la goutte débutait presque toujours par le gros orteil; et voici les raisons qu'ils ont données pour expliquer ce phénomène si extraordinaire: on a commencé nécessairement par l'attribuer au refroidissement des pieds, à la suppression de la transpiration de cette partie. Alors on a dit : les gens riches se livrent quelquefois au transport de la chasse; ils refroidissent souvent leurs pieds en traversant des lieux humides, des marécages : ce sont là des causes occasionelles suffisantes pour déterminer la goutte. D'autres médecins prétendent le contraire et disent que c'est le défaut d'exercice chez les gens riches qui rend la circulation moins active dans ces parties et qui détermine cette maladie. On dit aussi que c'est parce que les pieds sont plus exposés au froid que tou-

tes autres parties du corps et que la transpiration s'y faisait plus difficilement. Nous avons expliqué suffisamment comme quoi le froid ne devait pas être considéré comme cause occasionelle de la goutte, et quand cela serait, comment expliquerait-on que la suppression de la transpiration des pieds pourrait déterminer seulement l'inflammation du gros orteil, en admettant encore que cette douleur, à son début, dût être considérée comme une inflammation? Quelques auteurs ont pensé que cela pouvait dépendre de ce que les muscles de cet orteil font de plus grands efforts que les autres pendant la marche. Un médecin célèbre a dit que si la goutte débutait si souvent par le gros orteil, c'est parce que cette articulation éprouvait dans la marche des frottements et des pressions plus considérables que les autres articulations. Ces causes toutes mécaniques peuvent bien produire le gonflement de cette articulation, mais non la goutte, et tout le monde pensera comme nous, surtout d'après tout ce que nous avons dit précédemment.

Dans les phénomènes de la goutte nous avons observé que cette douleur du gros orteil était toute nerveuse, elle ne peut s'expliquer que par une sympathie; c'est la terminaison de l'arbre nerveux, et l'on sait que la sensation de la douleur se fait toujours sentir plus vivement à l'extrémité opposée du lieu affecté. C'est le

résultat d'une continuité de tissus dont le centre nerveux, la moelle épinière lombaire, est le siége. C'est le résultat de l'irritation de cet organe qui se fait sentir dans des endroits éloignés de ce centre nerveux. C'est pourquoi la goutte se propage dans tous les organes; dans tous les tissus de l'économie, partout où il y a un nerf, un rameau de nerf, une fibrille nerveuse, partout elle imprime son caractère. Comment expliquer autrement ses nombreuses variétés, sa grande mobilité, et ses métastases. De cette manière d'être il résulte aussi très souvent une source d'obscurités dans le diagnostic de beaucoup d'affections dont le siége n'est pas toujours là où existe la douleur. Combien de gastralgies, d'épigastralgies et beaucoup d'autres névroses qui se trouvent sous l'influence d'une irritation spinale, sans que l'on s'en doute. Voyez au traitement de cette maladie, l'observation très curieuse d'une dame qui était tourmentée depuis six ans, d'une douleur au gros orteil et au bord interne du pied, qui n'a pu trouver sa guérison que dans un traitement administré sur la région lombaire, qui était depuis plusieurs années le siége d'une douleur sourde, mais constante. N'est-il pas ici de la plus grande évidence qu'il fallait absolument agir sur cette sensation morbide, pour faire cesser cette douleur du pied qui existait depuis six ans, qui avait été soignée par plusieurs méde-

cins, et qui avait résisté à tous les moyens les plus usités et les mieux appropriés.

La preuve la plus palpable que la goutte est sous l'influence d'une irritation de la moelle épinière lombaire, c'est qu'elle débute toujours par le gros orteil, par l'extrémité inférieure; que c'est cette partie qui est toujours affectée la première et qui est toujours la plus malade, c'est elle aussi qui est toujours le siége des phénomènes nerveux les plus importants; il n'en serait pas de même si l'irritation spinale avait son siége à la région dorsale supérieure ou cervicale. Comment expliquer toutes ces douleurs chez les goutteux, qui se font sentir dans toutes les différentes parties du corps, et les métastases fréquentes de cette maladie, quand elle est à l'état chronique, si ce n'est par l'altération de la moelle épinière, par ses connexions avec tous les organes et tous les tissus? Avant le début de la goutte elles parcourent tous les points de l'économie, même les articulations, et sans jamais se fixer. Ces névralgies s'expliquent facilement, quand on pense à tous les filets nerveux que la moelle épinière envoie dans toutes les parties du corps, et à ses connexions avec le grand sympatique; c'est ce que les physiologistes modernes appellent la dispersion ou la généralisation des irritations, ou en d'autres termes, les sympathies générales. Je vais citer à l'appui de mes observa-

tions les deux noms les plus illustres qui ont jamais existé dans les sciences médicales et qui ne sont pas encore bien éloignés de nous, l'immortel Pinel, l'immortel Chaussier. Pinel, dans ses premières éditions de sa nosographie médicale, disait que la goutte était une névrose, et plus tard, il laissa de côté toutes ces douleurs vagues pour ne faire attention qu'à ce qui se passait sur les articulations, et il la classa dans les phlegmasies séreuses. On voit qu'il avait parfaitement observé que le commencement de la goutte était une névrose, mais qu'il ne savait pas qu'elle pouvait en être la cause. Chaussier, dans sa table synoptique de la névralgie, reconnaît que ce sont les personnes le plus fréquemment atteintes de ces maladies qui ont une disposition particulière à l'arthrite, et qui sont le plus ordinairement affectées par cette maladie.

Cette douleur nerveuse qui a paru fort souvent au gros orteil, finit par changer de nature : elle se fixe, elle devient continue, plus aiguë, et prend tous les caractères inflammatoires: alors arrivent la rougeur, la tumeur et la fièvre. Plus de doute maintenant que la maladie a son siége à la séreuse synoviale de cette articulation et aux parties environnantes, et que son caractère tient à celui des inflammations. On sait combien le malade était affecté depuis longtemps avant d'arriver à cette épo-

que de la maladie, qui ne doit être considérée que comme un état symptomatique. Cette inflammation peut se développer sous l'influence de plusieurs et diverses circonstances; mais il ne faut pas les considérer comme des causes occasionelles, autrement, on tomberait dans une grave erreur, et c'est ce qui est toujours arrivé. Si cette inflammation dépendait d'une autre cause que celle que nous lui assignons, elle se guérirait de suite, et ce ne serait pas la goutte. Dans l'autre cas, elle se calme, mais ne se guérit pas, car elle ne tarde pas à reparaître, ce qui prouve évidemment qu'elle tient à une cause qui est restée jusqu'ici tout-à-fait inconnue. Les individus qui abusent du coït, qui sont déjà atteints d'une irritation plus ou moins vive de la moelle épinière, et qui éprouvent des douleurs névralgiques dans différentes parties de l'économie, sont donc plus disposés à l'arthrite; ils sont aussi d'une susceptibilité tellement extraordinaire, qu'au plus petit froid, à la moindre humidité, ils sont tout de suite atteints de douleurs vives, aiguës, qui ont leur siége dans les membranes séro-fibreuses des articulations et dans les parties qui les environnent. Cette susceptibilité s'explique très facilement. Nous avons démontré toute l'influence de la moelle épinière sur la respiration, la circulation, et par conséquent sur la chaleur animale. Nous démontrerons aussi plus

tard qu'elles peuvent être sur ces fonctions et sur cet organe les conséquences des abus vénériens.

L'inflammation des séreuses articulaires, la goutte aiguë des auteurs commencent donc par l'articulation du gros orteil avec l'os du métatarse correspondant. La série de tous les symptômes inflammatoires ne permet plus de douter de la nature de la maladie.

Comme je viens de le dire à l'instant, si cette inflammation était réellement un simple rhumatisme aigu, comme le prétendent plusieurs auteurs, cette affection se guérirait facilement, beaucoup plus vite que si elle avait son siége dans une grande articulation, et on ne la verrait pas revenir; mais comme l'on n'attaque point le mal à sa source, et que la maladie reste sous l'influence de la même cause, elle ne tarde pas à reparaître, et ses récidives sont plus ou moins fréquentes, suivant la manière dont le malade se gouverne.

Quand la goutte fait des progrès, elle s'étend aux autres petites articulations du pied; comme cette affection est ambulante et qu'elle se déplace pour les causes les plus légères, elle passe à celles des mains; et après avoir séjourné pendant quelque temps sur les petites articulations, elle se porte ensuite sur les grandes, mais particulièrement à celles des extré-

mités inférieures. Quand cette maladie en est là, les accès peuvent être séparés par de longs intervalles, mais il faut pour cela que le malade s'observe sur tous les points; car, dans le cas contraire, les récidives deviennent fréquentes, et la maladie fait des progrès si rapides, que l'on voit en très peu de temps des personnes devenir perclues de tous leurs membres.

Nous avons raconté, dans les phénomènes de la goutte, qu'après plusieurs accès de cette maladie, nous avions remarqué une douleur qui avait son siége sur le système osseux et que nous la considérions comme un état inflammatoire de ce tissu ; cette douleur est sourde dans le principe, quelquefois elle devient si vive, que le malade ne peut la supporter ; alors il éprouve de la pesanteur dans le membre, et un petit mouvement fébrile. Quand elle est si violente, c'est que l'inflammation s'étend jusqu'à la membrane médullaire. Elle se fixe le plus ordinairement sur les os les plus superficiels et les plus spongieux, et sur les extrémités des os longs, quoique nous l'ayons observée plusieurs fois à la partie moyenne de ces os, et particulièrement sur le tibia. Les malades sont les premiers à désigner son siége en portant la main sur l'os qui en est atteint, et ce sont particulièrement les os du pied, des

mains, de la jambe, les condyles du fémur, la rotule; quand cette douleur devient si vive, ils disent en s'écriant : comme les os me font mal ! cette douleur va jusqu'à la moelle des os : exacte vérité.

Personne ne peut mettre en doute l'inflammation du système osseux et de la moelle et l'extrême sensibilité de cette membrane. Les pathologistes et les anatomistes les plus distingués y ont placé le siége des douleurs ostéocopes qui ont tant d'analogie avec celles que j'ai observées dans la goutte. L'inflammation de la membrane médullaire marche avec celle du système osseux : on ne peut pas séparer ces deux affections ; l'une ne marche jamais sans l'autre. La membrane médullaire n'est qu'une dépendance du système osseux ; j'ai voulu seulement déterminer le siége de la douleur par son degré de force, sourde, obtuse dans la substance, compacte et spongieuse, aiguë, vive, portée au plus haut degré de sensibilité dans la membrane médullaire On rencontre chez les goutteux de nombreuses altérations du système osseux que nous considérons comme une funeste terminaison de cette inflammation. Nous ne doutons pas un seul instant que les pathologistes attribueront, comme nous, ces désordres à l'inflammation des os et de la membrane médullaire, plutôt qu'à l'inflammation de la cap-

sule synoviale. Je pense trouver une preuve bien évidente de l'opinion que j'avance dans l'ostéite articulaire décrit par plusieurs pathologistes modernes; dans laquelle on trouve la tête de l'os carié, le cartilage détruit, la cavité articulaire rongée, l'articulation remplie de pus. Tous ces désordres ne sont-ils pas évidemment dus à l'inflammation des os? N'est-ce pas aussi à une véritable inflammation des extrémités articulaires des os que ces mêmes pathologistes attribuent le commencement de certaines tumeurs blanches.

Le ramollissement des os est l'altération que j'ai rencontrée le plus fréquemment chez les goutteux ; ce qui me l'a fait considérer aussi comme la terminaison la plus fréquente de cette inflammation. Je n'ai jamais rencontré de ramollissement sans gonflement (voyez *Anatomie pathologique*, système osseux). J'ai rencontré les extrémités des os gonflées, ramollies, sans qu'il y ait des altérations à la capsule synoviale et au cartilage intermédiaire. La carie que l'on rencontre aux vertèbres et ailleurs n'est pas le résultat d'une inflammation capsulaire. Il en est de même de la friabilité et de l'épaississement des os. Nos recherches ne nous permettent pas de douter non plus de l'inflammation de la membrane médullaire, elle y

laisse aussi des traces bien évidentes; nous l'avons trouvé injectée, à l'état liquide, du sang épanché dans le canal médullaire et dans la substance spongieuse; le canal médullaire oblitéré dans les phalanges et les os du métatarse et passé à l'état d'ossification; tous ces faits sont bien évidents.

C'est quand la goutte passe à l'état chronique que l'on voit successivement des misères plus grandes arriver : non-seulement le mal articulaire augmente, mais il s'étend aussi, il envahit un plus grand nombre d'articulations, les fonctions se troublent davantage; alors, on conçoit que la guérison devient beaucoup plus difficile; c'est à cette époque de la maladie que la douleur des lombes se fait plus sentir, c'est aussi à cette époque que le malade éprouve des démangeaisons à la peau, avec de la faiblesse dans les membres, de l'empâtement et de l'engorgement dans les articulations, et particulièrement dans celles des pieds, que nous considérons comme un symptôme caractéristique d'un commencement de ramollissement de la moelle lombaire. Parmi les fonctions qui se dérangent le plus à cette époque de la maladie, ce sont les fonctions de la peau, les digestions et celles des voies urinaires; les métastases deviennent aussi plus communes. Cette affection se déplace avec beaucoup plus de facilité et pour les causes les plus lé-

gères ; à la longue, elle finit par envahir presque toute la constitution.

A cette dernière période de la maladie, elle se fixe sur les articulations pour ne plus les quitter ; elle ne laisse plus un instant de repos au malade ; sa vie est toute de douleurs et de gêne ; son existence est affreuse, les pieds, les jambes, les genoux, les mains, les poignets sont dans un état permanent d'engorgement œdémateux ; tous ces mouvements deviennent pénibles, douloureux, quelquefois les articulations deviennent ankilosées, on y remarque souvent des hydropisies, des abcès se forment autour des articulations, ainsi que des nodosités ; les doigts sont comme tordus, les pieds deviennent rétractés, il survient une contracture des membres inférieurs ; le malade ne peut respirer qu'avec peine et sans éprouver une douleur dans la région lombaire et dorsale. La circulation, les digestions sont troublées : on voit souvent arriver la paralysie du rectum, et de la vessie, une faiblesse dans les extrémités inférieures qui finissent par perdre quelquefois leurs mouvements et leur sensibilité. Il est bien facile de reconnaître que tous ces phénomènes, tous ces troubles, toutes ces altérations qui sont sous l'influence de la maladie de la moelle épinière, font des progrès à mesure que cette dernière se trouve plus altérée. Enfin, cette maladie se

porte sur un organe intérieur qui vient encore augmenter le nombre des souffrances, et c'est au milieu de toutes ces misères que le malade termine son existence.

Résumons-nous; les plus grandes vérités qui viennent à l'appui de mes observations sur les phénomènes de cette maladie, les voici : une grande quantité de médecins célèbres, tout en considérant que la goutte est le résultat d'un rhumatisme articulaire aigu, ne peuvent s'empêcher de reconnaître un état général, une prédisposition particulière qui précède l'invasion du rhumatisme, une prédisposition intime, occulte, mais réelle pour la production de cette affection. D'autres disent que la goutte se présente à nous sous la forme phlegmasique ; mais cet état inflammatoire dépend évidemment lui-même d'une cause primitive, d'un principe virtuel qui imprime à ce mode d'inflammation un caractère et des formes pour ainsi dire spécifiques. Il y en a qui vont beaucoup plus loin, qui prétendent que la maladie a été, en quelque sorte, fomentée longtemps avant son invasion, et qu'elle a sa source au dedans de l'individu ; d'autres disent : si l'on interroge ces malades, on apprend, en effet, qu'ils étaient depuis longtemps tourmentés par une foule de malaises de toute espèce ; tout cela est parfaitement vrai, et tout cela est l'exacte vérité

pour la goutte, et non pour le rhumatisme aigu, qui débute le plus ordinairement subitement sans prodromes, ou s'il existe des symptômes précurseurs, ils sont légers et datent ordinairement depuis peu de temps seulement ; mais il a bien fallu à ceux qui n'ont considéré la goutte que comme le résultat d'un rhumatisme chronique lui attribuer aussi cet état général, cette disposition particulière, ces symptômes précurseurs qui n'existent réellement que dans la goutte.

Comme je l'ai décrit dans les phénomènes de cette maladie, l'homme qui va être atteint par la goutte est malade depuis deux ou trois ans. Il commence par éprouver des douleurs lombaires causées par l'abus du coït, il éprouve des névroses du cœur, de l'estomac, de l'abdomen, du cerveau, de l'ouïe, de la vue. Sous l'influence de cette même cause ainsi que d'une irritation plus ou moins vive de la moelle épinière et de ses membranes, il se trouve pris de douleurs dans le gros orteil et dans tous les points de l'économie : ces douleurs sont d'abord toutes névralgiques; tous ces troubles nerveux, toutes ces névroses méritent la plus haute considération de la part des observateurs, car ce sont eux qui précèdent l'état inflammatoire et qui y prédisposent. Plus tard, sous l'influence d'une cause plus ou moins déterminante, on voit l'arti-

culation du gros orteil avec son os du métatarse devenir le siége d'une inflammation aiguë ; elle s'étend ensuite à plusieurs petites articulations, et des petites passe aux grandes ; après plusieurs accès, elle finit par devenir chronique; alors, ces métastases deviennent encore plus fréquentes, et on l'a voit se porter d'une articulation à l'autre, et des articulations sur les organes internes et tous les tissus de l'économie, car cette maladie *sui generis* les affecte tous plus ou moins ; c'est ce qui est cause que différents auteurs ont voulu placer son siége, les uns dans les muscles, les tendons, les parties fibreuses ; les autres, dans la peau, les nerfs, les os, etc. Enfin, cette cruelle maladie finit par envahir toute la constitution, et elle devient invétérée. Nous considérons tous ces résultats comme dépendant d'un état primitif qui n'est autre qu'une irritation de la moelle épinière lombaire et de ses membranes occasionée par l'abus du coït.

Maintenant, nous allons examiner l'action du coït dans diverses circonstances de la vie, son influence sur certaines fonctions, sur certains organes et tissus, et nous espérons pouvoir prouver jusqu'à l'évidence la plus complète la réalité des opinions que nous avons publiées dans cet ouvrage.

DU COÏT.

L'homme qui abuse du coït, on sait comme il met fréquemment en jeu les organes de la génération; ils sont constamment dans un état de surexcitation, d'exaltation, qui se communique à toute la machine; tous les muscles environnants se contractent avec violence et l'émission du sperme a lieu, cette liqueur dont la perte épuise, même lorsqu'elle se fait sans émotion et mouvements convulsifs. Après cet état de surexcitation, l'homme est éreinté, fatigué, abattu, énervé; la respiration est haletante, le cœur bat avec violence, le cerveau, le cervelet, la moelle épinière, les centres nerveux, viennent d'éprouver une impression violente. Dans ce moment, l'homme est curieux à examiner sous le rapport physique et moral : l'abus du coït dégrade l'homme, empoisonne ses plus beaux jours et ravage sourdement la société. Quand il est atteint de la goutte, examinez de suite l'état de

ses organes de la génération, vous y trouverez la cause évidente et palpable de sa maladie ; la verge est petite, pâle, mollasse ; à la voir, on dirait qu'il y a impossibilité qu'elle se mette en érection ; les bourses sont flasques, ridées, pendantes ; les testicules sont douloureux, atrophiés, particulièrement le gauche, et de ce côté, on rencontre fort souvent une dilatation variqueuse des vaisseaux spermatiques.

Si la goutte était réellement occasionée par la gourmandise ou par une nourriture trop succulente, nous avons démontré combien il serait facile d'en arrêter les progrès et même de la guérir ; on doit comprendre maintenant que sa cause tient à une autre puissance plus difficile à détruire, puissance tellement grande que nous n'y pouvons rien : elle tient à une seule volonté, à une volonté irrésistible ; je dis une volonté irrésistible, car plus les individus commettent des abus avec les femmes, plus ils entretiennent une irritation constante des organes de la génération, qui les porte, malgré leur propre volonté, à satisfaire de nouveaux désirs, et qui les conduit souvent à commettre tant de fautes, des erreurs et quelquefois des crimes. Ne voit-on pas journellement l'individu pris sur sa victime et ne la lâcher qu'une fois que l'acte est

terminé ? Quand cette volonté de résister n'est plus à la disposition de l'individu, il court promptement à sa ruine.

Quelques auteurs ont considéré les excès vénériens comme une des causes prédisposantes de la goutte ; on peut croire que cette opinion était aussi celle du père de la médecine, d'après les deux aphorismes suivants : *Eunuchi neque podagra laborant, neque caluescunt. Puer podagra non tentatur ante venereorum usum.*

Cullen, Musgrave, Barthez, Scudamore, Pinel, Chaussier, Ferrus et quelques autres médecins, ont placé les excès vénériens parmi les causes prédisposantes des névralgies et de la goutte.

Un ancien a dit : Ce sont Vénus et Bacchus, tous les deux brise-membres, qui ont produit la cruelle goutte, elle-même brise-membre.

Coste, dans son traité sur la goutte, considère les abus vénériens comme cause prédisposante de cette maladie, et il ajoute qu'il ne connaît rien de plus dangereux pour un goutteux que d'approcher une femme.

Parmi les auteurs qui ont considéré ces excès comme une des causes prédisposantes de la goutte, Sydenham disait que l'usage excessif et immodéré des plaisirs vénériens était un des excès

qui rend sujet à cette maladie. Morgagni pensait aussi que les abus vénériens pouvaient produire la goutte. M. Guilbert, dans son article *goutte* du grand dictionnaire des sciences médicales, tout en faisant observer que la goutte, même héréditaire, n'est une maladie ni de l'enfance, ni de la jeunesse, estime cependant que les excès vénériens peuvent l'amener avant le temps où d'ordinaire elle se montre.

M. Deslandes dit que les excès vénériens peuvent prédisposer à la goutte.

M. le docteur Reveillé-Parisse considère l'abus des plaisirs vénériens comme une des causes les plus puissantes de la goutte et s'exprime ainsi : « Malheur à ceux qui ne se tiennent pas dans la règle d'une continence exacte et sévère, qui prennent pour des besoins réels, une ardeur factice et d'irritabilité, font une fausse évaluation de leurs forces, oublient que la nature en manque souvent pour éliminer les principes du mal et maintenir l'équilibre des fonctions » !

Je pourrais citer encore un certain nombre de médecins modernes qui ont considéré les abus vénériens comme pouvant prédisposer à la goutte.

Il y a des individus qui n'ont pas besoin d'abuser du coït pour en être malade. J'ai connu un jeune

homme, âgé de 20 ans, à qui il était impossible de voir une femme sans être vivement affecté; il éprouvait un tremblement nerveux dans tous les membres, qui durait deux ou trois jours. J'en ai connu un autre à qui il était impossible de se livrer aux plaisirs de l'amour sans éprouver des douleurs gastralgiques avec trouble dans les digestions et des vomissements bilieux. Il y a des personnes qui ont le privilége de réitérer inpunément cet acte pendant quelques années ; mais elles finissent toujours par en être victimes.

DU COÏT RELATIVEMENT A L'AGE.

L'âge mûr de 30 à 40 est celui où généralement l'action du coït a le moins d'inconvénients, mais cela n'empêche pas les abus de devenir très nuisibles ; ensuite on arrive souvent à cette âge avec une mauvaise constitution, une constitution détériorée, faible, ou une santé incomplète. C'est de 40 à 45 ans que l'homme est atteint le plus ordinairement par la goutte, c'est là où l'abus commence aussi à devenir très nuisible, car c'est l'époque de la vie où il va décroître ; les organes commencent à s'éloigner de cet état parfait où on les rencontre dans l'âge adulte ; la sen-

sibilité s'épuise, l'activité vitale s'affaiblit, les facultés s'énervent, l'économie commence à présenter le tableau d'une déchéance, d'une détérioration: il est facile de comprendre tout le danger de la plus énervante action humaine. On voit combien cet abus doit devenir pernicieux, surtout pour la vieillesse où toutes les parties du corps ont essuyé de si nombreuses atteintes et accaparé tant de maux. Combien de vieillards ont trouvé dans le mariage une fin prématurée, qu'ils auraient pu retarder s'ils n'eussent pas voulu exhumer une force dont la carrière légitime était achevée. J'ai connu intimement un monsieur qui s'est marié pour la première fois à 58 ans, à une très jeune femme; à l'âge de 63 ans, il est tombé raide mort sur son parquet au moment où il faisait tous ses efforts pour tâcher de réparer la perte d'un enfant unique qu'il possédait de ce mariage.

Galien a vu un homme qui n'était pas entièrement guéri d'une violente maladie, mourir la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme.

Pline, le naturaliste, nous apprend que Cornélius-Gallus, ancien prêteur, et Titus-Éthérius, chevalier romain, moururent dans l'acte même du coït. Différents auteurs citent des exemples nombreux d'individus fort jeunes qui ont succombé dans les embrassements de l'amour.

INFLUENCE DE L'ABUS DU COÏT SUR LES ORGANES DIGESTIFS.

Tous les auteurs sont d'accord sur le trouble des fonctions digestives avant le début de la goutte et pendant les accès de cette maladie, au point que nous avons vu que les uns voulaient que cela fût sa cause occasionelle; que d'autres ont placé dans ces organes le siége de cette affection; que c'étaient eux qui distillaient le principe de la goutte; qu'enfin il y en a qui ont prétendu qu'une nourriture succulente en était la seule cause, et d'autres qui la faisaient dépendre d'un sang altéré, résultant des mauvaises digestions. Ils se sont étrangement trompés; tous ces troubles dans les fonctions digestives qui précèdent la goutte ne sont qu'un phénomène constant de l'abus des plaisirs vénériens : il n'existe pas un médecin qui n'ait été à même d'observer la manière dont l'action du coït agit, sa puissance et son importance sur cette fonction.

Je l'ai déjà dit, l'homme qui abuse du coït sent le besoin de réparer ses forces; il est aussi tourmenté par le désir de manger; ses organes se trouvent d'abord légèrement excités; à mesure qu'il

abuse de ce plaisir, ce besoin devient beaucoup plus grand et le rend insasiable; il mange beaucoup plus que ses forces digestives ne lui permettent de digérer; on conçoit alors tous les dérangements qui doivent survenir dans cette fonction. L'appétit ne résiste pas longtemps à ces excès: il domine d'abord, puis ensuite il disparaît et finit par faire place au dégoût le plus prononcé pour toute espèce d'aliments; après cela, arrivent tous les phénomènes si variés, si bizarres, des névroses et des irritations de l'estomac et des intestins.

Il arrive très fréquemment que le travail de la digestion produit une excitation générale, que son influence s'étend jusqu'aux organes de la génération et provoque aux plaisirs de l'amour: malheur à celui qui s'y livre avant que cet acte ne soit terminé; si cela se répète souvent dans de pareilles circonstances, il est évident que cela peut amener une foule de maladies et les accidents les plus graves. Le cœur, les poumons, le cerveau, sont pendant la digestion dans un état de congestion, et les exemples d'individus morts subitement dans le coït au sortir de table sont très nombreux. Ma conviction est tellement grande, que je déclare bien positivement que je ne connais pas de cause plus puissante et plus fréquente que l'abus du coït

pour troubler les fonctions digestives, et que la plus grande partie de ces affections, soit névroses, soit irritations, que j'ai eu occasion d'observer, étaient presque toutes sous l'influence de cette cause : il en est de même des troubles de la circulation et des maladies organiques du cœur et des gros vaisseaux. Je pourrais citer les noms de quelques grandes célébrités pour venir à l'appui de ces opinions.

L'homme qui abuse du coït court à sa ruine de tous les côtés; en admettant qu'il lui vienne une volonté bien ferme de ne plus se livrer à ces excès, il n'est quelquefois plus temps; il arrive souvent, à la suite de ces abus, des pertes involontaires de la liqueur séminale qui peuvent occasioner les maladies les plus terribles, et si l'on ne peut parvenir à les faire cesser, elles vous conduisent rapidement au tombeau, aprés vous avoir jeté dans l'état le plus déplorable. M. le professeur Lallemand, de Montpellier, dans son intéressant ouvrage sur les pertes involontaires de la semence, cite une grande quantité d'exemples d'individus perclus de douleurs et arrivés à un état de maigreur tel, qu'il leur était impossible de se tenir debout, et qui finissaient, en restant au lit, par être atteints de la fièvre hectique et succomber dans l'état de marasme le plus complet. Il en est de même de tous les médecins qui ont

écrit sur les abus de la masturbation chez les jeunes gens ; ils citent des cas excessivement nombreux de toutes les misères humaines dont sont atteints les malheureux qui se livrent à cette dégoutante et pernicieuse habitude.

Tissot en fait le tableau le plus hideux et le plus effrayant. On voit, d'après l'observation du professeur Lallemand, combien les pertes de la liqueur spermatique peuvent troubler la nutrition, puisque, malgré la nature, l'âge de l'individu, une bonne constitution, de la force et tous les moyens possibles, le marasme le plus grand arrive et la mort s'en suit.

INFLUENCE DE L'ABUS DU COÏT SUR LE SYSTÈME NERVEUX.

Les alternatives d'excitations et d'affaiblissements qu'éprouve le cerveau des individus qui font abus du coït, déterminent la diminution des facultés mentales, la perte de la mémoire, l'abrutissement, l'idiotisme, la folie, le suicide, les dépravations morales. Cette même cause détermine aussi les apoplexies du cerveau, du cervelet, les affections chroniques de ces organes et de leurs membranes, l'épilepsie, la danse de saint Guy, la perte ou l'affaiblissement de la vue et de l'ouïe, etc.

C'est dans le système nerveux que l'on trouve le plus de phénomènes et de maladies résultants de l'abus des plaisirs vénériens. Nous venons de citer ceux résultant du cerveau et du cervelet ; examinons plus particulièrement celui du sentiment qui en offre aussi qui sont très variés, mais qui sont bien différents, et que l'on rencontre plus souvent chez les goutteux. Plus l'homme s'épuise dans les plaisirs de l'amour, plus il devient susceptible ; tout ce qui est influence a prise sur lui, le froid, le chaud, le sec, l'humide, la pluie, l'orage, le repos, la veille; il devient craintif, timide, sans courage, éprouvant des émotions au plus léger bruit, il est malade pour la moindre chose, et il est obligé de vivre de toutes espèces de privations et de précaution.

En examinant attentivement les phénomènes qui résultent de l'abus du coït, on doit penser que la moelle épinière a dû être souvent affectée. Les contractions involontaires des muscles, particulièrement de ceux qui environnent le bassin et la cuisse, des spasmes tétaniques dont ils sont pris au moment de l'émission du sperme. Les crampes, les névralgies des gros troncs nerveux qui environnent le bassin, les sentations d'engourdissement et de formication, les douleurs articulaires, le sentiment général de douleur, de fatigue, de brisure,

de faiblesse qui le suit, sentiment toujours plus prononcé dans les lombes et les parties inférieures qu'ailleurs, une foule de maladies qui en résultent, indiquent assez l'impression profonde que la moelle épinière éprouve, et la part qu'elle prend à tout ce qui se passe pendant cet acte, comme nos résultats pathologiques l'ont parfaitement démontré, ainsi que les importants travaux de MM. Olivier (d'Angers), du professeur Lallemend (de Montpellier), de Sainte-Marie et de M. le docteur Deslandes, dans son intéressant ouvrage sur l'onanisme.

Voyons maintenant quels sont les symptômes décrits par les auteurs dans l'affection de la moelle chez les individus qui font abus du coït. Ils consistent dans diverses sensations plus ou moins vives, que les malades ressentent le long de la colonne vertébrale. Ces sensations ne se montrent d'abord qu'après l'acte vénérien, ensuite elles se prolongent et finissent par devenir continuelles. Le plus souvent, c'est une douleur sourde, plus incommode que vive, qui oblige le malade, quand il est assis ou debout, à changer souvent de position, et qui, ordinairement se calme lorsqu'il est couché horizontalement et tenu chaudement; mais qui devient plus forte lorsqu'il veut se retourner d'un côté ou de l'autre. Souvent c'est une formi-

cation que les malades croient sentir comme si une fourmi parcourait le long de l'épine et descendait aux extrémités inférieures ; quelquefois ces sensations ont un caractère spécial que chaque malade ressent et exprime à sa manière ; il y en a qui se plaignent d'éprouver à chaque instant, un mouvement de poussement entre les deux épaules, d'autres disent que c'est comme un nœud qu'ils ont dans le dos. J'en ai vu qui se plaignaient d'avoir tous les reins pris. Ces douleurs rachidiennes sont quelquefois très vives, parfois violentes; les lombes sont particulièrement la région de la colonne épinière dont se plaignent le plus ordinairement ces individus. Les autres symptômes de l'affection de la moelle épinière se composent de douleurs plus ou moins vives accompagnées de froid, d'engourdissement et de formication dans les membres inférieurs, de douleurs dans les articulations, de crampes, de tremblements continuels, de mouvements convulsifs dans ces mêmes parties, de leur rétractation par suite de contracture, de leur raideur tétanique, de l'affaiblissement de toute la partie inférieure du corps ; amaigrissement des fesses, des lombes, des cuisses et des jambes, diminution de la sensibilité du mouvement, enfin, paraplégie. Eh bien! au début de la goutte, on retrouve

une grande partie de ces phénomènes, et si le malade continue les mêmes excès, la maladie fait promptement des ravages, et vous finissez par rencontrer tous ces symptômes.

La moelle peut être malade dans toute son étendue à la fois; le cervelet et le cerveau peuvent participer à son affection. D'autres fois, il n'y a laissé que la région cervicale, dorsale et lombaire; c'est toujours dans cette dernière que l'on rencontre les altérations chez les goutteux, mais quelquefois elle s'étendent un peu plus loin.

Voyons maintenant les observations qui peuvent venir à l'appui de mes opinions sur l'influence du coït sur la moelle épinière

J'ai donné des soins à un jeune homme qui éprouva des douleurs violentes dans les lombes à la suite d'excès vénériens : après cette maladie, il est resté six mois dans l'incontinence la plus absolue, et il lui survint un engorgement considérable des testicules, accompagné de douleurs extrêmement aiguës dans ces organes avec une fièvre très forte ; pendant cette maladie les douleurs rachidiennes reparurent aussi avec la même intensité.

J'ai connu une jeune fille de vingt ans, qui se livrait avec excès à la masturbation et au coït ; toutes les fois que cet acte était terminé, elle

éprouvait des douleurs très vives dans la région lombaire et une faiblesse tellement grande dans les jambes qu'il lui était impossible de rester debout, et cet état durait ordinairement près d'une heure. J'en ai connu une autre qui se livrait à la masturbation depuis l'âge de cinq ans, et qui était atteinte depuis cette époque, de la danse de saint Guy, avec un tremblement des extrémités inférieures et des palpitations de cœur.

Si l'on veut encore avoir un exemple puissant de l'opinion que j'avance, que l'on examine marcher une personne qui est atteinte de la goutte depuis longtemps, on verra comme la colonne est courbée, combien ce malade est tenu de la région lombaire. Il semble que toutes ces parties ne forment plus qu'une seule pièce et qu'il n'y a plus de mobilité dans ses articulations. Comparez-le avec un autre individu de son âge qui n'aura jamais eu cette maladie : vous verrez quelle différence de flexibilité, comme ses mouvements sont libres dans cette partie et comme il se tient beaucoup plus droit.

Les Grecs et les Latins ont observé la goutte ayant sont siége sur la colonne épinière, puisqu'ils lui ont donné le nom de rakisagre, et la plupart des symptômes qu'ils décrivent dans cette maladie

ressemblent beaucoup à ceux de la myelite chronique.

Loubet, dans ses lettres sur la goutte, dit : Cette maladie se présente fréquemment sous forme de névralgies, surtout lorsqu'elle vient s'implanter sur le rachis et sur les lombes.

Une foule de médecins qui ont écrit sur la goutte, citent de nombreux exemples de névroses de la locomotion dans cette maladie.

Dans les ouvrages qui traitent particulièrement de la goutte, l'on trouve bon nombre d'observations d'individus qui ont été atteints d'hémiplégie et de paraplégie, de convulsions, d'épiplésies avant d'avoir été pris par cette maladie, surtout chez ceux qui ont mené dans leur jeunesse une vie désordonnée.

Beaucoup d'auteurs prétendent encore que la goutte prend quelquefois le caractère épileptique et le plus souvent celui de l'hypocondrie. Eh bien ! n'est-il pas reconnu maintenant que la cause la plus commune de ces deux affections est la masturbation et l'abus du coït ? c'est bien mieux, Musgrave a donné plusieurs observations de l'hypocondrie se terminant par la goutte.

Au chapitre des causes de la goutte, j'ai parlé des douleurs que les jeunes gens qui se livrent à la

masturbation et au coït éprouvaient dans toutes les parties du corps, et particulièrement dans les lombes, le dos, les extrémités supérieures et inférieures et les articulations. Eh bien ! nous allons citer des faits qui prouvent que quelques médecins de l'antiquité et quelques médecins modernes les considèrent comme le résultat d'une irritation de la moelle épinière.

Tous les auteurs, depuis Hippocrate jusqu'à notre époque, ont reconnu pour cause de la consomption dorsale, la masturbation et l'abus des plaisirs vénériens. Galien, Cels, rangent les plaisirs de l'amour parmi les causes qui produisent la paralysie. Lomnius, dans ses beaux commentaires sur les passages de *Cels* s'exprime ainsi : Les émissions fréquentes de semence affaiblissent, dessèchent, énervent et produisent une foule de maux, des apoplexies, des épilepsies, des tremblements, des paralysies, des spasmes et toutes les espèces de gouttes les plus douloureuses. Tulpius, ce célèbre médecins d'Amsterdam, dit : chez les personnes qui abusent du coït, la moelle de l'épine diminue, tout le corps maigrit, et des douleurs vives se font sentir sur l'épine, les lombes, les flancs et les articulations. Boerrhaave peint ces maladies avec cette force et cette précision qui caractérisent tous

ses tableaux, il a observé qu'à la suite de pertes abondantes de la semence, l'on éprouvait des lassitudes, de la faiblesse, des douleurs dans les lombes, des mouvements convulsifs des membres, et des douleurs dans les jointures, etc. Van-Swieten raconte, dans une observation curieuse, qu'il a employé inutilement, pendant trois ans, tous les secours de la médecine pour un jeune homme qui s'était attiré par la masturbation, des douleurs vagues, étonnantes et générales, et particulièrement dans les lombes. Dans l'*Onania anglais*, voici ce qu'on lit : Les jeunes gens qui se livrent à la masturbation ne tardent pas à éprouver des douleurs à la tête, à la poitrine, à l'estomac, aux instestins, dans les jambes, et des douleurs rhumatismales extérieures, quelquefois un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leur corps. Boerrhaave, dans son Traité des maladies des nerfs, dit que, dans l'ardeur vénérienne, tous les nerfs sont affectés, quelquefois jusqu'à la mort ; il rapporte l'exemple très curieux d'un homme qui mourut dans l'action du coït ; la force du spasme l'avait jeté sur-le-champ dans une paralysie totale. Boerrhaave et Haller racontent des exemples d'individus restés, après l'action du coït, dans une rigidité totale de tout le corps.

On voit dans toutes ces curieuses observations, combien le système nerveux est violemment atteint par l'abus des plaisirs vénériens, et il est bien évident pour tous que, dans la plupart de tous ces cas, c'est la moelle épinière qui est grandement affectée, et que c'est de son altération que dépend la plus grande partie de tous ces phénomènes nerveux et de toutes ces douleurs qui se font ressentir dans tous les points de l'économie, et particulièrement aux articulations. Voyons maintenant, à ce sujet, ce que nous trouverons dans les auteurs modernes pour appuyer le résultat de nos travaux et de nos opinions.

M. le docteur Deslandes, dans son ouvrage sur les abus vénériens, s'exprime ainsi : « Il n'est pas douteux pour moi que la plupart des douleurs dites rhumatismales, particulièrement celles qui affectent le tronc et les membres, sont névralgiques, et qu'une irritation de la moelle ou de ses membranes, est le point de départ de ces douleurs ; je ne veux pas dire que le prolongement rachidien soit toujours affecté alors, comme dans ces myelites qui amènent la paralysie et la mort. J'estime seulement qu'il est malade d'une manière quelconque, et que ces vives douleurs si générales avec ou sans tuméfaction que l'on rencontre sur le trajet des

nerfs sont les conséquences ordinaires de cette affection.

Un grand nombre de médecins des plus distingués ont fait la remarque que les personnes qui, pendant leur jeunesse, se sont livrées à l'onanisme et aux femmes, sont plus sujettes que d'autres aux affections rhumatismales.

Beaucoup d'auteurs citent des exemples d'individus qui, s'étant exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère, étaient restés invulnérables à ces maladies et qu'après des excès inacoutumés dans les plaisirs de l'amour, ils furent attaqués de rhumatismes.

Gosse, de Genève, a publié un ouvrage dans lequel il considère que la cause déterminante des affections rhumatoïdes existe dans une diminution d'activité ou de quantité du fluide nerveux, et que sa distribution devenue irrégulière par l'influence de ces passages plus ou moins brusques d'une température chaude ou froide, déterminait ces maladies. Le siége principal, dit-il, en est le système nerveux qui remplit les offices de régulateur et de conducteur ; son point de départ est la moelle allongée : il considère aussi comme causes prédisposantes de ces affections, le tempéramment nerveux et toutes les causes qui peuvent affaiblir ce système.

L'illustre auteur de la nosographie médicale avait classé la goutte parmi les affections nerveuses, avant d'en faire une maladie inflammatoire des séreuses articulaires.

M. Serrurier cite l'exemple d'un individu qui succomba après quatre mois de douleurs affreuses dans les lombes et les articulations, et il dit : Il y avait selon toute apparence dans ce cas, une altération de la partie lombaire de la moelle épinière ou de ses membranes.

Hatté cite l'exemple d'un individu qui, à la suite d'abus vénériens, fut pris d'un lumbago avec des douleurs dans tous les membres et les articulations.

Tissot était persuadé que la plupart des douleurs nommées rhumatismales sont névralgiques, et qu'un très grand nombre de névralgies tiennent à une affection de la moelle épinière.

M. Olivier (d'Angers), dans son *Traité de la moelle épinière*, cite plusieurs exemples d'individus qui, après des abus dans le coït, furent pris de douleurs lombaires avec tremblements, faiblesse dans les extrémités inférieures et de douleurs dans les articulations. Il cite aussi plusieurs exemples d'individus atteints d'affections articulaires rhumatismales qui avaient été précédées par une affection de la moelle épinière. Dans un grand nombre

de cas, il considère la myclite comme rhumatismale.

M. le docteur Robert, dans son *Traité sur la goutte*, dit : Le système nerveux joue un rôle important dans l'état goutteux ; il est rare qu'il ne soit pas plus ou moins profondément affecté dans cette diathèse ; mais ceci dépend le plus ordinairement de l'altération générale du sang : puis, il ajoute : les troubles nerveux méritent une haute considération ; ce sont eux qui forment quelquefois les seuls phénomènes applicables dans l'état goutteux général, et ils peuvent certainement suffire pour provoquer une attaque de goutte articulaire ou une névralgie.

M. le docteur Reveillé-Parise qui a fait un ouvrage essentiellement pratique dit : *un système nerveux éminemment actif et développé* ; je n'hésite pas de donner à cette condition organique, une incontestable prééminence sur les précédentes. Je pense même que, sans cette dernière, les autres seraient absolument sans action. Ne voit-on pas, en effet, le peuple se livrer à des excès de boisson et de bonne chère, s'exposer à toutes les intempéries des saisons, et pourtant la goutte est très rare dans les classes inférieures. C'est que la condition principale de cette maladie

consiste dans un système nerveux d'une grande énergie.

Plus loin il dit : il me semble prouver que c'est dans le système nerveux que réside principalement la modification pathologique qui constitue la goutte, tout en rejetant la folle hypothèse de ceux qui la placent dans les nerfs, mais seulement dans le névrilème ou leur enveloppe, comme étant de nature fibreuse. Le système nerveux joue donc un rôle des plus importants dans la cause prochaine de la goutte, dans sa marche, dans ses phénomènes, sa mobilité, ses phases, ses récidives et même dans son traitement.

Beaucoup d'auteurs qui ont étudié véritablment cette maladie, reconnaissent un état particulier de l'économie, indépendant du mal local, et duquel ils font dépendre généralement celui-ci; ils le décrivent dans les prodromes précurseurs qui se manifestent fréquemment et longtemps avant l'inflamation articulaire. Ils parlent tous de migraines, d'exaltation de la sensibilité, de l'excitation insolite du système nerveux, des toubles de la circulation, du tube digestif, des altérations des sécrétions, des douleurs vagues dans les membres, des crampes, de malaise, et ils terminent par attribuer tous ces phénomènes à l'altération du sang, à une congestion, ou à une in-

flammation. Tous ces phénomènes précurseurs si bien observés ne prouvent-ils pas évidemment qu'ils sont plutôt le résultat d'une irritation plus ou moins vive de la moelle épinière.

Dans plusieurs ouvrages se trouve une grande quantité d'exemples de la goutte articulaire succédant à d'autres maladies, Barthes et Musgrave ont beaucoup parlé de ces mutations, particulièrement Musgrave qui a consacré un traité presque tout entier intitulé de la goutte articulaire symptomatique. Wan Swieten et Boerrhaave en citent des exemples, ainsi que Morgagni dans son bel ouvrage *de sedibus et causis morborum;* Lorry, dans son traité *de præcipuis morborum mutationibus et conversionibus.* Eh bien ! voici tout ce que ces auteurs disent.... C'est surtout à la suite d'affections nerveuses que la goutte articulaire a été observée, mais en particulier à la suite d'affection hypocondriaque et mélancolique. Eh bien ! qu'est-ce que l'hypocondrie et la mélancolie ? n'est-ce pas une susceptibilité excessive d'un système nerveux avec un dérangement dans les fonctions digestives qui reconnaît pour cause principale l'abus du coït? Telle est l'opinion de MM. Tissot, Louyer-Villermey, Fodère, Foville et beaucoup d'autres. M. Oppenheim, médecin du grand-visir, attribue la fré-

quence de l'hypocondrie, de la mélancolie et de l'hystérie chez les Orienteaux, à l'abus qu'ils font du plaisir. Combien d'exemples d'hypocondriaques et d'hystéries ne rencontre-t-on pas chez les enfants des deux sexes, qui après l'âge de la puberté, se livrent à la masturbation ! Il est bien évident que ces cas d'affections nerveuses compliquées de trouble dans les voies digestives, et qui reconnaissent pour cause l'abus du coït, dépendent d'une irritation spinale ; tant qu'à moi, je déclare bien positivement que c'est mon opinion, et j'engage beaucoup les pathologistes, dans ces affections, à porter leur attention particulière sur la moelle épinière et ils verront, qu'en dirigeant leur traitement vers cet organe, ils en éprouveront des résultats on ne peut plus satisfaisants.

L'on trouve encore dans bien des auteurs, des névroses de la commotion dégénérant en goutte. Stool et Hoffmann, en particulier, offrent aussi des exemples de convulsions arthritiques, de névralgies arthritiques. Enfin Trinka cite plusieurs observations de tetanos goutteux, de danse de saint Guy et de paralysie survenue chez des goutteux.

INFLUENCE DE LA MOELLE ÉPINIÈRE SUR LES ORGANES URINAIRES ET LES SÉCRÉTIONS DE L'URINE.

A l'article anatomie pathologique j'ai donné l'analyse des sueurs et des urines des goutteux; on sait que, dans un grand nombre de cas, ils y ont paru contenir un principe dominant, acide et alcalin. La sécrétion urinaire n'est pas moins sous la dépendance de la moelle épinière que la transpiration cutanée, qui est notablement modifiée et même suspendue dans certains cas de maladie et de destruction ou désorganisation du centre nerveux rachidien. Quant à l'excrétion de l'urine, son écoulement involontaire ou sa rétention sont deux symptômes habituels des affections de la moelle épinière, et ces phénomènes existent presque toujours à des degrés plus ou moins prononcés chez les individus atteints de la goutte.

Krimer, dans ses expériences, a observé qu'après la section de la moelle épinière au voisinage des vertèbres dorsales et lombaires, qu'après la destruction de tout le cordon nerveux à partir de la dernière vertèbre du cou, l'urine devient claire comme de l'eau, et qu'elle contient beaucoup de sels et d'acide, mais peu d'extractif, tandis que

l'ablation du cerveau et du cervelet ne change que légèrement les caractères de ce liquide.

M. Ollivier (d'Angers) raconte avoir trouvé une fois sur un vieillard, une cystite chronique avec un ramollissement d'un pouce d'étendue environ de la moelle épinière, immédiatement au dessus du renflement lombaire, dont la partie supérieure était elle-même comprise dans le ramollissement.

M. Bellingeri a remarqué dans le mouton, que l'inflammation de la moelle épinière et de ses membranes était souvent suivie de l'inflammation du péritoine et des reins, et que l'urine devenait trouble et semblable au serum du lait coagulé. Le docteur Stanley a rassemblé un assez grand nombre d'observations qui prouvent les relations qui existent entre les les reins et la moelle epinière : et il dit que cette inflammation est réciproque, car on voit l'altération des reins déterminer consécutivement tous les phénomènes des congestions rachidiennes, ou ceux d'une myélite commençante. Ces expériences viennent complètement à l'appui de cette remarque de Dupuytren, que, dans les maladies de la vessie dépendantes d'une altération de la moelle, les sondes qu'on était obligé d'y fixer, se recouvraient le plus souvent et le plus promptement d'incrustations salines, et que l'urine était constamment char-

gée d'acide urique. M. Brodie a confirmé par ses observations celles de Dupuytren et a constaté que l'urine est essentiellement alcaline dans les lésions traumatiques ou autres de la moelle épinière.

On voit combien ces expériences sont intéressantes et comme elles viennent toutes parfaitement à l'appui de mes observations, comme elles expliquent facilement le changement de la nature de l'urine et de son excrétion, et le développement des maladies des voies urinaires qui accompagnent ou compliquent presque toujours la goutte.

INFLUENCE DE LA MOELLE ÉPINIÈRE SUR LE PENIS.

Plusieurs auteurs ont remarqué la sympathie si grande qui existe entre les organes de la génération et la moelle épinière. Il y en a qui citent des exemples d'atrophie de la moelle accompagnée de l'atrophie des organes de la génération.

Des praticiens ont également observé qu'il existe souvent une impuissance absolue ou incomplète résultant d'une myelite chronique. Quant au phénomène de l'érection, il est un des effets les plus fréquents des lésions traumatiques de la portion cervicale de la moelle épinière; on le remarque également dans les lésions qui intéressent les régions dorso lom-

baires de la moelle. Le professeur Dupuytren, depuis longtemps avait constaté que le priapisme était souvent causé par une lésion de cet organe. Dans l'intéressant ouvrage de M. le docteur Ollivier (d'Angers) sur les maladies de la moelle epinière, on en trouve de nombreux exemples, et ils prouvent que toutes les portions de la moelle épinière peuvent, quand elles sont lésées, produire l'érection de la verge. Plusieurs auteurs citent encore des faits analogues.

En 1836, M. Pétrequin a publié sur ce sujet des réflexions très judicieuses; il a démontré que l'érection n'est point, comme on l'a dit, un signe pathognomonique des maladies du cervelet, qu'elle peut bien coïncider avec ces maladies, tandis que beaucoup de faits tendent à établir que ce phénomène est plus particulièrement lié à l'état physiologique et pathologique de la moelle épinière. Ces résultats, on ne peut plus curieux, se remarquent fréquemment chez les individus qui commencent à être atteints de la goutte. Les douleurs lombaires qu'ils éprouvent constamment sont souvent accompagnées d'un priapisme que j'ai souvent fait cesser au moyen d'un traitement administré sous la région lombaire et sacrée.

J'ai été appelé fréquemment la nuit, pour donner mes soins à un individu qui éprouvait, étant au lit,

un priapisme considérable dont il ne pouvait pas venir à bout, et la douleur était tellement vive au penis et aux tisticules qu'elle se prolongeait au sacrum et dans les lombes avec des tiraillements nerveux dans les extrémités inférieures. J'ai observé très souvent cette douleur lombaire augmenter sous l'influence de la chaleur du lit, et déterminer un priapisme que l'on ne pouvait faire cesser qu'en employant des moyens propres à diminuer la force du calorique.

INFLUENCE DE LA MOELLE ÉPINIÈRE SUR LES ORGANES EXCRÉTEURS DE LA LIQUEUR SPERMATIQUE.

Hyppocrate disait en parlant de la semence ; elle vient de toutes les humeurs du corps de l'homme et elle en est la partie la plus importante, ce qui le prouve, c'est la faiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite qu'en soit la dose. Galien, qui partageait l'opinion d'Hyppocrate, ajoutait : en perdant la semence, on perd en même temps l'esprit vital ; ainsi il n'est pas étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur ; Aristode l'appelle la partie la plus perfectionnée de nos aliments, qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit ; Pythagore dit que c'est la

fleur du sang le plus pur ; Alcmæon la regardait comme une portion du cerveau; Platon envisageait cette liqueur comme un écoulement de la moelle de l'épine ; Epicure regardait la semence comme une parcelle de l'âme et du corps ; Hoffmann et Gorter disent qu'elle est separée par le cerveau et répandue dans toutes les parties du corps par les nerfs ; ils disent qu'on pourrait l'appeler *l'huile essentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement *l'esprit recteur*. Les anciens croyaient bien fermement que c'était la moelle épinière qui fournissait les matériaux de la semence, arguant du grand affaiblissement, des douleurs lombaires qui s'observent à la suite des excès vénériens. Indépendamment de ces idées, on sait aussi que plusieurs auteurs plus modernes ont placé dans cet organe, le principe des fonctions génératrices ; les expériences curieuses de M. Ségalas semblent prouver, en effet, que les portions cervicales et lombaires de la moelle agissent spécialement sur l'appareil excréteur du sperme. En effet, il a produit chez des cochons d'Inde l'érection de la verge en introduisant un stylet dans le cervelet, et déterminé l'éjaculation en poussant cet instrument dans la colonne vertébrale jusqu'à la région lombaire. M. le professeur Serres, ayant répété cette dernière expé-

rience, en a obtenu un résultat semblable, et affirme que l'affection de la partie inférieure de la moelle épinière agit spécialement sur les organes sécréteurs et excréteurs du sperme.

M. le professeur Lallemand dit que l'excitation de la partie inférieure de la moelle épinière peut provoquer l'expulsion convulsive du sperme. Il cite aussi beaucoup d'exemples d'individus qui, ayant éprouvé des pertes séminales, étaient atteints de douleurs lombaires, et il prouvait par un grand nombre d'observations intéressantes, les rapports qui existent entre les voies urinaires et celles des organes spermatiques.... Voici ce que nous avons observé très souvent chez les individus qui abusent du coït : le plus ordinairement ces abus occasionent une sécrétion exagérée de matière séminale et provoquent des pertes involontaires qui conduisent infailliblement au tombeau, si l'on ne parvient pas à découvrir la cause des maux innombrables qu'elles peuvent produire.

M. Sainte-Marie pense que la pollution diurne n'a lieu que parce que les organes générateurs ne reçoivent pas, de la moelle épinière, l'influence nerveuse et bien réglée dont ils ont besoin pour exercer convenablement leurs fonctions, et il regarde les pollutions involontaires comme pouvant

être la cause et parfois le résultat d'une affection de la moelle épinière.

Hedelhofer a vu un homme qui, ayant fait une chute sur le sacrum, eut instantanément une éjaculation.

Vanhelmont, célèbre médecin du XVIe siècle, place le siége de la goutte dans la matière séminale ; selon lui, le germe arthritique y dort jusqu'à son réveil, comme l'hirondelle dans son nid.

Tous ces faits qui précèdent ne peuvent donc laisser aucun doute sur l'influence que le centre nerveux rachidien exerce sur les organes des voies urinaires et les organes de la génération. J'ajouterai que les testicules, organes sécréteurs du sperme sont constamment malades chez les goutteux ; que je les ai trouvés presque toujours attrophiés, et j'ai vu plusieurs personnes atteintes de cette maladie, qui, après s'être livrées au coït, ont éprouvé de violentes douleurs qui se sont fixées sur ces organes, et qui se propageaient le long des vaisseaux spermatiques jusqu'à la moelle épinière lombaire.

DE L'INFLUENCE DES ABUS VÉNÉRIENS SUR LE SYSTÈME OSSEUX.

Comme nous l'avons vu dans la goutte, les altérations qu'occasionent ces mauvaises habitudes ne se bornent pas toujours à la moëlle et à ses membranes. Assez souvent il arrive qu'elles s'étendent aux parties voisines, telles que les vertèbres. Les auteurs citent un grand nombre d'exemples de déviations de la colonne vertébrale, de son gonflement, de son ramollissement et de sa carie résultant de l'abus du coït. On sait combien est commune, chez les personnes qui se livrent à la masturbation, la maladie des vertèbres, si bien décrite par Pott. Les professeurs Sabattier et Boyer avaient reconnu depuis long-temps l'influence des abus de ce genre sur le système osseux, ils en citent un grand nombre d'exemples dans leurs ouvrages : tous les auteurs qui ont écrit sur la goutte, disent aussi avoir rencontré des altérations du système osseux dans toutes les parties de la charpente. Dans nos recherches pathologiques nous avons trouvé ce système gravement altéré de diverses manières et dans plusieurs points. J'ai connu un célèbre chirurgien qui est mort à 80 ans ; il y avait 40 ans qu'il était

atteint de la goutte; dans les dernières années de son existence, il souffrait beaucoup et répétait sans cesse : « Comme cette goutte me ronge les os. » En effet, il avait des nodosités à presque toutes les articulations des os de la main et des orteils ; ses doigts étaient déjetés dans différentes directions; il était impossible de voir des pieds et des mains aussi déformés. Ce qu'il y avait de très particulier dans ce cas, c'est que les grandes articulations paraissaient peu atteintes par cette maladie, et jusqu'à ses derniers moments il avait encore conservé des mouvements assez libres. Pendant que presque toutes les petites articulations des pieds et des mains paraissaient entièrement enkilosées, la colonne vertébrale offrait une très grande courbure, et les jambes un demi cercle très prononcé. Il paraît que depuis longtemps elles étaient d'une faiblesse extrême, et avaient de la peine à supporter le poids du corps; les os des extrémités inférieures étaient gonflés et probablement atteints d'un ramollissement très considérable.

Plater et Rœderer disent avoir trouvé, chez des goutteux, des os rongés et vermoulus.

L'acte vénérien a une influence tellement marquée sur le système osseux, que j'ai vu un de mes amis, qui était rachitique et qui provenait d'un

père goutteux, éprouver l'impossibilité de voir une femme sans ressentir des douleurs violentes dans une partie des extrémités des os longs, et dans les articulations.

Les altérations des os qui se développent à l'âge de la puberté ont été considérées, par beaucoup d'auteurs, comme le résultat de l'abus de l'onanisme. Portal raconte l'observation d'une jeune fille qui, livrée à tous les excès de la masturbation, devint bossue; la courbure de la colonne vertébrale fit des progrès rapides dans l'espace de six mois. Le même auteur cite encore l'exemple de cinq créatures infortunées qui se sont courbées à l'âge de quinze à dix-huit ans, de manière que le dos faisait la plus grande convexité, et que le bas-ventre paraissait rentré dans la poitrine; les extrémités des os longs, surtout celles qui forment les coudes et les genoux, s'étaient extraordinairement gonflées; les jambes s'étaient déjetées en dehors. J'ai connu aussi une demoiselle qui, à l'âge de vingt ans, s'était livrée avec excès aux plaisirs de l'amour, et cela dura une douzaine d'années. Pendant cet espace de temps, la colonne vertébrale se courba prodigieusement, et les extrémités des os devinrent gonflées. Cette demoiselle était d'une constitution éminemment scrophuleuse. J'en ai

connu une autre âgée de dix-huit ans qui se livrait à la masturbation, et qui avait très fréquemment des accès d'épilepsie, à la suite desquels il lui restait toujours pendant quelque temps des douleurs dans les os. J'ai vu un jeune homme de vingt-deux ans se livrant avec excès à la masturbation, atteint de carie aux os du tarse du pied droit et à plusieurs phalanges de la main du même côté ; il était aussi d'une constitution scrophuleuse.

Petit a observé une déformation des côtes qui résultait de l'onanisme. Tissot mettait cette habitude au premier rang parmi les causes du rachitisme. MM. Loyer et Villermer regardent aussi l'onanisme et les pollutions involontaires comme une source très active des déviations de la taille. On cite aussi plusieurs exemples de la friabilité des os chez les masturbateurs.

Plusieurs auteurs prétendent que la moëlle épinière est manifestement le siége d'un mouvement fluxionnaire chez les enfants rachitiques ; ils assurent aussi qu'une vive irritation est fixée sur le centre de la puissance nerveuse.

Il est impossible de douter un seul instant de toute l'influence de l'abus du coït sur le système osseux. Nous ne pensons pas qu'une nourriture succulente et trop abondante, que l'abus des bois-

sons spiritueuses, que le froid, la suppression de la transpiration soient capables d'en produire autant.

Les auteurs ont été pendant longtemps dans l'incertitude de savoir si l'altération de la moelle précédait celle des vertèbres. Dans ce que j'ai vu chez les goutteux, il me semble que cela ne peut pas souffrir de difficulté à résoudre ; d'abord les symptômes précurseurs de la goutte annoncent bien positivement que la moelle épinière est malade, ces phénomènes sont constants et ils se présentent toujours bien longtemps avant que l'on puisse supposer que les vertèbres soient le moindrement altérées. Sur seize autopsies de goutteux, je n'ai trouvé les vertèbres malades que trois fois, tandis que la moelle l'est toujours plus ou moins. Je cite une observation d'un individu qui avait un ramollissement de la moelle assez considérable, avec peu d'altération aux vertèbres. Il n'est pas douteux, dans ce cas, que la maladie de la moelle a précédé celle des vertèbres. M. Latour père, dans un mémoire inséré parmi ceux de la Société médicale d'émulation, a cherché à établir que la paraplégie, dans la maladie de Pott, résulte d'une altération primitive de la moelle. M. Sanson a émis depuis une opinion analogue. Des observations ont été aussi publiées par M. Louis, qui

laissent peu de doute à cet égard. M. Deslandes dans son ouvrage sur l'onanisme, rapporte une observation de M. Serre, qui dit que la carie a été prise sur le fait, et qui prouve évidemment que le ramollissement de la moelle et la dégénérescence de ces membranes existaient avant une légère carie du corps d'une vertèbre dorsale.

Nous terminons en disant que l'on peut affirmer sans crainte qu'une grande partie des incommodités, des maladies, des détériorations qui affligent notre espèce lui viennent des abus vénériens. Quant à moi, je doute qu'il y en ait que ces excès n'aient le pouvoir de causer. Quand les organes génitaux sont en jeu, leur influence est si grande, si complète, qu'elle s'adresse à tout le système nerveux, à tous les points de l'organisme et à tous les tissus. Cette influence est si grande sur la nutrition, que les jeunes gens qui se trouvent dans les conditions les plus favorables au développement de leur accroissement, on les voit tout-à-coup s'arrêter, dépérir et tomber graduellement dans le marasme le plus complet, et présenter, comme le dit Tissot, l'état le plus méprisable et le plus dégradant de l'espèce humaine.

Nous pensons qu'après tous les phénomènes que nous avons observés et décrits, nos résultats d'ana-

tomie pathologique, tous les auteurs que nous avons cités, dont les faits et les expériences viennent à l'appui de nos opinions, que tout le monde partagera notre avis, qu'il est plus raisonnable d'attribuer la goutte aux excès vénériens qu'à toutes les causes qu'on a bien voulu lui assigner jusqu'ici, et que l'on ne balancera pas à reconnaître aussi que son siége est dans la moelle épinière, et non dans les autres organes et tissus que l'on a bien voulu lui donner jusqu'à présent, et qu'elle ne sera plus considérée comme un rhumatisme.

Le traitement de cette maladie qui va nous occuper, confirmera encore jusqu'à l'extrême évidence le résultat de nos travaux.

TRAITEMENT DE LA GOUTTE.

Hippocrate demandait : quelles sont les parties le plus directement affectées dans la goutte? qu'elles sont ses véritables causes, et quand trouvera-t-on les moyens de la guérir. Combien de médecins depuis cette époque si reculée se sont-ils posés les mêmes questions! Le père de la médecine ne se doutait pas qu'au XIXe siècle elles ne seraient pas résolues, que l'on n'aurait pas encore pu lui assigner une véritable cause et un siége positif, basé sur l'observation. Le peu de progrès de cette maladie tient à diverses causes, d'abord c'est qu'elle a été mal étudiée; en parcourant la plupart des ouvrages qui ont été écrits sur la goutte, l'on ne trouve pas une observation régulière, pas une autopsie : ce sont des faits épars qui ne peuvent rien apprendre; il faut les rassembler avec beaucoup de peine pour se former une idée de ce qui existe ; et après avoir réuni toutes ces opinions si diverses, vous êtes encore réduit à vous demander qu'elle est celle qu'il faut

adopter. Il est aussi facile de voir que beaucoup de ces travaux sont faits dans le cabinet, qu'ils ne ne sont que le résultat de l'imagination et par conséquent qu'ils n'ont rien de sérieux, et qu'ils sont plutôt propres à retarder les progrès de la science qu'à les avancer.

Les médecins modernes qui ont fait faire de si grands progrès aux sciences médicales par l'observation, n'ont rien fait pour cette maladie, ils n'en parlent jamais dans leurs leçons cliniques et cela vient de ce que cette affection ne se rencontre point dans les classes qui fréquentent les hôpitaux ; c'est une affection de luxe ; il en est de même des journaux de médecine, l'on n'y rencontre jamais rien sur cette maladie qui affecte et qui fait la désolation de tant de monde : d'autres considérations existent encore, c'est que la plus grande partie des personnes de la ville qui sont atteintes de la goutte ne font pas demander de médecin, elles s'abandonnent à elles-mêmes, se traitent à leur manière et font usage de certains remèdes secrets; il semble que le traitement de cette maladie est exclusivement le domaine de tous les charlatans, et qu'il n'appartient point au véritable médecin de s'en occuper. Le peu de progrès de cette affection a bien été aussi la cause que les malades ont été chercher du soulagement dans toute cette pharmacologie des anti-

goutteux, qui n'a été inventée que pour spéculer sur leur crédulité ; heureux pour eux quand ils n'ont pas empiré leur mal et abrégé leur existence, car la plus grande partie de ces remèdes secrets sont inefficaces, bizarres et très souvent dangereux. Maintenant que nous croyons que la cause et le siége de la goutte sont connus, son traitement devient beaucoup plus facile, ses résultats plus certains et la maladie deviendra beaucoup plus rare, surtout si l'espèce humaine veut devenir plus raisonnable et imiter les animaux dans leur manière d'être relativement aux plaisirs de l'amour.

Si l'on veut se guérir de la goutte, la première condition à remplir c'est de faire cesser la cause que l'on suppose qui l'a produite; tout le monde comprend la vérité de cet axiôme. Il faut donc renoncer aux femmes, d'ici que l'on ait acquis la certitude d'une parfaite guérison. L'usage des plaisirs vénériens doit être expressément interdit, cela est tellement vrai que j'ai vu les hommes les plus robustes, de la meilleure constitution, qui après avoir été atteints par la goutte, n'ayant pas voulu renoncer à leurs habitudes vicieuses, se sont trouvés dans l'espace de deux à trois ans, perclus de tous leurs membres, dans l'état le plus déplorable, remplis d'infirmités et dans une dégradation

complète. L'influence du coït chez un goutteux est tellement grande que celui qui a été à même de bien l'observer, ne pourrait pas mettre en doute un seul instant que c'est la véritable cause de cette maladie. Il faut donc choisir entre la guérison ou rendre son mal incurable et préférer souffrir continuellement, en attendant longtemps la fin de son existence. Toutes les fois qu'un goutteux voit une femme, s'il est jeune, il aggrave son mal, s'il est vieux, il creuse promptement sa tombe.

Nous diviserons le traitement de la goutte : 1° lorsqu'elle est prise à son début, c'est-à-dire lorsque la douleur lombaire et dorsale existe, soit vive ou obscure, et que des douleurs névralgiques, sympathiques se répandent dans plusieurs points de l'économie et sur quelques articulations ;

2° Lorsqu'elle a son siége sur les articulations à l'état d'inflammation aiguë ;

3° Sur le système osseux ;

4° Lorsqu'elle a son siége sur les articulations à l'état d'inflammation chronique ;

5° J'examinerai tous les médicaments et les méthodes qui ont été les plus préconisés et qui ont le mieux réussi, d'après les résultats de l'observation et de l'expérience, je m'occuperai aussi des remèdes secrets qui ont joui d'une certaine célébrité.

6° Nous indiquerons les moyens propres à com-

battre certains phénomènes qui se présentent pendant la durée de cette maladie, soit qu'ils dépendent d'une altération plus ou moins profonde de la moelle épinière, ou qu'ils soient le résultat des articulations malades, ainsi que les différents troubles qui existent dans les fonctions.

7° Nous examinerons le traitement de cette maladie, quand elle est invétérée et qu'elle envahit toute la constitution. Quant à ses complications, elles sont si nombreuses, si variées, elles tiennent à tant de causes si différentes, qu'il faudrait toutes les examiner en particulier. Pour indiquer la manière de se conduire dans ces différents cas, tout cela doit être renvoyé aux observations particulières et abandonné à la sagacité du médecin.

8° Enfin je terminerai par le traitement hygiénique, celui auquel les malades ne peuvent se soustraire, s'ils veulent prévenir, calmer leurs souffrances et se guérir.

1° Quand un malade se présente à moi avec des douleurs vagues dans la région lombaire, j'y porte une attention toute particulière. J'apprends bien vite quelle en est la cause, où elle a son siége, et je l'engage vivement à se soigner, s'il ne veut pas être, avant peu, atteint de la goutte. Nous avons l'extrême conviction qu'en dirigeant un traitement convenable à cette époque, nous ne serons plus exposés

à voir les affreux ravages de cette maladie, ses nombreuses variétés, ni ses nombreuses complications.

Quand on est appelé à donner ses soins à un malade qui est atteint d'une douleur aiguë dans les lombes, et à la région dorsale, que ses douleurs se répandent dans divers points de l'économie, le traitement est facile ; mais il est de la plus grande importance, il faut qu'il soit prompt et actif, et surtout il faut avoir soin de ne pas abandonner son malade avant de s'être rendu entièrement maître de cette douleur ; car de là dépend toute la santé à venir ; sinon la maladie marchera et pourra faire des progrès rapides et envahir une plus grande partie de la constitution. Le traitement est antiplhogistique ; il doit être très actif : les saignées générales, les applications de sangsues aux lombes, de chaque côté et le long de l'épine, les ventouses sèches, scarifiées le long du rachis, les cataplasmes émollients, les bains généraux émollients, les tisanes rafraîchissantes, les lavements, les dérivatifs, la diète la plus absolue. Si, après avoir insisté sur ces moyens, la douleur persistait toujours, il faut avoir recours aux frictions sèches, répétées tous les jours, avec les liniments volatils, opiacés, la teinture de cantharides, les cataplasmes narcotiques, les emplâtres opiacées avec l'extrait

gommeux d'opium ou l'extrait de belladone unis au savon par parties égales, les dérivatifs puissants, les lavements opiacés, les potions anti-spasmodiques, les pommades émétisées, les vésicatoires, les moxa, les cautères, les setons.

Ce traitement demande beaucoup de soin de la part du médecin ; il faut aussi que le malade se laisse parfaitement gouverner, s'il veut qu'on le débarrasse totalement de cette douleur : s'il ne veut pas se soumettre entièrement au traitement qu'il faut exiger de lui, on ne doit pas lui laisser ignorer que plus tard il aura à se repentir de sa funeste négligence. Cette douleur ne se montre que rarement à l'état aigu;elle marche presque toujours d'une manière obscure, sourde, lente, c'est ce qu'il y a de plus fâcheux, car le malade ne réclame des soins que lorsqu'elle est ancienne et qu'elle le gène beaucoup, ou lorsque cette maladie se porte sur les articulations à l'état d'inflammation aiguë ; alors elle existe déjà depuis très longtemps et elle est plus difficile à déraciner.

Malgré que je recommande un traitement actif et puissant pour débarrasser le malade de cette douleur, il faut que je fasse une observation que je considère comme étant de la plus grande importance : c'est qu'il faut toujours avoir égard aux forces du malade,

à son tempérament, à sa susceptibilité et surtout à son état d'énervation; car la plupart des individus qui se présentent à vous avec cette maladie, ont très souvent l'apparence physique d'hommes extrêmement forts et vigoureux, et il n'en n'est rien; sous cette apparence trompeuse, vous y trouvez généralement des hommes mous, fatigués, épuisés, sans vigueur, à fibres mollasses, éprouvant déjà mille incommodités, ayant le pouls mou; qui se laissent déprimer avec la plus grande facilité. J'ai été à même d'observer très souvent que plusieurs de ces malades, à la suite d'une perte de sang un peu abondante, s'en trouvaient assez gravement incommodés, et qu'ils avaient une peine extrême à se rétablir. La saignée, en général, dans ce cas, est une question des plus délicates et des plus importantes. J'ai toujours retiré de très bons effets des saignées locales et des bains tièdes, sans les prolonger et sans les renouveler trop souvent; car ils ont aussi l'inconvénient d'épuiser promptement les forces du malade. Quand cette douleur résiste au traitement anti-phlogistique, voilà les moyens que j'emploie de préférence et qui réussissent le mieux; ce sont les frictions le long de l'épine avec l'alcool camphré, la teinture de cantharides, la pommade stibiée et des vésicatoires volants. J'ai toujours retiré des résultats

heureux de l'emploi de la pommade stibiée, en ayant soin de la continuer pendant quelque temps.

Ire OBSERVATION.

Un jeune homme de 38 ans, d'un tempérament sanguin, faisant des excès avec les femmes, fut pris d'une violente douleur dans la région lombaire moyenne qui se continuait le long du rachis, avec des douleurs dans plusieurs parties du corps et dans les articulations des extrémités inférieures, qui étaient d'une faiblesse tellement grande, qu'il avait de la peine à se tenir debout; ses digestions étaient très pénibles, et la nuit il éprouvait un mouvement fébrile accompagné d'une transpiration assez abondante aux lombes et à la partie interne des cuisses; les selles étaient extrêmement rares, les urines aussi et elles étaient troubles; la respiration un peu gênée; le pouls était dur et vif; le sommeil impossible; le malade éprouvait un malaise général très incommode: voilà l'état dans lequel je le trouvai lorsque je fus appellé pour lui donner mes soins.

Une saignée du bras fut faite sur-le-champ; un lavement purgatif avec trente-deux grammes d'huile de ricin lui fut administré; on lui donna pour tisane une légère infusion de fleurs tilleul,

aromatisée avec l'eau de fleurs d'oranger et la diète la plus absolue. Le soir, quatre ventouses scarifiées furent appliquées deux de chaque côté des lombes; un lavement émollient, et le malade fut plongé dans un bain d'eau de son, dans lequel il resta trois quarts d'heure. Les scarifications rendirent beaucoup de sang ; à la sortie du bain, le malade fut remis dans son lit avec des cataplasmes émollients sur les lombes; la potion anti-spasmodique suivante fut donnée pour la nuit : eau distillée de tilleul et eau de laitue, de chaque deux onces ; eau de fleurs d'oranger, un demi-gros ; sirop d'acétate de morphine, une once, pour prendre par cuillerée à bouche toutes les heures.

Le lendemain matin, le malade était mieux ; il avait eu du sommeil pendant la nuit, avec une moiteur générale ; la douleur des lombes était bien moins forte ; le pouls était plus souple, plus développé et moins vif; il se plaignait seulement d'une très grande faiblesse, mais il était beaucoup plus à l'aise. Dans cette journée, on le laissa tranquille ; on continua sa tisane, sa potion et quelques tasses de bouillon de veau; et on ordonna pour le soir, un quart de lavement avec vingt gouttes de laudanum de sydenham.

Le surlendemain, il était beaucoup mieux ; on

lui accorda un peu d'aliment de fécule avec du lait; il prit un bain, et on lui appliqua de chaque côté du rachis deux emplâtres d'extrait gommeux d'opium qui y restèrent quarante-huit heures. Ce moyen fut remplacé par des frictions que l'on fit tout le long de la colonne, avec le liniment suivant: huile d'amandes douces, deux onces; essence de thérébentine, deux gros; hydrochlorate de morphine, six grains. Ce liniment fut continué pendant une quinzaine de jours, au bout desquels il se trouva parfaitement rétabli, et on le mit à un régime fortifiant, dont il éprouva de bons résultats.

IIe OBSERVATION.

Un médecin de mes amis qui était malade depuis deux ans, éprouvait des douleurs dans les lombes, qui le jetaient dans un état d'incapacité absolue. Il n'était bien qu'alongé dans son lit; il éprouvait avec cela des palpitations violentes du cœur, son estomac ne pouvait rien digérer, il dépérissait considérablement; il se tenait à une diète très rigoureuse, et comme il éprouvait des douleurs à la région épigastrique, il s'y appliquait de temps en temps quelques sangsues; il était tout étonné de voir qu'il n'obtenait aucun soulagement de cette

manière de se gouverner; il était mélancolique, il se croyait atteint d'un anévrisme, d'un cancer à l'estomac, d'une carie de la colonne vertébrale. Un jour il lui survint des douleurs vives dans différentes parties du corps et dans les articulations des extrémités inférieures, qui, augmentaient à la moindre pression, ce qui le décida à me consulter. Il était âgé de 42 ans, d'une constitution peu vigoureuse; son existence était très modeste; mais il abusait des plaisirs de l'amour.

Vingt sangsues furent appliquées de chaque côté de la colonne épinière, et une fois qu'elles furent tombées, on le mit dans un bain d'eau tiède, après quoi on lui administra un lavement laxatif et on lui donna du petit lait pour tisane; à la sortie du bain, on lui plaça aussi sur les lombes un cataplasme de farine de graine de lin, arrosé de laudanum liquide.

Le lendemain, le malade éprouvait beaucoup de soulagement; il était moins fatigué; mais la douleur des lombes, quoique moins forte, existait toujours ainsi que ses palpitations; il lui fut ordonné du bouillon de poulet pour tisane et nourriture; le cataplasme placé sur les lombes fut rendu narcotique, et on lui prescrivit des pilules de thridace, d'un grain chaque, pour prendre, une le matin et

l'autre le soir; un quart de lavement était administré tous les soirs avec dix gouttes de laudanum. Ce traitement fut continué pendant quinze jours, en prenant un bain d'eau tiède tous les deux jours; au bout de ce temps, le malade éprouva une amélioration bien grande; il commença à supporter un peu d'aliments; ses palpitations avaient entièrement cessé; il ne lui restait plus qu'une douleur sourde dans l'épine lombaire, et qui fut enlevée par des frictions faites constamment sur cette partie avec la pommade d'Autenrieth, et continuées pendant longtemps; le malade fut passer la belle saison à la campagne, où il put facilement suivre un régime convenable à sa position, et s'éloigner des mauvaises habitudes qu'il avait contractées. Au bout de ce temps, tous ces phénomènes nerveux avaient entièrement disparu; sa santé était devenue très bonne, il avait entièrement repris, il mangeait de tout et digérait parfaitement ce qu'il prenait.

IIIe OBSERVATION.

Un jeune homme de 35 ans, d'une belle et bonne constitution, courtisant beaucoup les femmes, éprouvait depuis quelques mois une douleur sourde et profonde dans la région lombaire; toutes

les fois qu'il voulait faire un mouvement qui se passait dans cette région, il la sentait plus vivement, et il l'attribuait à de la fatigue résultant de l'action du coït. Un soir, peu d'instants après être rentré chez lui, ayant été mouillé et saisi par le froid, cette douleur des lombes devint plus vive et se continua le long de l'épine jusqu'au milieu de la région dorsale, et fut pris d'un tremblement général avec une grande difficulté à bouger les jambes ; les deux genoux devinrent le siége de douleurs très vives ; la pression y était insupportable, quoique ces parties n'étaient le siége d'aucun gonflement ni d'aucune rougeur. Je fus appelé au moment où ces phénomènes venaient de paraître : le pouls était très fort et très développé ; la face assez rouge. Je lui fis de suite une petite saignée au bras et je lui fis appliquer immédiatement quinze sangsues de chaque côté de la colonne vertébrale, depuis la première vertèbre dorsale jusqu'au sacrum ; après leur chute on plaça des cataplasmes de graines de lin le long du rachis ; il but de la limonade pour tisane, et il prit un lavement avec trente-deux grammes de sulfate de soude.

Le lendemain matin, le malade n'était pas mieux ; il avait passé une mauvaise nuit, la douleur des lombes était aussi vive et il se plaignait d'un en-

gourdissement dans les membres inférieurs et particulièrement du côté gauche. La douleur des genoux n'avait point diminué ; on lui administra un quart de lavement avec vingt gouttes de laudanum, une potion anti-spasmodique avec l'acétate de morphine, et il fut mis dans un bain d'enveloppe dans lequel il resta deux heures de temps. Le soir, le malade était beaucoup mieux, dans son bain d'enveloppe, il éprouva une transpiration abondante à la suite de laquelle il trouva beaucoup de soulagement; il ne se plaignait plus que de sa douleur des lombes et de la gêne à remuer sa jambe gauche. On continua sa potion pour la nuit suivante, et on le frictionna de chaque côté de la colonne vertébrale et sur les membres inférieurs avec le liniment suivant : alcool camphré, deux onces; teinture de cantharides, une once.

Le lendemain, le malade était beaucoup mieux; mais ce n'est qu'au bout d'un mois, qu'il retrouva l'usage libre de sa jambe gauche. Après cet espace de temps, la douleur lombaire ayant persisté, deux cautères avec la potasse caustique lui furent appliqués, un de chaque côté des lombes, il les conserva six mois, et au bout de ce temps, il eut le bonheur de s'en voir entièrement débarrassé et de se porter parfaitement.

Je pourrais citer encore plusieurs observations de ce genre dont le résultat a toujours été aussi heureux ; mais ce serait une répétition fastidieuse, et l'on sait combien les observations fatiguent et ennuient le lecteur, quoique ce soit le seul moyen, en médecine, pour arriver à l'exactitude. J'ai toujours considéré dans ces trois observations, que la moelle épinière ou ses membranes avaient été le siége d'une irritation plus ou moins vive, et qu'abandonnée à elle-même, il aurait pu survenir des accidents forts graves et que la mort même aurait pu s'en suivre ; nous en avons la preuve bien évidente, c'est que tous les autres phénomènes ont cessé en agissant seulement sur la région lombaire. On voit aussi dans ces observations, qu'il faut absolument que ces douleurs deviennent bien vives, et que la santé commence à s'altérer, pour que le malade réclame les secours de la médecine ; dans le cas contraire, il vit avec ses douleurs lombaires qui sont sourdes, qui ne le gênent guère, et c'est plus tard, quand il lui en survient dans divers points de l'économie, quand elles se fixent sur certains tissus ou sur les articulations en prenant une forme inflammatoire plus ou moins vive, suivant leur genre de vitalité et de sensibilité, qu'alors il se décide à faire appeler le médecin.

Je vais rapporter ici quelques observations d'un autre genre qui m'ont paru très intéressantes.

Ire OBSERVATION.

Madame M*** veuve, âgée de 44 ans, d'un tempérament sanguin, mal réglée depuis quelque temps, était atteinte, depuis six ans, d'une douleur vive au gros orteil, qui s'étendait le long du bord interne du pied gauche ; elle avait employé tous les moyens imaginables pour se soulager : quand elle voyait annoncé dans un journal un nouveau remède pour la goutte (car elle appelait cette douleur la goutte), n'importe quel en était le prix, elle en achetait et l'employait en suivant l'instruction sur la manière de s'en servir, elle prenait aussi des consultations de tous les médecins. Un jour, mon tour arriva et elle vint me trouver pour voir s'il ne me serait pas possible de la guérir : en l'interrogeant longtemps sur son état, j'appris qu'elle n'avait jamais éprouvé de soulagement de tous les moyens qu'elle avait employés, et ils étaient très nombreux; que cette douleur lui laissait peu de repos ; qu'elle était presque continue, quelquefois très violente, plus forte la nuit que le jour, ce qui la privait souvent de sommeil : trop de chaleur dans le lit augmentait son mal ; quand

elle retirait son pied de dessous les couvertures, elle éprouvait pour un instant du soulagement, mais dès que le pied se refroidissait, la douleur devenait aussi plus forte; elle ne pouvait supporter ni le froid, ni le chaud ; tous les topiques, calmants, narcotiques, médicaments, bains, sangsues, frictions mercurielles, etc., etc. ; enfin, rien ne la calmait. Elle dépeignait cette douleur comme si cette partie avait été le siége d'une brûlure profonde, et cependant il n'y avait ni chaleur, ni gonflement; la pression était supportable.

Cette dame avait fait usage pendant longtemps des liqueurs fortes ; mais ses organes étaient devenus tellement irritables, que depuis longtemps elle avait été obligée d'y renoncer. Son changement dans sa manière de vivre n'amena aucune amélioration dans son état. Elle se livrait aussi aux plaisirs de l'amour avec passion ; elle était extrêmement voûtée pour son âge; elle m'apprit que, depuis très longtemps, elle éprouvait des douleurs dans les reins, et qu'elle les attribuait à des bains de mer qu'elle avait pris pour sa douleur du pied ; qu'elles n'étaient point très vives, mais que cela la gênait beaucoup, lorsqu'elle voulait se baisser et se relever pour s'occuper du jardinage; et qu'elle la sentait plus vivement lorsqu'elle marchait pendant quelque temps

et lorsqu'elle voulait se retourner dans son lit. Elle prétendait qu'elle n'avait plus de force dans ses jambes et qu'elle se fatiguait pour le moindre exercice; elle éprouvait aussi fréquemment des démangeaisons dans toutes les parties du corps, au point qu'elle voulait absolument avoir la gale; et sans consulter ses médecins, elle prit une très grande quantité de bains sulfureux, sans pouvoir les faire passer. Je lui fis mettre quarante sangsues sur les lombes et la fis plonger dans un bain après leur chute: elle fut mise à l'usage de l'eau de gomme pour tisane et des lavements émollients; je lui prescrivis un régime moins nourrissant et plus adoucissant; elle se refusa à tous moyens appliqués sur le gros orteil, les considérant comme inutiles. Ce traitement fut continué pendant quelques jours, après quoi elle fut mise à l'usage des eaux artificielles de Vichy en boissons, et elle prit quelques bains sulfureux. Je lui fis faire des frictions avec la pommade stibiée le long du rachis, et deux cautères furent placés aux lombes, un de chaque côté : après quatre mois de ce traitement, ses douleurs disparurent entièrement, elle fut mise à un régime plus succulent et sa santé devint excellente.

IIe OBSERVATION.

Une jeune femme brune, d'un tempérament sanguin et nerveux, se maria à l'âge de 21 ans; aussitôt après son mariage, elle fut atteinte d'une affection vénérienne que son mari lui communiqua. Cette maladie, que l'on prit dans le principe pour de l'échauffement, fut négligée et fit des progrès rapides, et ce n'est qu'au bout de près de trois mois, que l'on commença à s'inquiéter et que je fus appelé pour lui donner mes soins. La muqueuse qui recouvre les deux petites lèvres et le clitoris était détruite par des chancres; ces ulcérations s'étendaient dans le vagin et le col de la matrice; de plus, un écoulement purulent de la muqueuse vaginale. J'étais obligé de la penser trois fois par jour; à chaque pansement, elle éprouvait un peu de douleur suivie d'un prurit qui lui était agréable, et elle tombait presque de suite dans un état épileptique et dans un accès complet de fureur utérine. Par suite de ces mouvements convulsifs, elle se mettait les parties dans un état fâcheux. Après ces accès, elle se plaignait d'une douleur tout le long de l'épine dorsale et de la fatigue dans tout le corps et les membres. Je suis parvenu à faire cesser

ces attaques et à les prévenir, en lui mettant sur les reins et le sacrum, avant chaque pansement, des serviettes trempées dans l'eau et le vinaigre. Elle fut près de huit mois à se guérir de son affreuse maladie ; aussitôt sa guérison, elle se livra à la masturbation comme elle avait l'habitude de le faire étant jeune fille ; mais comme cela ne lui suffisait pas, et voulant réparer le temps qu'elle avait perdu, elle se livra aussi avec ardeur aux excès vénériens. Un jour, venant de se livrer à ses goûts dépravés, elle fut prise d'une douleur vive dans les lombes et le dos, avec un tremblement général, une faiblesse extrême dans les jambes, au point de ne pouvoir se tenir debout ; des palpitations de cœur très violentes. Trente sangsues furent appliquées le long de la colonne épinière, et après leur chute, elle fut mise dans un bain d'eau tiède. Je lui ordonnai une infusion de tilleul pour tisane et une potion anti-spasmodique avec l'acétate de morphine; un lavement émollient avec une tête de pavot. Le lendemain, la malade se trouva mieux, et elle put se lever un peu et se mettre dans un fauteuil, ensuite on frictionna la région lombaire et dorsale avec un liniment camphré et la teinture de cantharides, et ce traitement fut continué pendant quelques jours qu'elle mit à se rétablir.

III[e] OBSERVATION.

Je fus consulté pour un monsieur âgé de 45 ans, qui était d'un tempérament nerveux; il éprouvait depuis six mois des douleurs aux gros orteils du pied gauche. Le malade désignait tantôt la partie moyenne ou les extrémités de l'os comme étant le siége dè cette douleur; car il prétendait que c'était l'os qui était affecté : elle n'était point vive; elle ressemblait à une espèce de crampe et ne durait point longtemps, mais elle arrivait très fréquemment. Après avoir causé avec lui pendant quelque temps, j'appris qu'il éprouvait de la fatigue dans les reins et des douleurs sourdes dans la région lombaire qu'il attribuait à des excès vénériens, et il se servit d'une expression triviale, mais assez énergique pour me dépeindre ce qu'il éprouvait dans cette partie; il me dit : Mon cher docteur, l'arrière-train est endommagé, il ne va plus. Je lui fis observer qu'il fallait d'abord renoncer à ses mauvaises habitudes, s'il voulait se guérir, et ne pas être avant peu atteint de la goutte : il avait une frayeur tellement grande de cette maladie, parce que son père en était cruellement atteint, qu'il renonça facilement aux femmes et se soumit

au régime que je lui indiquai. Il eut la satisfaction d'éprouver du bien-être de sa nouvelle manière de vivre ; le repos qu'il prit le fit revenir promptement à la santé et lui ramena toute sa vigueur ; mais cela ne dura pas longtemps, car se trouvant beaucoup mieux, il voulut en essayer de nouveau, et il se trouva de suite abattu et ses douleurs ne tardèrent pas à revenir. Toutes les fois qu'il voulait se livrer au commerce des femmes, il se trouvait gravement incommodé, ce qui le força a y renoncer tout à fait, et il en fut grandement récompensé, car par ce moyen seulement, il vit toutes ces douleurs disparaître et sa santé devenir excellente, et il n'eut pas la goutte.

IVe OBSERVATION.

M. S***, âgé de 52 ans, était atteint de la goutte depuis six ans, et se plaignait de douleurs dans la région lombaire ; il éprouvait aussi une gêne tellement considérable dans cette partie et les régions voisines, qu'il avait de la peine à exécuter les plus petits mouvements ; il semblait n'être formé que d'une seule pièce, il avait été grand amateur du beau sexe, et malgré ses souffrances, il conserva toujours ces même goûts ; il lui était impossible d'avoir

des relations avec une femme sans éprouver un engorgement des téguments des deux pieds sans chaleur, sans douleur ni fièvre; il lui fallait ordinairement une huitaine de jours de repos et d'un traitement local à sa manière, car il se gouvernait tout seul pour dissiper ce gonflement œdémateux.

Les quatre observations que je viens de décrire ne sont pas sans offrir de l'intérêt pour la première; il me paraît bien évident que cette douleur du gros orteil était toute névralgique, et qu'elle était sympathique d'une irritation plus ou moins vive de la moelle épinière lombaire ou de ses membranes, causée par l'abus du coït. Tous les autres symptômes viennent encore à l'appui de cette opinion, et ce qui le prouve d'une manière bien évidente, c'est la réussite du traitement que j'ai employé et le peu de succès que l'on avait obtenu de tous les moyens imaginables qui ont été essayés pendant plusieurs années; enfin, la maladie qui n'est point revenue après la cessation de la cause que je lui supposais. Dans la deuxième observation, on voit les désirs vénériens excités par l'irritation permanente des membranes muqueuses de la vulve, du clitoris et du vagin, et les sympathies qui existent entre ces organes et la moelle épinière lombaire; on voit encore l'influence

de l'abus du coït sur cet organe, la commotion qu'elle éprouve pendant cet acte et les phénomènes qui en résultent. La troisième, prouve bien évidemment aussi que les douleurs du gros orteil étaient sympathiques de la douleur lombaire, et que cette dernière était le résultat du coït. La quatrième, qui n'est pas sans être très intéressante, démontre bien que toutes les fois que le malade vient de se livrer à cet acte, il est pris davantage de cette région, et qu'il lui survient un gonflement œdémateux des deux pieds, qui ne saurait laisser de doute sur l'altération de la moelle épinière, et qui pourrait faire supposer aussi qu'il y a peut-être un peu d'épanchement de sérosité dans le canal rachidien. Nous pensons que si ce malade avait voulu se résoudre à suivre un traitement convenable, il aurait pu se guérir très facilement; mais il n'a jamais voulu y consentir, pas plus que de renoncer à ses mauvais penchants.

2° Quand l'homme est déjà atteint par des douleurs lombaires, par des douleurs névralgiques; qu'il est fatigué par les excès vénériens; que toutes ses fonctions sont plus ou moins troublées, il est impressionnable à tout et surtout au plus petit froid, à la moindre humidité. Au commencement de la

mauvaise saison, on le voit pris tout-à-coup d'une inflammation articulaire aiguë au gros orteil ; c'est alors que la douleur change de nature et que l'on voit survenir la rougeur, la chaleur et la fièvre : voilà le début de la goutte de tous les auteurs ; c'est toujours ainsi qu'elle commence ; cette inflammation peut se borner à une seule articulation ou s'étendre à plusieurs ; et ensuite elle passe des petites aux grandes.

On voit de suite que la première indication à remplir, c'est de préserver les malades du froid et de l'humidité, et que c'est tout ce qui peut leur faire le plus de mal après l'action du coït. Souvent un simple traitement local suffit pour calmer cette inflammation, quand elle n'attaque qu'une seule de ces articulations ; mais s'il y en a plusieurs de prises, que la fièvre soit très forte, il faut alors avoir recours à des moyens plus énergiques. La saignée du bras doit être rangée au nombre des premiers moyens à employer, s'il y a de la dureté et de la fréquence dans le pouls, avec des symptômes généraux parfaitement caractérisés ; ensuite la diète absolue, les boissons rafraîchissantes, légèrement diaphorétiques, nitrées, les lavements émollients. Le traitement local consiste dans l'application des sangsues placées en assez grand nombre pour bien dégorger

la partie enflammée, des cataplasmes émollients, des fomentations émollientes, des fumigations, des bains généraux tièdes, des bains d'enveloppe; on doit chercher autant que possible à favoriser la transpiration. Ici je ferai la même recommandation pour la saignée générale; et peut-être doit-on encore y prendre plus d'attention. On ne doit y recourir qu'avec les plus grands ménagements; ce n'est guère que lorsqu'il y a plusieurs articulations de prises, et que les symptômes généraux sont violents; il faut que l'individu soit jeune, fort, pléthorique; il faut tenir compte de l'irritabilité du sujet, de son état d'énervation, et avoir aussi égard à sa constitution; il faut faire attention que cette forme inflammatoire n'est que secondaire, que ce n'est qu'une affection symptomatique, qu'elle ne ressemble point au rhumatisme aigu, qui est une maladie franchement inflammatoire, une maladie idiopathique qui dépend d'une autre cause, et que la goutte a son siége primitif dans le système nerveux et non dans le système sanguin. Les médecins anglais ont fini par renoncer aux saignées dans cette maladie. Scudamore qui a soigné une grande quantité de goutteux, dit positivement que la saignée ne doit pas être faite comme dans les autres phlegmasies; car chez les goutteux, l'excitation

morbide affecte bien davantage le système nerveux que le cœur et les artères. Boerrhaave, Cullen, Musgrave, Sœmmeringue citent des exemples fâcheux arrivés à la suite d'une saignée faite mal à propos. Dans les fastes de la médecine, on trouve un cas remarquable sur cet important sujet. Le bailli de Suffren, une des gloires de notre marine, était fortement goutteux : se trouvant à Versailles, il eut un paroxisme des plus aigus. On le saigna, et presque immédiatement après cette opération, le malade éprouva des accidents auxquels il ne put résister. Cette mort fit grand bruit à cette époque, et l'anathème fut universel contre la saignée dans la goutte. Nous ferons remarquer qu'elle est presque toujours nuisible quand on est atteint de cette maladie depuis plusieurs années ; mais qu'à son début, les inconvénients sont bien moins grands.

Les applications de sangsues sur l'articulation, voilà encore le meilleur moyen pour calmer l'inflammation et la douleur. La diète doit être toujours sévère, tant que la période d'acuité n'est pas passée : un autre motif puissant en commande encore la nécessité, c'est l'état d'irritation dans lequel se trouve le plus ordinairement la muqueuse gastro-intestinale. Pour les mêmes raisons, les bois-

sons du malade doivent être légères, acidules, ou gommeuses ou émollientes.

Lorsque les premiers symptômes inflammatoires sont calmés, les bains tièdes, émollients, et dans lesquels les malades restent pendant quelque temps, procurent presque toujours un très grand soulagement. On obtient quelquefois aussi de bons effets de l'emploi des fomentations, des cataplasmes émollients ou narcotiques; mais ces moyens sont infidèles. Si l'état de l'estomac et des intestins permet à cette époque d'accorder quelques aliments, ils doivent se borner à un peu de lait sucré, du bouillon de veau, de poulet, quelques fécules ou soupes maigres. On peut aussi donner avec avantage des tisanes diurétiques, ou mieux encore, si le malade a des dispositions à transpirer, des infusions ou des décoctions sudorifiques.

Des moyens qui produisent d'excellents effets, après avoir eu recours aux premiers indiqués, s'ils n'ont pas suffi pour débarrasser le malade et calmer ses douleurs, ce sont les narcotiques et les opiacés. Les substances que nous employons de préférence sont : l'opium, le laudanum liquide, l'extrait gommeux d'opium, le camphre, l'assa fœti-

da, le musc, le safran. Quand après l'emploi de ces moyens, l'on n'est point parvenu à guérir cette inflammation, et qu'il reste de l'engorgement dans les parties, c'est le moment d'avoir recours aux vésicatoires volants ou aux sinapismes, ou aux ventouses scarifiées autour des articulations affectées. Les vésicatoires surtout sont éminemment utiles; mais ils ont plus d'inconvénients que les sinapismes et les ventouses qui sont moins efficaces

Lors qu'un premier accès de goutte articulaire arrive à sa fin, les paroxysmes diminuent, les rémissions deviennent plus marquées, la fièvre cesse et les phénomènes locaux disparaissent; l'appétit et le sommeil reviennent et le malade est bien; malgré que maintenant les indications paraissent moins intéressantes à remplir, il n'en faut pas moins insister sur le régime, jusqu'à ce que le malade soit arrivé à une bonne convalescence, et dès que ses organes digestives le permettent, il faut le mener graduellement à un régime plus fortifiant. J'ai souvent remarqué qu'un régime trop sévère devenait tout aussi nuisible que de tirer beaucoup de sang. Ce qui est d'une très grande importance encore, c'est de ne point négliger aucun des moyens hygiéniques. Le malade ne peut s'y soustraire pendant long-

temps; car la plus petite circonstance peut faire revenir un accès.

On conçoit que si le malade était susceptible avant une inflammation des membranes séro-fibreuses, étant convalescent de cette maladie, il doit l'être bien davantage, puisque le principal siége du mal n'a pas été attaqué; aussi il n'est pas étonnant de voir la maladie reparaître et s'étendre sur un plus grand nombre d'articulations et d'autres organes. Les récidives sont plus ou moins fréquentes, suivant la manière dont le malade se conduit. Une des plus grandes preuves que l'on n'attaque point la maladie à sa source, c'est que l'on ne la guérit point; c'est aussi ce qui a été cause que les anciens médecins ont épuisé, même au début de la maladie, toutes les substances contenues dans la matière médicale, pour tâcher de trouver un spécifique capable d'en arrêter ses progrès et la guérir : le musc, le castorium, l'assa fœtida, l'éther, le camphre, la menthe poivrée, l'alcali volatil, le quinquina, les martiaux, la teinture de gayac, l'huile de thérébentine, le phosphore, l'acide phosphorique, le soufre, le sulfure de potasse, les remèdes d'Aarchidet, de Villet, d'Émérigon, de Gachet, tous les remèdes secrets prônés tant en France qu'en Angleterre; enfin, je

ne finirais pas, si je voulais énumérer tous les médicaments qu'ils prescrivaient pour essayer d'arrêter cette maladie à son début.

On conviendra qu'une médication semblable, au début de la goutte, devait avoir quelquefois des effets fâcheux. Cependant je ferai une remarque importante, c'est qu'en tête de tous ces médicaments, se trouvent les anti-spasmodiques les plus puissants, desquels ils retiraient de très bons effets, ce qui m'est arrivé aussi très souvent. Dans le rhumatisme aigu, une médication semblable serait très nuisible; aussi les médecins modernes ne le font-ils pas; ils guérissent plus facilement cette maladie que la goutte.

On a essayé de tout pour guérir cette maladie et en arrêter les progrès. Quelques anciens médecins ont vainement tenté une méthode pertubatrice; ils prétendent avoir réussi quelquefois à calmer le mal pour un moment, mais le plus souvent il en est résulté des accidents graves en contrariant le développement de cette affection; en s'opposant à la marche de la nature, elle se portait sur un organe plus important à la vie. D'autres médecins de la même époque, qui avaient parfaitement reconnu combien cette maladie se déplaçait facilement, et combien ses métastases pouvaient devenir fâcheu-

ses, la respectaient quand elle avait son siége sur les articulations, et blâmaient ouvertement une méthode qui pouvait devenir si pernicieuse.

La saigné générale a été conseillée par quelques praticiens comme moyen perturbateur. On conçoit, d'après tout ce que nous avons dit, les inconvénients qu'elle peut avoir. Ensuite une saignée pratiquée pendant un accès de goutte diminue trop brusquement la force de réaction, et occasionne par fois des métastases funestes, diminue la force du malade et prolonge sa convalescence, et en affaiblissant l'économie, on augmente encore l'excitabilité du système nerveux.

Quant à la glace, dans le plus grand nombre des cas, elle occasione des accidents graves qui peuvent devenir mortels. Ces méthodes ne sont jamais rationnelles, et doivent être entièrement abandonnées par les médecins prudents.

Je vais citer quelques observations de guérison de personnes atteintes de la goutte aiguë sur plusieurs articulations, chez lesquelles cette affection n'est point revenue ; mais on verra qu'il a fallu pour cela, tout en m'occupant du mal articulaire, agir aussi entièrement sur la douleur qui a son siége à la moelle épinière, lombaire et dorsale. Il faut combiner ces deux traitements de manière à

les faire marcher ensemble. Il ne faut pas s'en laisser imposer par la douleur aiguë des articulations; car, comme elle est ordinairement beaucoup plus forte que celle des lombes, il y a des moments où les malades ne s'en plaignent point; mais en les interrogeant bien, ils vous apprendront qu'ils souffrent de cette région depuis bien longtemps avant d'être atteints de la goutte.

Ire OBSERVATION.

Un monsieur d'une petite ville voisine, qui avait entendu dire que depuis longtemps je m'occupais de l'étude de la goutte, me fit demander si je voulais me déplacer et aller le voir pour lui donner mes soins, pour cette maladie dont il était atteint. Je m'empressai de me rendre à ses desirs. Ce monsieur était très gros, très puissant, d'un tempéramment lymphatique; il était âgé de 48 ans; ayant de la fortune, il vivait très bien : dans ces petites villes, la table est une très grande distraction, on ne vit que pour manger; le couvert est toujours mis; mais ses forces n'étaient pas en raison de la bonne nourriture qu'il avait; il était mou, faible, fatigué, il abusait du coït : il était atteint de la goutte depuis trois ans, et

c'était son cinquième accès, il était au lit depuis quinze jours, et se plaignait de douleurs constantes dans la région lombaire et dorsale; il avait un gonflement œdémateux des deux pieds, accompagné de douleurs peu vives et sans chaleur à la peau. L'articulation tibio-tarsienne du côté gauche était le siége d'un douleur plus aiguë, sans gonflement. Douleurs dans les extrémités des phalanges de la main gauche, sans gonflement des articulations, engourdissements des doigts, douleurs dans différentes parties du corps. Cet état était accompagné d'un peu de redoublement de fièvre tous les soirs avec de l'insommie. Les organes digestifs étaient assez bien; les urines coulaient régulièrement, mais elles étaient troubles et déposaient un sédiment blanchâtre. Le malade mangeait de la soupe deux fois par jour; il se contentait de recouvrir ses pieds et ses mains de flanelles et prenait pour tisane une décoction de salsepareille édulcorée avec du miel. Voici la consultation qui lui fut donnée : vingt sangsues de chaque côté des lombes et de la colonne dorsale, un bain d'eau tiède d'une demi-heure après la chute des sangsues; cataplasme de farine de graines de lin sur les lombes; cataplasmes émollients sur les pieds et la main gauche; eau tiède,

édulcorée avec du sirop d'oranges pour tisane; lavement d'eau de graines de lin avec une tête de pavot, et diète absolue jusqu'à la cessation de la fièvre; maintenir l'appartement du malade à une température chaude et toujours égale; avoir soin aussitôt la cessation de la fièvre de relever ses forces par un régime d'abord léger, ensuite plus nourrissant, et de lui faire donner un bain d'eau simple tous les deux ou trois jours.

Ce traitement fut suivi très exactement sous la direction de son médecin, et je fus le revoir au bout de quinze jours. Le malade était bien mieux; la fièvre avait cessé; il prenait des aliments légers. Les articulations n'étaient plus gonflées; il ne restait que de la faiblesse dans ces parties : le malade marchait difficilement; il se servait de sa main parfaitement; il n'éprouvait plus de douleurs dans les diverses parties du corps, il lui restait seulement une douleur sourde dans les reins, mais qui le gênait très peu. Je lui fis sentir qu'il fallait absolument le débarrasser de cette douleur, sans quoi, avant peu de temps il verrait revenir un autre accès. Je finis tellement par le convaincre, qu'il se laissa faire sur les lombes et le long du dos, des frictions avec la pommade suivante : axonge, une once et demie; tartrate antimonie de potasse

pulvérisée, quatre gros : mêlez parfaitement.

On entretint sur cette partie pendant trois mois une éruption considérable de boutons qui étaient constamment en suppuration; il fut mis aussi à l'usage des bains sulfureux, composés comme suit : sulfure de potasse, quatre onces; eau commune, une livre; versez dans cette solution : colle de Flandre, une livre, dissoute dans une livre d'eau bouillante. Il en prit un régulièrement tous les trois jours, et après ce laps de temps, il se trouva entièrement guéri ; il mena une vie très régulière et sa goutte ne revint plus ; tant qu'au régime, je lui recommandai bien de ne pas manger autant, mais je le laissai libre pour le choix de ses aliments, d'autant plus que la soupe grasse et le rôti étaient sa nourriture la plus habituelle.

IIe OBSERVATION.

M. S***, âgé de 50 ans, d'un tempéramment lymphatique, faisant des excès avec les femmes, était atteint depuis quatre ans de douleurs dans la région lombaire ; il éprouvait aussi de temps en temps des douleurs dans les orteils, dans les os, dans différentes parties du corps, il se trouvait toujours dans un état de malaise. Ses digestions étaient mauvaises, et il avait perdu de son embonpoint ;

étant du Midi, il résolut d'aller dans son pays, pour tâcher d'améliorer sa santé. Mais ce voyage le fatigua beaucoup, et au bout de quelque temps, voyant qu'il n'y avait point de mieux dans son état, sans consulter personne, il fut à Barrèges, où il prit quelques bains; et se trouvant beaucoup plus mal de tout ce qu'il essayait, il se décida à revenir chez lui, où il pensait que son genre de vie habituel lui conviendrait beaucoup mieux que les voyages, et qu'il était important de songer à se soigner régulièrement. Pressé de s'en revenir, il fit près de trois cents lieues tout d'un trait; et comme c'était le commencement de la mauvaise saison, il s'en trouva beaucoup plus mal. Aussitôt arrivé, il me fit demander pour lui donner mes soins, et je le trouvai dans l'état suivant : gonflement aux articulations des orteils, aux malléoles, aux genoux, aux poignets, aux mains, sans douleur, si ce n'est dans les genoux, œdème des jambes et des cuisses, ne pouvant se tenir debout, cela le fatiguait trop; faiblesse des extrémités, douleurs dans les lombes et le dos; urine épaisse, trouble, pouls petit, serré, digestions mauvaises, des rapports acides, aigres; constipation. Le malade fut mis dans un lit bien chaud; on lui administra un lavement d'eau miellée, qui amena une selle copieuse de matières fétides; une

boisson de chiendent édulcorée avec le sirop de gomme et le sirop d'oranges et diète absolue.

Le lendemain au matin, le malade était un peu mieux; il eut un peu de sommeil la nuit; et l'infiltration des membres avait un peu diminué; trente sangsues lui furent appliquées le long de la colonne vertébrale; il lui fut donné un bain d'enveloppe dans la journée; un lavement émollient, chiendent nitré et sucré pour tisane, lait et bouillon pour nourriture.

Le surlendemain, le malade se trouvait beaucoup mieux du côté de l'estomac, les jambes diminuaient un peu, les articulations restaient les mêmes; on les enveloppa dans des flanelles bien chaudes, trempées dans une décoction d'eau de graines de lin et de pavots; il prit un peu de semouille dans son lait et du vermicelle dans son bouillon; on continua la tisane nitrée, et il fut mis à l'usage des pilules suivantes : savon médicinal, trois gros; poudre de digitale, un gros; calomelas, deux gros : pour faire soixante-douze pilules et en prendre une matin et soir.

On lui fit matin et soir des frictions sur les membres inférieurs, avec le liniment suivant : huile de camomille, quatre onces; teinture de scille, de digitale, de chaque un gros : mêlez en

agitant. Un cataplasme de farine de graines de lin fut mis sur les genoux qui conservaient toujours un peu de douleurs. Je faisais suspendre ce traitement tous les cinq ou six jours, pour donner un peu de manne.

Ce traitement fut continué pendant un mois sans éprouver une amélioration notable dans le gonflement des articulations et l'infiltration du membre inférieur ; il existait toujours une faiblesse extrême des extrémités inférieures ; et, m'étant bien convaincu qu'il n'y avait rien du côté du cœur, du ventre et des reins, je pensais qu'il pouvait y avoir de la sérosité épanchée dans le canal rachidien : je proposai au malade deux sétons, un de chaque côté des lombes ; sa résignation à supporter un moyen aussi douloureux me fit voir combien il avait envie de se guérir. Les deux sétons furent appliqués immédiatement et faits avec des mèches de coton : à peine avaient-ils commencé à entrer en suppuration, que l'on s'aperçut de suite de la diminution de l'infiltration des membres et de l'engorgement des articulations. Ces deux sétons furent entretenus pendant deux mois ; au bout de ce temps, le malade se trouvant parfaitement, on les supprima, et il était tellement heureux de l'amélioration de son état,

qu'il s'est assujéti à suivre régulièrement le plan de conduite que je lui avais tracé; aussi il en a été pleinement récompensé, car, depuis cinq ans, ses douleurs ne lui sont pas revenues et il s'est toujours bien porté ; ses digestions se font parfaitement, il a repris de l'embonpoint et mange de tout ce qui lui fait plaisir.

IIIe OBSERVATION.

Un monsieur de mes amis, âgé de 44 ans, d'un tempéramment sanguin, d'une vigoureuse constitution, s'est livré pendant longtemps au commerce des femmes; et depuis cinq ou six ans, il éprouvait des douleurs fixes dans la région lombaire et des douleurs vagues dans plusieurs parties du corps, et particulièrement dans les extrémités inférieures et les articulations; il en éprouvait une au gros orteil et à la partie interne du genou, qui ne faisait que paraître et disparaître, mais qui revenait plus fréquemment que les autres. Un jour, à la suite d'une très longue course à pied, d'un temps sec et froid (c'était le 15 janvier 1838), en marchant, il sentit ses douleurs de reins devenir beaucoup plus vives, accompagnées d'une chaleur brûlante dans toute cette région, avec de la transpiration aux lombes, entre les fesses et à la partie

interne des cuisses; il lui survint aussi un gonflement considérable à l'articulation du gros orteil avec l'os du métatarse correspondant, et un gonflement à l'articulation du genou du côté gauche. Le malade, en arrivant chez lui, exténué de fatigue, ayant de la peine à se tenir debout; se jeta dans un fauteuil pour se reposer; manquant de feu et n'ayant pas assez de force pour se déshabiller et se jeter de suite dans son lit, il se refroidit et fut pris subitement d'un frisson qui se passa dans les lombes, avec un tremblement général et puis une fièvre ardente. Quand j'arrivai pour le voir, le pouls était dur, fort accéléré; sa figure était rouge; le mal de tête violent, la douleur des reins très aiguë et se continuant le long de l'épine.

Une saignée du bras, de six onces, fut pratiquée de suite; quinze sangsues de chaque côté des lombes furent appliquées immédiatement après la saignée; on donna un lavement d'eau miellée; limonade cuite pour tisane et diète absolue; des cataplasmes de farine de graines de lin furent posés sur le genou et le gros orteil.

Le 16, au matin, la fièvre était encore assez forte. La douleur du genou se faisait sentir davantage; vingt sangsues furent appliquées sur le genou; un bain d'eau tiède fut pris dans la journée; le ma-

lade y resta une heure ; un lavement d'eau de graines de lin dans l'après-midi. Le soir, il était beaucoup plus calme; la douleur des reins était peu forte ; les urines coulaient assez abondamment, elles étaient claires, mais un peu rouges. Une demi-once de sirop de morphine dans quatre onces d'eau distillée de laitue fut ordonnée pour la nuit, pour en prendre une cuillerée à bouche d'heure en heure.

Le 17, le malade a passé une bonne nuit, il demande à manger ; il existe encore un peu de dureté dans le pouls ; les articulations sont peu douloureuses, le gonflement presque nul, la douleur des reins a beaucoup diminué. La diète est continuée; j'ordonne un lavement émollient et un bain d'eau tiède de deux heures pour le soir ; cataplasmes laudanisés sur les lombes et les articulations.

Le 18, le malade est beaucoup mieux ; on commence par lui donner des aliments lactés, et il se met un instant dans un fauteuil : on augmente insensiblement son régime, et l'on continue l'usage de ces moyens jusqu'à la fin du mois, époque à laquelle il se trouve beaucoup mieux ; il ne se ressent plus que de sa douleur des lombes qui est bien moins vive qu'avant la maladie. Il se

refuse, malgré mon avis et ma persistance, à l'application de deux cautères sur cette région. Dans le mois de mars courant, sa douleur devint plus forte, mais bien moins vive que la première fois, et il fut plus longtemps à se rétablir. Enfin, il se décida à l'application de deux cautères aux lombes, et il alla passer toute la belle saison à la campagne, où il se soigna convenablement, et à la fin de l'année, il était entièrement rétabli et passa l'hiver sans éprouver de douleurs ; depuis, il s'est parfaitement porté ; la goutte n'est plus revenue.

A mon avis, il est assurément évident pour tout le monde, que dans ces trois observations, les douleurs qui ont précédé les inflammations articulaires étaient toutes névralgiques, et que les unes comme les autres, se trouvaient sous la dépendance d'une irritation plus ou moins vive de la moelle épinière ou de ses membranes. La réussite du traitement en est une preuve bien convaincante. Il n'est pas douteux non plus que l'abus du coït a été aussi la cause occasionelle de ces maladies. Je pourrais citer encore quelques cas à peu près semblables dont les résultats ont été toujours les mêmes.

Quand la goutte n'est pas traitée comme je viens de le dire ; que le malade ne renonce pas à ses mau-

vaises habitudes ; qu'il est indocile aux conseils qu'on lui donne, on ne la guérit point, elle fait des progrès, les articulations deviennent fréquemment le siége de ces inflammations ; les accès durent plus longtemps, ils sont moins aigus et cette maladie finit par passer à l'état chronique. On peut dire alors que, dans cette longue carrière de douleurs, le traitement devient plus difficile, la guérison moins certaine, d'autant plus que la maladie est plus ancienne, que l'altération est plus profonde, qu'elle envahit plusieurs articulations et qu'elle attaque plusieurs tissus.

3° Avant de passer au traitement de la goutte chronique, nous allons indiquer celui qui a rapport aux douleurs qui ont leur siége dans le système osseux : il arrive très souvent au début de la goutte, lorsque ces douleurs nerveuses parcourent toute l'économie, de les voir paraître sur le système osseux ; mais c'est particulièrement après que cette maladie s'est montrée sur les articulations à l'état inflammatoire, qu'on les voit se fixer entièrement et que l'on est à même de pouvoir bien les observer ; c'est ordinairement aux extrémités des os longs qu'elles se font le plus sentir. Elles marchent généralement avec lenteur ; il suffit, pour les calmer, d'employer le re-

pos le plus absolu, les cataplasmes émollients, les fomentations émollientes, des bains tièdes locaux ou généraux et des boissons sudorifiques. C'est ordinairement dans le courant de cette maladie, c'est-à-dire à mesure qu'elle fait des progrès, que l'on voit les douleurs devenir plus violentes et arracher des plaintes au malade ; il semble qu'elles s'étendent à tout l'os et à sa membrane médullaire : alors aux moyens indiqués ci-dessus il faut avoir recours aux applications de sangsues et continuer ce même traitement pendant quelque temps, à raison de la lenteur des mouvements organiques dans ce tissu, et quand ce traitement, qui est indiqué par la nature de la maladie, a été suivi pendant assez longtemps, pour qu'on ne puisse plus rien en attendre, il faut avoir recours aux opiacés, aux frictions mercurielles, aux emplâtres de *vigo cum mercurio*, les bains alcalins, ou hydro-sulfurés, les liniments amoniacaux, les épispastiques, mais avec la plus grande prudence ; car souvent ils exaspèrent le mal. Malgré tous ces moyens, l'on ne réussit point toujours à arrêter cette inflammation, et l'on voit le gonflement s'accroître, le ramollissement arriver et quelquefois la carie survenir; alors le traitement doit changer de nature.

Dans la goutte comme dans les autres maladies, il peut se présenter des douleurs dans les os qui dé-

pendent d'une cause spécifique telle que la siphilis, le scorbut, le scrophule ; alors il faut les combattre par les moyens appropriés, s'il n'y a pas de contre-indications.

4° La goutte à l'état chronique a toujours fait le désespoir des médecins et des malades ; aussi ces derniers, ne pouvant plus trouver de secours convenables suivant leurs désirs, ils vont en chercher dans une foule de remèdes secrets, prônés, vantés par la cupidité, par l'ignorance et accueillis par la crédulité. Une remarque importante à faire, c'est que dans cette maladie, tous les moyens possibles ont été mis en usage, et le hasard n'a même pas voulu permettre que l'on pût, parmi tant de remèdes, en rencontrer un capable de pouvoir sinon guérir, du moins soulager grandement, comme cela est arrivé pour beaucoup d'autres maladies dont la cause ni le siége n'étaient point connus ; c'est ce que les charlatans ont parfaitement saisi : aussi ont-ils grandement exploité cette position, et chaque nouveau remède qui paraissait, ils avaient soin de l'annoncer comme des plus merveilleux et comme infaillible pour guérir cette maladie.

Dans la goutte chronique il faut se presser d'agir et surtout sur la région lombaire, car plus

cette douleur est ancienne, plus elle est au-dessus des ressources de l'art ; on conçoit combien il devient difficile de guérir une maladie qui existe déjà depuis plusieurs années, qui est devenue constitutionnelle, qui commence à saisir toute l'économie, qui envahit successivement tous les tissus, altère les organes, trouble les fonctions, et fait naître des infirmités qui arrivent de tous les côtés.

Dans le traitement de la goutte aiguë l'on trouve la plupart des notions qui doivent d'abord nous guider pour l'état chronique. Si la saignée du bras a été souvent nuisible dans l'état aigu, l'on doit bien penser qu'elle l'est encore bien davantage dans l'état chronique. Dans cette période de la maladie, si la douleur est vive, une application de sangsues est indispensable ; il y a même des cas où il est important de les employer avec persévérance, si l'on veut en obtenir de très bons effets : c'est très souvent le moyen qui réussit le mieux pour calmer la douleur. Les ventouses sèches ou scarifiées, les cataplasmes émollients, les bains, les topiques narcotiques, huileux, camphrés, les fomentations émollientes et narcotiques, les bains de vapeur et les bains d'enveloppes ; voilà les moyens qui conviennent encore le mieux pour calmer la douleur et dissiper l'engorgement. Si

l'on sent le besoin de localiser le mal, on peut rendre les cataplasmes plus ou moins excitants; on se sert aussi dans ce but des vésicatoires et des sinapismes. Le vésicatoire tient le premier rang parmi tout ces moyens; c'est celui qui réussit le mieux pour obtenir la résolution de l'engorgement et pour calmer la douleur, même sans l'addition de l'hydro-chlorate de morphine; moyen bien efficace quand la douleur est portée à son plus haut degré d'intensité. C'est dans cette période de la maladie que les sudorifiques, les diurétiques et quelques légers purgatifs sont très utiles. Il est important de pratiquer des frictions sèches sur toute l'étendue de la peau, et indispensable de couvrir le malade de vêtements de flanelle. On obtient souvent de grands avantages de l'emploi des douches d'eau simple ou d'eaux minérales, des bains de source, des bains de sable, et des bains de marc de raisin ou de drèche de bière. Il est impossible de citer tous les médicaments qui ont été préconisés dans cette maladie, pour être pris à l'intérieur; dans la plupart des cas, ils ont été nuisibles; ce n'est que parmi les anti-spasmodiques que l'on trouve de puissants moyens pour arrêter les progrès du mal et calmer la douleur; c'est aux préparations opiacées que nous avons toujours donné la préférence comme

étant les plus puissantes. Si le malade est faible, il faut recourir aux boissons chaudes, aromatisées, telles que l'arnica-montana, la bourrache, la salsepareille, un régime fortifiant, l'usage de l'eau et du vin pour boisson à l'heure des repas avec le bi-carbonate de soude, à la dose d'un demi-gros à deux gros dans une pinte d'eau, autant que l'état de l'estomac le permet. Nous prescrivons aussi le bi-carbonate de soude en tisane pour prendre entre les repas ; voici la manière dont nous la faisons préparer :

Prenez : eau, un litre ; bi-carbonate de soude, un demi-gros ; sucre, quantité suffisante pour édulcorer suivant le goût. Nous rendons aussi cette boisson alcaline gazeuse par la préparation suivante, et les malades s'en trouvent très bien :

Prenez : bi-carbonate de soude, vingt grains ; eau pure, vingt onces ; gaz acide carbonique, cinq volumes ; faites dissoudre le sel de soude dans l'eau ; chargez d'acide carbonique et mettez en bouteilles.

Employées comme les eaux alcalines naturelles, ces boissons remplacent l'eau de Vichy. En général, les malades préfèrent les eaux artificielles aux eaux naturelles ; car elles sont moins désagréables à boire. Le principe qui prédomine est l'acide carbonique, et qui paraît avoir une action bien salu-

taire sur les fonctions digestives et urinaires. J'ai eu occasion de voir aussi de très bons effets résultant de l'usage modéré du vin de Champagne.

On prépare encore cette boisson de différentes manières :

Prenez : bi-carbonate de soude ou de magnésie, un demi-gros ; thridace, six grains ; eau, un litre ; sucre, suivant le goût.

Autre : bi-carbonate de soude, un demi-gros ; eau, un litre ; sucre, suivant le goût ; teinture de vanille, un gros.

Quant à la quantité de ces boissons que doit prendre le malade, elle varie beaucoup suivant les individus : pour se régler, il faut que les urines restent limpides et ne déposent point de sédiments, alors même qu'elles sont refroidies. Ce résultat est le meilleur indice des bons effets du médicament. Malgré tous ces moyens, nous recommandons surtout les précautions hygiéniques ; car il faut bien que le malade qui a été atteint de plusieurs accès de goutte sache qu'il ne lui est plus permis de s'en écarter, sous peine d'en être victime.

J'ai donné mes soins à beaucoup de personnes atteintes de la goutte chronique avec plusieurs articulations engorgées depuis fort longtemps ; j'ai eu le bonheur d'en guérir quelques uns en suivant

le traitement que je viens d'indiquer : j'en ai soulagé beaucoup. J'ai vu des individus grabataires qui ne pouvaient plus se bouger, ni se livrer à aucun exercice, qui passaient leur vie dans le lit ; chez lesquels les articulations étaient engorgées depuis fort longtemps, et qui éprouvaient une faiblesse extrême dans les jambes, auxquels j'ai rendu la marche facile et amélioré l'état général, au point que leur existence était devenue très-supportable. J'ai donné des soins à bien des individus que j'aurais pu guérir, si j'avais eu affaire à des personnes dociles, capables de sacrifier tout pour obtenir une guérison ; mais à cette époque de la maladie, il est difficile de trouver un malade résigné et assez patient pour se soumettre à un traitement régulier et si long. J'ai vu des malades obtenir des résultats très satisfaisants ; et malgré cette amélioration, comme cela les assujétissaient beaucoup trop, ils préféraient encore abandonner leur médecin et être libre, pour essayer les rémèdes que chaque personne venait leur proposer. J'ai vu aussi les hommes les plus instruits de la société, des médecins très savants les préférer à un traitement convenable, et donner dans toutes les turpitudes du charlatanisme : j'en ai connu un qui buvait dans sa journée ses quarante-huit verres

d'eau chaude ; il ne s'en trouvait pas mieux, mais c'est égal, il prétendait que c'était le meilleur moyen de neutraliser l'action de l'acide urique contenu en trop grande quantité dans le sang.

J'en ai connu un autre qui buvait tous les matins avant son déjeûner, quatre bouteilles d'eau artificielle de Vichy. J'avais un de mes amis fort intruit, et qui, malgré mes conseils, s'est empoisonné avec la teinture de colchique qu'il prenait tous les jours, en très grande quantité; il était atteint d'une inflammation chronique de l'estomac, il s'en trouvait plus mal tous les jours, mais il n'en continuait pas moins. Je pourrais raconter de nombreux exemples d'accidents funestes arrivés chez des goutteux, par suite de l'usage continuel des purgatifs drastiques.

5° Les purgatifs sont les médicaments qui ont été employés le plus fréquemment dans la goutte par les médecins humoristes et par les charlatans qui les ont vendus sous toutes les formes ; aussi a-t-on été à même d'en apprécier très souvent les effets pernicieux. Les Allemands en ont fait un fréquent usage; ils administraient dans cette maladie leur fameuse eau-de-vie allemande qui n'est qu'un composé de résines purgatives dissoutes dans l'alcool. Les effets

pernicieux observés à la suite de l'administration de ce médicament leur en a fait abandonner l'usage. En France, ce médicament, connu sous le nom de médecine curative, a fait aussi bien des victimes ; le sirop anti-goutteux de Boubé, employé de nos jours par quelques malades, et qui n'est autre chose qu'un purgatif composé de résine de jalap délayée dans l'alcool avec de l'extrait de gaïac et du sirop de sucre n'est pas sans produire des effets fâcheux chez les malades qui en font un usage habituel et qui le prennent dans des circonstances où les voies digestives ne sont pas en état de le supporter.

J'en dirai autant du colchique, ce poison violent qui a été employé sous toutes les formes et particulièrement en teinture : tous ces médicaments, toutes ces préparations ne doivent jamais être laissés à la disposition des malades ; ils ne doivent être employés que sous la direction d'un médecin instruit ; car je les ai vu souvent produire des effets funestes, quand ils pourraient être utiles ; j'ai vu plusieurs malades préparer ce médicament d'une manière à le rendre tout-à-fait dangereux. De toutes les préparations de colchique, celle qui m'a paru la plus efficace est celle qui se fait ainsi : il faut faire macérer pendant quatre jours une partie des graines choisies de colchique dans dix parties de vin vieux de Malaga ; on filtre

ensuite la liqueur. Ce médicament ainsi préparé doit être administré à la dose de deux gros à une once dans la journée en deuxou trois fois ; la teinture ne doit se prendre qu'à la dose de 18 grains à un gros dans une potion ou de la tisane ; employé ainsi, il cesse d'agir comme un violent purgatif et devient moins nuisible, son action n'est plus la même; c'est un puissant diurétique, il augmente la sécrétion des urines et les proportions d'acide urique dans le liquide : j'ordonne quelquefois le sirop, bui est encore moins actif, et qui est un très bon médicament.

Parmi ces moyens, je range aussi un remède qui a été le plus vanté, comme le sans pareil, le véritable spécifique de la goutte, c'est l'eau d'Husson, qui n'est autre chose que des bulbes de colchique que l'on fait macérer dans de l'alcool à 36 ; l'anti-goutteux de Want, la mixture de Scudamore ne sont que des compositions de colchique.

Le contre-poison de ce médicament est l'eau iodurée.

La poudre de Postdam, la teinture de gratiole, le jalap, l'aloës, la gomme-gutte, ont aussi été donnés à des doses et sous des formes très variées. Les pharmacies anglaises sont remplies de remèdes anti-goutteux dont les purgatifs en font la base.

Si les purgatifs violents produisent des effets pernicieux, ce n'est pas une raison pour bannir les purgatifs minoratifs desquels on a souvent obtenu de bons effets. Il faut regarder comme exagérées les craintes que l'on a eues pendant quelque temps sur cette médication : de légers laxatifs pendant un accès de goutte sont très avantageux, surtout lorsqu'il est necessaire de combattre un état de constipation opiniâtre et de produire une dérivation sur le tube intestinal. Nous employons ordinairement avec beaucoup de succès les minoratifs, en ayant la précaution encore de les associer aux anti-spasmodiques. Les purgatifs que nous employons de préférence sont : la manne, l'eau de sedlitz, l'huile de ricin, le calomel.

Dans la goutte il y a souvent bien des indications importantes à remplir à la fois ; tenir constamment le ventre libre sans l'emploi des moyens capables d'irriter les membranes muqueuses est une des choses bien nécessaires ; combattre l'état de constipation continue qui existe chez ces malades, et qui cause souvent des symptômes fâcheux qui aggravent considérablement leur état ; agir sur les voies urinaires, pour faciliter l'écoulement des urines et les régulariser, favoriser la transpiration de la peau qui se fait si difficilement et qui est si nuisible ; calmer les palpitations du cœur, les crampes, tou-

tes les névroses, et agir puissamment sur le système nerveux du mouvement et du sentiment, voilà ce qui nous a donné l'idée de réunir les substances les plus puissantes capables de combattre tous ces symptômes, pour en composer un sirop que nous ordonnons à nos malades, et duquel nous avons retiré les effets les plus avantageux. En voici la composition :

Prenez : racine de canne, bois de gaïac rapé, racine de salsepareille, deux onces de chaque; bulbe de colchide frais, une once. Faire une décoction très rapprochée, et sur une peinte, ajouter deux onces de manne en sorte, réduire cette décoction en sirop et sur une livre y mettre quatre grains d'acétate de morphine.

Je fais prendre ce sirop tous les jours pendant les accès à la dose de trois cuillerées à bouche, une le matin, une à midi et l'autre le soir, soit pur ou délayé dans une tasse de tilleul ou de chiendent.

Suivant nous, les vomitifs doivent être entièrement bannis des traitements de la goutte, lors même que l'on veut les employer avec l'intention de produire une perturbation et d'en obtenir une transpiration de la peau; car quand ils viennent à produire un effet diaphorétique, ce n'est qu'après avoir fatigué

les organes par une secousse violente ; et cette action de la peau ne se soutenant pas ordinairement, ce moyen est toujours plus nuisible qu'utile.

La sécheresse de la peau est très grande chez les goutteux ; elle est aride et remplit très mal ses fonctions; aussi a-t-on constamment employé tous les moyens capables de les rétablir ; et toutes les fois que l'on a réussi, que le malade en a éprouvé de bons effets, ils ont été exagérés, car certains médecins ont été jusqu'à dire avoir guéri cette maladie après avoir obtenu une transpiration abondante. Parmi les moyens qui ont été employés pour rétablir les fonctions de la peau et en obtenir une forte transpiration, il faut ranger au premier rang les bains de vapeur; quelques auteurs disent en avoir obtenu de bons résultats, particulièrement le savant Suédois Sparrmann et Marcard, mais ils ne disent point de quelle manière ils étaient administrés. Le bain de vapeur peut être général et local : le bain de vapeur général que j'ai eu occasion d'employer plusieurs fois m'a fait obtenir chez quelques goutteux un soulagement marqué, mais c'est un moyen qui ne peut être employé que très rarement, car son usage fréquemment renouvelé m'a démontré qu'il avait les plus graves inconvénients ; encore, pour qu'on puisse en le prenant rarement éprouver du sou-

lagement, il ne faut pas qu'il existe chez le malade des altérations organiques ou des dispositions aux congestions cérébrales et pulmonaires, car il pourrait produire infailliblement les accidents les plus funestes, comme j'ai eu occasion de le voir une fois chez un goutteux qui en faisait usage sans avoir consulté personne, et qui était atteint d'une affection du cœur. On a imaginé de charger l'air des étuves de diverses émanations pour introduire par la peau, dans l'économie animale, toutes les substances qu'on jugeait convenables à la guérison de cette maladie. Nous pensons que toute l'action de ce moyen n'est évidemment due qu'à sa température très élevée ; on en peut retirer des effets avantageux ; mais il faut qu'il soit dirigé par quelqu'un d'habile. Quant au bain de vapeur locale avec le bain d'enveloppe locale, nous nous sommes convaincus qu'ils réussissent très souvent pour soulager les malades : ce sont deux moyens à l'aide desquels nous sommes souvent parvenus à faire cesser les douleurs atroces de la goutte ; mais ici nous ferons encore quelques petites observations, c'est que j'ai remarqué qu'il ne fallait pas abuser de ce moyen ; qu'il ne fallait pas en élever la température trop fortement, et ne pas les prolonger trop longtemps, surtout si l'on voulait se les conserver pour en éprouver de bons

résultats dans une autre occasion. Les bains de vapeur, les bains d'enveloppe employés convenablement peuvent être très utiles, mais ils ne sont pas aussi anssi inconvénients ; ils rendent la peau extrêmement impressionnable au froid et à l'humidité ; il faut donc, pendant leur emploi, se préserver avec un soin tout particulier des changements de température. Toutes les fois que j'ai voulu agir sur la peau, j'ai retiré les plus grands avantages des bains d'eaux artificielles de Barèges : leur action stimulante sur ce tissu est douce et générale ; elle active la circulation de la lymphe : l'on opère, par ce moyen, une dérivation sur une surface plus étendue ; ces bains calment le système nerveux, et c'est un excellent moyen pour faire cesser la répartition inégale de la sensibilité, et rétablir les fonctions de la peau si souvent suspendues ou diminuées chez les goutteux.

Les substances diaphorétiques, les plus usitées dans cette maladie, sont la racine de bardane, de canne, la salsepareille, une petite bière chaude, dans laquelle on met de la racine d'armoise en poudre, un demi-gros sur un verre ; ce moyen m'a toujours réussi ; en ayant soin de prendre ce remède au lit et bien couvert, on est sûr d'obtenir une abondante transpiration et après un calme parfait. La résine de gaïac, la squine et la salsepareille ont été très

vantées comme de puissants moyens dans cette maladie, aussi les médecins modernes en ont-ils fait diverses préparations qui sont d'une très grande utilité ; on les emploie aussi en tisanes, essences, teintures et sirops.

Les opiacés et les narcotiques : c'est dans cette classe de médicaments que les anciens médecins ont trouvé le plus de ressources pour calmer les douleurs de la goutte ; cela est une vérité incontestable. Il nous semble avoir bien prouvé aussi que l'excitation morbide affecte le système nerveux, et que l'état inflammatoire n'était que secondaire ; l'efficacité du traitement vient encore fortement appuyer cette opinion qui, d'ailleurs, n'est que le résultat de l'observation. Je ne connais pas de plus puissant moyen contre la goutte, soit comme calmant, soit comme sudorifique. Il est excellent pour calmer l'irritabilité dont les goutteux sont si susceptibles, et il a une influence très marquée sur le centre nerveux du mouvement et de la sensibilité. Pour moi, j'en ai obtenu des résultats merveilleux en potions, en pilules, en frictions, et surtout par la méthode endermique; et j'ai été forcé d'accorder la préférence à l'hydrochlorate de morphine sur l'açétate et le sulfate, comme étant plus énergique et agissant d'une manière beaucoup plus

prompte. L'extrait gommeux d'opium, le laudanum de Rousseau sont d'excellents moyens ; la poudre de Douwer, qui n'est qu'un composé d'opium et d'ipécacuanha, qui a joui d'une très grande vogue, et qui n'est maintenant employée que par très peu de praticiens, est un excellent moyen duquel j'ai obtenu de très bons résultats pour remplir certaines indications. Il se trouve quelquefois des constitutions particulières qui ne peuvent pas supporter les plus petites doses d'opium ; d'autres fois, il existe des indications qui empêchent d'employer à l'intérieur les préparations opiacées, comme chez les individus qui ont une disposition particulière du sang à se porter vers l'encéphale ; alors on peut la remplacer par la thridace, qui est un calmant excellent, bien moins actif que l'opium, et dont l'action sur le système nerveux se fait très bien remarquer sans avoir aucun des inconvénients des opiacés. Dans ces mêmes cas, l'on a aussi employé avec avantage les extraits de jusquiame, de ciguë et d'aconit napel.

Les diurétiques sont de très bons moyens ; car, dans cette maladie, il est bien important d'entretenir et de faciliter le cours des urines. L'oximel scillitique, la bière, la pariétaire, les racines d'as-

perges, de fraisiers, les bulbes de colchique, le chiendent nitré, le petit lait nitré, le champagne, l'eau et le bi-carbonate de soude sont des tisanes excellentes qui produisent presque toujours de très bons effets, et que l'on ne doit point négliger d'ordonner. Nous avons eu occasion d'employer la digitale pourprée unie à l'opium avec un succès très remarquable, comme diurétique et comme puissant calmant du système circulatoire et nerveux. Le sirop de pointes d'asperges est un bon médicament quand il est bien préparé.

Le sulfate de quinine est le remède par excellence pour combattre les accès de goutte dont les retours sont périodiques et réguliers. Quand l'état de l'estomac ne permet pas de l'administrer par cette voie, ce qui arrive quelquefois, je le donne en lavement uni à l'opium. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'administrer ce médicament, et j'ai toujours donné la préférence à cette méthode dont je me suis parfaitement bien trouvé.

Les substances végétales amères et aromatiques ont été aussi très préconisées ; voici celles qui ont été très souvent employées : la squine, la canelle, le gingembre, le bois amer de surinam, la menthe

poivrée, le piment, l'arnica, le quinquina ; la poudre du duc de Portland, qui a été si célèbre, et qui se trouve en partie composée de végétaux amers et aromatiques. L'on a beaucoup vanté aussi pendant longtemps la liqueur de Surinam, la drogue amère des Indiens, l'elixir suédois, le tafia ; maintenant, la plupart de ces médicaments ne sont employés que par les malades qui se gouvernent eux-mêmes. J'ai eu occasion de remarquer fréquemment que ceux qui faisaient usage de ces médicaments, finissaient par souffrir à l'intérieur de la manière la plus grave ; qu'ils devenaient presque toujours nuisibles dans cette maladie, même en les administrant avec la plus grande précaution. J'ai employé plusieurs fois chez des individus faibles, lymphatiques, rachitiques et scrophuleux, le sirop de quinquina, le sirop de gentiane, l'extrait de fumeterre ; et, après avoir commencé à en obtenir d'assez bons résultats, j'ai été obligé d'en suspendre l'usage, malgré la précaution que j'avais prise de les unir au sucre, et je me suis trouvé souvent dans la nécessité de les étendre dans de l'eau ou dans une simple tisane, car il m'a toujours été impossible d'en continuer l'usage ; ils finissaient par être nuisibles.

L'alkekenge a été vanté comme préservatif de la goutte ; il en est de même de l'eau vinaigrée, ainsi que des pilules savonneuses unies au nitre.

L'on a aussi employé sous forme de pilules toutes les substances possibles : l'on a préconisé les pilules sudorifiques, diurétiques, laxatives, les grains de santé, les pilules laxatives fondantes, les pilules avec le bi-carbonate de soude, les pilules ferrugineuses, les pilules de colchique, les fameuses pilules Danderson, qui ont joui d'une si grande réputation, mais celles qui ont eu constamment de la vogue, probablement parce qu'elles soulageaient les malades, ce sont celles que l'on préparait avec l'opium. Elles ont reçu différents noms : pilules sédatives, pilules calmantes, anti-spasmodiques et anti-goutteuses. Quant à nous, nous les avons employées avec succès toutes les fois qu'il nous a fallu combattre une trop vive douleur ou une trop grande irritabilité du système nerveux ; et lorsqu'il ne nous a pas été possible d'employer la morphine, nous nous sommes servi de la thridace avec avantage. Voici celles auxquelles nous avons donné la préférence, et que nous avons administrées constamment à nos malades suivant les cas :

Prenez : digitale et opium, de chaque, trois grains; conserve de roses, q. s. Faites douze pilules pour en prendre une toutes les deux heures.

Prenez : extrait de belladone, vingt-quatre grains; suc de laitue, douze grains; hydrochlorate de morphine, deux grains, pour faire douze pilules et en prendre une tous les soirs dans les violentes douleurs articulaires.

Prenez : thridace et codeïne, de chaque, quatre grains; poudre de guimauve, q. s. Faites quatre pilules pour en prendre une le matin et une le soir.

Voici la formule des pilules Danderson (pilules écossaises) :

Prenez : Poudre d'aloès et de gomme-gutte, de chaque, vingt-quatre parties; huile volatile d'anis, quatre parties; sirop simple, q. s. Faites des pilules de quatre grains; on en prendra deux à six comme purgatifs.

Les topiques ou les moyens extérieurs sont d'une très grande utilité; ils servent à calmer la douleur et à diminuer les paroxismes de cette maladie; ils sont aussi très nombreux, et l'on n'a point négligé de les vanter et de leur attribuer des prodiges. On en a formulé de très compliqués : quant à nous, les

plus simples nous ont toujours paru les meilleurs. Nous continuerons à ne nous occuper que de ceux dont l'efficacité a été reconnue par les médecins qui se sont plus particulièrement occupés de cette maladie, et de ceux que nous avons employés avec succès.

L'on a préconisé une quantité de liniments et pommades faits avec des matières grasses et huileuses, dans lesquels on a fait entrer l'ammoniaque, l'opium, l'iode, le mercure, le camphre, les sels alcalins, les alcooliques, les narcotiques, les balsamiques, etc., etc.

Le liniment de quarin, qui est composé avec le savon cuit et le camphre, est un bon médicament. M. le docteur Réveillé-Parise a obtenu de très bons effets du liniment suivant, chez les sujets très irritables :

Eau distillée de laurier-cerise, quatre onces; éther sulfurique, demi once; extrait de belladone et de stramonium, de chaque, deux scrupules. F. s. l. un liniment.

Dans mes observations, j'ai donné la formule de ceux auxquels j'ai donné la préférence, parce qu'ils m'ont toujours assez bien réussi. Je fais souvent enduire les articulations avec un liniment composé d'huile d'amandes douces, avec l'hydrochlorate de

morphine, avant d'y placer un cataplasme simple.

Un topique vulgaire et qui convient beaucoup sur une articulation enflammée à l'état aigu, c'est le cataplasme émollient; il calme la douleur, diminue la rougeur et le gonflement, et produit un relachement toujours désirable; dans l'état chronique, ce moyen peut devenir nuisible; car le relachement continuant à devenir trop considérable, la faiblesse et l'œdème de la partie peut s'en suivre. Bagleri et Barthez ont observé que l'usage de ce moyen, trop longtemps continué, pouvait aussi produire des engorgements fixes. J'emploie avec beaucoup d'avantages le cataplasme fait avec de la mie de pain et du lait; il relache la partie, diminue l'irritation et calme la douleur; quelquefois j'y ajoute des narcotiques; il a aussi l'avantage de se conserver chaud très longtemps. Dans la période chronique, il faut le rendre un peu excitant en y ajoutant un peu d'alcool ou de farine de moutarde; on le rend aussi sédatif en l'arrosant avec du laudanum liquide, ou en faisant cuire la farine de graines de lin dans une forte décoction de têtes de pavots.

Pendant longtemps l'on a employé aussi un cataplasme fait avec la racine d'ellébore, de fénugrec et de vin. Riolan a beaucoup vanté les merveilleux

effets d'un cataplasme composé de fénugrec, de vinaigre et de miel ; toutes les plantes narcotiques ont été employées en cataplasmes.

Un cataplasme qui fut préconisé outre mesure est celui de Pradier, nom de l'inventeur. Ce moyen n'a pas opéré les miracles qu'on lui attribuait ; mais il n'est pas non plus sans une activité, une propriété réelle ; dans les métastases, il est d'une grande utilité, son emploi demande beaucoup de prudence; il ne doit être appliqué que par une main habile et exercée, et employé dans les cas d'engorgements chroniques des articulations, lorsqu'il y a très peu de douleur et absence de fièvre.

Voici sa composition :

Prenez : baume de la Mecque, six gros ; quinquina rouge, une once ; safran, demi-once ; salsepareille, une once ; sauge, une once ; alcool rectifié, trois livres.

Manière de préparer ce cataplasme et de s'en servir tel qu'il a été indiqué à M. le docteur Guilbert par la commission des remèdes secrets. Faites dissoudre, à part, le baume de la Mecque dans le tiers de l'alcool ; faites macérer, dans le reste de l'alcool, les autres substances pendant deux fois vingt quatre heures; filtrez et mêlez les deux liqueurs. Pour l'usage, on mêle la teinture obtenue

avec deux ou trois fois autant d'eau de chaux ; on agite la bouteille au moment de s'en servir, afin de mêler le précipité qui s'est fait.

On prépare ensuite un cataplasme de farine de graines de lin, qu'on étend bien chaud et épais d'environ un doigt sur une serviette pour en envelopper exactement la partie. Quand il est dressé, et aussi chaud que le malade peut l'endurer, on verse à sa surface deux onces environ de la liqueur préparée ; on l'étend partout de manière à ce qu'elle y soit également répartie, sans en être imbibé ; on passe le cataplasme sous le membre souffrant et on l'en recouvre complètement. On enveloppe le tout avec de la flanelle, du taffetas gommé, pour conserver la chaleur de l'appareil, qu'on assujétit ensuite avec des bandes ; on ne change ordinairement ce cataplasme qu'au bout de vingt-quatre heures, quelquefois plutôt si le malade s'en trouvait incommodé. Les extrémités où il a été appliqué, transsudent ordinairement une grande quantité d'humeur séreuse; elles maigrissent considérablement, mais après la guérison, elles reprennent assez vite leur état normal. Les bons effets de ce cataplasme dans les circonstances indiquées ont été confirmés par les observations de MM. Hallé, Nysten et Chaussier.

Le cataplasme de Pradier n'était pas nouveau

bien longtemps avant lui ; l'on avait aussi employé des cataplasmes qui étaient composés de plantes toniques et aromatiques , et dont l'usage était reconnu comme très utile, et l'on ne finirait plus , si l'on voulait citer toutes les substances qui ont été mises en usage pour leur rendre cette propriété. Nous avons essayé plusieurs fois le cataplasme de Pradier, et nous dirons que nous donnons la préférence à des et moyens plus simples, moins dangereux , qui sont d'une application plus facile, et desquels nous avons toujours obtenu de très bons effets.

Voici les substances auxquelles nous avons donné la préférence.

Nous les rendons résolutifs avec le safran ou le savon blanc rapé avec l'alcool camphré, ou l'extrait de saturne; les anti-spasmodiques, nous les faisons avec le camphre, le laudanum de Sydenham, l'extrait de datura stramonium, l'hydrochlorate de morphine en dissolution ; nous composons les irritants avec l'alcool simple, la poudre de quinquina, de safran, la farine de moutarde fraîche et la moutarde, le cataplasme simple arrosé de vinaigre ; enfin, les narcotiques, nous les faisons avec les feuilles de ciguë, de belladone, de jusquiame.

Les frictions mercurielles sont un moyen qui convient dans beaucoup de circonstances, particuliè-

rement pour obtenir la résolution d'un engorgement chronique articulaire, et pour calmer certaines douleurs qui peuvent être occasionées par une cause spécifique. Nous avons aussi constaté les bons effets de la pommade iodurée ; mais un moyen que nous ne balançons pas à proclamer par excellence, dans les engorgements chroniques articulaires, avec commencement d'épanchements dans l'articulation, c'est l'usage d'une pommade faite avec le protoiodure de mercure, dont je donne la formule un peu plus loin. Dans une foule de circonstances, nous avons aussi obtenu des succès très marqués de la pommade émétisée.

Les fumigations des plantes aromatiques ont été aussi employées avec quelques succès. Les fumigations de tabac ont été proposées tout récemment comme un excellent moyen. M. le docteur Réveillé-Parise a été à même de constater que ces résultats heureux, annoncés dans divers journaux de médecins, n'étaient point exagérés. Ce même auteur cite que dans un cas de spasme et de douleur extrême, il a appliqué sur la partie malade, et avec un plein succès, une solution de cyanure de potassium, à la dose de trois grains par once d'eau distillée.

Les anciens médecins ont beaucoup écrit sur l'em-

ploi du froid dans la goutte ; au milieu de la foule des écrivains de cette époque, on distingue Floyer, Hamberg, Piesth, Marcard, Grannini, comme citant des succès obtenus par cette méthode ; il est probable qu'il y a eu erreur de la part de ces médecins ; qu'ils regardaient comme goutteuses des maladies qui n'étaient que des affections rhumatismales; en effet, dans le rhumatisme qui est une maladie locale, le froid, comme topique, réussit très bien; mais dans la goutte, nous le considérons comme très nuisible, parce que nous l'avons employé quelquefois et avec de si mauvais résultats que nous avons été obligé de l'abandonner entièrement.

On conçoit par le simple raisonnement que cette méthode, dans cette maladie, doit être toujours nuisible : d'abord le moyen est toujours pénible et très désagréable au malade ; il supporte avec peine cette sensation vive; il est d'une si grande sensibilité qu'il le redoute par dessus tout, on peut dire qu'il a horreur du froid : c'est ce qui arrive de moins fâcheux après l'emploi de ce moyen; mais il peut survenir des lésions articulaires plus ou moins graves, des crampes, des rétractations difficiles à vaincre. La goutte, sur les articulations, n'étant qu'une affection symptomatique, il peut aussi en ré-

sulter des métastases redoutables qui peuvent devenir souvent mortelles.

Je me bornerai seulement à en citer un exemple bien frappant. Je voulus, chez un Monsieur qui avait la goutte depuis plusieurs années, combattre un gonflement articulaire du genou qui débutait avec des douleurs assez vives et très peu de fièvre, par des compresses trempées dans l'eau de mer froide. Au bout de cinq ou six heures, les douleurs furent calmées et les phénomènes inflammatoires arrêtés; mais il se développa tout à coup des douleurs aiguës dans les deux reins, avec une fièvre violente, une agitation excessive, des mouvements spasmodiques dans toutes les parties du corps, et la suppression totale des urines. Au moyen d'un traitement convenable et actif, ces néphrites aiguës cessèrent et le malade, au bout de huit jours, se trouva dans un état très satisfaisant, quand il ressentit tout à coup sa douleur articulaire revenir avec plus d'intensité encore que précédemment.

Les médecins modernes ont apprécié tous les inconvénients d'une résolution semblable, car il ne leur est jamais venu dans l'idée d'employer ce moyen dans la goutte; ils ne l'ont pas négligé dans le rhumatisme, les brûlures, les fièvres cérébrales, le choléra, l'érysipèle, etc., et ils en ont obtenu de brillants succès.

On a aussi donné des boissons à la glace, soit pour prévenir un accès de goutte, soit même pour le guérir, lorsqu'il était déjà commencé.

Vander Heyde dit positivement qu'il n'existe point de remèdes plus puissants. Rondelet, Vogel et Barthez disent qu'ils en ont vu de bons effets. Les cas particuliers où les boissons peuvent être utiles sont si rares, et si mal déterminés, qu'il faut attendre des observations plus exactes pour essayer des moyens que nous croyons devoir être souvent très pernicieux. Beaucoup de médecins qui se sont particulièrement occupés de cette maladie, Musgrave, entre autres, ne parlent que de leurs inconvénients; quant à nous, nous pensons qu'après les abus du coït, rien ne peut être plus nuisible à un goutteux que les boissons froides, les lotions froides, les bains froids, le froid atmosphérique.

Au commencement de la goutte articulaire aiguë, les dérivatifs sont peu employés; c'est dans la goutte chronique qu'ils deviennent plus nécessaires et de la plus grande utilité.

C'est à cette époque de la maladie que l'on rencontre fréquemment les métastases; il n'est pas rare de voir cette affection se transporter d'une articula-

tion sur une autre et de là sur la vessie, les reins, les intestins, l'estomac, le cœur, les poumons, le cerveau. Voilà ce que les auteurs appellent la goutte remontée, la goutte viscérale; d'autres fois elle se présente avec des caractères tout-à-fait irréguliers; elle est mobile, fugace, aussi insaisissable dans son caractère que difficile à fixer et à guérir; son extrême mobilité la rend des plus dangereuses: c'est ce que l'on nomme la goutte cachée ou larvée.

On voit combien la gravité augmente quand cette maladie se déplace d'une articulation pour se porter sur un organe plus important. La métastase, sur un organe interne essentiel à la vie, peut s'y maintenir avec plus ou moins de tenacité; quand elle est forte sur l'estomac, le cœur, les poumons, le cerveau, le malade ne tarde pas à succomber. Il est donc de la plus grande importance de tacher de ne point la laisser se fixer à l'état chronique sur ces organes, car la maladie peut se terminer par un épanchement séreux qui est ordinairement mortel. On voit aussi combien il est difficile, dans ces nombreuses et dangereuses complications, de pouvoir prescrire un traitement convenable; il faudrait présenter chaque cas en particulier et tenir compte encore de chaque individu, de toutes les circonstances qui sont indispensables pour

indiquer le meilleur traitement à suivre. Ces complications se présentent à nous sous la forme inflammatoire ou névralgique, et c'est à la sagacité du médecin qu'il faut entièrement s'en rapporter pour le choix du traitement. Tout homme consciencieux sait très bien qu'il n'existe pas de médicaments antigoutteux proprement dits, les empiriques, seuls, moissonnent dans ce champ de mensonges et de déceptions. D'après ce que nous venons de dire, on s'aperçoit de suite de toute l'importance des dérivatifs et du rôle qu'ils doivent jouer dans le traitement de cette maladie; leur emploi est d'une très grande difficulté; bien employés, ils sont de la plus grande utilité; mal administrés, ils peuvent devenir très nuisibles. Dans le choix des topiques et des divers autres moyens propres à opérer une dérivation, l'on doit toujours avoir égard aux causes qui ont occasioné la métastase, à l'organe affecté et aux complications.

Les saignées du col, du bras et des pieds sont souvent de puissants dérivatifs. Il en est de même des sangsues aux malléoles, à l'anus; dans certains cas, les purgatifs produisent de très bons effets; le calomel surtout est un moyen fort recommandé et très recommandable par ses bons résultats. Les médecins anglais en font le plus grand cas.

Les ventouses sèches, les ventouses scarifiées,

les maniluves, les pédiluves simples avec de l'eau chaude, ou rendus excitants par la cendre, le muriate de soude, le vinaigre, la farine de moutarde, la moutarde pure sont de bons moyens dérivatifs. J'ai employé avec beaucoup de succès, les bains de pieds avec le sulfure de potasse et l'eau de mer naturelle qui peut se remplacer par une dissolution dans l'eau, du sel marin, de l'hydrochlorate de magnésie, l'hydrochlorate de chaux et du sulfate de soude.

Plusieurs médecins recommandent le bain de pieds suivant :

Prenez : eau chaude, q. s. pour un bain de pieds; acide hydrochlorique, acide nitrique, de chaque une cuillerée à bouche.

Mêlez très exactement, pour prendre dans un vase de bois.

Un des principaux bains de pieds qui a joui d'une grande célébrité et qui a fait la fortune de son auteur, est celui de Gondran. Ce bain jouit d'une assez grande activité; en voici la composition :

Prenez : acide hydrochlorique, quatre onces; huile de pétrole blanche, un gros. Mêlez en agitant la bouteille et jetez dans l'eau préparée pour le bain de pieds.

Un moyen que nous considérons comme un excellent dérivatif, parceque nous avons été plusieurs fois à même d'en constater les bons effets, c'est un bain d'enveloppes des extrémités inférieures ; on a soin pour le donner de se servir d'une couverture de laine neuve trempée dans une eau légèrement sinapisée et de faire en sorte qu'il se maintienne bien chaud pendant deux heures au moins. Les frictions sèches ou avec des liniments, des pommades irritantes, les vésicatoires , les cautères, les moxas, les sétons sont aussi considérés comme des dérivatifs très puissants.

Quand la goutte s'est déplacée d'une articulation pour se porter sur un organe interne, il devient de la plus grande importance de chercher à rappeler la maladie dans l'endroit qu'elle occupait primitivement; mais on doit toujours le faire avec une certaine prudence et avoir soin de ne pas employer des topiques trop irritants sur des articulations déjà malades, car cela pourrait produire des effets très nuisibles. Toutes les fois que nous avons été obligé de le faire, nous nous sommes observé dans l'emploi de nos moyens et nous les avons surveillés avec la plus grande attention ; et quand nous avons été forcé d'agir avec les plus violents , nous avons toujours préféré le milieu des membres.

Pour irriter les régions articulaires dans l'intention d'y rappeler la goutte, on se sert le plu ordinairement des sinapismes, des cataplasmes alcoolisés; le cataplasme de Pradier comme dérivatif est un très bon moyen. Les frictions répétées sur les articulations avec le liniment ammoniacal simple produit de bons effets, ainsi que l'huile de croton tiglium et la teinture de cantharides.

Je recommande le liniment suivant :

Prenez : huile camphrée, une once; de camomille, une once; alcool ammoniacal, une once; dissolution d'acétate de morphine, une demi-once; huile volatile de menthe poivrée, un gros. Mêlez avec soin.

Les douches de vapeur assez chaudes ont été aussi conseillées comme un moyen très bon, très énergique. Ceux qui nous ont toujours paru les meilleurs, ce sont ceux qui produisent la rubéfaction de la peau, telles que les ventouses scarifiées autour des articulations, les frictions avec la pommade stibiée, la pommade de Gondret, les vésicatoires. Quelquefois il devient de la plus grande importance d'entretenir pendant quelque temps un exutoire autour de l'articulation, soit un vésicatoire ou un cautère.

Dans plusieurs circonstances j'ai été obligé d'entretenir des exutoires, soit sur les lombes ou autour des articulations, et j'ai souvent été contrarié par les accidents qui survenaient par l'usage de certaines pommades épispastiques contenant des cantharides, ce qui m'a forcé d'en composer une suppurative excellente, qui n'a aucun des inconvénients que je viens de signaler et qui sont quelquefois très graves.

Prenez : axonge, deux onces ; garou, une once ; cire blanche, un gros ; poivre en grain, un demi gros ; laudanum liquide, quinze gouttes. Passez exactement.

Cette pommade entretient les vésicatoires et les cautères dans un bon état de suppuration, sans occasioner de douleur, et par son usage l'on évite tous les accidents graves qui surviennent sur les voies urinaires et les organes de la génération, comme cela arrive constamment quand on se sert des pommades qui sont faites avec des cantharides, et il est à remarquer que les meilleures en contiennent toujours, quoiqu'il soit censé ne pas y en avoir; mais à l'usage on n'est pas longtemps à s'apercevoir qu'il y en a beaucoup.

Nous avons démontré par nos observations com-

bien un bain tiède à une température de 25 à 30 degrés pouvait être utile aux goutteux, surtout au début de cette maladie; il calme la douleur, l'inflammation et la fièvre; mais c'est un moyen qu'il ne faut pas prodiguer, car il aurait l'inconvénient d'affaiblir considérablement le malade et de l'épuiser au point d'éprouver de grandes difficultés pour rétablir ses forces; ensuite il a encore d'autres inconvénients, si on en fait usage fréquemment, c'est de soustraire à la peau une grande partie de son calorique et de rendre encore les malades plus susceptibles au froid. Nous avons employé quelquefois avec avantage, lorsqu'il y a peu d'excitation, un bain de lait et de son. Un bain trop chaud devient excitant et peut avoir, dans certains cas, les plus graves inconvénients. Les bains froids ont été conseillés par quelques médecins pour prévenir le retour de la goutte, je ne puis partager cette opinion; mes observations m'ont prouvé qu'il n'y avait rien de bon à en attendre et qu'il pouvait en résulter les plus graves inconvénients. Le bain froid est trop excitant pendant son usage, le sang se porte en trop grande quantité vers les organes intérieurs; et dans cette maladie dont les métastases se font si facilement et sont tant à craindre, ils ne peuvent être que très nuisibles, surtout si après son emploi, la

réaction ne se fait pas. Généralement ces bains ne conviennent point à l'homme d'un certain âge, à celui qui est très irritable, et encore moins à celui qui est atteint de douleurs goutteuses, ni aux complications qui accompagnent presque toujours cette maladie.

Les bains alcalins et les solutions alcalines sont de bons moyens; ils ont été employés par plusieurs médecins, M. le docteur Turck dit en avoir retiré d'excellents effets.

Les bains sulfureux sont précieux dans le traitement de la goutte pris à une température ordinaire; ils produisent une excitation douce, légère et générale de la peau; ils déterminent un mouvement critique du centre à la circonférence; ils favorisent la transpiration, activent la circulation de la lymphe, calment le système nerveux : c'est un excellent moyen pour faire cesser la répartition inégale de la sensibilité et rétablir les fonctions de la peau; il réussit parfaitement dans la goutte articulaire chronique : nous en avons obtenu des effets merveilleux. Voici les différentes formules des bains que nous avons l'habitude d'employer :

Bain alcalin.

Prenez : sous-carbonate de soude, quatre onces

à huit onces ; eau, huit voies. Je fais ajouter quelquefois, chez les individus fatigués, amidon. fécules de pommes de terre, gélatine ou colle de Flandre.

Bain sulfureux.

Prenez : sulfure de potasse, quatre onces, pour un bain ordinaire.

Autre bain sulfureux.

Prenez : eau, une livre ; sulfure de potasse, quatre onces ; acide muriatique, deux gros. Mêlez. Versez cette solution dans le bain.

Bain artificiel de Barèges.

Prenez : hydro-sulfate de soude cristallisé; carbonate de soude cristallisé ; chlorure de soude cristallisé, de chaque deux onces ; eau privée d'air, une livre. Faites dissoudre les sels dans l'eau, passez et jetez dans le bain.

Bain sulfureux et gélatineux.

Prenez : sulfure de potasse, quatre onces ; eau commune, une livre. Versez dans cette solution : une livre de colle de Flandre dissoute dans une livre d'eau bouillante, et versez dans un bain.

J'ai toujours donné la préférence à ceux-ci, parce qu'ils sont moins irritants, ils agitent moins que les bains artificiels de Barèges ; la gélatine leur

communique des qualités onctueuses et des vertus adoucissantes.

On ne doit se servir, pour ces bains, que d'une baignoire de bois ou de zinc.

Les eaux de Vichy ont été très préconisées pour la goutte, surtout dans ces derniers temps, et cependant elles sont d'une nature bien différente que les eaux de Barèges, dont nous avons constaté les heureux résultats. Celles-ci sont sulfureuses et les autres sont ferrugineuses et acidules. Ayant eu occasion d'envoyer une assez grande quantité de malades prendre les eaux de Vichy, voici ce que nous avons observé : Leur état gagne sensiblement, c'est-à-dire, que ceux qui sont atteints de trouble dans les fonctions digestives, d'inflammations chroniques des intestins, du foie, de la rate, des maladies des voies urinaires, de la gravelle, éprouvaient une amélioration notable ; tant qu'à l'action de ces eaux sur la goutte, sur les articulations malades depuis longtemps, elles ont moins d'action et d'influence que les eaux de Barèges. Tous les malades que j'ai vu revenir de Vichy n'ont point été épargnés de leurs accès à l'arrivée de la mauvaise saison. J'ai cherché à soutenir l'amélioration que ces malades éprouvaient en revenant de Vichy, par l'emploi des eaux artificielles; voici quels ont

été les résultats que j'ai obtenus : en boisson elles ont toujours produit d'excellents effets dans les inflammations chroniques des organes contenus dans le ventre et sur les maladies des organes urinaires et la gravelle ; en bains, chez les goutteux, dans certains cas d'engorgements chroniques des articulations, j'ai été obligé de donner la préférence aux eaux sulfureuses. Néanmoins, les eaux alcalines jouissent d'une incontestable utilité dans les affections goutteuses. M. le docteur Petit, médecin attaché à l'établissement des eaux minérales de Vichy, a publié dernièrement dans la *Gazette Médicale* de Paris, des observations curieuses sur l'emploi de ces eaux contre la goutte ; il dit que, dans certains cas, il a obtenu un succès complet ; dans d'autres, une guérison qui n'a pas été définitive, et quelquefois il a échoué complétement.

Eau artificielle de Vichy.

Prenez : carbonate de soude, un gros, cinquante-quatre grains ; chlorure de sodium, un tiers de grain ; chlorure de calcium, onze grains ; sulfate de soude, six grains ; sulfate de magnésie, trois grains ; sulfate de fer cristallisé, un tiers de grain ; eau privée d'air, vingt onces ; gaz acide carbonique, trois volumes et demi.

Faites une dissolution des sels à base de soude, une autre de sulfate de magnésie, une troisième de chlorure de calcium; mélangez toutes ces liqueurs et chargez d'acide carbonique; recevez l'eau gazeuse saline qui en résultera dans des bouteilles où vous aurez introduit du sulfate de fer dissous dans une petite quantité d'eau.

L'eau artificielle de Vichy diffère essentiellement de l'eau des sources naturelles par l'absence des matières organiques.

J'ai eu occasion d'employer plusieurs fois, chez les goutteux, les bains de mer naturels chauds dans le début de la goutte; j'en ai éprouvé de très bons effets en ayant soin de ne les faire chauffer que de 25 à 28 degrés. Ils rougissent grandement la peau par les sels qu'ils contiennent, ils accélèrent fortement la circulation des vaisseaux lymphatiques, ils donnent du ton à chaque tissu organique, à chaque fonction; c'est un puissant excitant de toute l'économie. Il m'est arrivé quelquefois d'être obligé d'y mettre un tiers d'eau de fontaine pour les rendre moins actifs. Dans les cas où j'en ai retiré de bons effets, c'est dans l'intervalle des accès de goutte chez les individus épuisés, fatigués, faibles, délicats, peu irritables, dont la peau est molle, lâche, les tissus flasques, dans un état

d'inertie, chez ceux qui sont d'un tempéramment lymphatique, scrophuleux et rachitique. Sur les articulations malades, ils agissent comme résolutifs; mais lorsqu'elles sont malades depuis longtemps, ils ont peu d'action. Dans les villes où l'on est privé d'eau de la mer, on peut les remplacer par la préparation suivante :

Bain de mer factice.

Prenez : sel marin, une ou deux livres ; hydrochlorate de magnésie, huit onces ; hydrochlorate de chaux, une once ; sulfate de soude, six onces ; colle de Flandre, une livre. Faites fondre dans une quantité suffisante d'eau, et versez dans le bain. Je fais ajouter de la colle de Flandre pour le rendre moins excitant.

En indiquant les moyens propres à rétablir les fonctions de la peau, je me suis occupé des bains de vapeur et des bains d'enveloppe.

Quelleque soit la nature des bains que l'on prescrit chez les goutteux, quels que soient les avantages que l'on compte en retirer, il y a des précautions indispensables à prendre, car sans cela le remède deviendrait plus nuisible qu'utile. L'on doit faire d'abord attention si la température est convenable; si l'atmosphère est agitée, chargée d'humidité, on

fera bien de s'en abstenir. Il ne faut jamais les employer pendant un paroxisme, une rétrocession serait trop à craindre. On doit toujours, avant de se mettre dans un bain, s'assurer de la température au moyen d'un thermomètre; car lorsqu'il est pris trop chaud ou trop froid, il peut avoir de graves inconvénients ; il faut que l'appartement dans lequel on le prend, soit à une température convenable, afin que lorsque le malade en sortira il n'éprouve aucune sensation désagréable; il faut qu'il soit essuyé promptement avec des linges bien chauds, et faire en sorte que son lit soit assez chauffé pour que la peau n'éprouve pas de refroidissement.

6° Examinons certains phénomènes de la plus grande importance qui accompagnent presque toujours la goutte chronique, et certaines altérations qui en sont toujours la conséquence.

Le symptôme de la douleur, dans la goutte chronique, est d'autant plus pénible, qu'elle revient plus fréquemment, et qu'elle dure plus longtemps; et dans beaucoup de circonstances, elle se fait encore sentir avec une si grande acuité, que les malades ont de la peine à la supporter, ensuite elle se fait sentir dans plusieurs endroits de l'économie ; à cette époque de la maladie, c'est toute une vie de

douleur. C'est de ce phénomène que le malade demande particulièrement à être délivré; et il y a des individus d'une susceptibilité tellement grande, que la plus petite douleur pour eux est très difficile à supporter, et il faut, dans l'impatience des malades, que le médecin trouve promptement des moyens qui puissent les calmer presque aussitôt.

Parmi ceux qui peuvent adoucir la douleur sans troubler les mouvements de la nature et sans nuire au malade, il faut mettre au premier rang les bains de vapeur auxquels on expose la partie affectée, les bains d'enveloppes; ces moyens procurent une transpiration abondante qui modère la douleur. Les fumigations produisent à peu près les mêmes résultats. Les fomentations narcotiques, l'immersion des jambes dans l'eau tiède suffisent quelquefois pour soulager; l'application des sangsues réitérée, les liniments opiacés, un moyen, par excellence, ce sont les vésicatoires volants et l'usage de l'hydrochlorate de morphine par la méthode endermique; j'ai vu des douleurs atroces cesser aussitôt son application et le malade éprouver du sommeil. Les opiacés employés à l'intérieur avec habileté produisent aussi des effets merveilleux pour calmer la douleur. Ce n'est que dans les moyens que je viens d'indiquer que l'on trouve la puissance de

faire cesser les différentes douleurs qui accablent ces malheureux goutteux. Les moyens moraux ne doivent point être négligés, ils ont aussi une action marquée sur la douleur goutteuse ; on a vu des malades éprouver du soulagement lorsqu'ils étaient frappés par une conversation agréable, par un récit qui les intéressait vivement, par la vue d'un objet qui plaît, d'une personne chérie et aimée. Un moyen très doux, très puissant chez les individus doués d'une exquise sensibilité, et dont les anciens ont connu toute la puissance, c'est la musique; on a vu, par lui, la douleur diminuer et même disparaître. J'ai connu un goutteux à qui le meilleur moment de la journée était celui où sa fille prenait sa leçon de musique; et le soir, lorsqu'il souffrait et qu'il présumait avoir une mauvaise nuit, il se faisait jouer quelque chose de mélodieux qui allait à son âme, sa douleur se calmait et il s'endormait très paisiblement ; ce moyen était tellement certain pour lui qu'il l'employait très fréquemment et toujours avec succès. Barthez cite l'exemple d'un individu qui était atteint depuis longtemps d'un lombago et dont les douleurs étaient extrêmes, et qui étaient suspendues pendant tout le temps qu'il était occupé à entendre de la musique. Les anciens ont aussi dit que celui qui souffrait avec patience ses dou-

leurs éprouvait un grand soulagement ; il n'y a pas d'illusion en ceci et nous avons été à même, un très grand nombre de fois, de nous apercevoir de l'influence réelle de la patience sur la douleur, surtout chez les hommes dont le courage s'appuyait sur la religion. Le médecin ne doit donc négliger aucun des moyens tant physiques que moraux qui peuvent calmer la douleur du malade qui est confié à ses soins.

Dans un accès de goutte chronique, les fonctions digestives se dérangent fréquemment ; cet état est dû à une névralgie gastro-intestinale ou à une irritation des membranes muqueuses. Dans le premier, l'emploi des anti-spasmodiques devient utile, mais il faut avoir la précaution de ne pas les donner à trop fortes doses, car ils échauffent considérablement, et la constipation qui existe presque toujours et qui est une source de malaise continu augmenterait encore sous l'influence de ce moyen mal administré. Ces médicaments peuvent avoir aussi de très graves inconvénients chez certaines constitutions, particulièrement chez les personnes qui ont des dispositions aux congestions cérébrales. Dans ces troubles de l'estomac, j'ai employé avec succès les eaux artificielles de Vichy et de Seltz.

J'ai été à même de voir plusieurs goutteux revenir de Vichy où ils avaient pris les eaux naturelles, et avoir éprouvé une amélioration notable dans leur état général, et particulièrement des voies digestives et urinaires. Si les symptômes dominants tiennent à une inflammation de la muqueuse digestive, il faut les combattre par les adoucissants, les émollients, la diète et quelques sangsues.

Des symptômes assez fâcheux, et très inquiétants parfois, existent très souvent chez les goutteux, et on ne saurait y attacher une trop grande importance : ce sont des palpitations du cœur ; elles sont quelquefois obscures et méconnues ; les malades ne s'en plaignent pas ordinairement ; c'est une raison de plus pour que le médecin porte son attention sur cet organe ; car, dans le grand nombre de goutteux que nous avons été à même d'observer, nous avons toujours rencontré du trouble dans cette région, et le résultat de nos observations pathologiques, quoique peu nombreuses, nous a permis de constater que le cœur était réellement malade. Il n'y a pas de doute que, si ces palpitations étaient soignées dans le principe, on les guérirait parfaitement ; mais étant abandonnées à elles-mêmes, surtout dans la goutte où le cœur éprouve tant de

secousses, elles finissent par dégénérer en maladie organique. Quand ces phénomènes sont simplement dus à un état nerveux, j'ai toujours réussi à les calmer par le régime lacté, les boissons calmantes, l'opium, la thridace, le sirop de digitale, les dérivatifs ; mais si ces phénomènes tiennent à un commencement d'affection organique du cœur, le traitement devient beaucoup plus difficile, car il faut avoir constamment égard à l'affection principale. Si le sujet est vigoureux, une petite saignée du bras est indispensable. Il faut nécessairement tenir compte de toutes les circonstances que nous avons indiquées, relativement à la saignée pour ces cas d'opportunité. Un moyen que j'ai employé assez souvent avec réussite, c'est une application de sangsues sur la région précordiale et en même temps sur l'épine dorsale, à l'endroit correspondant au cœur ; cette région est presque toujours le siége d'une douleur qui correspond à celle de l'organe affecté. Le régime devient indispensable et quelquefois rigoureux ; les dérivatifs, les diurétiques sont utiles, et il faut avoir recours aussi aux antispasmodiques les plus puissants, tels que la digitale pourprée, la thridace et l'opium employé sous diverses formes.

Les crampes qu'éprouvent certains goutteux sont souvent très multipliées et très douloureuses, et très difficiles à faire cesser. Quelquefois le changement de position peut suffire, j'ai vu des malades que l'on était obligé de faire sortir du lit, de les asseoir sur un canapé ou un fauteuil pour tâcher de leur procurer du soulagement. Un bandage circulaire, légèrement compressif autour des membres, suffit dans quelques cas, pour les faire cesser ; des frictions le long de la colonne vertébrale et sur les membres avec un liniment camphré et laudanisé ; enveloppez le malade dans des couvertures de laine très chaudes et trempées dans une décoction émolliente ; des ventouses sèches sur les membres sont d'excellents moyens. Un de ceux auxquels j'ai eu fréquemment recours et dont les résultats ont été heureux dans certaines circonstances, ce sont des ventouses sèches le long de la colonne épinière, et les demi-lavements laudanisés.

Il existe chez certains goutteux une très grande difficulté à bouger les membres, mais particulièrement les extrémités inférieures, et l'on attribue cela à de la paresse, de la nonchalance de la part des malades, et surtout à la crainte de faire revenir la douleur articulaire ; mais en examinant avec

soin, on s'aperçoit que chez l'individu qui est atteint de la goutte depuis longtemps, qu'il existe une raideur tétanique dans les muscles, et qu'il existe aussi dans les téguments une diminution de la sensibilité qui est d'autant plus remarquable quand on la compare avec celle des extrémités supérieures. Ces phénomènes sont toujours fâcheux, parce qu'ils annoncent une altération ancienne et plus ou moins profonde du centre nerveux, du mouvement et de la sensibilité. J'ai cité déjà tous les moyens qu'il fallait employer pour agir sur l'irritation spinale aiguë ou chronique, dans ce cas, ce sont les mêmes, les sangsues, les ventouses, les liniments, les frictions avec la pommade stibiée, les vésicatoires, les moxas, les cautères, les sétons, etc.; il n'y aura seulement qu'à les continuer pendant plus longtemps en y associant des frictions sur les membres avec la teinture de cantharides, un liniment ammoniacal camphré ou d'autres déjà indiqués.

Voyons maintenant quelles sont les altérations résultant de la goutte articulaire chronique, et quels sont les moyens à employer dans ces cas. Malgré tous ceux qui ont été mis en usage à la suite de plusieurs accès de goutte articulaire, il n'est pas en leur puissance d'empêcher certaines dégénérescen-

ces d'arriver, tels que l'engorgement, l'empâtement et le gonflement œdemateux de cette partie. On conçoit très bien qu'il est très difficile de résoudre ces engorgements, puisqu'il a été impossible d'empêcher de revenir cette multitude d'accès qui en ont été la cause. Cependant nous allons indiquer les moyens qui réussissent le mieux dans de pareilles circonstances. Des frictions douces avec des flanelles imprégnées de liniments d'huiles aromatiques, un liniment ammoniacal camphré, laudanisé, des cataplasmes légèrement irritants, des fumigations de plantes aromatiques, particulièrement les bains de genièvre, de tabac, les bains d'enveloppes. Exposez le membre dans une étuve sèche que l'on construit facilement au moyen d'une lampe à esprit-de-vin et d'une couverture soutenue par des cerceaux, les solutions, les bains et les douches de Barèges ; les frictions mercurielles et les pommades iodurées. Je vais donner ici la formule de celle qui m'a réussi plusieurs fois à résoudre des engorgements chroniques de l'articulation du genou avec un commencement d'épanchement.

Proto-iodure de mercure un demi gros; axonge une once et demie; essence de menthe quinze gouttes.

Frictionner trois fois par jour et recouvrir simplement l'articulation d'une flanelle en double.

Quand ces moyens ne réussissent pas, il faut avoir recours aux vésicatoires volants, à la compression et aux cautères transcurents.

Les tumeurs albumino-gélatineuses sont vidées par un bistouri étroit, et une légère compression méthodique facilite l'écoulement du liquide et a encore l'avantage de déterminer l'oblitération de la cavité cellulaire qui le contenait.

Dans la tumeur goutteuse formée par une augmentation de synovie dans l'articulation, il faut avoir recours aux divers moyens que nous avons déjà indiqués pour les engorgements chroniques articulaires. Ceux sur lesquels nous recommandons particulièrement d'insister, sont : les frictions avec la pommade de proto-iodure de mercure, les vésicatoires volants, la compression, le cautère transcurent. Quand cette maladie a résisté à tous les moyens thérapeutiques dont je viens de parler, il reste une dernière ressource, c'est la ponction de la tumeur, pour évacuer le liquide épanché ; mais cette opération est loin d'être sans danger et ne peut être pratiquée que dans des circonstances exceptionnelles.

Les nodosités ou engorgements noueux des liga-

ments ou des tendons sont assez peu graves et méritent à peine de fixer l'attention du médecin, à moins qu'ils n'occasionent de la douleur, alors on emploie des cataplasmes narcotiques et des liniments avec l'huile de thérébentine pure, ou avec l'alcool.

Les kystes fibreux qui se forment autour des articulations, il suffit de les déchirer pour les guérir; on pratique aussi avec succès l'incision, l'excision et l'extirpation.

Quand la tumeur est décidément formée par un dépôt devenu concret, on peut essayer bien des moyens, mais il ne faut pas beaucoup y compter. Heureusement ces cas sont excessivement rares, et celui qui se trouve dans cet état est on ne peut plus malheureusement hypothéqué. Van-Swiéten dit avoir assez bien réussi à résoudre des tufs goutteux avec l'huile de thérébentine pénétrée des vapeurs de l'acide muriatique; et employée en onctions. D'autres moyens analogues ont été encore proposés pour arriver aux mèmes résultats, et pour tâcher d'en obtenir la dissolution; mais on conçoit combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en obtenir, soit la résolution, la re-

sorption et la dissolution. Ce qu'il y a de plus rationel à faire dans cette malheureuse circonstance, c'est de chercher à en faciliter la sortie en aidant le travail de la nature, en préparant les parties pour cela, soit par des émollients, en les recouvrant de taffetas ciré, d'une peau de mouton, de cygne; cela entretient une douce chaleur et une humidité constante qui soulage le malade, ramollit le tuf et en facilite leur expulsion. Lorsque ces parties ne sont point le siége d'une douleur, l'on peut employer des cataplasmes excitants. Quand les tufs ne sont pas très éloignés des téguments et qu'ils occasionent une vive douleur, on peut encore, au moyen d'une incision, en faciliter la sortie. Quand ces concrétions sont situées profondément, elles occasionent quelquefois des douleurs intolérables et continues, alors il faut avoir recours aux narcotiques les plus énergiques, et ces moyens ne réussissent pas toujours. Le seul moyen sur lequel on puisse compter dans ce cas, c'est l'hydroclorate de morphine pour la méthode endermique. J'ai vu plusieurs fois ce médicament faire cesser la douleur aussitôt qu'il avait été employé.

Les contractures des tendons, chez les goutteux, peuvent dépendre de l'état de l'articulation, ou

bien de l'altération de la moelle épinière. Dans le premier cas, les moyens qui réussissent le mieux sont les topiques émollients, narcotiques, les embrocations huileuses, camphrées, laudanisées, les boissons diaphoritiques, la salsepareille, la bardane coupée avec le lait. J'ai donné des soins à un malade atteint de la goutte, qui était sujet à des contractures des tendons, des muscles extenseurs des orteils qui lui occasionaient des douleurs très vives dans les pieds et dans les jambes : des cataplasmes émollients arrosés de laudanum liquide et un bain d'enveloppe de la jambe tenu bien chaud pendant longtemps ont suffi pour faire cesser cette contracture bien douloureuse. Cet individu m'apprit qu'étant plus jeune, en se livrant au coït, ce phénomène lui était arrivé plusieurs fois, qu'il ne durait pas plus d'une à deux minutes, mais qu'il était fort douloureux. Quand la contracture dépend de la position dans laquelle le membre est resté pendant longtemps, il faut ajouter aux moyens que nous venons d'indiquer les lotions, les bains, les douches d'eaux sulfureuses de Barèges. Quand les contractures des tendons sont symptomatiques d'une altération de la moelle épinière, on conçoit qu'elles doivent être rebelles aux moyens qui ont été essayés dans ce cas. Ces symptômes n'arrivent

que quand la maladie est très ancienne et quand le malade est gravement endommagé. Les bains d'enveloppe de tout le corps, les anti-spasmodiques à l'intérieur et à l'extérieur, les frictions avec l'éther sulfurique, la teinture de cantharides, les douches d'eaux thermales, les ventouses sèches, les vésicatoires, les cautères, les moxas, les sétons à la région lombaire, voilà les moyens que l'on doit essayer, et qui peuvent réussir quelquefois, mais ces cas sont excessivement rares.

Dans le traitement de la goutte que je viens de décrire, je n'ai voulu m'occuper que des moyens que j'ai employés et de ceux dont l'efficacité était reconnue depuis longtemps par les médecins qui se sont le plus occupés de l'étude et du traitement de cette maladie. J'ai laissé dans le néant toute cette foule de remèdes qui n'ont été vantés par leurs auteurs que pour exploiter la crédulité publique ; j'ai cité seulement, parmi les remèdes secrets, ceux qui ont été préconisés par les médecins qui en avaient fait usage, et que l'expérience a consacrés comme étant utiles.

7° Quand la goutte est devenue invétérée, qu'elle a envahi toute l'économie, non seulement elle est in-

curable, mais le malade est condamné à toujours souffrir et à contempler sa désorganisation qui arrive de tous les côtés. Le médecin, à cette époque terrible de la maladie, devient forcément simple spectateur de toutes ces misères ; son art devient nul ; c'est en vain qu'il cherche, dans tous les moyens nombreux que nous avons indiqués, un remède qui puisse calmer les souffrances de son malade ; tous ses efforts deviennent inutiles ; il n'a plus qu'à se tenir en garde contre une de ces complications nombreuses qui viennent tout à coup terminer cette douloureuse et pénible existence.

TRAITEMENT HYGIÉNIQUE.

8° Nous terminons cet ouvrage par la partie la plus essentielle de la médecine, puisque c'est elle qui apprend à l'homme à conserver la santé, à prévenir et guérir les maladies ; comment se fait-il qu'à l'époque où nous vivons, s'apercevant tous les jours de la dégénération des races que l'on ne cherche point à y remédier ? Il nous semble que la chose est assez importante pour que l'on s'en occupe sérieusement, et les moyens nous paraissent très faciles. Nous pensons qu'il suffirait pour cela de professer, dans tous les colléges, un cours d'hygiène à la portée des jeunes gens qui vont finir leurs études et qui vont entrer dans le monde ; leur apprendre à se bien conduire est une chose sublime, c'est de la première nécessité: il y en a beaucoup qui ne commettent des fautes que parce qu'ils ne savent pas que cela peut leur être nuisible. Cette étude

est donc de la plus grande importance, elle ne demande point de peine, il ne faut qu'écouter un professeur et tout ce qu'il vous dit sur votre conservation qui vous intéresse trop pour que cela ne reste pas gravé éternellement dans la mémoire. Cette étude est douce et agréable, elle ne peut être considérée que comme une distraction, un délassement. Ce que je dis ici peut s'appliquer aussi avec avantage à la classe ouvrière, et l'on ne doit rien négliger pour améliorer sa condition. Nous pensons que des cours publics d'hygiène, à leur portée, auraient l'avantage de leur apprendre à bien se conduire pour ne pas être malades et à jouir d'une bonne constitution, avantage immense, d'abord pour leur travail, pour l'augmentation de leur ressource, leur bien-être physique et moral, et une garantie pour la santé de leurs descendants. Par l'enseignement de l'hygiène, on leur apprendrait encore l'ordre, l'économie, l'amour du travail et la pratique de la vertu et de la religion. Je m'arrête, car j'irais beaucoup trop loin, et je sens que je m'écarte de mon sujet. Cependant je terminerai ces courtes réflexions en disant que c'est par l'enseignement de l'hygiène que l'on améliorera la classe du peuple et des races, et le pays en trouvera les plus grands avantages : pour son repos, son bonheur, sa grandeur et sa force. Les

hommes d'États, qui gouvernent la France, devraient bien méditer cette idée, elle peut avoir les plus graves et les plus heureuses influences sur notre pays ; cela regarde particulièrement l'illustre savant que le roi des Français a si dignement choisi pour être à la tête de l'instruction publique.

De toutes les sciences, l'hygiène est la plus belle et la plus utile ; elle embrasse tout ce qui a de l'influence sur l'homme, on peut dire la nature entière et toutes les connaissances humaines ; toutes les sciences naturelles, tous les arts mécaniques ont pour objet la conservation de la santé. La morale fait aussi partie de l'hygiène, puisqu'elle démontre l'utilité de la plupart des vertus, puisqu'elle enseigne la tempérance, la modération dans les passions et surtout le calme de l'âme. Ainsi, tout ce qui peut entretenir la santé ou l'altérer est du ressort de cette importante branche de la médecine.

Chez les goutteux, les moyens hygiéniques demandent à être observés très régulièrement, car sans cela ils peuvent devenir presque tous des causes déterminantes qui aggravent la maladie en augmentant son intensité, ses accidents, ses retours, sa fréquence, et sans eux impossible de prétendre à une guérison complète. Combien y a-t-il de malades qui s'abandonnent à eux-mêmes et à tous les

écarts de leur imagination, et qui se condamnent à une vie toute de douleur, plutôt que de la rendre supportable par une manière convenable de vivre, par des soins bien dirigés et employés avec persévérance. Passons donc en revue toutes les choses si essentielles à la conservation de la santé de ces malheureux malades.

ARTICLE PREMIER.

Air, saison, climat, habitation.

J'ai démontré, d'une manière bien évidente, que le froid et l'humidité ne pouvaient point être considérés comme causes occasionelles de la goutte; mais nous avons dit aussi que le froid et l'humidité devaient être considérés comme les causes les plus propres, les plus actives à déterminer des accès de cette maladie. C'est presque toujours sous l'influence du froid et de l'humidité que les accès reparaissent. Voilà pourquoi elle est plus répandue et ses accès sont plus fréquents dans les pays froids que dans les pays chauds, et pourquoi elle paraît plus souvent dans l'hiver que dans l'été. Quelques auteurs qui ont considéré le froid comme la cause occasionelle de la goutte, ont appuyé cette opinion

en disant que cette maladie ne se rencontrait pas dans les pays chauds, c'est une grande erreur. La goutte est très connue dans le midi de la France; en Espagne, en Portugal, en Italie, dans les Antilles, en Amérique seulement, elle est moins fréquente par rapport à son climat.

Nous avons démontré combien l'homme, qui est sous l'influence de la cause de la goutte, était devenu susceptible au froid; nous avons même ajouté que nous ne connaissions rien de plus nuisible à un goutteux après l'action du coït; cette vérité est tellement grande que le goutteux la sent très bien; examinez-le pendant l'hiver, il se renferme hermétiquement dans ses appartements; et il a soin de les tenir constamment chauds, et il évite de communiquer avec l'air extérieur, car il sent qu'il serait pris tout à coup. Cette manière d'agir n'est pas sans inconvénients, car se tenant constamment dans un état de chaleur élevé, il rend la peau tellement susceptible, qu'il devient encore plus impressionnable à l'action du froid.

On voit tous les jours des paroxismes arriver, pour ne pas s'être bien garanti du froid et de l'humidité. J'en ai bien vu se manifester aussi dans toutes les saisons et pendant les grandes chaleurs. Musgrave dit que le paroxisme d'automne est le plus

cruel, celui du printemps le plus à désirer, celui d'hiver le plus dangereux, et celui d'été le plus léger. Cela est très vrai, mais on conçoit que cela peut être modifié par plusieurs circonstances.

Le goutteux doit donc prendre toutes les précautions possibles pour se préserver de l'humidité, du froid, du vent sec et froid, des brouillards humides et particulièrement des différents changements de température qui arrivent souvent dans la même journée sous l'influence des vents du nord et des vents d'ouest; enfin il aura soin de maintenir autant que possible le corps dans une chaleur modérée.

Le malade atteint de la goutte doit choisir une habitation exposée au midi, à l'abri des vents et de l'humidité; pendant l'hiver, ses appartements doivent être chauffés à une température douce et égale; il doit éviter soigneusement les transitions subites du sec à l'humide, du chaud au froid. Il y a beaucoup de gens riches qui vont habiter un climat chaud pendant la mauvaise saison, et qui se préservent ainsi de bien des souffrances; mais ce moyen n'est pas malheureusement à la disposition de tout le monde, il faut y suppléer autant que possible par les moyens que nous venons d'indiquer.

ARTICLE II.

Régime alimentaire et boissons.

C'est dans le régime, dans leur manière irrégulière de vivre, que les goutteux trouvent encore mille moyens pour aggraver leur position et accroître leur souffrance. Il semble qu'il ne reste plus aux goutteux que la jouissance de la table, car, en général, ils sont assez gourmands et gourmets, ce qui est probablement cause que certains médecins ont considéré la gourmandise comme la cause occasionelle de cette maladie. Comment se fait-il que notre instinct nous porte toujours à commettre le mal, des abus, et à nous éloigner le plus de ce qui peut contribuer à notre bien-être, de ce qui peut nous éviter autant de maux et prolonger notre existence? On cite l'histoire d'un médecin qui ayant été voir un de ses malades, le trouva mangeant une large tranche de jambon qu'il arrosait du meilleur vin. « Y pensez-vous? lui dit le docteur; rien n'est plus mauvais pour la goutte. — Cela peut être, répliqua le malade; mais c'est bon pour le goutteux » Obtenir un régime régulier d'un goutteux est une chose assez difficile.

Le choix des mets succulents et l'usage habituel

des substances animales, a été considéré par un grand nombre de médecins modernes comme la cause unique de la goutte. Bien que cette assertion ne soit point fondée, comme je crois l'avoir positivement démontré, il n'en est pas moins véritable qu'une vie toute animale, la bonne chair, les excès de table contribuent beaucoup à la maintenir, à l'étendre et à l'aggraver. Je rapporterai ici une observation frappante à l'appui de cette vérité. Je citerai deux intimes amis, à peu près du même âge, avec lesquels j'étais très lié, et dont j'étais le médecin ; l'un était gourmet et gourmand, il ne vivait que pour manger; l'autre très sobre, économe, même avare, ne mangeant que ce qu'il faut pour vivre : eh bien! le premier avait des accès de goutte fréquemment, et l'autre en avait un tout au plus une fois par an. Une grande quantité de médecins goutteux ont reconnu qu'il était de la plus grande importance d'observer un régime régulier, ou que sans cela les accès pouvaient revenir fréquemment. J'ai observé que les goutteux qui se soumettaient à un régime bien ordonné voyaient leurs paroxismes diminuer, et souvent venir à un état supportable. C'est un fait bien constaté, il faut que les goutteux s'astreignent à un régime régulier, mais moins sévère qu'on le suppose. C'est particulièrement au début

de la goutte que le régime doit être d'une grande sévérité. Pendant un accès de goutte à l'état aigu, la diète la plus absolue est de rigueur, et quand l'on juge convenable de faire prendre des aliments au malade le régime lacté est ordinairement le meilleur. J'ai eu occasion d'en obtenir les excellents effets; mais quand l'accès de goutte est terminé, il devient indispensable de le changer par des aliments plus succulents que l'on fait prendre d'abord en très petite quantité, et que l'on a soin d'augmenter insensiblement.

Entre les accès de goutte, l'homme qui est encore jeune, fort, pléthorique, doit s'observer davantage, il doit manger pour vivre et non pas vivre pour manger; il ne faut pas que son régime soit entièrement animal, il doit y mêler des légumes, du poisson. Il ne faut pas non plus que son régime soit seulement végétal, car il aurait aussi des inconvénients, surtout si le système digestif est habitué à une nourriture excitante. Je ne dirai pas comme ce médecin à son malade : des pois et des légumes, des légumes et des pois ; ce régime est par trop végétal, c'est ce que l'on appelle tomber dans les extrêmes; un régime semblable affaiblirait trop, et ne serait ni sain ni convenable, sans tenir compte de ce qu'il serait insupportable. Si l'individu, au

contraire, est maigre, faible, ayant peu de sang, peu d'énergie vitale, le régime animal est celui qui convient le mieux, tout ayant soin de le modérer.

Les goutteux, malades depuis longtemps, qui ont fréquemment des attaques pendant l'intervalle de leurs accès, sont tellement épuisés, qu'ils ont besoin d'un régime beaucoup plus nutritif, mais peu copieux, si toutefois les organes digestifs le permettent.

Le lait est une excellente nourriture et d'un très grand secours pour ceux qui ont les fonctions digestives affaiblies, troublées. Dans les convalescences et les maladies chroniques, j'ai eu fréquemment occasion de nourrir certains malades avec cet aliment, et je n'ai eu qu'à m'en louer. Il est éminemment adoucissant, il détend les parties irritées, calme et affaiblit la douleur. En l'associant aux différentes fécules, il fait encore un excellent aliment.

Les poissons bien frais, les légumes herbacés, les fruits bien mûrs , sont de très bons aliments.

Les malades que nous avons guéris de la goutte, nous leur avons permis de bien vivre sans excès, et ils s'en sont parfaitement trouvés. Le goutteux qui

peut manger de la viande, il faut qu'il n'en prenne pas trop, et qu'il choisisse toujours celles qui sont blanches, parce qu'elles sont les plus faciles à digérer : le veau, le mouton, l'agneau, le poulet, le perdreau, et toujours de préférence les rôtis, car les ragoûts ne lui conviennent pas autant, et peuvent devenir nuisibles, si surtout ils sont épicés, ainsi que les viandes noires, azotées à un haut degré, comme le gibier, les viandes lourdes et salées. Il est une règle générale, c'est qu'il faut toujours que les aliments soient de bonne nature, frais, parfaitement cuits et jamais d'un goût relevé.

Il est certain que les auteurs qui ont avancé que la vie animale était la cause unique de la goutte, ont fait commettre des erreurs bien graves, car on est tombé dans l'extrême en disant qu'il fallait que toute la vie fut végétale. On ne peut pas nourrir un rachitique, un scrophuleux, un lymphatique, comme un homme fort et vigoureux, le régime d'un vieillard goutteux ne peut pas être le même que celui d'un homme dans la force de l'âge. On voit que pour la goutte, comme pour les autres maladies, il ne peut y avoir une règle hygiénique, générale, invariable. On doit la modifier suivant une foule de circonstances. Il arrive encore très souvent qu'un malade se trouve bien d'un régime pendant un certain

temps, et dans un autre il ne lui convient plus. La bonne médecine doit permettre ou défendre, selon les lois conformes à la santé et au bien-être de l'économie.

Quant aux boissons, l'eau vineuse est celle qui convient le mieux. Les vins blancs ne conviennent point aux goutteux : ils sont généralement trop alcooliques, irritent les intestins et agacent le système nerveux ; les vins acides sont aussi très malfaisants. Les boissons fermentées, les alcooliques, les spiritueux, le café, les liqueurs sont généralement très nuisibles aux goutteux, en un mot, tout ce qui peut produire de l'excitation dans nos organes ; car, sous l'influence de semblables boissons, les accès reviennent plus fréquemment, sont plus violents et plus difficiles à calmer.

On reconnaîtra, à tout ce que nous venons de dire, la nécessité d'une vie régulière pour le goutteux, s'il veut diminuer ses souffrances, et surtout s'il desire obtenir sa guérison. Si, par malheur, il est amené à s'écarter quelquefois de la conduite qui lui est tracée, il faut qu'il revienne promptement aux conseils de la prudence, et qu'il ait toujours présent à l'idée qu'il ne faut pas réveiller la goutte endormie, car, quand elle se réveille, elle peut se manifester tout à coup avec des accidents graves et

mortels. Les gourmets et les gourmands doivent donc renoncer aux fatales jouissances d'une cuisine recherchée, changer leur gastronomie en gastrosophie, et se rappeler constamment que l'estomac est le régulateur de la santé.

ARTICLE III.

Exercice.

La Fontaine a dit : « Goutte bien tracassée est, dit-on, à demi-pansée. » Telle est aussi l'opinion d'un grand nombre de médecins, et cet axiôme est devenu tellement populaire, que beaucoup de goutteux se forcent très souvent à faire de l'exercice beaucoup trop tôt, et cela leur devient nuisible. Il est important, pour que le malade puisse en retirer de bons effets, que l'engorgement des articulations soit peu considérable, et qu'il y ait absence de douleur ; car, sans cela, on voit tous les phénomènes de l'inflammation reprendre un caractère d'acuité : alors le malade est contraint de s'aliter de nouveau, et au lieu d'avancer sa guérison, il la retarde. Nous avons vu très souvent des goutteux qui, n'étant pas entièrement guéris, se laissaient aller aux mauvais conseils que des amis bienveillants leur donnaient, et qui, pour s'être livrés à la

promenade avant que la résolution de l'engorgement articulaire fût entièrement terminée, que la douleur eût cessé et que l'articulation eût pris assez de force pour supporter les mouvements et le poids du corps, avaient été obligés de reprendre le lit.

Quand le malade est mieux, que l'articulation est plus libre, qu'elle commence à exercer quelques mouvements sans une douleur trop vive, il peut lui faire exécuter de temps en temps quelques mouvements : ce léger exercice est très avantageux, contribue à rétablir la circulation, accélère la résolution, fait cesser la raideur, donne de la force à l'articulation et l'empêche de s'enkiloser ; mais il y a souvent de l'inconvénient à vouloir mettre trop tôt en pratique le vieux proverbe de « Goutte bien tracassée est, dit-on, à demi-pansée. »

Dans l'intervalle des accès, l'exercice présente aux goutteux des avantages précieux : il active la circulation générale, maintient le sang et la chaleur à la surface du corps, donne de l'activité à la peau, entretient une douce transpiration, facilite les digestions et empêche les articulations affectées de se raidir, et de perdre insensiblement leurs mouvements. J'ai vu une grande quantité de goutteux se séquestrer et se refuser à faire de l'exercice, dans la crainte de faire revenir des douleurs qu'ils re-

doutaient, et leur santé ne pas tarder à s'en trouver gravement altérée; d'autres, qui cédant à de sages avis, finirent par se livrer à des promenades modérées, et ne tardèrent point à en éprouver de salutaires effets.

Plusieurs médecins, qui ont écrit sur cette maladie, citent des observations de goutteux qui ont obtenu de l'amélioration d'un exercice régulier, convenable et soutenu. M. le docteur Guilbert raconte l'histoire d'un goutteux qui s'astreignit, dit-on, pendant plusieurs années, à partir tous les jours de Passy pour aller régler sa montre au cadran des Tuileries, et qui se trouva parfaitement de l'influence de cette promenade.

Quand il est impossible de marcher, il faut, en attendant, aller en voiture ; cet exercice passif vaut cent fois mieux que l'état sédentaire. Chez les malades perclus, il faut remplacer le mouvement général par le mouvement partiel, car l'immobilité absolue ne tarderait pas à produire des enkiloses.

ARTICLE IV.

Habillement.

Nous avons vu que le froid et l'humidité étaient on ne peut plus redoutables aux goutteux ; que

c'était une cause déterminante des plus puissantes. Un des meilleurs moyens de défendre la peau des variations et des impressions fâcheuses des vicissitudes atmosphériques, c'est de se couvrir de vêtements bien secs, doux, légers et chauds ; les vêtements confectionnés avec de la ouate, des fourures, conviennent beaucoup pour cela ; la ouate est douce, chaude, légère ; la fourure réunit l'élégance et la richesse. C'est un excellent défensif du système cutané; mais le tissu par excellence pour préserver le corps des injures du temps, c'est la flanelle.

Les avantages de la flanelle sont précieux dans nos climats, mais c'est surtout en Angleterre, dont le ciel est toujours brumeux, humide, la température froide, continuellement variable, que l'on sait apprécier l'utilité de ce tissu ; aussi est-il adopté généralement par toutes les classes de la société. La flanelle préserve des rhumatismes, des névralgies, des douleurs anomales et de biens d'autres maladies. Elle maintient la chaleur du corps dans des proportions égales; son tissu est peu épais, et ne fatigue nullement par son poids. La couche atmosphérique, immédiatement en contact avec le corps, ne se dissipant alors que très difficilement, la peau se trouve ainsi défendue de toutes les influences extérieures.

La flanelle jouit de propriétés bien précieuses : les ramifications nombreuses dont son tissu est formé produisent sur le corps une sorte de titillation, que son simple contact suffit pour faire naître, et que le frottement entretient. Cette titillation peut, pour ses effets, être assimilée à une friction douce et légère, mais continue ; c'est une action spéciale qu'elle exerce sur la peau et qui tend à entretenir et régulariser les fonctions de cet organe ; on voit combien les qualités de ce tissu sont grandes et de quelle importance il est pour la personne atteinte de la goutte.

Elle possède encore une excellente qualité, c'est d'absorber promptement la sueur ce qui maintient le corps à une température plus égale en ne permettant pas à l'eau qui résulte de la transpiration, de s'évaporer aussi rapidement, ni de perdre aussi promptement sa chaleur.

Voilà assurément bien des qualités précieuses réunies. Aussi les médecins et les personnes qui en font continuellement usage, trouveront qu'il n'y a rien d'exagéré dans les expressions poétiques de Shakespeare, qui dit avec tant de raison : il y a dans ce vêtement des qualités divines.

Mais à côté des nombreux et grands avantages que nous venons de citer, il se trouve aussi quel-

ques inconvénients ; l'usage de la laine nécessite la plus grande propreté, parce que les matériaux qu'entraînent la transpiration, arrêtés à la surface de la peau et s'y accumulant, déterminent bientôt son altération qui deviendrait nuisible à la santé ; aussi les personnes qui en font usage doivent-elles avoir le soin de se laver le corps et de changer fréquemment le tissu laineux qui sert à les couvrir, en prenant toutes les précautions nécessaires pour éviter d'attraper du froid.

La titillation qu'occasione la flanelle appliquée sur le corps de certaines personnes qui ont la peau susceptible, est tellement insupportable qu'il leur est impossible de conserver ce vêtement ; dans ce cas il faut essayer de leur faire adopter un tissu de flanelle qni sera en rapport avec la délicatesse de la peau, et peu à peu elles finiront par s'y habituer.

Quand un malade est atteint de la goutte, il doit donc se couvrir de flanelle, et il ne doit plus la quitter sans craindre les plus graves accidents, même pendant la belle saison, car dans notre pays, au milieu de l'été, nous avons souvent des jours qui offrent, dans les vingt-quatre heures, des températures bien différentes, au point qu'il est très difficile aux personnes qui jouissent d'une excel-

lente santé, de ne pas en ressentir une désagréable influence. Il ne devra l'abandonner qu'après une guérison complète et en prenant encore les plus grandes précautions.

Chez les goutteux, le refroidissement des pieds détermine presque subitement de l'engourdissement et de la douleur, plus particulièrement dans ces parties : aux genoux, à la vessie, aux reins et à la moelle épinière lombaire, et dans les différentes parties du corps. On voit combien cela peut leur devenir pernicieux ; cela est tellement vrai que d'habiles médecins ont prétendu que le froid des pieds pouvait seul occasioner la goutte. On sait que nous sommes loin de partager cette opinion, mais aussi nons dirons qu'il est difficile de trouver quelque chose qui leur soit plus nuisible, ainsi l'on voit combien la chaussure des goutteux devient importante. Il doit constamment porter des bas de laine qui seront changés très souvent pour éviter la malpropreté qui aurait des inconvénients. Sa chaussure doit être facile, de cuir souple, capable de céder sans efforts à tous les mouvements du pied ; elle ne doit point exercer de compression douloureuse, et pour la forme accommodée à celle des pieds, c'est-à-dire, arrondie du bout ; elle doit être imperméable autant que possible.

Le lit du goutteux doit être placé dans une chambre très gaie ; il doit être chaud, sans être trop mou ; il faut se couvrir un peu plus la nuit que le jour ; car, pendant le sommeil, la circulation se ralentit de la circonférence au centre : le corps est au repos, il n'est plus excité comme dans la journée; la peau se refroidit avec une plus grande facilité : il faut que les extrémités y soient toujours tenues chaudement.

ART. V.

Des frictions, des onctions, du massage.

Si l'on jette un regard sur ce que les plus anciens médecins ont écrit sur la diétitique, il est facile de se convaincre du grand cas qu'ils faisaient de l'usage des frictions ; ils leur accordaient une foule innombrable de propriétés. Suivant le rapport de Suétone, c'est à leur usage que l'empereur Vespasien dut la conservation de sa santé.

La gymnastique, qui eut une si grande influence sur les mœurs, les habitudes des Grecs, les frictions furent regardées par eux comme une des parties les plus essentielles de la médecine.

Partout on voit que les anciens ne négligeaient

pas plus la santé du corps que l'éducation morale; ils avaient singulièrement perfectionné l'art de frictionner le corps. Je ne sais pourquoi ces moyens sont totalement tombés dans l'oubli ; cependant, il n'existe pas de moyens plus propres à rendre à la peau son énergie, sa souplesse, sa chaleur, sa propriété perspiratoire, sa sensibilité; enfin, à ranimer constamment la circulation capillaire, à entretenir, à la périphérie du corps, ces mouvements excentriques si favorables à la santé et à l'équilibre des fonctions.

Ce puissant révulsif convient spécialement aux goutteux ; employé avec méthode, ils en retireront de très grands avantages.

Ce moyen est bien simple à pratiquer ; on peut opérer avec une flanelle sèche, ou avec une brosse dont on proportionne la douceur et la dureté aux effets que l'on veut produire et à la délicatesse de la peau; il faut la faire le matin en se levant ou le soir avant de s'endormir : les parties qu'il importe le plus de frictionner, ce sont : les épaules, les bras, tout le dos, le long de l'épine et les extrémités inférieures ; les frictions doivent-être faites rapidement et toujours dans la direction des poils ; il faut cependant les continuer assez longtemps pour faire rougir légèrement la surface cutanée et s'arrêter, si la sensi-

bilité de la peau devenait douloureuse. Il faut que ce moyen soit pratiqué par une personne intelligente, et surtout prendre toutes les précautions possibles pour éviter d'attraper du froid pendant cette opération.

Les frictions conviennent particulièrement chez les individus faibles dont la peau est molle et peu perspirable; chez les hommes d'un tempéramment lymphatique et les vieillards débiles, et chez ceux dont la peau est sèche, flasque et infiltrée de sérosité ; elles sont aussi plus utiles, lorsque le temps est froid et humide, que dans les saisons chaudes et sèches, et surtout si le malade mène une vie sédentaire.

Les onctions étaient d'un très grand usage chez les Grecs, et les Romains, à leur imitation, les ont adoptées jusque dans leurs gymnases. L'expression, oint du Seigneur, annonce assez le haut degré d'importance et de considération que le peuple juif attachait aux onctions ; ils avaient l'habitude d'oindre les mourants et les morts : c'est l'extrême-onction, la dernière onction conservée comme allégorie religieuse. Les plus anciens médecins s'étendent longuement sur les bons effets des onctions, et il y en a qui vont jusqu'à leur attri-

buer la vertu de prolonger la vie. Ce sont surtout les Romains qui en faisaient le plus d'usage dans chaque gymnase ; il y avait un lieu séparé que l'on nommait Olœothésium, Alipterion ou Unctuarium, dans lequel on allait se faire oindre avant ou après les exercices auxquels ils avaient l'habitude de se livrer. Ce moyen hygiénique convient beaucoup pour donner de la souplesse aux articulations et diminuer la raideur des membres. En thérapeutique, ce moyen est fréquemment employé et avec succès contre les attrophies, la raideur des membres, les engorgements articulaires, les ankiloses commençantes, et les médicaments plus ou moins composés dont on se sert pour faire des onctions, ont reçu le nom de liniment.

Si l'on devait juger de l'importance et de la bonté d'un usage par la manière dont il est répandu, le massement serait un de ceux dont les propriétés salutaires seraient le moins contestées. Depuis les frontières de la Chine jusqu'au sol de la Grèce ; depuis les plaines glacées de la Russie jusqu'aux sables brûlants de l'Egypte, l'on trouve cette coutume établie. On commence en France à en faire usage ; mais elle n'obtient aucun succès, parce qu'elle est exercée par des personnes peu ntelligentes, et l'art de masser peut avoir les plus

graves inconvénients, lorsque ce moyen est confié à des individus qui n'en ont aucune idée.

Le massage simple, pratiqué doucement, convenablement, jouit des mêmes propriétés que les frictions; mais il faut l'avouer, ce ne sont pas ces mêmes avantages hygiéniques que l'on recherche dans ce moyen, ce sont les sensations voluptueuses qu'il procure. Les personnes qui les ont éprouvées disent qu'on ne peut se faire une idée du plaisir que l'on ressent ; c'est un bien-être qui donne à l'existence un charme tout nouveau, inexprimable : les impressions sont tellement vives qu'on se figure les sentir pour la première fois ; il semble que l'on recommence à vivre. Il n'est pas étonnant que ces pratiques exercent une puissante influence sur le cerveau et la moelle épinière, et qu'elles vous fassent éprouver autant de bonheur, une douce gaîté et de l'extase ; après ces émotions toutes voluptueuses, il arrive de l'abattement, de la tristesse, de la mélancolie, du découragement, une énervation générale ; on voit de suite combien cette méthode peut produire l'ébranlement de toute la machine et occasioner des maladies nerveuses ; et, d'après tout ce que nous avons dit, combien elle peut être pernicieuse aux goutteux.

ARTICLE VI.

Bains prophylactiques.

Les bains, en général, conviennent beaucoup aux goutteux, mais pour qu'ils produisent de bons effets, il faut qu'ils soient pris convenablement. Le bain d'eau chaude de 20 à 26 degrés est essentiellement celui qui convient le mieux ; il tempère la chaleur, la fièvre, il calme la douleur et le système nerveux. Il assouplit la peau, la nettoye et facilite la transpiration, il fait cesser les démangeaisons. Il rend les mouvements faciles, il repose les membres fatigués, prédispose au sommeil en modérant la circulation, en tempérant l'ardeur des sens et l'activité du cerveau ; il est particulièrement très précieux pour les personnes irritables.

On voit d'après cela tout le bien que l'on peut retirer des bains chez les goutteux ; mais à côté de tous ces avantages, il y a aussi de très graves inconvénients; si le malade ne prend pas toutes les précautions indispensables qu'exige l'emploi de ce moyen: un bain trop froid ou trop chaud, si le malade, en sortant de son bain, ne se couvre pas suffisamment, si son lit et son appartement ne sont pas chauffés, enfin si, en sortant de son bain, il s'ex-

pose à une température différente et qu'il attrape du froid, peut occasioner de graves accidents. En général les malades prennent très mal leurs bains, aussi il en résulte presque toujours des effets fâcheux. Ce moyen excellent a aussi le grave inconvénient de soustraire une grande partie du calorique de la peau, ce qui rend les goutteux plus sensibles au froid, et qui fait que beaucoup d'entre eux ont horreur de l'eau.

ARTICLE VII.

Sécrétions et excrétions.

Ce point d'hygiène est d'une très grande importance; nous avons vu combien il est nécessaire que toutes les sécrétions se fassent parfaitement, surtout les sécrétions de la peau, puisque ces irrégularités ont été considérées par un très grand nombre de médecins, comme cause spéciale de la goutte. Il ne faut donc rien négliger des moyens propres à favoriser les fonctions de la peau, et faire en sorte que la transpiration ne soit ni altérée, ni troublée, et surtout d'une manière subite. De tout ce que nous avons dit relativement à la transpiration, il ne faudrait pas conclure qu'il soit nécessaire que

le corps soit couvert de manière à entretenir la peau dans un état permanent de transpiration; on concevra facilement que cet état habituel affaiblirait par trop les malades : il aurait les plus graves inconvénients et il ne faudrait qu'un seul instant de négligence pour produire des accidents. Le ventre doit être maintenu libre, il faut régulariser le cours des matières fécales; la constipation, si commune dans cette maladie, est souvent la cause d'accidents très graves. Il faut aussi favoriser l'écoulement des urines.

ARTICLE VIII.

Veille, insomnie et sommeil.

Si les veilles prolongées sont nuisibles aux individus dont la constitution est bonne et en pleine santé, à plus forte raison doivent-elle l'être aux goutteux, surtout âgés. On ne saurait s'en étonner, si l'on réfléchit que ce n'est que par l'activité de la circulation que la veille se maintient et que cette activité augmentant à mesure que la veille se prolonge, le malade se sent fatigué, brisé, son système nerveux devient plus irritable, la chaleur augmente, l'échauflement devient général; il se déclare un petit mouvement fébrile. La transpiration et les

urines participent nécessairement à ce trouble, et voilà des circonstances bien propres à faire revenir des accès, et bien heureux encore quand il n'en résulte pas des accidents plus graves ; car rien ne prédispose plus aux inflammations générales, et particulièrement aux inflammations du cerveau : on a vu, dans les temps de barbarie, ce moyen employé comme supplice, et des malheureux périr au milieu du délire que cet état avait occasioné.

Les veilles prolongées abrègent beaucoup l'existence, occasionent des névroses et prédisposent aux attaques d'apoplexie.

L'insommie est une des choses les plus terribles chez les goutteux et des plus communes. Les causes qui l'occasionent sont si fréquentes, si nombreuses, qu'il faudrait parcourir le domaine de la pathologie entière. Je vais me borner à citer celles qui sont les plus ordinaires : parmi les premières, je placerai les douleurs locales, l'agitation, la fièvre, les démangeaisons de la peau, les crampes, tous les phénomènes nerveux, quelques idiosyncrasies particulières, des aliments pris en trop grande quantité peu de temps avant le sommeil, une digestion pénible, troublée, l'ingestion de certaines substances excitantes qui agitent le cœur, excitent le cerveau et le maintiennent à l'état de veille; la rétention d'urine

ou de matières fécales, les passions très vives, les affections morales: l'avare, les ambitieux dorment peu. Voltaire a dit que le tyran ne dormait jamais. Parmi toutes ces causes, il y en a qui ne sont que passagères et qui ne demandent aucun soin : l'insommie rébelle est toujours symptômatique ; c'est au médecin à chercher à en découvrir la cause, pour la combattre promptement et avec succès.

Un sommeil doux, tranquille, et dont la durée est renfermée dans des bornes modérées, est avantageux et utile aux malades ; c'est surtout dans les maladies douloureuses comme la goutte qu'il produit de bons effets. A la suite d'une crise violente, quand il arrive, il calme l'irritation, il modère l'intensité de la douleur ; on le connaît par ses effets salutaires, c'est un beaume qui se répand doucement sur tous nos organes pour leur donner le repos dont ils avaient besoin. Le sommeil trop prolongé est bien loin d'avoir pour les goutteux autant de danger que les veilles excessives ; mais il n'est pas aussi sans avoir des inconvénients ; il exerce sur l'économie animale une action débilitante ; mais aucun organe ne reçoit plus directement cette influence fâcheuse que le cerveau. Un sommeil lourd, très profond c'est l'image de l'apoplexie et n'en est pas fort éloigné : le sommeil

que les malades font le jour, et qui est connu sous le nom de méridienne en France, et de siesta en Espagne, est très nuisible aux goutteux, et trouble le sommeil des nuits ; il rend le corps lourd, l'esprit lent et paresseux, et toutes les parties du corps tombent dans une sorte d'inertie. Le sommeil du goutteux doit être dans un juste rapport avec les besoins de sa constitution et de ses habitudes.

ARTICLE IX.

Affections morales, passions, travaux et contention d'esprit.

En étudiant la goutte, nous n'avons été préoccupés que d'une seule idée, c'était de nous éclairer, de tâcher d'arriver à quelque chose de plus positif pour nous rendre le traitement de cette maladie plus facile, nous avons laissé de côté toutes espèces de préjugés comme les idées systématiques. Nous avons vu, en étudiant ces phénomènes les uns après les autres, qu'ils étaient d'abord tous nerveux ; plus tard, quand cette maladie se présenta avec des caractères inflammatoires: eh bien ! nous nous sommes encore aperçus que ces inflammations n'étaient point franches, qu'elles avaient un caractère particulier qui permettait de les distinguer facilement

des rhumatismes, et que la plupart des phénomènes importants que l'on remarquait pendant la longue carrière que parcourt ordinairement cette affection, appartiennent encore plutôt aux névralgies qu'aux inflammations. Je citerai seulement ici la goutte cachée ou larvée des auteurs, et la goutte nerveuse. N'avons-nous pas été, le scalpel à la main, pénétrer dans toutes les profondeurs de l'économie, et parmi le grand nombre de lésions, n'avons-nous pas trouvé le système nerveux profondément altéré. La cause que nous attribuons à la goutte, n'est-elle pas aussi la plus capable de produire ces lésions, ces troubles, et d'augmenter la susceptibilité nerveuse des individus, et d'énerver toute leur constitution. Voilà des causes bien nombreuses, et beaucoup plus que suffisantes pour expliquer pourquoi le système nerveux, des goutteux, est si mobile, si actif, pourquoi ils sont si irritables et tant irrités. Aussi, il y a-t-il rien de plus commun que de voir des paroxismes de cette affection reparaître ou cesser brusquement sous l'influence d'une émotion quelconque. Le célèbre Linné, atteint d'une violente attaque de goutte, en fut tout à coup délivré à l'aspect des trésors de botanique que son disciple Kalm apportait du Canada. Nous avons vu l'influence de la musique sur certains goutteux, elle

produit des effets merveilleux, elle calme la douleur, et assoupit le malade. On a vu des accès de goutte guérir quand le tonnerre grondait et quand la foudre éclatait. L'histoire nous apprend que le grand Condé se trouvait guéri presque subitement de son accès, lorsqu'il était sur le point de livrer bataille. On conçoit, d'après ce que je viens de dire de la susceptibilité des goutteux, combien ces exemples doivent être nombreux. Je pourrais en citer un bien plus grand nombre, mais je pense que cela serait de la plus grande inutilité. Je ferai seulement une remarque que je considère comme très importante, c'est qu'il ne se passe jamais rien de semblable dans les autres maladies, et surtout chez celles qui sont purement inflammatoires.

Les impressions, les émotions, les affections morales, ne produisent pas toujours les effets dont je viens de parler : le plus ordinairement ce sont des accidents qui sont quelquefois fort graves. J'ai vu peu les affections morales déterminer des accès de goutte ; mais je les ai vu porter des troubles dans l'économie et déranger plusieurs fonctions particulièrement la transpiration, les voies urinaires, la circulation et les digestions. J'ai vu un goutteux qui avait éprouvé un chagrin si violent à la suite de la mort de sa femme, qu'il en éprouva des palpitations

de cœur, de l'oppression, et une si grande difficulté de respirer, que ses jours furent en danger pendant longtemps ; car ces phénomènes furent très difficiles à calmer, le temps fut d'un très grand secours et un des meilleurs remèdes. J'ai vu fréquemment les digestions se troubler chez les goutteux, à la suite d'une émotion plus ou moins vive, et je les ai vu se déranger considérablement à la suite d'une fâcheuse nouvelle ; c'est particulièrement sur le système nerveux que les affections morales portent leur action. J'ai connu un brave officier de marine qui était goutteux depuis longtemps, qui conçut un si violent chagrin d'avoir été mis à la retraite, que peu de temps après il devint paralytique de tout le côté gauche. J'ai été à même de voir plusieurs exemples de ce genre. Le célèbre Fréron mourut d'une goutte remontée, en apprenant qu'on lui avait retiré le privilége de ses feuilles.

On trouve dans les auteurs des exemples de goutteux qui ont été frappés d'apoplexie à la suite d'impressions morales vives. C'est pendant les secousses politiques qui ont eu lieu en France à différentes époques, que l'on a été à même de voir de fréquents exemples des effets fâcheux des affections morales vives sur les goutteux. La plus petite émotion produit chez ces malades du trouble dans

le système nerveux et circulatoire qui désordonne les fonctions organiques, et qui peut avoir les conséquences les plus funestes. J'en dirai autant des choses qui peuvent vous être les plus agréables : on a vu un plaisir trop vif occasioner la mort; Sophocle mourut de plaisir en recevant le prix de sa tragédie; Léon X eut le même sort en apprenant une nouvelle fatale à la France. On voit combien il est important d'éloigner de ces malades tout ce qui peut leur produire la plus petite sensation; il faut les entourer d'affections douces, et faire en sorte que l'âme soit toujours dans le calme le plus parfait et la plénitude de ses facultés.

Le vieux podagre est ordinairement un vieux grondeur; il a le système nerveux singulièrement irrité, ajoutez à cela le mal qu'il éprouve par la maladie qui réagit à son tour d'une manière énergique sur son moral et influence son caractère au point de le rendre peu aimable : il est ordinairement inquiet, triste, morose, sombre, inégal, maussade, quinteux, irritable, n'aimant pas la controverse; tout l'ennuie, le blesse et le fatigue. Quelquefois il se livre à des emportements de colère, il jure sans cesse, il devient furieux, il maudit son existence. On conçoit que tous ces emportements ne sont pas sans avoir les plus graves inconvénients dans un

accès de goutte ; aussi, il est bien important que les personnes chargées de donner des soins à un goutteux l'entourent de douceur, de soins assidus, de prévenances de toutes espèces, elles doivent aller constamment au-devant de tous ses desirs, et éviter toutes les circonstances qui pourraient le contrarier ou le désobliger, faire tout pour le rendre aimable, en être aimé, et capter entièrement sa confiance.

Après un accès de goutte, il y en a qui deviennent aimables ; ensuite on en trouve quelques-uns qui ont assez de force de caractère pour supporter le mal avec courage et résignation, et qui savent se passer et s'accommoder de tout.

Le grand Condé n'était jamais plus spirituellement aimable, ne parlait jamais mieux que lorsqu'il avait la goutte; et l'on a dit de Charles-Quint qu'il faisait asseoir avec lui, sur le même char, la goutte et la victoire.

Celui qui possède une semblable philosophie trouve un grand soulagement à ses maux. Les anciens l'ont bien dit avec raison : la patience est un bon remède pour la douleur. Avouons qu'il n'est pas toujours au pouvoir du malade d'être maître de ses sensations. Mais dans quelques circonstances, avec de la bonne volonté, l'amour de Dieu et la religion,

peu à peu on arrive à ce degré si désirable de constance morale qui vous fait supporter avec calme les plus grands maux.

Le vrai sage est celui qui sait se rendre maître de ses passions. Le grand auteur de *Télémaque*, s'étant un jour mis en colère contre un homme qui lui céda, rougit de sa faiblesse, prit la ferme résolution de ne plus obéir à ce sentiment; il y fut fidèle. L'antiquité nous offre d'admirables exemples de modération : Socrate, Aristide, Démocrite, Caton, Auguste, Titus; ils savaient dompter leur colère et pardonner l'offense. Quel immense avantage n'avaient-ils pas sur les autres hommes ! Mais si l'amour de la vertu ne nous suffit pas pour nous faire détester la colère, que ce soit au moins l'intérêt de notre santé et de notre conservation. Voici comment Plutarque s'exprime dans ses œuvres morales pour se préserver d'une des plus violentes passions humaines : « Comparant mon âme, dit-il, avec celle des anciens sages, et jugeant que je ne leur cédais pas en amour pour Dieu, je me suis d'abord prescrit de passer quelques jours sans me mettre en colère; j'ai ensuite étendu cette abstinence à un mois ou deux ; et après m'être ainsi éprouvé peu à peu moi-même, j'ai reconnu que j'avais fait de grands progrès dans la patience.

J'ai appris à me contenir, à ne parler qu'avec douceur, à veiller sur moi-même avec tant de soin qu'il ne m'échappât aucune parole d'humeur, aucune action injuste, et je suis enfin parvenu à réprimer une passion qui vous fait acheter un plaisir ingrat et léger par des troubles violents et un honteux repentir. »

L'influence immense des passions sur l'économie animale ne saurait être contestée, les exemples funestes en sont malheureusement trop nombreux. On voit de suite chez le goutteux, les inconvénients qu'elles peuvent avoir, il en est une surtout qui est des plus redoutables, j'en ai cité bien des exemples, je pourrai les multiplier encore. Mais je me bornerai à dire seulement que je ne connais rien de plus redoutable pour le goutteux que les plaisirs de l'amour, que c'est le plus fougueux de tous les sens qui trouble toutes les fonctions, fait perdre la raison, épuise les forces, débilite, énerve et fait naître des douleurs dans toutes les parties du corps et qui altère tous nos organes.

J'ai vu tout ceux qui étaient atteints de la goutte depuis peu et qui ne voulaient point renoncer à ces habitudes pernicieuses, avant très peu de temps devenir perclus de tous leurs membres. Ce qui m'a confirmé davantage dans mon opinion que

l'abus du coït était la seule cause capable de produire la goutte, et que parmi toutes celles qu'on veut bien lui attribuer, il n'y en a pas une seule qui puisse occasioner autant de désordre dans l'économie et lui être à beaucoup près aussi nuisible.

L'orgueil, la vanité, la fierté non satisfaits peuvent produire les plus grands désordres dans l'économie. La haine, l'envie, passions justement regardées comme avilissantes, sont essentiellement nuisibles à la santé.

Les travaux de cabinet, les études sérieuses, tout ce qui demande une contention d'esprit et la vie sédentaire, sont des causes de la reproduction de la goutte et peuvent faire naître une foule d'accidents. Dans les travaux soutenus de l'intelligence, il y a une telle exagération de sensations et d'impressions morales, une contraction si marquée des mouvements vitaux, un tel rayonnement de force sur les centres nerveux, que l'équilibre des fonctions peut difficilement se soutenir. Aussi n'est-il pas rare de voir les personnes atteintes de la goutte, qui se livrent à des travaux importants, aggraver leur état ; les hommes de lettres particulièrement, d'autant plus qu'ils portent dans ces travaux une passion particulière : ils veulent briller, ils veulent

se faire un nom, acquérir de la célébrité, de la fortune ; ils sont constamment dans les inquiétudes, les anxiétés, les tourments continuels ; on conçoit alors que cet état d'agitation, au lieu de produire tout le calme qui est si nécessaire dans cette maladie, puisse altérer la santé ; le malade s'épuise, il tombe dans un état de faiblesse et de langueur fébrile, il augmente son irritabilité nerveuse qui aggrave considérablement son état. Il en est ainsi des hommes publics, des hommes de bureaux qui se livrent aux travaux de l'administration, aux hommes d'État, aux ministres. Comment veut-on, au milieu de toutes les préoccupations de l'esprit, de tant d'affaires, de tourments, de tracasseries, de contrariétés, de veilles, d'impatience, de mauvaise humeur, tant de sensations si différentes et si fréquemment multipliées, retrouver cette santé qui est déjà si compromise : vouloir guérir au milieu de tant d'angoisses est un secret qui n'a pas encore été trouvé. Rien n'use plus vite la vie que de s'occuper des affaires publiques, l'on en trouve considérablement d'exemples, en lisant la vie des orateurs illustres qui ont consacré leur existence à défendre les droits du peuple et des hommes qui ont été chargés de gouverner l'État. A une époque peu éloignée de nous, n'avons-nous pas vu nos grands

orateurs et les grandes illustrations de notre pays, les Manuel, Foy, Benjamin Constant, Casimir Perrier, succomber sous le fardeau des affaires publiques, les uns en défendant la constitution, les autres en dirigeant les affaires du gouvernement. Nous avons vu les hommes les plus robustes ne pas pouvoir y résister. On a beau faire, il faut se conformer aux lois de notre organisation, et ne pas se flatter de séparer la partie matérielle de notre être de la pure intelligence.

Les travaux qui demandent une contention d'esprit sont donc entièrement interdits au goutteux comme une chose on ne peut plus nuisible; s'il est indispensable d'occuper son esprit, on pourra le récréer par des études agréables qui n'ont besoin ni de contention ni de méditation, ni de l'état sédentaire du corps, par exemple, l'étude théorique des arts, l'histoire naturelle, etc., qu'il s'instruise en voyageant; qu'il parcourt la France, l'Italie; qu'il observe, au lieu de lire; et qu'il laisse son esprit s'égayer de cette grande variété d'objets qui s'offriront à lui en spectacle. Les mouvements doux, tempérés, réguliers de l'esprit sont les meilleurs et les plus convenables.

ARTICLE X.

Médicaments préservatifs.

Parmi les anciens médecins, un grand nombre de remèdes ont été vantés comme ayant la propriété de préserver de la goutte. De semblables erreurs n'ont point été propagées de nos jours, et disons-le franchement, il ne s'est pas trouvé un charlatan assez déhonté pour venir offrir le véritable prophylactique de cette maladie. Nous allons, comme simple historique, indiquer très sommairement ceux qui ont passé pour posséder cette propriété.

Galien, Cels, Boerrhaave ont proposé les saignées pratiquées à différentes époques pour s'opposer au retour de la goutte.

Bauer a conseillé les scarifications suivies de ventouses. Il faisait appliquer ses ventouses sur le métatarse ou le métacarpe, il répétait cette opération tous les trois mois, ou plus souvent. Il assure que ce moyen guérit radicalement la goutte, pourvu qu'elle ne soit pas ancienne, qu'elle n'ait pas plus de quatre ans, et qu'il soit ainsi pratiqué tout le reste de la vie.

Un cautère appliqué au bras ou à la cuisse a été conseillé comme préservatif de la goutte.

Les purgatifs ont été aussi très vantés comme d'excellents moyens prophylactiques. Cheyne a beaucoup vanté la rhubarbe; Alphonse Leroy leur préférait un laxatif composé d'un, ou au plus, deux gros de séné , avec deux gros de sel de Glaubert , bouillis dans trois petites jattes de bouillon aux herbes, et pris pendant deux jours à chaque déclin de la lune , et cette époque, dit-il, n'est pas assignée en vain... On a aussi conseillé les pilules d'Anderson , les grains de santé.

Les amers, surtout les amers aromatiques, ont été regardés comme spécifiquement propres à garantir de la goutte ; la fameuse poudre amère du duc de Porteland. En Italie, Marino, Carli, Malacarne ont célébré les vertus anti-podagriques de l'huile , du lait et même de la graine de lin. Les médecins du Nord ont proclamé les succès obtenus par le bois amer de surinam, la drogue amère des Indiens, le gingembre, le piment, la teinture de gayac.

On a prétendu aussi que les eaux sulfureuses , les eaux martiales, les pilules de Desault, composées d'étiops martial, de squine, de canelle et de quinquina étaient d'excellents anti-goutteux. On a aussi osé vanter les puissants diaphorétiques comme des préservatifs certains de la goutte.

L'alkékenge a été vanté comme préservatif de

cette maladie, il en est de même de l'eau vinaigrée, le lait et l'ail, les pilules savonneuses et mieux encore le savon uni au nitre.

Il est impossible de comprendre comment certaines autorités médicales de ces époques ont pu croire à la propriété prophylactique de quelques-uns des moyens que je viens de citer ; le temps et l'observation ont fait justice de toutes ces propriétés préservatrices. L'art ne possède aucun remède, aucun médicament jouissant de cette précieuse faculté, mais on est sûr de la trouver dans l'hygiène ; il me semble l'avoir assez souvent et positivement démontré dans le cours de cet ouvrage. On a toujours dit : n'avait pas la goutte qui voulait ; que cette maladie atteignait davantage les gens à imagination vive, qui avaient de l'esprit. Moi, je dirai mieux et plus vrai : celui qui voudra, désormais, n'aura jamais la goutte.

ARTICLE XI.

Habitudes particulières.

Des philosophes ont dit : l'habitude est une seconde nature. C'est à propos de ce mot que Fonte-

nelle demanda où est la première. Nous ne sommes pas de l'avis de tous ces philosophes qui ont nié la réalité et l'influence d'une nature primitive, n'est-ce pas elle seule qui se manifeste dans les premiers temps des êtres vivants, lorsque l'exercice n'a pu amener encore, dans les organes, aucune modification. A cet âge, nos fonctions sont involontaires, les instincts sont des produits d'une nature primordiale et non des effets de l'habitude. Mais à mesure que l'homme avance dans la vie, il est le résultat de ses habitudes, et elles sont d'autant plus enracinées qu'il a vécu ; vérité qui ne doit point être oubliée par le médecin, pour qu'il puisse arriver à l'étude de nos maux et aux moyens de les guérir. On comprend tout de suite l'importance de la coutume pour peu que l'on examine ses effets dans les maladies ; et n'est-ce pas aussi tout ce qu'il y a de plus nécessaire que d'observer, dans le traitement des affections, ces diverses propensions du système organique, fortifiées, affaiblies, modifiées par tant d'habitudes? Rien n'est plus recommandé par la raison, par les préceptes d'Hippocrate, de Galien et de tous les grands médecins, d'avoir toujours l'œil sur cette nature adventice, qui fait de nous tout ce qu'elle veut. N'a-t-on pas vu des personnes habituées à se bien porter dans l'air empesté d'un hôpi-

tal, se trouver malades à respirer l'air pur ? Un laboureur, affaibli par les ans, ne supportera-t-il pas mieux les travaux champêtres qu'un jeune citadin robuste, mais élevé dans la molesse? Aussi Hippocrate, dans son aph. 50, sect. II, dit sagement que les choses dont nous avons coutume d'user, fussent-elles les plus mauvaises du monde, nous paraissent plus tolérables que des choses excellentes dont nous n'avons aucune habitude.

Il ne faut pas se jouer de l'habitude. Il y en a de bonnes et de très mauvaises, il faut respecter les premières et combattre les autres avec soin, méthode et surtout de la persévérance, car il y en a qui sont très difficiles à déplacer et à vaincre. La force du mal force souvent à faire des réflexions, et les réflexions déterminent les résolutions, et une fois que l'on a commencé, peu à peu on s'aperçoit de l'amélioration que l'on a obtenue, cela donne du courage pour continuer; il faudrait bien se donner de garde de vouloir les changer brusquement, il pourrait en résulter une commotion subite qui pourrait avoir de très graves inconvénients.

La cause de la goutte nous est parfaitement connue; mais il y a certaines constitutions, certains tempéraments qui sont plus ou moins accessibles à toutes les causes que nous avons considérées comme pou-

vant déterminer un accès de goutte, il est donc bien important que le malade étudie toutes les influences que peuvent avoir sur lui toutes ces causes secondaires pour qu'il puisse s'en préserver par l'habitude des choses propres à neutraliser leur action et à corriger sa susceptibilité et son tempérament : malheureusement il est rare de rencontrer des hommes capables de faire une étude spéciale de leur état physique et moral et de leur position sociale, pour le rapporter à la conservation de leur santé : les désirs, les passions l'emportent toujours sur la bonne volonté ; on voit des cœurs bien placés, des âmes élevées, bien nées, ne pouvoir y résister; il semble que notre instinct nous porte toujours vers le mal d'un côté ou de l'autre; heureux celui qui a assez d'empire sur lui pour résister à ses fantaisies, à ses caprices! ceux-là seront dignement récompensés, s'ils ne guérissent pas leur maladie, ils la combattront avec succès, ils pourront l'adoucir et la rendre tolérable.

Le goutteux, on le trouve raisonnable quelquefois surtout quand la douleur vient le saisir de tous les côtés; alors il se résigne, il devient d'une admirable docilité, il est disposé à tout entreprendre pour se guérir, mais l'orage est-il à peine calmé, ce n'est plus le même, il devient oublieux et il abandonne re-

mèdes, régime et médecin, et il reprend toutes ses mauvaises coutumes, en attendant un nouvel accès qui vient pourtant lui apprendre que la goutte est toujours là pour le miner jusqu'à la fin de son existence.

Chez la plupart des goutteux, il existe, des habitudes qui leur sont très souvent funestes, ce sont ceux qui veulent lire des livres de médecine, qui cherchent dans les vieux formulaires des moyens propres à guérir de la goutte, ceux qui écoutent les charlatans, les commères, qui ont de la confiance dans tous les remèdes nouveaux qui ne sont inventés que pour spéculer sur leur trop grande crédulité, enfin, ceux qui veulent se gouverner eux-mêmes. Je pourrais citer un très grand nombre d'individus qui ont été victimes de cette fatale habitude, il y en a aussi qui ont des coutumes qui leur sont d'autant plus préjudiciables qu'elles sont populaires et fondées sur les plus faux raisonnements On voit, d'après tout ce que nous venons de dire, que ce qu'il y a de plus sage à faire, c'est d'en revenir à la connaissance parfaite de soi-même par une étude attentive et suivie, et ne point s'écarter des grands et importants moyens hygiéniques que nous venons de signaler dans cet ouvrage. Par ces moyens l'on sera à même d'apprécier tout ce qui est bien

et mal, et l'on pourra sortir sans crainte d'une ligne, qui, dans certaines circonstances, pourrait être trop austère, et par conséquent nuisible. Les anciens philosophes disaient qu'il ne fallait pas être assez fou pour être toujours sage. Athénée raconte que l'on avait placé sur le fronton d'un bâtiment destiné à des bains publics, l'inscription suivante :

Les bains, le vin et Vénus détruisent les corps les plus sains ;
Les bains, le vin et Vénus donnent la santé aux corps.

Les habitudes morales ont aussi une grande influence sur notre vie, nos affections et nos pensées.

Dans la goutte, maladie si longue, si douloureuse, il ne faut pas user ces moyens médicaux, car il faut avoir présent à l'idée que leur fréquent usage les rend inertes, et que la goutte est une ennemie opiniâtre qui ne lâche prise que très difficilement, et qui reparaît toujours pour être plus terrible. Il est donc important de conserver l'énergie d'action à tous ces moyens pour les combattre promptement et avec succès.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DE L'EMPLOI

DU

NITRATE DE POTASSE

A HAUTE DOSE

DANS LE TRAITEMENT DU RHUMATISME ARTICULAIRE AIGU,

PAR M. MARTIN SOLON.

Extrait du BULLETIN GÉNÉRAL DE THÉRAPEUTIQUE.

Livraisons d'août, de septembre et d'octobre 1843.

Ce Mémoire a servi de base à la lecture faite par l'auteur à l'Académie royale de médecine dans la séance du 24 octobre 1843.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN,

RUE LEMERCIER, 24. BATIGNOLLES.

1843

DE L'EMPLOI

DU NITRATE DE POTASSE

A HAUTE DOSE

DANS LE TRAITEMENT DU RHUMATISME ARTICULAIRE.

Le rhumatisme articulaire aigu est sans contredit l'une des maladies inflammatoires qui offrent le plus de tenacité. Abandonné à lui-même, il est rare qu'il se termine bientôt ; le plus souvent il passe à l'état chronique. On le voit néanmoins, dans quelques cas rares et peu intenses, arriver spontanément à une solution satisfaisante en deux ou trois septénaires. Entre plusieurs exemples que nous avons observés dans le but de connaître la marche de la maladie, et de savoir si l'art devait nécessairement intervenir pour la combattre, nous citerons le plus récent ; c'est celui d'une blanchisseuse âgée de vingt et un ans, nommée Briffaut. Cette jeune fille fut atteinte d'une arthritis générale à l'âge de douze ans. Faiblement combattu à l'aide de quelques sangsues et de quelques bains, le rhumatisme ne se dissipa qu'après six mois de durée, ne laissant aucune trace sensible pour la malade. Sa santé était parfaite, lorsque, vers le 20 juin 1843, l'arthritis reparut aux cous-de-pieds et aux genoux, avec fièvre assez vive. L'apparition des règles fit cesser les accidents, mais ils se reproduisirent bientôt, et la malade entra à l'hôtal Beaujon le 13 juillet, n'ayant fait aucun traitement. Cous-de-pieds faiblement tuméfiés et douloureux, articulations des genoux douloureuses et distendues par plus de 100 grammes de synovie ; 96 pulsations, bruit de souffle très-prononcé au premier temps, annonçant un rétrécissement auriculo-ventriculaire, produit sans doute par une endocardite datant de la première affection rhumatismale. État satisfaisant des voies digestives. D'après le dire de la malade, l'état des articulations s'améliorait ; le nitrate de potasse n'était donc point indiqué ; l'ancienneté de l'endocardite laissait peu d'espoir de modification ; nous prescrivîmes une infusion pectorale et des potages. Un peu de transpiration s'établit. La fréquence du pouls diminua. Les cous-de-pieds et les genoux s'améliorèrent graduellement, le poignet droit seul se tuméfia un peu le 16

juillet; la malade mangeait le dixième. Les jours suivants, le gonflement de toutes les articulations était dissipé, et le 23 juillet la fille Briffaut en assez bon état pour sortir de l'hôpital et reprendre son travail, après trente-trois jours de maladie et treize de séjour à l'hôpital. Ne ressentant aucune douleur au cœur, elle refusa l'application de tout exutoire sur cette région.

Nous nous sommes contenté de l'expectation ou de l'usage de flanelle et de taffetas gommé, d'embrocations huileuses calmantes, de bains de vapeur, etc.; et nous n'avons jamais prescrit le nitrate de potasse dans des cas aussi légers que celui que nous venons de rapporter, ou quand il y avait tendance à une amélioration spontanée.

On sait que l'arthritis est rarement aussi bénigne; qu'elle ne se borne pas toujours à affecter trois ou quatre articulations, qu'elle les envahit toutes successivement, quelquefois même presque toutes en même temps, et qu'elle constitue, dans le plus grand nombre de cas, une maladie des plus douloureuses, et l'une de celles qui réclament le plus impérieusement les secours de la thérapeutique. Mais auxquels doit-on recourir?

Les antiphlogistiques, si évidemment indiqués contre l'arthritis aiguë par l'état riche, plastique et couenneux du sang, dans lequel les recherches chimiques de MM. Andral et Gavarret ont fait voir l'existance d'une surabondance de fibrine; les antiphlogistiques finissent par dissiper la maladie, mais sont souvent suivis d'une longue convalescence. Employées coup sur coup, comme le dit M. Bouillaud, les saignées ont l'avantage d'attaquer les invasions successives et coup sur coup du rhumatisme, et le font cesser avec plus de rapidité que quand elles sont éloignées les unes des autres. Mais avec ce traitement la maladie est encore d'une certaine durée et la convalescence un peu longue; enfin, outre que les émissions sanguines répétées n'arrêtent pas l'invasion successive du mal, et retirent du sang sans modifier celui qui reste, elles ne conviennent pas à toutes les constitutions.

Les stupéfiants, tels que le stramonium et la belladone, employés par de Kirchoff et Blackett (*Bibliot. thér. de Bayle*, vol. II), peuvent être dangereux. L'opium, prescrit dans plusieurs cas par M. Piedagnel, ne m'a pas semblé d'un avantage incontestable. Le colchique guérit quelquefois, mais occasionne souvent des diarrhées rebelles. L'émétique à haute dose, si utile dans certaines pneumonies aiguës, est généralement moins employé contre le rhumatisme. Pour moi, je l'ai vu, dans un cas d'arthritis intense et sans complication, suivi d'une entérite rapidement mortelle, et caractérisée par une éruption pustuleuse sur tout le canal intestinal, que je ne pus attribuer qu'à l'action directe du tartre stibié, et qui me détermina à rechercher un autre médicament. Les travaux

de Brocklesby, de Macbride et de William White m'indiquaient le nitrate de potasse à haute dose; quelques faits rapportés par Gmelin et par divers auteurs pouvaient me faire redouter l'usage de ce moyen; mais l'expérience des anciens maîtres, celle de plusieurs praticiens distingués, consignée dans le Dictionnaire de MM. Mérat et de Lens, les succès obtenus par M. Gendrin, succès dont me parla M. Aran, qui resta quelques mois interne dans mon service; enfin les propriétés contre-stimulantes sédatives ou tempérantes de ce sel neutre, me déterminèrent à l'essayer. J'exposerai dans ce mémoire les résultats thérapeutiques que j'ai obtenus; j'examinerai dans un autre travail le mode d'action du médicament.

Citons dans une première partie les observations sur lesquelles est basé ce travail; nous verrons ensuite les effets physiologiques et thérapeutiques du médicament.

PREMIÈRE PARTIE : OBSERVATIONS.

Nous divisons en quatre sections, et de la manière suivante, les observations que nous devons faire connaître :

1° Rhumatismes articulaires aigus *simples* traités par le nitrate de potasse seul; 2° rhumatismes articulaires aigus *simples* dans lesquels l'usage du nitrate de potasse se trouve compliqué de l'apparition de quelques épistaxis ou de l'emploi d'émissions sanguines artificielles : elles ont toujours été très-peu abondantes; 3° rhumatismes articulaires aigus *compliqués*, contre lesquels le nitrate de potasse a été employé seul ou conjointement avec la saignée; 4° rhumatismes et rhumatalgies apyrétiques dans lesquels le nitrate de potasse n'a point eu de succès.

§ I. *Rhumatismes articulaires aigus simples traités par le nitrate de potasse seul.*

Ces cas sont au nombre de 16. Il y en a 2 légers, 9 moyens et 5 intenses. Voici quelques exemples de chacune des ces catégories.

1° Cas légers. *Rhumatismes articulaires aigus, nitrate de potasse à haute dose.*

Obs. I. Dondaine, âgé de vingt ans, d'une assez forte constitution, jardinier, travaillant momentanément à la fabrique de céruse de Clichy, entre le 26 janvier 1840 à l'hôpital Beaujon, atteint depuis trois jours de coliques. L'usage de la limonade sulfurique, des bains sulfureux d'abord, puis alcalins, a dissipé graduellement la constipation et les accidents saturnins, lorsque le 30 janvier le genou droit devient douloureux. La fièvre, la rougeur et l'épanchement articulaire indiquent que le mal ne se borne point à une simple arthralgie

saturnine, mais qu'un rhumatisme articulaire aigu se développe. Le malade n'en a jamais été affecté. Limonade sulfurique, onctions avec 30 grammes de baume tranquille et 3 grammes d'extrait de stramoine; envelopper l'articulation de flanelle et taffetas gommé, bouillon.

31 janvier. Ventre libre et indolent, épanchement synovial dans les deux genoux, le gauche est très-douloureux, le droit l'est moins que la veille, insomnie causée par les douleurs; 120 pulsations, bruit de souffle au premier temps, pouvant dépendre autant de l'anémie commune aux cérusiers, que d'une endocardite. 24 grammes de nitrate de potasse pour 3 litres de limonade édulcorée, diète.

1er février. Le malade a bu sa tisane; il n'a pas uriné plus qu'à l'ordinaire, mais il a beaucoup transpiré et il a eu deux garde-robes. Les deux genoux sont douloureux et volumineux ainsi que les articulations des pieds et celles du pouce de la main gauche, peau peu chaude, 112 pulsations. 36 grammes de nitrate de potasse pour 3 litres de décoction de chiendent, bouillon.

2 février. La tisane a été bue, genoux indolents, épanchements diminués, articulations tibio-tarsiennes gonflées et douloureuse, pouce gauche indolent, appétit. Même prescription.

3 février. Amélioration de l'état des diverses articulations, cent quatre pulsations, langue saburrale, appétit, trois garde-robes. Même prescription.

4 février. Les diverses articulations sont presque à l'état normal, 84 pulsations. 30 grammes de nitrate de potasse, soupe.

5 février. Pas de sueur, urine en quantité proportionnelle avec les boissons, garde-robe normale, il ne reste qu'un peu de raideur dans les mouvements de la main gauche, 76 pulsations, pâleur anémique du visage. 24 grammes de nitrate de potasse; trois soupes.

La santé se rétablit complétement les jours suivants; on cesse le nitrate de potasse le 10, et l'on accorde la demie, puis les trois quarts.

20 février. Doudaine sort, ayant recouvré ses forces et ses couleurs. Il ne présente aucun bruit anormal au cœur.

L'anémie saturnine de ce malade contre-indiquait certainement les émissions sanguines; un autre traitement était donc nécessaire. L'efficacité du nitrate de potasse était démontrée le cinquième jour de son emploi.

Obs. II. Chez un malade couché au n° 33 pendant le mois de novembre 1842, les poignets, les genoux, les gaines tendineuses des fléchisseurs de la jambe, les articulations du péroné gauche et l'insertion inférieure du muscle biceps fémoral étaient tuméfiés, rouges et douloureux depuis le 4 novembre. Le nitrate de potasse à la dose de 20 grammes pour deux litres de chiendent fut commencé le 6; le 9, le malade était dans un état satisfaisant, et le 18, il sortait guéri. Un peu de dévoiement ayant eu lieu dès le commencement de la maladie, on ajouta 30 grammes de sirop de pavot blanc à sa tisane. Cette addition fit tolérer le nitrate de potasse, et le dévoiement cessa dès le 8 novembre.

La convalescence de ces deux malades a commencé le quatrième et le troisième jour du traitement.

2° Cas moyens. *Rhumatisme articulaire aigu, nitrate de potasse à haute dose.*

Obs. III. Rigaut, cordonnier, âgé de trente ans, d'une bonne constitution, a été atteint plusieurs fois de rhumatisme articulaire aigu, dont on l'a traité par la saignée; il fut pris, dans le mois de mai 1840, de douleurs articulaires vagues et apyrétiques pour lesquelles il entra à l'hôpital Beaujon le 3 juin. Des applications narcotiques, des bains sulfureux et de vapeur dissipèrent ces douleurs en trois septénaires. Quatre jours après sa sortie, Rigaut est tout à coup repris de douleurs dans les poignets et rentre à l'hôpital Beaujon.

28 juin, deuxième jour de la maladie. Articulations des poignets et des doigts tuméfiées, rouges, douloureuses et complétement immobiles, peau chaude, pouls à 120, bruit de souffle à la base du cœur se prolongeant dans l'artère aorte, peu de soif. 20 grammes de nitrate de potasse dans 2 litres de tisane de chiendent, diète.

29 juin. Le malade a bu sa tisane; un peu de sueur, urine plus abondante, pas de vomissement ni de colique, pas de nouvelles douleurs, poignets moins gonflés, moins rouges et moins douloureux, 104 pulsations. 30 grammes de nitrate de potasse dans 3 litres de tisane, bouillon.

30 juin et 1er juillet. Le nitrate de potasse est toujours toléré, l'amélioration augmente; soupe et bouillon.

2 juillet. Urine abondante, une seule garde-robe, pas de sueurs, 96 pulsations, appétit. 20 grammes de nitrate de potasse, demi-quart.

La convalescence se confirme les jours suivants, et Rigaut sort parfaitement guéri le 20 juillet.

Ce rhumatisme était assez intense sous le rapport de la réaction fébrile; les suivants ont présenté un plus grand nombre d'articulations malades.

Obs. IV. Barthélemy, cordonnier, âgé de trente-six ans, d'une constitution assez forte, plusieurs fois atteint de rhumatismes que l'on a toujours traités par la saignée, en a depuis été affecté en 1838. Cette attaque, la plus courte de toutes, a duré trois semaines. Demeurant comme concierge dans une maison froide et humide, il éprouve une nouvelle atteinte rhumatismale le 14 novembre 1841. La maladie prend cette fois une intensité plus grande que toutes les autres. Des cataplasmes sont appliqués sur les jointures douloureuses, et, quelques jours après, Barthélemy se rend à l'hôpital Beaujon.

20 novembre, sixième jour de la maladie. Facies animé, couvert de sueur; épaule gauche et poignets tuméfiés, douloureux, immobiles, hydarthrose douloureuse du genou gauche, articulation iléo-fémorale droite douloureuse et immobile, cous-de-pieds rouges, tendus, immobiles et douloureux, peau chaude, pouls large et dur donnant 120 battements, cœur normal, respiration libre, soif vive, langue muqueuse, humide, anorexie, ventre indolent, urine un peu rare, jumenteuse, déposant d'abondants cristaux d'acide urique. 24 grammes de nitrate de potasse dans 3 litres d'infusion pectorale, diète.

21 novembre. Le malade a bu sa tisane; tolérance complète, sueurs modérées, pas de douleurs nouvelles, diminution des anciennes.

Les douleurs s'amendent rapidement les jours suivants, et Barthélemy demande sa sortie après quatre jours de traitement.

Obs. V. Lanneau, âgé de dix-huit ans et déjà rhumatisant, entre le 17 juin 1841, atteint, depuis le 14, d'arthritis qui occupe les poignets, les genoux, les cous-de-pieds et les orteils. Il commence le 18 le nitrate de potasse à la dose de 30 grammes. Tolérance, diminution graduelle des douleurs, aucune nouvelle ne se développe et, dès le 22, le pouls est tombé de 100 à 84 battements, le sommeil se rétablit. Le 23, cinquième jour de traitement, guérison, cessation du traitement. Sortie le 25 juin parfaitement guéri.

Obs. VI. Derter, âgé de trente ans, entré en juillet 1842, le neuvième jour de son arthritis, a été également guéri le cinquième par le nitrate de potasse, dont la dose a été portée de 24 à 30 grammes.

Obs. VII et VIII. Deux femmes ont été guéries le septième jour du traitement. La première, nommée Personne, âgée de vingt-deux ans, pendant le mois de novembre 1840. Elle était au troisième jour de sa maladie. Le nitrate de potasse fut porté de 14 grammes à 20, partie en pilules et partie en solution dans la tisane. La femme Marie, âgée de trente-un ans, était au quatrième jour de sa maladie, quand, le 25 décembre 1842, le traitement fut commencé. Dès le 1er janvier, son état était satisfaisant. Elle prenait chaque jour 30 grammes de nitrate de potasse. Le 4, elle mangeait le quart; le nitrate de potasse était cessé, et la sortie s'effectua le 19 le pouls était descendu de 92 à 48, battements.

Obs. IX. La guérison est survenue après huit jours de traitement chez Bernard, terrassier, âgé de soixante-un ans, anciennement affecté de rhumatisme et conservant un bruit de souffle au premier temps. L'usage du nitrate de potasse fut commencé à la dose de 20 grammes, le 17 septembre, dixième jour de la maladie, et porté graduellement à 40 grammes dans 2 litres de limonade. Les principales articulations supérieures et inférieures étaient affectées. Dès le 21 septembre, quatrième jour du traitement, le pouls était tombé de 88 à 72 battements. Deux jours après la convalescence était assurée.

Obs. X. Chez Marquion, palefrenier, âgé de vingt-un ans, la maladie, non moins intense, était arrivée à sa période de convalescence le neuvième jour de l'administration du nitrate de potasse. Ce sel, commencé à 30 grammes le neuvième jour de la maladie, avait été porté graduellement à la dose de 60 grammes dans 4 à 6 litres de limonade. Les urines furent abondantes, proportionnées à la quantité des boissons, et les sueurs en même temps très-fortes, excitées sans doute qu'elles étaient par la chaleur du mois d'août. Il n'eut que quelques selles molles, mais pas de dévoiement. Nous ne tenons pas compte d'une épistaxis qui se manifesta quand l'amélioration était entièrement prononcée et le pouls tombé de 96 à 72 battements.

Obs. XI. Ce fut le dixième jour seulement de l'administration du nitrate de potasse que la convalescence eut lieu chez Boucher, journalier, âgé de trente-deux ans. L'usage du nitrate de potasse fut commencé chez lui le onzième jour de la maladie, et porté de 30 à 60 grammes. Le malade, entré le 19 décembre 1840, eut une faible recrudescence les 2 et 3 janvier, mais sortit le 19 parfaitement guéri.

Chez les malades de cette catégorie le nitrate de potasse a été donné,

aux sept premiers, à la dose de 20 à 30 grammes, et à la dose de 30 à 60 chez les deux derniers, pour guérir, terme moyen, en six jours et demi, des rhumatismes dont le traitement a été commencé après six jours trois quarts d'invasion.

3° *Cas intenses. Rhumatismes articulaires graves traités par le nitrate de potasse seul.*

Cinq malades sont rangés dans cette catégorie, soit par rapport à la gravité de l'état général, soit à cause de l'intensité de l'arthritis qui a déterminé l'emploi presque constant de doses élevées de nitrate de potasse. Comme pour la précédente catégorie, nous nous contenterons d'esquisser celles de nos observations dont la marche a présenté le moins d'incidents, en réservant une description plus étendue à celles qui ont offert le plus d'intérêt. Nous les classerons d'après le nombre de jours qui ont été nécessaires à l'arrivée de la convalescence après l'administration du nitrate de potasse.

Obs. XII. Clairet, marchand de vins, âgé de quarante-quatre ans, d'une assez grande taille et d'une forte constitution, sujet à ressentir une douleur rhumatismale à l'épaule droite que son habitation humide fait revenir de temps en temps, se portait très-bien lorsque, le 30 janvier 1842, ses cous-de-pieds devinrent le siége de douleur et de gonflement, les autres articulations se tuméfièrent successivement; un bain ne produisit aucun amendement, et le malade entra le 5 février à l'hôpital Beaujon.

6 février, septième jour de la maladie. Les articulations des pieds, des cous-de-pieds, des genoux et des hanches sont gonflées et tellement douloureuses que toute cette partie inférieure du corps est immobile et comme frappée de paraplégie, les gaines tendineuses de la région postérieure des genoux tuméfiées et douloureuses à la pression, la peau de ces parties n'est pas plus rouge que dans l'état normal, mais elle est rouge à l'épaule et au poignet droits, qui sont également rhumatisés; insomnie depuis plusieurs jours; 120 pulsations, cœur normal, respiration libre, peau brûlante, soif, langue blanche, constipation, urine jumenteuse, et fortement briquetée. 30 grammes de nitrate de potasse pour trois litres d'infusion pectorale, diète.

7 février. Tolérance. Même prescription.

8. Articulations inférieures moins douloureuses et plus mobiles, les supérieures plus rouges et plus tuméfiées, l'épaule gauche et les articulations des mains rhumatisées; 112 pulsations. 40 grammes de nitrate de potasse.

9. Sueurs, pas de garde-robe, rêvasseries sans céphalalgie, douleur à l'appendice xyphoïde, oppression, cœur et poumon dans un état satisfaisant, cent pulsations, amélioration très-notable de toutes les articulations, urine limpide, citrine, 1024 de densité, 2 degrés de plus qu'à l'entrée du malade; elle ne dépose plus d'acide urique ni d'urate, (sa densité est augmentée par le nitrate de potasse qu'elle tient en dissolution. 40 grammes de nitrate de potasse; lait.

10. La tisane cause quelque dégoût, sueurs abondantes, pas de garde-

robes, point de céphalalgie ni de rêvasserie, un peu de sommeil; l'état des articulations supérieures s'améliore, 84 pulsations. 30 grammes de nitrate de potasse; potages.

13. La convalescence paraît établie, 84 pulsations; le malade se lève, on cesse le nitrate de potasse ; demi-quart.

14, 15, 16 et 17. Le pouls tombe à 70 et 62, l'état satisfaisant se soutient. Un peu de malaise et d'insomnie a lieu les jours suivants, probablement sous l'influence de quelques écarts de régime; les articulations et le cœur sont dans l'état normal, le pouls reprend un peu de fréquence (96), l'appétit se maintient. Le mieux se rétablit le 21 février, et Clairet sort le 22 pour rentrer dans sa famille.

Obs. XIII. Ce fut aussi après le septième jour de l'usage du nitrate de potasse donné à la dose de 30 grammes que Vournisson, domestique, âgé de vingt-cinq ans, sujet au rhumatisme, parvint à la convalescence. Sa maladie avait commencé le 10 février 1842. Un purgatif avait été pris sans amélioration. Les articulations des membres supérieurs et inférieurs étaient affectées, lorsque l'usage du nitrate de potasse fut commencé le 18 février. La saison froide et les imprudences du malade retardèrent sa sortie jusqu'au 21 mars.

Obs. XIV. Il fallut dix jours de l'usage du nitrate de potasse pour que Lecomte, ferblantier, âgé de dix-huit ans, d'une constitution athlétique, entrât en convalescence. Il était au dixième jour de sa maladie, quand il commença son traitement, le 8 novembre 1840. Donné à la dose de 30 grammes pour trois litres d'infusion pectorale, le sel fut porté graduellement à 60 grammes le 16, puis diminué de quantité dès le lendemain, l'amélioration s'étant manifestée. Il y eut quelques sueurs, point de garde-robes; l'urine, qui contenait un excès d'urée à l'entrée du malade, en présenta encore quelques jours après, et de 96 le pouls descendit le 20 novembre à 46 battements. Il en avait 56 lorsque Lecomte sortit parfaitement guéri le 26 novembre.

Obs. XV. Dix jours de traitement furent également nécessaires à Joséphine pour arriver à sa convalescence. Cette fille, âgée de vingt-deux ans, domestique, d'une constitution moyenne, fut prise, le 9 septembre 1840, de douleurs rhumatismales qu'elle combattit inutilement par l'application de quelques sangsues. Entrée à l'hôpital le 14, son rhumatisme était général et accompagné d'une réaction fébrile marquée par 120 pulsations dures et fortes. Le nitrate de potasse, donné de suite à la dose de 45 grammes pour trois litres de tisane, fut élevé à celle de 60 pour quatre litres dès le quinze septembre. Des sueurs extrêmement abondantes eurent lieu, et s'accompagnèrent même d'une éruption eczémateuse et de quelques sudamina, malgré la température froide. Quelques nausées sans dévoiement et sans autre dérangement de l'appareil digestif se manifestèrent d'abord et furent suivies d'une tolérance complète. Ses articulations étaient complétement indolentes le 23 septembre, une légère cyanose sans état morbide du cœur se remarquait au visage, le pouls donnait encore 104 battements. Ce ne fut qu'après la cessation du traitement que cette fréquence diminua. Il était normal quand, parfaitement rétablie, Joséphine sortit le 30 octobre.

Obs. XVI. Dix jours de traitement furent aussi employés par Balaka pour arriver à une première convalescence. Ce menuisier, âgé de dix-huit ans, d'une assez forte constitution, jouissait d'une bonne santé lorsque, après une course

fatigante il fut pris, le 13 juillet 1840, de douleurs rhumatismales. La plupart des articulations supérieures et inférieures devinrent successivement malades. Un état saburral accompagné de rapports acides existait lorsque l'usage du nitrate de potasse fut commencé le 19 juillet, sixième jour de maladie, à la dose de 32 grammes pour quatre litres de tisane de chiendent. Un dévoiement abondant et des sueurs copieuses eurent lieu; le nitrate de potasse fut porté à 40 grammes. Le 29 juillet, les articulations étaient dans un état satisfaisant, les garde-robes presque normales, les sueurs dissipées, le pouls de 104 était tombé à 84, l'appétit se faisait sentir et la convalescence s'établissait. La dose du nitrate de potasse fut diminuée. Une rechute eut lieu le 6 août; le nitrate de potasse fut porté à 60 grammes, il ne produisit cette fois que des sueurs et des garde robes très-modérées. Le 15 août, l'état général était satisfaisant, le rhumatisme guéri, le pouls descendit graduellement à 60 battements et, le 4 septembre, Balaka quitta l'hôpital complétement guéri.

La tolérance pour le nitrate de potasse s'était établie chez ce malade, malgré le mauvais état de l'appareil digestif. Nous avons cherché depuis à favoriser cette tolérance à l'aide du sirop diacode. Ce moyen a eu le succès que nous en attendions.

Chez les cinq malades de cette catégorie, le nitrate de potasse a été porté aux doses de 30 à 40 et même 60 grammes pour guérir, terme moyen, en huit jours et demi, des rhumatismes intenses dont l'invasion, terme moyen, datait de plus de sept jours.

§ II. *Rhumatismes articulaires simples traités par le nitrate de potasse, et dans le cours desquels des épistaxis sont survenues, ou des émissions sanguines ont été pratiquées.*

Les observations de thérapeutique ne peuvent avoir de valeur réelle que quand le médicament examiné a été prescrit seul. C'est la seule manière d'apprécier et de reconnaître son action propre, et de la distinguer de celle des autres agents avec lesquels il s'est trouvé accidentellement combiné. Ces considérations nous ont déterminé à ne point confondre avec les précédentes la catégorie de faits que nous allons examiner. Nous nous occuperons d'abord des épistaxis, puis ensuite des saignées artificielles.

Nous avons observé des épistaxis chez plusieurs autres malades; mais elles étaient de quelques gouttes, et par conséquent trop peu abondantes pour avoir de l'importance. La quantité de sang étant plus considérable dans le cas que nous allons esquisser, nous avons dû l'examiner séparément.

Obs. XVII. Potain, cuisinier, âgé de trente-six ans, d'une forte constitution, n'a jamais eu d'autre maladie qu'un rhumatisme articulaire aigu dont il a été traité en 1835 à l'Hôtel-Dieu. Six larges saignées, pratiquées en quatre

jours, le mirent en état de retourner chez lui le dixième, mais il y resta trois mois convalescent. Repris de rhumatisme le 21 juillet 1840, il entre à Beaujon le 27 du même mois, le rhumatisme occupant les membres inférieurs seulement. Le nitrate de potasse est prescrit d'abord aux doses de 18 et de 30 grammes; des sueurs assez abondantes accompagnées d'eczema, et quelques garde-robes modérées ont lieu. Le rhumatisme se porte des articulations inférieures aux supérieures; le nitrate de potasse est élevé aux doses de 40 et 50 grammes. Des épistaxis de 2 et 3 onces se manifestent le 2 et le 3 août; elles diminuent la céphalalgie, facilitent le sommeil, mais agissent peu sur l'arthritis. Une exacerbation nouvelle se développe le 5 août; la dose du nitrate de potasse est portée le 7 à 60 grammes. L'affection s'amende le 11, quinzième jour de l'usage du nitrate de potasse, et vingt-deuxième de l'invasion de la maladie; les douleurs ne reparaissent plus, et l'on diminue graduellement l'usage du nitrate de potasse. Le pouls, qui donnait 100 battements au commencement du traitement, en avait encore 80 le 15; il était normal quand Potain sortit en très-bonne santé le 20 août.

Ce rhumatisme, traité par le nitrate de potasse, est celui dont la guérison s'est fait le plus longtemps attendre : les épistaxis n'ont point évidemment favorisé sa marche. Voici un cas où une saignée n'a pas eu plus d'avantage.

Obs. XVIII. Brochard, domestique, âgé de vingt-cinq ans, d'une forte constitution, fréquemment affecté de douleurs aux épaules, est pris le 9 novembre 1840 d'un rhumatisme aigu qui envahit successivement les diverses articulations. Une saignée est pratiquée le 12 sans amélioration; le malade entre le 13 à Beaujon. Le nitrate de potasse est commencé le 14, cinquième jour de la maladie; on élève graduellement la dose du sel potassique de 30 à 60 grammes; des sueurs abondantes ont lieu, le canal intestinal tolère le médicament; l'amendement dans les symptômes se montre le 23 novembre, neuvième jour de l'administration du médicament. Une rechute a lieu le 1er décembre; le nitrate de potasse est repris de nouveau. Donné en solution et en pilules, ces dernières sont vomies, la solution est tolérée. Enfin, la guérison est complète le 10, et la sortie accordée le 12, Brochard mangeant le quart de la portion. Son pouls était tombé de 84 à 68 battements.

Nous sommes loin de penser que la saignée pratiquée au commencement de la maladie ait pu prédisposer le malade à la rechute ; mais nous ferons observer que l'émission sanguine n'a point empêché la première période de rhumatisme de durer neuf jours, et de dépasser la moyenne ordinaire du traitement par le nitrate de potasse. Voici des cas plus favorables.

Obs. XIX. Raulin, tapissier, âgé de dix-huit ans, d'une bonne constitution, est atteint d'arthritis le 23 juin 1841. On le saigne le 28, il entre à l'hôpital le 30. Les articulations sont moins douloureuses, et l'amélioration est annoncée par le nuage critique que l'urine donne après l'addition de l'acide nitrique. Expectation. Le 2 juillet, les jointures inférieures sont libres, mais les supé-

rieures envahies; on donne le nitrate de potasse à la dose de 30 grammes; tolérance complète; amélioration et appétit le 4, guérison le 5, neuvième jour de l'invasion de la maladie, troisième jour de l'usage du nitrate de potasse. Sortie le 8. Le pouls était descendu de 96 à 60.

Obs. XX. Denis Thibaut, journalier, âgé de dix-neuf ans, d'une constitution athlétique, entre dans une salle de chirurgie le 9 juin 1840 pour une contusion qu'il a reçue à la jambe. On lui pratique une forte saignée. Le 12, une arthritis fébrile intense survient sous l'impression d'un refroidissement; la maladie augmente, on donne le 14 et les jours suivants le nitrate de potasse aux doses de 32, 48 et 60 grammes; des transpirations s'établissent; quelques garde-robes liquides peu abondantes ont lieu le 16 et le 17; le 20, huitième jour de l'invasion, sixième du traitement, convalescence. Sortie le 29 juin. Le pouls ne donnait que 60 battements; on en comptait 96 à l'entrée du malade.

La prompte application du nitrate de potasse au traitement de ce malade a dû avoir autant d'influence au moins sur sa guérison que la saignée en quelque sorte préventive qu'on lui avait pratiquée. Voici quatre cas dans lesquels la saignée a été faite après l'invasion du rhumatisme. Ses avantages ont été variés.

Obs. XXI. Mme B..., jeune femme d'une constitution peu forte, et récemment accouchée, est prise de rhumatisme articulaire pendant le mois de juin 1840. Une saignée est pratiquée sans amendement notable. Le lendemain, troisième jour de la maladie, nous commençons, avec mon honorable confrère M. le docteur Moret, l'usage du nitrate de potasse à la dose de 30 grammes dans trois litres de limonade; dès le troisième jour du traitement, la malade était convalescente.

Il nous eût été difficile, à cause de sa constitution et de sa famille, de pratiquer à cette dame plusieurs saignées.

Obs. XXII. Loliorel, terrassier, âgé de trente ans, d'une constitution moyenne, atteint plusieurs fois de rhumatisme, en est de nouveau affecté le 1er avril 1842. Il entre à l'hôpital Beaujon le 6. La plupart des articulations sont rhumatisées; le pouls est à 100. On pratique une saignée de douze onces (sang riche et couenneux), et l'on prescrit le nitrate de potasse à la dose de 20, puis de 30 grammes. Sueurs, point de garde-robes, urines denses (1034) peu abondantes, briquetées et très-acides; le 10, convalescence; épistaxis; cessation du nitrate de potasse, dixième jour de la maladie et quatrième du traitement; 14 avril, sortie; pouls normal.

La saignée a été incontestablement utile chez ces deux malades; mais elle le fut un peu moins au suivant, auquel on la pratiqua dans le double but du traitement et de l'examen des modifications que le sang éprouve par le contact et l'action du nitrate de potasse absorbé; malheureusement la deuxième saignée, qui devait être comparée à la première, a été jetée. L'observation prise dans le service de mon excellent collègue,

M. Renaudin, service dont j'étais momentanément chargé, a été recueillie par MM. Sicard et Contour, internes de l'hôpital.

Obs. XXIII. Demousseau, âgé de vingt-sept ans, marchand de volailles, d'une forte constitution, n'a point eu d'arthritis, mais avait éprouvé, vers la fin de septembre 1842, des douleurs sciatiques très-vives auxquelles succédèrent, le 27 de ce mois, des douleurs articulaires qui s'aggravèrent chaque jour, et décidèrent le malade à entrer à l'hôpital Beaujon, s'étant contenté de prendre quelques bains.

1er octobre, rhumatisme intense des articulations scapulo-humérales, radio-cubitales, fémoro-tibiales et tibio-tarsiennes; 100 pulsations larges et dures. — Saignée de quatre palettes et demie; 30 grammes de nitrate de potasse pour trois litres d'infusion pectorale; diète.

2, sang riche, caillot couvert d'une couenne épaisse et consistante; pas de selles, pas d'urine surabondante, pas de sueur; même état des articulations. — Continuation du nitrate potassique.

3, tolérance du nitrate de potasse; 100 pulsations; amélioration de l'état des articulations tibio-tarsiennes. Les genoux et les coudes sont plus douloureux, le rhumatisme a envahi les poignets. — 36 grammes de nitrate de potasse; un bouillon.

4, tolérance; légère diminution de la fréquence du pouls; genoux et cou-de-pieds mieux, augmentation des douleurs des poignets. Même traitement.

5, tolérance; amélioration; 80 pulsations.

6, plusieurs selles liquides; 76 pulsations; les articulations du bras gauche seules sont encore un peu doulereuses. On fait pratiquer une saignée de 150 grammes pour la comparer avec la première. — 24 grammes de nitrate de potasse; potages.

7, point de diarrhée; convalescence. On a jeté le sang malgré nos expresses recommandations.

8, état satisfaisant; 60 pulsations; cessation du nitrate de potasse; demi-quart.

9, 10 et 11, état satisfaisant de l'appétit et des mouvements articulaires.

13 et 14, quelques douleurs dans les hanches. — 20 grammes de nitrate de potasse; le quart.

16, Demousseau sort parfaitement guéri.

Si l'on compare cette observation avec celles des catégories précédentes on verra que la saignée n'a pas eu d'influence bien notable sur la marche de la maladie, puisque celle-ci est seulement arrivée à la convalescence le onzième jour de l'invasion et le huitième du traitement. Le nitrate de potasse employé seul a souvent été plus avantageux. Les ventouses ont eu de l'utilité dans le cas suivant, qui était compliqué d'endo-péricardite.

Obs. XXIV. James (Alphonse), garçon marchand de vin, âgé de dix-sept ans, d'une constitution lympathique, plusieurs fois atteint de douleurs légères et rhumatismales des membres inférieurs, éprouve le 30 novembre 1842 des douleurs aiguës, qui envahissent successivement les diverses articulations. Une saignée du bras est pratiquée le 2 décembre, des sangsues appliquées

les jours suivants aux pieds et aux poignets; il n'y a point d'amendement; le malade est apporté le 5 à l'hôpital Beaujon, salle Laennec.

6 décembre, la plupart des articulations supérieures et inférieures sont fortement rhumatisées, douleur et voussure de la région précordiale, bruit de souffle au premier temps. Décubitus impossible sur le côté droit, assez facile quand le malade s'incline un peu sur le gauche, mais se faisant avec moins de gêne et de douleur sur le dos; 100 pulsations.—Six ventouses sur la région du cœur; elles donnent plus de 160 grammes de sang. Le 7, point d'amélioration; 112 pulsations; 30 grammes de nitrate de potasse pour trois litres de tisane. Le lendemain, un peu de moiteur, urines plus abondantes, douleurs moindres; 100 pulsations. 9, douleurs moindres, épanchements des genoux diminués; même état du cœur, 96 pulsations. 10, l'amélioration augmente, bruit de frottement précordial accompagné d'un peu de douleur, 72 pulsations; quatre ventouses. 11, état satisfaisant; 10 grammes de nitrate de potasse. Cessation du traitement le 12. Le décubitus se fait sur les deux côtés le 14. Un reste de sentiment d'embarras dans la région précordiale détermine l'application d'un vésicatoire volant le 17. James sort parfaitement guéri le 20 décembre. Sa convalescence avait commencé le treizième jour de sa maladie, et le cinquième de l'usage du nitrate de potasse, aidée sans doute de l'action des ventouses appliquées sur la région précordiale, mais fort peu favorisée par les saignées antérieures.

Les huit malades qui occupent cette catégorie ont pris de 24 à 60 grammes de nitrate de potasse le 7e jour 1/4, terme moyen, de l'invasion de la maladie, pour guérir le 7e, nombre moyen des jours qu'ils ont fait usage du sel potassique. Ce résultat général n'a rien que d'ordinaire. Mais si l'on examine les faits qui le donnent, on verra qu'il n'en peut surgir qu'une idée imparfaite du traitement mixte du rhumatisme par la saignée et le nitrate de potasse. La proportion, pour être bien établie, aurait besoin d'avoir pour éléments des faits plus comparables et plus nombreux. Les observations XXI et XXII appréciées séparément, donneraient en effet le jugement le plus favorable de ce mode de traitement. Nous reviendrons sur ce sujet.

§ III. *Emploi du nitrate de potasse dans le rhumatisme articulaire aigu compliqué.*

Si l'on ne peut admettre, avec Galien, qu'une cause spéciale, non démontrée, voyage sous le nom de ῥεῦμα (voyez le mot FLUXION du *Dict. de méd. et de chir. prat.*), pour produire les rhumatismes et les catarrhes, on ne peut nier du moins que l'influence sous laquelle l'arthritis se développe ne prédispose également plusieurs tissus à l'inflammation, et n'imprime assez profondément son cachet sur l'économie, pour rendre facile le retour des accidents. Il est aisé, sans invoquer l'existence de cet inconnu, de se rendre compte des phlegmasies qui envahissent

successivement les diverses articulations dans l'arthritis aiguë. Cet envahissement des membranes synoviales dépend, soit de leur identité de tissu, ce qui est commun aux systèmes fibreux, séreux, muqueux, etc., soit de ce qu'elles ont été simultanément impressionnées par la même influence, soit de ce que la cause morbide commune trouve chez certains individus une prédisposition organique à l'arthritis, comme chez d'autres elle rencontre une prédisposition à la pleuro-pneumonie, etc. Cette manière de voir peut s'accommoder parfaitement avec les constitutions médicales et les épidémies. Au reste, ce n'est point ici le lieu de nous occuper de cette grave question de pathologie générale. Disons seulement que, dans le rhumatisme, la modification inflammatoire s'étend quelquefois en même temps à divers tissus. Nous l'avons déjà vue gagner les membranes du cœur, fait habilement observé par M. Bouillaud; nous la verrons envahir d'autres systèmes de l'économie, et marcher avec l'inflammation de plusieurs organes dans les observations que nous allons rapidement esquisser, pour restreindre le plus possible ce travail.

Obs. XXV. *Rhumatisme et diarrhée.* — La femme Narac, prise de rhumatisme articulaire aigu le 20 juin 1843, entre à Beaujon le 1er juillet, ayant en outre la langue saburrale, le ventre faiblement sensible à la pression ombilicale, des selles séro-muqueuses abondantes, sans ténesme et sans symptômes de dyssenterie. Nous ajoutons 30 grammes de sirop de pavot blanc aux 30 grammes de nitrate de potasse dissous dans trois litres d'infusion pectorale. La diarrhée et le rhumatisme sont en voie de guérison le 10 juillet, lorsqu'une rougeole se développe et fait suspendre le traitement.

Quand du dévoiement existe ou survient chez les malades soumis, dans le rhumatisme, à l'usage du nitrate de potasse, nous ajoutons du sirop de pavot blanc à la tisane, et la tolérance s'établit.

Obs. XXVI. *Rhumatisme et pleuro-pneumonie.* — Un allemand, cordonnier, âgé de trente ans, d'une constitution nerveuse et lymphatique, atteint le 31 janvier 1841 de pleuro-pneumonie gauche et de rhumatisme articulaire aigu d'une médiocre intensité, entre à l'hôpital Beaujon le 4 février. Anxiété, 42 respirations, 84 pulsations.—Saignée, ventouses. La saignée est répétée le 5, sang riche et couenneux. Le 6, amélioration notable de la pleuro-pneumonie, articulations des épaules très-douloureuses et tuméfiées; 108 pulsations, l'urine (1032 de densité) donne de très-beaux cristaux de nitrate d'urée par l'addition d'un excès d'acide nitrique; 30 grammes de nitrate de potasse pour deux litres d'infusion pectorale; 3 ventouses à la base du côté gauche. 7, nuage critique, formé par l'addition de quelques gouttes d'acide nitrique dans l'urine; amélioration de la pleuro-pneumonie, persistance des douleurs rhumatismales; continuation du nitrate de potasse à la dose de 15 grammes, la malade ne pouvant prendre qu'un litre de tisane. 11, articulations libres; 72 pulsations. 12, nouveau nuage critique. 14, quelques douleurs aux fausses

côtes gauches; 84 pulsations; ventouses. 15, anxiété nerveuse, cessation du nitrate de potasse; soupes; potion avec liqueur d'Hoffmann. 18, état satisfaisant. 22, pouls normal; le quart; convalescence établie.

La saignée, qui a eu tant d'influence pour guérir la pleuropneumonie de ce malade, n'a pas sensiblement diminué l'arthritis. Le nitrate de potasse, même à petite dose, a été plus efficace.

Voici un fait curieux dans lequel la pleuro-pneumonie s'est développée, quand, depuis plusieurs jours, le rhumatisme articulaire, traité par le nitrate de potasse, était entièrement guéri. La phlegmasie thoracique a cédé à l'usage du tartre stibié à haute dose.

Obs. XXVII. *Rhumatisme, puis pleuro-pneumonie.* — Bontet, maçon, d'une forte constitution, est pris, le 14 décembre 1840, d'un rhumatisme articulaire aigu, qui acquiert une grande intensité; pouls à 96. Le nitrate de potasse, commencé à la dose de 40 grammes le 18 décembre, est graduellement porté à 60. Sueurs abondantes; garde-robes normales et guérison de l'arthritis le 25; 72 pulsations; nitrate de potasse 30 grammes. Le pouls descend à 60 battements. 30 déc., refroidissement pendant la nuit, développement d'une pleuro-pneumonie gauche des plus intenses. Souffle tubaire, crachats safranés; pouls 104. Potion stibiée à la dose de 30, puis 40 centigrammes. Amélioration graduelle des symptômes; convalescence le 5 janvier. Sorti le 24.

Le nitrate de potasse n'a pas préservé ce convalescent de rhumatisme, du développement d'une pleuro-pneumonie, de même qu'il n'a pas empêché les malades suivants de contracter d'autres phlegmasies pendant le traitement de l'arthritis; aussi constaterons-nous la nécessité de la saignée dans plusieurs cas dont nous allons faire l'exposition succincte.

Obs. XXVIII. *Rhumatisme, endocardite, puis méningite.* — Le malade dont il s'agit, et dont on peut lire l'observation à la page 54 de ce volume, était arrivé au douzième jour de son affection rhumatismale, huitième de l'usage du nitrate de potasse, et il entrait en convalescence, quand une méningite se développa. Fallait-il continuer le nitrate de potasse? nous avons pensé le contraire; et le résultat du traitement a justifié l'usage des émissions sanguines. Il est fâcheux que dans le cas suivant on ait, contre notre volonté formelle, négligé d'y avoir recours.

Obs. XXIX. *Rhumatisme aigu et double sciatique, puis méningite suivie de mort.* Lansquenet, âgée de vingt-sept ans, couchée à la salle Sainte-Thérèse, pour une double sciatique et un rhumatisme aigu des cou-de-pieds, des genoux et des épaules, suite de refroidissement, est mise à l'usage du nitrate de potasse à la dose de 30 grammes le 5 juin, huitième jour de la maladie. L'arthritis s'amende vers le 10 juin, la sciatique persiste; embrocations lauda-

nisées. Diminution des douleurs. Le lendemain la fièvre est diminuée d'intensité, mais la malade se plaint d'une vive céphalalgie, la nuit a été agitée de délire, les facultés ont repris leur netteté. Je recommande de pratiquer une saignée le soir au moment du redoublement fébrile et si le délire devient imminent. Les accidents cérébraux ont lieu le soir, on met des sinapismes et la camisole de force à huit heures, et l'on néglige d'avertir l'élève de garde. A onze heures le délire devient furieux, on a la coupable négligence de ne point s'occuper de la malade, placée dans une salle reculée du centre du service. Nous la trouvons le lendemain 12 sans connaissance; le visage injecté, violet ; le pouls assez dur. Une saignée est pratiquée ; mais la malade expire peu de temps après la visite. On trouve à l'autopsie une injection vive de la pie-mère, accompagnée d'infiltration séreuse, l'arachnoïde opaline dans quelques points, et un épanchement notable dans les ventricules latéraux.

Ces lésions cérébrales sont suffisantes pour expliquer la mort rapide de la malade. Ne sait-on pas en effet que la gravité des altérations cérébrales aiguës et chroniques dépend plutôt de leur rapidité que de leur étendue et de leur intensité ?

Obs. XXX. *Rhumatisme articulaire aigu et myélite.* — Cette malade, dont l'observation est rapportée dans le numéro du 28 juillet 1843 de la *Gazette des hôpitaux*, était au septième jour de sa double affection, et au deuxième seulement de l'emploi du nitrate de potasse quand on en cessa l'usage, qui ne paraissait pas favorable, pour essayer l'opium à haute dose. Plus tard enfin on fit sur la région spinale l'application de ventouses qui donnèrent 350 grammes de sang. L'affection rhumatismale céda ; mais la myélite passa à l'état chronique, et la paralysie des membres supérieurs et inférieurs ne se dissippa qu'incomplétement et avec lenteur par l'emploi des marteaux de Mayor, de l'électricité, etc., etc. Nous croyons que dans ce cas mixte, la saignée eût été préférable dès le début si le diagnostic eût été plus facile. La saignée en effet, qui convenait en même temps à l'inflammation de la moelle épinière et au rhumatisme, aurait attaqué plus opportunément la première affection ; la suite aurait appris s'il y avait nécessité de recourir au nitrate de potasse.

Congestions sanguines et accidents nerveux. — Les effets toxiques du nitrate de potasse, indiqués par Souville, MM. Orfila, Devergie, etc., ont occasionné, à la dose de 30 à 60 grammes, de la cardialgie, des vomissements, des évacuations alvines, des douleurs vives dans le ventre, des syncopes, un affaiblissement du pouls, le froid des extrémités, etc., etc. Il est vrai que dans les cas rapportés par ces auteurs, le sel avait été donné concentré, et qu'il n'agit pas avec cette énergie quand on l'administre étendu, ainsi que l'avait déjà remarqué

M. Devilliers. La solution de 10 à 15 grammes dans un litre d'infusion ne pouvait donc produire aucun accident. Les observations précédentes le démontrent. Cependant, d'après les expériences récentes de MM. Mojon et Rognetta, d'après les opinions des contre-stimulistes italiens, la solution à la dose que nous employons serait mortelle pour les lapins en les hyposthénisant, puisque 3 grammes de nitrate de potasse dissous dans 100 grammes d'eau les foudroient en peu de temps, disent les expérimentateurs que nous venons de citer. Il faut en conclure alors, ce qui est déjà bien connu, que le volume et la variété des espèces animales rend souvent différente l'action des substances vénéneuses. Nous ne croyons pas en effet devoir rattacher à un effet toxique les symptômes cérébraux, soit congestifs, soit nerveux, que nous avons observés sur les trois malades suivants.

Obs. XXXI. *Rhumatisme articulaire aigu, puis congestion cérébrale.* — Bernier, maçon, âgé de dix-neuf ans, d'une bonne constitution et d'un tempérament sanguin, est atteint le 7 novembre 1840 d'un rhumatisme qui devient général et affecte même les articulations vertébrales. Le nitrate de potasse est commencé le 11 à la dose de 20 grammes, et graduellement élevé à 50. Sueurs abondantes et dévoiement dû autant à un état saburral qu'à l'action du nitrate de potasse. Le pouls de 112 tombe lentement à 96. C'est seulement le 22 novembre qu'il devient normal et que la convalescence est confirmée. Le nitrate de potasse est cessé le 24, le pouls n'en continue pas moins à baisser chaque jour, bien que Bernier se trouve dans un état satisfaisant. Le 1er décembre, assoupissement; 48 pulsations; le malade ne prenait point de nitrate de potasse. Il attribue son mal de tête à la négligeance qu'il a eue, contre son habitude, de se faire saigner au printemps dernier. Ventouses derrière les oreilles, donnant 240 grammes de sang assez riche et non couenneux; pédiluves chauds; amélioration; urine chargée d'un excès d'urée le 14 décembre; le pouls revient à 56 les jours suivants, et Bernier a repris sa santé ordinaire le 25 décembre.

On pourra dire que le traitement par la saignée aurait épargné à ce malade la congestion céphalique, d'ailleurs nullement inquiétante, qu'il a éprouvée : cela est probable; mais nous ne croyons pas que les émissions sanguines eussent fait terminer son rhumatisme, très-intense, en moins de douze jours.

Obs. XXXII. *Rhumatisme aigu, ictère, puis délire apyrétique.* — Dérouineau, tailleur, âgé de seize ans, d'une constitution lymphatico-nerveuse, est pris, vers le 15 mai 1840, de douleurs rhumatismales qui l'obligent, par leur aggravation successive, à entrer à l'hôpital Beaujon le 1er juin. Plusieurs articulations sont rhumatisées; les conjonctives sont jaunes, la peau généralement ictérique, l'épigastre indolent, la région hépatique à peine sensible à la percussion; le pouls d'une moyenne consistance donne 96 battements. Le nitrate de potasse, commencé à la dose de 16 grammes, est successivement élevé

à 48. Il est toléré ; deux garde-robes bilieuses le 7 seulement. Le rhumatisme est terminé le 10, l'ictère le 12, et le nitrate de potasse prescrit à doses décroissantes. Le pouls était à 68 le 14, lorsque vers quatre heures de l'après-midi, jusqu'à quatre heures du lendemain matin, étant sans fièvre, le malade se lève, et fait, comme il le dit le lendemain, des folies qui excitent le rire de ses voisins. Tous les organes étaient indolents, l'urine prenait encore une teinte légèrement verdâtre ou bilieuse par l'addition de l'acide nitrique. Cet incident ne se renouvelle point les jours suivants, et le malade ne présente plus à noter qu'une très-faible recrudescence rhumatismale les 11, 12 et 13 juillet, recrudescence qui se dissipe promptement à l'aide de quelques doses de nitrate de potasse, et n'empêche pas Dérouineau de partir pour son pays le 17 juillet, se trouvant dans un état satisfaisant.

Le symptômes nerveux ont été beaucoup plus longs et plus intenses chez les malade dont il nous reste à rapporter l'observation.

Obs. XXXIII. Small, âgé de trente-deux ans, mécanicien chez un dentiste, Anglais d'origine, d'une constitution sèche, autrefois atteint de rhumatisme et d'un état nerveux grave, est pris le 28 octobre 1840, d'une arthritis générale intense, contre laquelle on pratique une saignée et l'on prescrit un purgatif. Le malade n'éprouvant pas de soulagement, entre à l'hôpital Beaujon. Le pouls est à 96 ; le facies est celui d'un homme atteint de *spleen*. On commence le nitrate de potasse le 4 novembre à la dose de 15 grammes, et on l'élève successivement à 60. Le 8, amélioration des douleurs, pouls toujours à 96, mais vibrant et nerveux. 9, augmentation des douleurs rhumatismales, le malade s'en chagrine outre mesure. Le rhumatisme s'améliore, mais l'état nerveux augmente d'intensité. Pouls vibrant, 104 ; facies profondément triste, idées des plus sinistres, présage et désir ardent de la mort, pleurs et gémissements. Évidemment cet état ne tenait pas à une méningite. Sa gravité augmentait encore par la position du malade, qui se trouvait soigné par un médecin qui parlait mal l'anglais, et ne pouvait lui donner les encouragements et les consolations nécessaires. Le docteur Burnet, Anglais d'origine, assista heureusement aux visites pendant quelques jours, causa avec Small, et nous apprit que dans un rhumatisme antérieur, douze ans auparavant, à Rochester, cet homme avait eu des accidents nerveux pareils. Il était évident que le nitrate de potasse n'était pour rien dans la production de l'épiphénomène. Continuation du nitrate de potasse et prescription de pilules composées d'assa-fœtida, de musc et de camphre. Amendement des symptômes nerveux le 22 novembre seulement. Le rhumatisme était en voie de guérison depuis le 12. Quelques douleurs faibles et vagues parcoururent encore plusieurs articulations, de nombreux furoncles envahirent diverses parties du corps et retardèrent la sortie du malade jusqu'à la fin de décembre.

Ce ne sera qu'approximativement que nous pourrons établir les résultats moyens de cette catégorie. Elle se compose bien, comme les précédentes, de rhumatisants ; mais il y a eu chez tous des complications variées qui ont modifié l'emploi du nitrate de potasse ou l'affection rhumatismale elle-même. Ainsi chez Nérac le traitement a été inter-

rompu par la rougeole, et les douleurs rhumatismales se sont prolongées longtemps. Chez la malade de la salle Sainte-Thérèse, le rhumatisme approchait de la convalescence quand la méningite mortelle est survenue; la maladie articulaire aurait peut-être reparu sans la terminaison fatale de la méningite. Chez Small, l'affection nerveuse entraîna quelques négligences dans le traitement du rhumatisme, et celui-ci fut suivi de quelques douleurs arthralgiques qui n'ont eu lieu que très-rarement après la convalescence des autres sujets.

Néanmoins nous pouvons établir *en moyenne* que pour ces neuf malades qui ont pris de hautes doses de nitrate de potasse, le traitement, commencé le huitième jour de l'invasion rhumatismale, a été suivi de convalescence le septième jour et demi.

§ IV. *Rhumatismes et rhumatalgies rebelles au nitrate de potasse.*

Voici les cas principaux dans lesquels le nitrate de potasse a échoué. Nous indiquerons les observations sans en donner les détails. Un cas de rhumatisme articulaire sub-aigu, compliqué d'état goutteux habituel; plusieurs faits de rhumatismes articulaires chroniques et apyrétiques; plusieurs cas de gonite qui ont cédé, soit aux ventouses, soit aux onctions mercurielles, soit à la compression. Le nitrate de potasse a encore échoué dans la pleurodynie et dans les rhumatismes apyrétiques des muscles du cou et des épaules, que l'on combat avec efficacité, dans le commencement de leur développement surtout, par l'emploi des douches de vapeur et des autres moyens qui rétablissent et augmentent la transpiration. Enfin le nitrate de potasse a été impuissant contre ces douleurs vagues qui parcourent, sans exciter de fièvre, les systèmes synoviaux, fibreux, musculaire et nerveux, que Gosse a si bien nommées rhumatalgies, et qui, lorsqu'elles sont devenues habituelles et chroniques, exigent la modification active que déterminent les vésicatoires, etc., ou la perturbation plus prolongée que l'on obtient à l'aide des bains de mer, des eaux sulfureuses, etc., etc.

Tels sont les faits qu'avec la coopération de MM. Dumesnil, Chereau, Reymond, Contour, Duchosal et Arnaud, j'ai recueillis sur le rhumatisme traité par le nitrate de potasse à haute dose, et dont je me suis attaché à retrancher les longueurs et les redites qui auraient fatigué le lecteur. Voyons rapidement les données générales qui en découlent.

DEUXIÈME PARTIE : APERÇU DES EFFETS PHYSIOLOGIQUES ET THÉRAPEUTIQUES DU NITRATE DE POTASSE DONNÉ A HAUTE DOSE DANS LE RHUMATISME ARTICULAIRE AIGU. — CONCLUSIONS.

Administration. — Il est évident, d'après les faits que nous venons d'exposer, que le nitrate de potasse à haute dose est sans inconvénient, et produit au contraire des avantages incontestables dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu. Pour obtenir ces résultats il faut que les malades soient exempts d'irritation inflammatoire grave des voies digestives. L'état saburral, l'ictère faible, apyrétique et sans lésion organique, n'en contre-indiquent pas l'emploi. Nous avons vu ces complications se dissiper, sans moyens spéciaux, pendant que Dérouineau faisait usage du médicament. Il faut enfin le prescrire aux doses de 8, 10 et 15 grammes par litre de tisane, de manière que le malade prenne dans les vingt-quatre heures de 16, 20, 40 ou même 60 grammes du sel potassique. La dose ordinaire est de 30 grammes ; on ne doit arriver à 60 que quand la soif est vive et qu'il devient nécessaire d'accorder 5 ou 6 pots de tisane pour étancher la soif. On peut employer pour véhicule une simple limonade, une infusion de fleurs de tilleul, de fleurs pectorales, de feuilles de petit chêne ou de toute autre plante légèrement aromatique qui s'accommoderait au goût du malade. La tisane sera convenablement édulcorée ; toujours potable à l'hôpital, il est facile de la rendre agréable en ville. On la donne par verre, d'heure en heure ou de demi-heure en demi-heure, selon la quantité qu'on en doit administrer. Le malade la prendra chaude ou froide, suivant son désir : la plupart la préfèrent à cette dernière température.

Si le rhumatisant est peu altéré, on devra porter à 15 grammes la dose de nitrate de potasse par chaque litre de boisson. Plusieurs de nos malades ont pris de cette manière un ou deux pots de cette solution saline édulcorée, sans répugnance. Dans d'autres cas, nous avons fait transformer plusieurs grammes en pilules, et nous avons ainsi évité de prescrire une trop grande masse de liquide. Nous croyons qu'il faut éviter ces modes d'emploi, puisqu'ils équivaudraient aux solutions très-concentrées dont on a signalé les inconvénients.

Appareil digestif. — La tisane de nitrate de potasse, même à 15 grammes, convenablement préparée, n'est pas désagréable ; elle désaltère et passe facilement. Trois de nos malades au plus l'ont prise avec dégoût. Elle était pesante et difficile à digérer pour Joséphine,

mais elle l'avait commencée à la dose de 60 grammes : ce que l'on doit éviter.

Plusieurs de nos malades ont éprouvé, pendant l'usage de cette tisane, du dévoiement. Cette diarrhée s'est passée d'elle-même chez Bernard et chez Potain, tout en continuant l'usage du nitrate de potasse; nous voulions constater par là l'innocuité du médicament. Néanmoins, dans les cas semblables, nous ajoutons par litre de tisane 10 grammes de sirop de pavot blanc pour faciliter la tolérance de l'azotate alcalin. Nous avons constaté le résultat heureux de cette addition. Quelques rhumatisants ont été opiniâtrément constipés en prenant ce sel, même à la dose de 60 grammes. Il a fallu donner des lavements émollients à Small pour vaincre cette constipation. Enfin la facilité avec laquelle plusieurs malades ont pris des potages en faisant usage du médicament, et le prompt retour des facultés digestives de l'estomac dès le commencement de la convalescence, prouvent la complète innocuité de l'azotate de potasse sur le canal digestif.

Appareil circulatoire. — En général les battements du cœur ont diminué d'énergie, le pouls a perdu de sa force et de sa vitesse, mais il est resté habituellement quelque temps au-dessus du type physiologique. Son abaissement n'a jamais été rapide et notable comme on l'observe par l'usage de la digitale ou du tartre stibié à haute dose. L'amélioration des symptômes articulaires avait lieu le plus souvent pendant que les battements artériels conservaient encore un peu de fréquence. Le pouls devenait normal durant la convalescence, souvent même alors il descendait au-dessous de ce type. Ainsi chez Denis et chez Balaka il est tombé à 60, et chez Marie à 48, cinq jours après qu'ils eurent cessé l'usage du nitrate de potasse. Il semble donc qu'en général l'appareil circulatoire a éprouvé un effet sédatif, mais lent et modéré, de l'influence de ce médicament.

Nous n'avons point assez de faits convenablement observés pour nous occuper de l'état du sang soumis à l'action de cet agent thérapeutique. Cependant ceux que nous possédons nous portent à penser que le fluide circulatoire perd de sa fibrine. Alors, pourquoi le nitrate de potasse ne convient-il pas dans toutes les autres phlegmasies; a-t-il une action spéciale sur celle des articulations? Nous ne saurions maintenant répondre à ces questions.

Appareil respiratoire. — Nous n'avons rien observé de notable dans cet appareil. Ses fonctions semblaient plutôt devenir plus faciles qu'augmenter de gêne et d'embarras.

Peau. — En général la température de la peau s'est abaissée, et une douce moiteur s'est établie ; des sueurs abondantes ont même eu lieu

chez quelques malades; plusieurs ont mouillé de quatre à huit chemises. Mais on doit se rappeler que ce phénomène est assez commun sous l'influence des autres traitements ; il m'a semblé même que les éruptions qui accompagnent ces sueurs abondantes ont été plus rares chez nos malades ; ainsi nous avons eu à noter deux fois ces éruptions miliaires ou eczémateuses qui accompagnent les sueurs abondantes, et une fois seulement des sudamina, si communs dans le cours ordinaire du rhumatisme aigu.

Urine. Comme dans tous les cas de rhumatisme, l'urine de nos malades était, avant le traitement, jumenteuse, très-acide, dense (1018 à 1028), ordinairement de couleur brique, quelquefois jaunâtre, et déposait abondamment de l'acide urique rouge et des urates mêlés d'une petite quantité de mucus. Le traitement commencé, l'urine restait rarement jumenteuse ; le plus souvent nous la trouvions claire, limpide, jaune orangé, modérément acide, un peu plus abondante qu'auparavant, et en proportion correspondante à celle des boissons ; l'acide urique et les urates y étaient plus étendus ; elle conservait cependant sa densité première, quelquefois même celle-ci devenait plus considérable, à cause du nitrate de potasse entraîné dans la sécrétion, et que nous avons souvent obtenu cristallisé à l'aide d'une simple évaporation. Dans quelques cas néanmoins l'acide urique prédominait ; le papier de tournesol et la couleur pourpre que prenait l'urine par un excès d'acide nitrique le démontraient. Dans d'autres cas, plus rares, nous trouvions cette excrétion neutre ou alcaline ; elle présenta ce dernier caractère chez Potain.

L'urée se trouvait en excès dans l'urine de Lecomte, de Bernier, d'un Allemand et de Small. Une densité de plus de 1,030 le faisait prévoir. L'addition de l'acide nitrique, en proportion de deux tiers sur un d'urine, déterminait une faible effervescence, une altération de couleur, et immédiatement ou plusieurs heures après, la formation de belles paillettes ou de belles aiguilles de nitrate acide d'urée, dont la quantité représentait souvent la moitié du volume de l'urine examinée. Il nous a semblé qu'une fois cette substance avait modifié la cristallisation du nitrate de potasse.

La présence de cet excès d'urée dans l'urine n'est pas particulière au rhumatisme. Nous en avons rencontré des quantités tout aussi considérables chez quelques sujets atteints d'une simple courbature ; ces malades guérissaient après quelques jours de repos et de diète, et à leur sortie l'urine avait perdu sa densité anormale et repris ses caractères physiologiques. C'est cet état particulier de l'urine que M. Robert Willis appelle *azoturie*, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1838,

Urinary diseases and their treatment (*Traduction inédite du docteur Cherèau*).

Nous avons encore trouvé cet excès d'urée chez un jeune sujet arrivé à l'hôpital avec une pleuro-pneumonie légère, qui tendait à sa solution spontanée et qu'un nuage critique annonçait. On eût dit que par une sorte de mutation de son excès de fibrine en urée, transmise au dehors par l'urine, le sang se débarrassait du principe surabondant qui caractérise l'état inflammatoire.

Un excès d'acide nitrique ajouté à l'urine de Dérouineau, affecté d'une jaunisse très-peu intense, a fait prendre au liquide une belle teinte verdâtre qui nous a démontré qu'il contenait la matière colorante verte de la bile.

Les caractères critiques n'ont été que rarement trouvés dans l'urine de nos rhumatisants. Nous y reviendrons en parlant de la marche de la maladie.

Cerveau, sens. — Ces organes et leurs fonctions ne nous ont point paru éprouver de modifications notables sous l'influence du nitrate de potasse. Les symptômes de congestion et de délire que nous avons rapportés dans nos trois dernières observations, ne tenaient en aucune manière, on a dû s'en convaincre, à l'action du sel employé.

Effets thérapeutiques. — Nous l'avons vu, il arrive le plus souvent qu'il n'y a point de sueur augmentée, d'urine surabondante, d'excrétion alvine liquide plus considérable. Le médicament agit alors à la manière des altérants, et les résultats thérapeutiques n'en sont ordinairement que plus remarquables. Au reste, qu'il y ait ou non des effets sensibles, un ou deux jours après l'emploi du nitrate de potasse, l'endolorissement des articulations malades diminue; on ne voit guère de nouvelles jointures devenir sensibles à la pression, ou du moins ces invasions successives sont plus rares et moins intenses. On dirait qu'en cela le nitrate de potasse agirait sur les articulations comme le ferait, d'après les assertions de M. Briquet, le sulfate de quinine; il arrêterait en quelque sorte les accès, ou si l'on veut les progrès de la maladie. Après ces premiers effets, la tuméfaction et les autres symptômes vont graduellement en diminuant. C'est alors surtout que le pouls perd sa fréquence et que la convalescence s'établit.

Quand le rhumatisme est abandonné à lui-même ou traité par la saignée, on voit, après chaque invasion successive des articulations, l'urine donner, par l'acide nitrique, le nuage critique des maladies aiguës. Il n'en est pas de même dans le traitement de cette affection par le nitrate de potasse, la formation du nuage critique n'a lieu que rarement. Elle a été néanmoins très-remarquable dans l'obs. XXVI, dont le su-

jet prit peu de nitrate de potasse. Le nuage critique manque souvent aussi pendant le traitement de la pleuro-pneumonie par le tartre stibié à haute dose. Nous avons constaté, pour le rhumatisme, que ce résultat ne tient pas à la présence du nitrate de potasse dans le liquide sécrété, puisque en prenant de l'urine d'un malade atteint de pleuro-pneumonie, arrivée à sa solution par le secours de la saignée, divisant cette urine en deux portions, traitant l'une par l'acide nitrique, nous obtenions le nuage critique, et que, ajoutant à l'autre du nitrate de potasse et la traitant ensuite par l'acide nitrique, le nuage critique se présentait avec tous ses caractères. L'absence du nuage critique chez les rhumatisants traités par le nitrate de potasse tient-elle donc à une modification plus spéciale de la maladie? Nous ne voulons point établir d'hypothèse ; nous constatons le fait : les mouvements critiques apparents sont rares dans ce traitement, et la marche de la maladie vers la guérison est néanmoins très-rapide. (Voyez, pour le *nuage critique*, le numéro de novembre 1842 des *Archives de Médecine,* page 378.)

L'épanchement dans les articulations des genoux et la raideur dans les épaules ou ailleurs, sont quelquefois opiniâtres ; nous nous sommes abstenu, pour les dissiper, d'ajouter à l'usage du nitrate de potasse d'autres moyens, afin de ne point compliquer la médication et pouvoir l'apprécier. Mais une fois ses avantages constatés, on pourra recourir à certains adjuvants indiqués par l'expérience, les onctions mercurielles, les embrocations opiacées ou d'huile de stramonium, etc. ; les applications de cataplasmes, de flanelle et de taffetas gommé, etc. La saignée, les ventouses ou les sangsues, pourront être employées au même titre, ainsi que notre honorable confrère, M. Forget, de Strasbourg, le faisait chez les malades atteints de rhumatisme, dont il a publié les intéressantes observations dans un précédent numéro de ce journal. Nous sommes heureux de voir les résultats qu'il donne dans ce travail si souvent conformes à ceux que nous avions obtenus depuis plusieurs années.

Dans les complications d'endocardite légère, le nitrate de potasse peut suffire, le cas de Bernard et d'autres le démontrent ; mais quand l'endocardite ou la péricardite sont graves, la circulation devient embarrassée et difficile, il est nécessaire d'avoir recours aux saignées ou aux ventouses. Les émissions sanguines seront également indiquées s'il survient une phlegmasie pulmonaire ou cérébrale. On a pu voir, dans nos observations de rhumatisme compliqué, que nous avions combiné ces médications, et que nous avons eu à regretter l'omission faite d'une saignée dans un de nos cas de méningite.

La saignée est-elle utile au début de la maladie, sauf ensuite à recourir

au nitrate de potasse? Cette méthode mixte a eu peu d'avantage chez Brochard et d'autres malades saignés avant leur entrée à l'hôpital; mais elle a paru utile chez Madame B*** et chez Loliorel, auxquels nous l'avons fait pratiquer une fois, immédiatement avant de prescrire le nitrate de potasse. Leur rhumatisme a été de courte durée. Cette médication, qui consisterait à soustraire une partie du sang et à modifier l'autre, pourrait avoir des avantages. Dans les cas surtout où des complications seraient à craindre, la saignée locale autant que la saignée générale viendraient en aide au nitrate de potasse, qui suffit seul dans les cas très-intenses lorsqu'ils sont simples. De tout ce qui précède, nous pouvons légitimement déduire les conclusions suivantes :

1° Le nitrate de potasse est facilement toléré par les rhumatisants à la dose de 20 à 60 grammes.

2° Il n'a pas d'action thérapeutique certaine dans le traitement du rhumatisme articulaire chronique, des arthritis partielles apyrétiques, du rhumatisme musculaire ou fibreux chronique, et des rhumatalgies.

3° Appliqué au traitement du rhumatisme articulaire aigu, il en détermine la solution en quatre ou dix jours, et le plus souvent sept. Son action suffit dans les cas les plus intenses, lorsqu'ils sont simples.

4° Ce résultat a lieu sans qu'il y ait d'effet apparent autre qu'un abaissement de la fréquence du pouls et une diminution de la chaleur de la peau; l'augmentation des sécrétions cutanée, alvine et urinaire, ne semble pas le favoriser.

5° Le nitrate de potasse à haute dose arrête presque toujours les progrés du rhumatisme, ou bien si de nouvelles articulations s'endolorissent, l'intensité des douleurs va graduellement en diminuant. Ce traitement, par sa rapidité, prévient les endocardites, rend la convalescence très-courte et les rechutes moins fréquentes.

6° Cette médication est suffisante, et conserve toute son efficacité lorsque le rhumatisme est compliqué d'une faible endocardite.

7° Quand la circulation est gênée, et quand une autre phlegmasie s'ajoute à l'arthritis, les émissions sanguines ou les divers moyens appropriés à la nouvelle maladie doivent concourir au traitement. Le nitrate de potasse, à son tour, sera un adjuvant utile contre quelques arthritis aiguës rebelles à la saignée, et une acquisition précieuse pour la thérapeutique de certains cas de rhumatismes articulaires aigus qui ne comportent point l'usage des émissions sanguines.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

Table des Mémoires

